COLLECTION LINGUISTIQUE
publiée par la
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

LXX

MÉLANGES LINGUISTIQUES

OFFERTS À

ÉMILE BENVENISTE

PARIS

1975

MÉLANGES LINGUISTIQUES

OFFERTS À

ÉMILE BENVENISTE

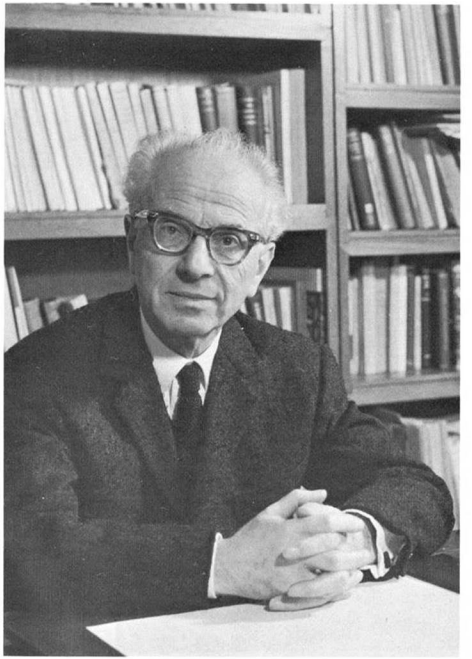
PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

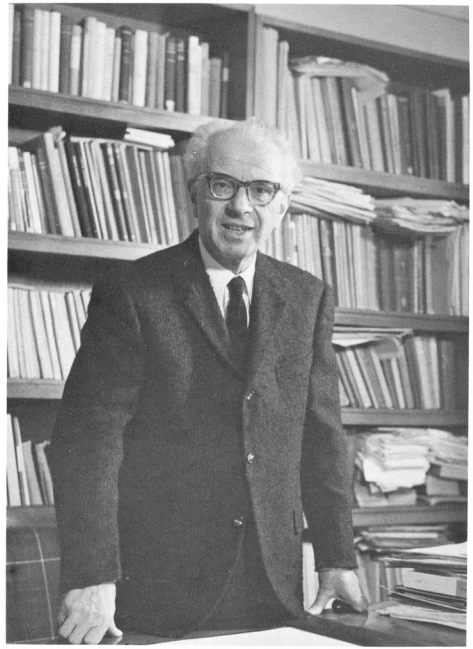
COLLECTION LINGUISTIQUE

Volumes disponibles* :

1. A. MEILLET, *Les dialectes indo-européens*. 1922, nouv. tirage avec introduction nouvelle et additions 1950.
8. A. MEILLET, *Linguistique historique et linguistique générale*. Tome I, 1926, nouv. tirage 1965.
9. M. CAHEN, *Études sur le vocabulaire religieux du vieux scandinave*. I. La libation. 1921.
20. A. SÉCHEHAYE, *Essai sur la structure logique de la phrase*. 1926, nouv. tirage 1950.
22. A. THOMAS, *Mélanges d'étymologie française*. Première série, nouv. édition 1927.
23. E. BOURGUET, *Le dialecte laconien*. 1927.
25. L. HOMBURGER, *Les noms des parties du corps dans les langues négro-africaines*. 1920.
28. A. SAUVAGEOT, *L'emploi de l'article en gotique*. 1929.
31. K. SANDFELD, *Linguistique balkanique*. Problèmes et résultats. 1930, reproduction 1968.
32. M. CAHEN et M. OLSEN, *L'inscription runique du coffret de Mortain*. Avec un appendice sur le décor du coffret par C. OSIECZKOWSKA. 1930.
35. G. DUMÉZIL, *La langue des Oubykhs*. 1932.
36. A. YON, *Ratio et les mots de la famille de reor*. Contribution à l'étude historique du vocabulaire latin. 1933.
37. S. LYONNET, *Le parfait en arménien classique*. 1933.
38. P. CHANTRAINE, *La formation des noms en grec ancien*. 1933, reproduction 1968.
40. A. MEILLET, *Linguistique historique et linguistique générale*. Tome II, 1938, nouv. tirage 1951.
41. W. LESLAU, *Lexique soqotri* (sudarabique moderne). 1938.
42. F. MOSSÉ, *Histoire de la forme périphrastique être + participe présent en germanique*. Première partie : Introduction, Ancien germanique, Vieil anglais. 1938.
48. W. LESLAU, *Documents tigrigna* (éthiopien septentrional). Grammaire et textes. 1940.
49. M. DURAND, *Voyelles longues et voyelles brèves*. Essai sur la nature de la durée vocalique. 1946.
50. M. VEY, *Morphologie du tchèque parlé*. 1946.
53. J. MAROUZEAU, *Quelques aspects de la formation du latin littéraire*. 1949.
54. A. ERNOUT, *Les adjectifs latins en -osus* et en *ulentus*. 1950.
55. J. VENDRYES, *Choix d'études linguistiques et celtiques*. 1952.
57. W. LESLAU, *Etude descriptive et comparative du gafat*. 1956.
58. A. BASSET, *Articles de dialectologie berbère*. 1959.
60. É. BENVENISTE, *Études sur la langue ossète*. 1960.
61. J. GAGNEPAIN, *La syntaxe du nom verbal dans les langues celtiques*. I. Irlandais. 1963.
64. A. SJÖGREN, *Les parlers bas-normands de l'île de Guernesey*. I, Lexique français, guernesiais. 1964.
65. D. TILKOV, *Le vocalisme bulgare*. 1971.
66. A. CARTIER, *Les verbes résultatifs en chinois moderne*. 1973.
67. A. SAUVAGEOT, *L'élaboration de la langue finnoise*. 1973.
68. M. PETURSSON, *Les articulations de l'islandais à la lumière de la radiocinématographie*. 1974.
69. C. PARIS, *Système phonologique et phénomènes phonétiques dans le parler Besney de Zennun Köyü* (tcherkesse oriental). 1974.

* Les volumes 1, 8, 9, 20, 22 et 23 sont en dépôt à la Librairie Champion (7, quai Malaquais, 75006 Paris), tous les autres à la Librairie Klincksieck (11, rue de Lille, 75007 Paris).





COLLECTION LINGUISTIQUE
publiée par la
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS
LXX

MÉLANGES LINGUISTIQUES

OFFERTS À

ÉMILE BENVENISTE

DÉPOSITAIRE
ÉDITIONS PEETERS
B-3000 LOUVAIN B.P. 41

COMITÉ DE RÉDACTION

Françoise BADER
David COHEN
Jacques FAUBLÉE
André-Georges HAUDRICOURT
Gilbert LAZARD
Michel LEJEUNE
René L'HERMITTE
Claude MARGUERON
Mohammad Djafar MOÏNFAR
Jean PERROT
Georges REDARD
Serge SAUVAGEOT
Hansjakob SEILER
Jacques VEYRENC

Secrétariat : M.Dj. MOÏNFAR

Le Bureau remercie Georges REDARD et Hansjakob SEILER, qui ont été dès l'origine associés au projet et qui ont bien voulu apporter leur concours à sa réalisation. La plus lourde part des tâches multiples qu'a imposées la réalisation de ce livre a été assumée par M.Dj. MOÏNFAR ; le Bureau tient à lui exprimer toute sa reconnaissance.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part que les «copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite» (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

ISBN 2-8017-0012-6

© Société de Linguistique de Paris, 1975.

D. 1975/0602/15

AVANT-PROPOS

Le soixante-dixième anniversaire (1972) d'Émile Benveniste est pour la Société de Linguistique une occasion de manifester son attachement et sa gratitude à celui qui, au poste de secrétaire-adjoint de 1945 à 1959, puis de secrétaire de 1959 jusqu'à la retraite forcée de 1970, a fait bénéficier notre Société non seulement du rayonnement de sa personnalité scientifique, mais aussi de son inlassable dévouement à toutes les activités auxquelles elle se consacre.

Placés dans des circonstances exceptionnelles, nous avons jugé possible et souhaitable de prendre une mesure exceptionnelle en publiant un volume d'hommages dans la *Collection linguistique*. Ces *Mélanges offerts à Émile Benveniste* paraissent presque un demi-siècle après les *Étrennes* qui lui avaient été remises en 1928 par quelques amis. Il n'était plus possible aujourd'hui de conserver à ce nouvel hommage un caractère aussi intime, mais il n'était pas davantage possible de lancer un large appel aux contributions. Si nombreux sont ceux que le sentiment d'une grande dette intellectuelle à l'égard d'Émile Benveniste aurait portés à offrir un texte, que l'entreprise eût été, faute de moyens suffisants, vouée à l'échec. Le Bureau élargi qui a constitué le Comité de rédaction a dû se résigner à ne solliciter qu'un nombre relativement restreint de contributions, provenant de collègues, proches ou lointains, et d'élèves de plus ou moins longue date qui avaient noué avec Émile Benveniste des liens particuliers. Conscient des risques inévitables d'un tel choix, il compte sur l'indulgence de tous ceux à qui, par défaut d'information, il ne s'est pas adressé.

Le Bureau
de la Société de Linguistique de Paris

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX D'ÉMILE BENVENISTE

Mohammad Djafar MOÏNFAR

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX D'ÉMILE BENVENISTE

La présente bibliographie a pour objet de dresser une liste aussi complète que possible des travaux d'Émile Benveniste selon le plan suivant :

I. *Ouvrages* :

1) Ils sont classés par ordre chronologique et numérotés de 1 à 18.

2) S'il y a lieu, sont signalés : les numéros des articles (d'après la liste II) repris dans certains livres, en particulier dans les *Problèmes de linguistique générale* ; la ou les traductions.

II. *Articles* :

1) Ils sont classés par ordre chronologique avec un sous-classement conforme à l'index par matières, et numérotés de 1 à 291.

2) Certains de leurs titres sont sommairement développés [entre crochets droits] pour donner une idée plus substantielle de leur contenu.

3) Quant à ceux qui sont repris dans les livres, les références nécessaires de ces derniers sont indiquées.

III. *Index par matières* :

Cet index est établi pour faciliter l'utilisation de la liste des articles. Le plan adopté est le suivant :

Linguistique générale (subdivisée en six parties, celles des PLG) – Indo-européen – Hittite – Tokharien – Indo-iranien – Indien – Édits d'Asoka – Iranien – Arménien – Grec – Latin – Français – Celtique – Germanique – Baltique – Slave – Langues asianiques – Étrusque – Paléo-sibérien – Burušaski – Langues amérindiennes – Questions diverses – Allocutions – Avant-propos – Personalia.

IV. *Comptes rendus* :

Cette liste, résultat de nombreux dépouillements, tente d'être aussi exhaustive que possible, mais ne prétend nullement être sans lacune.

Les comptes rendus sont classés par ordre chronologique et numérotés de 1 à 300. Ils ont été publiés pour la plupart dans le BSL et le

JA, et occasionnellement dans : Archiv für Orientforschung, Bull. de l'Ass. Guillaume Budé, supp. critique, Erasmus, Foundations of Language, Philosophies, Revue Internationale d'Onomastique, T'oung Pao, JAOS, OLZ, RPh, RCr, REAr, etc.

V. *Communications faites à la Société de Linguistique* :

Classées par ordre chronologique et numérotées de 1 à 34.

Je tiens à remercier particulièrement Émile Benveniste lui-même pour le libre accès qu'il m'a donné à ses archives et à sa bibliothèque, et sa sœur Mademoiselle Benveniste qui m'a facilité la tâche par son obligence, ainsi que Michel Lejeune qui a bien voulu relire mon travail et me faire d'utiles suggestions. J'ai également bénéficié du concours de Y. Gentilhomme, G. Lazard, J. Perrot et C. Watkins; qu'ils acceptent ma sincère gratitude.

M. Dj. M.

ABRÉVIATIONS

BSL	Bulletin de la Société de Linguistique de Paris.
BSO(A)S	Bulletin of the School of Oriental (and African) Studies.
JA	Journal Asiatique.
JPs	Journal de Psychologie Normale et Pathologique.
JAOS	Journal of the American Oriental Society.
JRAS	Journal of the Royal Asiatic Society.
MSL	Mémoires de la Société de Linguistique de Paris.
OLZ	Orientalistische Literaturzeitung.
PLG	É. Benveniste, Problèmes de linguistique générale.
RCr	Revue Critique d'Histoire et de Littérature.
REAr	Revue des Études Arméniennes.
REGr	Revue des Études Grecques.
REL	Revue des Études Latines.
RHA	Revue Hittite et Asianique.
RHR	Revue d'Histoire des Religions.
RPh	Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire Anciennes.

I. OUVRAGES

1 *Sutra des Causes et des Effets*. Tome 2 : transcription, traduction et index. Par R. Gauthiot et P. Pelliot avec la collaboration d'É. Benveniste. Paris, P. Geuthner, 1926-1928. In-4°, 2 fasc., XI-102 p. (Mission Pelliot en Asie Centrale. Série in-quarto, II).

2 *Essai de grammaire sogdienne*. Deuxième partie : morphologie, syntaxe et glossaire. Paris, P. Geuthner, 1929. In-8°, III-241 p. (Mission Pelliot en Asie Centrale. Série in-octavo, III).

3 *The Persian Religion according to the chief Greek Texts*. Paris, P. Geuthner, 1929. In-8°, 121 p. (University of Paris, Ratanbai Kartak Lectures, I).

4 A. Meillet, *Grammaire du vieux-perse*. Deuxième édition entièrement corrigée et augmentée par É. Benveniste. Paris, H. Champion, 1931. In-8°, XXIV-266 p. (Collection linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris, 34).

5 (Avec L. Renou), *Vṛtra et Vṛθragna*. Étude de mythologie indo-iranienne. Paris, 1934. In-8°, 207 p. (Cahiers de la Société Asiatique, III). ["La responsabilité des auteurs s'établit comme suit : L. R. a rédigé seul la partie indienne (p. 91 à 175) ; É. B. seul, l'introduction, la partie iranienne (p. 1 à 90) et la conclusion (p. 177 à 199)"].

6 *Origines de la formation des noms en indo-européen*. Paris, A.-Maisonneuve, 1935. In-8°, 224 p.

Traduction en russe par N.D. Andreev, «éditée», préfacée et annotée par B.V. Gornung. Moscou, Édition de littérature étrangère, 1955. In-8°, 260 p.

7 *Les infinitifs avestiques*. Paris, A.-Maisonneuve, 1935. In-8°, 117 p.

8 *Les Mages dans l'Ancien Iran*. Paris, G.-P. Maisonneuve, 1938. In-8°, 31 p. (Publication de la Société des Études Iraniennes, 15). [En appendice, p. 28-30, l'article n° 6].

9 *Codices sogdiani*. Manuscrits de la Bibliothèque Nationale (Mission Pelliot) reproduits en fac-similé avec une introduction. Copenhague, Munksgaard, 1940. In-4°, XIII-213 p. (Monumenta Linguarum Asiae Maioris, Edidit K. Grønbech, III).

10 *Textes sogdiens*. Édités, traduits et commentés. Paris, P. Geuthner, 1940. In-4°, IX-284 p. (Mission Pelliot en Asie Centrale. Série in-quarto, III).

11 *Vessantara Jātaka*. Texte sogdien, édité, traduit et commenté. Paris, P. Geuthner, 1946. In-4°, X-137 p. (Mission Pelliot en Asie Centrale. Série in-quarto, IV).

12 *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*. Paris, A.-Maisonneuve, 1948. In-8°, 175 p.

13 *Études sur la langue ossète*. Paris, Klincksieck, 1959. In-8°, 165 p.

(Collection linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris, 60). [Les deux premiers chapitres, *Études sur la phonétique et l'étymologie de l'ossète*, p. 7-60, et *Analyse d'un vocable primaire : indo-européen *bhāghu- «bras» en ossète*, p. 61-72, (avec «quelques corrections») = les articles nos 178 et 172].

Traduction en russe par K. E. Gagkaev. Moscou, Izd. Nauka, 1965. In-8°, 168 p.

14 *Hittite et indo-européen*. Études comparatives. Paris, A.-Maisonneuve, 1962. In-8°, 141 p. (Bibliothèque archéologique et historique de l'Institut Français d'Istanbul, 5). [Le chapitre 2, II, *Présents dénominatifs en hittite*, p. 20-26, («avec des additions et des corrections») = l'article n° 160; le chapitre 2, III, *La forme du participe en luwi*, p. 27-32, («avec des corrections diverses») = l'article n° 191; le chapitre 4, *La flexion pronominale en hittite*, p. 66-77, («avec plusieurs additions») = l'article n° 145].

15 *Problèmes de linguistique générale [1]*. Paris, Gallimard, 1966. In-8°, 356 p. (Bibliothèque des Sciences Humaines).

[Recueil de 28 articles : nos 93, 108, 119, 124, 126, 127, 129, 130, 136, 137, 149, 150, 151, 152, 170, 171, 184, 185, 186, 187, 195, 199, 214, 220, 221, 222, 223, 228].

Traductions : en anglais par Mary Elizabeth Meek. Florida, University of Miami Press, 1971. In-8°, X-317 p. (Miami Linguistics Series, 8).

en espagnol (18 chapitres sur 28) par Juan Almela. Mexico, Siglo veintiuno editores s.a., 1971. In-8°, [V]-218 p.

en italien par Vittoria Giuliani. Milano, il Saggiatore, 1971. In-8°, [VI]-417 p. (La cultura, Biblioteca di linguistica, 2).

en russe, *Obščaja lingvistika*, par Ju. Karaulov, V. P. Murat, I. V. Baryševa et I. N. Mel'nikova, «éditée» avec une introduction et des commentaires par Ju. S. Stepanov. Moscou, «Progress», 1974. In-8°, 448 p. [Les articles nos 130, *Don et échange dans le vocabulaire indo-européen*, et 151, *La classification des langues*, ne sont pas repris ; en revanche on y trouve la traduction des articles nos 120, *Sur quelques développements du parfait indo-européen* (p. 141-147), 258, *Fondements syntaxiques de la composition nominale* (p. 241-256), 274/275, *Sémiologie de la langue* (p. 69-89), et 283, *L'appareil formel de l'énonciation* (p. 311-319), ainsi qu'un extrait de l'ouvrage *Le vocabulaire des institutions indo-européennes* (p. 350-369)].

16 *Titres et noms propres en iranien ancien*. Paris, Klincksieck, 1966. In-8°, 133 p. (Travaux de l'Institut d'Études Iraniennes de l'Université de Paris, 1).

17 *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*. Tome 1 : économie, parenté, société ; tome 2 : pouvoir, droit, religion. Sommaires, tableau et index établis par Jean Lallot. Paris, Éditions de Minuit, 1969. 2 vol. in-8°, 376 et 340 p. (Collection «Le sens commun», dirigée par Pierre Bourdieu). [Le chapitre 4, livre 1, tome 1, p. 47-61, *Le bétail et l'argent : pecu et pecunia*, = (en version détaillée) l'article n° 285; le chapitre 4, livre 2, tome 1, p. 239-244, *L'expression indo-européenne du «mariage»*, = l'article n° 224].

Traduction en anglais, *Indo-European Language and Society*, par Elizabeth Palmer. London, Faber and Faber Limited, 1973. In-8°, 534 p. (Studies in General Linguistics. Edited by L. R. Palmer & G. C. Lepschy).

18 *Problèmes de linguistique générale 2*. [Édition préparée, avec un avant-propos et un index, par M. Dj. Moïnfar]. Paris, Gallimard, 1974. In-8°, 296 p. (Bibliothèque des Sciences Humaines).

[Recueil de 20 articles : nos 242, 248, 249, 250, 255, 256, 257, 258, 266, 267, 268, 274/275, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 291].

Ajouter à cette liste :

— Contribution à *La bibliographie linguistique* des années 1939-1947, vol. 1. Publiée par le Comité International Permanent de Linguistes. Utrecht-Bruxelles, 1949. In-8°, 237 p.

— *Actes de la conférence européenne de sémantique*. Nice, 26-31 mars 1951. Organisée par É. Benveniste et patronnée par la Société de Linguistique de Paris. In-4°, 162 p. dactylographiées, ne se trouvant pas dans le commerce. Le compte rendu sommaire de cette conférence est présenté par É. Benveniste à la Société de Linguistique de Paris, le 14 avril 1951 ; cf. BSL 47 (1951), fasc. 1 (n° 134), XXIII-XXIV.

II. ARTICLES

1922

1 *Les futurs et subjonctifs sigmatiques du latin archaïque*. BSL 23, fasc. 1 (n° 70), 32-63.

1923

2 *Latin vespillō*. BSL 24, fasc. 1 (n° 73), 124-125.

1925

3 *Étymologies*. [Latin *lupa* «prostituée» et *tempus* «tempe»]. Mélanges linguistiques offerts à M. J. Vendryes par ses amis et ses élèves. 55-56. (Collection linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris, 17).

4 *Sur trois noms d'êtres dans l'Avesta*. [*gavasna-*, *varəγna-*, *vawžaka*]. The Journal of the K. R. Cama Oriental Institute, n° 5, 19-20; traduction anglaise, 20-21.

1926

5 *Un emploi du nom du « genou » en vieil-irlandais et en sogdien*. BSL 27, fasc. 1 (n° 81), 51-53.

6 *Rabmag*. Revue des Études Juives, 82, n°s 163-164 (= Mélanges offerts à M. Israel Lévy par ses élèves et ses amis à l'occasion de son 70e anniversaire), 55-57. [Reproduit comme appendice de l'ouvrage *Les Mages dans l'Ancien Iran*, 28-30].

1927

7 *Notes sogdiennes*. [I : Sur une confusion de deux signes dans l'alphabet sogdien. II : Deux tendances phonétiques. III : Étymologies : *'βn'yk*, *'tδrmn-*, *pyms'r*, *t'y'yčk-* et *Wyšprkr*]. MSL 23, fasc. 2, 123-132.

8 *Persan umēδ « espoir »*. MSL 23, fasc. 2, 133-134.

9 *Afghan ōspana « fer »*. MSL 23, fasc. 2, 132-133.

10 *L'origine du višap arménien*. REAr 7 (8e année), 7-9.

11 *Sur quelques emprunts iraniens en arménien*. Handēs Amsorya, colonnes 761-764.

1928

12 *Sogdien βrγ'r*. BSL 28, fasc. 2 (n° 85), 7-8.

1929

13 *Sur la syntaxe du vieux-perse*. MSL 23, fasc. 2, 179-183.

14 *Le groupe -xš- devant consonne en avestique*. BSL 29, fasc. 3 (n° 88), 103-107.

15 *Conservation de ē et ō en persan*. BSL 29, fasc. 3 (n° 88), 107-108.

16 *Un rite zervanite chez Plutarque*. JA 215, 287-296.

17 *Titres iraniens en arménien*. REAr 9 (10e année),, fasc. 1, 5-10.

18 *Notices sur quelques fragments de manuscrits sogdiens*. Aurel Stein, Innermost Asia, II, 1031.

19 *Le nom d'un animal indien chez Elien*. [*καργάζωνός*, pers. *karγadān* «rhinocéros»]. Donum natalicium Schrijnen. Verzameling van Opstellen door Oud-Leerlingen en Bevriende Vakgenooten. Opgedragen aan Mgr. Prof. Dr. Jos Schrijnen bij Gelegenheid van zijn zestigsten verjaardag 3 Mei 1929. Nijmegen-Utrecht, N. V. Dekker et Van de Vegt. 371-376.

20 *Asianic Languages*. Encyclopædia Britannica, 12th edition.

21 *Etruscan Language*. Encyclopædia Britannica, 12th edition.

22 *Nom et origine de la déesse étrusque Acaviser*. Studi Etruschi, 3, 249-258.

1930

23 *Persica 1*. [I : Nouvelles inscriptions achéménides. II : Formules de datation (en vieux perse). III : *Aurā*. IV : *Handugā*]. BSL 30, fasc. 1 (n° 89), 58-74.

24 *« Sommeil » en iranien*. [**x^{v}āpa-/x^{v}āfna-]. BSL 30, fasc. 1 (n° 89), 75-79.

25 *Le texte de Draxt Asūrīk et la versification pehlevie*. JA 217, 193-225.

26 *Noms sogdiens dans un texte pehlevi de Turfan*. JA 217, 291-295.

27 *Les diminutifs persans en ō*. Modi Memorial Volume (Papers on Indo-iranian and Other Subjects. Written by Several Scholars). Bombay, 556-558.

28 *Les nominatifs arméniens en -i*. REAr 10 (11e année), fasc. 1, 81-84.

29 *Sur -r- de arménien merk « nu »*. REAr 10 (11e année), fasc. 2, 187.

30 [*Noms mythologiques grecs en étrusque*]. RPh 4 (55 de la collection), 67-75. [Examen critique de : E. Fiesel, *Namen des griechischen Mythos im Etruskischen*. Göttingen, 1928].

1931

31 *Persica 2*. [Suite de *Persica 1* (l'article n° 23) : V : Formes pronominales enclitiques. VI : *artavardiya*. VII : *ašnaiy*. VIII : Sur B. II, 94. IX : *gaub-*. X : *patiprs-*. XI : *farnah*. XII : *^{v}uma-*]. BSL 31, fasc. 2 (n° 93), 63-79.

32 *Avestique mrzu-*. BSL 31, fasc. 2 (n° 93), 80.

33 *Deux notes iraniennes*. [I : Avestique **vivitay-*. II : Un nom de centaine en moyen-perse]. BSL 32, fasc. 1 (n° 95), 86-91.

34 *Une différenciation de vocabulaire dans l'Avesta : mots nobles et populaires*. Studia Iranica. (Ehrengabe W. Geiger). Leipzig, 219-227.

35 *Le parsisme*. La Revue de Paris, 38e année, n° 5 (1er mars), 125-145.

36 *Trois étymologies latines*. [*aprīlis*, *dēns*, *nemus*]. BSL 32, fasc. 1 (n° 95), 68-85.

37 *Noms cariens*. RHA I, fasc. 2, 52-57.

1932

38 *Une racine indo-européenne*. [**meld(th)-* «prononcer des paroles rituelles à l'adresse d'une divinité»]. BSL 33, fasc. 2 (n° 99), 133-135.

39 *Sur le consonantisme hittite*. BSL 33, fasc. 2 (n° 99), 136-143.

40 *Le nominatif hittite antuḫšaš*. RHA 6, 203-208.

41 *Un témoignage classique sur la langue des Sarmates*. JA 221, 135-138.
42 *Une nouvelle inscription de Xerxès*. BSL 33, fasc. 2 (n° 99), 144-156.
43 *Les classes sociales dans la tradition avestique*. JA 221, 117-134.
44 *Traitement en -nd- en moyen-iranien*. BSL 33, fasc. 2 (n° 99), 157-164.
45 *Un titre iranien manichéen en transcription chinoise*. [*ngo-houan-kien-saipo-sai* = phl. *arwānayān-spasak* «préposé aux fondations pieuses»]. Études d'orientalisme publiées par le Musée Guimet à la mémoire de Raymonde Linossier. Paris, 155-158.
46 *Le Mémorial de Zarēr*. Poème pehlevi mazdéen. JA 220, 245-293.
47 *Une apocalypse pehlevie : le Žāmāsp-Nāmak*. RHR 106, 237-380.
48 *Grec ψυχή*. BSL 33, fasc. 2 (n° 99), 165-168.
49 *Le sens de κολοσσός et les noms grecs des statues*. RPh 6 (58 de la collection), 118-135. et 389.
50 *Le nom de l'esclave à Rome*. [*seruus*]. REL 10, 429-440.
51 *Supinum*. RPh 6 (58 de la collection), 136-137.
52 *Notes d'étymologie prussienne*. Studi Baltici 2, 78-83.
53 *Écritures méditerranéennes*. [Examen critique des ouvrages suivants : Fernand Chapouthier, *Mallia, Ecritures minoennes*. Paris, 1930. — Martin Sprengling, *The Alphabet, its rise and development from the Sinaï inscriptions*. Chicago, 1931. — Ivar Lindqvist, *A propos d'une inscription de la fin de la période mycénienne*. Lund, 1931. — F.G. Gordon, *Through Basque to Minoan*. Oxford University Press, 1931. — F. Pathier-Bonnelle, *Alphabets des écritures cunéiformes*. Paris, 1931]. RPh 6 (58 de la collection), 382-390.

1933

54 *Le participe indo-européen en -mno-*. BSL 34, fasc. 1 (n° 101), 5-21.
55 *« Repentir » en iranien*.[*patiš-māna-]. BSL 34, fasc. 1 (n° 101), 28-31.
56 *Encore une nouvelle inscription perse de Xerxès*. BSL 34, fasc. 1 (n° 101), 32-34.
57 *Le témoignage de Théodore bar Kônya sur le zoroastrisme*. Le Monde Oriental, 26 (1932/1933), 170-215.
58 *Génitifs anomaux de l'avestique*. BSL 34, fasc. 1, (n° 101), 22-27.
59 *Notes sur les textes sogdiens bouddhiques du British Museum*. [Vimalakīrtinirdeçasūtra. Dhūta. Dhyāna. Fragment IIα. Fragment III. Fragments IV, V, VI. Sūtra condamnant les boissons enivrantes. Vajracchedikā]. JRAS, 29-68.
60 (Avec la collaboration de P. Demiéville), *Notes sur le fragment sogdien du Buddhadhyānasamādhisāgarasūtra*. JA 223, 193-248.
61 *Les adjectifs latins en -cundus*. BSL 34, fasc. 2, (n° 102), 186-190.
62 *L'anaphorique prussien din et le système des démonstratifs indo-européens*. Studi Baltici, 3, 121-130.
63 *Notes étrusques*. [I : La tablette d'ivoire de Carthage. II : La déesse Altria. III : Le suffixe *-umn-*]. Studi Etruschi, 7, XI, 245-258.

1934

64 *Un nom indo-européen de la « femme »*. [*sōr*]. BSL 35, fasc. 1, (n° 104), 104-106.
65 *Hittite ikniyant-*. BSL 35, fasc. 1, (n° 104), 102-103.

66 *L'Ērān-vēž et l'origine légendaire des Iraniens*. BSOS 7, part 2, 265-274.
67 *Termes et noms achéménides en araméen*. JA 225, 127-193.
68 *Pehlevi astaxᵛān « os »*. Oriental Studies in Honour of Cursetji Erachji Pavry. Edited by Jal Dastur Cursetji Pavry. London, Oxford University Press, 33.

1935

69 *Une correspondance irano-slave*. [**psormo-*> av. *fšarma-*, v.sl. *sramū*]. MSL 23, fasc. 6, 403-405.
70 *Les absolutifs avestiques*. MSL 23, fasc. 6, 393-402.
71 *Le nom de la ville de Ghazna*. JA 226, 141-143.
72 *Questions de morphologie baltique*. [I : La désinence de datif singulier en prussien. II : De quelques fēminins baltiques]. Studi Baltici, 4 (1934-35), 72-80.

1936

73 *Tokharien et indo-européen*. Germanen und Indogermanen (= Festschrift für Herman Hirt). Herausgegeben von Helmut Arntz, Heidelberg, Carl Winters Universitätsbuchhandlung, II, 277-240. [Traduit en russe dans C.V. Ivanov, *Toxarskie jazyki*, Moscou, 1959, 90-108].
74 *Sur quelques dvandvas avestiques*. BSOS 8, parts 2 and 3, 405-409.
75 *Notes parthes et sogdiennes*. [I : Notes parthes. II : Corrélations parthosogdiennes. III : Notes sogdiennes (A. Remarques sur l'interprétation littérale ; B. Questions de morphologie ; C. Remarques lexicales). Index des mots cités]. JA 228, 193-239.
76 *Liber et liberi*. REL 14, 51-58.

1937

77 *Structure générale des faits linguistiques*. [non signé]. Aperçu historique. Encyclopédie Française, I, 1.32.1-1. 32/3.
78 [*Sur*] *« Origines de la formation des noms en indo-européen »*. Exposé et discussion]. Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, 15ᵉ année, n° 5, (mars 1937, [compte-rendu de la réunion du samedi 12 décembre 1936]), 177-183.
79 *Forme indo-européenne de grec χθών*. Mélanges de linguistique et de philologie offerts à Jacq. Van Ginneken à l'occasion du 60ᵉ anniversaire de sa naissance (21 avril 1937), 193-197.
80 *Le problème du *þ indo-européen*. (Résumé). Actes du quatrième congrès international de linguistique, tenu à Copenhague du 27 août au 1ᵉʳ septembre 1936. Copenhague, Einar Munksgaard 1937, 264-265. [Cf. l'article suivant].
81 *Le problème du þ indo-européen*. [Communication présentée au quatrième Congrès de Linguistique à Copenhague en août 1936]. BSL 38, fasc. 1 (n° 112), 139-147.
82 *Expression indo-européenne de l'« éternité »*. BSL 38, fasc. 1 (n° 112), 103-12.
83 *Hittite ḫatugi*. Mélanges linguistiques offerts à Hologer Pedersen à l'occasion de son 70ᵉ anniversaire, 7 avril 1937. Copenhague, Levin et Munksgaard, 496-499.

84 *Hymnes manichéens*. [Traduits et annotés «des textes en langue parthe», avec une introduction de H. Corbin]. Revue Yggdrasill, Bulletin mensuel de la poésie en France et à l'étranger, 2e année, n° 4-5 (25 juillet - 25 août), 54-57.

85 *Noms d'armes orientaux en grec*. [*τόξον, γωρῦτός*]. Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves, 5 (= Mélanges E. Boisacq), Bruxelles, 37-46.

86 *Latin nictare*. BSL 38, fasc. 2 (n° 113), 280-281.

87 *Bibliographie des travaux d'Antoine Meillet*. BSL 38, (n° 112), 43-58. [réimp. 1966].

1938

88 *Problèmes de morphologie indo-européenne*. (Rapport résumé). Actes du quatrième Congrès International des Linguistes, tenu à Copenhague du 27 août au 1er septembre 1936. Copenhague, Einar Munksgaard, 62-63.

89 *Traditions indo-iraniennes sur les classes sociales*. JA 230, 529-549.

90 *Notes sogdiennes*. [I : Révision des fragments du British Museum (Padmacintāmaṇidhāraṇisūtra. Dhūtasūtra. Fragment II*a*. Fragment III. Fragment IV. Fragment V. Fragment VI. Fragments nouveaux). II : L'inscription sogdienne de Ladakh. III : Mention de la Sogdiane dans l'Avesta. IV : Notes grammaticales et étymologiques (le groupe graphique *-(γ)δr-* ; le préverbe *frā* ; *γrβ-* ; *'γw pyrnmstr* ; *β'w* ; *βγ'n* ; *krδn* ; *myn'y* ; *qwrty* ; *γw-* ; *γr''š* ; *knp*, *kβn-* ; *w'sty* ; *w'β* ; *wt-* ; *nm'y* ; *zβ-*). Index des principaux mots cités]. BSOS 9, part 3, 495-519.

91 *Sur un fragment d'un psautier syro-persan*. JA 230, 458-462.

92 *La légende de Kombabos*. Mélanges syriens offerts à R. Dussaud. 250-258.

1939

93 *Nature du signe linguistique*. Acta linguistica, n° 1, 23-29. [= PLG 1, 49-55. — Reproduit dans *Readings in Linguistics*. Edited by : E.P. Hamp, F.W. Householder, R. Austerlitz. II, Chicago and London, 1966, 104-108. — Traduit en allemand dans *Der Moderne Strukturbegriff. Materialen zu seiner Entwicklung*. Herausgegeben von Hans Haumann, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1973, 81-88 ; en russe : V.A. Zvegincev, *Istorija jazykoznanija XIX-XX vv. v očerkax i izvlečenijax*, č 1, Moscou, 1964, 459-464].

94 *Répartition des consonnes et phonologie du mot*. Travaux du Cercle Linguistique de Prague, 8, 3-11.

95 *Les Indo-européens et le peuplement de l'Europe*. Revue de Synthèse — Synthèse historique, 9, tome 59 de la revue de Synthèse historique — Tome 17, n° 1, 16-18.

96 *Sur la théorie de la racine en indo-européen*. Cinquième Congrès International des Linguistes, 28 août - 2 septembre 1939. Première publication. Supplément. Réponses au questionnaire (suite), Bruges [Belgique], 5.

97 *Une expression négative du hittite : UL manka*. RHA 36, 125-131.

98 *Notules sogdiennes*. [*zn'kh* ; *'pδ'np'y* ; chr. *nywynt*, *w'st*]. JA 231, 275-277.

1940

99 *Latin tempus*. Mélanges de philologie, de littérature et d'histoire anciennes offerts à Alfred Ernout. Paris, 11-16.

100 *Hommage à M.-L. Sjoestedt*. Marie-Louise Sjoestedt (1900-1940). In memoriam, suivi de Essai sur une littérature nationale, la littérature irlandaise contemporaine. Paris, E. Droz, 36-37.

1945

101 *La doctrine médicale des Indo-européens*. RHR 130, 5-12.

102 *La ville de Cyreschata*. [Ville forte fondée par Cyrus]. JA 234 (1943-45), 163-166.

103 *Deux noms divins dans l'Avesta*. [*Srauša*, *Būšyanstā*]. RHR 130, 13-16.

104 *Fragments des Actes de Saint Georges en version sogdienne*. JA 234 (1943-45), 91-116.

105 *Symbolisme social dans les cultes gréco-italiques*. RHR 129, 5-16.

106 *L'eau virile*. Pierre à feu, n° 1 [Provence Noire], 74-78.

1946

107 *Études iraniennes*. [I : Notes sur les inscriptions achéménides : l'inscription de Darius à Naqš i Rustam ; *xšnav-* ; un emploi de l'optatif ; *hadā* ; *čašman* ; *yaθā* ; *aniya-* ; formes perses en élamite ; *āha* et *āhantā* ; *prtara*. II : Noms propres perses en transcription grecque. III : Emprunts iraniens en arménien]. Transactions of the Philological Society, (1945-1946), 39-78.

1947

108 *Structure des relations de personne dans le verbe*. BSL 43 (1946, publié en 1947), fasc. 1 (n° 126), 1-12. [= PLG 1, 225-236].

109 *Deux mots anglais en français moderne (international ; sténographie)*. Le Français Moderne, 15e année, n° 1, 1-4.

110 *Le nom du diabète*. Le Français Moderne, 15e année, n° 2, 169-170.

111 *Le jeu comme structure*. Deucalion. Cahiers de philosophie, publiés sous la direction de Jean Wahl, éd. de la revue Fontaine, 161-167.

1948

112 *Écritures pehlevie et avestique*. Notices sur les caractères étrangers anciens et modernes. Paris, Imprimerie Nationale, 91-95. [Texte de A. Meillet de l'édition 1927 revu par É.B.].

113 *Un emploi du relatif dans l'Avesta*. BSL 44 (1947-48), fasc. 1 (n° 128), 72-73.

114 *Mots voyageurs en Asie Centrale*. JA 236, 177-188.

115 *Remarques sur la classification nominale en burušaski*. BSL 44 (1947-48), fasc. 1 (n° 128), 64-71.

116 *L'expression du serment dans la Grèce ancienne*. RHR 134 (1947-48), 81-94.

117 *Notes de vocabulaire latin*. [*industrius ; oraculum ; signum* ; une opposition lexicale : *uetus* et *nouus*], RPh 22 (74 de la collection), 117-126. [*Oraculum* est

reproduit dans *Probleme der Lateinischen Grammatik*. Herausgegeben von Klaus Strunk, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1973, 162-164].

118 *La famille étymologique de learn*. English and Germanic Studies, I, 1-5.

1949

119 *Euphémismes anciens et modernes*. Die Sprache, 1 (= Festschrift W. Havers), 116-129. [= PLG 1, 308-314].

120 *Sur quelques développements du parfait indo-européen*. Archivum Linguisticum, 1, fasc. 1, 16-22. [Repris dans la traduction russe des PLG 1, 141-147].

121 *Noms d'animaux en indo-européen*. [I : Le nom du porc. II : Grec **πρόβατον**. III : Nom du mâle]. BSL 45, fasc. 1 (n° 130), 74-103.

122 *Sur l'emploi des cas en hittite*. Archiv Orientální, 17, n° 1, 44-45.

123 *La légende des Danaïdes*. RHR 134, 129-138.

124 *Le système sublogique des prépositions en latin*. Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague, 5 (Recherches structurales), 177-184. [= PLG 1, 132-139].

125 *Le sens du mot «emolumentum»*. Latomus, 8, 3-7.

1950

126 *Actif et moyen dans le verbe*. JPs 43, 121-129. [= PLG 1, 168-175. Reproduit dans Readings in Linguistics, II, edited by E. P. Hamp, F. W. Householder, R. Austerlitz. Chicago and London, 1966, 242-257].

127 *La phrase nominale*. BSL 46, fasc. 1 (n° 132), 19-36. [= PLG 1, 151-167].

128 *La négation en yuchi*. Word, 6, 99-105.

1951

129 *La notion de «rythme» dans son expression linguistique*. JPs 44, 401-410. [= PLG 1, 327-335].

130 *Don et échange dans le vocabulaire indo-européen*. L'Année Sociologique, 3e série, 2, 7-20. [= PLG 1, 315-326].

131 *Prétérit et optatif en indo-européen*. BSL 47, fasc. 1, (n° 134), 11-20.

132 *Études sur le vieux-perse*. [Sur les inscriptions de Darius à Bisutun]. BSL 47, fasc. 1 (n° 134), 21-51.

133 *Une inscription perse achéménide du cabinet des médailles* [Bibliothèque Nationale]. JA 239, 261-273.

134 *Notes sogdiennes*. ['ms', *«'ntβwrtk»*, *'ntrwrtk*, *'wyr-*, *'wxtq'm*, *'wzntq'*, *'zβ'βh*, *δr'wšy*, *δrt'yč*, *knt*, *«nyrth»*, *p'š*, *prw'yδ-*, *ptpt'yn''wy*, *r'γ*, *r'γ''k*, *rγn-*, *rxn-*, *«rm''n»*, *sfsqnt*, *sttw*, *tp'n*, *ym''n*, *zwšy*, *zyrth*]. JA 239, 113-125.

135 *La conjonction ei dans la syntaxe gotique*. BSL 47, fasc. 1 (n° 134), 52-56.

1952

136 *Communication animale et langage humain*. Diogène, 1, 1-8. [= PLG 1, 56-62].

137 *La construction passive du parfait transitif*. BSL 48, fasc. 1 (n° 136), 52-62. [= PLG 1, 176-186].

138 *Langues indo-européennes*. Les Langues du Monde, 3-80. [Article de J. Vendryes, paru dans la 1re éd., remanié et mis à jour par É. B.].

139 *Langues asianiques et méditerranéennes*. Les Langues du Monde, 184-225.

140 *Les langues de l'Iran ancien*. Dans : La civilisation iranienne. (Ouvrage collectif), Paris, Payot, 34-37.

141 *Les langues de l'Afghanistan*. Dans : La civilisation iranienne. (Ouvrage collectif), Paris, Payot, 237-240.

142 *Établissement de l'empire achéménide*. Dans : La civilisation iranienne. (Ouvrage collectif), Paris, Payot, 44-47.

143 *Les religions de l'Iran ancien*. Dans : La civilisation iranienne. (Ouvrage collectif), Paris, Payot, 58-61.

144 *Sur l'histoire du mot latin negotium*. Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa, 20, fasc. 1-2, 3-7.

1953

145 *La flexion pronominale en hittite*. Language, 29, 225-262. [= («avec plusieurs additions») *Hittite et indo-européen*, 66-77].

146 *Le terme obryza et la métallurgie de l'or*. RPh 27 (79 de la collection), 122-126. [= («avec diverses additions») *Hittite et indo-européen*, 126-131].

147 *Le vocabulaire de la vie animale chez les Indiens du Haut-Yukon (Alaska)*. BSL 49, fasc. 1 (n° 138), 79-106.

148 *The «Eskimo» name*. International Journal of American Linguistics, 19, 242-245.

1954

149 *Tendances récentes en linguistique générale*. JPs 47-51, 130-145. [= PLG 1, 3-17].

150 *Civilisation : contribution à l'histoire du mot*. Hommage à Lucien Febvre. Paris, 47-54. [= PLG 1, 336-345].

151 *La classification des langues*. Conférences de l'Institut de linguistique de Paris, 11 (années 1952-1953, paru en 1954), 33-50. [= PLG 1, 99-118 ; traduit en russe par V. A. Matveek, dans *Novoe v lingvistike*, vyp. III (composé sous la direction de V. A. Zvegincev), Moscou, Édition de littérature étrangère, 1963, 36-59].

152 *Problèmes sémantiques de la reconstruction*. Word, 10, 251-264. [= PLG 1, 289-307].

153 *Études hittites et indo-européennes*. [I : Sur l'origine du *z* hittite. II : Comparaisons lexicales]. BSL 50, fasc. 1, 29-43.

154 *Expression de «pouvoir» en iranien*. BSL 50, fasc. 1, 56-67.

155 *Éléments perses en araméen d'Égypte*. JA 242, 297-310.

156 *Notes avestiques*. [*hizvā*, *apa-xᵛanva-*, *daγa*, *snāvarə.bā-zura-*]. Asiatica. Festschrift Friedrich Weller zum 65 Geburtstag. Leipzig, Otto Harrassowitz, 30-34.

157 *Formes et sens de μνάομαι*. Festschrift Albert Debrunner, 13-18.

158 *Lettre à la Rédaction de Diogène*. Diogène, 7, 131-132. [Réponse aux objections de Karl von Frisch, exposées dans le même numéro, p. 129-131, à propos de l'article d'É. B., *Communication animale et langage humain*, (l'article n° 136)].

1955

159 *Homophonies radicales en indo-européen.* [I: **dem-*. II : i.ir. *pitu-* et v. sl. *pitěti*. III : **per-* et v.sl. *perǫ*]. BSL 51, fasc. 1, 14-41.

160 *Présents dénominatifs en hittite.* Corolla Linguistica, Festschrift Ferdinand Sommer zum 80 Geburtstag am 4 Mai 1955. Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1-4. [= («avec des additions et des corrections») *Hittite et indo-européen*, 20-26].

161 *Védique kárūdatin-*. Indian Linguistics, 16, (S. K. Chatterji Jubilee volume), 83-85.

162 *Sur un dictionnaire étymologique du sanskrit.* [Manfred Mayrhofer, *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen*. A concise etymological Sanskrit Dictionary. Lfg. 1-4. Heidelberg, 1953]. OLZ 50, 11/12, colonnes 485-490.

163 *Avestica.* [*āfant-*; *xrud-*; *iθyajah-*; *šyaθna-*]. Donum Natalicium H. S. Nyberg Oblatum. Uppsala, 17-26.

164 *Études sur quelques textes sogdiens chrétiens* [1]. [I : Sur l'Antirrheticus d'Évagre le Pontique. II : Un fragment des Apophthegmata Patrum. III : Fragment du Paradis de Palladius. IV : Observations linguistiques et lexicales]. JA 243, 297-337.

165 *Un lexique du yagnobi.* [«Une copie faite par Gauthiot du glossaire établi par Salemann pour ses *Iagnobskije Etjudy* et resté inédit quoique imprimé». Publié et préfacé.]. JA 243, 139-162.

166 *Allocution* [à la Société des Études Grecques, assemblée générale du 16 juin 1955]. REGr, 18-27.

167 *Pubes et publicus.* RPh 29 (81 de la collection), 7-10.

168 *Quelques latinismes en français moderne.* [*presqu'île, convoler, larve, normal*]. Le Francais Moderne, 23e année, n° 1, 1-12.

169 *Le nom celtique du fer* [**īsarnom*]. Celtica, 3, 279-283.

1956

170 *Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne.* La Psychanalyse, 1, 3-16. [= PLG 1, 75-87].

171 *La nature des pronoms.* For Roman Jakobson, Essays on the occasion of his sixtieth Birthday, 11 oct. 1956. Compiled by M. Halle, H. G. Lunt, H. McLean, C. H. Van Schooneveld. La Haye, Mouton, 34-37. [= PLG 1, 251-257].

172 *Analyse d'un vocable primaire* : indo-européen **bhāghu-* « bras ». BSL 52, fasc. 1, 60-71. [= («avec quelques corrections») *Études sur la langue ossète*, 61-72 (*Analyse d'un vocable primaire* : indo-européen **bhāghu-* «bras» en ossète)].

173 *« Hiver » et « neige » en indo-européen.* ΜΝΗΜΗΣ ΧΑΡΙΝ, Gedenkschrift Paul Kretschmer, 2 Mai 1866-2 März 1956. 1, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, Wien, Brüder Hollinek, 31-39.

174 *Allocution* [au 23e Congrès International des Orientalistes]. Proceedings of the Twenty-Third International Congress of Orientalists (Cambridge, 21-28 August 1954). Edited by Denis Sinor, London, 48-49.

175 *Une corrélation slavo-iranienne.* [sl. *kŭ*, i.ir. *kam* ; sl. *kŭ*, sogd. *kw*]. Festschrift Max Vasmer. 70-73.

176 *L'héritage mazdéen dans la philosophie persane.* (Résumé). Livre du millénaire d'Avicenne. Téhéran, Anjoman e Âṯâr e Melli, IV, 76. [Actes du Congrès d'Avicenne, Téhéran, 22-27 avril 1954].

177 *Sur quelques termes zoroastriens.* (Résumé). Proceedings of the Twenty-Third International Congress of Orientalists (Cambridge, 21-28 August 1954). Edited by Denis Sinor. London, 152-153. [Cf. ci-dessous, n° 181].

178 *Études sur la phonétique et l'étymologie de l'ossète.* BSL 52, fasc. 1, 6-59. [= («avec quelques corrections») *Études sur la langue ossète*, 7-60].

179 *Sacrilegus.* Hommages à Max Niedermann. Bruxelles, 49-51. (Collection Latomus, 23).

180 *A propos de larva « masque ».* Le Français Moderne, 24, n° 1, 53-55.

1957

181 *La prière ahuna varya dans son exégèse zoroastrienne.* Indo-Iranian Journal, 1, n° 1, 77-85. [Version développée d'une communication (*Sur quelques termes zoroastriens*) présentée au 23e Congrès International des Orientalistes, Cambridge, 21-28 août 1954. Cf. ci-dessus, n° 177].

182 *A propos de français déjeuner.* Romance Philology, 10, n° 3 (= Edward C. Armonstrong Memorial, Part I), 143.

1958

183 *Allocution* [au 8e Congrès International des Linguistes]. Actes du 8e Congrès International des Linguistes (Oslo, 5-9 août 1957). Oslo, University Press, 860-861.

184 *De la subjectivité dans le langage.* JPs 55, 257-265. [= PLG 1, 258-266].

185 *Catégories de pensée et catégories de langue.* Les Études Philosophiques, nouv. série, 13e année, n° 4, (octobre-décembre). Le langage, 419-429. [PLG 1, 63-74].

186 *La phrase relative, problème de syntaxe générale.* BSL 53 (1957-58), fasc. 1, 39-54. [= PLG 1, 208-222].

187 *Les verbes délocutifs.* Studia Philologica et Litteraria in Honorem L. Spitzer. Ediderunt A. G. Hatcher - K. L. Selig. Bern, Francke, 57-63. [= PLG 1, 277-285].

188 *Notes sur les tablettes élamites de Persépolis.* JA 246, 49-65.

189 *Mots d'emprunt iraniens en arménien.* BSL 53 (1957-58), fasc. 1, 55-71.

190 *Une bilingue gréco-araméenne d'Asoka.* (En collaboration avec D. Schlumberger, L. Robert, A. Dupont-Sommer). [D. Sch., *Introduction. L'inscription grecque*, L. R., *Observation sur l'inscription grecque*. A. D.-S., *L'inscription araméenne*. É. B., *Les données iraniennes*]. JA 246, 1-48.

1959

191 *La forme du participe en luwi.* Festschrift Johannes Friedrich, Heidelberg, Carl Winter Universitätverlag, 53-59. [= («avec des additions diverses) *Hittite et indo-européen*, 27-32].

192 *Le présent avestique uz-vaēdaya-.* Indo-Iranian Journal, 3, n° 2, 132-136.

193 *Études sur quelques textes sogdiens chrétiens* (2e article). [Suite de l'article

n° 164 ; « nouvelle série d'études... ordonnées dans le cadre de la langue plutôt que selon l'ordre des textes »]. JA 247, 115-136.

194 *Sur la phonétique et la syntaxe de l'arménien classique*. [I : La mutation consonantique et les dialectes modernes. II : Transitif et intransitif dans la construction du participe]. BSL 54, fasc. 1, 46-68.

195 *Les relations de temps dans le verbe français*. BSL 54, fasc. 1, 69-82. [= PLG 1, 237-250].

196 *Avant-propos* aux *Articles de dialectologie berbère* d'André Basset. Paris, Klincksieck, 7-10. (Publications de la Société de Linguistique de Paris, 58).

1960

197 *Rapport sur le développement de la linguistique*. [Non signé]. CNRS. Rapport de conjoncture, 211-214.

198 *Rapport sur les études de linguistique au CNRS*. [Non signé]. Rapport National de Conjoncture, 283-289.

199 *« Être » et « avoir » dans leurs fonctions linguistiques*. BSL 54, fasc. 1, 113-134. [= PLG 1, 187-207].

200 *Sur les dérivés indo-iraniens en -tāt- et en -tāti-*. [Notes additionnelles après l'article de Louis Renou : Les dérivés abstraits en -tāt- et -tāti- du Ṛgveda]. BSL 55, fasc. 1, 18-19.

201 *Sur un dictionnaire étymologique du sanskrit*. (2e article). [Manfred Mayrhofer, *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen*. A concise etymological Sanskrit Dictionary. Lfg. 5-12. Heidelberg, 1955-58.] OLZ 55, 1/2, colonnes 5-10. [Cf. l'article n° 162].

202 *Les noms de l'oiseau en iranien*. Paideuma, 7, Heft 4/6 (= Festgabe für Herman Lommel. Herausgegeben von B. Schlerath), Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 193-199.

203 *Mithra aux vastes pâturages*. JA 247, 421-429.

204 *Le dieu Ohrmazd et le démon Albasti*. JA 248, 65-74.

205 *Avant-propos* à la réimpression du *Zend-Avesta* de James Darmesteter. 3 vol., Paris, Adrien-Maisonneuve. [3 pages non numérotées au commencement du premier volume].

206 *Profanus et profanare*. Hommages à Georges Dumézil. Bruxelles, 46-53. (Collection Latomus, 45).

207 *Génitif et adjectif en latin*. Studii Clasice, 2, 65-67.

208 *Les noms abstraits en -ti- du gotique*. Die Sprache, 6, 2. Heft, 166-171.

209 *Joseph Vendryes* (1875-1960). BSL 55, fasc. 1, 1-9.

1961

210 *Inscriptions de Bactriane*. JA 249, 113-152 + 4 planches.

211 *Remarques sur les composés arméniens en -pet*. [< ir. *-patí*]. Handēs Amsorya, nos. 10-12, colonnes 631-640.

212 *Problemy armjanskogo konsonantizma*. [Problèmes du consonantisme arménien, traduit du français par M. .M. Makovskij]. Voprosy Jazykoznanija, n° 3, 37-39.

213 *Fonctions suffixales en gotique*. [I : *dom, haidus, leik, hafts, laus*. II : *-iska- -ei, -iþa, -duþs*]. BSL 56, fasc. 1, 21-45.

1962

214 *« Structure » en linguistique*. Sens et usages du terme structure dans les sciences humaines et sociales. Édité par R. Bastide. La Haye, Mouton, 31-39. [Cf. aussi p. 141-142 et p. 165]. (Janua Linguarum, 16). [= PLG 1, 91-98].

215 [*Signe et système dans la langue*]. Meier, Zeichen und System der Sprache, II. (ouvrage collectif). Berlin, Akademie-Verlag, 92-95.

216 *Les substantifs en -ant du hittite*. BSL 57, fasc. 1, 44-51.

217 *Coutumes funéraires de l'Arachosie ancienne*. A Locust's Leg. Studies in honour of S. H. Taqizadeh. London, 39-43.

218 *Nouvelles inscriptions de Bactriane*. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, compte-rendus des séances de l'année 1961 (avril-juin), parus en 1962, 210-211. [Cf. l'article n° 210].

219 *Avant-propos* aux *Études de linguistique et de philologie arméniennes* de A. Meillet. I : Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien, suivies De la composition en arménien. Lisbonne, Bertrand (en dépôt), 1-3. (Bibliothèque arménienne de la Fondation Calouste Gulbenkian).

220 *Pour l'analyse des fonctions casuelles : le génitif latin*. Lingua, 11, 10-18. [= PLG 1, 140-148 ; reproduit dans *Probleme der lateinischen Grammatik*. Herausgegeben von Klaus Strunk, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1973, 292-301].

1963

221 *Coup d'œil sur le développement de la linguistique*. Lecture faite dans la séance publique annuelle du 23 nov. 1962. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, comptes rendus des séances 1962 (avril-décembre), paru en 1963, 369-380. [= PLG 1, 18-31].

222 *Saussure après un demi-siècle*. Cahiers Ferdinand de Saussure, 20, 7-21. [L'essentiel d'une conférence donnée à Genève le 22 février 1963, sur l'invitation de l'Université, pour commémorer le cinquantenaire de la mort de Ferdinand de Saussure]. [= PLG 1, 32-45].

223 *La philosophie analytique et le langage*. Les Études Philosophiques, n° 1, 3-11. [= PLG 1, 267-276].

224 *Expression indo-européenne du « mariage »*. A Pedro Bosch-Gimpera en el septuagesimo anniversario de su nacimiento. Mexico, 49-52. [= *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, tome 1, 239-244 (livre 2, chapitre 4)].

225 *Interférences lexicales entre le gotique et l'iranien*. BSL 58, fasc. 1, 41-51.

226 *Le sens du mot persan ẖadurvān*. Mélanges d'orientalisme offerts à Henri Massé à l'occasion de son 75e anniversaire. Téhéran, Publications de l'Université de Téhéran, 843, 31-37.

227 *Une valeur du diminutif*. [Valeur singulative des dérivés français en *-on*]. Prace Filologiczne, 18, 9-11.

1964

228 *Les niveaux de l'analyse linguistique*. Proceedings of the ninth International Congress of Linguists (August, 21-30 1962), Cambridge, Mass. Edited by Horace G. Lunt, Mouton et Co., 266-275. [= PLG 1, 119-131 ; traduit en russe par K. G. Filonova, dans *Novoe v lingvistike*, vyp. IV (composé sous la direction de V. A. Zvegincev), Moscou, « Progress », 1965, 434-449].

229 *Ferdinand de Saussure à l'École des Hautes Études*. Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études, IVe section, 1964-65, 21-34.

230 *Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet*. [Publiées avec un avant-propos et des notes, + 2 appendices : I : Éloge prononcé par Noël Valois, président en exercice de l'Académie des Inscriptions, à la séance du 28 février 1913, annonçant la mort de F. de Saussure. II : La rencontre de F. de Saussure, à Paris, avec Baudoin de Courtenay et la prise de connaissance des travaux de ce dernier et ainsi que de ceux de Kruszewski]. Cahiers Ferdinand de Saussure, 21, 91-130.

231 *Documents pour l'histoire de quelques notions saussuriennes*. [George Boole, sur la notion de l'«arbitraire du signe»; Paul Valéry, «un passage d'un curieux essai» sur l'essai de sémantique de Bréal ; Leonard Bloomfield, compte rendu du *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure, publié dans le Modern Language Journal 8 (1924), 317-319]. Réunis et présentés. Cahiers Ferdinand de Saussure, 21, 131-135.

232 *La racine yat- en indo-iranien*. Indo-iranica, Mélanges présentés à Georg Morgenstierne à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire. Wiesbaden, Harrassowitz, 21-27.

233 *Sur la terminologie iranienne du sacrifice*. JA 252, 45-58.

234 *Manth- en iranien*. Indo-iranian Journal, 7, n° 4, 307-309.

235 *An unrecognized Avestan Word*. [*vispayeirina* (= *vispāyarina*)]. Dr. J. M. Unvala Memorial Volume. Bombay, 12-13.

236 *Édits d'Asoka en traduction grecque*. JA 252, 137-157.

237 *Éléments parthes en arménien*. [Après une introduction de 5 pages, «des observations sur des mots arméniens, pour démontrer qu'ils sont empruntés à l'iranien» : *apawēn, ašxar* et *ašxat, bun, gušak, ir, kat', nkan, nkanak, nparak, nuaz, snǰoyr, tagnap, xoran, uxt, varm, gahavēž, zenul*. Calques linguistiques]. REAr, nouv. série, 1, 1-39.

238 *Le vocabulaire chrétien dans les langues d'Asie Centrale*. [Essentiellement en sogdien]. Atti del Convegno Internazionale sul tema : L'Oriente Cristiano nella Storia della Civiltà (Roma, 31 marzo - 3 aprile 1963 ; Firenze, 4 aprile 1963). Accademia Nazionale dei Lincei, Roma, anno 361, quaderno n° 62, 85-91.

239 *Renouvellement lexical et dérivation en grec ancien*. BSL 59, fasc. 1, 24-39.

240 *Un nom grec de la lèpre*. [κελεφός, κελεφία]. RPh 38, (90 de la collection), 7-11.

241 *Latin reno et le nom du renne*. RPh 38, (90 de la collection), 201-212.

1965

242 *Le langage et l'expérience humaine*. Diogène, 51, 3-13. [= PLG 2, 67-78].

243 *Termes de parenté dans les langues indo-européennes*. L'Homme, 5, cahiers 3-4, 5-16.

244 *Le redoublement au parfait indo-iranien*. Symbola Linguisticae in honorem Georgii Kuryłowicz. Wrocław-Warszawa-Krakow, 25-33.

245 *Arménien aregakn «soleil» et la formation nominale en -akn*. REAr, nouv. série, 2, 5-19.

246 *Termes gréco-latins d'anatomie*. RPh 39, (91 de la collection), 7-13.

247 *Les dérivés latins de -luō*. Omagiu lui Alexandru Rosetti, la 70 de ani. Bucareşti, Academia Republ. Soci. România, 53-56.

248 *Structure des relations d'auxiliarité*. [En français]. Acta Linguistica Hafniensia, 9, n° 1, 1-15. [= PLG 2, 177-193].

249 *L'antonyme et le pronom en français moderne*. BSL 60, fasc. 1, 71-87. [= PLG 2, 197-214].

1966

250 *Convergences typologiques*. [Le français/les langues amérindiennes]. L'Homme, 6, cahier 2, 5-12. [= PLG 2, 103-112].

251 *Une inscription indo-araméenne d'Asoka provenant de Kandahar (Afghanistan)*. (En collaboration avec A. Dupont-Sommer). [A. D.-S., *Introduction et transcription*. É. B., *Identification du texte. Les parties indiennes*. A. D.-S., *Les parties araméennes — Conclusion*.]. JA 254, 437-465.

252 *Le verbe stā- comme auxiliaire en iranien*. Acta Orientalia, 30, 45-49.

253 *Relations lexicales entre la Perse et la Grèce ancienne*. Atti del Convegno sul tema : La Persia e il Mondo Greco-romano (Roma, 11-14 aprile 1965). Accademia Nazionale dei Lincei, Roma, anno 363, quaderno n° 76, 479-485.

254 *Une correspondance indo-européenne en arménien*. [*bucanem* « nourrir »]. REAr, nouv. série, 3, 7-10.

255 *Formes nouvelles de la composition nominale*. [En français : I : Les composés savants. II : Composition et synapsie]. BSL 61, fasc. 1, 82-95. [= PLG 2, 163-176].

256 *Comment s'est formée une différenciation lexicale en français. [amenuiser/ menuisier]*. Cahiers Ferdinand de Saussure, 22, 15-28. [= PLG 2, 258-271].

1967

257 *La forme et le sens dans le langage*. Le Langage, II, Neuchâtel, La Baconnière, 29-40 ; discussion : 41-47. (Sociétés de Philosophie de langue française, Actes du 13e congrès, Genève, 1966). [= PLG 2, 215-238 ; reproduit dans *Recherches sur les systèmes signifiants*. Symposium de Varsovie 1968. Présenté par J. Rey-Debove assistée de K. Fenton, The Hague-Paris, Mouton, 1973, 89-101].

258 *Fondements syntaxiques de la composition nominale*. BSL 62, fasc. 1, 15-31. [= PLG 2, 145-162 ; repris dans la traduction russe des PLG 1, 241-256].

259 *Un fait de supplétisme lexical en indo-européen*. [**der-/*swep-*]. Beiträge zur Indogermanistik und Keltologie. Julius Pokorny zum 80 Geburtstag gewidmet. Herausgegeben von Wolfgang Meid. (= Innsbrucker Gesellschaft zur Pflege der Geisteswissenschaften, 13), Innsbruck, 11-15.

260 [*Note sur une inscription araméenne d'Asoka*]. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, comptes rendus des séances de l'année 1966 (juillet-octobre), publiés en janvier 1967, 451. [Cf. l'article n° 251].

261 *Hommes et Dieux dans l'Avesta*. Festschrift für Wilhelm Eilers. Wiesbaden, Harrassowitz, 144-147.

262 *Le verbe iranien nam- en sogdien*. BSOAS 30, part 3, 505-511.

263 *Les relations lexicales slavo-iraniennes*. To Honor Roman Jakobson. Essays on the Occasion of his Seventieth Birthday. The Hague-Paris, Mouton, 197-202.

264 *Le développement des mots composés en arménien classique*. REAr, nouv. série, 4, 1-14.

265 [*Notice sur la vie et les travaux de M. Louis Renou*]. Lue dans la séance du 16 septembre 1966 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1966 (juillet-octobre), publiés en janvier 1967, 395-401.

1968

266 *Structuralisme et linguistique*. Un entretien de Pierre Daix avec Émile Benveniste. Les Lettres Françaises, 1242, (24-30 juillet), 10-13. [= PLG 2, 11-28].

267 *Ce langage qui fait l'histoire*. Propos recueillis par Guy Dumur. Le Nouvel Observateur, spécial littéraire, 20 nov. au 20 déc., 28-34. [= PLG 2, 29-40].

268 *Mutations of linguistic categories*. [Traduit du français par Y. Malkiel et M. M. Vihman]. Directions for Historical Linguistics: A Symposium in Historical Linguistics, April 29-30 1966. The University of Texas, Linguistics Department. Edited by W. P. Lehmann and Y. Malkiel. Austin-London, University of Texas Press, 85-94. [= (texte original en français, *Les transformations des catégories linguistiques*) PLG 2, 126-136].

269 *Phraséologie poétique de l'indo-iranien*. Mélanges d'indianisme à la mémoire de Louis Renou. Paris, E. de Boccard, 73-79. (Publications de l'Institut de Civilisation Indienne, série in-8°, fasc. 28).

270 *A New Greek Inscription of Asoka at Kandahar*. (En collaboration avec D. Schlumberger). Epigraphica Indica, 37, part 5, 193-200. [Cf. l'article n° 236].

271 *Le système phonologique de l'iranien ancien*. BSL 63, fasc. 1, 53-64.

272 *Dérivés avestiques en -vant*. Pratidānam. Indian, Iranian and Indo-European Studies Presented to Franciscus Bernardus Jacobus Kuiper on his Sixtieth Birthday. The Hague, Mouton, 123-126.

273 *Traduction arménienne de composés grecs*. REAr, nouv. série, 5, 1-7.

1969

274 *Sémiologie de la langue* (1). Semiotica, I, 1, 1-12. [= PLG 2, 43-57 ; repris dans la traduction russe des PLG 1, 69-81].

275 *Sémiologie de la langue* (2). Semiotica, I, 2, 127-135. [= PLG 2, 57-66 ; repris dans la traduction russe des PLG 1, 81-89].

276 *Un village près de Persépolis*. Yād-Nāme-ye Irānī-ye Minorsky. Publications de l'Université de Téhéran, 7-16.

277 *Un rapprochement gréco-hittite*. [*hallu-*/ἁλύω]. Athenaeum, nuova serie, 47, fasc. 1-4 (= Studi in onore di Piero Meriggi), Pavia (Italie), 30-31.

278 *Diffusion d'un terme de culture : latin orarium*. Studia classica et orientalia Antonio Pagliaro oblata, 1, Istituto di Glottologia della Università di Roma, 213-218. [= PLG 2, 241-246].

279 *La blasphémie et l'euphémie*. Archivio di Filosofia. (L'analyse du langage théologique. Le nom de Dieu. Actes du colloque organisé par le Centre International d'Études humanistes et par l'Institut d'Études philosophiques de Rome. Rome, 5-11 janvier, aux soins de Enrico Castelli). Diretto da Enrico Castelli. Roma, Istituto di Studi Filosofici, 71-73. [= PLG 2, 254-257].

280 *Genèse du terme « scientifique »*. L'Âge de la Science, Aix, 2, n° 1, 3-7. [= PLG 2, 247-253].

281 *Mécanismes de transposition*. [Dérivés en *-eur* en français]. Cahiers Ferdinand de Saussure, 25 (= Mélanges H. Frei), 47-59. [= PLG 2, 113-125].

1970

282 *Structure de la langue et structure de la société*. Linguaggi nella società e nella tecnica. Milano, Edizioni di Comunità, 459-469. [Convegno internazionale Olivetti. Linguaggi nella Società e nella tecnica. Milano, 14-17 ottobre 1968]. [= PLG 2, 91-102].

283 *L'appareil formel de l'énonciation*. Langages, 5e année, 17, 12-18. [= PLG 2, 79-88 ; repris dans la traduction russe des PLG 1, 311-319].

284 *Deux modèles linguistiques de la cité*. Échanges et communications. Mélanges offerts à Claude Lévi-Strauss à l'occassion de son 60e anniversiare. Réunis par Jean Pouillon et Pierre Maranda. The Hague, Mouton, 489-596. [= PLG 2, 272-280].

285 *Les valeurs économiques dans le vocabulaire indo-européen*. [**pekw-*]. Indo-European and Indo-Europeans. Papers Presented at the Third Indo-European Conference at the University of Pennsylvania [21-23 April 1966]. Edited by George Cardona, Henry M. Hoenigswald and Alfred Senn. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1970, 307-320. (Haney Foundation Series University of Pennsylvania, 9). [= (en version détaillée) *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, tome 1, 47-61 (livre 1, chapitre 4 : Le bétail et l'argent : *pecu* et *pecunia*)].

286 *Old Iranian*. Current Trends in Linguistics. Editor : Thomas A. Sebeok. 6 : Linguistics in South West Asia and North Africa. The Hague-Paris, Mouton, 9-25.

287 *Que signifie Vidēvdāt?* Henning Memorial Volume. Ed. M. Boyce and I. Gershevitch. London, Asia Major Library, 37-42.

288 *Le terme iranien mazdayasna*. BSOAS 33, part 1, 5-9.

289 *Définition d'un parfait en paléo-sibérien oriental*. Studies in General and Oriental Linguistics presented to Shiro Hattori on the occasion of his sixtieth Birthday. Edited by R. Jakobson and Shigo Kawamoto, Tokio, 6-9.

1972

290 *Allocution* [à la Célébration du centenaire (1966) de la Société de Linguistique de Paris et de la naissance d'Antoine Meillet]. BSL 66 (1971, paru en 1972) fasc. 1, 19-34.

291 *Pour une sémantique de la préposition allemande vor*. Athenaeum, nuova serie, 50, fasc. 3-4, 272-275. [= PLG 2, 137-141].

III. INDEX PAR MATIÈRES POUR LES ARTICLES

LINGUISTIQUE GÉNÉRALE

Transformations de la linguistique :

— Tendances récentes en linguistique générale, 149. Coup d'œil sur le développement de la linguistique, 221. Structuralisme et linguistique, 266. Ce langage qui fait l'histoire, 267. Rapport sur le développement de la linguistique, 197. Rapport sur les études de linguistique au CNRS, 198.

— Saussure après un demi-siècle, 222. F. de Saussure à l'École des Hautes Études, 229. Lettres de F. de Saussure à A. Meillet, 230. Documents pour l'histoire de quelques notions saussuriennes, 231.

La communication :

Nature du signe linguistique, 93. Sémiologie de la langue, 274, 275. L'appareil formel de l'énonciation, 283. Communication animale et langage humain, 136, 158. Le langage et l'expérience humaine, 242. Catégories de pensée et catégories de langue, 185. Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne, 170.

Structures et analyses :

«Structure» en linguistique, 214. Signe et système dans la langue, 215. Structure générale des faits linguistiques, 77. Structure de la langue et structure de la société, 282. La classification des langues, 151. Convergences typologiques, 250. Mécanismes de transposition, 281. Mutations of linguistics categories (Les transformations des catégories linguistiques), 268. Répartition des consonnes et phonologie du mot, 94. Le système sublogique des prépositions en latin, 124. Pour une sémantique de la préposition allemande *vor*, 291. Pour l'analyse des fonctions casuelles : le génitif latin, 220. Une valeur de diminutif, 227. Les niveaux de l'analyse linguistique, 228.

Fonctions syntaxiques :

La phrase nominale, 127. Fondements syntaxiques de la composition nominale, 258. Formes nouvelles de la composition nominale, 255. Actif et moyen dans le verbe, 126. La construction passive du parfait transitif, 137. «Être» et «avoir» dans leurs fonctions linguistiques, 199. Structure des relations d'auxiliarité, 248. La phrase nominale, problème de syntaxe générale, 186.

L'homme dans la langue :

Structure des relations de personne dans le verbe, 108. Les relations de temps dans le verbe français, 195. La nature des pronoms, 171. L'antonyme et le pronom en français moderne, 249. De la subjectivité dans le langage, 184. La forme et le sens dans le langage, 257. La philosophie analytique et le langage, 223. Les verbes délocutifs, 187.

Lexique et culture :

Problèmes sémantiques de la reconstruction, 152. Euphémismes anciens et modernes, 119. La blasphémie et l'euphémie, 279. Don et échange dans le vocabulaire indo-européen, 130. La notion de «rythme» dans son expression linguistique, 129. Civilisation : contribution à l'histoire du mot, 150. Diffusion d'un terme de culture : latin *orarium*, 278. Genèse du terme «scientifique», 280. Comment s'est formée une différenciation lexicale en français, 256. Deux modèles linguistiques de la cité, 284.

* * *

INDO-EUROPÉEN

— Langues indo-européennes, 138. Les Indo-européens et le peuplement de l'Europe, 95. Doctrine médicale des Indo-européens, 101.

— Problème de *þ, 80, 81.

— Problèmes de morphologie, 88. Sur quelques développements du parfait, 120. Prétérit et optatif, 131. Construction passive du parfait transitif, 137. Participe en *-mno-*, 54. Système des démonstratifs, 62.

— Sur la théorie de la racine, 96. **meld(th)*, 38. **dem-*, 159. **per-*, 159. **bhāghu-*, 172. **der-/*swep-*, 259. **pecu-*, 285. **sōr*, 64. Forme i.e. de χθών 79. Noms d'animaux, 121. «Hiver» et «neige», 173. Expression de l'«éternité», 82. Expression du «mariage», 224. Termes de parenté, 243. Don et échange dans le vocabulaire, 130. Les valeurs économiques dans le vocabulaire, 285.

— Sur «*Origines de la formation des noms en indo-européen*», 78.

HITTITE

— Sur le consonantisme, 39. Sur l'origine du *z*, 153.

— Sur l'emploi des cas, 122. Nominatif *antuhšaš*, 40. Flexion pronominale, 145. Présents dénominatifs, 160. Substentifs en *-ant*, 216. Forme du participe en luwi, 191.

— *antuhšaš*, 40., *hallu*, 277. *ḫatugi*, 83. *ikniyant-*, 65. *obryza*, 146. *UL manka*, 97.

— Comparaison lexicale, 153. Un rapprochement gréco-hittite, 277.

TOKHARIEN

Tokharien et indo-européen, 73.

INDO-IRANIEN

— Traditions sur les classes sociales, 89.

— Redoublement au parfait, 244. Sur les dérivés en *-tāt-* et en *-tāti-*, 200. Phraséologie poétique, 269.

— Racine *yat-*, 232. *kam*, 175. *pitu-*, 159.

INDIEN

Sur un dictionnaire étymologique du sanskrit, 162, 201. Védique *kārūḍatin-*, 161. Le nom d'un animal indien chez Elien, 19.

ÉDITS D'ASOKA

Une bilingue gréco-araméenne, 190. Édits en traduction grecque, 236, 270. Une inscription indo-araméenne provenant de Kandahar, 251, 260.

IRANIEN

— L'Ērān-vēž et l'origine légendaire des Iraniens, 66. Établissement de l'empire achéménide, 142. La ville de Cyreschata, 102. Un village près de Persépolis, 276. Le nom de la ville de Ghazna, 71.

— Religions de l'Iran ancien, 143. Un rite zervanite chez Plutarque, 16. Témoignage de Théodore bar Kōnya sur le zoroastrisme, 57. Sur quelques termes zoroastriens, 177. Mithra aux vastes pâturages, 203. Le dieu Ohrmazd et le démon Albasti, 204. La prière *ahuna varya* dans son exégèse zoroastrienne, 181. Coutumes funéraires de l'Arachosie ancienne, 217. Le parsisme, 35. L'héritage mazdéen dans la philosophie persane, 176.

— Langues de l'Iran ancien, 140. Iranien ancien, 286. Langues de l'Afghanistan, 141. Un témoignage classique sur la langue des Sarmates, 41.

Système phonologique de l'iranien ancien, 271.

Verbe *stā-* comme auxiliaire, 252.

« sommeil », 24. « repentir », 55. « pouvoir », 154. *manth-*, 234. *mazdayasna*, 288. *rabmag*, 6. Les noms de l'oiseau, 202. Sur la terminologie du sacrifice, 233. Mots voyageurs en Asie Centrale, 114. Vocabulaire chrétien dans les langues d'Asie Centrale, 238. Nom d'un animal indien chez Elien, 19.

Relations lexicales entre la Perse et la Grèce ancienne, 253.

Une correspondance irano-slave, 69. Une corrélation slavo-iranienne, 175. Relations lexicales slavo-iraniennes, 263.

Interférences lexicales entre le gotique et l'iranien, 225.

Vieux-perse :

— Sur la syntaxe, 13. Formes nominales enclitiques, 31. Un emploi de l'optatif, 107. Formules de datation, 23.

— *artavardiya*, 31. *Aurā*, 23. *āha, āhantā*, 107. *aniya-*, 107. *ašnaiy*, 31. *čašman*, 107. *farnah*, 31. *gaub-*, 31. *hadā*, 107. *Handugā*, 23. *prtara*, 107. *patiprs-*, 31. *tuma*, 31. *xšnav-*, 107. *yaθā*, 107.

— Formes perses en élamite, 107. Notes sur les tablettes élamites de Persépolis, 188. Éléments perses en araméen d'Égypte, 155. Termes et noms achéménides en araméen, 67. Noms propres perses en transcription grecque, 107.

— Nouvelles inscriptions achéménides, 23. Inscription de Darius à Naqš i Rustam, 107. Sur les inscriptions de Darius à Bisutun, 132. Sur B. II, 94, 31. Nouvelles inscriptions de Xerxès, 56. Une inscription perse achéménide du cabinet des médailles [Bibliothèque Nationale], 133.

Avestique :

— Hommes et Dieux dans l'Avesta, 261. Les classes sociales dans la tradition avestique, 43. Mention de la Sogdiane dans l'Avesta, 90. Mithra aux vastes pâturages, 203. La prière *ahuna varya* dans son exégèse zoroastrienne, 181.

— Écriture, 112. Le groupe *-xš-* devant consonne, 14.

— Dérivés en *-vant*, 272. Le présent *uz-vaēdaya-*, 192. Un emploi du relatif, 113. Sur quelques dvandvas, 74. Absolutifs, 70. Génitifs anomaux, 58.

— Mots nobles et populaires, 34. Trois noms d'être, 4. *apa-xᵛanva-*, 156. *āfant-*, 163. *Būšyanstā*, 103. *daya-*, 156. *fšarma-*, 69. *gavasna-*, 4. *hizvā*, 156. *iθyjah-*, 163. *mrzu-*, 32. *snāvarə.bāzura-*, 156. *Šauša*, 103. *šyaoθna-*, 163. *varəγna-*, 4. *vawžaka*, 4. *Vidēvdāt*, 287. **vivitay-*, 33. *vispayeirina* (= *vispāyarina*), 235. *xrud-*, 163.

Moyen-iranien : Traitement en *-nd-*, 44.

Parthe : Notes, corrélations partho-sogdiennes, 75. Hymnes manichéens, 84.

Moyen-perse : Un nom de centaine, 33.

Pehlevi :

— Écriture, 112. *arwānayān-spasak*, 45. *astaxᵛān*, 68.

— Le texte de Draxt Asūrīk, 25. Le Mémorial de Zarēr, 46. Le Žāmāsp-Nāmak, 47.

Sogdien :

— Mention de la Sogdiane dans l'Avesta, 90. Corrélations partho-sogdiennes, 75.

— Groupe graphique *-(y)ôr-*, 90. Sur une confusion de deux signes dans l'alphabet, 7. Deux tendances phonétiques, 7. Cf. aussi l'article n° 178.

— Questions de morphologie, 75. Le préverbe *frā*, 90. Le verbe iranien *nam-* en sogdien, 262.

— Noms sogdiens dans un texte pehlevi de Turfan, 26. Le vocabulaire chrétien dans les langues d'Asie Centrale [essentiellement en sogdien], 238. Un emploi du nom du genou, 5. *"ms'*, 134. *βn'ky*, 7. *«'ntβwrtk»*, 134. *'ntrwrtk*, 134. *'pδ'np'y*, 98. *'tδrmn-*, 7. *awyr-*, 134. *'wxtq'm*, 134. *'wznt q'*, 134. *'yw pyrnmstr*, 90. *'zβ'βh*, 134. *β'w*, 90. *βγ'n*, 90. *βrγ'r*, 12. *ôr'wšy*, 134. *ôrt'yč*, 134. *γ'r''š*, 90. *γrβ-*, 90. *γw-*, 90. *kβn*, 90. *knp*, 90. *knt*, 134. *kršn*, 90. *kw*, 175. *myn'y*, 90. *nm'y*, 90. *nyywynt*, 98. *«nyrth»*, 134. *p's*, 134. *prw'yδ-*, 134. *ptpt'yn''wy*, 134. *pyms'r*, 7. *qwrty*, 90. *r'γ*, 134. *ry''k*, 134. *rγn-*, *rxn-*, 134. *« rm''n »*, 134. *sfsqnt*, 134. *sttw*, 134. *tp'n*, 134. *t'y'yčk*, 7. *w'β*, 90. *w'st*, 98. *w'sty*, 90. *wt-*, 90. *Wyšprkr*,7. *ym''n*, 134. *zβ-*, 90. *zn'kh*, 98. *zwšy*, 134. *zyrth*, 134. Cf. aussi les articles nᵒˢ 59, 60, 75, 164, 178, 193. **bhāghu*, 172.

— Remarques sur l'interprétation littérale, 75. Études sur quelques textes sogdiens chrétiens, 164, 193. Notices sur quelques fragments de manuscrits, 18. Fragments des Actes de Saint Georges, 104. Sur l'Antirrheticus d'Évagre le Pontique, 164. Un fragment des Apophthegmata Patrum, 164. Fragment du Paradis de Palladius, 164. Notes sur les textes sogdiens bouddhiques du British Museum, 59. Révision des fragments du British Museum, 90. Notes sur le fragment sogdien du Buddhadhyānasamādhisāgarasūtra, 60. Dhūtasūtra, 59, 90. Dhyāna, 59. Padmacintāmaṇidhāraṇisūtra, 90. Vimalakīrtinirdeçasūtra, 59. Vajracchedikā, 59. Sūtra condamnant les boissons enivrantes, 59. Fragments II*a*, III, IV, V, VI, 50, 90. Fragments nouveaux, 90. L'inscription de Ladakh, 90.

Inscriptions de Bactriane : 210, 218.

Persan :

— Conservation de *ē* et *ō*, 15.
— Diminutifs en *ō*, 27.
— *karyadān*, 19. *šadurvān*, 226. *umēδ*, 8.
— Sur un fragment d'un psautier syro-persan, 91.

Afghan : ōspana, 9. Le nom de la ville Ghazna, 71.

Yagnobi : Un lexique du yagnobi, 165.

Ossète : Études sur la phonétique et l'étymologie, 178. Indo-européen **bhāghu-* en ossète, 172.

ARMÉNIEN

— Mutation consonantique et dialectes modernes, 194. Problèmes du consonantisme, 212.
— Nominatifs en *-i*, 28. Transitif et intransitif dans la construction du participe, 194. Formation nominale en *-akn*, 245. Remarques sur les composés en *-pet*, 211. Développement des mots composés, 264. Traduction de composés grecs, 273.
— *aregakn*, 245. *merk*, 29. *višap*, 10.
— Emprunts iraniens, 11, 17, 107, 189, 211, 237.

GREC

— Symbolisme social dans les cultes gréco-italiques, 105. L'expression du serment dans la Grèce ancienne, 116. La légende des Danaïdes, 123. La légende de Kombabos, 92.
— ἀλύω, 277. γωρῡτός, 85. καργάζωνος, 19. κελεφός, κελεφία, 240. κολοσσός, 49. Μνάομαι, 157. πρόβατον, 121. τόξον, 85. ψυχή, 48. χθών, 79. Renouvellement lexical et dérivation lexicale, 239. Termes d'anatomie, 246.
— Un rapprochement gréco-hittite, 277. Relations lexicales entre la Perse et la Grèce ancienne, 253.

LATIN

— Génitif, 220. Génitif et adjectif, 207. Futurs et subjonctifs sigmatiques, 1. Système sublogique des prépositions, 124. Dérivés de *-luō*, 247.
— *aprīlis*, 36. *dēns*, 36. *emolumentum*, 125. *industrius*, 117. *liber, liberi*, 76. *lupa*, 3. *negotium*, 144. *nemus*, 36. *nictare*, 86. *oraculum*, 117. *orarium*, 278. *profanus, profanare*, 206. *pubes, pubicus*, 167. *reno*, 241. *sacrilegus*, 179. *seruus*, 50. *signum*, 117. *supinum*, 51. *tempus*, 3, 99. *uetus, nouus*, 117. *vespillō*, 2. Nom de l'esclave à Rome, 50. Termes d'anatomie, 246.

FRANÇAIS

— L'antonyme et le pronom en fr. moderne, 249. Relations de temps dans le verbe, 195. Structure des relations d'auxiliarité, 248. Formes nouvelles de la composition nominale [composés savants; composition et synapsie], 255. Une valeur de diminutif [valeur singulative des dérivés en *-on*], 227. Mécanisme de transposition [dérivés en *-eur*], 281. Convergences typologiques [le fr./les langues amérindiennes], 250.
— *amenuiser/menuisier*, 256. *civilisation*, 150. *convoler*, 168. *déjeuner*, 182. *diabète*, 110. *esquimo*, 148. *international*, 109. *larve*, 168, 180. *normal*, 168. *presqu'île*, 168. *scientifique*, 280. *sténographie*, 109. Comment s'est formée une différenciation lexicale, 256. Quelques latinismes en fr. moderne, 168. Deux mots anglais en fr. moderne, 109.

CELTIQUE

Un emploi du nom du genou en vieil-irlandais, 5. Le nom celtique du fer [**isarnom*]. 169.

GERMANIQUE

Conjonction *ei* dans la syntaxe got., 135. Noms abstraits en *-ti-* en got. 208. Fonctions suffixales en got., 213. Famille étymologique de *learn*, 118. Pour une sémantique de la préposition allemande *vor*, 291.

BALTIQUE

De quelques fèminins baltiques, 72. L'anaphorique prussien *din*, 62. Désinence de datif singulier en prussien, 72. Notes d'étymologie prussienne, 52.

SLAVE

— *kŭ*, 175. *perǫ*, 159. *pitěti*, 159. *sramŭ*, 69.
— Les relations lexicales slavo-iraniennes, 263. Une corrélation slavo-iranienne, 175. Une correspondance irano-slave, 69.

* * *

LANGUES ASIANIQUES

Langues asianiques et méditerranéennes, 139. Langues asianiques, 20. Écritures méditerranéennes, 53. Noms cariens, 37.

ÉTRUSQUE

Étrusque, 21. Suffixe *-umn*, 63. Nom et origine de la déesse Acaviser, 22. Déesse Altria, 63. Noms mythologiques grecs en étrusque, 30. Tablette d'ivoire de Cartage, 63.

PALEO-SIBERIEN

Définition d'un parfait, 289.

BURUŠASKI

Remarques sur la classification nominale, 115.

LANGUES AMÉRINDIENNES

Convergences typologiques [le fr./les langues amérindiennes], 250. Négation en yuchi, 128. Vocabulaire de la vie animale chez les Indiens du Haut-Yukon, 147.

* * *

QUESTIONS DIVERSES

L'eau virile, 106. Le jeu comme structure, 111.

ALLOCUTIONS

À la Société des Études Grecques, 166. Au 23e Congrès International des Orientalistes, 174. Au 8e Congrès International des Linguistes, 183. À la Célébration du centenaire de la Société de Linguistique de Paris et de la naissance d'A. Meillet, 290.

AVANT-PROPOS

Aux *Articles de dialectologie berbère* d'A. Basset, 196. À la réimpression du *Zend-Avesta* de J. Darmesteter, 205. Aux *Études de linguistique et de philologie arméniennes* de A. Meillet, 219.

PERSONALIA

Bibliographie des travaux d'A. Meillet, 87. Hommage à M.-L. Sjoestedt, 100. Joseph Vendryes, 209. Saussure après un demi-siècle, 222. F. de Saussure à l'École des Hautes Études, 299. Lettres de F. de Saussure à A. Meillet, 230. Documents pour l'histoire de quelques notions saussuriennes, 231. Notice sur la vie et les travaux de L. Renou, 265.

IV. COMPTES RENDUS

1923

1 R. GAUTHIOT, *Essai de grammaire sogdienne*. Première partie : Phonétique. Paris, 1914-1923. — BSL 24, fasc. 2 (n° 74) 39-43.

2 Irach Jehangir Sorabyi TARAPOREWALA, *Selections from Avesta and Old Persian*. Part 1. Calcutta, 1922. — JA 203, 344-345.
3 Bernard GEIGER, *Die Amәša Spənta*. Wien, 1916 (paru en 1920). — Ibid., 345-347.

1924

4 Reiner Maria RILKE, *Les cahiers de Malte Laurids Brigge*. Trad. M. Betz. Paris. — Philosophies, 1, 94-95.

1925

5 A. MEILLET, *Trois conférences sur les Gâthâ de l'Avesta*. Paris, 1925. — BSL 26, fasc. 2 (n° 80), 78-79.

1928

6 *Armenica*, fondé par M. ROTH. — RCr 95, 525-526.
7 *Caucasica*, sous la direction de M. DIRR. — Ibid., 526.
8 *Kleinasiatische Forschungen*. Herausgegeben von F. SOMMER und H. EHELOF. I, 1, Weimar, 1927. — Ibid., 525.
9 *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, 1. Oslo, 1928. — Ibid., 526.

1929

10 *Die soghdischen Handschriftenreste des Britischen Museum*. In Umschrift und mit Übersetzung herausgegeben von Hans REICHELT. 1. Heidelberg, 1928. — JA 215, 188-192.
11 F. W. THOMAS and Sten KONOW, *Two Medieval Documents from Tun-Huang*. Oslo, 1929. — Ibid., 354.

12 Hans REICHELT, *Die soghdischen Handschriftenreste des Britischen Museum*, 1. Heidelberg, 1928. — RCr 96, 421-422.
13 *Kleinasiatische Forschungen*. Herausgegeben von F. SOMMER und H. EHELOF. I, 2, Weimar, 1929. — Ibid., 474-476.

14 Pericle DUCATI, *Etruria antica*. 2° éd. Torino, Paravia, 1927. — Bull. de l'Ass. Guillaume Budé, supp. critique, 1, 126-129. [Non signé].

1930

15 O. A. DANIELSON, *Etruskische Inschriften in handschriftlicher Überlieferung*. Uppsala, 1928. — RPh 4, 96.

16 George A. BARTON, *A Hittite manual for beginners*. Paris, 1928. — RCr 97, 531-532.
17 Émile BOURGUET, *Le dialecte laconien*. Paris, 1927. — Ibid., 205-207.
18 Louis DELAPORTE, *Éléments de la grammaire hittite*. Paris, 1929. — Ibid., 49-50.
19 G. A. GRIERSON, *Linguistic Survey of India*. Vol. 1, part II. Calcutta, 1928. Ibid., 262-263.
20 *Kleinasiatische Forschungen*. Herausgegeben von F. SOMMER und H. EHELOF. I, 3, Leipzig, 1930. — Ibid., 530-531.
21 V. SCHEIL, *Inscriptions des Achéménides à Suse*. Paris, 1929. — Ibid., 481-482.
22 *Die Yäst's des Avesta*. Übersetzt und eingeleitet von Herman LOMMEL. Leipzig, 1927. — Ibid., 196-198.

23 D. DETSHEW, *Die dakischen Pflanzennamen*. (Extrait de l'Annuaire de l'Université de Sofia, Faculté historico-philologique, 24, 1). 1928. — Bull. de l'Ass. Guillaume Budé, supp. critique, 2, 35-36. [Non signé].

Cf. aussi l'article n° 30.

1931

24 Victor N. SHARENKOFF, *A Study of Manichaeism in Bulgaria, with Special Reference to the Bogomils*. New York, 1927. — JA 218, 387.
25 Sten KONOW, *Saka Versions of the Bhadrakalpikāsūtra*. Oslo, 1929. — Ibid., 378-379.
26 George A. BARTON, *A Hittite manual for beginners*. Paris, 1928. — Ibid., 379-382.
27 A. CUNY, *La catégorie du duel dans les langues indo-européennes et chamito-sémitiques*. Bruxelles, 1930. — RCr 98, 433-434.
28 Herman LOMMEL, *Die Religion Zarathustras*. Tübingen, 1930. — Ibid., 434-435.
29 Hans REICHELT, *Die soghdischen Handschriftenreste des Britischen Museum*. In Umschrift und mit Übersetzung, II. Heidelberg, 1931. — Ibid., 435-436.

1932

30 J. DESCROIX, *Le trimètre iambique, des iambographes à la comédie nouvelle*. Paris, 1931. — BSL 33, fasc. 3 (n° 100), 49-52.
31 Pierre Gabriele GOIDANICH, *I rapporti culturali e linguistici fra Roma e gli Italici*. Bologna, 1931. Ibid., 52-54.
32 Hans JENSEN, *Neupersische Grammatik*. Heidelberg, 1931. Ibid., 34-38.
33 Sten KONOW, *Saka studies*. Oslo, 1932. Ibid., 33-34.

34 *Photographs of Casts of Persian Sculptures of the Achaemenid Period*. London, 1932. — JA 220, 378-379.
35 *The Pahlavi Codice K 20 and K 20 b Containing Ardâgh Vîrâz-Nâmagh, Bundahishn*, etc. Copenhague, 1931. — Ibid., 379-380.

36 *Peuples et Civilisations*. Histoire générale publiée sous la direction de Louis HALPHEN et Philippe SAGNAC. 4 vol. Paris, 1928-1931. — JA 221, 163-166.
37 Jal D. C. PAVRY, *The Zoroastrian Doctrine of A Future Life from Death to the Individual Jugement*. New York, 1929. — Ibid., 166-168.
38 Sir E. Denison ROSS, *The Persian*. Oxford, 1931. — Bull. de l'Ass. Guillaume Budé, supp. critique, 4, 22-23. [Non signé].

Cf. aussi l'article n° 53.

1933

39 F. C. ANDREAS et W. HENNING, *Mitteliranische Manichaica aus Chinesisch-Turkestan*. Berlin 1933; F. C. ANDREAS et K. BARR, *Bruchstücke einer Pehlevi-Übersetzung der Psalmen*. Berlin, 1933. — BSL 34, fasc. 3 (n° 103), 45-47.
40 O. A. DANIELSSON (octogenario dicatae), *Symbolae philologicae*. Upsal, 1932. — Ibid., 39-41.
41 V. SCHEIL, *Actes juridiques susiens et inscriptions des Achéménides*. Paris, 1933. — Ibid., 44-45.
42 Ferdinand SOMMER, *Die Aḫḫijavâ-Urkunden*. München, 1932. — Ibid., 41-42.
43 Johannes FRIEDRICH, *Einführung ins Urartäische*. Leipzig, 1933. — Ibid., 160-161.

44 *Studia Indo-Iranica*. Ehrengabe für Wilhelm GEIGER. Leipzig. 1931. — JA 223 (fasc. annexe), 116-119.
45 Emil ABEGG, *Messiasglaube in Indien und Iran*. Berlin, 1928. — Ibid., 119-120.
46 Giuseppe MESSINA, S. J., *Der Ursprung der Magier und die Zarathustrische Religion*. Rome, 1930. — Ibid., 120-121.
47 *Šâyast nê šâyast*. Edited, transliterated and translated with introduction and notes by J. C. TAVADIA. Hambourg, 1930. — Ibid., 122.
48 *The Pahlavi Codex K 26 Containing Ardâgh Vîrâz Nâmag and Mâdhighân e Yavist ê Fryân*. Copenhague, 1932. — Ibid., 122-123.
49 Heinrich JUNKER, *Ein Bruchstück der Âfrinaghân i Gâhanbâr*. Leipzig, 1932. — Ibid., 123.
50 Wolfgang LENTZ, *Auf dem Dach der Welt*. Berlin, 1931. — Ibid., 123-124.
51 E. WALDSCHMIDT et W. LENTZ, *Manichäische Dogmatik aus Chinesischen und Iranischen Texten*. Berlin, 1933. Ibid., 124-126.

52 Johannes FRIEDRICH, *Hethitische und «kleinasiatische» Sprachen*. Berlin, 1931; Eva FIESEL, *Etruskisch*. Berlin, 1931. — RPh 7, 195-196.
53 Krister HANELL, *Das Menologium des Liber Glossarum*. Lund, 1932. — Ibid., 196-197.

54 *Symbolae Philologicae*. O. A. DANIELSSON octogenario dicatae. Upsal, 1932. — RCr 100, 50-53.

1934

55 Louis DELAPORTE, *Textes hittites en transcription*. Paris, 1933. — BSL 35, fasc. 2 (n° 105), 27-28.

56 Albrecht GÖTZE, *Die Annalen des Muršiliš*. Leipzig, 1933. — Ibid., 30-31.

57 Wolfgang LENTZ, *Pamir-Dialekte I*. Göttingen, 1933. — Ibid., 34.

58 *Smithsonian Institution, Annual report fort 1932*. Washington, 1933. — JA 224, 348.

59 *Indologica Pragensia*. Herausgegeben von M. WINTERNITZ und O. STEIN. 1. Brünn, 1929. — JA 225, 292-293.

60 Hjalmar FRISK, *Zur Indoiranischen und Griechischen Nominalbildung*. Göteborg, 1934. — Ibid., 293-294.

61 H. S. NYBERG, *Texte zum Mazdayasnichen Kalender*. Uppsala, 1934. — Ibid., 294-295.

62 *The Pahlavi Codex K 35*. Copenhague, 1934. — Ibid., 295.

63 Viktor BURR, *Nostrum mare*. Stuttgart, 1932. — RPh 8, 321-322.

64 Arthur CHRISTENSEN, *Les Kayanides*. Copenhague, 1932. — Ibid., 136.

65 Ferdinand SOMMER, *Die Aḫḫijavâ-Urkunden*. München, 1932. — Ibid., 319-320.

66 *Kleinasiatische Sprachdenkmäler*. Zusammen gestellt von Johannes FRIEDRICH. Berlin, 1932. — Ibid., 318-319.

67 Johannes LOHMANN, *Genus und Sexus*. Göttingen, 1932. — Ibid., 320-321.

68 George A. BARTON, Baruch WEITZEI, *A Hittite chrestomathy*. Paris, 1932. — RCr 101, 8-9.

69 Jules BLOCH, *L'indo-aryen du Veda aux temps modernes*. Paris, 1934. — Ibid., 461-465.

70 Adelaïde HAHN, *Light from Hittite on Latin indefinites*. (Extrait des Transactions of the American Philological Association, 64, 1933, 28-40). — Ibid., 9.

71 *Kulturgeschichte des Alten Orients*. Dritter Abschnitt. Erste Lieferung: A. GÖTZE, *Kleinasien*. A. CHRISTENSEN, *Die Iranier*. München, 1933. — Ibid., 6-8.

72 Eduard SCHWYZER, *Griechische Grammatik*. München, 1934. — Ibid., 77-78.

73 O. G. von WESENDONK, *Das Weltbild der Iranier*. München, 1933. — Archiv für Orientforschung, 9 (1933-1934), 338-340.

1935

74 Piero MERIGGI, *Die längsten Bauinschriften in «hethitischen» Hieroglyphen nebst Glossar zu sämtlichen Texten*. Leipzig, 1934. — BSL 36, fasc. 3 (n° 108), 26-27.

75 F. BUTAVAND, *L'Épopée ligure*. Paris, 1934; — *L'énigme lydienne*. — Ibid., 128-129.

76 Carlo BATTISTI, *Polemica etrusca*. Firenze, 1934. — RPh 9, 400-401.

77 UNIVERSITY OF EGYPT, *Bulletin of the Faculty of Arts*. Vol. 1, part, May 1933. — Ibid., 401.

78 Arthur CHRISTENSEN, *Les Kayanides*. Copenhague, 1932. — OLZ 3, 174-177.

1936

79 *Germanen und Indogermanen*. Festschrift für Herman HIRT. Heidelberg, 1936. — BSL 37, fasc. 3 (n° 111), 26-29.

80 Hjalmar FRISK, *«Wahrheit» und «Lüge» in den indogermanischen Sprachen*. Göteborg, 1935. — Ibid., 36-37.

81 Ernst BERNER, *Lautgebärde und Schallbild im indoeuropäischen Sprachbau*. Troppau, 1936. — Ibid., 38.

82 Ernst SCHWENTNER, *Tocharisch*. Berlin, 1935; N. Fukushima, *On the designation-problem of the socalled Tokharian language*. 1935; H. W. BAILEY, *Ttaugaru*. [London], 1936. — Ibid., 39-41.

83 T. HUDSON-WILLIAMS, *A short Grammar of Old Persian*. Cardiff, 1936. — Ibid., 44.

84 Hannes SKÖLD, *Materialien zu den iranischen Pamirsprachen*. Lund, 1936. — Ibid., 45-46.

85 Walter WÜST, *Vergleichendes und etymologisches Wörterbuch des Altindoarischen*. Heidelberg, 1935. — Ibid., 46-48.

86 *Der etruskische Text der Agramer Mumienbinde*. Neuherausgegeben und erläuter von M. RUNES. Göttingen, 1936. — Ibid., 146-147.

87 Massimo PALLOTTINO, *Elementi di lingua etrusca*. Firenze, 1936. — Ibid., 147-150.

1937

88 *Mélanges de linguistique et de philologie offerts à Jacq. van Ginneken à l'occasion du soixantième anniversaire de sa naissance*. Paris, 1937. — BSL 38, fasc. 3 (n° 114), 18-20.

89 *Die Indogermanen und Germanenfrage*. Neue Wege zu ihrer Lösung. Herausgegeben von Univ.-Prof. Wilhelm KOPPERS. Salzburg-Leipzig, 1936. — Ibid., 30-34.

90 Wilhem BRANDENSTEIN, *Die erste «indogermanische» Wanderung*. Wienne, 1937. — Ibid., 35-36.

91 *Mélanges linguistiques offerts à M. Holger Pedersen à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire*. Copenhague, 1937. — Ibid., 37-40.

92 George BECHTEL, *Hittite verbs in -sk-*. Ann Arbor (Michigan), 1936. — Ibid., 42-43.

93 Jacques DUCHESNE-GUILLEMIN, *Les composés de l'Avesta*. Liège et Paris, 1936. — Ibid., 58-59.

94 W. HENNING, *Ein manichaïsches Bet- und Beichtbuch*. Berlin, 1937. — Ibid., 59-60.

95 Fritz WOLFF, *Glossar zu Firdosis Schahname*. Berlin, 1935. [paru en 1937]. — Ibid., 60-61.

96 R. ABRAHAMIAN, *Dialectes des Israélites de Hamadan et d'Ispahan et dialecte de Baba Tahir*. Paris, 1936. — Ibid., 61-62.

97 A. MEILLET, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*. Vienne, 1936. — Ibid., 62-63.

98 Renward BRANDSTETTER, Wir Menschen des indonesichen Erde. XI. *Die Verwandtschaft des Indonesischen mit dem Indogermanischen*. Luzern, 1937. — Ibid., 211-212.

1938

99 A.G. WOOLNER, *Languages in history and politics*. Oxford, 1938. — BSL 39, fasc. 3 (n° 117), 18-19.

100 *Scritti in onore di* Alfredo TROMBETTI. Milan, 1938. — Ibid., 19-20.

101 Hjalmar FRISK, *Indogermanica*. Göteborg, 1938. — Ibid., 22.

102 Assar JANZÉN, *Bock und Zeige*. Göteborg, 1937. — Ibid., 23.

103 Walter COUVREUR, *De hettitische ḫ*. Louvain, 1937. — Ibid., 23-25.

104 Holger PEDERSEN, *Hittitisch und die anderen indo-europäischen Sprachen*. Copenhague, 1938. — Ibid., 26-27.

105 Bedřich HROZNÝ, *Les inscriptions hittites hiéroglyphiques*. Livraison III. Prague, 1937. — Ibid., 28-29.

106 *Das nordarische (sakische) Lehrgedicht des Buddhismus*. Text und Übersetzung von Ernst LEUMANN, aus dem Nachlass herausgegeben von Manu LEUMANN. Leipzig, 1933-1936. — Ibid., 41.

107 Olaf HANSEN, *Die mittelpersischen Papyri der Papyrussammlung der Staatlichen Museen zu Berlin*. Berlin, 1938. — Ibid., 41-42.

108 Stig WIKANDER, *Der arische Männerbund*. Lund, 1938. — Ibid., 42-43.

109 Georg MORGENSTIERNE, *Indo-iranian frontier languages*. II. Iranian Pamir languages. Oslo, 1938. — Ibid., 43-44.

110 Vladimir GEORGIEV, *Die Träger der kretisch-mykenischen Kultur, ihre Herkunft und ihre Sprache*. Sofia, 1937-1938. — Ibid., 56-57.

111 *Tabulae Iguvinae*. Editæ a Iacobo DEVOTO. Rome, 1938. — Ibid., 61-62.

1939

112 Paolo Ettore SANTANGELO, *L'epopea del VI millenio av. Cr. ovvero Alla ricerca della lingua de Adamo*. Milan, 1939. — BSL 40, fasc. 3 (n° 120), 30.

113 *Indogermanisches Jahrbuch*. Herausgegeben von Albert DEBRUNNER und Walter PORZIG. XXIII Band. Berlin, 1939. — Ibid., 35.

114 Herman HIRT, *Die Hauptprobleme der indogermanischen Sprachwissenschaft*. Herausgegeben und bearbeitet von Helmut ARNTZ. Halle, 1939. — Ibid., 36.

115 Jan OTRĘBSKI, *Indogermanische Forschungen*. Wilno, 1939. — Ibid., 36-37.

116 Zdenko VINSKY, *Die südslavische Grossfamilie in ihrer Beziehung zum asiatischen Grossraum*. Zagreb, 1938. — Ibid., 37-38.

117 Ferdinand SOMMER und Adam FALKENSTEIN, *Die Hethitisch-akkadische Bilingue des Ḫattušili I. (Labarna II)*. München, 1938. — Ibid., 38.

118 *The Hittite Ritual of Tunnawi*, Interpreted by Albrecht GOETZE, in cooperation with E. H. STURTEVANT. New Haven, 1938. — Ibid., 39.

119 Johannes FRIEDRICH, *Kleine Beiträge zur churritischen Grammatik*. Leipzig, 1939. — Ibid., 39.

120 Friedrich WELLER, *Zum soghdischen Vimalakīrtinirdeśasūtra*. Leipzig, 1937. — Ibid., 40.

121 *Iranische Dialectaufzeichnungen aus dem Nachlass von F.C. Andreas* zusammen mit Kaj Barr und W. Henning bearbeitet und herausgegeben von Arthur Christensen. Berlin, 1939. — Ibid., 40-41.

122 A. GHILAIN, *Essai sur la langue parthe, son système verbal d'après les textes manichéens du Turkestan Oriental*. Louvain, 1939. — Ibid., 41-42.

123 A. ERNOUT et A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*. Paris, 1939. — Ibid., 67-68.

1942-1945

124 *Word*. Journal of the Linguistic Circle of New York. Vol. I, n° 1. New York, 1945. — BSL 42 (1942-1945), fasc. 2 (n° 125), 2-3.

125 George van LANGENHOVE, *Linguistische Studiën I.II*. Antwerpen, 1936-1939; Elizabeth RAUCQ, *Contribution à la linguistique des noms d'animaux en indo-européen*. Antwerpen, 1939. — Ibid., 44-45.

126 Georges DUMÉZIL, *Mitra-Varuna*. Paris, 1940 ; – *Jupiter, Mars, Quirinus*. Paris, 1941 ; – *Horace et les Curiaces*. Paris, 1942 ; – *Servius et la Fortune*. Paris, 1943 ; – *Naissance de Rome*. Paris, 1944. — Ibid., 45-46.

127 Johannes FRIEDRICH, *Hethitisches Elementarbuch*. Erster Teil. Heidelberg, 1940. — Ibid., 46.

128 Holger PEDERSEN, *Tocharisch vom Gesichtspunkt der indoeuropäischen Sprachvergleichung*. Copenhague, 1941. — Ibid., 47-48.

129 A.J. van WINDEKENS, *Morphologie comparée du tokharien*. Louvain, 1944. — Ibid., 48-50.

130 Walther HINZ, *Altpersicher Wortschatz*. Leipzig, 1942. — Ibid., 69-70.

131 H.W. BAILEY, *Zoroastrian problems in the ninth-century books*. Oxford, 1943. — Ibid., 70-72.

132 H.W. BAILEY, *Khotanese Texts I*. Cambridge, 1945. — Ibid., 72.

133 Sten KONOW, *Khotansakische Grammatik*. Leipzig, 1941. — Ibid., 72-73.

134 W.B. HENNING, *Sogdica*. London, 1940. — Ibid., 73.

135 Olaf HANSEN, *Berliner Sogdische Texte 1*. Berlin, 1941. — Ibid., 74.

136 A. JURET, *Dictionnaire étymologique grec et latin*. Mâcon, 1942. — Ibid., 74-76.

137 Pierre CHANTRAINE, *Grammaire homérique*. Paris, 1942. — Ibid., 77-80.

138 Ernst FRAENKEL, *Die baltische Sprachwissenschaft in den Jahren 1938-1940*. Helsinki, 1941. — Ibid., 165.

139 R. BLEICHSTEINER, W. HEISSIG, W.A. UNKRIG, *Wörterbuch der heutigen mongolischen Sprache mit kurzem Abriss der Grammatik und ausgewählten Sprachproben*. Wien-Peking, 1941. — Ibid., 188-189.

140 *Øst og Vest*. Afhandlinger tilegnede Prof. Dr. Phil. A. CHRISTENSEN. — JA 234 (1943-45), 334-335.

1947

141 Th. SIMENSCHY, *Limba hittită şi rolul ei in gramatică comparata*. Bucarest, 1944. — BSL 43 (1946, publié en 1947), fasc. 2 (n° 127), 17-18.

142 *Iranskie yazyki I.* Moscou-Lèningrad, 1945. — Ibid., 32-33.
143 *Armenian Quarterly.* Vol. 1, n° 1. New York, 1946. — Ibid., 32-33.
144 P. CHANTRAINE, *Morphologie historique du grec.* Paris, 1945. — Ibid., 35-38.

1948

145 *Studia Linguistica.* Revue de linguistique générale et comparée publiée par Bertil MALMBERG et Stig WIKANDER. I, 1. Lund et Copenhague. 1947. — BSL 44 (1947-1948), fasc. 2 (n° 129), 2.
146 *Indogermanisches Jahrbuch.* Herausgegeben von Hans KRATHE. Bd. XVII. Berlin, 1948. — Ibid., 4.
147 A. ROSETTI, *Le mot.* Bucarest, 1947. — Ibid., 12-13.
148 H. JACOB, *A planned Auxiliary Language.* London, 1947. — Ibid., 20.
149 Johannes FRIEDRICH, *Hethitisches Elementarbuch.* Zweiter Teil. Heidelberg, 1946. — Ibid., 41.
150 Emmanuel LAROCHE, *Recherches sur les noms des dieux hittites.* Paris, 1947. — Ibid., 41-42.
151 Ugo COLI, *Saggio di lingua etrusca.* Firenze, 1947. — Ibid., 43-44.
152 Georg MORGENSTIERNE, *Indo-Iranian frontier Languages.* III. The Pashai language, 2. Oslo, 1944. — Ibid., 44-45.
153 Hjalmar FRISK, *Etyma Armeniaca.* Göteborg, 1944. — Ibid., 47-48.
154 Jean HUMBERT, *Syntaxe grecque.* Paris, 1945. — Ibid., 59-61.
155 *In memoriam* Kr. SANDFELD, udgivet paa 70 — Aarsdagen for Hans Fodsel. Copenhague, 1943. — Ibid., 79.
156 A. ROSETTI, *Mélanges de linguistique et de philologie.* Copenhague-Bucarest, 1947. — Ibid., 115.

1949

157 *Lexis.* Studien zur Sprachphilosophie, Sprachgeschichte und Begriffsforschung. Herausgegeben von Johannes LOHMANN. Band I. Lahr in Brisgau, 1948. BSL 45, fasc. 2 (n° 131), 3-4.
158 *Die Sprache.* Zeitschrift für Sprachwissenschaft. I (= Festschrift für Prof. W. HAWERS). Wien, 1949. — Ibid., 4-5.
159 Wilhelm HAVERS, *Neuere Literatur zum Sprachtabu.* Wien, 1946. — Ibid., 25-26.
160 James G. FÉVRIER, *Histoire de l'écriture.* Paris, 1948. — Ibid., 28-31.
161 Tadeus MILEWSKI, *Zarys językoznastwa ogólnego.* Część II. Lublin-Kraków, 1948. — Ibid., 32.
162 Luigi HEILMANN, *Camito-semitico e indoeuropeo.* Bologna, 1949. — Ibid., 33.
163 Julius POKORNY, *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch.* Livraisons 1-3. Berne, 1948-1949. — Ibid., 36-37.
164 Bedřich HORZNÝ, *Les inscriptions crétoises.* Prague, 1949 ; — *Histoire de l'Asie antérieure.* Paris, 1949. — Ibid., 43-47.
165 A. MEILLET et J. VENDRYES, *Traité de grammaire comparée des langues classiques.* 2e édition revue et augmentée par J. Vendryes. Paris, 1948. — Ibid., 78-79.

166 Giacomo DEVOTO, *Le tavole di Gubbio.* Firenze, 1948. — Ibid., 89.
167 Raymond JESTIN, *Le verbe sumérien.* IIe partie. Paris, 1946. — Ibid., 238-239.

1950

168 Raymond SCHWAB, *La renaissance orientale.* Paris, 1950. — BSL 46, fasc. 2 (n° 133), 49.
169 A. BAILLY, *Dictionnaire grec-français.* Édition revue par L. Séchan et P. Chantraine. Paris, 1950. — Ibid., 69-70.

1951

170 *Recueil linguistique de Bratislava.* Vol. 1, Brno, 1948. — BSL 47, fasc. 2 (n° 135), 12.
171 *Acta Orientalia.* Tome 1, fasc. 1. Budapest, 1950. — Ibid., 12-13.
172 Lancelot HOGBEN, *From Cave Painting to Comic Strip.* London, 1949. — Ibid., 23.
173 R.H. ROBINS, *Ancient and Mediaeval grammatical theory in Europe.* London, 1951. — Ibid., 69-70.
174 Julius POKORNY, *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch.* Livraisons 4-6. Berne, 1951. — Ibid., 70.
175 C.D. BUCK, *A Dictionary of Selected Synonyms in the principal Indo-European Languages.* Chicago, 1949. — Ibid., 70-73.
176 Reinhard HERBIG, *Zur Bedeutung von etruskisch fler-.* Heidelberg, 1950. — Ibid., 74-75.
177 *Beiträge zur Namenforschung,* II, Heft 1. Heidelberg, 1950-51. — Ibid., 75.
178 Roland G. KENT, *Old Persian.* Grammar, Texts, Lexicon. New Haven, 1950. — Ibid., 88-91.
179 Sten KONOW, *Primer of Khotanese Saka.* Oslo, 1949. — Ibid., 91-92.
180 H.W. BAILEY, *Khotanese Buddhist Texts.* London, 1951. — Ibid., 92.
181 Frédéric FEYDIT, *Manuel de langue arménienne.* Paris, 1948. — Ibid., 92-94.
182 A. ERNOUT et A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine.* 3e édition revue, corrigée et augmentée d'un index. Paris, 1951. — Ibid., 107-108.
183 Anna Granville HATCHER, *Modern English Word-Formation and Neo-Latin.* Baltimore, 1951. — Ibid., 182-185.
184 Marcel GRIAULE et Germaine DIETERLEN, *Signes graphiques soudanais.* Paris, 1951. — Ibid., 261.

1952

185 J. VENDRYES, *Choix d'études linguistiques et celtiques.* Paris, 1952. — BSL 48, fasc. 2 (n° 137), 21-23.
186 Emmanuel LAROCHE, *Recueil d'onomastique hittite.* Paris, 1952. — Ibid., 30-33.
187 Raymond JESTIN, *Abrégé de grammaire sumérienne.* Paris, 1951. — Ibid., 109-110.

188 R. GHIRSHMAN, *L'Iran des origines à l'Islam*. Paris, 1951. — JA 240, 240-243.

189 Emanuel LAROCHE, *Recueil d'onomastique hittite*. Paris, 1952. Revue Internationale d'Onomastique, 4e année, n° 3, 231.

190 Alfred SCHMITT, *Die Alaska-Schrift und ihre schriftgeschichtliche Bedeutung*. Marburg-Köln Riehl, 1951. — Erasmus, 5, 494-495.

1953

191 Louis HJELMSLEV, *Prolegomena to a Theory of Language*. Indiana, 1953. — BSL 49, fasc. 2 (n° 139), 3-4.

192 Paul HUMBERT, *Observations sur le vocabulaire arabe du Châhnâmeh*. Neuchâtel, 1953. — Ibid., 40-41.

193 Wolfgang KRAUSE, *Westtocharische Grammatik*. I. Heidelberg, 1952. — JA 241, 529-530.

1954

194 Erich HOFMANN, *Sprachsystem und Sprach-präzision*. Kiel, 1954. — BSL 50, fasc. 2, 14.

195 Cösta LIEBERT, *Zum Gebrauch der w-Demonstrativa im ältesten Indoiranischen*. Lund, 1954. — Ibid., 59-60.

196 H. W. BAILEY, *Indo-scythian Studies: Khotanese Texts II*. Cambridge, 1954. — Ibid., 60.

197 Ilia GERSHEVITCH, *A Grammar of Manichean Sogdian*. Oxford, 1954. — Ibid., 61-63.

198 Vemund SKARD, *Dativstudien*. Dativus sympatheticus und Dativus comparationis in der norrönen Sprache. Oslo, 1951. — Ibid., 132-133.

199 *Kroeber Anthropological Society Papers*. Numbers 8 and 9. Berkeley, California, 1953. — Ibid., 213.

1955

200 Mario A. PEI et Frank GAYNOR, *A Dictionary of Linguistics*. New York, [1954]. — BSL 51, fasc. 2, 5-8.

201 T. BURROW, *The Sanskrit Language*. London, [1955]. — Ibid., 24-27.

202 J. WACKERNAGEL-A. DEBRUNNER, *Altindische Grammatik*. Band II, 2. Göttingen, 1954. — Ibid., 27-29.

203 Mary BOYCE, *The Manichaean Hymn Cycles in Parthian*. Oxford, 1954. — Ibid., 39-40.

204 Erich F. SCHMIDT, *Persepolis, I*. Chicago, 1953. — JA 243, 117-118.

205 Olaf HANSEN, *Berliner sogdische Texte*, II. Wiesbaden, 1955. — T'oung Pao, 43, livr. 5, 431-432.

206 Roland G. KENT, *Old Persian*. Grammar, Lexicon, Texts. Second Edition. New Haven, 1953. — JAOS, 195-197.

Cf. aussi l'article n° 162.

1956

207 H. W. BAILEY, *Khotanese Texts III*. Cambridge, 1956. — BSL 52, fasc. 2, 35.

1958

208 Lawrence L. THOMAS, *The Linguistic Theories of N. Ja. Marr*. Berkeley and Los Angeles, 1957. — BSL 53 (1957-1958), fasc. 2, 16-18.

209 Joshua WATHMOUGH, *Language*. A Modern Synthesis. London, 1956. — Ibid., 18-22.

210 Marcel COHEN, *Pour une sociologie du langage*. Paris, [1956]. — Ibid., 38-41.

211 Einar HAUGEN, *Bilingualism in the Americas: A Bibliography and Research Guide*. Alabama, 1956. — Ibid., 41-42.

212 André MARTINET, *Économie des changements phonétiques*. Traité de phonologie diachronique. Berne, [1955]. — Ibid., 42-46.

213 Jerzy KURYŁOWICZ, *L'apophonie en indo-européen*. Wrocław, [1956]. — Ibid., 46-50.

214 Hans KRAHE, *Sprache und Vorzeit*. Heidelberg, 1954. — Ibid., 50-51.

215 Albert CARNOY *Dictionnaire étymologique du proto-indo-européen*. Louvain, 1955 ; – *Dictionnaire étymologique de la mythologie gréco-romaine*. Paris, 1957. — Ibid., 51-52.

216 Johannes FRIEDRICH, *Entzifferung verschollener Schriften und Sprachen*. Berlin-Göttingen-Heidelberg, 1954. — Ibid., 52-53.

217 Georg MORGENSTIERNE, *Indo-Iranian Frontier Languages*. III. The Pashai Language, 3. Oslo, 1956. — Ibid., 63-64.

218 Mark J. DRESDEN, *The Jātakastava or «Praise of the Buddha's Former Births»*. Indo-Scythian (Khotanese) Texts, English Translation, Grammatical Notes, and Glossaires. Philadelphia, 1955. — Ibid., 64-65.

219 Ladislav ZGUSTA, *Die Personennamen griechischer Städte der nördlichen Schwarzmeerküste*. Prague, 1955. — Ibid., 65-67.

220 Gilbert LAZARD, *Grammaire du persan contemporain*. Paris, 1957. — Ibid., 68-70.

221 Johann FÜCK, *'Arabiya*. Recherches sur l'histoire de la langue et du style arabe. (Traduction par Claude Denizeau, préface de Jean Cantineau). Paris, 1955. — Ibid., 205-208.

222 Erich SCHMIDT, *Persepolis, II*. Chicago, 1957. — JA 246, 203-204.

1959

223 Alan S.C. ROSS, *Etymology, with special reference to English*. London, [1958]. — BSL 54, fasc. 2, 40-41.

224 Louis DEROY, *L'emprunt linguistique*. Paris, 1956. — Ibid., 47-48.

225 Eric P. HAMP, *A Glossary of American Linguistic Usage*, 1925-1950. Utrecht/Antwerp, 1957. — Ibid., 48-50.

226 Gösta LIEBERT, *Die indoeuropäischen Personalpronomina und die Laryngaltheorie*. Ein Beitrag zur Erforschung der Pronominalbildung. Lund, [1957]. — Ibid., 56-57.

227 Julius POKORNY, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*. Lief. 7-11 (p. 577-1056). Bern, 1957. — Ibid., 58-59.

228 J. P. de MENASCE, O. P., *Une encyclopédie mazdéenne, le Dēnkart*. Paris, 1958. — Ibid., 77-78.

229 D. L. R. LORIMER, *The Wakhi Language*. 2 vol. London, 1958. — Ibid., 78-79.

230 M. S. ANDREEV, E. M. PEŠČEROVA, *Yagnobskie Tekstyi*. Moskva-Leningrad, 1957. — Ibid., 79-81.

231 Michel LEJEUNE, *Mémoires de philologie mycénienne*. Première série (1955-1957). Paris, 1958. — Ibid., 85-88.

232 Georges DUMÉZIL, *Contes et légendes des Oubykhs*. Paris, 1957. — Ibid., 269-270.

1960

233 Hans ARENS, *Sprachwissenschaft*. Der Gang ihrer Entwicklung von der Antike bis zur Gegenwart (Sammlung Orbis). München, [1955]. — BSL 55, fasc. 2, 17-18.

234 J. R. FIRTH, *Papers in Linguistics 1934-1951*. Oxford University Press, 1957. — Ibid., 18-19.

235 A. S. DIAMOND, *The History & Origin of Language*. London, 1959. — Ibid., 19-20.

236 Lucien TESNIÈRE, *Éléments de syntaxe structurale*. Paris, 1959. — Ibid., 20-23.

237 Valter TAULI, *The Structural Tendencies of Languages*. I. General Tendencies. Helsinki, 1958. — Ibid., 23-24.

238 Robert GODEL, *Les sources manuscrites du Cours de Linguistique générale de F. de Saussure*. Genève et Paris 1957. — Ibid., 24-26.

239 Pierre NAERT, *La situation linguistique de l'aïnou*. I. Aïnou et indo-européen. Lund, [1958]. — Ibid., 51-53.

240 Emmanuel LAROCHE, *Dictionnaire de la langue louvite*. Paris, 1959. — Ibid., 84-85.

241 A. ERNOUT et A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*. Quatrième édition revue et corrigée. Tome I (A-MET). Paris, 1959. — Ibid., 114-115.

242 J. VENDRYES, *Lexique étymologique de l'irlandais ancien*. Lettre A. Dublin-Paris 1959. — Ibid., 172-173.

243 *Philologiae Turcicae Fundamenta*. Ediderunt Jean DENZY, Kaare GRØNBECH, Helmut SCHEEL, Zeki Velidi TOGAN. Vol. I, Wiesbaden, 1959. — Ibid., 363-365.

Cf. aussi l'article n° 201.

1961

244 Carla SCHICK, *Il linguaggio*. Natura, struttura, storicità del fatto linguistico. Torino, 1960. — BSL 56, fasc. 2, 23.

245 Henry M. HOENIGSWALD, *Language Change and Linguistic Reconstruction*. Chicago, [1960]. — Ibid., 26-27.

246 Jerzy KURYŁOWICZ, *Esquisses linguistiques*. Wrocław-Kraków, 1960. — Ibid., 47-48.

247 Jaan PUHVEL, *Laryngeals and the Indo-European Verb*. Berkeley and Los Angeles, 1960. — Ibid., 48-50.

248 Oswald SZEMERÉNYI, *Studies in the Indo-European System of Numerals*. Heidelberg 1960. — Ibid., 50-51.

249 Emmanuel LAROCHE, *Les hiéroglyphes hittites*. Première partie : L'écriture. Paris, 1960. — Ibid., 51-52.

250 Helmut HUMBACH, *Die Gathas des Zarathustra*. I-II. Heidelberg, 1959. — Ibid., 65-66.

251 V. I. ABAEV, *Istoriko-etimologičeskij slovar' osetinskogo jazyka*. I. A.-K'. Moskva-Leningrad, 1958. — Ibid., 69-72.

252 T. N. Paxalina, *Iškašimskij jazyk*. Moskva, 1960. — Ibid., 72.

253 V. S. Sokolova, *Rušanskie i Xufskie teksty i slovaŕ*. Moskva, 1959. — Ibid., 72-73.

254 Hans JENSEN, *Altarmenische Grammatik*. Heidelberg, 1959. — Ibid., 73-75.

255 A. ERNOUT et A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*. 4e édition, tome II (M-Z et Index). — Ibid., 94-95.

256 Knut BERGSLAND, *Aleut Dialects of Atka and Attu*. Philadelphia, 1959. — Ibid., 348-349.

257 Edward SAPIR and Morris SWADESH, *Yana Dictionary*. Edited by Mary R. Haas. Berkeley and Los Angeles, 1960. — Ibid., 349.

258 L. S. FREELAND and Sylvia M. BROADBENT, *Central Sierra Miwok Dictionary with Texts*. Berkeley and Los Angeles, 1960. — Ibid., 350.

259 A. L. KROEBER and George William GRACE, *The Sparkman Grammar of Luiseño*. Berkeley and Los Angeles, 1960. — Ibid., 350-351.

260 R. H. ROBINS, *The Yurok Language*. Grammar, Texts, Lexicon. Berkeley and Los Angeles, 1958. — Ibid., 351-353.

261 William BRIGHT, *The Karok Language*. Berkeley and Los Angeles, 1957. — Ibid., 353-354.

262 William BRIGHT, *Animals of acculturation in the California Indian Languages*. Berkeley and Los Angeles, 1960. — Ibid., 354.

1962

263 James BARR, *The Semantics of Biblical Language*. Oxford University Press, 1961. — BSL 57, fasc. 2, 37-38.

264 H. W. BAILEY, *Khotanese Texts* IV. Cambridge University Press, 1961. — Ibid., 43.

265 D. N. MACKENZIE, *Kurdish Dialect Studies* I. Oxford University Press, 1961. — Ibid., 44.

266 J. VENDRYES, *Lexique étymologique de l'irlandais ancien*. Fascicule MNOP. Dublin-Paris, 1961. — Ibid., 71-72.

267 Antonio TOVAR, *Catálogo de las lenguas de América del Sur*. Buenos Aires, [1961]. — Ibid., 272-273.

1963

268 Sol SAPORTA (ed.), *Psycholinguistics*. A Book of Readings. New York, 1961. — BSL 58, fasc. 2, 13-14.

269 Stephen ULLMANN, *Semantics*. An Introduction to the Science of Meaning. Oxford, 1962. — Ibid., 19-20.

270 Giacomo DEVOTO, *Origini indeuropee*. Firenze, 1962. — Ibid., 25-28.

271 Calvert WATKINS, *Indo-European Origins of the Celtic Verb*. I The Sigmatic Aorist. Dublin, 1962. — Ibid., 38-40.

272 D.N. MACKENZIE, *Kurdish Dialect Studies*. II. London, 1962. — Ibid., 68-69.

273 A. MEILLET, *Études de linguistique et philologie arméniennes*. I. Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien. Avant-propos de É. Benveniste. Lisbonne, 1962. — Ibid., 69.

1964

274 Grace Andrus de LAGUNA, *Speech: its function and development*. Bloomington, 1963. — BSL 59, fasc. 2. 23.

275 Roman JAKOBSON, *Selected Writings*. I. Phonological Studies. 's-Gravenhage, 1962. — Ibid., 23-24.

276 Alf SOMMERFELT, *Diachronic and Synchronic Aspects of Language*. 's-Gravenhage, 1962. — Ibid., 24-25.

277 Robert M.W. DIXON, *Linguistic Science and Logic*. La Haye, 1963. — Ibid., 25-26.

278 H.W. BAILEY, *Khotanese Texts* V. Cambridge University Press, 1963. — Ibid., 60.

279 Olaf HANSEN, *Mittelpersisches Lesebuch*. Berlin, 1963. — Ibid., 60-61.

280 Gilbert LAZARD, *La langue des plus anciens monuments de la prose persane*. Paris, 1963. — Ibid., 61-63.

281 Guy Lushington PRENDERGAST, *A Complete Concordance to the Iliad of Homer*. New edition completely revised and enlarged by Benedetto MARZULLO. Hildesheim, 1962 ; Henry DUNBAR, *A complete Concordance to the Odyssey of Homer*. New edition completely revised and enlarged by Benedetto MARZULLO. Hildesheim, 1962. — Ibid., 79-80.

282 William F. SHIPLEY, *Maidu Texts and Dictionary*. University of California Press, 1963. — Ibid., 285-286.

283 M.A.R. BARKER, *Klamath Texts*. University of California Press, 1963 ; – *Klamath Dictionary*. University of California Press, 1963. — Ibid., 286.

1965

284 Henrik Samuel NYBERG, *A Manuel of Pahlavi*. Part I : Texts, Alphabet, Index, Paradigmes, Notes and Introduction. Wiesbaden, 1964. — BSL 60, fasc. 2, 32.

285 Stuart E. MANN, *Armenian and Indo-European*. (Historical Phonology). London, 1963. — Ibid., 36-39.

286 E.S. DROWER and R. MACUCH, *A Mandaic Dictionary*. Oxford, 1963. — Ibid., 175-176.

287 F.J. WIEDEMANN, *Syrjänisches-Deutsches Wörterbuch*. Photomechanischer Nachdruk. With an Introduction by D.R. FOKOS-FUCHS. The Hague, 1964. — Ibid., 234-235.

288 M.A.R. BARKER, *Klamath Grammar*. University of California Press, 1964. — Ibid., 260-261.

289 Norman B. LEVINE, *The Assiniboine Language*. The Hague, 1964. — Ibid., 261-262.

1966

290 Stuart E. MANN, *Armenian and Indo-European*. London, 1963. — REA, nouv. série, III, 387-389.

1967

291 Leopold von WIESE, *Die Philosophie der persönlichen Fürwörter*. Tübingen, 1965. — Foundations of Language, 3, 201-202.

1968

292 Madeleine V. DAVID, *Le débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux XVIIe-XVIIIe siècles et l'application de la notion de déchiffrement aux écritures mortes*. Paris, 1966. — BSL 62 (1967 publié en 1968), fasc. 2, 10-11.

293 A. CAPELL, *Studies in Socio-Linguistics*. La Haye, 1966. — Ibid., 20-21.

294 Josef VACHEK, *A Prague School Reader in Linguistics*. Bloomington, 1964. — Ibid., 21.

295 Richard HAUSCHILD, *Register zur Alindischen Grammatik von J. Wackernagel und A. Debrunner* (Bd. I-III). Göttingen, 1964. — Ibid., 26.

296 *Dēnkart*. A Pahlavi Text. Facsimile edition of the Manuscript B of the K.R. Cama Oriental Institute Bombay, edited by M.J. DRESDEN. Wiesbaden, 1966. — Ibid., 26.

297 Richard HAUSCHILD, *Die indogermanischen Völker und Sprachen Kleinasiens*. Berlin, 1964. — Ibid., 30.

1971

298 *The Book of Zambasta. A Khotanese poem on Buddhism*. Edited and translated by R.E. Emmerick. London, 1968. — T'oung Pao, 57, livr. 1-4, 275-276.

1972

299 Gerhard DOERFER, *Türkische und mongolische Elemente im neupersischen* unter besonderer Berücksichtigung älterer neupersischer Geschichtsquellen, vor allem der Mongolen und Timuridenzeit. I, 1963 (Mongolische Elemente im Neupersischen) ; II, 1965 (Türkische Elemente im Neupersischen *alif* bis *tā*) ; III, 1967 (Türkische Elemente im Neupersischen, *ğim* bis *kāf*). Wiesbaden. — BSL 67, fasc. 2, 91.

300 J.H. ELFENBEIN, *The Baluchi Language*. A Dialectology with texts. London, 1966. — Ibid., 92.

V. COMMUNICATIONS FAITES À LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

1 [*Un emploi du nom du genou en vieil-irlandais et en sogdien*] Séance du 30 janvier 1926. BSL 27 (1926), fasc. 1 (n° 81), XV.

2 [*Noms scythes et sarmates transmis par les auteurs grecs*]. Séance du 22 mai 1926. BSL 27 (1926), fasc. 1, (n° 81), XXVI.

3 [*Sur le lydien*]. Séance du 7 janvier 1928. BSL 29 (1929), fasc. 1 (n° 86), XII.

4 [*Des noms asiatiques du lion et du tigre šayr- : vayr*]. Séance du 4 mai 1929. BSL 30 (1930), fasc. 1 (n° 89), XXII.

5 [*Les infinitifs indo-européens à suffixe- -n-*]. Séance du 7 mars 1931. BSL 32 (1931), fasc. 1 (n° 95), XVIII.

6 [*Une interprétation des démonstratifs et des anaphoriques indo-européens*]. Séance du 21 novembre 1931. BSL 33 (1932), fasc. 2 (n° 99), II-III.

7 [*La répartition des occlusives dentale t et labiale p dans un certain nombre de mots grecs*]. Séances du 16 janvier et du 30 janvier 1932. BSL 32 (1932), fasc. 2 (n° 99), IX-X.

8 [*Sur une inscription en vieux-perse de Xerxès*]. Séance du 19 novembre 1932. BSL 34 (1933), fasc. 2 (n° 102), III.

9 [*Diverses dénominations des Héllènes et de leur pays*...]. Séance du 20 janvier 1934. — BSL 35 (1934), fasc. 1 (n° 104), XI et XVI-XVII.

10 [*La formation du vocabulaire abstrait de l'indo-européen*]. Séance du 5 mai 1934. Ibid., XXVII-XXIX.

11 [*Les cas où gr. ú- est issu de i.e. *u*]. Séance du 17 novembre 1934. BSL 36 (1935), fasc. 1 (n° 106), II.

12 [*La place du tokharien parmi les dialectes indo-européens*]. Séance du 18 mai 1935. Ibid., XXIX.

13 [*Le sens de lex*]. Séance du 22 février 1936. BSL 37 (1936) fasc. 1 (n° 109), XVIII.

14 [*La notion de « longue durée, éternité » définie par skr. āyu, gr. αἰών, etc.*]. Séance du 27 juin 1936. Ibid., XXXVII-XXXVIII.

15 [*L'originalité de Meillet dans les études arméniennes et iraniennes*]. Séance du 21 novembre 1936. BSL 38 (1937), fasc. 1 (n° 112), III.

16 [*Gr. φίλος au point de vue du sens*]. Séance du 19 décembre 1936. BSL 38 (1937), fasc. 1 (n° 112), X.

17 [*Le procès sémantique qui a fait aboutir lat. necare à fr. noyer*]. Séance du 20 novembre 1937. BSL 39 (1938), fasc. 1 (n° 115), II-III.

18 [*La personne dans le verbe*...]. Séance du 16 mars 1946. BSL 43 (1946 publié en 1947), fasc. 1 (n° 126), XXIII-XXIV.

19 [*Différents types d'expression du comparatif*]. Séance du 21 décembre 1946. BSL 44 (1947-1948), fasc. 1 (n° 128), X-XI.

20 [*Les rapports de la détermination et de la composition*]. Séance du 17 janvier 1948. Ibid., XLII, XLIII.

21 [*Le problème linguistique de l'« interrogation »*]. Séance du 22 mai 1948. Ibid., LVI-VLII.

22 [*Actif, « passif » ... dans le verbe*]. Séance du 5 mars 1949. BSL 45 (1949), fasc. 1 (n° 130), XXIV-XXV.

23 [*Le problème des noms de parenté en indo-européen*]. Séance du 4 mars 1950. BSL 46 (1950), fasc. 1 (n° 132), XX-XXII.

24 [*La phrase nominale*]. Séance du 19 novembre 1950. BSL 47 (1951), fasc. 1 (n° 134), II-III.

25 [*La technique de l'analyse spectrale du son, dite de la « parole visible »* ...]. Séance du 20 janvier 1951. Ibid., XII-XIII.

26 [*Projet de colloque international sur le problème de la « signification »*]. Séance du 14 avril 1951. Ibid., XXIII-XXIV.

27 [*Les procédés linguistiques par lesquels s'exprime la possession*]. Séance du 29 mars 1952. BSL 48 (1952), fasc. 1 (n° 136), XXIII-XXIV.

28 [*Les traits caractéristiques de la langue des Indiens Haida*]. Séance du 22 novembre 1952. BSL 49 (1953), fasc. 1 (n° 139), III-IV.

29 [*Certaines expressions de l'identité en indo-européen*]. Séance du 23 janvier 1954. BSL 50 (1954), fasc. 1, XV.

30 [*Certains points du consonantisme hittite*]. Séance du 4 décembre 1954. BSL 51 (1955), fasc. 1, VI.

31 [*Une nouvelle correspondance entre le slave et l'iranien*]. Séance du 4 février 1956. BSL 52 (1956), fasc. 1, XII-XIV.

32 *Écriture cunéiforme et phonétisme perse*. Séance du 1er décembre 1956. BSL 53 (1957-1958), fasc. 1, V-VII.

33 *Les relations de temps dans le verbe français*. Séance du 7 mars 1959. BSL 55 (1960), fasc. 1, XIII-XIV.

34 *Sur les pronoms personnels*. Séance du 20 janvier 1962. BSL 58 (1963), fasc. 1, II-III.

42, rue de Fécamp
75012 Paris

Mohammad Djafar MOÏNFAR

Vassilij Ivanovitch ABAEV

CONTRIBUTION À L'HISTOIRE DES MOTS*

1. *Vieil-iranien hauma- et le nom eurasien du houblon*

Il n'est pas de domaine linguistique auquel É. Benveniste ait touché sans y laisser une marque ineffaçable. Ainsi en a-t-il été dans le domaine de la langue ossète. Ses *Études sur la langue ossète* (Paris, 1959) comptent parmi les meilleurs travaux consacrés à cette langue, et, dès leur publication, elles sont devenues le livre de chevet de tout iraniste.

Entre autres découvertes étymologiques dont l'ouvrage est si riche, on relève la brillante explication de l'ossète *æfsin/æfsinæ* «maîtresse de maison», dérivé de v.ir. **abi-šai0ni-* «résidente; maîtresse de maison»[1]. Cet exemple et d'autres exemples analogues (*ærm-ærin* «coudée (comme mesure de longueur)» de *ara0ni*, **arai0ni-*; *xsin/xsinæ* «maîtresse» de **xšai0ni-*) permettent d'illustrer deux lois phonétiques: d'une part la simplification du groupe *0n* en *n*, et de l'autre la réduction de la diphtongue *ai* en *i* devant consonne nasale. Cf. digor *kinæ* «vengeance» de **kaina-*, *winun* «voir» de **wain-*, *finkæ* «écume» de **phainaka-*. Dans les autres positions, *ai* donne en digor *e*: *haitu-* «pont» → *xed*, etc.

Il n'est pas rare que devant *n* on observe également une réduction de la voyelle *a*: *tynzyn/itinzun* «étendre» de **vi-vanj-*, *ingan* «tombeau» de **han-kana-*, etc.

Un bon nombre de faits entièrement sûrs atteste que l'influence réductrice des nasales s'exerce non seulement sur la diphtongue *ai*, mais aussi sur la diphtongue *au*, qui, devant consonne nasale, donne en digor non pas *o*, comme dans les autres cas, mais *u*: *gauna-* → *γun* «laine», **srauni-* → *sujnæ* «hanche», etc.

La réduction d'une voyelle *a* et d'une diphtongue *au* antérieures pouvait résulter non seulement de l'action de la nasale *n*, mais aussi de celle de *m*: *dymyn/dumun* «souffler» de *dam-*, *cymyn/cumun* «avaler» de *čam-(šam-)*, *t'ym/t'um* dans l'expression *t'ymy t'yma*

* Traduit du russe par Jacques Veyrenc.

[1] Benveniste, *Études sur la langue ossète*, Paris, 1959, 18-20.

«descendance éloignée» = v.p. **taumāyā taumā*, cf. v.p. *taumā* «famille», av. *taoxman-*.

Il résulte de là que le v.ir. *hauma-* (v.ind. *soma-*), désignation de la boisson sacrée à base de houblon chez les anciens Aryens ainsi que de la plante elle-même, devait donner en ossète x_Q*ym*/*xum*, produit que l'on trouve effectivement dans oss. x_Q*ym-ællæg*/*xum-ællæg* «houblon», «humulus». La seconde partie du mot (*ællæg*) remonte régulièrement à **aryaka-* «aryen», et *xum-ællæg* signifie donc «le houblon aryen». L'habitude de rapporter à soi-même ou à sa propre tribu les plantes les plus particulièrement appréciées se reflète dans les noms ossètes du froment (*mænæw* de **mæn-jæw* «ma céréale»), de la framboise (*mænærγ* de *mæ-nænev* «ma baie sauvage»), etc. Il est possible que ces désignations, comme celle du «houblon aryen» (*xùm-ællæg*), soient à interpréter comme un écho du rôle totémique que les tribus scythes et sarmates auraient attribué à certaines plantes. Il n'est pas douteux en tout cas que la plante et la boisson de houblon (*hauma*) étaient non seulement connues des Scythes (ou des Saces), mais jouissaient auprès d'eux d'une faveur toute particulière. Dans les inscriptions en vieux-perse, l'une des tribus Saces est justement ainsi dénommée : *sakā hauma-vargā* «les Saces qui adorent le houblon»[2].

Il a dû y avoir en ossète deux variantes pour le nom du houblon : *xumæl* (**hauma- arya-*) et *xumællæg* (**hauma- aryaka*). Des variantes semblables, avec et sans l'élément *-æg*, s'observent encore aujourd'hui en ossète : *zaræg*/*zar* «chanson».

Les savants ne se sont pas jusqu'à présent mis d'accord sur la plante qui servait aux anciens Aryens pour la préparation de la boisson rituelle appelée *soma-*, *hauma-*. Il se peut que des tribus différentes aient utilisé des plantes différentes. L'analyse du mot *xumællæg* a montré que les ancêtres des Ossètes, dans une période déterminée de leur histoire, employaient la plante appelée houblon, *humulus lupulus*.

Le nom ossète (resp. scythe et sarmate) du houblon était destiné à s'étendre largement sur les territoires eurasiens.

Dans les langues slaves et dans les langues d'Europe occidentale : sl. *xmel i*, r. *xmel'*, v.norr. *humall*, angl.sax. *hymele*, suéd. *humle*, m.b.all. *homele*, moyen latin *humulus*, fr. *houblon* (de **humulon*), gr.a. χούμελι.

[2] Duchesne-Guillemin, *Hommages Dumézil*, 1960, p. 97 sq. — Bailey fait cette observation : «The *haumā-vargā-* would then be the Saka particularly devoted to the hauma-cult» (JRAS 1972, N° 2, p. 105).

Dans les langues finno-ougriennes : finn. *humala*, est. *humal*, mdv. *komla*, mari *uməla*, hong. *komlo*, man' ši (vogoul) *kumlix*.

Dans les langues turques et mongoles : bulg **xumlaγ*, tchouv. *xumla*, balkar, karatchaï *xumallag*, *xumelleg*, bachkir *komalak*, tatar *kolmak*, kazakh *kulmak*, kalmouk *kumaelak* (Gombocz, *MSFOu* 30, 1912, p. 15).

Dans les langues caucasiques : avar *xomeleg*, *xomeli*, *xumeli* (Mikailov, *« Etymologie 1970 »*, p. 336), kabarde *śwəmbəlä*.

La renommée du houblon ossète doit être comparée à celle de la bière ossète, dont nous avons eu l'occasion de parler ailleurs[3].

2. *Le deuxième métal indo-européen*

L'av. *hao-safnaēna-* «d'acier» est formé (avec fait de vṛddhi caractérisant la dérivation : *hu-*/ /*hao-*) à partir de **hu-safna-*, *hu-spana-*, litt. «bon (*hu*) fer (*spana-*)» : l'acier était considéré comme la meilleure variété de fer. L'ir. *spana-* «fer» est représenté dans oss. *fsæn*, scythe *(o)σπιν* [4] (*a* → *i* devant *n*, *cf. sup.*), šugni *səpen*, afg. *ō-spana*, sace *hiśśāna-* (de **hu-śwana-*), khwari *spny*, sogd. '*spn*, etc.

L'ir. *spana-* remonte régulièrement à i.ir. **śwana-*, i.e. **ḱwano-*. C'est ce même mot que l'on reconnaît aujourd'hui dans hit. *kuwanna* «cuivre», gr. κύανος «acier de damas», myc. *kuwa-no*[5]. On se trouve en présence non pas d'un «vocable méditerranéen itinérant» (Kammenhuber, *KZ* 77, p. 34; Friedrich, *Hethitisches Wörterbuch*, p. 122), mais d'un terme de souche indo-européenne, désignant le deuxième métal indo-européen, à côté de **ayos* (v.ind. *ayas-*, av. *ayañh-*, lat. *aes*, got. *aiz*).

3. *Le Ciel et le Vent ou les plus anciens dieux indo-européens*

Les langues indo-européennes ne révèlent qu'un très petit nombre de termes religieux que l'on pourrait faire remonter au niveau chronologique de l'ancienne communauté indo-européenne : «... il n'y aurait ainsi aucun terme commun pour désigner la religion même, le culte ni le prêtre, ni même aucun des dieux personnels. Il ne resterait en somme au compte de la communauté que la notion même de

[3] «Значение и proisxoždenie slova *æluton*», *Osetinskij jazyk i fol'klor*, I, 1949, 338-347.

[4] Benveniste, *Études*, p. 64.

[5] Ventris-Chadwik, *Documents in Mycenaean Greek*, p. 399.

«dieu». Celle-ci est bien attestée sous la forme **deiwos* dont le sens propre est «lumineux» et «céleste»[6].

Sur la racine *dei-* «briller» sont formés non seulement **deiwos* «dieu» (v.ind. *devá-*, av. *daēva-*, lit. *dievas*, lat. *deus*, etc.), mais aussi **dyeus* «ciel» (v.ind. *dyáuṣ*, gr. *ζεύς*, lat. *Diespiter*, *Jupiter*, etc.).

Si le «Ciel brillant» a été chez les Indo-Européens le premier et le plus ancien objet de culte, c'est au «Vent» que revient la place de seconde divinité d'importance indo-européenne. Le nom du vent se rétablit sous la forme **Wēyu-* d'une racine *wē-* «souffler». On connaît bien v.ind. *Vāyu-* et av. *Vayu-*, dieux du vent qui ont pu prendre par moments les traits du dieu suprême, dieu de la guerre, dieu de la mort, etc.[7]. Mais le Dieu-Vent était-il une divinité strictement aryenne, comme par exemple Mitra, ou faisait-il l'objet d'un culte auprès des peuplades indo-européennes avant leur séparation, comme ce fut le cas pour le Dieu-Ciel? En d'autres termes, existe-t-il des traces d'un dieu personnifié répondant au nom de *Wēyu-* en dehors des frontières du monde aryen? La réponse est affirmative.

Nous laissons de côté v.lit. *Véjopatis* «Seigneur Vent». Etant donné en effet qu'il existe en lituanien un mot *véjas* comme désignation commune du «vent», il est possible que la déification de cet élément se soit produite en lituanien même, et ne soit donc pas obligatoirement un héritage indo-européen.

Plus instructifs apparaîtront certains faits slaves et latins. Mais avant de présenter ces faits, il faut dire quelques mots sur la nature du «Dieu-Vent». A la différence du Dieu-Ciel, qui, comme source de lumière, de chaleur et de joie, personnifiait les principes de bonheur, de bonté et de clarté, apparaissant dès l'origine comme le Dieu-Père[8], la divinité personnifiant l'élément violent qu'est le vent prit les traits d'un être menaçant et destructeur, dieu de la guerre et dieu de la mort: dans les croyances populaires, il tendit à quitter la sphère «haute» de la théologie pour descendre vers la sphère «basse» de la démonologie. Ce n'est pas un hasard si oss. *wæjug* (**Wayuka-*) est devenu dans l'épopée et dans les contes le nom des montres mauvais, et si, dans le texte eschatologique de la «consécration du cheval au défunt», il fait office de gardien de l'au-delà. Il ne faut pas perdre

[6] Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, 1969, II, p. 180.

[7] Wikander, *Vayu*, Uppsala-Leipzig, 1941.

[8] Benveniste, *Le vocabulaire*, I, p. 210.

de vue ce caractère spécifique du Dieu-Vent, si l'on veut comprendre le destin qui fut le sien en slave et en latin.

Nous devons à Gogol des renseignements précieux (et sans doute uniques) sur un personnage de la démonologie populaire ukrainienne connu sous le nom de *Vij* et assimilé au dieu de la mort[9]. Le nom de *Vij* répond au slave commun **Wĕj* et remonte régulièrement à i.e. **Wēyu-*. Gogol, bon connaisseur du folklore ukrainien, déclare: «Vij est une création colossale de l'imagination populaire». Dans la nouvelle qui relate la disparition du séminariste Foma Brut et dont Gogol écrit qu'elle n'est rien d'autre que le récit d'une «tradition populaire», Vij assume le rôle d'un dieu de la mort sinistre et inflexible. Il répond ainsi au *Vayu* de l'Avesta, qui apparaît lui-même dans un endroit du texte (Aogmadaēča, 77-81) comme un dieu de la mort «impitoyable» (*anamṛždika-*).

En latin l'i.e. **Wēyu* s'est conservé sous la forme de la particule *Vē* dans *Vē-dius* «Apollon champêtre» (*Απόλλων νόμιος*). *Vēdius* est une contraction de *Vēyus-dius* «dieu Vēju». Plus tard l'élément *Vē-*, résidu du nom Vējus-, a pu fonctionner d'une manière autonome comme préfixe péjoratif applicable aux forces «démoniaques»: *Vē-diovis*, *Vē-jovis* comme désignation d'une divinité infernale, *vē-grandis* «monstrueusement grand», *vē-sanus* «furieux, forcené, féroce», *vē-cors* «insensé», *vē-pallidus* «mortellement pâle». On observe une évolution semblable en ossète, où *wæjug* «géant légendaire» a pu s'employer comme qualificatif dans le sens de colossal: *wæjug læg* «homme colossal», *wæjug bæx* «cheval colossal», etc.[10].

Etant donné que le «Dieu-Vent», comme divinité ou comme démon personnifiés, se laisse reconnaître non seulement en indien et en iranien, mais en slave et en latin, on est en droit de le faire remonter au proto-indoeuropéen, en lui attribuant une ancienneté égale à celle du «Dieu-Ciel».

[9] Pour plus de détails, voir notre étude *skifo-evropejskie izoglossy*, Moscou, 1965, 112-115.

[10] Il existe une hypothèse selon laquelle la particule latine *vē* dans les exemples cités ne serait pas le résidu d'un mot autonome, mais une variante du préfixe de signification privative ou ablative *au-* (*au-fugio* «s'enfuir», *au-fero* «emporter»): cf. Ernout et Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, 1939, p. 1078. Cette explication n'est satisfaisante ni au plan phonétique ni au plan sémantique. L'alternance *au*/*vē* est invraisemblable, et la particule *vē* dans *Vē-dius*, *Vē-jovis*, *vē-pallidus* ne contient aucune signification privative ni ablative.

4. *Noms propres signifiant «enfant», «petit jeune homme», etc.*

Il arrive qu'un enfant, ayant reçu au moment du baptême tel ou tel prénom «officiel», soit pourtant appelé dans sa famille d'un nom différent, de caractère hypocoristique et dont la signification répond à celle de noms communs comme «enfant», «petit gars», «petit jeune homme», etc. Il n'y a évidemment rien de remarquable en cela. Ce qui est curieux, c'est que ce nom enfantin s'attache quelquefois à une personne pour sa vie entière, tandis que le prénom officiel, pour autant qu'il ait réellement existé, tombe complètement dans l'oubli ou ne s'emploie plus que dans des circonstances particulières. J'ai connu une dame Russe fort respectable dont le prénom officiel était *Valerija, Valerija Ivanovna*, mais que dans son enfance on appelait «*Ljalja*»: or ce surnom s'était si fortement attaché à elle que Valerija Ivanovna resta jusqu'à sa vieillesse, pour toute sa famille et pour tous ses amis, «Ljalja». J'ai connu une Ossète que dans son enfance on appelait *Susul* «petite», et à qui l'on oublia ou négligea de donner un prénom «vrai». Quand elle fut devenue une grande jeune fille, tous continuèrent de l'appeler *Susul* «petite gamine». Et, pour l'établissement de son passeport, on lui donna rétroactivement le prénom chrétien de *Cécile*, phonétiquement voisin de *Susul*. On m'a indiqué aussi que dans le village de Lesken, en pays digor [11], vivait un homme que l'on appela jusqu'à sa vieillesse *Biccew* «petit garçon»

Il est possible que cet attachement aux noms enfantins traduise le rêve séculaire d'une humanité aspirant à l'éternelle jeunesse. Quoi qu'il en soit, on rencontre des noms de ce genre chez presque tous les peuples et dans presque toutes les périodes. Citons bulg. *Mladen* (d'où le nom de famille *Mladenov*), s.cr. *Junak*, r. *Maljuta* (d'où le nom de famille *Maljutin*), oss. *Gagi*, litt. «petite» (d'où le nom de famille *Gagitæ*), angl. *Childe*, lat. *Junius*, et beaucoup d'autres.

Ces noms enfantins pouvaient être portés non seulement par de simples mortels, mais aussi par de puissants souverains. L'onomastique iranienne en donne de bons exemples. On songe en particulier au nom du souverain kushāna (empereur de Bactriane) *Kaniṣka* (deuxième siècle de notre ère, cf. *Papers on the date of Kaniṣka*, edited by A.L. Basham. Leiden, 1968) et aux noms des empereurs de Perse *Čišpiš* et *Kuruš* (Cyrus). Dans chacun de ces cas le sens est toujours «petit gars», «enfant», «petit jeune homme».

[11] Les Digors sont une branche occidentale des Ossètes.

Kaniṣka est un dérivé de *kanya-* «petit»: cf. v.ind. *kanya-, kanyaka-* «tout petit», «le plus petit», *kanina* «jeune», *kaniṣṭha-, kaniṣṭhaka-* «le plus petit, le plus jeune».

Čišpiš, qui est le nom de l'un des fondateurs de la dynastie des Achéménides, est une variante onomastique de l'iranien **sispiš* (avec assimilation des chuintantes et *č* initial remontant à i.e. *k*: Wackernagel-Debrunner I, 228). L'iranien **sispi-* est inséparable de v.ind. *śiśu-* «enfant» (et aussi nom d'homme!), v.ind. *śiśvi-* dans *su-śiśvi-* «le bel enfant» (Oldenberg) [12].

Kuruš (Cyrus), comme on l'a montré en son temps, contient la racine *kur-* «naître», «enfant, petit (d'un animal)»: oss. *i-gur-un* «naître», *kur* «jeune taureau», kurde *kur* «fils», «petit garçon», pers. *kurra* «poulain», «ânon», «petit du chameau» [13].

On voit que de puissants monarques ne voyaient rien d'humiliant dans le fait qu'on leur attribuât des noms signifiant «enfant», «petit», etc., tant ce type d'appellation était répandu dans l'usage commun.

5. *Ossète staj «lynx»*

Les bêtes sauvages sont parfois désignées par des noms signifiant «voleur», «brigand», etc. Ainsi v.ind. *ṛkṣa* «ours» (ir. *aršа-*, lat. *ursus*, etc.) est à rapprocher de v.ind. *rakṣas-* «être nuisible», «monstre». On a pu aussi rapprocher sl. *lisa* «renard» de *lich-* «méchant» et penser que le sens était à l'origine celui de «brigand» (Vasmer, *REW*, II, 44-45). Cf. par ailleurs v.norr. *vargr* «voleur», «brigand», «malfaiteur», «loup». On peut encore rapporter à ce type de désignation oss. *staj* «lynx». Le mot remonte à **stāyu-* (avec *s-* mobile à l'initiale); cf. av. *tāyu-* «voleur», v.ind. *stāyu-* «voleur», v.sl. *taj* «furtivement», *tatь* «voleur, brigand», v.irl. *tāid* «voleur», hit. **tajezzi, tajazzi* «il vole». Le slave *gornostaj* (de **gormo-staj*) «mustela

[12] W. Hinz (*Neue Wege im Altpersischen*, Wiesbaden, 1973, p. 25) rejette l'étymologie de *Čišpiš* par *šišvis* sous prétexte que le nom de cet Achéménide aurait été en fait *Čaišpiš*. Permettons-nous d'observer d'abord que la forme *Čaišpiš* ne peut être en aucune manière tenue pour démontrée: les transpositions akkadienne (*ši-iš-pi-iš*) et élamite (*iš-pi-iš*) appuient la forme *Čišpiš*. En second lieu, même s'il fallait réellement tenir *Čaišpiš* pour la forme authentique, le rapport avec v.ind. *śiśvi-* demeurerait inchangé, la première syllabe attestant un fait de vṛddhi (*i→ai*) *régulier* chez les noms propres: cf. av. *Haosravah-* (phl. *Hōsrav*), nom propre, en regard de *husravah-* «d'un bon renom».

[13] *Etimologija 1965*, Moscou 1967, 286-291.

erminea» pourrait représenter un croisement en terrain slave du germanique (v.h.all., v.sax.) *harmo* «mustela» avec le scythe *staj* «lynx».

6. *Slave *jigla, *chvala*

Plus que les autres consonnes, les sonantes sont sujettes à des faits de variation et de substitution réciproque. Dans les emprunts surtout une sonante peut être remplacée par une autre, p.ex. *n* par *l*: lat. *asinus* → got. *asilus*, arabe *qajdāni* → r. *kajdaly*, *kandaly*, etc.[14].

On peut supposer que sl. *jigla* «aiguille» remonte à **igna*, et *chvala* à **chvana*. Le premier mot s'explique alors comme un emprunt slave commun au turc (čagatay *igna*, uzbek *igna*, turkmène *igne*, osmanli *iyne* «aiguille»), le second comme un emprunt à l'iranien **hvana-* (pers. *xvāndan* «appeler, invoquer, chanter», v.ind. *svan-* «faire du bruit, crier», *anu-svan-* «invoquer», *svanvant* «bruyant», «glorifié»).

On reconnaît une variante du verbe *chvaliti* dans sl. *chuliti* «blâmer». A partir d'une signification commune «invoquer», crier» se sont développées les deux significations opposées de *chvaliti* «louer» et *chuliti* «blâmer».

7. *Russe tamada «ordonnateur du festin»*

Le mot *tamada* n'est entré dans le russe littéraire qu'au cours des dernières décades. On le trouve dans le dictionnaire des mots étrangers de 1937, dans le dictionnaire de la langue russe de D. N. Ušakov (IV, 1940, 649), dans le dictionnaire russe de l'Académie en quatre tomes (IV, 1961, 461) et dans le grand dictionnaire russe de l'Académie en dix-sept tomes (XV, 1963, 89). La définition du mot est illustrée par des citations littéraires[15]:

«Borejko se leva de nouveau et proposa de choisir le tamada du festin d'amitié qui avait lieu de jour-là» (Stepanov, *Port-Arthur*, 1, 2).

«(Smolkin) était invariablement le tamada de toutes les soirées» (Rybakov, *Voditeli*, 8).

«Et que le tamada prédise (aux nouveaux mariés) deux douzaines d'enfants» (Gribačev, *Svad'ba v Končkati*).

Quelques-uns de ces dictionnaires donnent l'indication étymologique suivante: «du géorgien *tamadoba* «position de préséance pendant le festin».

[14] *Iranskaja Filologija*, VI, 8, Tiflis, 1970.

[15] On ne donne ici que la traduction française de ces citations (note du traducteur).

Dans le dictionnaire géorgien publié sous la direction de Čikobava (IV, 1955, 297), on trouve bien en effet *tamada* «ordonnateur à la table du festin» et *tamadoba* «fonction de tamada». Et il est fort possible que le mot soit entré en russe par le géorgien. Mais le problème est que *tamada* n'a pas d'étymologie satisfaisante en géorgien. On a pu croire que l'origine devait en être cherchée dans les parlers tcherkesses Le dictionnaire kabarde de Lopatinskij (*Sbornik materialov dlja opisanija mestnostej i plemen Kavkaza*, XII, Tiflis, 1891, p. 31) donne: *tḫamadä* «chef (de la famille)». Dans le dictionnaire kabarde-russe publié sous la direction de Kardanov (Moscou, 1957) on lit à la page 349: *tḫämadä* 1. «beau-père, père du mari», 2. «tamada». Dans le dictionnaire adyghé de Xatanov et Keraševa (Majkop, 1960) on relève à la page 546: *tḫamatä* 1. «chef d'un aoul au temps du tsarisme», 2. «président d'un soviet d'aoul», «président d'un kolkhoze», 3. «tamada». Du point de vue de la langue kabarde la constitution du mot est parfaitement claire: la première partie repose sur *tḫä* «dieu» au cas ergatif (qui est aussi le datif) *tḫäm*, et la seconde sur *adä* «père». Mais cette clarté est illusoire. Que signifie en effet «père à dieu»? Et pourquoi en adyghé, où dieu est appelé *tḫä*, a-t-on dans le mot *tḫamatä tḫa* et non pas *tḫä*? J'ai consulté les spécialistes de langue kabarde Abitov et Šagirov. Ni l'un ni l'autre ne prennent au sérieux l'interprétation fondée sur les composants «père» et «dieu». Abitov quant à lui se déclare convaincu que *tḫämadä* représente l'adaptation d'un mot d'emprunt, peut-être du persan *dāmād* «gendre, fiancé, galant», et aussi «beau-père». L'hypothèse est intéressante, mais on ne voit pas clairement la raison du développement sémantique «fiancé» → «chef», «tamada», etc. C'est alors que Šagirov m'a aimablement informé qu'en tcherkesse *tḫämadä* s'employait non seulement dans le sens de «tamada», mais aussi dans celui de «galant», «fiancé». Cette signification a été établie par Betal Tambiev, qui enseigne à l'Institut pédagogique karačaj-tcherkesse. Alors le tableau devient clair. Dans le Caucase, c'est au fiancé (et aussi au jeune gendre) que revient l'obligation de servir les invités présents au festin et d'assumer les tâches d'ordonnance et d'organisation. De là l'évolution sémantique: «fiancé» → «ordonnateur des festins». En même temps la seconde partie du mot *adä* (*atä*) a été, par un fait d'étymologie populaire, réinterprétée sur la base de *adä* (*atä*) «père», cette nouvelle interprétation exerçant une pression sur la conscience des locuteurs et favorisant la suite du développement sémantique jusqu'aux significations de «beau-père», «ancien», «chef de famille»,

etc. Il faut ajouter que le mot persan est entré dans les langues tcherkesses non pas directement, mais par un intermédiaire turc, comme il en a été dans de nombreux autres cas : cf. turc *damat*, *damad-*, «gendre».

L'histoire du mot peut donc être représentée sous la forme suivante : pers. *dāmād* → turc *damat* → tcherkesse *tẖămadă*, *tẖamată* → géorg. *tamada*→ r. *tamada*.

8. *Un toponyme du Caucase septentrional : Naltchik*

La ville de Naltchik (v. kabarde *Nalčək*, aujourd'hui *Nalšək*, oss. *Nalcyk*/*Nalcik*, r. *Nal'čik*), capitale de la République Autonome Kabarde et balkare, s'est développée sur l'emplacement d'une ancienne forteresse russe fondée en 1818 [16]. Pourtant le nom de *Nalčək* n'est pas russe, et ce toponyme existait sans doute avant l'arrivée des Russes. Il ne peut pas être expliqué non plus à partir du kabarde : qu'il suffise d'indiquer que le phonème *l* est étranger au fond même de la langue kabarde.

Selon l'étymologie populaire, le nom de Naltchik s'interprète comme dérivé de l'arabe *naʿl* «fer à cheval», qui est passé aussi dans un certain nombre de langues iraniennes, turques et caucasiques, notamment en kabarde. Dans cette explication, *-čik*, *-čək* serait une caractéristique de sens diminutif. Malheureusement personne ne saurait dire pourquoi la localité en question a pu être appelée «petit fer à cheval».

Il est plus vraisemblable de faire remonter le nom de *Nalčək* à *Inal-čək*, avec perte de *i* initial non accentué. La première partie (*Inal*) est le nom propre d'un fondateur légendaire des familles princières kabardes, qui aurait vécu au XVe siècle [17]. Ce même nom a été porté dans la suite par plusieurs princes kabardes, dont le plus connu est celui que Dubois de Montpéreux appelle *Inal Teghenn* et qui a combattu contre la Géorgie en 1532 et 1533 [18]. Selon Genko, *Inal* serait un mot d'origine turque, désignant un titre officiel, mais usuel aussi comme nom propre.

Il n'est pas rare que les noms de personnages historiques se fixent sous forme de toponymes. En particulier le souvenir d'Inal s'est conservé ailleurs dans le nom de l'aoul Inalovo : *Inal-qwažă*.

[16] *Istorija Kabardy*, Moscou, 1957, p. 76.

[17] Šora Nogmov, *Istorija adygejskogo naroda*, Tiflis, 1891, 71-72.

[18] W.E.D. Allen, *Russian Embassies to the Georgian Kings*, Cambridge, 1970, I, p. 26, 272, 278-280.

Quant à la caractéristique *-čək*, *-čəq*, elle est connue dans les langues altaïques où elle a une signification diminutive et hypocoristique [19]. On la rencontre aussi en toponymie, par exemple dans *Gelen-žik* [20], qui est le nom d'une ville d'eau sur les bords de la Mer Noire (région de Krasnodar en Russie) [21].

Novopesčanaïa 21, Kb 2
Moscou A-252 (URSS)

Vassilij Ivanovitch ABAEV

[19] *Zapiski Kollegii Vostokovedov*, Leningrad, 5, 1930, 690-691.

[20] Ramstedt, *Vvedenie v altajskoe jazykoznanie* (trad. de l'allemand), Moscou, 1957, p. 192.

[21] La forme *Inalčik* (*Inalžik*) que nous avons reconstruite ici existe réellement. C'est le nom de l'historien turc contemporain (d'origine tcherkesse?) *Halil Inalcik*, auteur d'un ouvrage important sur les relations entre l'empire ottoman et la Russie au XVIe siècle (Allen, *op. cit.*, II, 607).

Jacques ANDRÉ

PROCÈS ET TEMPS DANS LES SUBSTANTIFS EN LATIN

Sans prétendre examiner les rapports originels du nom et du verbe et nous prononcer sur l'antériorité de l'une ou de l'autre de ces deux parties du discours [1], ni rechercher si l'opposition verbo-nominale est une nécessité [2], nous voulons considérer seulement les faits latins à date historique. Le substantif latin connaît les oppositions de nombre, de genre et de cas, mais ignore celles d'aspect, de temps et de personne. A. Séchehaye [3] a souligné l'obstacle logique séparant nom et verbe : « La qualité ou le procès supposent certaines conditions spéciales de leur aperception : le procès se déroule dans le temps, la qualité est située dans quelque entité, et toutes les idées substantives ne sont pas également aptes à endosser ces caractères ». Cependant certaines notions ne s'expriment en latin que sous la forme nominale (*censor*, *consul*, etc.), qu'il s'agisse d'une nécessité ou d'un usage préférentiel. Il n'existe pas de verbe pour « avoir la qualité de censeur, de consul, etc. » : *censere*, transitif, marque non un état ou une situation, mais une action « opérer le *census* (sur une personne ou un bien) » ; aussi est-il employé surtout au passif « faire l'objet du *census*, être recensé » ; il est pourvu à cette déficience par des syntagmes du type *censuram gerere*, *consulatum agere* (*peragere*), etc. *Regnare* n'est pas primitivement « avoir la qualité, le titre de roi », mais « exercer le *regnum* sur une communauté » et si confusion il y a eu en ce dernier cas, elle est secondaire. Des notions de ce genre devaient donc en elles-mêmes être privées des oppositions d'ordre de procès et de temps [4].

[1] Cf. sur ce point A. Séchehaye, *Essai sur la structure logique de la phrase*, Paris, Champion, 1950, en particulier p. 50 sq. ; sur l'hypothèse d'une d'origine nominale du verbe, H. Hirt, « Über den Ursprung der Verbalflexion im Indogermanischen », *IF* 17 (1905), p. 36 sq., et É. Benveniste, *Origines*, 172-173. Plus récemment, v. le chapitre « Nomen und Verbum » dans W. Dressler, *Studien zur verbalen Pluralität*, Vienne, 1968, 51-56.

[2] A. Martinet, « Le problème de l'opposition verbo-nominale », *JPs* 43. (1950), 97-106.

[3] *Op. cit.*, p. 105.

[4] Les oppositions d'« ordre de procès » (l'expression a été proposée par J. Brunel pour rendre l'allemand *Aktionsart*), étant essentiellement lexicales et marquées par des morphèmes, ne rentrent pas dans la catégorie de l'aspect. Sur cette distinction qui s'écarte des vues de Meillet, voir J. Brunel, « L'aspect et l'ordre de procès' en grec », *BSL* 42 (1946), 43-75, et W. Dressler, *Studien zur verbalen Pluralität*, 39-51 ; 112-123.

I. Ordre de procès

1. Le lexique laisse apparaître des oppositions entre le simple et certains composés préfixés en *ad-*, *con-* ou *per-*. D'abord celle de l'indéterminé et du résultatif : ainsi entre *fugiens* «fuyard» et *confuga*, *perfuga* «celui dont la fuite a abouti», i.e. «qui s'est réfugié en un lieu d'asile»; cf. la définition de Festus, 236, 10, *sunt qui credunt perfugam esse non tam qui alios fugiat, quam qui ob spem commodorum ad quempiam perfugiat*; entre *fugela* «fuite» et *confugela* «refuge».

2. Opposition déterminé – indéterminé entre l'archaïque *spectus* indéterminé, hapax de Pacuvius, fr. 147, *spectu proteruo ferox* «au regard audacieux» et *aspectus*, *conspectus* déterminés «action d'apercevoir (quelque chose ou quelqu'un)». Elle apparaît ainsi clairement dans les déverbatifs de préverbés. *Clamare* et *clamor* sont indéterminés (*clamatūs* et *clamatio* sont trop tardifs pour être pris en considération), mais *acclamatio*, *conclamatio* ont conservé la valeur déterminée d'*acclamare*, *conclamare* «pousser des cris à l'adresse de quelqu'un». L'opposition de *miror* «j'éprouve de l'admiration (ou de l'étonnement)» et *admiror* «j'éprouve (je manifeste) ces sentiments dans une circonstance déterminée» se retrouve dans *admiratio* face de *miratio* (primitivement dans l'expression non déterminée *mirationem facere*).

Il conviendrait de procéder à des recherches touchant d'autres préverbes/préfixes, par exemple *ab-*(*usūs*/*abutor-abusūs*), ex- (*haustio*/*exhaustio*), *de-*, afin de reconnaître si l'ordre de procès du composé verbal s'est maintenu dans le déverbatif correspondant et si son maintien ou sa disparition sont le fait du hasard ou obéissent à des règles, par exemple suivant la nature du préverbe ou du suffixe nominal.

3. Le cas des déverbatifs de formes suffixées peut se poser a priori au moins pour les inchoatifs et les fréquentatifs à suffixes nettement caractérisés morphologiquement et sémantiquement. Le suffixe **-sk-* de l'inchoatif figure dans les déverbatifs en *-escentia*, mais avec une valeur très affaiblie, comme déjà souvent dans le verbe. Elle est cependant signalée dans *excandescentia* par Cicéron lui-même, *Tusc.* 4, 21, *ut... excandescentia autem sit ira nascens et modo existens* «une colère naissante et qui vient de surgir». Mais la plupart des autres déverbatifs n'en ont gardé aucune trace : *adulescentia* (formé sur *adulescens*) est coupé de *adolesco*; *irascentia*, auquel on peut légitimement attribuer la même valeur qu'à *irascor* «se mettre en colère», n'est employé par Apulée qu'en alternance (et sans différence de sens) avec *iracundia* «l'élément irascible de l'âme» (*De Platone*, 216); *nascentia* (Vitruve) a remplacé *natura* «moment de la naissance»; *concupiscentia* «désir» et *erubescentia* «honte» (Tert.) ne signifient pas davantage que *cupido* et *rubor*. D'ailleurs la plupart de ces déverbatifs sont des créations tardives et les verbes mêmes dont ils sont issus ont déjà souvent perdu la valeur inchoative.

4. Les déverbatifs fréquentatifs (répétitifs) sont très rares : peut-être *clamitatio* «criailleries» (Plaute), cf. *clamitare* «crier fréquemment», mais ni les noms d'action, *hortatio*, *ostentatio*, ni les noms d'agent, *hortator*, n'ont de valeur fréquentative (ni même secondairement, insistante) et de *uisito* «voir souvent» (Plaute) est dérivé *uisitatio* (Vitruve) «vue (d'un astre)»; cela tient aussi à l'affaiblissement continu du suffixe dans le verbe qui tend à se renforcer en retour; cf. la série *cano*, *canto*, *cantito*; ainsi *factito* «faire souvent, i.e. habituellement» (depuis Plaute), mais *factitatio* «structure», *factitamentum* «ouvrage» et *factitator* «créateur» (Tert.) [5].

II. Temps.

1. L'usage de déterminants lexicaux (adjectifs ou adverbes) est commun dans toutes les langues : «l'ancien roi», «cet homme, jadis soldat», et les exemples latins sont assez nombreux. Soit une épithète : *Verres ille*, *uetus proditor consulis* «jadis traître à son consul» (Cic., *Suppl.* 152); *multisque prius experimentis inspiciendus erit futurus uillicus* «le futur métayer» (Col. 11, 1, 7); *qui grammaticus futurus Vergilium scrutatur...* «le futur grammairien (l'apprenti-grammairien) qui...» (Sen., *Epist.* 108, 24). Soit un adverbe : *olim...amicitias*

[5] A. Martinet, *art. cit.*, p. 101, présente à titre d'hypothèse dans l'absolu l'existence de deux formes d'une même racine : «Le blé en herbe pourrait être désigné au moyen de la forme durative du mot qui, sous sa forme accomplie, s'applique à la moisson prête à la faux». Il se trouve que l'exemple en question offre justement en latin une opposition, mais grammaticale, de *frumentum* «blé en grain» et *frumenta* «blé sur pied». Ne correspond-elle pas elle aussi à deux aspects du cycle végétatif, l'un statique et perfectif (*frumentum*), l'autre évolutif et duratif (*frumenta*)? Il est vrai que d'autres exemples font défaut. E. Löfstedt, *Syntactica*, I², p. 29, résout la question en une opposition du collectif et du pluriel : «Der Sing. bezeichnet...das Getreide als einheitliche Masse, als Nahrungsmittel, als transportfähige Ware, der Plur. das Getreide, das weit und breit auf den Feldern wächst». En fait, l'opposition est la même qu'entre gr. ἄμπελος «l'ensemble de la vigne» et ἄμπελοι «les ceps pris isolément»; cf. encore les pluriels d'Homère concernant les cultures, *Od.* 9, 110, πυροὶ καὶ κριθαὶ ἠδ' ἄμπελοι (plantés en terre). Le français semble pouvoir opposer lui aussi «les blés seront beaux cette année» à «le blé sera beau...».

«les amitiés d'antan» (Catulle, 96, 4); *olim annis ille ardor hebet* «cette ardeur d'autrefois» (Val. Flac. 1, 53); *in Valeriani quondam centurionis testamento* «de l'ancien centurion Valérianus» (*Cod. Iust.* 6, 21, 3); *matris tuae quondam mancipia* «les anciens esclaves» (*Id.* 7, 33, 8); *Scipio ille mox Africanus* «Scipion, le futur Africain» (Florus, 2, 17, 7).

2. Le recours à un adjectif dérivé est de règle dès le latin ancien (premier témoin Pacuvius, 2e s.a.C., avec *censorius*) pour désigner une personne parvenue au terme de la fonction civile ou militaire qu'elle remplissait et déchargée de cette fonction, correspondant à notre «ancien magistrat» ou «magistrat honoraire». L'adjectif, au départ, ne possède de valeur temporelle que comme qualifiant d'un individu : *censoria grauitas*, sans considération de temps, s'oppose à *uir censorius* «homme qui a été censeur»; il s'agit là du reste d'une restriction temporelle de l'adjectif, comme le montre Cicéron, *Rep.* 1, 18, *doctos adulescentes iam aetate quaestorios* «déjà en âge d'être questeurs» en face de *quaestorius* «ancien questeur»[6]. Les suffixes sont divers : *-āris* (*consularis*), *-icius* (*aedilicius*, *praetoricius*, *tribunicius*), *-inus* (*censorinus*), *-ius* (*censorius*, *dictatorius*, *praetorius*, *quaestorius*). Tous ces termes sont anciens, sauf *praefectorius* (5e s.p.C.), mais le procédé tend à disparaître. La preuve en est que, dans les glossaires tardifs, ces formes exigent une explication : *C.G.L.* 4, 330,42, *dictatorius ex dictatore*; 4, 334, 26, *aedilicius qui ex aedile est*; 5, 275, 44, *censorius ex censore*. Le grec fait le même usage du suffixe *-ικός* (ἀρχικός, ἀρχοντικός, πρυτανικός, etc.) et traduit *consularis* par ὑπατικός[7].

3. Son article permettait au grec de substantiver ses divers participes en leur conservant leur valeur temporelle. Le latin l'a fait dans une certaine mesure et pour une part à son imitation. Le participe présent est employé comme nom dès Plaute et Térence[8]. L'adjectif en *-to-*, intégré au système verbal et, comme tel, pourvu d'une valeur temporelle secondaire, est substantivé dans *damnati*, et au neutre *factum*, *responsum*, où cette valeur finit par s'effacer : *praefectus*, *legatus*,

[6] On peut ainsi admettre une succession chronologique *quaestorius* «apte à être questeur, futur questeur» → *quaestor* → *quaestorius* «ancien questeur», dont l'ambiguïté pouvait être corrigée par l'adjonction de *iam* au premier terme de la série, ce qui nous ramène au procédé n° 1 (adjonction de déterminants lexicaux).

[7] Pour les noms grecs d'anciens magistrats municipaux, cf. *Bulletin épigraphique*, 1958, n° 137, p. 216 (réimpression, t. III, p. 532).

[8] Cf. J. Marouzeau, *L'emploi du participe présent latin à l'époque républicaine*, Paris, Champion, 1910, p. 74 sq.; *MSL* 16 (1910-1911), p. 138 sq.

en latin classique, n'indiquent plus qu'une fonction. Le participe futur, dont la valeur temporelle est sans ambiguïté, n'est pas substantivé avant Salluste et, sauf les neutres pl. *futura*, *euentura* (Cic.), ne le sera vraiment qu'à l'époque impériale (Sénèque, Pline le Jeune) : *morituri* «les futurs morts». Ainsi se trouve réalisée, à partir du 1er s.p.C., une série nominale temporelle *mortui/morientes/morituri* correspondant à la série verbale notée par des relatives *qui mortui sunt/qui moriuntur/qui morientur*.

4. L'honorariat a été aussi indiqué par un syntagme prépositionnel. L'origine en est sans doute dans les formules coexistantes de deux types différents, l'une générale, comme *ex aratore orator factus* (Cic.), marquant un changement de catégorie, l'autre concernant non la personne, mais la fonction : *Cotta ex consulatu est profectus in Galliam* (Cic., *Brut.* 218) «au sortir du consulat»; *ex aedilitate consulatum petit* (*Cic., Phil.* 11, 11) «après son édilité». La formule est figée, toujours avec la forme *ex* de la préposition, quelle que soit l'initiale du mot régi, jamais *ē*), sans lien grammatical avec le nom de la personne : *missus est P. Seruilius ex consule, uir strenuus* (Eutrope, 6, 3). Très fréquente dans les titulatures, elle s'y insère parmi les titres au nominatif. Elle fait son apparition au 2e s.p.C. seulement dans une inscription de 134 (*C.I.L.* VI, 31142) et les occurrences les plus anciennes témoignent d'un usage d'abord militaire : un papyrus de 140 p.C. (*B.G.U.* II, 610) donne, dans une liste de soldats, *ex signifero* «ancien porte-enseigne», *ex imaginifero*, *ex cornicularo*; d'autres textes, *ex decurione alario*, *ex centurione legionario*, etc.[9].

Elle passe de là aux magistratures civiles, où elle n'est pas attestée avant le 4e s.p.C. : *ex consule*, *ex duce*, *ex proconsule*, *ex praefecto*, *ex patricio*, etc.; puis aux fonctions religieuses au début du 5e s. : *ex monacho* «ancien moine», et surtout au 6e avec *ex presbytero*, *ex patriarcha*, *ex episcopo*, et même aux professions : *ex aduocato* (Aug.), *ex philosopho* (Liber pont.), *ex medico* (Pelag.), *ex negotiatore* (Pallad., *Hist. mon.*). Le grec présente lui aussi ἀπὸ ἀγωνοθετῶν (*Inscr.*) «ancien agonothète», ἀπὸ λογιστῶν (*Pap.*) «ancien curateur».

Sur le modèle de *proconsul*, *propraetor* (<*pro praetore*, *pro consule*), le syntagme présente quelques cas rares et tardifs d'hypostase dans des emplois officiels : *exconsul* (5e-6e s., Léon le Grand, Iordanès, Isid.), *exconsularis* (*Cod. Theod.* et *Cod. Iust.*), *expraefectus* (Symmaque,

[9] Sur l'histoire de cette formation en français et sur ses origines latines, cf. V. Väänänen, «Ex- ancien» *Mélanges L. Blatt*, 1973, 665-674.

4e s.); cf. *exquaestura* «questure honoraire» dans le *Cod. Theod.* 6, 9, 2, *qui exquaesturae honore uiguerunt* [10]. On ne saurait dire qu'il y ait ici imitation du grec : on trouve bien ἀποστράτηγον ποιεῖν τινά «retirer son commandement à quelqu'un» (Démosth.), mais ἀποστρατήγων de Plut., *Marc.* 22, n'est peut-être pas une hypostase, mais un simple syntagme dont les éditeurs ont fait arbitrairement un composé, et ἀποβασιλεύς est tardif.

L'indication de l'ordre de procès tend à s'effacer au cours de la latinité dans les créations de composés et de suffixés. Par contre, le nombre de marques temporelles s'accroît. Les substantivations d'adjectifs se maintiennent, mais sont exclusivement limitées aux fonctions officielles, civiles et militaires. Deux nouveaux procédés apparaissent : à partir du 1er siècle p.C., le recours aux participes, auquel le grec a pour une part servi de modèle; à partir du 2e s., le syntagme prépositionnel *ex* + abl. qui offrait le double avantage de supprimer l'ambiguïté des dérivés du type *quaestorius* «ayant les qualités requises pour être questeur» (donc presque «futur questeur») et «ancien questeur», et de pouvoir s'appliquer hors du cadre étroit des magistratures (*ex monacho, ex medico*). Ce renouvellement permet même de penser que la notation du temps dans les substantifs a été ressentie en latin dans certains cas, non pas peut-être comme une nécessité (puisqu'une relative peut en tenir lieu), mais comme une commodité.

129, rue de l'Abbé-Groult
75015 Paris

Jacques ANDRÉ

[10] J. van Wageningen, *«Ex-minister, ex-keizer», Neophilologus*, 5 (1920), 255-257, ajoute à ces formes d'autres hypostases qui ne sont pas à retenir. Deux sont inexactes, abusivement tirées de textes où elles ne figurent pas : *excubicularius* (*Cod. Theod.* 11, 16, 15, *cubicularii et ex cubicularii*s «les chambellans et les anciens chambellans»), *exarchiatrus* (*Cod. Iust.* 10, 52, 6, *medicos et maxime archiatros et ex archiatris, grammaticos* «les médecins et surtout les premiers médecins et anciens premiers médecins, les grammairiens»). Les autres sont empruntées au Du Cange et au latin de Hongrie. Les formes hypostasiées données par le *Glossary of later latin* de A. Souter et par le *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens* d'A. Blaise sont des plus douteuses et ne résistent pas à l'examen des textes; étant toutes à l'ablatif, elles sont dès l'abord ambiguës.

Françoise BADER

LA LOI DE CALAND ET WACKERNAGEL EN GREC

1. Il existe en composition nominale un phénomène connu sous le nom de loi de Caland et Wackernagel [1], et défini comme substitution d'une forme en *-i-* en premier membre de composé à un simple en *-ro-* en indo-iranien et grec (type κυδι-/κυδρός). Or on peut montrer, à partir de données grecques, que la formulation de cette loi doit être modifiée, à la lumière de faits mis en évidence par É. Benveniste dans les *Origines de la Formation des noms en indo-européen* [2] : jeu des dérivés hétéroclitiques; évincement de ces derniers par des thèmes en **-s-*; double valeur, substantive et adjective, des thèmes en **-i-* : il n'y a pas substitution, mais conservation en composition, d'un dérivé en **-i-* alternant avec des formes en **-r-*, mais aussi **-n-* (et **-m-* [3]), ainsi que **-l-*. Cette survivance est due à l'ambivalence première des thèmes en *-i-*, qui les rend aptes à apparaître dans les deux classes les plus anciennes de composés, en valeur adjective dans les composés possessifs (κυδι-άνειρα), substantive dans les composés de dépendance (νυκτι-πόλος). S'il y a eu substitution, c'est celle de thèmes en **-s-*, en fonction substantive, aux dérivés hétéroclitiques, d'où l'extension de la loi au type ὀρι-/ὄρος.

2. Les premiers membres de composés en **-i-* entrent dans le même jeu hétéroclitique que les thèmes en **-i-* simples, dont les uns sont des animés, substantifs ou adjectifs, du type πρόχις [4] (parfois attestés indirectement, tout comme les thèmes en **-l-*, en raison de la déshérence, en grec, des uns et des autres), les autres des adverbes, anciens neutres. De ceux-ci, il y a deux séries : des composés, type

[1] Caland, *KZ* 31, (1892), 267; 32, (1893), 592 (pour l'indo-iranien); Wackernagel, *Vermischte Beiträge*, Bâle, 1897, p. 8 (pour le grec).

[2] Sur les interprétations de la loi de C.W., voir les *Origines de la Formation des noms en indo-européen*, p. 80 et n. 1; et de plus E. Fraenkel, *KZ* 42, (1909), 124; *Nom. Ag.* I 80, 2; II, 193; H. Hirt, *Idg. Gramm.* 3, (1927), 274; pour les formes grecques, Schwyzer, *Griech. Gramm.* 447-448; indiennes, Wackernagel, *Aind. Gramm.* II/1, § 24. Et cf. nos notes 94 et 95.

[3] Nous avons montré ailleurs que **-m-* pouvait entrer dans le jeu hétéroclitique au même titre que **-n-* (*Suffixes grecs en -m- ...*, Genève-Paris, 1974).

[4] Voir P. Chantraine, *La Formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933, 111-117.

ἀμισθί[5], productifs, et que, sauf exception, nous laisserons ici de côté; des simples, résidus, qui ont une finale tantôt *-ις* (*μόλις*), tantôt *-ι(ς)* (*ἄλις*, cf. *γάλι* Hsch.; *ἄνις*, cf. lat. *sine*; *ἄχρι(ς)* et *μέχρι(ς)*, *λέχρις/λικρι(φίς)*, *μόγις/μογι-(λάλος)*, *χῶρι/χωρίς*[6] (et cf. *(νϝ)-αις/ἄι(ν)*, avec deux finales adverbiales différentes), tantôt *-ῑ* (*ἠρεμί*, etc.)[7]. Cela invite à considérer les formes en *-ις*, comme non pas des nominatifs masculins singuliers d'adjectifs en emploi prédicatif (interprétation de F. Solmsen[8] et K. Brugmann[9]), mais des formes à *-s* adverbial comme *δίς/δι-*; etc.[10]. Ces adverbes restituent alors de ces «neutres consonantiques en **y* [qui] ont presque entièrement disparu, et ne peuvent être atteints que dans la préhistoire»[11], étant ainsi parallèles aux adverbes en **ϝ* et **-ŋ* (types *ἴκταρ*, *λίπα*)[12] et, comme ces derniers (*ἄφαρ/ἄφνω*, etc.[13]), ou comme le substantif neutre *ἄλφι/*ἄλφατος* (*ἀλίφατα*, Hsch.)[14], alternant avec d'autres dérivés hétéroclitiques. Le montre le tableau p. 21 à 24 où nous nous contentons d'indiquer les formes (simples animés [I]; adverbes, munis d'un *-s* (II*a*] ou non [II *b*]; premiers membres de composés [III]) avant de reprendre certaines d'entre elles en détail, et où nous faisons figurer, outre les dérivés en **-i-*, **-r-*, **-n-* (**-m-*), **-l-*, les thèmes en **-u-* et **-s-*, dont É. Benveniste a montré la relation avec **r/n*, relation qui est identique pour **-i-*[15].

[5] *Origines*, 79.

[6] Voir Frisk, *GEW*, *s.uu.*; Ernout-Meillet, *Dictionnaire étymologique*, *s.u.sine*.

[7] Sur les adverbes en **-ῑ*, voir *Origines*, 98-99. Sur *-ῑ* ancienne désinence d'instrumental subsistant à côté de *-ει* dans des adverbes, cf. *BSL* 65 (1970), 102. Dans les textes métriques, *-ῑ* a souvent une variante *-ει*, forme qui se trouve parfois la seule attestée; sur le type *ἀθεεί*, voir H. Humbach, *Corolla linguistica* (Festschrift F. Sommer), 1955, 92-96; E. Risch, *MH* 29, 1972, 65-73.

[8] *Beiträge zur griechische Wortforschung*, 1909, 155-179.

[9] *IF* 27, 1910, 233-278.

[10] Voir H. Hirt, *Idg. Gramm.* V, 286. Pour *αἰσθάνομαι*, § 4.

[11] *Origines*, 60.

[12] *Origines*, 89-92.

[13] *Origines*, 15.

[14] *Origines*,7; et voir *Origines*, 35, pour **i/r*; 50 pour **i/n*.

[15] *Origines*, 35-39. Nous laissons de côté les dérivés à suffixe complexe en **-m...-*, ne donnant à titre d'exemple que *θεμι-*, *μωμι-*. Nous mettons entre crochets droits les formes présentant un autre vocalisme, et n'indiquons qu'exceptionnellement les formes non grecques (dans le cas où l'un des dérivés hétéroclitiques n'apparaît pas en grec).

	-i-	-r-	-n-(-m-)	-l-	-u-	-s-
I	*ἀδι-(νός)*	*ἀδρός*[16]				*ἄδος*
	ἐλπί-δ-	*ἐλπωρ-ή*[17]	*[(ἔπ-) αλπνος, 'Αλπονίδης]*	*['Αλπαλῆ, ἀλπαλέον*[18]*]*		*(ἀ-)κλπής*
	θαλπι-(όων)	*θαλπωρ-ή*[19]	*θαλπνός*			*θάλπος, -θαλπής*
	θαμι-(νός)		*θαμά, θάμνος*		*Θαμυ- (κλῆς)* *θάμυρις, θαμέες*	
	θέμις	*θέμερος*	*θέμα*	*θεμέλιος*		
	μώμι-(μον)	*μῶμαρ*	*μωμαίνω*			
	στρόφις[29]		*-στροφά-δην*[21]	*στρόφαλ-ος, -ίζω, -ιγξ*[22]		
	τρόπις[23]		*τρόπα*[24] *τροπάδην*	*τροπαλ-ίζω*[25] *[εὐ-τράπελος]*		
	τρόφι[26]	*[τραφερός]*		*τροφαλ-ίδ-, -ιον*		*[τρέφος, -τρεφής]*
	τρόχις	*τροχερός*	*τροχαντήρ*[27], *τροχάδην, τρόχμαλος*	*τροχαλός*		
	φλογι-	*φλογερός*	*φλογμός*		*[φλεγυ-*[28]	*-φλεγής]*
	φεῦδις	*[ψυδρός]*	*[ψυδνός*[29]*]*	*ψευδαλ-έος, ψευδάλμιον*[30]		*ψεῦδος* *-ψευδής*

[16] Alternance **i/n* et non **r/n*, comme le dit P. Chantraine, *Dict. étym.*, *s.u. ἄδην*. Voir § 3 pour *ἄδινός*.

[17] Ancien neutre du type *ἄδωρ* (cf. *Origines*, 20), élargi par *-ή* (il y aurait lieu de montrer le lien entre formes élargies et oxytonèse : cf. *τρόχις/τροχι-ά*, etc.)

[18] *ἀλπαλέος* (Hsch.) a été dissimilé en *ἀρπαλέος*, qui a été ensuite rapproché de *ἁρπάζω* : voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, *s.u. ἄλπιστος* Sur *ἔπαλπνος*, *Origines*, 15.

[19] Voir notes 71 pour *-ιάω*; 17 pour *-ωρ-ή*

[20] *Origines* 75.

[21] Cf. *μυᾱ-δην* avec *α* < **ŋ*.

[22] Même suffixe que dans *στρόφυγξ* (voir P. Chantraine, *Formation des noms*, 399).

[23] *Origines*, 75.

[24] *τρόπα παίζειν* «jouer à la fossette»; voir Schwyzer, *Griech. Gramm.*, 623 n. 1 et notre note 21.

[25] G. Bechtel, *Lexilogus zu Homer*, 318-319.

[26] *Origines*, 75.

[27] Sans **τροχαίνω* : cf. *σημαντήρ* (Frisk, *GEW.*, *s.u. τρέχω*); sur *τρόχις*, *Origines*, 76.

[28] Pour *φλογι-* : *φλογί-δ-*, *φλογέ(γ)ος*, *φλογι-άω*, *φλόγινος* cf. § 3; pour *φλεγυ-*, cf. note 99.

[29] *v.l.* de *ψυδρός*, Thgn. 122; cf. *κυδνός/κυδρός*.

[30] Sur *-αλ-έος*, voir § 3. Le type *ψυτάλ-μιος* a été étudié ailleurs, cf. note 3.

	-i-	-r-	-n-(-m-)	-l-	-u-	-s-
IIa	(υF) αις,		αἰέν			αἰές
	αἰ(ν), ἀΐ(ν)[31]		αἰών			αἰῶ (*αἰFόσ-α)
	ἆλις[32]		*ἀ-Fλ̥-νής : ιον			
			ἀλής, col. ἀολλής[33]			
IIb	ἄνις	av. *hanarə* «sans»			skr. *sanu-tar*	
	μόγις[34]	μογερός				
	ἠρεμί		ἠρέμα(ς)			ἠρεμέσ-τερος[35]
	(ἀ)-κρατί	κρατερός	κάρτα[36]		κρατύς	got. *rimis*
	(αὐτο)-νυχί		νύχα			κράτος, (ἀ)κρατής
	πρωΐ[37]	πρῷρα	πρών			
	(ἀ)τρεμί		(ἀ)τρέμα(ς)			ἀτρεμής
III	αἰγι-[38]			αἰγαλέον[39]		
	αἰθι-	αἰθήρ, αἶθρα	αἴθων	αἰθάλ-η	αἰθύ-σσω	αἶθος
						-αιθής
	ἀλι-[40]		ἄλμη[41]		ἀλύ-κος[42]	

[31] Reposent sur **aiwi* (et αἰέν, αἰών sur **aiwn*) : voir *Origines*, 79 ; sur la famille de **ə₂ei-w-*, voir É. Benveniste, *BSL* 38 (1937), 103-112; sur le rapprochement de υFαις (Masson, *I.C.S.* 217.10), composé à premier membre υ- (+ F de transition), et de av. *yavaē-jim* «toujours vivant», voir F. de Saussure, *Rec.* 457.2 ; sur la forme cypriote, de plus, J. Puhvel, *Language* 30 (1954), 454-456 (avec bibliographie).

[32] Cf. Solmsen, *Beiträge*, 166-167; Brugmann, *IF* 27 (1910), 263-264; Meillet, *BSL* 16 (1910), 100.

[33] Pour l'étymologie, voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, *s.u.* ἀλής. Cette forme ne doit être retenue ici que si l'on voit dans sa finale une forme à suffixe *-n-* élargi par *-es-* comme δήνεα (cf. n. 47).

[34] Et cf. Μογέᾱ, nom propre béotien, *Schw.* 560, <*μογέγα. On ajouterait ici μόλις, s'il était apparenté à μαλα/μαλερός ; mais l'étymologie n'en est pas claire : cf. μῶλος? μέλλω? Voir Frisk, *GEW s.u.*

[35] Sauf si ἠρεμέστερος était une forme analogique (voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, *s.u.*).

[36] Voir *Origines*, 94.

[37] Si l'on fait de πρωΐ, non pas un locatif comparable à ἦρι, πέρυσι, ἀντί, ainsi que Frisk, *GEW*, mais un dérivé en **-i-* alternant avec les dérivés en **-r-* et **-n-*, qui reposent, respectivement, sur *πρωFερ-γα(-Fαρ-),*πρωFων. Sur le radical, voir A. Martinet, *Economie des changements phonétiques*, Berne, 1955, p. 266.

[38] Sur αἰγι-, voir *Origines*, 74; J.L. Perpillou, *BSL* 67 (1972), 119. Forme de Caland en regard de *αἰγρός «rapide» pour O. Szemerényi, *ΜΝΗΜΗΣ ΧΑΡΙΝ*, *Gedenkschrift P. Kretschmer* 2 (1957), 166 : A. Heubeck, *IF* (68), 1963, 13-14.

[39] A côté de αἰγαλέον, Str. 8, 359, on songe aux toponymes mycéniens *dewero-*, *per-akoraija* ; mais pour A. Heubeck (*IF* 66 (1961), 29-34), c'est un*Αἰγο-λαια «roc (λᾶος) aux chèvres»; **aigi-* existe en mycénien : *a₃kipata* «chevrier».

[40] Discussion sur ἁλι- chez J.L. Perpillou, *Les substantifs grecs en -εύς*, Paris, 1973, § 270-272.

[41] Le thème en nasale est donné dans les *Origines* 8, 78, sous forme ἅλας. Mais ce dernier est d'ancienneté douteuse (Arist., LXX, Suid.), et la nasale ancienne est labiale : ἅλμη, etc.

[42] Le υ y est obscur pour P. Chantraine, *Dict. étym.*, *s.u.* ἅλς. Mais il peut être un thème en *-u-* à suffixe *-ko-* secondaire, cf. θηλύς/θηλυ-κός (P. Chantraine, *Formation des noms*, 394), et, avec thème en *-n-* *ὀστα-κός(**ostn̥-*). Voir J. Schmidt, *Pluralbldg.* 182, et Frisk ; *GEW s.u.* ἅλς. En slave, les adjectifs en **-u-* ont été élargis par **-ko-* : voir N. Trubetzkoy, *BSL* 24 (1923), 130-137.

-i-	-r-	-n-(-m-)	-l-	-u-	-s-
ἀλκι-	ἄλκαρ	Ἀλκα-[43]			-αλκής
ἀργι-	ἀργ(ρ)ός[44]	*argentum*	Ἀργόλας[45]	ἄργυ-ρος,	
δαΐ-(φρων)	Δάειρα[46]	δήνεα[47]			
Εὐχι-			εὐχωλ-ή[48]		εὖχος,
					-ευχής
ἠϊ-(κανός)	αὔρι-ον[49]				αὔως, ἠώς, ἕως
	(ἄγχ)αυρος				
θαλι-	θαλερός	-θάλμιος		Θαλύ(σια),	θάλος
				Θαλεία[50]	-θαλής
θερσι-			θαρσαλέος		θέρσος
					-θερσής (-αρ-)
καλλι-		καλλά[51]		καλλύ-νω	κάλλος,
					-καλλής
κερδι-		κερδαίνω,	κερδαλέος		κέρδος
		Κέρδων			-κερδής
κηδι-	κῆδαρ[52]				κῆδος,
					-κηδής

[43] Sur Ἀλκα-, § 3. Formes à nasale labiale dans ἀλκμαῖος, Ἀλκμάν, etc.

[44] Ἀργός résulte d'une dissimilation de*ἀργρός : J. Wackernagel, *Vermischte Beiträge*, 8 sq. Sur ἀργός/ἀργι-, *Origines*, 12 ; sur *r̥ji- r̥jrá-*, voir A. Minard, *BSL* 60 (1965), fasc. 2, 23.

[45] Si cette forme est un dérivé ancien en *-l-*.

[46] Voir E. Risch, *Festgabe E. Howald*, p. 88, pour δαΐ-φρων; A. Heubeck, *IF* 64 (1959) p. 234 pour Δαϊ- (dans les noms propres), avec bibliographie; 239 pour Δάειρα ; le thème en *-r-* est attesté en sanskrit : *dasrá-*.

[47] S'il repose sur **dn̥s-n-(es)-* avec **-n-* élargi par **-es-* : J. Manessy-Guitton, *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice*, 11 (1970), 3-14. Le thème en *-n-* se trouverait au second membre du nom de Poséidon (**-dahōn* < **dn̥s-ōn-*) pour A. Heubeck, *IF* 64, 1959, 239. Pour **-n-es-* en alternance avec une autre forme d'origine hétéroclitique, cf. skr. *apnas-* «bien acquis»/ **e/op-(e)l-* : v. isl. *afl*, lat. *epulae*, etc. (thème en *-s-* : lat. *opus*).

[48] Sur le sens du radical εὐχ-, voir J.L. Perpillou, *Mélanges P. Chantraine* (1972), 169-182. Pour H. Schmeja, *Studien Brandenstein*, Innsbruck, 1968, 129-138, -ωλος, -ωλή résulteraient d'un allongement homérique d'un *-o-* final de thème devant *-lo-*, *-la-*. Nous préférons y voir d'anciens neutres parallèles aux formations en *-r-* du type ἐλπωρ-ή (cf. note 17) ; -ωρή et -ωλή sont en partie en distribution complémentaire : -ωρή se trouve après λ (ἐλπωρή, θαλπωρή), -ωλή après ρ (τερπωλή). Sur ces suffixes, voir P. Chantraine, *Formation des noms*, p. 243.

[49] Si le premier membre du nom du «coq» est un **aus-i-* en regard du **aus-r-* de la forme tirée du locatif αὖρι. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, *s.u.* αὔριον.

[50] P. Chantraine, *Dict. étym.*, *s.u.* θάλλω.

[51] Si καλλά (ou κάλλα) existe bien chez Alcm. 19 D = 35 Page (cf. Wackernagel ; *Sprachliche Untersuchungen*, 87), et était à interpréter comme forme en **-n̥*.

[52] Glosé πένθος (cf. av. *sādra-* nt. «souffrance, malheur»).

-i-	-r-	-n-(-m-)	-l-	-u-	-s-
κρατι-	κρατερός	κάρτα, καρταίνω [53]		κρατύς [54]	κράτος, -κρατής
κυδι-	κυδρός [55]	κυδνός [56] κυδαίνω	κυδάλιμος [57]		κῦδος -κυδής
λαθι-	λάθρα				λάθος, (ἀ)ληθής
Μειδι-		Μείδων			μείδος (φιλο)-μμειδής
νυκτι-	νύκτωρ, νύκτερος	skr. *nakta-bhiḥ*	νυκτάλ-ωψ, νυκτέλιος		
Οἰδι- [58]	v.h.a. *eittar*	οἰδάνομαι, οἰδαίνω	οἰδαλέος		οἶδος, -οιδής
Πειρι-(θοος)	πεῖραρ	πειραίνω, (ἀ)πείρων			
πυκι-		πύκα, πυκνός	[πευκάλιμος]		[(ἐχε-περι-)πευκής] [59]
τερπι-		τερπνός Τέρπων	τερπωλ-ή [60]		τέρπεα, ἀτερπής
Φαιδι-	φαιδρός	Φαίδων		φαιδύνω	φαίδος
Φειδι-		Φείδων	φειδωλός		-φειδής
χαλι-	χαλαρός	χαλαίνω			

3. Que les premiers membres en *-i-* aient été des thèmes en *-i-* comme les autres ressort du fait qu'ils entretiennent les mêmes rapports avec les autres dérivés hétéroclitiques que les noms animés ou les neutres adverbialisés en **-i-*. En outre, ils peuvent apparaître à côté d'une autre forme en **-i-*, simple ou second membre de composé.

Un simple en *-i-* peut, hors du grec, se trouver correspondre au premier membre de composé grec : ainsi, en valeur adjective, hitt. *ḫarki-*, tokh. A *ārki-* «blanc» (ἀργι-) [61] ; tokh. A *tsraṣi-* «fort», av. *darši-*, simple et premier membre d'appellatifs (*darši-kairya-*» aux

[53] *Origines*, 17, 90.

[54] A l'adjectif grec correspond en indo-iranien un substantif : av. *xratu-*, skr. *krátu-* «intelligence, volonté».

[55] Cf. *κύδαρ · τάφος*, Hsch.? «Formellement le mot irait bien avec *κῦδος*, mais en quel sens?», P. Chantraine, *Dict. étym. s.u.*

[56] *IG* 14.2117 ; v.l. de *κυδρός*, Hes., *Th.* 328 ; *Op.* 257.

[57] Croisement de **κυδαλέος* et de *κύδιμος* pour C. Arbenz, *Adj. auf -ιμος*, 27, après Debrunner, *Griech. Wortbildungslehre*, § 307 ; mais voir notre § 3.

[58] Voir Schwyzer, *Griech. Gramm.*, 448.

[59] Rapprochement de *πυκι-μηδής* et de *ἐχε-, περι-πευκής* chez E. Risch, *Wortbildung*, 195.

[60] Cf. note 48.

[61] Voir Schwyzer, *Griech. Gramm.*, 447 n. 5.

actes hardis», etc.) et de noms propres (*darši-nika-*) [62], comme en grec *θερσι-(-επής, -λοχος)* [à côté de *θρασύς*, cf. skr. *dhṛṣú-* ; et, en valeur substantive, lat. *sale*, v. *irl. sail*, v.sl. *solĭ*, etc. [63] (ἁλι-) ; lat. *nocti-um*, lit. *naktìs*, etc. [64] (*νυκτι-*); arm. *ayt* <**oidi* «joue» (οἰδι-); osq. *cadeis* «maleuolentiae», si ce dernier, qui n'est attesté qu'au génitif, est un thème en *-i-* comme v. sax. *hōti* «hostile» [65] (*κηδι-*).

Ailleurs, c'est en grec même que le thème en *-i-* existe à la fois en premier membre et dans un simple. Celui-ci peut être un dérivé primaire, adjectif en *-i-* (*χάλις*, Hsch. *χαλι-*), ou substantif en **-oy-* (*θαλλι-/Θαλλώ ; θερσι-/θρασώ ; κερδι-/κερδώ ;Πειθι-/πειθώ ; Φειδι-/φειδώ*), ou secondaire, adjectif ou verbe : *Μειδι-/Μείδιμος, μειδιάω ; κυδι-/κύδιμος, κυδιάω*. Mais, si les verbes en *-ιάω* sont des dénominatifs clairs [66], les adjectifs comme *κύδιμος* font problème : dérivés de neutres en *-i-* pour W. Schulze [67], ils sont des hypocoristiques de composés à premier membre en *-i-* pour C. Arbenz [68]. On préférera la première interprétation pour plusieurs raisons : il serait peu vraisemblable que les seconds membres de noms propres composés aient commencé assez souvent par *-μ ...* pour être à l'origine d'une série entière de dérivés, dont la plupart sont des appellatifs, et aux plus nombreux desquels ne correspond aucun premier membre en *-i-* (type *μάχιμος* sans **Μαχι-*). Et outre que par *κυδιόων, μειδιόων* (cf. *θαλπιόων* §2), le thème en *-i-* est attesté ailleurs qu'en composition et dans l'adjectif en *-ιμος*, il est de ces adjectifs qui sont clairement bâtis sur des simples en *-i-*, adverbes (*ἄγχιμος : ἄγχι ; πρώϊμος : πρωΐ*), ou noms : (*ἀπο-*) *τρόπιμος : τρόπις ; πρόφιμος : πρόφι ; τρόχιμος : τρόχις ; φρόνιμος : φρόνις*, sans parler de ceux qui appelleraient une discussion, comme *αἴσιμος : αἶσα*, mais cf. **aiti* [69] ; *μόριμος : μοῖρα*, qui a été analysé comme tiré d'un thème en *-i-* [70], ainsi que *μείρομαι* [71].

[62] Bartholomae, *Air. Wb.*, 700. Et cf., avec redoublement, v.p. *dādharsi-* (nom propre), skr. *dadhṛṣi-* «hardi, courageux».

[63] *Origines*, 78.

[64] *Origines*, 78.

[65] Voir S. Feist, *Vergleichendes Wörterbuch der gotischen Sprache, s.u. hatis* (« *ὀργή, θυμός* »), qui est un neutre en **-es-* comme *κῆδος*.

[66] Cf. *δηριάω : δῆρις ; μητιάω : μῆτις ; ὀκριάω : ὄκρις ; κονιάω : κόνις ; θυμιάω* : lett. *dūmi*, v. pr. *dumis* (Pokorny, *IEW* 261).

[67] *KZ* 42 (1909), p. 121, n. 2 = *Kl. Schr.* 79.

[68] *Die Adjektive auf -ιμος*,Diss. Zurich, Tubingen 1933. Sur skr. *-ima-*, voir L. Renou, *Festschrift Winternitz*, Leipzig 1933, 18-28.

[69] Pour Pokorny, *IEW*. 10, *διαιτάω* peut être une dissimilation de **διαιτιάω* ; la forme en **-ti-* est par ailleurs attestée par osq. *aeteis* (génitif).

[70] F. Specht, *KZ* 66, 1939, 212-213 ; *Ursprung*, 329.

[71] Voir Arbenz, 76 (*ἄγχιμος,πρώϊμος*); 97 (*τρόπιμος*); 51 et 52 (*ἀπο-πρόφιμος*); 81 (*τρόχιμος*); 38 (*φρόνιμος*); 17 (*αἴσιμος*); 16 (*μόριμος*); 77 (*πολίμιος*).

De plus, aux adjectifs en *-ιμος* sont parallèles ceux en *-ινος* qui se trouvent souvent eux-mêmes à côté de formes en *-i-* (parfois adverbes : *e.g. περυσινός : πέρυσι ; ἐωθινός* : cf. *ἠῶθι*, etc.), sont quelfois en concurrence avec ceux en **-mo-* (cf. *πρώϊ-μος* et *-νός*, *ἄλι-μος* et *-νος* ; etc.), et alternent avec d'autres formes hétéroclitiques (comme *'Αλκι-, κυδι-, Μειδι-, Φαίδι -μος* avec *ἄλκαρ*, etc.) : ainsi, à côté d'un thème en **-r-*, *ἀδι-νός/ἀδρός* ; en **-n-* : *ἀλφι-νία·λευίκη*, Hsch. si *ἄλφι* (alb. *el'b*, *el'bi*)/ **ἄλφατος* est en rapport étymologique avec *ἀλφός* «blanc»[72] ; *ὀστινος* (cf. *ὀστέϊνος*) : skr. *ásthi*/*asthnáḥ*, *ὀστακός*/*ὄστρακον*[73] ; *θαμι-νός*/*θαμά*, *θαμνός*[74] ; *πυκι-νός*/*πύκα*, *πυκνός*[75]. Or rien n'empêche qu'ils aient été bâtis à l'aide du suffixe **-no-* secondaire qui a servi, notamment, à former des adjectifs sur des neutres en **-es-* (type *φάος* : éol. *φαεννός*, ion. *φαεινός*[76]), et que, de la même façon, les dérivés en **-mo-* l'aient été à l'aide d'un suffixe également connu en emploi secondaire, *τρόφι-μος* ayant la même structure que *ἦδυ-μος*.

Les adjectifs ont donc été bâtis différemment selon la forme du substantif hétéroclitique de base : sur thèmes en **-r-* et **-n-*, ils l'ont été par thématisation (**λίπαρ : λιπαρ-ός*[77] ; *πύκα : πυκυ-ός*). Mais ce procédé est exceptionnel pour les thèmes en *-i-* (cf. *σπάνιος*[78]), originellement adjectifs et substantifs, au contraire des thèmes en *-r-* et *-n-*, uniquement substantifs (§ 5), et dont la spécification adjective, postérieure à celle de ces derniers, a été obtenue par addition d'un suffixe en nasale (**-mo-*, **-no-*), lui-même issu de la thématisation de formes en *-n-* (donc postérieur à celle-ci). Et le suffixe **-mo-* a été étendu aux adjectifs tirés de neutres en **-l-* (*κυδάλ-ι-μος*), parce que ces derniers ont été élargis par **-i-* en grec, où **-l-* n'existe pas en finale absolue (cf. pamph. **Fρυμαλι* en **-m°l-(i)*, à côté de *ῥῦμα*, en **-mn̥*[79]).

[72] Cf. P. Chantraine, *Dict. étym., s.u. ἄλφι, ἀλφός*.

[73] *Origines*, 6-7 ; 29. Cf. vén. *ostinobos* «ossibus» (M. Lejeune, *Latomus* 31, 1972, 7) : héritage, ou innovation commune?

[74] Voir *Origines*, 94, pour *θαμά* ; P. Chantraine, *Dict. étym., s.u. θαμά* pour *θαμνός*.

[75] Frisk rejette avec raison l'explication que donne O. Szemerényi, (*Syncope* 82, 87) de *πυκνός* par une syncope de *πυκινός* ; à l'alternance **i*/*n* dont témoignent ces adjectifs, on comparera l'alternance **i*/*m* de *ἄλκι-μος*/**ἄλκμή* (note 43).

[76] Pour le suffixe *-no-* de *φαεινός*, voir P. Chantraine, *Formation*, 195 ; et 151 pour le type *ἦδυμος*.

[77] *Origines*, 27.

[78] *Origines*, 75.

[79] Cf. note 3.

Au contraire, les adjectifs primaires (à degré plein caractéristique des animés) ont la même structure dans toutes les séries : cf. *κρατερός* (*-ερο-), *φλογέος* (**-eyo-*, étendu aux formations tirées de thèmes en *-l* : *αιγαλεός*), *νυκτέλιος* (**-el-yo-*).

Si *κύδιμος* et *πυκινός* sont dérivés secondairement de neutres en *-i-* la même relation unit *κύδι-μος* et *-άνειρα*, *Μείδι-μος* et *-λεως*, *κάλλι-μος* et *-ζωνος*, *φαίδι-μος*. et *-ιππίδης*, *ἄλκι-μος* et *-νοος*, *βόλι-μος ἀμβολι-εργός*[80] d'une part, et de l'autre *πυκι-νός* et *-μηδής*, *αἴθι-νος* et *Αἰθί-οψ*[81] ; *αἴγι-νος* et *αἰγι-πόδης* ; *ἀργι-νό(-εις)*et *ἀργι-κέραυνος* ; *ἄλι-νος*[82] et *ἀλι-πόρφυρος*. Les formes en **-mo-* seront donc considérées comme des adjectifs bâtis sur des neutres en **-i-* que conservent, par ailleurs, les premiers membres de composés, sans que le rapport des uns aux autres soit de filiation : *Μείδιμος*, *Ἄλκιμος* sont des sobriquets, non des hypocoristiques.

N'étant pas les seuls à se trouver en rapport avec des premiers membres en *-i-*, mais partageant cette particularité avec les dérivés en **-no-*, les adjectifs en **-mo-* se trouvent, de plus, reliés à des *seconds* membres en *-i-* : on a *ποίνιμος* et *ἀ-ποινεί*, cf. *impūnis* ; *ἄλκι-μος* et *ἀν-αλκις*.

Or, à côté de *ἄν-αλκις*[83] (concurrencé par *ἀναλκής*) existe un premier membre *ἀλκι-*, et à côté de *ἀκρατί*[84] (qui ne subsiste que comme adverbe parce que l'adjectif vivant est *ἀ-κρατής*, cf. *ἀτρεμί*/*ἀτρεμής*), *κρατι-*. Et c'est le même thème en *-i-* que conservent et le premier et le second membres de ces composés, thème en alternance avec des formes en **-r-* et **-n-*, (-) *κρατι* (-) avec *καρτερός*, *κάρτα*, (-)*αλκι*(-) avec *ἄλκαρ* et *ἀλκα-*, attesté, lui, seulement au premier membre d'anthroponymes composés comme *'Αλκά-(θοος)*, qui restitue la forme en *-n-* attendue à côté de *ἄλκαρ* (lequel ne survit, en simple, qu'au nominatif-accusatif) : contre l'interprétation que donne Wackernagel[85] de *'Αλκᾰ-* comme ayant un *-ᾰ-* le féminin qui se retrouve-

[80] *'Αμβολι-* n'est pas un premier membre verbal (comme je l'ai dit dans *Les Composés grecs du type de demiourgos* [1965] § 69), mais un thème en *-i-* (lui-même adjectif verbal) correspondant à un féminin (cf. § 4).

[81] Sur les diverses explications du *-ι-*, voir *Lex. ep., s.u.*

[82] J. L. Perpillou, *Substantifs en -εύς*,coupe *ἁλ-ινος* (et *ἁλ-ιμος*).

[83] Accusatif *-ιν*, *γ* 375, *-ίδα*, Θ153. Le nom propre mycénien *otaki* est un **Οἰτ-ακι* pour A. Heubeck, *Kadmos* 2, 1963, 75 ; sur *panaki*, voir P. Chantraine, *RPh* 37, 1963, 75 (datif de *Φαῖναξ*, non de **Πάν-αξ*).

[84] Les adverbes du type *ἀκρατί* ont l'oxytonèse attendue (cf. *Origines*, 74) pour un adjectif en **-i-*, mais qui est en conflit avec l'accent récessif des composés possessifs, qu'a *ἀνάλκις*.

[85] *KZ* 28, 1887, 132.

rait dans *αὐθαδής* (compris comme **αὐτα-ηδής*), *τιμωρός* (compris comme **τιμᾶϝορος*), on peut avancer diverses objections : le *ā* de féminin est long ; *αὐθαδής* s'explique phonétiquement par une crase attique de *-oa-* > *-ᾱ-*[86] ; *τιμαόρος* (à côté de *τιμωρός*) a une longue[87].

La relation **-i-/*-ro-*, que met en lumière la loi de Caland (type *λαθι-/λάθρα*)[88], n'est donc qu'un cas particulier d'hétéroclisie, restreinte à deux dérivés, et c'est bien « le sentiment d'une liaison morphologique entre *i* et *r/n* »[89] [ainsi que **-m-* et **-l-*] qui rend compte de la présence, au premier membre de composé, de *ἀλκι-* ou de *νυκτι-*. Aussi le simple relié en grec au premier membre en **-i-* est-il en **-r-* (et dans ce cas non seulement un adjectif en *-ro-* [*κυδι-/κυδρός ; καρτι-/καρτερός*], mais un substantif en **-r/*n-* [*κηδι-/κῆδαρ*]), certes, mais aussi en **-l-* (adjectif [*αἰθι-/αἴθαλος*][90], ou substantif [*Εὐχι-/εὐχωλή*]), ou en nasale, dentale (*τερπι-/τερπνός*)[91], ou labiale (*ἀρχι-/ὄρχαμος*, avec une alternance **-i-/-mo-* qu'offre aussi l'indo-iranien cf. *xrvi-/xrūma- et xrūra-* « horrible »[92]).

4. Tous les premiers membres de composés en **-i-* ne se trouvent pas à côté de dérivés hétéroclitiques, et/ou de simples en **-i-* attestés par le grec ou la comparaison : *ἀλκι-* est en relation avec *ἄλκα(ρ)*, mais aussi avec le féminin *ἀλκ-ή*, et *ἀμβολι-* avec *ἀναβολή* ; et de même *ἀρχι-(/ὄρχαμος)* avec *ἀρχή*, et peut-être *εἰλι-κρινής* « sans mélange » avec *εἴλη*[93]. Il ne s'agit pas là d'une extension de la loi de Caland, puisque la même relation entre féminin et forme en **-i-* joue quand

[86] P. Chantraine, *Dict. étym., s.u.*

[87] Voir *RPh* 46, 1972, 208-210 pour *τιμωρός, τιμάορος* ; 227-230, pour la brève de *πυλα-, θυρα-ωρός*.

[88] Voir Schwyzer, *Griech. Gramm.*, 447-448.

[89] *Origines*, 81.

[90] On ne dispose ici que de données grecques, en raison de la confusion de *r* et *l* en indo-iranien.

[91] Je laisse de côté l'alternance **-i-/-ont-* (forme complexe de suffixe en **-n-*), du type av. *harəzi-harəz(y)ant-* [skr. *bṛhant-*], skr. *mahi-mahānt-* (cf. Bartholomae, *IF* 11 (1900), 136 ; Hübschmann, *Anzeiger für Idg. Sprach- u. Altertumskunde*, 11 (1900), 49-50), qui a des parallèles ailleurs (cf. hitt. *kappi-=kappant-* « petit », différent du type *dapi-ant-*, avec *-ant-* ajouté à *-i-*, et sur lequel voir É. Laroche, *BSL* 57 (1962), 23). Voir *RPh* 1975.

[92] En fait, Caland (*KZ* 31, 267) a montré que *-i-* correspondait à *-ra-* et *-ma-* en indo-iranien. Malheureusement, la grammaire comparée n'a ensuite retenu que la première de ces correspondances.

[93] Je rêcuse donc ce que j'ai dit dans les *Acta Mycenaea* [*Actes du Cinquième Colloque International des Études Mycéniennes*, Salamanque 1972], p. 188 sur *ἀμβολι-, ἀρχι-* comme résultant d'une extension de la loi de Caland.

celle-ci est un second membre (*ἄναλκις ; ἀποινεί ;* et cf. le type vivant en latin *imberbis : barba*) ou un dérivé en *-ι-μο-* (type *μάχιμος : μαχή*) ; et ce problème mériterait une étude particulière.

Au contraire, c'est bien par une telle extension que s'explique le rapport entre premier membre en **-i-* et thème en **-s-*, décelé par E. Risch[94], et particulièrement fréquent dans l'anthroponymie[95] : *ὄρι-* et *ὄρος* (*κυδι-/κῦδος*) sont dans un rapport de même nature que *ἀκρατί* et *ἀκρατής*, *κυδρός* et *κῦδος*[96]. En effet, non seulement *μόγι(s)* est à *μογερός* ce que *μάλα* est à *μαλερός*, mais les thèmes en **-s-* ont remplacé les dérivés hétéroclitiques en **-i-*, comme en **-r-* et **-n-*[97] : **-s-* peut s'ajouter à un neutre en **-i-* (*ἀ(ϝ)ισ-θάνομαι*), comme en **-n-* (*γέρας*)[98], et **-es-* se substituer comme substantif au thème en **-i-* (ambivalent : § 5) conservé en premier membre comme adjectif (*Οἰδι- : οἶδος, -οιδής*) comme il remplace **-r-* (*Φλέγρα* [adjectivé] : *φλέγος, -φλεγής* [*φλεγυ-*[99]]) ou **-n-* (*τάχα* [adverbialisé] : *τάχος, -ταχής* [*ταχύς*]). Ce procédé a été étendu pour former d'une part des seconds membres d'adjectifs en *-ής*, même en l'absence du substantif sigmatique, en regard d'une forme en **-i-* (*Πειθι- :-πειθής*), comme en **-n-* (*ὦκα :(ποδ-)ωκής* [*ὠκύς*] ; myc. *eneka*[100] *:(ποδ-)ηνεκής ; arepà, ἄλειφαρ : -arepe, -ηλιφής*) et même des simples (*σάφα*[101] : *σαφής*), d'autre part des premiers membres en **-i-* (*ὀρι- ; ὄρος*), même en l'absence d'un dérivé hétéroclitique, par une substitution inverse de celle au terme de laquelle *οἶδος* a remplacé *οἰδι-* (arm. *ayt*).

Cette relation entre formes sigmatiques et hétéroclitiques qui explique la rareté en grec des premiers membres sigmatiques du type *ὀρεσ-*, et la fréquence des couples comprenant un premier membre

[94] *Wortbildung der homerischen Sprache*, Berlin, 1937, 195-196.

[95] P. Chantraine, *Beiträge zur Indogermanistik und Keltologie* (= Mélanges Pokorny), Innsbruck 1967, 21-24.

[96] Sur la liaison entre les thèmes en **-es-* et les adjectifs en **-ro-*, voir *Origines*, 39.

[97] Voir *Origines*, 32-34 pour la substitution des thèmes en **-s-* aux formes en **-r/n-*.

[98] Cf. skr. *āvíḥ*, av. *āvīš* « clarté », employés comme adverbes au sens de « clairement » : *Origines*, 34 ; Sur le type *γέρας, Origines*, 33.

[99] *Φλέγρα*, nom ancien de *Παλλήνη* (Hdt. 7, 123), ainsi dénommée en raison de sa nature volcanique, appartient à la famille de *φλογίς, φλογμός*, lat. *flagrō* (cf. Walde-Hofmann, *LEW.*, *s.u.*), etc. Le nom de peuple *Φλέγυες, -υαι* peut (malgré A. Heubeck, *Praegraeca*, 36, qui en fait un nom préhellénique), être un thème en **-u-* de cette famille, attesté hors du grec (skr. *bhrgávaḥ* « divinité représentant le feu de la foudre », lat. *fulgur* [*Origines* 37]), et en grec (cf. *φλεγυρός* fait comme *ἄγυρος* en regard de *ἀγυρ-φος*, etc. [*Origines*, 35]), où, au sens figuré, il s'applique à une notion voisine de celle de l'*ὄβρις* : cf. *φλεγυάω · ὑβρίζω* et les épithètes des *Φλέγυες* (*ὑβριστάων, H.Ap.* 278 ; *μεγαλήτορας* N 302 ; et cf. Hsch. *-ύαι · ἔθνος ὑβριστικὸν καὶ ἀσεβές*).

[100] P. Chantraine, *RPh*, 1962, 15-22 ; *Dict. étym., s.u. ἕνεκα*.

[101] *Origines*, 93.

en *-*i*- et un second en *-*es* (καλλι-/-καλλής [κάλλος]; Πειθι-/-πειθής), apparaît aussi dans la dérivation. Comme à côté de *-*n*- (σῦγα/σιγαλέος ; αὐόνη, αὐαίνω/αὐαλέος ; εἰδαίνομαι/εἰδάλιμος[102]), on a un adjectif tiré d'un thème en *-*l*- à côté d'un substantif en *-*es*- (εἶδος/εἰδάλιμος, ἄλγος/ ἀργαλέος, ἶδος/ἰδάλιμος [103], ῥῖγος/ῥιγαλέος), sans dérivé hétéroclitique, et, en l'absence de substantif sigmatique, -πευκής/πευ-κάλιμος : le modèle de ces couples est fourni par le type οἶδος (-οιδής) : οἰδαλέος, κῦδος (-κυδής) : κυδάλιμος (κυδρός, κυδαίνω, κυδι-), où le thème en *-*s*- s'est substitué à un dérivé hétéroclitique en *-*l*-, mais aussi *-*r*-, *-*n*-, *-*i*-. De la même façon, aux substantifs sigmatiques ont pu correspondre des adjectifs tirés de formes, non plus en -*l*-, mais en -*r*- (κῦδος/κυδρός ; ἔχθος/ἐθχρός [104]; γλάγος/γλαγερός ; -τακής/τακερός) et *-*i*- : d'après κῦδι-μος/κῦδος (substitut de κυδ-ι/-r/-n/-l), on Ἄργος (nom de ville)[105], cf. ἐναργής, ἀργεστής, ἀργενός/ἀργινό-εις, on trouve -ωφελής/ὠφέλιμος (le dérivé ayant la longue du second membre de composé [cf. ὄφελος]), ou ἀνθιυός/ἄνθος, ἀλγινό-εις/ἄλγος [106], ῥαδινός/περι-ρρηδής [cf. ῥαδές, Hsch.], ou τητινός/τῆτες, au lieu des dérivés du type ἀλγεινός.

5. L'on tentera d'expliquer l'emploi, en premier membre, de la forme en *-*i*- du dérivé hétéroclitique, préférentiellement aux autres, qui ont pourtant pu y apparaître : le sanskrit a *uṣar-búdh*- «qui se réveille tôt», *vanar-ṣád*- «qui séjourne dans les bois»[107], le grec ἀλειφό-βιος «qui gagne sa vie grâce à l'onction (des lutteurs)», avec -*o*- < *-*ŋ*- [108], composé de dépendance comme les précédents, Ἀλκᾰ̃-θοος, composé possessif à inversion (caractéristique des noms propres) de l'ordre des membres («rapide par la force» [109] < «qui a une force [qui le rend] rapide») : le premier membre de ces composés a valeur uniquement substantive, alors que celui de κυδι-άνειρα «qui a des héros glorieux» est adjectif (et celui de ἁλι-πόρφυρος ambigu : «qui a une pourpre de mer? ou — plutôt — marine»?)

C'est que les diverses formes hétéroclitiques ont connu une répartition classificatoire, ayant servi à distinguer, dans une certaine mesure, substantifs et adjectifs à l'intérieur de la classe des noms [110]. Les thèmes en *-*r*- et *-*n*-, sous leur forme athématique à degré suffixal zéro, ont été marqués comme substantifs (et c'est pourquoi ces deux morphèmes ont été si souvent associés dans la flexion des neutres du type ἦπαρ, ἥπατος). Au contraire, les thèmes en *-*i*- ont été substantifs et adjectifs. Substantif et adjectif se sont opposés, à époque historique, dans leur thème, par le degré de leur prédésinentielle et leur accent (le substantif ayant eu une forme comme **dhrόbi*, mais l'adjectif **dhrobéi*-, même s'ils se sont parfois confondus : τρόφι [111]), ainsi que par leur genre grammatical : à côté du neutre originellement ambivalent se sont créés des animés, d'abord adjectifs épicènes, puis, après la distinction entre masculin et féminin à l'intérieur de l'animé, substantifs féminins qui ont éliminé les neutres (cf. av. *maeniš* en regard de lat. *mūni-a*), ceux-ci ne survivant que dans de rares résidus comme ἄλφι.

Mais il subsiste des traces de leur ambivalence ancienne : des dérivés ont une double valeur (ainsi av. *dāmi*- «créateur» et «création», av. *fšaoni*- «obésité» et «gras» ; lat. *mūni*- «charge» et «qui a charge»). Si κυδι-άνειρα a un premier membre adjectif, la forme sur laquelle a été bâti κύδι-μος est un substantif neutre (§ 3). Et cette ambivalence est manifeste en composition : ou bien en regard d'un simple substantif, l'un des membres de composés a valeur adjective, le premier (ἄρτι «récemment», neutre adverbialisé/ ἀρτί-πους «qui agence bien ses pas»[112] ; arm. *ayt* *«gonflement» > «joue» / Οἰδί-πους «qui a les pieds enflés»), ou le second (lat. *mūnia*/*im-mūnis* «exempt de charges» ; δῆρις «bataille»/skr.-*dāri*- «qui fend») ; ou bien le même dérivé est

[102] *Origines*, 45 ; le thème en *-*l*- est attesté en grec, de plus, par εἴδωλον ; εἰδάλλεται (φαίνεται, Hsch.).

[103] Pour le nom de la «sueur», il a existé à côté du thème en *-*l*- un thème en *-*r*-, **swid-r*- (voir P. Chantraine, *Dict. étym., s.u.* ἰδρώς).

[104] *Origines*, 39.

[105] Le thème en *-*s*- apparaîtrait au premier membre de Ἀργεῖφόντης pour A. Heubeck, *B.z.N.F.* 5 (1954), 19-25 ; 8 (1957), 32.

[106] Création poétique et métrique d'après ἀργινό-εις pour P. Chantraine, *Dict. étym., s.u.*

[107] Wackernagel, *Aind. Gramm.* II/1, 212 ; Bartholomae, *B.B.* 15, 14.

[108] Voir *Minos* 10 (1969, paru en 1970), 23-24.

[109] Si l'on en faisait un composé de détermination à second membre adjectif, il aurait de toute façon un substantif au premier membre. Mais le type des composés de détermination à second membre adjectif est rare et récent (ce qui explique que les adjectifs du type κυδρός n'apparaissent pas plus au second membre qu'au premier).

[110] On remarquera par exemple dans le tableau du § 2 que lorsque le dérivé en -*n*- a été substantif (κάρα), l'adjectif est tiré d'une autre forme hétéroclitique (κρατερός), et, si ce dernier est tiré d'une forme en -*n*- (τερπνός), le substantif est d'une autre formation (τερπωλή : * *l*).

[111] *Origines*, 75.

[112] Cf. *BSL* 65 (1970), 134. Les composés du type βωτι-άνειρα appartiennent originellement à ce type, et constituent, si l'on veut, un cas particulier de la loi de Caland : ce sont des dérivés à suffixe complexe en *-*ti*-, qui s'est trouvé à l'origine en rapport hétéroclitique avec d'autres formations (*e.g.* *δω-τι- : δωσί-θεος, dāti-vāra-/ *-*tr*- ; δώτωρ, δοτήρ, *dātar*, *dutár*- *-*tl*- : v.sl. *datel-ji* < *-*tel-yo*-).

adjectif au premier membre de composé possessif (ἀλκί-φρων) et apparaît dans un second membre fait sur un substantif (ἄν-αλκις, sur un neutre *ἄλκι comme *immūnis* sur *mūni-a*), tout en entrant dans la classe flexionnelle des animés en *-i-.

De plus, au premier membre, où l'opposition de thème entre neutres et animés est neutralisée, ces dérivés sont adjectifs ou substantifs [113], selon qu'ils figurent dans des composés possessifs (Οἰδίπους), ou dans des composés de dépendance (*νυκτι-πόλος, mūni-fex*). Aptes ainsi à apparaître dans les deux classes les plus anciennes de composés, au contraire de leurs concurrents, soit sigmatiques soit d'origine hétéroclitique (ἀνθεσ-φόρος ; ἀλεμφό-βιος, *uṣar-búdh-*), dont la valeur uniquement substantive restreignait l'emploi aux composés de dépendance, les thèmes en *-i-* ont rendu ces dérivés exceptionnels, jusque dans les composés de dépendance, où ils les ont remplacés (ὀρι-βάτης). Mais sous leur forme thématisée, en valeur spécifiquement adjective, les formes d'origine hétéroclitique les concurrenceront à leur tour au premier membre de composés possessifs (κρατερο-, σχιδανο-) [114].

Ainsi, l'emploi en premier membre de composé de thèmes en *-i-*, substantifs et adjectifs d'origine hétéroclitiques (οἶδι-, ἀλι-), ou des substituts sigmatiques de substantifs (ὀρι-), est un archaïsme, qui remonte aux « origines de la formation des noms en indo-européen » [115].

8, bd. de Courcelles Françoise BADER
75017 Paris

[113] Sur la double valeur des premiers membres en *-i-*, voir *Origines*, 80-81.

[114] Une étude plus approfondie montrerait qu'une telle concurrence n'a affecté que les composés possessifs, et non les composés progressifs ayant pour premier membre un thème en *-i-* régissant en tant qu'adjectif verbal (cf. *RPh* 1975), du type *segh-i- : Ἐχέ(λαος), germ. *Sigi-(merus)*, à côté des thèmes en nasale : ἑχμα [myc. *ekama*], et, avec d'autres vocalismes ὀχμά (ἴω), ὄχανον, ὀχάνη ; en *-r- : (ἐπι)-σχερώ ; en *-l- : σχολή, gall. *hoel* « clauus » (**soghlā*) ; en *-u- : v.h.a. *sigu* [et -u-r- :]ἐχυρός[! skr. *sahuri-*, hitt. *šakuriia-* « l'emporter sur », germ. *Sigur-(mār)*] ; en *-s- : av. *avah-* « secours », etc.

[115] Les faits indo-iraniens, que nous avons laissés ici de côté, se prêtent à la même analyse que les faits grecs. Et la loi de C.W. a existé hors de ces langues : cf. lat. *angi-(portus)*, thème en *-i- comme ἄγχι (celui-ci ancien substantif, celui-là adjectif), en hétéroclisie avec *-n- (*angīna*, ἀγχόνη) à côté de *-u- (skr. *aṁhú-* « étroit », etc.), et *-s- (lat. *angor*, skr. *aṁhaḥ*), et cf., en *-ā (type ἀλκι-/ἀλκή), *-αγχη-*.

Harold Walter BAILEY

SAKA *CANDARNO* AND SURKH KOTAL *KARA-LRANGGA-*

Assumption of a similar origin for the two Middle Iranian compounds Khotan-Saka *candarno* (probably c. 4th century) and Surkh Kotal *kara-lrangga-* (Ist century) has led to a clarification of the forms of both words.

Saka *candarnaa-* occurs once only in a military context of the Book of Zambasta 24, 378 (*Khotanese Texts* (= *KT*) 6, 80-1) : *panä hvaï hāḍe rro candarno grūštä* "every man calls upon him, the *candarnaa*-official". Here the ending *-o* is acc. sing. from a stem in *-aka-*, equivalent to the usual *-au* [1].

This *candarnaa-*, I would now trace to an older **čara-daranaka-* "troop-leader, captain" [2]. Here the older *čara-* "troop" has been replaced by *čan(a)-* in a first syllable either directly, as in Saka *mūṃja-* "ant" from **murča-*, older **marviča-* to Tumshuq Saka *mosjaki*, Avestan *maoiri-*, New Pers. *mōr*, or by anticipatory dissimilation before the *-r-* of *daranaka-*. This latter feature may be traced also in *ysaṃgara-* "old, aged", from *zar-* "to be old", and in *maṃgāra-* "old, worn" from *mar-*, *marš-* "to wear out".

Older Saka *-arna* became later *-aṃna*, *-ana*, as in *handarna* "inside", *haṃdaṃna*, *haṃdana*, *hadana*.

The second component *dar-* is attested is Saka *dār-* of *bisa-dārai* "householder, grhastha-" and verbal present stem *der-* (KT 3, 101, 38), and with preverbs *padār-*, *haṃdār-*; in names in the colophon of the Gilgit manuscripts *lera-*; Old Pers. *dārayа-* and frequently in other Iranian dialects. But rather base *tār-* is in Ossetic *bāx-dārāg* "horse-driver". The suffix *-ana-* corresponds to a present participle or adjective. The meaning of *dar-* here is that found in New Pers. *sipah-dār* "troop-commander".

Surkh Kotal *kara-lranga-* is a word elsewhere attested in Iranian.

[1] The suggested connexion in *KT* 6, 80-1 with a base *kan-* "to sound" is no longer acceptable.

[2] Possible would also be an acc. sing. *čaram-*, as in such a compound as *hāvaṃ-ggāra-* "benefactor".

The *kara-* is the older form replaced by *kana-* in Zoroastrian Pahlavī *kanārangakān dēh* "province of the *kanārang*" (Greater Bundahišn 125, 1), and New Pers. *kanārang* in the poem Vēs u Rāmēn of Gurgānī and in the old preface of the Shāhnāmah, in Arabic texts written *kn'rk*, *kn'ry*, *kn'r'*. Byzantine Greek has in the 4th century Prokopios, Persian wars I 5, 4 χαναράγγης, glossed by Greek στρατηγός "troop-commander" [3]. The origin is therefore probably **kara-daranaka-*. Here *kara-* "troop" corresponds to the Saka *čara-*, both equivalent to Greek στρατός.

The base *kar-* "to fight" is found in various derivatives with both initial *k-* and *č-*. Thus there are Old Pers. *kāra-* "army", Zor. Pahl. *kārik*, "fighter", *kārēčār* "battlefield", *kārēčārik* "fighter", glossing Avestan *čirya-*, *kārvān* "convoy", *patkār* "dispute", *patkārtan* "to dispute", New Pers. *kār* "fight", *paigār* "fight", *kārzār* "battlefield", Turfan Mid. Parthian *k'rw'n*, Turfan Mid. Pers. *k'rč'r*, *k'ryč'r*. With *č* in the Avestan passage of the Aogəmadaēča 84 *narō yō čiryō taxmō* "the hero who is a fighter, bold"; Iranian loan-word in Turkish *čärik*, *čäri* "troop", Mongol *čärig*, and from Mongol in New Pers. *čryk* [4], and the second component in English *Janissaries*.

This variation of *k-* and *č-* is normal in verbal forms, but also occurs in nouns, as in Avestan *kahrkāsa-* "vulture", Zor. Pahl. *karkās*, New Pers. *kargas*, but Sogd. *črks* and Ossetic *cärgäs*.

Saka *candarnaa-* can now be seen to be, in the developed form **caṃdaṃna-*, the source of the royal title **čandana-*, hence meaning "troop-leader", like the Greek title *stratēgos* on north-west Indian coins. In Chinese texts 栴檀 *ʦan-t'an* from older *tśiän-d'an* (also 眞檀 *ʦən-t'an* from *tśien-d'an*) occurs before the name of Kaniṣka, and as a royal title in Fu-nan [5].

In the Buddhist Sanskrit Kaniṣka text [6] occurs 156 *cadra kaṇaiskā* (where the *-ā* is nom. sing.-*o*) with the Saka 161 *cadrra käṇaiska*. Here the word *candarnaa-* has been replaced by **candra-*. In Buddhist texts this Iranian *candra-* was then reinterpreted as Indian *candra-* "moon", and translated into Tibetan as *zla-ba* "moon", possibly to bring in the Buddhist concept of the Candra-garbha- or the more general Candra-vaṃśa-. This reinterpretation is like that of Patanjali, actually in the period of the Śakas in India, who explained the

[3] J. Marquart, *Eranšahr* 74.
[4] V. Minorsky, *Iranica* 280.
[5] Sylvain Lévi, *JA* 1936, 79 ff.
[6] JRAS 1942, 18; *Khotanese Texts* 2, 107.

compound *śāka-pārthiva-* "the Saka kings" with adjectival *śāka-*, as the *śāka-bhojin-* "eaters of vegetables".

The coin [7] legend ΣΑΝΔΑΝΟΥ ΒΑΓΟ "distributor-god (king) Sandana-" is replaced in the Brāhmī legend by *candra-deva*. This name *Sandanēs* on the coin and the same name in the Periplous of the Red Sea § 52 in *Sandanēs* king of Ariakē, with capital Soppara, should be seen as a royal title used as a royal name, equivalent to the Greek *stratēgos*.

A further likely connexion with this *candarnaa-*, in the later form **caṃdaṃna-* is the name of the foreign (Saka) police official in the Sanskrit dram Mṛc-chakaṭika *Candana*, *Candanaka*, beside the other policemen's names *Śakāra-* and *Āryaka-*.

If the legend of the bulla of later type MAYO KANHÞKO [8] has been affected by this Buddhist reinterpretation of Iranian *čandana-* as Indian *candra-*, this MAYO could be identified with the MAO "moon" of the Kušān coins. But it would seem better in the case of an almost unknown language not to be hasty in identifying the MAYO as an interpretation of *čandan*, *cadra*.

The proper names in numismatic Kharoṣṭhī *mo'a-*, *moga-*, Greek MAYOY (gen. sing.), Kroraina *moǧaya-*, Iranian in Greek script *Μανακης* and *Μαβακης*, indicate rather an Iranian base *mau-* with suffix *-ka-* or *-aka-*, or a base *mauk-* with suffix *-a-*. There are several bases Indo-European *meu-*. An Iranian base *mau-* or *mauk-* would provide a title for "deliverer", like Greek σωτήρ, or "protector", if cognate with Greek ἀμῦνω, similar to the Kharoṣṭhī marjhaka-; and Saka malysaka- rendering the Buddhist Sanskrit gṛha-pati- in the meaning of "treasurer".

Queens' College Harold Walter BAILEY
Cambridge (Grande Bretagne)

[7] V. Livšic, *Karatepe* 2, 71. Note that Indian *candra-* is rendered by σανδρα- in *Sandrakattos*, the name of *Candragupta*.
[8] A.D.H. Bivar, *Numismatic Chronicle* 15, 1955, 205; V. Livšic, *Karatepe* 2, 63; J. Brough, Henning Memorial Volume 81-88.

Louis BAZIN

TURCS ET SOGDIENS : LES ENSEIGNEMENTS DE L'INSCRIPTION DE BUGUT (MONGOLIE)

En 1972, Sergej G. Kljaštornyj et Vladimir A. Livšic ont publié, dans les *Acta Orientalia (Hungarica)*, 26-1, 69-102, sous le titre «The Sogdian Inscription of Bugut Revised», le dernier état de leurs recherches sur un texte épigraphique découvert près de Bugut, en République Populaire de Mongolie, dès 1956, par l'archéologue mongol C. Doržurên. Ils ont donné, avec une étude historique, des photographies, une translittération, et une traduction de la partie sogdienne de ce document d'un intérêt exceptionnel.

Le site funéraire où a été trouvée l'inscription, dans la vallée du Xanui-gol, affluent de droite de la Selenga, en Mongolie Centrale (Province d'Arxangai), est distant de 170 km environ du site célèbre des inscriptions impériales turques de l'Orkhon (VIIIe s.), au Nord-Est de ce dernier.

Erigée sur le dos d'une tortue de pierre, surmontée d'un bas-relief figurant assez grossièrement une louve allaitant un être humain, la stèle funéraire de Bugut est gravée, sur trois de ses faces, d'une inscription en sogdien, et, sur la quatrième, d'une inscription en sanskrit (caractères *brâhmî*), fort dégradée et qui n'a pas encore été publiée.

Ainsi que le montrent très clairement les deux savants de Leningrad, le texte sogdien, où le nom des *Türk* apparaît sous la forme *tr'wkt*, est l'épitaphe d'un prince turc, *mγ'n tykyn*, qui, dans une Année du Lièvre (*γrγwšk*) correspondant à 571 de l'ère chrétienne, avait accédé à la dignité de Qaγan (*γ'γ'n*). Il mentionne les Qaγan successifs de la Première Dynastie des *Türk* Orientaux, à commencer par le fondateur de l'Empire, *Bumīn-qaγan* (*βwmyn γ'γ'n*), mort en 552 peu après son triomphe sur les Jouan-jouan de Mongolie. Un épisode significatif y est rappelé : lors d'une crise, sous le règne de *t'sp'r γ'γ'n* (572-581), l'esprit de *Bumīn-qaγan* fut évoqué, et il ordonna de fonder un nouveau grand monastère bouddhique (*snk'*). D'après le contexte historique, assez bien connu par les annales chinoises, où l'on retrouve les mêmes noms de souverains, sauf précisément celui de *mγ'n*, le héros de l'épitaphe, l'inscription, érigée sous le règne d'un Empereur de Chine non identifié, *kwt(s)'tt*, est d'une date très proche de 581.

Nous n'avons pas ici l'intention de reprendre le commentaire historique fort bien documenté de Kljaštornyj et Livšic, auquel nous renvoyons (*op. cit.*). Il met en lumière la correspondance des données de l'inscription avec celles des sources chinoises.

Notre propos est seulement de tirer, aussi largement que possible, les conséquences d'une découverte qui doit, selon nous, entraîner une révision des conceptions prévalant jusqu'à présent quant à l'histoire culturelle des *Türk* de la Première Dynastie.

* * *

Avant de connaître l'inscription de Bugut, qui est de très loin le texte le plus ancien émanant des *Türk* (trente ans seulement après la fondation de leur premier Empire), on ne disposait, comme sources indigènes de leur histoire, que des inscriptions en turc ancien de Mongolie, dont les plus célèbres sont celles de l'Orkhon, et qui datent du VIIIe siècle.

Ecrites au moyen d'un alphabet-syllabaire original, à destination épigraphique, systématiquement adapté à la phonologie du turc, celles-ci, contemporaines d'une Seconde Dynastie, celle d'*El-teriš*, fondée à partir de 682 après une révolte nationale contre le protectorat chinois, expriment, aussi bien dans le domaine religieux que dans le domaine politique, un nationalisme intransigeant.

Cette idéologie est clairement formulée par l'Empereur *Bilgä Qaγan* (716-734), auteur principal des inscriptions de l'Orkhon I et II. Dans ces textes bien connus, le Peuple Turc (*türk bodun*) est considéré comme, de droit, maître du monde, et tenant sa puissance du Grand-Dieu, *täŋri*, le Ciel, qui est le Ciel des Turcs (*türk täŋrisi*), et qui délègue sur la terre un Souverain universel, le Qaγan des Turcs, à qui tous les hommes doivent obéir. Pour ne pas troubler l'ordre cosmique qui doit assurer sa domination et son bien-être, le Peuple Turc est invité à rester indéfectiblement attaché à ses traditions ancestrales et au seul mode de vie digne de lui, le nomadisme pastoral et guerrier. Il doit éviter, comme un danger mortel, les doctrines étrangères et les séductions de la vie sédentaire. C'est pourquoi il doit se méfier particulièrement des Chinois, et ne traiter avec eux que pour de fructueux échanges commerciaux, dont il gardera le contrôle en tenant fermement la route des caravanes. Une énergique semonce est adressée à l'aristocratie turque des Beys (*bäglär*), présentée comme responsable de la sujétion des Turcs à la Chine pendant le demi-siècle (630-682) qui a précédé la révolte populaire victorieuse dirigée par *El-teriš*, père de *Bilgä Qaγan* et fondateur de la Seconde Dynastie (682-743).

Ce nationalisme politique et religieux, qui récuse, évidemment, le bouddhisme, et qui s'accompagne, en toute logique, d'un nationalisme linguistique, avec l'emploi, dans les inscriptions officielles, de la seule langue turque, notée dans une écriture spécialement faite pour elle, était plus ou moins consciemment projeté, par les historiens des Turcs anciens, sur la période initiale de l'Empire fondé, en 552, par *Bumïn-qaγan* et son frère *Istämi*, dont *Bilgä Qaγan* exalte la mémoire en termes épiques. La découverte de l'inscription de Bugut, qui révèle, vers 580, chez les *Türk* de la Première Dynastie, l'usage du sogdien comme langue officielle et l'adhésion au bouddhisme de la famille impériale, montre l'anachronisme de cette projection. Elle permet de nuancer considérablement l'idée par trop simple que l'on se faisait, en général, de la politique religieuse et culturelle des dirigeants du premier Empire Turc.

* * *

A l'époque où les *Türk* fondent leur premier Empire, les Sogdiens, commerçants et caravaniers de la «route de la soie», jouaient, depuis déjà un demi-millénaire, un rôle très important en Asie Centrale comme intermédiaires entre la Chine et l'Occident. Des colonies marchandes de Sogdiens étaient installées dans toutes les localités et oasis servant d'étapes entre la région de Samarkand et la Chine, notamment à travers les territoires contrôlés par les *Türk*. Ces Sogdiens étaient lettrés, et en partie bouddhistes. Leur niveau culturel était relativement élevé. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient eu, sur les *Türk* au milieu desquels ils vivaient, une influence intellectuelle et religieuse, comparable à celle qu'auront plus tard les Ouïgours sur les premiers Mongols.

L'inscription de Bugut est un témoignage éclatant de cette influence. Mais d'autres indices contribuent à la révéler, aussi bien chez les *Türk* Orientaux de Mongolie que chez les *Türk* Occidentaux du Turkestan.

La notice sur les *Türk* («*T'ou-kiue*») insérée dans les annales chinoises de la Dynastie des *Tcheou* du Nord (*Tcheou-chou*, 50, 1 a-3 a), qui concerne essentiellement les *Türk* de Mongolie entre 557 et 581, affirme que «l'écriture des *T'ou-kiue* ressemble à celle des Barbares *Hou*» (cf. Liu Mau-Tsai, *Die Chinesischen Nachrichten zur Geschichte*

der Ost-Türken. Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1958, I, p. 10). Or, à cette date, le terme de *Hou*, dans la littérature chinoise, désigne les peuples «occidentaux» de la Sogdiane et de l'Iran. Il est donc probable que cette remarque signale, en fait, l'usage de l'écriture sogdienne chez les *Türk* (on sait que l'alphabet dit «ouïgour», dont l'emploi se généralisera, au IXe siècle, pour noter le turc ancien dans une écriture cursive, n'est qu'une adaptation immédiate, au turc, de l'alphabet sogdien). Qu'il s'agisse d'une écriture empruntée paraît confirmé par une autre observation chinoise, qui ne contredit la précédente qu'en apparence : dans la notice sur les *Türk* (Orientaux) insérée dans les annales de la Dynastie des *Souei* (581-617), il est dit (*Souei-chou*, 84, 1 a & sq.) qu'«ils ne possèdent pas d'écriture, si bien qu'ils expriment leurs conventions par des entailles faites dans une pièce de bois» (Liu Mau-Tsai, *op. cit.*, I, p. 41).

Il nous semble qu'on peut déduire, de ces trop brèves informations, que les *Türk* Orientaux de Mongolie, dans la seconde moitié du VIe siècle, ne possédaient pas encore d'écriture propre, mais qu'il y avait parmi eux un petit nombre de lettrés utilisant l'écriture sogdienne. Reste à savoir si leur langue écrite était le sogdien (comme dans l'inscription de Bugut, le plus ancien texte connu émanant des *Türk*), ou si, dès cette époque, ils commençaient à se servir de l'alphabet sogdien pour noter le turc. Cette dernière hypothèse est fort plausible. Elle ferait remonter au premier Empire *Türk* la genèse de la graphie cursive turque-ouïgoure. Mais il est en même temps probable que, dans les premières décennies de cet Empire, la langue officielle et diplomatique des souverains était le sogdien.

En ce qui concerne, en tout cas, les *Türk* Occidentaux de la même époque, qui occupaient les confins des domaines iranien et byzantin, et exerçaient leur suzeraineté sur la Sogdiane, cette probabilité est proche de la certitude. Le premier souverain des *Türk* Occidentaux, *Istämi*, frère de *Bumīn*, avait, peu après 565, pour ambassadeurs en Iran Sassanide un groupe de Sogdiens, sous la direction d'un nommé *Maniaχ*. Ce même personnage était ensuite, en 568, à la tête de l'ambassade qu'*Istâmi* envoya à Byzance, et il remit au Basileus Justin II, de la part de son maître, une lettre en «caractères scythiques» (*γράμματα σκυθικά*), que l'Empereur Byzantin se fit traduire par des interprètes (cf. Edouard Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) Occidentaux*, édition anastatique Adrien-Maisonneuve, Paris, sans date, d'un original de 1903, p. 234 & 235). Il est à peu près sûr que cet «écrit scythique» apporté par une ambassade composée de Sogdiens, et qui trouvait des interprètes à Byzance, où le turc, que l'on sache, n'était pas connu à cette date, était rédigé en sogdien, langue du commerce international de l'Asie Centrale depuis plusieurs siècles.

Il est tout naturel qu'en cette seconde moitié du VIe siècle, où le turc n'avait pas encore été fixé comme langue écrite de façon décisive, les premiers souverains des *Türk*, tant Orientaux qu'Occidentaux, aient eu recours à des scribes sogdiens, écrivant en leur langue, pour constituer leur chancellerie naissante.

* * *

Les Sogdiens, qui jouaient, comme négociants, un rôle économique important dans l'Empire des *Türk*, y ont eu certainement une influence intellectuelle qu'on ne saurait sous-estimer. Ils ont également eu une part considérable dans l'expansion, parmi les Turcs, de deux grandes religions internationales, le bouddhisme, et, plus tard, à partir de la seconde moitié du IXe siècle, le manichéisme.

Le succès des missionnaires sogdiens qui, en 763, convertirent le souverain des Ouïgours de Mongolie au manichéisme ne doit pas faire oublier l'action antérieure d'autres Sogdiens, bouddhistes ceux-là, auprès des *Türk* du Premier Empire. Cette action était conjuguée avec celle qu'exerçait, en faveur de la propagation du bouddhisme en Asie Centrale, la diplomatie des Empereurs chinois appartenant aux diverses Dynasties de ce temps. Sauf en de brèves périodes de répression, le bouddhisme fut, en Chine, tout le temps que durèrent les Empires Turc, puis Ouïgour, la religion dominante de la Cour Impériale. Les annales chinoises abondent en passages relatifs aux efforts faits pour répandre parmi les Turcs les doctrines sino-bouddhiques. Les documents sont beaucoup plus rares en ce qui concerne l'effort missionnaire des Sogdiens bouddhistes, mais le fait que l'inscription de Bugut, d'inspiration bouddhique, est écrite en sogdien est un indice significatif de leur influence.

Le type d'écriture sogdienne utilisé dans cette inscription est celui des manuscrits sogdiens bouddhiques (différent de celui des textes sogdiens chrétiens, ou manichéens). C'est lui qui, aux siècles suivants, sera adapté systématiquement à la notation du turc, pour donner l'alphabet turc-ouïgour, alphabet «national» des divers peuples turcs jusqu'à ce que l'expansion de l'Islam impose à la plupart d'entre eux l'écriture arabe. On peut donc considérer que le développement de l'écriture cursive, chez les Turcs, est lié initialement au bouddhisme sogdien.

Fascinés par l'idéologie toute différente qui anime les grandes inscriptions impériales des *Türk* de Mongolie au VIIIe siècle, les turcologues, même les mieux informés, ont tendu à contester ou à minimiser l'influence du bouddhisme dans le Premier Empire des *Türk*. Cette tendance apparaît nettement, par exemple, dans l'article, d'ailleurs fort bien documenté, qu'Annemarie von Gabain a consacré à l'expansion du bouddhisme parmi les Turcs, sous le titre « Buddhistische Türkenmission », dans *Asiatica* : Festschrift Friedrich Weller (Leipzig, Otto Harrassowitz, 1954, 161-173). Elle considère comme superficielles, et, somme toute, opportunistes, les manifestations de piété bouddhique des premiers souverains des *Türk*.

Et pourtant, cette piété semble bien affirmée par plusieurs témoignages des sources chinoises. Certes, rien n'y est consigné quant aux rapports que le fondateur de l'Empire Turc, *Bumïn*, entretenait avec le bouddhisme (dont l'inscription de Bugut l'affirme partisan *post mortem*!). Mais dès le règne de son fils Mou-han, le *mwy'n* de l'inscription, qui s'étend de 553 à 572 et suit donc de très près la fondation de l'Empire, le souverain chinois de la Dynastie des Tcheou du Nord fait édifier, dans sa capitale de Tch'ang-an, entre 556 et 572, un temple bouddhique à l'usage des *Türk*, dont l'épigraphe, conservé dans sa rédaction chinoise, fait l'éloge du Qaγan (Liu Mau-Tsai, *op. cit.* I, p. 38 & 39) : un tel acte officiel suppose la reconnaissance du bouddhisme par Mou-han, et une certaine pratique de cette religion par les *Türk* présents à Tch'ang-an.

Le successeur de Mou-han, T'a-po, le *t'sp'r* (*Taspar*) de l'inscription de Bugut, est présenté par les sources chinoises comme un bouddhiste fervent. Durant la période d'interdiction du bouddhisme, à partir de 574, par un Empereur chinois des Tcheou du Nord, c'est auprès de lui que se réfugient des moines bouddhistes, parmi lesquels un Indien, Jinagupta, qui, sous sa bienveillante protection, étudient et traduisent des sūtras sanskrits (Liu Mau-Tsai, *op. cit.*, I, p. 36 & 37). Jinagupta, qui est peut-être l'auteur de la partie sanskrite de l'inscription de Bugut, « répandit le Salut par l'Enseignement bouddhique auprès du souverain et du peuple des *Türk* » (*id.*, p. 38). Vers 576, un Empereur chinois de la Dynastie des Ts'i du Nord fait traduire en turc le *Nirvāna-sūtra* pour l'envoyer au Qaγan (*id.*, p. 34). Venu du pays des Ts'i du Nord, le moine Houei-lin endoctrine *Taspar*, qui fait construire un cloître bouddhique, importe des sūtras, s'adonne au végétarisme, à l'ascèse, à la circumambulation autour d'une pagode et d'une statue du Bouddha (*id.*, p. 43).

Taspar (T'a-po) mourut en 581. L'inscription de Bugut est sans doute postérieure de peu à son décès, puisque son successeur y est désigné sous le nom de *nw"r γ'γ'n* (*Niwar Qaγan*), et pas encore sous le titre de *Ïšbara Qaγan* qu'il devait prendre peu après son accession au pouvoir. Les annales chinoises ne nous renseignent pas sur les rapports que ce nouveau souverain des *Türk* entretenait avec le bouddhisme, mais ils ne devaient pas être mauvais, puisque l'inscription de Bugut, érigée au début de son règne, et qui présente un caractère officiel, est d'inspiration bouddhique. Un autre indice de ces bonnes relations est le fait que le moine Jinagupta continua de résider chez les *Türk* jusqu'en 584, ne les quittant que pour se rendre dans la Chine des Souei, qui venaient de fonder une nouvelle Dynastie favorable au bouddhisme (Liu Mao-Tsai, *op. cit.*, I, p. 37).

Sans vouloir pour autant prétendre que le bouddhisme était alors profondément implanté parmi les masses des tribus nomades soumises aux Empereurs des *Türk*, il nous paraît raisonnable de considérer que cette religion avait des adeptes parmi les dirigeants turcs dès les débuts de leur Empire, et que les Qaγan du VIe siècle lui étaient favorables en général.

* * *

L'hostilité déclarée aux doctrines étrangères (donc au bouddhisme et au taoïsme) qu'exprimera, un siècle et demi plus tard, dans les inscriptions de l'Orkhon I et II (gravées en 732 et 735), l'Empereur Turc de la Seconde Dynastie *Bilgä Qaγan* n'était pas chez lui un sentiment natif. Les Annales des T'ang rapportent, en effet, que, dans les débuts de son règne, commencé en 716, il avait envisagé de construire une ville fortifiée et de faire édifier des temples bouddhiques et taoïstes, mais que son conseiller *Tonyuquq* l'en avait disuadé, au nom des traditions nomades et d'un nationalisme guerrier (Liu Mau-Tsai, *op. cit.*, p. 172 & 173).

Ce nationalisme, qui s'était développé en réaction contre le protectorat chinois des années 630 à 682, avait assuré le succès de la « guerre d'indépendance » victorieusement menée par *El-teriš*, père de *Bilgä Qaγan* et fondateur de la Seconde Dynastie des *Türk*. Il s'est accompagné d'un nationalisme linguistique, qui a imposé l'usage du turc dans les inscriptions et suscité l'invention d'un alphabet-syllabaire épigraphique « national », tout différent de l'alphabet sogdien, et qu'on a coutume d'appeler « runiforme ».

Depuis la publication de l'inscription de Bugut, nous ne partageons plus la croyance, générale chez les turcologues, d'une antériorité, pour la notation du turc, de cette écriture «runiforme» sur la cursive (sogdienne) dite «écriture ouïgoure».

Nous avions déjà été amené à constater qu'aucune des inscriptions turques «runiformes» positivement datées n'était antérieure au règne de *Bilgä Qaγan* (716-734), l'antiquité prétendue des inscriptions du Haut-Iénisséï n'étant qu'illusion : leur facture relativement «primitive» ne s'explique pas par une date ancienne, mais par le retard culturel de leurs auteurs; les résultats des fouilles archéologiques menées dans les sépultures sur lesquelles elles sont gravées contredisent l'hypothèse d'une chronologie haute.

Il serait d'ailleurs curieux que le système graphique employé le premier pour noter la langue turque fût un système aussi clairement conçu pour l'épigraphie : cela forcerait à supposer que les Turcs ont gravé des épitaphes avant de posséder une écriture d'usage courant.

Puisque l'inscription de Bugut révèle l'usage officiel de l'écriture sogdienne (et de la langue sogdienne) dans les premiers temps de l'Empire des *Türk*, et que la cursive turque de très loin la plus courante est, aux siècles suivants, une simple transposition de l'écriture sogdienne, il y a tout lieu de croire que celle-ci a été la première employée, au VIe siècle, pour noter le turc : ainsi, la traduction turque du *Nirvāna-sūtra* envoyée au Qaγan vers 576 et faite par un Chinois qui «maîtrisait les langages des Barbares des quatre points cardinaux» (Liu Mau-Tsai, *op. cit.*, p. 34), parmi lesquels le sogdien était une importante langue commerciale, fut très vraisemblablement écrite en caractères sogdiens.

* * *

Nous pensons donc que le rôle des Sogdiens a été déterminant dans l'expansion de l'écriture parmi les Turcs dès les débuts de leur Premier Empire, fondé au milieu du VIe siècle, et qui s'étendait de la Sogdiane à la Mongolie. Nous avons précédemment signalé l'indication du *Tcheou-chou* (annales de 557 à 581), la plus ancienne concernant l'écriture des *Türk*, affirmant qu'elle ressemble à celle des Sogdiens. Le rôle éducatif des Sogdiens parmi les *Türk* est d'autre part souligné, à une date située entre 607 et 615, par un haut dignitaire chinois qui dit à son Empereur : «Les Turcs sont, par eux-mêmes, simples et sans

complication, et on peut semer la discorde entre eux; malheureusement, il y a, vivant parmi eux, beaucoup de *Hou* (= Sogdiens), qui sont malins et roués, et qui les instruisent et guident!» (Liu Mau-Tsai, *op. cit.*, p. 87).

Certes, l'influence culturelle de la Chine voisine était aussi importante, chez les *Türk* du Premier Empire, que celle des Sogdiens, mais le système graphique chinois n'était que très difficilement adaptable à la notation du turc. Au contraire, l'alphabet sogdien, dans sa simplicité phonétique, s'est immédiatement prêté à cette notation. Il a fourni aux Turcs, dès le début de leur Empire, une écriture cursive commode malgré quelques ambiguïtés, dont la forme classique fixée par les scribes turcs-ouïgours servira de modèle, au XIIIe siècle, pour l'alphabet mongol, lui-même prototype de l'alphabet mandchou.

On connaissait déjà l'importance littéraire et religieuse de la langue sogdienne elle-même chez les Ouïgours manichéens, notamment par la grande inscription trilingue (sogdienne, turque, et chinoise) de Qara-balγasun, en Mongolie, des environs de 820. L'inscription de Bugut nous révèle maintenant la situation privilégiée du sogdien, comme langue écrite, dans l'entourage des premiers Qaγan des *Türk*, vers 580, cette fois dans un contexte bouddhique.

Il y a certainement encore beaucoup à attendre de recherches historiques et philologiques turco-sogdiennes, qui, malgré de brillants résultats déjà acquis, sont restées jusqu'à présent fragmentaires.

77, quai du Port-au-Fouarre
94100 St. Maur-des-Fossés

Louis BAZIN

Giuliano BONFANTE

UN CAPÍTOLO DI FONOLOGÍA DELL'INDOEUROPEO: IL PROBLEMA DELL'*Ŏ* BREVE

1. Il problema dell'*ŏ* breve indoeuropeo è stato a lungo dibattuto. Nella prima edizione del suo *Grundriss* (1892) il Brugmann ammetteva per l'i.e. un **ŏ* distinto da **ā*, e tale dottrina seguiva pure nella *Kurze vergl. gramm.* del 1904; mentre nella seconda edizione del suo *Grundriss* (I vol., 1897) ammetteva, oltre ad **ō* ed ad **ā*, anche un **â* — idea quanto mai infelice, ma che, come tanti errori, contiene un granello di vero [1].

2. Oggi infine tutti amméttono un**ŏ* ed un **ā*, e rigèttano — anzi non menziónano neanche — l'ipótesi di un **â* intermedio fra i due. È però singolare il fatto che la gran maggioranza delle lingue i.e. presenti [2] solo *ā* per i.e. **ā* e **ŏ*: si tratta precisamente dell'indo-iránico, dell'ittita [3], dello slavo [4], del bàltico [5], del germánico [6],

[1] Nessuno difende più, credo, ora la stranissima idea che in «protoario» **ō* diventi *â* in sillaba aperta; cfr. Brugmann, *Grundr.*², I, 1897, p. 139 con bibliografia e *Kurze vergleichende grammatik*, 1909, p. 74 sg. V. anche A. Meillet, *Les dialectes indo-eur.*, Parigi, 1922, p. 55 sg. Non si sa perchè **ŏ* dovrebbe allungarsi, e non **ĕ* od **ă*! Non tengo naturalmente in nessun conto le fantasiose teorie del Kurylowicz.

[2] È ciò che â fatto scrívere al Meillet (*Introduction*, 1953, p. 99): «La confusion de **a* et de **o* dans une grande partie des langues indique que le **o* indo-européen était très ouvert». Idea che oggi (1973) avrà ben scarsi seguaci.

[3] Per l'ittita rinvio semplicemente a Pedersen, *Hittitisch und die anderen i.e. spr.*, Copenaghen, 1938, p. 20 sq. e a Sturtevant, *Comp. gr.*, Philadelphia, 1933, p. 93 sg.

[4] È ben vero che in islavo troviamo **ŏ* al posto dell'**ō* i.e., non *a*; ma si tratta di un mutamento recente, «stórico» per così dire, come risulta dal fatto che in tutte le parole straniere di origine antica troviamo *o* al posto di *ă*: così p.es. *poroda*: gr. *παράδεισος*; *olutarí*: lát. *altārе*; *popŭ*: gr. *πάπας*; *kolĕda*: lat. *calenda(e)*; *gonĭzati*: gót. *ganisan* ecc. ecc.; v. Vondrák-Grünenthal, *Vergl. sl. gr.*, I, Gottinga, 1924, p. 109. In islavo, come in germánico, in bàltico e in indo-iranico, **ā* e **ă* i.e. si sono confusi; e siccome in tutte queste lingue (*área centrale*) si a sempre *ā* per **ā* ed **ă*, è evidente che anche lo slavo ebbe un tempo **ā*. Si può applicare del resto anche la norma dell'*área maggiore*. In islavo però qualche traccia della distinzione i.e. di **ā* e di **ŏ* si trova ancora nei dittonghi: in quanto **-oi* finale i.e. dà *-i* (*rabŭ*, tema in **-o-*, dà *rabi*) mentre **ai* dà *ě* (neutro duale *lětě*, vèd. *yugé*, da **-ai*; lat. *uidī*, sl. *vědě* da **-ai*, cfr. lat. *peparai*, *tutudī*, vèd. *tutudé*; duale nom. dei temi in **-ā* paleosl. *zěně*. lit. *rankì*, *gerie-ji*, *tiě-dvi*, irl. ant. *tuaith* da **tōtí* da **toutai*, vèd. *áśve*, avest. *urvaⁱre* (de *urvarâ-*); lat. *duae* ingl. a *twá*; cfr. Brugmann, *Grundr.*², II, 2, pp. 198 sg.; Bonfante, *Mem. Acc. Lincei*, VI, III, 1930, p. 224. — V. anche Meillet, *Dial. i.e.*, Parigi, 1922, p. 54 sg. Il plurale latino *lūnae* (da *-ai*, *tabelai datai* arc.) è naturalmente dovuto alla necessità di

dell'albanese[7], e probabilmente del trace e dell'illirico. Consèrvano invece l'**ō* i.e. poche lingue, quasi tutte occidentali: il cèltico, il latino, l'itàlico, il paleovèneto[8], il greco, l'armeno, e il tocario all'estremo Oriente (per l'illirico v. Krahe, *Studia Mladenov*, Sofia, 1957, p. 459 sg.).

3. Ma già qui ò detto troppo: l'armeno, il cèltico ed il tocario òccupano una posizione intermedia per il trattamento di **ō*: si trova talvolta *ō*, talvolta *ā*, e non si può eliminare senza sforzi assurdi né l'uno né l'altro èsito.

4. In armeno abbiamo varii casi indiscutíbili di *o* per **ō*: *gorc* «lavoro»: gr. *ὄργανον* ecc.; *orb* «orfano»: lat. *orbus*, gr. *ὀρφανός* ecc.; *ost* «ramo»: gr. *ὄζος*, **ὄσδος* (*ὄσδος*), ted. *ast* ecc.; *hot* «odore»: lat. *odor* ecc.; e il suffisso nominale *-o-*, come in *mardo-* «uomo» (vèd. *mṛtá-*) gen. *mardoy* (< **-osyo*, gr. *λύκοιο* ecc.); *otn*: gr. *πόδα*; suff. *-a-vor*: gr. *-φόρος* (p.es. *κανηφόρος*). Davanti a nasale piú consonante abbiamo *u* (derivato da *o*): *hun* «guado», «sentiero»: gr. *πόντος*, lat. (*pōns*) *pōntis* (cfr. sp. *puente*)[9]; *ere-sun* «30», *k'ara-sun* «40» ecc.: gr. *τριᾶ-κοντα*, *τεσσαρά-κοντα* ecc.; nom. plur. *akunk'* (da *akn* «occhio») con il suffisso **-ōnēs* di gr. *τέκτονες* ecc. (Per *ut'* «8» v. Brugmann, *Grundr.*[2] p. 140; Meillet, *Arm. class.*[2], p. 32; Frisk, voce *ὀκτώ*; si parte in ogni modo certo da **ō*).

distinguere il maschile (**lupoi* > *lupī*) dal femminile (**lupai* > **lupī*), che altrimenti avrèbbero coinciso.

[5] Non mi sembra che vi sia dubbio che l'**ā* bàltico derivi da un **ō*. Altra opinione troverai in Zinklavicius, *Balto-slavjanskij sbornik*, Mosca, 1972, p. 5 sg. (con bibliografia). Del resto l'accus. plur. dei temi in *-*o-* in lituano è-*ùs* (*vilkùs*) che è certo da-**ons*.

[6] Alcuni pènsano che anche in germànico vi siano tracce di un'antica distinzione fra **ā* ed **ō* indoeuropei; nettamente contrario è il Meillet, *Dial. indo-eur.*, p. 56. Si tratterebbe di trascrizioni latine e greche come *Chario-ualdus*, *Hario-baudus*, *Χαριό-μηρος*, *Χαριό-γαισος* ecc., dei dativi plurali dei temi in **-ō-* in germ. occ. e sett. e delle prime pers. plurali dei verbi in queste stesse lingue: altoted. ant. *tagum*, ingl. ant. *dagum*, ma gòt. *dagam*; gr *φέρομεν*, isl. ant. *follom* (*o* = *u* in isl.), ma gòt. *fallam*. cfr. Streitberg, *Urgerm. gr.*, Aidelb., 1896, p. 46; Brugmann, *Grundr.* I, 1897, p. 145. La cosa non è proprio certa, ma, a me pare, non assurda. Nella prima pers. plurale dei verbi **ō* sarabbe diventata *u* più facilmente di **ā*, il che è indubbio.

[7] Sull'albanese v. ora il lavoro della prof.essa A. V. Desnickaja in *Le lingue dell'Europa*, in *Atti del V Convegno internazionale di linguisti*, Milano, 1969, p. 149 (pubbl. a Brescia nel 1972 dalla casa editr. Paideia).

[8] Cfr. p.es. gli aggettivi in *-ios* studiati da Prosdòcimi e Pellegrini in *La lingua venetica*, II, Padova, 1957, p. 27 sg; poi *Voltiomnos* p. 207 sg.; e così *passim*.

[9] Piú tardi la pronuncia dell'*ō* si restrinse (davanti a nas.+cons.), e si ebbe l'it. *ponte*.

Di fronte a questi casi di *o* da **ō* ne abbiamo altri (di parole sicuramente armene, ereditarie, non iràniche) in cui abbiamo invece *a*: e sono *akn*: lat *oculus* ecc.; *ateam* «odio»: lat *odium* ecc.; *anurj* «sogno»: gr. *ὄνειρος*; *haçi* «fràssino»: gr. *ὀξύη* «faggio», alb. *ah* «faggio», alto ted. antico *asc* «fràssino» (ted. mod. *esche*), lat. *ornus* (da **oseno-s*) «fràssino selvàtico di montagna», gallese *onnen* «fràssino» (da **ōsnā*). L'Ernout-Meillet[4] scrive che l'arm. *haçi* fa difficoltà a causa dell'*a* (p. 469, voce *ornus*); il che non penso.

In conclusione, par difficile negare che vi siano in armeno òttime etimologie sia con *o* sia con *a*.

5. Simile, ma non certo uguale, è la posizione del cèltico, su cui v. Pedersen, *Vergl.gr.der kelt.spr.*, I, Gottinga, 1909, p. 32 sg. (si noti che **ō* diventa *ā* e si confonde con **ā* i.e., pp. 47 sgg. *ibid.*, all'infuori della posizione in finale, cfr. irl. *cū*, gall. *ci* da **kwō*, vèd. *śvá*, lit. *šuõ*; irl. *dū*: gr. *χθών*, cfr. ivi p. 248 sg.). In irlandese abbiamo in sillaba interna sempre *o* (irl. *orbe* «ereditá»: lat. *orbus*, gòt. *arbja* ecc.; *ocht*: lat. *octō*; *roth* «ruota»: lat. *rota*; *dorus* «porta»: lat. *forum*, paleosl. *dvorŭ* ecc.); ma **ō* tonico diventa *a* davanti ad un *a* che spesso sparisce (cf. Pedersen, I, p. 33 sg., 368 sg.)[10]. In britànnico si trova spesso *a* per **ō* i.e. (Pedersen, p. 33 sg.), e lo stesso forse in gàllico; il fenòmeno è dovuto a delabializzazione causata da una labiale precedente (brètt. medio *gwalch* «eccesso»: lat. *uolgus* ecc.ecc.); questo però non esclude affatto un influsso di altre lingue scritte o parlate, come ò dimostrato anni fa[11]. Ma anche in irlandese **ō* in sillaba finale diventa *a*: gen. sing. ogàmico *Lugudeccas*, *Decceddas* ecc.ecc., (Pedersen, I, p. 5; II, p. 98), cfr. gr. *κόρακ-ος*; e la metafonía permette sempre un *-as*. Cfr. anche Thurneysen, *A grammar of Old Irish*, Dublino, 1946, p. 59. Anche alla fine del primo elemento dei còmposti (trattata come finale di parola) si à *a* per **ō*: ogàmico *cunamagli*, *cunagusas* ecc., gr. *κυνο-* (Thurneysen, *ibid.*)[12].

[10] Non è esatto quanto scrive il Pedersen, *Kelt.gramm.*, I, p. 53 sg. che i tre dittonghi i.e. **au*, **eu*, **ou* «werden in gall. noch auseinandergehalten, jedoch so, dasz der Zusammenfall von *eu* und *ou* in *ou*>*ô* schon zu belegen ist; im Ir. sind alle drei Dipthonge zu *ō* geworden, woraus etwa vom Ende des 7. Jahrhunderts an, zunächst vor Dentalen, später auch vor anderen Konsonanten *ua* entstand (§ [216])». Cfr. lo stesso Pedersen *ibid.* a p. 55 dove cita «irl. *au* 'ohr' (analogisch gen. *aue*, *auchaide* 'höre'), vgl. gall. *Su-ausia* FN»; e più sotto irl. ant. *nau*: lat. *nāuis* ecc.; *aue*, lat. *auia*; *naue* nuovo» da **nouyos*, lat. *nouos* ecc.

[11] Cfr. *PMLA* 61 (1946), 1-6.

[12] Altre forme con *au* troverai in Walde-Hofmann, voce *cavus*: gàll. *Καυαρος*,

6. Passiamo ora al tocario. Non c'è dubbio che in tocario l'i.e. **ā* resta *a*; gli esempii sono parecchii e certíssimi, né il Van Windekens (*Lex. étymol.*, Lovanio, 1941, p. 29 sg.) li elenca tutti. Citerò qui A *sāle*, B *sālyi* «sale»: lat. (*sāl*) *sālis*, gr. ἅλς ted. *salz* ecc.ecc.; A *ādār* «lacrima»: vèd. *áśru* (e gr. δάκρυ?); A *pratim*, B *pratim* «decisione»: gòt. *fraÞi*, lit. *supràsti*; A *ārki*, B *ārkwi* «bianco»: gr. ἄργυρος, vèd. *árjuna-ḥ* «bianco»; A B *ānm* «vita», «spírito», lat. *animus* ecc.; A *ālyak*, B *alyek* «altro»: lat. *alius*, gr. ἄλλος ecc. Soltanto in vicinanza di labiale abbiamo *o*: A *mokats* «potente», «forte»: ted. (*ich*) *mag*, paleosl. *mogõ* ecc. (altri esempii piú dubbii in Van Windekens, *Lex.* cit., p. XXXV).

Assai difficile invece è la questione di **ō*. Sicuro sembra il numerale «8», che à sempre *o*: A *okät*, B *okt*, con molti composti. Ma è l'único esemptio sicuro di *o*, perché non posso considerare proprio certi né A *polkāṃts* «costellazione» (gr. φλέγει, vèd. *bhárga-ḥ*, lat. *flagrat* ecc.) né *kum* «peli tra i sopraccigli» (gr. κόμη, che invece è forse affine al paleosl. *kosa* «capigliatura», paleosl. *kosmŭ* «capigliatura», v. Boisacq, *s.u.*) né tanto meno B *auk* «serpente», la cui *u* deve rappresentare l'elemento labiale della labiovelare di gr. ὄφις, lat *anguis* ecc. (tutti esempii dati dal Van Windekens). Sospetto poi un *e*<**ō* nella prima sillaba di B *petso* (A *pats*), B *ek* (A *ak*), B *leke* e *leki* (A *lake*), B *keme* (A *kam*), *swese* (A *swase*), *reki* «parola» (A *rake*), cfr. B *peri* A *pare*.

Abbiamo invece alcuni casi sicuri del trattamento *a*: A *ak* (ma B *ek*!): lat. *oculus* ecc.; *salu* «completamente»: gr. ὅλος iòn. οὖλος, da **solwo-s*, vèd. *sárva-ḥ* ecc.; A *pats* (ma B *petso*!) «marito»: gr. πόσις ecc. In posizione finale abbiamo *-e* almeno in B (v. Van Wind., *Morph.*, p. 58 sg.): *keme*: γόμφος, *ike*: ἄκος, *kokale*: κύκλος, *yakwe*: mlat. *equos*, *leke* (e *lekí*): λόχος, *yente*: *uentus*, *känte*: *centum*, *aknātse* «infantile»: gr. ἄγνωτος, agg. *aikre*: *aegrum* (accus.), agg. *parkre* (vèd. *bṛhát-*), *malke*[13]: ἀμολγός (da ἀμέλγει «munge»)[14].

In A abbiamo pochi esempii e alquanto dubbii: *malke*, *lake*, *swase*, *āre*, *sāle*, *rake*[15]; giacché possiamo sospettare un **-ō-*, ma non provarlo, in *yerpe*, *treka*, *rite*, *āklye*, *wäṅke*, *wampe*, *wraske*, *ime ske*, *rape* ed altri (che troverai in S.S.S., p. 2sg., ma di cui ignoriamo l'etimología); cfr. inoltre B *pest* (accanto a *posṭaṃ*): lat. *post*.[16].

7. Veniamo all'itàlico (chiamato ancora da qualcuno *osco-umbro*). Parto dal fondamentale Von Planta, *Gramm.*, p. 115 sg., il quale cita varii autori che ammettono «nicht ohne einige wahrscheinlichkeit» trapasso di **ŏ* in *a* in vicinanza di *w* (*u*), anche se separato da una consonante: e cita l'umbro *auif*, *auif*, *auieclu* che però è alquanto dubbio: l'*a* potrebbe èssere un antico **ə*, cfr. gr. ᾠόν «uovo»); *sauitu* (?); l'osco *kaula*; l'umbro *saluo-*, osco ˙σαλαFς. *Salaviis*, peligno *Salauatur*: gr. ὅλος, οὖλος; *mallom mallud malud*: gr. μολύνει; l'umbro *vakaze uacose uasetom*, di cui riparleremo; ma sembra dimenticare il peligno *hanustu*, corrispondente al lat. *onustus*, di cui tratta egli stesso alle p. 113, 218, 284, 445, 463 del Vol. I, e alla p. 660 del vol. II.

Ammetto che alcuni di questi esempii sono assai dubbii; ma altri per converso sono solidíssimi. Abbiamo dell'itálico testi talmente scarsi ed in parte oscuri che non è da aspettarsi una messe piú ampia.

8. E veniamo al latino.

È ben vero che di règola il latino conserva **ŏ* i.e.: lat *hostis*: ted. *gast* ecc. Ma vi sono alcuni casi di **ā* intorno ai quali gli studiosi che mi ànno preceduto si sono affannati invano con mentalità nettamente neogrammàtica: e sono *auillus* P.F. 14, da *ouis* (gr. ὄFις ecc.), e cosí *aububulcus*; *fauissa* connesso con *fouea*; *fauet fauēre*, lat. arc. *foue* (CIL I[2], 573); *lauat*: gr λόFει; *pauet pauēre*: gr. πτοεῖ; *cauet cauēre*: gr. θυοσκόος, ted. *schaut* ecc.; *cauerna cauos*; gr. κόοι·χάσματα Es., κοῦλος trisillabo in Omero, Alceo κούλαι; alb. θelε da **kowilo-*, brètt. *kēo* (si à un resto di *ŏ* lat. nel lat. *cous* di Varrone, nel port. *covo* «cavo» e in altre forme romanze, v. *REW*[2] *s.u.* e Meyer-Lübke, *Einf.*[3], p. 160 §143). Si è pensato ad un effetto dell'accento (*cauēre*, *cavérna*, *fauēre*, *lauáre*); ma l'idea è stata respinta con ragione

Cauarillos, gallese *caur*, cornovagliese *caur*, dal protocèlitico **kawaro-*, cfr. Pedersen *KZ.*, 45 (1913), 72 sgg. L'irl. ant. *caur* viene forse dal britànnico (Pedersen). Son tutte forme imparentate con il lat. *cauos* (v. sotto).

[13] Del toc. A *mālkant* (terza plur. del pret. medio) non possiamo èsser ben certi che si tratti di un **ŏ*.

L'*ā* tocario (che può essere *ā* o *ā*) potrebbe anche rappresentare un **ē* indoeuropeo.

[14] Su ἀμολγός v. Devoto in *Festschrift Debrunner*, Berna, 1954, p. 121 sg. (e cfr. βουμολγός e ἱππημολγός). Fa meraviglia veramente che il Frisk, nel 1960, nel suo célebre *Diz. etim. greco*, ignori il lavoro del Devoto.

[15] Piú complicato è il problema di toc. A *waṣt* casa, B *ost*, che è però certo connesso con il gòt. *wisan*, ted. *wesen*, vèd. *vástu* «abitazione», *vásati* ecc. (sul greco omèrico *Fάστυ* cfr. il mio lavoro in *Mél. Fohalle*, Gembloux (Belgio), 1969, p. 25).

[16] Su **ŏ* i.e. in tocario v. anche E. Schwentner, *Gesch. der idg. Sprachw., Tocharisch*, Berlino e Lipsia, 1935, p. 34.

da altri, perché si à *cáuet*, *cáuos*, *láuat*, e anche *láuere* (forma più antica, conservata p.es. nelle *Odi* di Orazio, in Catone e in Virgilio).

Si è arrivati al punto di suppore che *ouis* (gr. *ὄϝις* ecc.) fosse parola dialettale, perché la parola «urbana» doveva essere **auis* (Meillet, *Esquisse d'une hist. de la langue lat.*[3], Parigi, 1966 [ristampa], p. 101). Troverai tutta la bibliografia, piuttosto abbondante, in Sommer, *Hand.*[2-3], p. 109; Leumann, *Lat. laut – und formenl.*, Mònaco, 1928, p. 61. Aggiungerò *uacat*, *uacuos* accanto a *uociuos*, di cui rèstano tracce nell'it. *vuoto*, fr. *vide* da *vuide* (Meyer-Lübke, *Einf.*[3], p. 160, §143 con bibl.), ingl. *void* dal francese dialettale; forme con *ā* per **ŏ* si trovano anche in itàlico, v. sopra [17]. Nota anche il lat. *ocris*, forse dialettale (itàlico), certo connesso in ogni modo con il greco *ἄκρος*, e *saluos*, gr. *ὅλος* om. iòn. *οὖλος* di cui ò già parlato di sopra a propòsito dell'italico.

Ci sono poi due casi che nessuno pare aver mai notato, e che sono a mio avviso chiarissimi.

Uno è il lat. *auris* «orecchia», parola rappresentata in quasi tutte le lingue i.e. (germ., bàlt., slavo, greco, armeno, albanese). Nelle altre lingue abbiamo:

A. Il grado **ōu* (od **ō*, per riduzione del dittongo lungo) in gr. dòr. *ὦς*, *ὤϝατα*, Alcmane, *ἀμφῶες*, Teòcrito, dòr *ἐξωβάδια·ἐνώτια* Esichio, alb. *veš* (da **ōus*-).

B. Il grado **ŏu* nell'àtt. *οὖς*, *οὔατος* (così dice il Walde-Hofmann voce *auris*); *οὖς* è forse da **ousos* secondo il Frisk, *s.u.*; la cosa *non* mi pare però proprio certa, perché in greco davanti a consonante i dittonghi lunghi si abbrèviano.

C. Il grado «zero» **ŭ* nell'avèst. *uši* (duale) e nell'armeno *unkn* (Hübschmann, *Arm. Gr.*, Leipzig. 1897, p. 484, § 343; Meillet *MSL* 9 (1896) p. 369 n. I)[18].

Le altre lingue (bàltico, germànico, slavo) ammèttono sia **ău* sia **ŏu*.

[17] Dunque tanto in latino quanto in itàlico e in cèltico **ŏ* tende a delabializzarsi in *ā* in vicinanza di *w* (ma *saluos*?); il che può essere annoverato — fermo restando quanto scrissi in *PMLA*, cfr. qui la n. 11 — come un'altra isoglossa che unisce il latino, l'itàlico ed il cèltico, oltre a quelle già ben note.

[18] Meillet, *Altarmenisches elementarbuch*, Aidelberga, 1913, p. 19, §26 II b dice che *i*, *u* àtoni rèstano davanti a *n* seguito da velare (altrimenti cadono, cfr. anche Meillet, *Esq.*[2], p. 20 sg.): quindi gen. *unkan*, dat. *unkan*, loc. *unkan*. Siccome abbiemo al nominativo *unkn*, dove l'*u* è presumibilmente tònico, questo *u non* può rappresentare un **ou* o **au* o **eu* che si riduce ad *u* in sillaba àtona (Meillet, *Esq.*[2], Vienna, 1936, p. 21). Anche nell'*Esq.*, p. 21 il Meillet afferma che *unkn* contiene un **ŭ* i.e.

Siccome mi pare inammissibile un latino *au* da **ou* (che avrebbe dato **ū* in latino) non vedo altra soluzione che di trarre *auris* direttamente da **ousi-s*. E lo stesso vale per il cèltico, dove abbiamo *Su-ausia* nome di donna, Boisacq *s.u.*; Pedersen, I, p. 55, e irl. ant. *au* da *auzos* (Marstrander, *NTS* 3 (1928), p. 251.

L'altro caso e il lat. *hau*, *haud*, che (come altre parole) avrà un *h-* non etimològico, dovuto forse ad iperurbanismo (cfr. *ānser* per **hanser*, ted. *gans*; *haedus*: *ēdus*; *hircus*: *irpus*)[19]; e il *-d* finale è forse aggiunta analògica. L'ètimo di questa parola è dato come oscuro da tutti i dizionarii etimològici, e così quello del gr. *οὐ*; solo Meillet, *MSL* 23 (1935), p. 223, accettando la proposta di V. Henry (e dell' Osthoff, che non nòmina) accosta il greco *οὐ* al lat. *hau(d)* e all'armeno *oč*, il cui *č*, sarà in qualche modo un **k*[u]*id* (cfr. il gr. *οὐκί*, poi abbreviato in *οὐκ*). L'o armeno per *ou* non pare faccia difficoltà (Meillet, *Esq. d'une gr. comp.*[2], p. 44).

9. Sembra dunque che la sola lingua del tutto impervia al trapasso di **ŏ* in *ā* sia il greco (giacché per *ἄστυ* credo di aver provato un ètimo troiano o in ogni caso illírico, cfr. i succitati *Mél. Fohalle*, p. 25 e 31); eppure anche qui si trova qualche esempio, come *σοφός σαφής*; lat. *ocris* umbro *ocar*: gr. *ἄκρος* e altri, che ànno fatto pensare allo Hirt (*Idg. gr.*, II, *Vok.*, Aidelberga, 1921, p. 181)[20] ed ancora piú recentemente al Szemerényi (*Einführ. in die vergl. Sprachw.*, Darmstadt, 1970, p. 81) un'alternanza i.e. **ā*: **ŏ*, che mi pare un misero ripiego (come pure **ā*: **ō*, ed anche **ē*: **ă*, Hirt, *ibid.*, p. 183 sg.).

10. La conclusione è che *non* con il mètodo neogrammàtico (che pòstula soluzioni isolate per ciascuna lingua, seguendo lo Schleicher), ma solo con il mètodo neolinguistico si può risolvere questo problema. E precisamente:

A. Osservando se sia piú antico **ŏ* od **ā* nelle lingue i.e.: e se ne conclude che **ŏ* è piú antico, benché appaia nell'*àrea minore* (che però include l'*àrea isolata*, latino—itàlico—paleovèneto—cèltico), sia perché manca una *ratio* per il presunto trapasso da **ā* ad **ŏ*, sia per via

[19] Si ricordi il cèlebre *hinsidias* di Catullo 84 e v. Sommer, *Hb.*[2-3], p. 193 sgg. e Leumann, *Lat. gr.*, p. 139; e inoltre il *rusticus fit sermo si aspires perperam* di Nigidio Figulo; Quintiliano, *Inst.*, 1, 5, 19 e le citazioni del *Thes.* voce *h*, col. 2390.

[20] Troverai nello Hirt abbondante materiale anche riguardo alle altre lingue indoeuropee; io ò menzionate qui solo le etimologie che mi parévano sicure, o almeno molto probàbili.

della norma dell'àrea *isolata* (v. sopra), sia per la norma delle *àree laterali*; abbiamo infatti:

cèltico	*germànico*	*bàltico*	*slavo*	tocario
ŏ (ă)	*ă (ŏ?)*	*ă (ŏ)*	*ă (ŏ)*	ŏ ed ă

latino	itàlico	greco	armeno	*ittita*	*indo-iràn ico*
ŏ (ă)	ŏ (ă)	ŏ	ŏ ed ă	*ă*	*ă*

È evidente che il tocario da una parte, il latino-celtico-greco-armeno dall'altra fórmano àree laterali.

Dunque **ŏ* è piú antico di **ă*[21].

B. Abbiamo avuto dunque un'antichissima innovazione **ŏ > ă*, che ebbe il suo epicentro, come tante altre, nell'àrea slavo-iràn ica, e anzi in questo caso proprio (pare) nell'àrea iràn ica (giacché lo slavo distingue ancora **ŏi* da **ăi* in posizione finale). Tale innovazione, dotata di una forza espansiva enorme (quale forse ben poche innovazioni ànno) à invaso ad Oriente l'indo-iràn ico e in gran parte il tocario, ad Occidente il germànico, lanciando punte in cèltico, in latino, in itàlico, forse in greco, certo in armeno.

Quanto sopra è confermato dal trattamento símile (ma *non* uguale) di **ō*, che diventa spesso *ā*; ma per es. in lituano resta spesso *ō*[22].

Dunque il bàltico *non* fu l'epicentro delle due innovazioni parallele e connesse, ma si presenta come una zona marginale ed arcaica rispetto allo slavo (si pensi al lat. *uir*, irl. *fer*, germ. **wiras*, lit. *výras*, vèdico *vīrá-ḥ*; lat. *deus*, lit. *dievas*, vèd. *devá-ḥ* ecc.). Ma di questo argomento (come di **ŏ > *ă*) penso trattare piú particolareggiatamente in altri lavori[23].

Istituto di Glottologia
Via Sant'ottavio 20
10124 Torino (Italie)

Giuliano BONFANTE

[21] Questo a prescindere da certe specialissime qualità di **ă* i.e., e precisamente: 1. L**ă* non rientra mai in nessuna serie apofonètica; 2. L'*ă* à valore nettamente fonosimbólico (lat. *aeger*, *caecus*, *claudus*, *paetus*, *ualgus* ecc. ecc., e tale valore è certo antico, cfr. p.es. il gòt. *haihs*, toc. A *ekro*, B *aikre*).

[22] Per il momento rinvio a Meillet, *Dial. i.e.*, p. 55. Cfr. p.es. lat. *octāuos* da *octō* (**oktṓu*, vèd. *aṣṭáu*). V. ora anche Z. Zinklavičius in *Balto-slavjanskiĭ sbornik*, Mosca, Accad. delle Scenze, 1972, p. 5 sg.

[23] Anche in ittita cuneiforme si trova a mio parere una traccia di **ŏ* nell'accusativo plurale dei temi in *-*ŏ-*, che è *-us*: nom. sing. *atas*, accus. plur. *atus* (cfr. p. es. Sturtevant, *A comp. gr.*, Philadelphia, 1933, p. 178).

Mary BOYCE

ON VARUNA'S PART IN ZOROASTRIANISM

Through the work of successive scholars a strong case has been established for interpreting the name of the supreme God of the Iranians, Ahura Mazdā, as "Lord Wisdom", parallel to that of Ahura Mithra, "Lord Covenant"[1]; and for identifying him with the nameless Asura of the Rigveda, who was above both Mitra and Varuṇa, and who (there is some slight evidence to suggest) was originally known as Asura *Medhā[2]. This identification gains support from the fact that Ahura Mazdā is as far over the Iranian Mithra as the Rigvedic Asura was over his Indian namesake. If one accepts it, however, one has to abandon the theory which has long prevailed (though never unchallenged) that Ahura Mazdā is to be identified with Varuṇa, and must reconsider the question whether there is in fact any Iranian counterpart to this great Vedic god.

During recent decades work on Varuṇa has led distinguished scholars to conclude that this divinity was of the same essential character as Mitra, with whom he is so closely linked; and that his name is to be interpreted as "Troth" or the like[3]. Oaths were sworn in Iran and India by these two ethical deities. Those sworn by the Iranian Mithra were taken before fire (either in its heavenly form, the sun, or burning here on earth), those by Varuna before water (from the boundless ocean to drops in a little bowl); and fire and water were so closely associated with the two divinities that Mithra was sometimes identified with the sun, and Varuṇa became an Indian Poseidon.

[1] See A.V.W. Jackson, *An Avestan Grammar*, Part I, Stuttgart, 1892, p. 102; *GIP* II, p. 632; *Persia past and present*, p. 362; Sten Konow, "Medhā and Mazdā", *Jhā Commemoration Volume, Essays ... presented to ... Gangānatha Jhā*, Poona Oriental Series no. 39, 1937, 217-222; P. Thieme, "Die vedischen Āditya und die zarathustrischen Amaša Spanta", *Zarathustra*, ed. B. Schlerath, Darmstadt, 1970, 404-410.

[2] See both Konow and Thieme, art. cit. The evidence as to his name lies in RV. 8.6.10.

[3] See A. Meillet, *JA* 1907, 156-158; H. Lüders, *Varuṇa*, ed. L. Alsdorf, I and II, Göttingen, 1951, 1959; P. Thieme, *Mitra and Aryaman*, *Transactions of the Connecticut Academy of Arts and Sciences*, 41, 1957, 61-71; *JAOS* 80 (1960), p. 301.

Now in the Zoroastrian pantheon there is a divinity who partners Mithra, sharing with him the title of Ahura (otherwise accorded only to Ahura Mazdā), and some of his most important functions. This being is, moreover, a god of water, and appears with Mithra when the latter is linked with fire. He bears the name Apąm Napāt, "Son of the Waters", and has his Vedic counterpart, Apām Napāt; but in both pantheons this divinity is of mysterious character, and his true identity has been disputed. In the present paper it will be argued (as fully as space permits [4]) that "Apām Napāt" was in fact an appellation of the Indo-Iranian Varuna; and that in Iran this appellation wholly replaced the god's proper name (as her epithets *arədvī sūrā* seem to have replaced that of the goddess *Harahvatī [5]), whereas in India it was largely transferred to other divine beings.

Let us first consider Vedic Apām Napāt. As an independent divinity he appears to play a minor role, and only one hymn is addressed to him in the Rigveda, RV. 2.35. Yet in this "il est célèbré en termes magnifiques" [6], especially where it is said (v. 2) that "Apām Napāt, the Master, has created all beings through his power as Asura" (*apáṁ nápād asuryàsya mahnā́ víśvāny aryó bhúvanā jajāna*). He has the epithet "urger on of horses", *aśuheman*, which is apt for a water-god who controls the "water-horses", the waves; but in Vedic exegesis this is taken as a characteristic epithet of Agni, with whom Apām Napāt is commonly identified [7]. The association of fire-god with water is remarkable, and has perhaps been best explained by H. Oldenberg [8], who sought the cause in the dependence of plants for their life on water. From plants come the sticks which, when rubbed together, "give birth" to fire; and Indian thinkers held, it seems: "im Wasser also muss die Kraft latent enthalten sein, die aus dem Holz der Pflanzen als Feuer hervorbricht" [9]. Further, the quenching of fire in water was seen as returning it to its native element [10]. For these

[4] The matter has now been entered into more fully (with reference also to divergent views on the character of Mitra and Varuṇa) in the writer's *History of Zoroastrianism* (*Handbuch der Orientalistik*, ed. B. Spuler), Vol. I, ch. 2 (in the press).

[5] See H. Lommel, "Anahita-Sarasvati", *Asiatica*. Festschrift Friedrich Weller, Leipzig, 1954, 405-413.

[6] A. Bergaigne, *La religion védique*, II, p. 18.

[7] See the index-volume to Geldner's translation of the Rigveda prepared by J. Nobel, *Harvard Oriental Series*, 36 (1957), p. 36, for passages referring to Apām Napāt as "eine besondere Form des Agni".

[8] See his *Die Religion des Veda*, 2nd ed., 1916, 113-120.

[9] *Ibid.*, p. 113.

[10] *Ibid.*, p. 114.

reasons, Oldenberg suggested, there came about a contamination of Agni, the fire-god, with Apām Napāt, whom he saw as an Indo-Iranian "water-spirit" (*Wasserdämon*) [11]. In the ritual, however, which is usually more conservative than myth, the connection of Apām Napāt remains exclusively with water [12].

Oldenberg's interpretation was at first accepted by L. H. Gray, who supported it with Avestan evidence concerning Apąm Napāt [13]; but later this scholar changed his mind, and thereafter the theory has been largely ignored. It appears, however, to offer a satisfactory explanation of anomalies in the concept of the Vedic Apām Napāt; and only one modification seems needed to make it truly convincing, and that is to replace Oldenberg's unknown "water spirit" by great Varuṇa. There are at least two Rigvedic verses which directly support this further step. In one (RV. 5.3.1) it is said: "You, Agni, are Varuṇa when you are born. You are Mitra when kindled ..."—that is, Agni is Varuṇa when the water-nourished sticks first yield a spark, but becomes Mitra when this spark springs into a blaze. The second verse (RV. 10.8.5) runs: "You (Agni) become the eye and protector of great *ṛta*; you become Varuṇa, when you enter on behalf of *ṛta*, you become Apām Napāt, O Jātavedas". Here the proper name Varuṇa, and the appellation "Son of the Waters" appear to be used in apposition within the one verse to indicate the great Asura with whom Agni is being at that moment equated. It follows that (metre permitting) one could rephrase the first verse as "You, Agni, are Apām Napāt when you are born...".

That Agni's identification with Varuṇa Apām Napāt was only occasional (however frequent) is further shown by the fact that in at least one Rigvedic hymn Savitṛ is also named Apām Napāt [14]. This was evidently because he was linked with the sun, which was thought as it set to quench itself in the seas beneath the earth. So it could be said: "When it (the sun) sinks in the water, it becomes Varuṇa" [15], or in other, parallel terms, Savitṛ becomes Apām Napāt.

[11] *Ibid.*, 117-119.

[12] See A. Hillebrandt, *Ritual-Literatur*, Strassburg, 1897, p. 129; Oldenberg, *op. cit.*, 117-118; A. B. Keith, *The religion and philosophy of the Veda and Upanishads*, Cambridge Mass., 1925, p. 135.

[13] "The Indo-Iranian deity Apąm Napāt", *ARW* 3 (1900), 18-51.

[14] RV. 1.22.6, cf. 10.149.2 (where the vocative Apām Napāt may be addressed to Savitṛ, if it is not Varuna himself who is there directly invoked).

[15] KB.18.9 (see Lüders, *Varuṇa*, I, p. 46; F. B. J. Kuiper, *IIJ* 8 (1964), p. 107 with n. 56).

It seems that it was through such identifications that Varuṇa largely lost his epithet "Son of the Waters" to other gods, although one Rigvedic hymn survives addressed to him in his own person as Apām Napāt, the great Asura and creator-god. Varuṇa was still recognized, moreover, as "Child of the Waters" (*apām śiśur*) [16], and fully retained his character of water-god. The beneficent activity of dispensing rain was his [17], and the later development of his concept was wholly on these naturalistic lines, so that in post-Vedic times he was "der Gott des Wassers, der Gott des Meeres, ein indischer Neptun" [18].

The case of the Iranian Apąm Napāt is in some ways strikingly similar. He too appears at first sight (though probably for quite different reasons) a minor figure; but though he is not prominent in the Avesta, his dignity too is very great. The most striking passage in his honour is Yt. 19.52: "We worship the high Lord, imperial, majestic, Apąm Napāt, who has swift horses, the hero who gives help when called upon. (It is) he who created men, he who shaped men, the god amid the waters, who being prayed to is the swiftest of all to hear" (*bərəzantəm ahurəm xšaθrim xšaētəm apąm napātəm aurvat.aspəm yazamaide aršānəm zavanō.sum, yō nərəuš daδa, yō nərəuš tataša, yō upāpō yazatō srut.gaošō.təmō asti yezimnō*). This verse has striking similarities with RV. 2.35.2, in that the god is addressed as Ahura and creator of men. Its opening words are used in all invocations of the "Son of the Waters"; and in Sasanian and living Zoroastrianism this divinity is known accordingly as Burz or Burj, the "High One" (glossed in one Pahlavi text as *Burz ī Āβān-nāf*) [19]. This usage in itself suggests that Apąm Napāt was not originally regarded as a proper name, but simply as an appellation, *bərəzant-Ahura-* being preferred to it in addressing the god.

Another impressive passage concerning Apąm Napāt occurs in Yt. 13.95: "Mithra of the wide pastures will further all ruling councils of the lands, and pacify (the lands) that are in turmoil. Henceforth the mighty Apąm Napāt will further all ruling councils of the lands, and restrain (the lands) that are in turmoil" [20]. In this verse these two great Ahuras are thus seen acting together and as

[16] VS.10.7 (cited by Lüders, *op. cit.*, 50-51).

[17] See Lüders, *op. cit.*, II, 715-720.

[18] *Ibid.*, I, p. 9.

[19] *Zādspram* III.8 (ed. B.T. Anklesaria, see his intro., p. lxxiii).

[20] On this verse and its significance see I. Gershevitch, *The Avestan hymn to Mithra*, Cambridge, 1959, 27-28, 59-60.

equals for the same end, to preserve order, *aša*, in human society, just as Mitra and Varuṇa work together to protect *ṛta*. Similarly Yt. 19.35 ff. tells how in turn they seek to guard the divine Khvarənah or kingly Glory by which legitimate rule is maintained among the Iranians. When Yima allowed a "lying, untrue word" into his mind, Khvarənah fled, to be protected by Mithra and fire. Then, treatened once more by evil, it took refuge in water, that is the sea Vourukaša, where Apąm Napāt laid hold of it "at the bottom of its profound bays" [21]. Here again one has the two great Ahuras acting to protect society, each this time in connection with his own especial element of fire or water.

Apąm Napāt appears as a water god in several verses of the *Tištar Yašt*, where (v. 34) it is said that he (again like Varuṇa) "distributes to the material world those waters assigned to dwelling places...". The Pahlavi texts present "Burz" primarily as a divinity of water, but they also celebrate him still as the god who watches over Khvarənah. The following passage is the most comprehensive: "The abode of the *yazad* Burz is there where are Ardvīsūr and the undefiled Waters. And his chief duty is to distribute the water of the sea (Vourukaša) to all regions. This task too is *his, that he saves creatures from high surges in crossing the sea, and watches always over Khwarrah" [22]. It was presumably because of his care for Khvarənah or the Glory of the Iranian peoples that the following strange myth is told of him: "Every third year many from non-Iranian lands gather together upon the summit of Mount Harburz, in order to go into the Iranian lands to cause bringing of harm and the destruction of the world. Then the god Burz comes up from the depths of the water Arang and arouses, upon the highest point of all that high mountain, the bird Camrūš, which pecks up all those from non-Iranian lands as a bird pecks up grain" [23]. This quaint tale, for all its oddity, is basically in harmony with the general concept of

[21] It is highly probable that with developments of the hymn in oral transmission vv. 36-46 are elaborations of the original text. Thus in vv. 36, 37 one has the logical absurdity of Khvarənah leaving Yima for a second and third time. This gave the poets scope to introduce first Thrāetaona (the hero regularly associated with Mithra) and then all the other heroes who usually follow him. V. 46 is evidently a specifically Zoroastrian addition. These interpolations obscure the links both between Mithra and fire, and between Mithra and Apąm Napāt.

[22] *Great Bundahišn* XXVI.91, ed. T.D. Anklesaria, p. 175; transl. B.T. Anklesaria, p. 227. On this passage see H.W. Bailey, *TPS*, 1956, p. 89, and on Apąm Napāt's dwelling also Darmesteter, *ZA* 2, p. 366 with n. 9.

[23] *GBd.* XXIV.24 (ed. *TDA*, 153-154; transl. *BTA*, 197-199).

Apąm Napāt as one who helps to uphold the Iranian realm, and to ward off the forces of disruption.

This is virtually all that is said in the Zoroastrian texts of the "Son of the Waters"; but limited though it is, it is certainly remarkable. The cultic facts are also striking, for in observance likewise the two Ahuras, Mithra and Apąm Napāt, are closely associated. The forenoon of each day, Hāvan Gāh, is under the protection of Mithra, and he is invoked in all prayers said then; and the afternoon, Uzērin Gāh, is assigned to Apąm Napāt, who is therefore remembered in all prayers spoken at that time[24]. (Since the cult is of basic importance, it is probably because of these dedications that in the Iranian texts Mthra always precedes Apąm Napāt)[25]. Moreover, just as in the Vedic ritual Apām Napāt is linked with Water, so in the Zoroastrian *yasna* it is Apąm Napāt who is invoked together with Water[26] (though elsewhere, as in the *Ābān Nīyāyeš*, he has yielded place to the river-goddess Arədvī Sūrā). As the *yazad* Burj he is still invoked in all Zoroastrian ceremonies devoted to the "33 *yazads*".

Thus though Apąm Napāt is overshadowed in Zoroastrianism, and has no *yašt* dedicated to him, or feast, and no day or month of his own, yet both the cultic and literary evidence show that he was once a very great god, whose glory has never been wholly eclipsed; and meagre though the material is concerning him in comparison with all that is said about Vedic Varuṇa, nevertheless the concepts of the two Asuras, Mitra-Varuṇa, and the two Ahuras, Mithra-Apąm Napāt, appear strikingly the same. Even the choice of words in Yt. 13.95 seems significant, for whereas Mithra "will pacify" (*rāmayeiti*), Apąm Napāt "will restrain" (*nyāsāite*)[27]; and to restrain or fetter is a characteristic activity of Vedic Varuṇa's. What makes the identification virtually certain, moreover, is that through it an identical structure is established in the relationship of the great Lords of the Vedic and Avestan pantheons, so that in both the Lord Wisdom is

[24] See *Dinkard* IX.9.7 (8.5), ed. Sanjana, XVII, p. 15, Madan p. 793. 13-15, transl. West, *SBE* 37, 183-184.

[25] Hāvan Gāh was necessarily assigned to Mithra as lord of the rising sun, and of the sacrifice. See further Boyce, "On Mithra's part in Zoroastrianism", *BSOAS* 32 (1969), 26-27. In Zoroastrian observance a third daylight *gāh*, Rapithwin, is set between Hāvan and Uzērin in summer; but this may owe its origin to symbolism connected with Zoroaster's own preaching, see further Boyce, *Hist. of Zoroastrianism*, vol. I.

[26] Y.2.5 *et passim*.

[27] On *nyās-* see W.P. Schmid, *IF* 62, (1956), 235-239, who derives the word from *yās-* "hold, take" (against Bartholomae, *Air. Wb.*, 1289).

the highest of the three gods, remote and mighty, and not, it seems, circumscribed through being associated with any natural phenomenon or particular range of activity; while beneath him are the closely-knit pair, active, immediately powerful, and linked with the physical elements of water and fire.

Perhaps because of his remoteness, and lack of immediate connection with the cult, Asura *Medhā was already receding into oblivion in Rigvedic times, whereas in Zoroastrian Iran it was *Vouruna Apąm Napāt who suffered relative eclipse[28]. It would be easy to assume that this came about because Mithra had already in pagan times become dominant over him, through a development opposite to that which took place in India; but there is evidence to suggest that *Vouruna had in fact an exalted place in the ancient Iranian pantheon, not unlike that held by Varuna in India. Thus, though this is at first sight surprising, it seems that when the pagan Iranians spoke of "the Ahura", they meant, not Ahura Mazdā, but *Vouruna. Mazdā himself is never, as far as can be established, invoked as "Ahura" alone, without his proper name; and among the Persians name and title had already been fused by the 5th century B.C. into the one word Ahuramazda. This even occurs compounded with that of Mithra in a proper name, attested (it seems) both in an Old Persian form preserved by Plutarch as Mesoromasdes[29], and in Middle Persian Mihrohrmazd[30]. (It was presumably an old compound, which continued in use among Zoroastrians despite possible theological objections). The only god who can be proved to have been addressed by the title "Ahura" alone is *Vouruna Apąm Napāt, regularly invoked as *bərəzant- Ahura-*. This fact, coupled with the constant association of Mithra and Apąm Napāt, makes it almost certain that in the *dvandva* compound *miθra ahura bərəzanta*, 'the two High Ones, Mithra and the Ahura'[31], the Ahura is Apąm Napāt (an interpretation suggested long ago by Spiegel, but without the further identification of Apąm Napāt with *Vouruna)[32]. It also seems

[28] That *Vouruna is the form which Indo-Iranian Varuna would have taken among the Avestan people was postulated by Gershevitch, *AHM*, p. 47 n.

[29] See S. Wikander, "Mithra en vieux-perse", *Orientalia Suecana*, I (1952), 66-68; Kuiper, *IIJ* 4 (1960), 187-188.

[30] See F. Justi, *Iranisches Namenbuch*, p. 216. Cf. Māhohrmazd, *ibid.*, p. 187.

[31] Yt.10.113, 145; Ny.1.7.

[32] See his *Die arische Periode und ihre Zustände*, Leipzig, 1887, p. 187. Conversely Gershevitch, *AHM*, p. 49, proposed seeing *Vouruna in "the Ahura" of the compound, without reference to Apąm Napāt.

likely that since the proper name *Ohrmazdād* exists, "Created by Ahuramazda"[33], the rare *Ahuradāt*[34] should be differently interpreted as "Created by the Ahura", i.e. by *Vouruna. Since the name *Mihrdāt* is abundantly attested[35], the trinity would thus be symmetrically represented in Iranian nomenclature.

Ahuradāta also exists as an adjective, surviving only in fixed constructions with the two nouns *ząm* "earth" and *vərəθraγna* "victory". In Zoroastrian theology Ahura Mazdā is the ultimate Creator of all things, and there is no doubt that in time the *ahura* of this adjective came to be regarded as referring to him. The probability is, however, that originally *Vouruna was meant[36], for his Indian counterpart fulfils many functions as creator; and this indeed is in all likelihood one of the reasons for the god's relative eclipse in Zoroastrianism—that when Zoroaster preached that Ahura Mazdā was the ultimate Creator of *all* things good, *Vouruna was robbed of one of his characteristic functions, whereas Mithra's roles of judge and overseer were less affected by the new doctrines, and so his position remained virtually unaltered. That creative functions were transferred in Zoroastrianism from *Vouruna to Ahura Mazdā is suggested by the Avestan texts themselves; for Windischmann pointed out how closely the words spoken of Apąm Napāt in Yt. 19.52: "who created men, who shaped men" (*yō nərəuš daδa. yō nərəuš tataša*) are paralleled by those used of Ahura Mazdā in the more recent Y. 1.1: "who created us, who shaped (us)" (*yō nō daδa, yō tataša*)[37]. Probably in ancient times "the Ahura", *Vouruna, was also hailed as creating the earth which men trod upon, and the victory by which the righteous could defend *aša*, his especial charge. The pagan Ahura Mazdā was perhaps remote, like the Vedic Asura (who acted through agents rather than immediately); and it may well be that the adjective *mazdadāta* "created by Mazdā" was in fact a Zoroastrian coinage, evolved to stress the concept of the creative activity of the supreme Lord, and used therefore with deliberate doctrinal intent. Thus when Apąm Napāt is invoked with Water in the *yasna*, the Water is always qualified as *mazdadātā*. Elsewhere, as Benveniste has pointed out, "victory" is

[33] See Justi, *op. cit.*, p. 10.
[34] See E. Benveniste, *Titres et noms propres en iranien ancien*, Paris 1966, p. 95 (s.v. *Urdadda*).
[35] Justi, *op. cit.*, 209-213.
[36] See Gershevitch, *AHM*, p. 50.
[37] *Zoroastrische Studien*, Berlin, 1863, p. 180.

called both by its ancient fixed epithet *ahuradāta* and also, as if by a deliberate, counter-balancing gloss, *mazdadāta*: *vərəθraγnəm ahuraδātəm barō.x'aranəm mazdaδātəm*[38]. It seems possible, too, that *mazdayasna* "one whose worship is addressed to Mazdā"[39] was dogmatically used, not simply in apposition to *daēvayasna*, but to emphasize that within the Ahuric religion as preached by Zoroaster all devotion was ultimately to be paid to Mazdā. (A distinctive *Mithrayazna* is known as a proper name[40], but this was dropped in later Zoroastrianism, a fate which may also have overtaken an **Ahurayasna*).

The place in the Avesta where transference of worship from "the Ahura" to Ahura Mazdā seems most clearly traceable is *Yasna Haptaŋhāiti*. It is generally agreed that this is an ancient text, which has been only superficially adapted to Zoroastrianism. It is of composite character, and once formed, it seems, a short liturgy to accompany offerings to fire and water. It would thus have fittingly been dedicated in pagan days to Mithra and *Vouruna, and though in its present form it is explicitly devoted to Ahura Mazdā, some of the words addressed to him would undoubtedly be more appropriate to "the Ahura". Thus his worshippers say to him: "You are harm to him whom you may destine for harm"[41]—words fitting for *Vouruna, who with Mithra administers stern justice, but discordant with the character of Ahura Mazdā as preached by Zoroaster. Even more strikingly, the Waters are called "the Ahura's wives", *ahurānī*[42], a concept paralleled in the Rigveda by the idea that the Waters are the wives of Varuna, *varuṇānī*[43]. This is the only place in the whole Avesta where *Vouruna's attributes as god of the waters are thus transferred to Ahura Mazdā; and it provides a further piece of evidence for the Iranian usage whereby *Vouruna was spoken of simply as "the Ahura".

Why it should have been that in India Asura *Medhā lost his proper name, becoming simply "the Asura", whereas in Iran this fate befell *Vouruna, remains obscure. The usage contrasts with the ritual requirement in both lands, that Mithra (Mitra) must always be invoked by his own name for his worship to be effective. It seems likely that

[38] Vd.19.37, cited and commented upon by Benveniste, *Vṛtra et Vṛθragna*, Paris, 1934, p. 49.
[39] See Benveniste, "Le terme iranien *mazdayasna*", *BSOAS* 33 (1970), 5-9.
[40] See *ibid.*, p. 9.
[41] Y.36.1.
[42] Y.38.3.
[43] See RV. 2.32.8, 7.34.22.

the fact that *Vouruna was regularly addressed simply as "Ahura" made it easier in Zoroastrian times to annex much of his cult, whether consciously or unconsciously, to Ahura Mazdā. Later the popularity of the river-goddess Arədvī Sūrā (due probably in part to her assimilation to an alien mother-goddess) seems to have driven him as Apąm Napāt still further into the background; but the cult remains in part conservative, and in the *yasna* and the daily prayers of Uzērin Gāh the Zoroastrian priests are faithful to "the Ahura" of old, as they still are to his brother Mithra. In this they are evidently obeying the teachings of their prophet, who himself offered his worship to "Mazdā and the (other) Ahuras"[44].

30 B, Shepherds, Highgate
Londres N. 6 (Grande-Bretagne)

Mary BOYCE

[44] Y.30.9; 31.4. For the Zoroastrian veneration of Mithra see further Boyce, "On Mithra, lord of fire", *Monumentum H. S. Nyberg*, ed. J. Duchesne-Guillemin, *Acta Iranica* (in the press).

Colette CAILLAT

A PROPOS DE SANSKRIT *CANDRIMĀ-*, «CLAIR DE LUNE»[1]

À la liste des vocables skr. qui signifient le «clair de lune», les lexicographes tardifs ont ajouté *candrimā-* : ce nom est évidemment apparenté à *candra-* qui, comme on sait, a d'abord eu pour sens «brillant, lumineux», avant de devenir, en skr., le nom usuel de la «lune» (Wackernagel-Debrunner, Ai. Gr. 2, 2, p. 849, 854). Anomale, la formation de *candrimā-* a été discutée à plusieurs reprises. Elle a été rapprochée du mi. *candimā*; et du skr. *pūrṇimā* «(nuit de la) pleine lune» (class., cité Amarakośa 1, 1, 3, 7; pkr. *puṇṇimā*)[2].

Les données mi., cependant, n'ont jamais fait l'objet d'une analyse systématique. Les principales ont été, dès 1900, consignées par Pischel, dans sa Grammatik der Prakrit Sprachen (§ 103); mais, comme il était difficile, à l'époque, d'en prendre plus qu'une vue très générale, les conclusions qui en ont été déduites (ib.) sont sujettes à caution. Pischel supposait un **candriman-*, dérivé à l'aide du suffixe d'abstrait *-iman-*, lequel, devenu *-imā*, est éventuellement féminisé en pkr.; il admettait un transfert ultérieur, et inverse, du mi. *candimā*, fém., dans la catégorie des masc., sous l'influence du skr. *candra-mās-*, «lune». L'hypothèse se heurte à des difficultés, car elle va à l'encontre des données chronologiques[3].

Aussi est-ce à un nouvel examen des documents mi., pa. en particulier, que je souhaiterais procéder dans cette note — en hommage

[1] Les abréviations utilisées sont, en règle générale, les mêmes que dans le *Critical Pāli Dictionary*, cf. *Epilegomena* to vol. I, Copenhague, 1948; en outre, *PTC* (*Pāli Tipiṭakaṃ Concordance*, Londres, 1952-). *c.* (= *candimā*). Noms de langues: amg. (ardha-māgadhī), ap. (apabhraṃśa), gdh. (pkr. gāndhārī), m. (māhārāṣṭrī), mi. (moyen indo-aryen), pa. (pāli), pkr. (prākrit), skr. (sanskrit), véd. (védique).

[2] Cf. Th. Zachariae, *Beiträge zur indischen Lexicographie*, Berlin, 1883, p. 59; L. Renou, *Grammaire sanscrite*, Paris, 1930, §202c; *Fest. für M. Winternitz*, Leipzig, 1933, p. 26 n. 1. (Wackernagel-) Debrunner, *Ai. Gr.* 2, 2, Göttingen, 1954, p. 357 examine successivement *pūrṇimā-* et *candrimā-* : il admet que ce dernier repose sur **candrimān-* × véd. *candrámas-*.

[3] La plupart des savants évitent, désormais, d'expliquer mi. *c.* (etc.) par l'action d'un accent d'intensité, qui aurait déterminé la fermeture en *-i-* de la voyelle *-a-* (explication proposée par Geiger, *Pāli Literatur und Sprache*, Strasbourg, 1916, §19.1; Mayrhofer, *Handbuch des Pāli* I, Heidelberg, 1951, §42. Mais, déjà, Jacobi, *KZ* 35, 573 = *Kleine Schriften* I 83). L'étymologie retenue ici est celle de H. Smith (infra 72).

à un maître qui nous a sans cesse incités à l'analyse des faits, et en a si brillamment démontré les vertus.

Du mi. *candimā*, les exemples sont relativement nombreux. La forme est explicitement enseignée par les grammairiens pa.[4] et par les grammairiens pkr.[5]. Toutefois, tandis que les premiers analysent un nom du genre masc. (cf. skr. *candra-mās-*), les seconds ont en vue un nom fém. (cf. skr., lex. *candrimā-*). S'agit-il du même terme?

En pa., l'emploi de *c.* est pratiquement limité au canon[6]. Ce nom a ensuite embarrassé les grammairiens car il n'était pas la contrepartie attendue (**candamā*) du skr. *candramās-*, dont, cependant, il partageait le sens. Ainsi, au XIIe s., Aggavaṃsa juge nécessaire de se prononcer dans sa Saddanīti, sur les discussions qui opposent les tenants de *candimā* à ceux qui préconisent *candamā*: il tranche catégoriquement en faveur de *candimā* qui, dit-il, est la forme pa. attestée; il rejette *candamā*, qui prend modèle sur le skr. (793, 21-22).

Il rapproche *c.* de *Pāpimā*, le «Malin» et de *puttimā*[7], deux autres noms bien représentés en pa. ancien. Tous trois seraient dérivés à l'aide du suffixe «*imantu*», par quoi est signifiée la possession[8]; ils vaudraient donc «pourvu de *canda*» (infra), «pourvu de malignité» (*pāpa*), «pourvu de fils» (*putta*, *putra*-). Fondée dans le cas de *puttimā*, cette analyse n'est légitime ni pour *c.*, ni pour *pāpimā*[9], du moins d'un point de vue diachronique. Au reste, il semble que la Sadd. n'établisse pas de lien morphologique entre pa. *c.* et le nom simple de la lune, qu'elle cite ('*ma*-'), dont elle détaille la flexion (nom. sg. *mo*, *mā*), et considère le genre (cf. le composé *puṇṇa-mā* ...)[10]. A *c.*, la Sadd. reconnaît deux sens, selon que *canda* est pris comme nom propre de la divinité (*devaputta*) Lune, «qui possède le char céleste (*vimāna*) *canda*», ou comme le nom du vimāna «où siège Canda», «la lune» (148, 15-30). Les deux emplois existent dans le canon pa., et se chevauchent parfois.

[4] Références aux enseignements des grammairiens pa. dans *Saddanīti*, éd. Helmer Smith, Lund, 1928-66; voir V 1, Tables, p. 1372, s.v., et les notes aux passages de la Sadd relatifs à *c.*

[5] Infra, p. 72.

[6] Cf. *The Pali Text Society's P(ali-) E(nglish) D(ictionary)*, s.v.: «the moon».

[7] *Sadd.* 145, 18*; 148, 31-149, 13; 793, 23.

[8] *Ibid.*, 148, 31. sq., 793, 18 sq.

[9] Cf. *ibid.*, 1599, 1, rappelant véd. *pāpmán-*, *mfn.* (nom. sg. *pāpmā*).

[10] *Ibid.* 380, 26* (dans l'énumération des noms de la lune); 244, 25 sq. (masc.); 243, 17 sq., *puṇṇo mo etthā ti puṇṇamī, evaṃ puṇṇamā: ratt'āpekkhaṃ itthiliṅga-vacanaṃ ... (puṇṇa-mā* fém. [*pūṇa-mās-* masc.], cf. *ratti*, *rātri*- fém. «nuit»).

Tout assurée que soit la forme *candimā*, elle n'en devait pas moins choquer quelque peu en mi. (même ancien), où ne sont vraiment vivants que les masc. thématiques (nom. *-o* en pa.). Et en effet, le terme pa. n'a guère d'existence que figé. D'une part, il se rencontre dans trois composés, dont deux figurent dans des clichés, des sutta principalement. D'autre part, quand il est employé comme simple, c'est presque exclusivement au nom. sg., et surtout dans des comparaisons formulaires, en vers, au terme de triṣṭubh ou de śloka dont, accompagné de la particule *va* (skr. *iva*), il fournit la clausule finale:

... *candimā va* [– ∪ – ∪, triṣṭubh], ou
... *va candimā* [∪ – ∪ –, śloka], var. (*yathā*) *pi c.*

Cette fin de vers étant fixée, les pāda qui la précèdent ont été l'occasion de quelques variations, peu originales d'ailleurs, jusqu'aux temps des Apadāna et Vimānavatthu inclus.

Dans sa qualité d'être divin, *C.* est et restera masc., comme les autres «régents» qu'énumèrent deux listes des Ja:

Somo ca rājā Varuṇo ca rājā
Pajāpatī Candimā Sūriyo ca (V 28, 25*-26*, [– ∪ – ∪], triṣṭubh), ou
Dhātā Vidhātā Varuṇo Kuvero
Somo Yamo C. y'āpi Suriyo (VI 201, 24*-25*, [– ∪ ⏑⏑ ⏑], triṣṭubh)

Dans les deux énumérations, C. précède Suriya (le soleil). Cet ordre est constant, que ce soit dans les syntagmes ci-dessus, ou dans le composé *candimā-suriyā* ou encore dans la succession des sutta du Saṃyutta Nikāya: le C. est suivi par le Suriya/(-sutta) S I 50-51 (infra).

Ailleurs, le nom propre est, à peu de distance, annoncé ou repris par son synonyme Canda (masc.); ou bien il est accompagné de l'apposition *devaputta*, clairement pourvue, au nom., de la marque du masc.:

ten' eva so Candimā devaputto (Ja V 33, 19*).

Que C. / Canda fût du sexe masc., l'idée en était sans doute bien ancrée, compte tenu des mythes indiens qui expliquent tantôt les taches de la lune (Ja V 33, 17*-20*), tantôt le phénomène des éclipses, au cours desquelles C. est censé être attaqué, avalé, puis relâché par Rāhu:

Rāhunā upagato (nom. masc.) *va Candimā* (ib. 453, 6*), cf.
Cando yathā Rāhu-mukhā pamutto (ib. 34, 2*)[11a].

Ce dernier mythe a été aménagé à la plus grande gloire du Buddha dans le Candima, sutta qui a très tôt été récité comme «(charme de)

[11a] Cp. *Candra iva Rāhor mukhāt pramucya*, Chāndogya Upaniṣad, 8, 13, 1.

protection», *paritta*[11]; C. aurait été relâché par R. après avoir «cherché refuge» dans le Tathāgata :

Tathāgataṃ arahantaṃ C-ā saraṇaṃ gato (S I 50, 24*).

Ce sutta est un des rares textes qui utilise C. à l'acc. :

... no ce muñceyya C-aṃ,

«si je ne libérais pas C.» (ib. 34* d, śloka; cf. 31*; et, d'autre part, Ja VI 443, 5* d).

Autre particularité du Candima : il est, semble-t-il, le seul texte pa. où C. se trouve éventuellement usité en prose; en pareil cas, le nom propre est toujours accompagné de *devaputta* (S I 50, 17 sq.).

Tout en étant présenté sous d'autres aspects dans le Vv, le devaputta C. y sera également masculin.

Hors des passages ci-dessus, *c.*, moins nettement personnifié, désigne la planète. Le substantif est souvent utilisé comme terme de comparaison, et accompagné de qualifiants qui portent la marque explicite du masc.

Ainsi, un pāda de triṣṭubh montre tel personnage, «comme C. illuminant la nuit», «illuminant la nuit comme (fait) C.» :

obhāsayaṃ (ptc. pr. masc.) *saṃvariṃ C-ā va* (Ja V 14, 21* = VI 243, 13* sq.).

Une autre triṣṭubh, du Dhammapada (pa. et gdh.), invite à «hanter les bons, comme C. le ciel constellé» :

taṃ tādisaṃ, sappurisaṃ ...
bhajetha nakkhattapathaṃ va c. (Dhp 208),
(nakṣatrapatha va cadrimu, Dhp gdh., 177).

Mêmes métaphores, ou assertions comparables, dans des pāda pairs de śloka : c'est là que les exemples de *c.* reviennent le plus souvent :

divā tapati ādicco, rattim ābhāti c.[12],

«de jour brûle le soleil, de nuit brille la lune», S I 15,* 10* (c-d) = 47, 19* (c-d) = II 284, 28* (a-b) = Dhp pa. 387 (a-b), cp. Dhp gdh. 50 :

radi avha'i cadrimu.

Ailleurs, S encore écrit :

samuddo udadhīnaṃ seṭṭho nakkhattānaṃ va c. (I 67, 16*),

«l'océan est le premier des réservoirs d'eau, de même que la lune (est la première, *seṭṭho*, masc., en facteur commun) des constellations» (I 67, 16* a-b; même pāda pair, infra, en amg.).

[11] Cf. S. éd. *PTS*, p. 50, n. 3; E. Waldschmidt, «Buddha frees the disc of the moon», *BSOAS* 33 (1970), 179-183.

[12] Cp. ... *rātrāv ābhāti candramāḥ*, Udānavarga, éd. Fr. Bernhard, Göttingen, 1965, 33, 74.

Une métaphore fréquente assimile à la «lune délivée du nuage», par exemple, l'homme qui, s'étant libéré de sa négligence, manifestant désormais son zèle pour la loi bouddhique, «illumine notre monde» :

so 'maṃ lokaṃ pabhāseti abbhā mutto va c.[13]

Souvent, enfin, le vers évoque la décroissance de la lune lors de la quinzaine sombre, suivie de sa croissance au cours de la quinzaine claire :

..... *kāḷa-pakkhe va c.* (śloka),
..... *sukka-pakkhe va c.*[14]

Le caractère stéréotypé de ces comparaisons est manifeste. Le texte en est d'ailleurs bien établi : il ne s'y rencontre pas de variante qui incite à douter de la forme ou du genre de ce nom.

Les composés dans la formation desquels entre *c.* ne paraissent pas jouir d'une plus large autonomie. On constate, lorsqu'elle est discernable, que la quantité vocalique finale de *candimā-°* est toujours brève; mais le fait, à la jointure du composé, n'enseigne rien sur la quantité étymologique de la voyelle. PTC relève un exemple isolé de *candimāyutta*. Les autres composés, *candima-pabhā* (fém.), *candima-suriyā* (masc. pl.), se lisent dans des phrases formulaires.

En regard de *canda-ppabhā* [– –], «lumière de la lune», plusieurs fois attesté, *candima-pabhā* ([– ∪∪], à l'oblique, *-āya*) fait figure de forme exceptionnelle (S III 156, 22 = V 44, 18, E[e] *candimă-°*; v.l. *candiyā-°*).

Au contraire, le dvandva *candima-suriyā* (*-sūrya-*) est beaucoup plus répandu que ne l'est *canda-s.*. Il aura résisté d'autant mieux qu'il entre dans plusieurs clichés[15]. Exceptionnellement, il s'augmente d'un troisième membre, *-nakkhatta*, préfigurant le composé amg. (infra). Ce composé triparti se trouve dans la formule D I 10, 19 sq. = 68, 22 sq., où se voit, d'ailleurs, combien l'emploi de *c.* est assujetti à une phraséologie traditionnelle, préétablie (*canda-ggāho bhavissati, suriya-gg. bh., ... candima-suriyāṇaṃ patha-gamanaṃ bh. ...*, ib. 10, 13 sq. = 68, 16 sq.).

[13] M II 104, 22* (c-d) = 24* (c-d) = 26* (c-d) = Dhp 172 (c-d) = 173 (c-d) = 382 (c-d) = Th 548 (e-f) = 871 (c-d) = 872 (c-d) : pāda souvent allégués, cf. Sp II 423, 26* (e-f) = Vism 282, 17 (e-f) ... Cf. Udānavarga 15, 1 (e-f), etc.

[14] Vin V 168, 35* (d) = D III 182, 16* (d) = A II 18, 20* (d) = 19, 8* (d) = Ja IV 26, 21* (d) = Th 292 (b) = 361 (d). Puis Vin V 169, 10* (d) = D III 182, 20* (d) = A II 18, 28* (d) = 19, 10* (d) = Ja IV 26, 23* (d; *cando viya*, ct.) = V 66, 16* (d; id., ct.) = Th 294 (b).

[15] Références dans *PTC*.

Entre l'usage du pa. et celui des pkr. anciens, on constate bien des similitudes.

La contrepartie de *candima-suriyā* est usitée en pkr. épigraphique. Des édits d'Asoka l'utilisent, dans des expressions formulaires qui souhaitent longue vie aux dispositions prises par le souverain : qu'elles durent «autant que lune et soleil». Les éditeurs lisent clairement *caṃdamasuliyike* sur le pilier 7; restituent sur ce modèle, à Sanci *caṃdamasūriyike*; et comparent *ācaṃdamaṣūliyaṃ* dans les inscriptions rupestres de Dashalatha (Nagarjuni Hill Cave Inscr.), cp. skr. épigr. *ācandrârkam)* [16]. La forme asokéenne *candama-* est aberrante en haut mi.

Dans les pkr. littéraires, *candimā*, masc., ou son équivalent, se trouvent en gdh. (supra), et, d'autre part, ne paraît guère attesté qu'en amg : il y est beaucoup plus rare qu'en pa [17].

La prose l'emploie dans un composé dont *candima* et *sūriya* sont les premiers termes. Simple, il se rencontre presque exclusivement en vers, au nom. sg.

Une strophe du Sūyagaḍa, texte canonique ancien, lui compare le nirvāṇa (I 11, 22; pāda pair de śloka) :

nivvāṇaṃ paramaṃ buddhā nakkhattāṇaṃ va candimā
tamhā ..... nivvāṇaṃ saṃdhae muṇī,

«dès lors qu'il a reconnu la suprématie du n. — (lequel est) comme la lune pour les constellations —, sur le n. le religieux se concentre» (*-di-*, leçon de l'éd. Suttāgame I, 126; cf. Pischel, Gr. § 103). Le pāda b est identique, comme on voit, à la formule rencontrée en pa. S I 67, 16* (supra).

D'après une autre stance canonique ancienne, les hommes «qui pratiquent le détachement atteignent Perfection (ou) demeures célestes — ainsi la lune immaculée (*vimale*, nom. sg. amg.) dans la sérénité de l'automne» :

uu-ppasanne vimale va candimā
siddhiṃ vimāṇāi uventi tāiṇo

(Dasaveyāliya, 6, 69 = éd. Leumann, 627, 11*). La comparaison ici

[16] Hultzsch, CII, I, p. 161 et n. 1 et 6, référant à *JRAS* 1911, 167 sq.; Bühler, *Indian Antiquary*, 20, 364 sq.

[17] Il faut néanmoins rappeler que les instruments de travail actuellement disponibles sont beaucoup moins raffinés pour les pkr. que pour le pa. Sur les traités du canon jaina, voir W. Schubring, *Die Lehre der Jainas*, Berlin, 1935 (trad. anglaise, Delhi ... 1962), §§ 45-56.

mise en œuvre rappelle le pa. *abbhā mutto va c.* (supra). Le parallélisme est encore plus net entre le pāda pa.- bouddhique et Dasav 8, 63 (= 633, 22*) :

virāyaï kamma-ghaṇammi avagae
kasiṇ 'abbha-puḍâvagame va candimā ...,

«il brille, une fois dissipée la masse du karman, comme la lune après la totale disparition du noir nuage» [18].

Enfin, *c.*, simple, se rencontre dans la Viyāhapannatti [19] en vers et en prose. Il figure dans une āryā mnémonique en tête du chapitre V, dont cette stance énumère le contenu : celui-ci se répartit en dix sections, la dixième étant consacrée précisément à *candimā* (468, 27*, cf. Deleu, p. 105). Tout naturellement, quand s'ouvre la dixième leçon, *c.* resurgit (en prose, au nom. pl., comme *sūriyā*, 469, 1), dans la phrase stéréotypée qui indique le schéma du développement (490, 29; Deleu, p. 118) : dès lors, cet emploi en prose ne paraît guère probant. Néanmoins, il semble corroboré par la présence de *c.* dans un passage de la Jambuddīvapannatti, plus ou moins apparenté au développement précité de la Viyāh (*candimā*, nom. pl.?: éd. Suttāgame, II 657, 12; cf. Deleu, p. 105). Cet usage, exceptionnel, il est vrai, en comparaison des innombrables exemples de *canda*, est-il emprunté à la langue technique?

Ailleurs, en amg., *c.* est le premier membre du dvandva qui désigne la classe des corps célestes (*jyotiṣa*) [20]. Elle est constituée par «lunes, soleils et groupe des planètes», ainsi que par «les constellations» et par «les étoiles», *candima-sūriya-gahagaṇa-nakkhatta-tārārūvā*. Le composé figure dans l'Uvavāiya-sutta (éd. Leumann), § 163 (v.l. *-da-*) et, in extenso ou en abrégé, dans la Viyāh (499, 7; 500, 14; 560, 23).

C'est donc, probablement, *candima-sūriya-gaṇa* (ou *-gahagaṇa*?) qu'il faut lire dans une longue variante du Jiṇacariya (éd. Jacobi, p. 96, § 6-7 *sūrimagaṇaṃ* (?); comparer §§ 38-39 *punna-candaṃ* et *visālaṃ sūraṃ*).

Ainsi, l'amg. présente, de façon fragile certes, mais remarquable, des formes et des emplois de *c.* qui rappellent très précisément ceux qui se rencontrent avec beaucoup plus de fréquence en haut mi.

[18] Pischel (§ 103) cite encore une strophe en ap. du Pingala, qui énumère les diverses divinités célestes (= 34, éd. *Prakrit Text Soc.*). Il apparaît que les mss. écrivent, sans v.l., *-da-*. En l'absence d'autre exemple qui appartienne au même état de langue, peut-être est-il préférable de ne pas corriger. [Add. : n. 28].

[19] Ed. Suttāgame, Gurgaon 1953², I. Voir aussi Jozef Deleu, Bruges, 1970.

[20] Cf. W. Kirfel, *Die Kosmographie der Inder*, Bonn, 1920, 278 sq.

formulaire. Ces faits engagent à considérer *c.* «lune» comme une survivance archaïque, dont le genre masc. a toute chance d'être étymologique, et non, ainsi que le supposait Pischel, secondairement restitué. Il est donc légitime de retenir l'étymologie proposée par Helmer Smith (*Saddanīti*, 1372), car elle est en plein accord avec les constatations qui précèdent. Dans mi. *candimā*, il reconnaît le descendant d'un composé au second terme duquel figure le vieux nom de la lune (*mās-*); cependant que *candi-* est le doublet (spécifique à date ancienne, du membre antérieur de composé) de *candra-*, «brillant» (*candra-* : *candi-* = *śukra-* : *śuci-*). Le mi. *candimā* continue, en somme, une forme qui aurait pu légitimement être constituée en skr.[21].

Il en va autrement du pkr. m. et de l'ap. *candimā*, féminin. Il n'y a pas lieu d'en mettre en doute la lecture dans la Sattasaī, cette anthologie de vers en pkr. m., qui est attribuée à Hāla et date des premiers siècles de notre ère. Le mot a, de toute manière, acquis force de loi dès lors que la grammaire de Vararuci en a fait l'objet d'un sūtra, attesté dans les traditions que commentent Bhāmaha d'une part, Vasantarāja de l'autre : *candrikāyāṃ maḥ*, «dans *candrikā*, *ma* (au lieu de *ka*)» (2, 6, éd. Cowell). Le sūtra de Vararuci a été repris ultérieurement par Hemacandra (1, 185) et Trivikrama (1, 3, 16). Or la grammaire de Vararuci puise l'essentiel de ses matériaux, par conséquent de la doctrine qui en dérive, précisément dans la Sattasaī[22]. Donc, du fait même que Vararuci enseigne *c.*, la leçon *candimāe* fournie par deux des mss. de Hāla (éd. Weber, 609) se trouve pratiquement confirmée. Ou, du moins, l'existence de *c.* peut être tenue pour passablement ancienne[23].

La gāhā dit :

gammihisi tassa pāsaṃ
sundari, mā tuara, vaḍḍhau miaṅko :
duddhe duddhaṃ miva can-
di(m)āē ko pecchai muhaṃ de? [*caṃdiāi*, Weber],

[21] Cf. É. Benveniste, *Origines de la formation des noms en indo-européen*, p. 79 et n. 1, ubi alia. L. Renou, *Grammaire de la langue védique*, Lyon, 1952, §158, n. [2], cité dans A. Minard, *Trois énigmes sur les cent chemins*, Paris, 1956, §742 a, ubi alia; Minard, *BSL* 59 (1964), fasc. 2, p. 51 §15; 60 (1965), fasc. 2, p. 23 ...

[22] Ainsi que l'a démontré L. Nitti, *Les grammairiens prakrits*, Paris, 1938, p. 42.

[23] La date de Vararuci «paraît assez reculée», L. Renou, *L'Inde classique*, Paris, 1953, §1534.

«Tu te rendras auprès de lui, ma belle; ne te hâte point : croisse (d'abord) la lune.

(Ce sera) comme du lait dans du lait : dans la lumière de lune, qui verra ton visage?»

La clarté lunaire évoquée dans cette épigramme est évidemment celle de la pleine lune (cf. b). Il en est de même dans la pointe, appuyée, de la strophe ap. qu'allègue Hemacandra (4, 349) :

ṇia-muha-karahī vi muddha kara [*kira*, corr. Pischel]
andhārai paḍipekkhai
sasi-maṇḍala-candimaē puṇu
kāī ṇa dūrē dekkhai?

«Les rayons (que diffuse) son propre visage permettent à la mignonne de (se) voir les mains dans l'obscurité : — mais à la lumière de lune (qu'émet l')orbe de cet astre, comment ne pas voir jusque dans le lointain?» (cf. Pischel, Materialen zur Kenntnis des Apabhraṃśa, Berlin, 1902, p. 10 ..., repris par L. Alsdorf, Apabhraṃśa-Studien, Leipzig, 1937, 76-77).

Il est inutile d'examiner les faits qui peuvent être relevés dans la poésie lyrique, savante et artificielle, en m. : postérieure à Hāla, elle est sous l'influence linguistique de la Sattasaī et en adopte le vocabulaire[24].

Les deux strophes m. et ap. ci-dessus montrent que *candimā*, dans la langue de la lyrique, signifie bien le «clair de lune» (cf. skr. *candrimā-*)[25], ou, plus précisément, que le vocable est associé à la «lumière de la lune dans sa plénitude»[26].

Dès lors, il est loisible de se demander si *c.* ne résulterait pas du croisement (voulu?) de *canda* (*candra-*) — peut-être de *candiyā* (*candrikā-*, employé dans la lyrique skr. dès Kālidāsa)? — avec *puṇṇimā* (*pūrṇimā-*) «(nuit de) la pleine lune». En effet, *puṇṇimā* se rencontre dans la Sattasaī, où il figure en composition, précisément devant le nom de la lune : *puṇṇimā-anda* (*-candra-*), «lune de la pleine lune», (stance 68, éd. Weber, 1881[2]; cp. st. 986). Le même composé se retrouve en m. jaina, en vers (Ausgewählte Erzählungen in Mâhârâṣṭrî, éd. Jacobi, Leipzig, 1886, 77, 5*)[27].

[24] L. Nitti, *op. cit.*, p. 42.

[25] «Mondschein», Zachariae, *op. cit.*; (Wackernagel-) Debrunner, *Ai. Gr.* 2, 2, p. 357.

[26] Au reste, on a de tout temps volontiers associé *c.*, *canda*, et l'époque de la pleine lune (cf., dans les vers pa., avec *canda*, Sn 1016, Th 306 = 1119; Thī 3, etc.), tandis que, d'autre part, le lever du soleil est couramment évoqué :

udayanto va suriyo puṇṇamāse va c., Ap 260, 7.

[27] Plusieurs éléments ont probablement concouru à la formation de *puṇṇimā*

Que l'on explique *c.* fĕm. comme une création heureuse, hasardée par un poète et reprise par ses successeurs, ou par l'utilisation poétique d'un terme puisé dans la langue, le substantif ne date guère, semble-t-il, que des alentours de l'ère chrétienne; il continuera à être employé dans la lyrique. Au contraire, *c.* masc., depuis le plus haut mi. jusqu'en pkr. amg., a, sans interruption, conservé son sémantisme et son genre anciens, dans des emplois évidemment traditionnels[28]. Ses origines lointaines ne paraissent pas faire de doute: dans les systèmes de paradigmes mi., il était anomal. Il était vraisemblablement sorti de l'usage quand la poésie lyrique mi. a inventé, ou adopté, un nom nouveau pour désigner la clarté de la lune en son plein.

De ces quelques observations, il convient, sans doute, de ne pas tirer des conclusions trop ambitieuses. Les faits examinés permettent, cependant, de constater l'archaïsme du plus vieux fonds pa., l'étroitesse des liens qui unissent au pa. l'amg. ancienne, et, peut-être, l'importance, dans l'histoire de l'indo-aryen, des siècles qui précèdent et suivent immédiatement l'ère chrétienne.

Parc Eiffel
92310 Sèvres

Colette CAILLAT

(*pūrṇimā*-), cf. L. Renou, *Fest. Winternitz*, p. 26 n. 1.

En mi., au contraire de ce qui a eu lieu dans le cas de *c.*, masc., il est manifeste que le nom de la «pleine lune», employé en particulier dans les dates, était depuis longtemps attiré vers le genre fĕm. C'est ce que montrent indiscutablement les syntagmes pa. du type ... *puṇṇāya puṇṇamāya* [sic -*a*-] *rattiyā* (cf. supra p. 66 n. 10). Cp. l'usage d'Asoka dans l'édit sur pilier 5: les versions existantes écrivent, entre autres pour le «8 de la quinzaine» *aṭhamipakhāye*, et, de même, pour «un jour de fête» *sudivasāye* (fĕm. loc.; skr. *pakṣa*-, *divasa*-, masc.), etc. — Cp. D.C. Sircar, *Indian Epigraphy*, Delhi ... 1965, p. 219.

[28] Le principe de la répartition signalée plus haut (le simple *candimā*, en vers/en prose, le composé *candima-suriyā*) est manifeste dans la double exemple suivant (énoncés de thèses que bouddhistes et jaina attribuent à des écoles philosophiques adverses): pa. ... *na candima-suriyā udenti vā apenti vā*, «... lune et soleil ne se lèvent ni ne disparaissent», S III 202, 7-8 sq. = 217, 19-20 = 221, 12 / amg. *n'āicco udei na atthamei*
na c. vaḍḍhai hāyai vā ...,
«le soleil ne se lève ni ne se couche; la lune ne croît et ne diminue pas, ...», Sūyagaḍa I 12, 7 (éd. Suttāgame[2] I 128, 5*).

En liaison avec les faits examinés dans le présent article, noter, en skr. bouddhique hybride, l'emploi du nom propre *Candrima* (thématique), dans une liste de Buddha fournie par un texte ancien, le Mvu (III 233, 4; 236, 17-18; prose): la forme résulte vraisemblablement du croisement **Candimā* (non enregistré dans le dictionnaire BHS d'Edgerton) × *Candra*.

En pa., isolément, se rencontre une divinité *Candimāsa* (*Candimaso devaputto*), qui donne son nom au Candimāsa-sutta (S I 51-52).

Pierre CHANTRAINE

SUR QUELQUES COMPOSÉS SIGMATIQUES EN *-ής*
(*νεαλής*, composés en *-πετής*, *ἐμμενές*)

J'ai écrit naguère un article sur le problème du choix en philologie[1]. Peut-être ai-je témoigné alors d'une certaine naïveté, car dans toute recherche on butte souvent à un certain moment, après avoir éliminé des hypothèses déraisonnables, à la difficulté d'opter entre deux solutions plus ou moins vraisemblables. Cette nécessité de choisir se présente également à l'étymologiste. Celui-ci, il est vrai, se trouve dans une situation plus confortable, car il peut nuancer ses affirmations, il n'est pas condamné comme le philologue à décider qu'un Eschyle ou un Aristophane a écrit tel ou tel texte et non un autre. Dans bien des cas, pourtant, il doit choisir et justifier son choix par des arguments. Parfois le choix consiste à décider si tel ou tel mot doit être analysé en fonction de la langue où il figure, ou si ce terme et les éléments dont il est constitué remontent pour un mot grec ou latin, par exemple, à l'indo-européen. Nous voudrions montrer comment de telles options se présentent, en prenant nos exemples dans les adjectifs composés en *-ής*.

On peut dire que le système des adjectifs composés en *-ής*, en principe de sens passif, a été indéfiniment productif. Voici comment on peut présenter les faits:

1. En principe le second terme est issu d'un neutre sigmatique en *-ος*: c'est le cas, entre beaucoup d'exemples, des composés en *-γενής*, *-ειδής*, *-κλεής*, *-νεφής*,etc. Il peut arriver que le neutre sigmatique ne soit attesté que par une glose: par exemple, *μεῖδος · μείδημα*, *γέλως* (Hsch.), à côté de *φιλομμειδής*. Il peut aussi être connu par le témoignage d'une autre langue indo-européenne: ainsi le radical sigmatique des composés du type *εὐώδης* trouve une confirmation dans le latin *odor* ancien thème en *-s*, et les formes comme *προσ-εχής*, *συν-εχής* à côté de *ἔχω* et *ἐχυρός* trouvent un appui dans le skr. *sahas-* «force, victoire», avest. *hazah-*, got. *sigis*, etc.

2. Il existe un grand nombre de composés sigmatiques pour lesquels il n'est pas possible d'assurer qu'un appellatif neutre en *-ος* a existé,

[1] *St. Ital. di Filologia Class.* 27-28, 1956, 102-107.

comme *ἀελπής* (hapax *Od.* 5,408) à côté de *ἔλπομαι*, *εὐ-κρινής* (Hésiode, etc.), *εἰλι-κρινής* (Hippocr., etc.) à côté du verbe *κρίνω*, etc. La finale *-ής* fonctionne comme une marque de composition. Dans bien des cas, même à date ancienne, il apparaît que le composé en *-ής* est secondaire. Déjà chez Homère l'hapax, génitif *δυσπόνεος καμάτοιο* (*Od.* 5, 493), où le second terme est issu de (*ὁ*) *πόνος*, présente une formation aberrante qui s'explique par des raisons métriques. Durant toute l'histoire du grec, des composés sigmatiques en *-ής* ont été créés : peut-être sous l'influence d'aoristes en *-ῆναι*, comme *γυναιμανής*, etc. à côté de *μανῆναι*, *ἀφανής* (Sapho), *τηλεφανής* (Hom., etc.) à côté de *φανῆναι*, *ἐπι-χαρής* (Eschyle), *περι-χαρής* (Sophocle), etc. à côté de *χαρῆναι*, etc. Certains composés en *-ής* se sont substitués en grec hellénistique et tardif à des composés thématiques lorsqu'il existait en ionien un appellatif féminin en *-η* : à côté de *δίνη* «tourbillon», *πολυδινής*, etc., à côté de *τέχνη* et de *ἄτεχνος*, *ἀτεχνής* (Sextus Empiricus); sous l'influence de *ὠπή* «vue, aspect» (Alexandrins), les composés en *-ωπής* ont pu être constitués : *ἀμβλυωπής* (Théophraste), *ὀξυωπής* (Aristote), etc.

3. Une dernière catégorie de composés en *-ής* pose à la fois des problèmes de sens et d'étymologie. Un bon exemple est donné par les composés ou pseudo-composés en *-ήρης* dont nous avons donné brièvement une idée ailleurs[2] : ces adjectifs, quelle que soit la raison de leur flexion sigmatique, peuvent être répartis en trois groupes : a) le second terme se rattache à la racine de *ἐρέσσω* «ramer», c'est c'est le cas de *τριήρης* «trière»; b) le second terme est tiré de la racine de *ἀραρίσκω*, c'est le cas de *χαλκήρης* «pourvu d'une pointe de bronze» (déjà mycénien pl. n. *ka-ka-re-a*); *ἀμφήρης* signifie «bien joint de tous les côtés» (Euripide, *Héraclès* 245), mais aussi dans la série a) «pourvu de deux rames» (Euripide, *Cycl.* 15); c) *-ήρης* devient un suffixe de sens vague pratiquement équivalent de *-ηρός*, p. ex., dans *πενθήρης* «douloureux» (Euripide, *Troyennes* 141).

Ce sont trois exemples de cette dernière catégorie que nous voudrions examiner.

Προαλής, etc., *νεαλής*, etc.

Le grec possède des composés en *-αλής* dont la morphologie sigmatique ne peut pas s'expliquer. Le premier groupe se laisse rattacher assez aisément pour le sens à *ἅλλομαι* «sauter» : *προ-αλής* dit de

[2] *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* s.u. *-ήρης*.

χῶρος «glissant, en pente» (*Il.* 21, 262), dit de l'eau qui s'écoule rapidement (Ap. de Rhodes 3, 73); le mot est glosé par Hsch. *προπετής*, *πρόχειρος*, cf. encore les emplois au sens figuré «sans bon sens, emporté» (Lysis ap. Jambl. *V. Pyth.* 17, 77), «téméraire, emporté» (*LXX*), «rapide» (Ap. Dysc. *Pron.* 21, 23), dit de dauphins (Str. 12, 3, 19); p.-ê. *ἐπι-αλής* (mais la glose d'Hsch. *ἐπιαλές · τερπνόν* est énigmatique) : acc. *ἐπιαλῆ οἰωνόν* «présage ou oiseau favorable» (Schwyzer 103, Argos), donc terme de mantique dit de l'oiseau qui «surgit»; l'hiatus de l'iota peut s'expliquer par l'aspiration de *ἅλλομαι*.

Étymologie toute différente pour *δουρι-αλής* et *εὐ-αλής* qui sont des gloses d'ailleurs parfaitement claires : *δουριαλής · αἰχμάλωτος* (Hsch.), donc «prisonnier de guerre», le mot se lit chez Grégoire de Naz., cf. Lampe, *Patristic Greek Lexicon* s.u.; *εὐαλής* (corr. de ms. *εὐαλῶς*) · *εὐχερῶς θηρώμενος*. (Hsch.); ces deux formes sont issues du radical de *ἁλίσκομαι* et équivalent à *δοριάλωτος*, *εὐάλωτος*.

Νεαλής pose un problème plus difficile. Voici les emplois du mot; les lexicographes les mettent dans la même catégorie que les précédents : *νεαλής · νεωστὶ ἁλούς* (Hsch.); *νεαλής · κυρίως ὁ νεωστὶ ἑαλωκὼς ἰχθύς · λέγεται δὲ καὶ ὁ νεωστὶ ἁλισθείς · καὶ ὁ νεωστὶ ἁλούς* (Suid.), cf. Ammonius 332 Nickau, *νεαρὸν νεαλοῦς καὶ προσφάτου διαφέρει · νεαρὸν μὲν γὰρ ἐστὶ τὸ νεωστὶ κομισθὲν ὕδωρ · ἔγκειται γὰρ τῇ λέξει τὸ ἀρύειν · πρόσφατον δὲ τὸ κρέας · + ἔγκειται + γὰρ ἀπὸ τοῦ φάσαι ὅ ἐστι φονεῦσαι ... · νεαλὲς δὲ τὸ νεωστὶ ἑαλωκός, οἷος ἰχθύς · δύναται δὲ καὶ τὸ νεωστὶ ἁλὶ πεπασμένος*. Le sens de «nouvellement pris» est peut-être attesté de façon plaisante (Démosthène 25, 61) à propos d'un prisonnier qui vient d'être arrêté, à côté de *πρόσφατος* et opposé à *τεταριχευμένος : Νεαλὴς δὲ καὶ πρόσφατος ὢν ἐκεῖνος περιῆν αὐτοῦ τεταριχευμένου καὶ πολὺν χρόνον ἐμπεπτωκότος* «L'autre nouvellement pris et tout frais l'emportait sur (Aristogiton) momifié par un long séjour en prison». Mais l'histoire est obscure, il n'est pas sûr que l'homme soit arrêté et *νεαλής* peut avoir un sens plus vague proche de celui de *πρόσφατος*.

L'attestation la plus ancienne est dans le *fr.* 361 d'Aristophane fourni par Photius : *νεαλής · ἐκτείνεται τὸ α, Ἀριστοφάνης Λημνίαις ἕως νεαλὴς ἐστιν αὐτὴν τὴν ἀκμήν · Μένανδρος*. Sens possible : «tandis

[3] Ce qui revient à retrouver au second terme du composé, par étymologie populaire, l'adjectif *ἁλής* «rassemblé».

qu'il est frais dans toute sa force». Un des emplois principaux attestés en grec classique et postérieur s'applique à des chevaux ou à des soldats qui ne sont pas fatigués, qui sont «frais» : Xénophon, *Cyr.* 8, 6, 17, des chevaux *νεαλεῖς* sont opposés à des chevaux *ἀπειρηκότες* «qui n'en peuvent plus»; dans les écrivains militaires le mot est souvent employé pour des soldats, pour des troupes fraîches : Polybe 3, 73, 5, *ἀκμαῖοι παρατεταγμένοι καὶ νεαλεῖς*, cf. *fr.* 62 (Suid. s.u. *νεαλής*) *τοὺς πολεμίους ἀκεραίους ὄντας καὶ νεαλεῖς*; 10, 14, 3 : *νεαλεῖς ποιήσας τοὺς στρατιώτας* ; de même chez Appien *Bel. Civ.* 1, 58, pour des troupes placées en réserve : *Καὶ ὁ Σύλλας ἐκάλει τε τοὺς νεαλεῖς ἐκ τοῦ στρατοπέδου* ; de même encore Plutarque, *Antoine* 39, *ἐντυχόντες πᾶσι ὥσπερ ἀηττήτοις καὶ νεαλέσι*; ce sont peut-être ces emplois militaires qui justifient dans Suid. la glose *νεωστὶ ἁλισθείς* «nouvellement rassemblé». Outre ces emplois, nous avons déjà cité le texte d'Aristophane peu clair faute de contexte suffisant. Autre exemple : Platon, *Politique* 265 b, *νεαλέστεροι γὰρ ὄντες ῥᾷον αὐτὴν πορευσόμεθα* «(choisissons la voie la plus longue); frais comme nous sommes, nous la couvrions plus aisément» (trad. Diès). De même Lucien, *Merc. Cond.* 26, par opposition à un homme fatigué : *ἤν τις ἐπέλθῃ νεαλέστερος ...* ; *Alexandre* 16 : *εἴ τινες τῶν πλουσίων ἀφίκοιντο νεαλέστεροι* «s'il arrivait des contingents tout frais de gens riches». Pour Plutarque, *Quaest. Conviv.* 669 a, voir plus loin.

La cause est entendue. *Νεαλής* est un composé sigmatique tiré du radical d'*ἁλίσκομαι* ; le sens en est «nouvellement attrapé», d'où «frais». Par une métaphore que l'on retrouve dans le français *frais*, l'anglais *fresh*, l'allemand *frisch*, le mot signifie «frais, avec toutes ses forces intactes, prêt à l'action». Ce sens apparaît à l'évidence dans les exemples de Xénophon et de Platon, dans les emplois militaires. Tel n'est pas l'avis des comparatistes et des étymologistes. Frisk dans son dictionnaire, par ailleurs excellent, pense après d'autres que le mot est composé de *νέος* et de la racine «nourrir, faire pousser» qui a fourni le lat. *alō* et figure, semble-t-il, dans *ἄναλτος* «insatiable», *ἀλδαίνω* «faire croître», *ἀλθαίνω* «guérir, cicatriser», etc. Cette analyse ne rend pas compte du sens propre de *νεαλής* qui n'exprime pas l'idée de «nourrir, faire grandir» et qui apparait assez tardivement. Pour l'admettre il faut placer l'origine du mot très haut. Comme souvent le problème se présente en liaison avec la chronologie.

Faut-il faire remonter le terme au grec commun ou même à l'indo-européen, ou bien admettre qu'il a été créé et utilisé en ionien-attique? Il faut opter. Pour notre part nous choisissons la date basse, nous admettons le sens de «frais», et la création du mot en ionien-attique sans craindre de nous laisser prendre au mirage d'une étymologie populaire. Un détail nous apporte peut-être une confirmation. La métrique et le témoignage de Photius nous enseignent que *νεαλής* comporte en attique un *α* long. Cet *α* long peut être dû à l'influence de celui de *ἑάλων*, parfois *ἁλῶναι*, mais il peut être aussi longue de second terme de composé.

Dans un certain nombre d'exemples le mot est employé pour des nourritures fraîches. Ainsi, Dioscoride 2, 79, pour du fromage : *ὁ νεαλὴς εὐτροφώτερος* ; chez Nicandre, *Al.* 364, *νεαλὲς γάλα* ; *Th.* 869, *νεαλεῖς ὀρόβακχοι σίδης* «des fruits frais du grenadier» ; Nicandre, à la vérité use de ce terme pour dire «jeune, nouveau» en général, cf. *Ther.* 933 (avec *πατός*), *Al.* 358 (avec *μόσχος*). Chez ce poète alexandrin le sens est oblitéré, on a un quasi synonyme de *νεαρός*.

Toutefois, certains étymologistes de l'antiquité rapprochent le second terme de *ἅλς*, pl. *ἅλες* (cf. plus haut Ammonius, et la glose d'Hsch. *νεαλεῖς · πρόσφατοι · κυρίως δὲ ἐπὶ τῶν ἁλοὶ παττομένων*). Quelques textes illustrent un sens «nouvellement salé». De façon très nette Galien 6, 528 à propos de viande (*κρέας*) distingue *πρόσφατον* «frais», *νεαλῆ* «nouvellement salé», *ταριχηρόν* «mariné, dans la saumure» : la gradation est nette; également Galien 12, 808, citant Archéstrate *νεαλὴς τύρος = ὁ νεωστὶ τοὺς ἅλας πεπασμένος*.

On observe, cf. Galien 6, 528, que *νεαλής* est opposé à *ταριχηρός*. Peut-être doit-on voir une allusion à cette corrélation dans Démosthème 25, 61, cité plus haut. Même corrélation autrement chez Lucien, *Nekyomanteia* 15, à propos de morts : *τοὺς μὲν παλαιοὺς τινάς καὶ εὐρωτιῶντας καὶ ὥς φησιν Ὅμηρος ἀμενηνούς, τοὺς δ'ἔτι νεαλεῖς καὶ συνεστηκότας, καὶ μάλιστα τοὺς Αἰγυπτίους αὐτῶν διὰ τὸ πολυαρκὲς τῆς ταριχείας* «les uns vieux et moisis et, comme dit Homère, sans forces, les autres encore bien conservés, surtout les Égyptiens, grâce à l'efficacité de l'embaumement des momies».

Nous citerons encore un texte où Plutarque joue des divers emplois de *νεαλής* : *Quaest. Conv.* 669 A, dans un éloge du sel : *προλαμβάνουσι τῆς ἄλλης τροφῆς τὰ δριμέα καὶ τὰ ἁλμυρά, καὶ ὅλως ὅσα μάλιστα τῶν ἁλῶν μετέσχηκε · γίνεται γὰρ φίλτρα τῇ ὀρέξει πρὸς τὰ ἄλλ' ὄψα, καὶ δελεασθεῖσα διὰ τούτων ἐπὶ ἐκεῖνα πρόσεισιν νεαλὴς καὶ πρόθυμος* «... tout ce qui est salé constitue un philtre qui donne de l'appétit pour la nourriture : l'appétit séduit par le salé se jette sur la nouriture tout frais et ardent» : l'appétit est à la fois «tout frais» et «nouvellement salé».

Si nous revenons à l'essentiel de notre enquête, il apparaît ceci :

1. L'étymologie «indo-européenne» qui rattache le mot à la racine du verbe lat. *alō*, etc., est inadmissible, bien qu'elle soit souvent répétée.

2. L'adjectif est à rapprocher de *ἁλίσκομαι*, *νεαλής* signifiant «nouvellement pris» d'où «frais» avec des développements sémantiques particuliers.

3. Par étymologie populaire, on a rapproché le mot de *ἅλς* : *νεαλής* «nouvellement salé» s'opposant à *ταριχηρός*, etc.

4. Pour la glose *ἁλισθεῖσα* dans Suidas voir note 3.

Les composés en *-πετής*, *-πέτης*.

Le grec possède deux verbes, *πέτομαι* «voler» et *πίπτω* «tomber» dont on admet avec raison qu'ils représentent des développements divergents d'une même racine indo-européenne **pet-ə₁-*. Ces deux verbes ont fourni des composés sigmatiques qu'il importe de classer correctement. Nous pouvons donner une idée des faits sous une forme assez concise, le problème ayant été examiné de façon rigoureuse par Rüdiger Schmitt[4].

Les données homériques sont malheureusement ambiguës. *Ὑψιπέτης* épithète de l'aigle qui vole haut (*Il.* 12, 201, 219; 13, 822, *Od.* 20, 243), a bien des chances de provenir d'une superposition syllabique de **-πετε-τηϛ*, avec le suffixe *-τηϛ* des noms d'agent, cf. le génitif pluriel *ὑψιπετᾶν* chez Pindare, et d'autre part le duel *ὠκυ-πέτᾱ* chez Homère (*Il.* 8, 42; 13, 24)[5], malgré l'attestation du thème en *s* chez Euripide, *Hec.* 1101 (n. *ὑψιπετές*).

Διπετέος ποτάμοιο (*Il.* 16, 174, etc.) pose un problème difficile longuement discuté par Rüdiger Schmitt *o.c.* Il faut d'abord écarter la lecture *διαι-* (inspirée par un pap. d'Alcman), que Treu veut attribuer à Homère[6], et l'étymologie de Humbach[7] qui voit dans le premier terme la racine de *διερός*. Cela dit, deux interprétations s'affrontent. L'une comprend «qui tombe (cf. *πίπτω*) sur l'ordre de Zeus» mais l'emploi du datif instrumental *διι-* est déconcertant. L'autre qui remonte à l'indianiste Lüders (qui rapproche un texte védique), admet qu'il s'agit

[4] Rüdiger Schmitt, *Dichtung und Dichtersprache in indogermanischer Zeit* 461-465, 481-486.

[5] E. Fraenkel, *Nomina agentis auf -τήρ, -τωρ, -τηϛ* 1, 63; incertitude de Risch, *Wortb. der hom. Sprache* §§ 14b et 31g.

[6] M. Treu, *Glotta* 37, 1958, 260-275.

[7] Humbach, *KZ* 81 (1967), 276-287.

de «fleuves volant ou coulant dans le ciel»; c'est ce dernier sens, au moins comme sens originel de la formule, qui s'est vite perdu, qu'admet Rüdiger Schmitt, *o.c.* §§457 sq.; il trouve un certain appui dans *H. à Aphr.* 4, où le mot est employé pour des oiseaux et Nonnos 5, 220, où le mot est dit pour les vents. Dans ces conditions il est possible d'avancer avec vraisemblance sinon avec certitude que *διπετής* appartiendrait à la racine de *πέτομαι*[8].

Il reste l'adverbe *παλιμπετές*, également litigieux : *Il.* 16, 395, *ἀψ ἐπὶ νῆας ἔεργε παλιμπετές* «il les repoussait vers les nefs à toute allure» (*flugs* dit R. Schmitt); c'est la traduction de R. Schmitt, *o.c.* §479 sq., et de M. Treu, *o.c.* 267; ce sens trouverait une confirmation chez Ap. de Rhodes, 2, 1250, où il s'agit de l'aigle fouaillant le foie de Prométhée et revenant à la charge. Toutefois, les choses ne sont pas si claires. L'exemple de *παλιμπετές* dans *Od.* 5, 27, peut être diversement interprété. Zeus conseille à Athéna de ramener Télémaque à Ithaque et de faire échouer l'embuscade des prétendants *ὥς κε ... μνηστῆρες δ'ἐν νηὶ παλιμπετὲς ἀπονέωνται* «fais que les prétendants rentrent bien vite sur leur navire». Mais l'*Odyssée* telle qu'elle nous est transmise ne présente pas les faits de telle sorte. C'est seulement au chant 16 que Télémaque rentre à Ithaque et tout juste après lui les prétendants de l'embuscade : il s'est passé de nombreux jours depuis les propos tenus par Zeus au chant 5, et les prétendants sont restés longtemps en embuscade, cf. 16, 365-370[9]. Bref, *παλιμπετές* exprime sans plus l'idée de retour. Le sens est aussi vague chez Callimaque, *H. à Artémis* 256, *H. à Délos* 294. L'ensemble de ces données ne prouve pas nettement que *παλιμπετές* signifie «voler pour revenir». Il faut toutefois maintenir l'analyse de R. Schmitt. On pourrait supposer que ce mot conserve un vieil emploi de la racine «se diriger vivement» qui répondrait à latin *petō*, skr. *pátati*. Il est plus probable que le sens s'est affaibli dans les exemples de l'*Odyssée* et de Callimaque. Les lexicographes et les scholies n'apportent pas grand secours : chez Hsch. *εἰς τοὐπίσω πεπτωκός*, et *παλιμπετής · ὀπισθόρμητος ἢ ἐναντιοπετής* (de même Suid., Photius); schol. de l'*Il.* 16, 396 : *εἰς τὰ ὀπίσω πεπτωκότας*, schol. *Od.* 5, 27 : *ἐξ ὑποστροφῆς εἰς τὰ ὀπίσω*. Le rapprochement avec

[8] J'ai reconnu la difficulté du problème par mes incertitudes dans mon dictionnaire étymologique sous *διπετής* et *πέτομαι*.

[9] Voir sur la durée du voyage de Télémaque et de l'embuscade, Page, *The Homeric Odyssey* 179-182, Delebecque, *Télémaque et la structure de l'Odyssée*. notamment 146-148.

πίπτω est peu plausible[10] bien qu'il soit accepté par Risch, *o.c.* §31 g.

En conclusion, les exemples de *-πετής* attestés chez Homère (le plus clair étant *παλιμπετές*) sont issus de *πέτομαι* non de *πίπτω*, ce qui permet à R. Schmitt d'affirmer que les plus anciens composés en *-πετής* sont issus de *πέτομαι*. Les autres composés de cette série sont relativement peu nombreux et souvent tardifs : *ἀερο-πέτης* (Horapollo, pap.), *ἀνα-*, *ἀμ-* (Eschyle), *εὐ-* (Eustathe), *κακο-* (Aristote), *ὀξυ-* (Evagre), *ταχυ-* (Suid.), *τηλο-* (*Anth. Pal.*), *ὑπερ-* (Polybe, Enée le Tacticien, etc.), *ὑψηλο-* (Eusèbe), *ὑψι-* (Euripide). Seuls les exemples d'Eschyle et d'Euripide sont anciens.

Les composés issus de *πίπτω* sont plus nombreux et surtout plus usuels et mieux implantés : *ἀερο-* «tombé du ciel» (Polybe, citation chez Eusèbe), *γη-* «qui s'enfonce dans la terre» (Euripide), *γονυ-* «qui tombe sur les genoux» (Euripide), *δακρυο-*, avec un sens actif «qui fait tomber les larmes» (Eschyle), *δορι-* «abattu avec une lance» (Euripide), *δρυ-* «tombé de l'arbre» variante de *δρυπετής* ; *δυσ-πετής* «qui tombe mal, difficile» (Sophocle, etc.) ; *εὐ-* «qui tombe bien, facile» (Eschyle etc.), *κλινο-* «alité» (Hippocrate, Xénophon), *οὐρανο-* «qui tombe du ciel» (Plutarque), *περι-* «qui tombe autour, qui survient, qui fait une péripétie» (ion.-att.), *προ-* «qui se penche en avant, enclin à, fougueux» (ion.-att. etc.), etc.[11]. Ces adjectifs sigmatiques en *-πετής* reliés à *πίπτω* constituent une série vivante avec des développements de sens étendus comme le prouvent, p. ex., *εὐπετής* et *προπετής*.

On sait que les thèmes en *-ής* sont en principe oxytons. L'exception principale est constituée par les mots à finale spondaïque[12] comme *κακοήθης*, *περιμήκης*, etc. Mais cette règle n'est pas sans exception. Nos adjectifs en *-πετης* se présentent dans les conditions suivantes. Les composés de *πίπτω* sont toujours oxytons. Pour les composés que l'on peut rattacher à *πέτομαι* la tradition, qui ne remonte on le sait qu'à Hérodien, apparait contradictoire. Il semble qu'ils seraient en principe paroxytons[13], p. ex. *κακοπέτης* (Aristote *H.A.* 616 b), *τηλοπέτης* (*Anthologie Palatine* 6, 239). Toutefois *ὑψιπέτης* chez Homère ne semble pas être un thème en *-s*, *διιπετής* et *παλιμπετές*, que Rüdiger Schmitt rapproche de façon vraisemblable de *πέτομαι* sont oxytons, de même que *ὑψιπετής* thème en *-s* chez Euripide, *Hécube* 1101, est oxyton. Bref, l'accentuation paroxyton pour les dérivés de *πέτομαι*, née du désir de distinguer les deux groupes de dérivés et issue de l'analogie de l'homérique *ὑψιπέτης*, *ὠκυπέτης*, qui ne sont pas des thèmes en *-s*, se trouve mal attestée.

Il reste à examiner un troisième groupe de composés en *-πετής*, rares, certainement secondaires et techniques, et issus de la famille de *πετάννυμι* : *ἀναπετής* «ouvert» (Hippocrate, Arétée), *δια-* «déployé» (Hippocrate), *πεντα-* «quinte-feuille», nom de plante (Théophraste, Pline).

Ainsi, nous avons pu définir plus ou moins nettement trois groupes de composés en *-πετής*, les plus anciens étant peut-être certains composés homériques issus de *πέτομαι* encore que les faits ne soient pas toujours clairs, les plus nombreux et les plus importants de *πίπτω*, les derniers visiblement secondaires reliés à *πετάννυμι*.

ἐμμενές

Il suffit de rappeller d'un mot l'importance du vieux terme *μένος* qui exprime l'ardeur, la force souvent insufflée par un dieu[14], etc. Il a fourni quelques composés en *-μενής*, adjectifs ou anthroponymes, dont deux ont des correspondants en indo-iranien, *δυσμενής* «malveillant» et *εὐμενής* «bienveillant» à parallèles skr. *dur-manas-*, *su-manas-* ; en outre, *ἀ-μενής*, *ζα-μενής*, *πρευμενής*, *ὑπερ-μενής* etc.

Toutefois, l'un des composés en *-μενής* pose un problème qu'on n'a pas aperçu parce qu'une fois encore les comparatistes et les philologues se sont ignorés. Homère emploie cinq fois une fin de vers *ἐμμενὲς αἰεὶ* (*Il.* 10, 361 et 364 à propos d'animaux ou de guerriers poursuivis ; 13, 517 pour une rancune tenace ; *Od.* 9, 386 dit d'une tarière qui tourne aussi fort que possible ; 21, 69 où il s'agit des prétendants qui fondent (*ἐχράεσ'*) chaque jour de toutes leurs forces sur le logis d'Ulysse pour y manger et boire ; après Homère, il faut ajouter Hésiode, *Théogonie* 712 : *ἐμμενέως ἐμάχοντο* «obstinément, sans faiblir» (trad. Mazon) ; enfin, chez Aratos 83 : *ἔμμενὲς εὖ ἐπαρηρώς* «fermement campé», selon J. Martin ; 339 : *Λαγωὸς ἐμμενὲς ἴμματα πάντα διώκεται* «le Lièvre (constellation) sans arrêt, continuellement échappe à la poursuite» (trad. J. Martin).

Le problème posé par ce mot est apparent dans la glose d'Hésychius : *ἐμμενές · ἀδιαλείπτως, προθύμως* «sans cesse, avec ardeur» : autre-

[10] Ce rapprochement a conduit V. Bérard dans *Odyssée* 5, 27 à la traduction «sans l'avoir rencontré» (comme une flèche qui n'atteint pas son but).

[11] Voir Buck-Petersen, *Reverse Index* 730.

[12] Voir Schwyzer, *Gr. Gr.* 1, 514 n. 1.

[13] Voir R. Schmitt, *op. cit.* §481.

[14] Voir Snell, *Entdeckung des Geistes* 35, R. Schmitt, *op. cit.* §§ 181-194.

ment dit, en termes étymologiques, le mot appartient-il à la racine de *μένω* où à celle de *μέμονα, μένος*? La réponse est évidente : *ἐμμενής* est un composé de *μένος* comparable à *εὐ-μενής, δυσ-μενής* à cette réserve près que le premier terme est un préverbe comme dans *ὑπερμενής* : le sens originel est «avec ardeur, de toutes ses forces, de tout son cœur»; le préverbe *ἐν* indique que le sujet est rempli de *μένος* cf. *ἔγκοτος* «plein de rancune» (avec *ἐγκότως*), *ἐγκρατής* «plein de force, maître de», *ἔμφρων* «plein de sagesse» (avec *ἐμφρόνως*), etc.; ajoutons que le sens *ἀδιαλείπτως* «sans cesse» fait double emploi avec *ἀεί*, ce qui ne serait pas une objection dirimante, en supposant que *ἐμμενὲς ἀεὶ* constitue une redondance expressive. Chez Hésiode, *Théogonie* 872, l'adverbe *ἐμμενέως* signifie certainement «de toutes leurs forces». Si nous revenons aux exemples homériques, les traductions de Paul Mazon restent ambiguës, ce qui témoigne de son embarras mais ne prouve rien pour le sens originel du mot; elles semblent rattacher *ἐμμενές* à *μένειν* : *Il.* 10, 361 et 364 «obstinément», *Il.* 13, 517 «une rancune vieille et tenace»; dans l'*Odyssée* 9, 386, V. Bérard traduit carrément «toujours en même place» [15].

Il est exclu de faire de *ἐμμενές* un composé ancien de *μένω*. Mais il n'est pas impossible que le vieux composé *ἐμμενές* ait subi dans cette formule l'influence de *μένω*, l'ambiguïté des traductions de Paul Mazon en est un bon indice. Il est difficile de décider si cette étymologie populaire est intervenue au niveau des derniers aèdes, ou plutôt du temps des philologues alexandrins. Ce rapprochement est acquis dans les deux textes d'Aratos que nous avons cités. Il est à noter que chez Timon de Phlionte, IIIe s. avant notre ère, on trouve un texte ambigu où *ἐμμενές* est rapproché de *μένος*. Timon, *fr.* 58 (Plut. *De virtute mor.* 446 b et *De vitioso pud.* 529 a) :

ἐν δὲ τὸ θαρσαλέον καὶ ἐμμενὲς ὅππη ὀρούσαι
φαίνετ' Ἀναξάρχου κύνεον μένος

[15] C'est bien l'opinion de Buck-Petersen, *Reverse Index* 724, mais non celle du dictionnaire *LSJ* qui rapproche *μένω*, ni, semble-t-il, celle de Risch, *Hom. Worth.*, qui, p. 79, classe le mot sous (g). M. Leumann, *Homerische Wörter* 52-53, a essayé de montrer que le participe *ἐμμεμαώς*, très fréquent chez Homère, était secondairement issu de *μεμαώς* (*ἐμμέμονε* seulement chez Sophocle, *Tr.* 982). Cette hypothèse, qui ne s'impose pas, ne compromet pas notre analyse de *ἐμμενές*.

[16] Il s'agit d'une tarière, mais *μένος* s'applique non seulement à des hommes et des animaux, mais aussi à des choses : une javeline (*Il.* 13, 444), le soleil (*Od.* 10, 160), le feu (*Il.* 6, 182), des fleuves (*Il.* 12, 18), etc.

«Sûre d'elle et ferme (ou ardente?), partout où il s'élançait se manifestait la passion cynique d'Anaxarque» [17]. C'est certainement à dessein que le poète a rapproché *ἐμμενές* et *μένος*. Le poète tirait-il l'étymologie de *ἐμμενής* de *μένω* ou de *μένος*? De l'un et de l'autre à la fois peut-être. Le texte est en tout cas significatif de l'ambiguïté d'*ἐμμενές* [18].

Hors du cas de *ἐμμενές*, il existe une attestation tardive où *-μενής* se trouve nettement en relation avec *μένω*, c'est la glose d'Hésychius : *ἀγρομενής · ὁ ἐν ἀγρῷ διατρίβων καὶ εἰς ἄστυ μὴ κατιών* «celui qui reste à la campagne et ne va pas à la ville». Le mot a été attribué sans raison valable à Callimaque par Schneider (= *fr. an.* 142 S).

En conclusion il est certain que *ἐμμενές* comporte un second terme issu de *μένος*. Vu l'antiquité du terme, tout rapprochement étymologique avec *μένω* est à exclure. Pourtant déjà chez Homère les emplois comportent un certain flou, comme il ressort des traductions de Paul Mazon. Chez Aratos le pas est franchi et *ἐμμενής* devient un composé de *μένω*.

Si nous confrontons nos analyses avec les premières pages de cet article, nous constatons que pour *νεαλής* le mot ne s'explique pas par la grammaire comparée, mais à l'intérieur du grec; pour les composés en *-πετής* trois groupes doivent être distingués, situés à des niveaux chronologiques différents; pour *ἐμμενές* le second terme relève d'une structure archaïque et indo-européenne, mais le sens a tendu à s'altérer [19].

† Pierre CHANTRAINE

[17] Traduction en partie suggérée par J. Defradas que je remercie des avis qu'il m'a donnés.

[18] Nous ne tenons pas compte de la variante *ἐμμανές* qui est sans autorité.

[19] En achevant cet article dédié à Émile Benveniste, m'est-il permis de rappeler que je fus un collaborateur en 1928 des *Etrennes de Linguistique* offertes à Émile Benveniste jeune savant de vingt-six ans?

David COHEN

PHRASE NOMINALE ET VERBALISATION EN SÉMITIQUE

Dans une étude capitale pour la construction d'une syntaxe générale, Émile Benveniste a établi la théorie de la phrase nominale, comme l'avait fait dans une perspective différente Louis Hjelmslev, sur la dissociation de la *fonction verbale* par laquelle se trouve constitué tout énoncé assertif fini et la *forme verbale* qui peut assumer cette fonction, mais qui n'en a pas l'exclusivité [1]. «... La distinction morphologique du nom et du verbe, ajoute-t-il, est seconde par rapport à la distinction syntaxique. Dans la hiérarchie des fonctions, le fait premier est que certaines formes seulement sont aptes à fonder des assertions finies. Il peut arriver, et il arrive souvent, que ces formes soient en outre caractérisées par des indices morphologiques. La distinction du verbe et du nom émerge alors au plan formel, et la forme verbale devient susceptible d'une définition strictement morphologique» [2].

La conséquence est claire : lorsque verbe et nom sont distincts formellement, le verbe révèle sa fonction dans sa forme du fait que celle-ci est caractéristique de la catégorie morphologique. Ici l'élément assertif, en quoi É. Benveniste reconnaît la base même de la «fonction verbale», est impliqué par la catégorie et se trouve indissolublement lié à elle. Il suffit de la présence d'un verbe pour qu'à son niveau se donne pour constitué un énoncé assertif (lequel naturellement peut être lui-même l'un des termes d'un énoncé d'un niveau supérieur). Mais une forme nominale ne pose pas par elle-même un tel énoncé. C'est qu'un verbe contient obligatoirement le terme prédicatif (et renvoie donc à un terme sujet), alors que le nom n'étant pas spécialisé dans l'expression de la fonction verbale, n'implique pas par sa seule présence l'existence de cette fonction au sein du syntagme dans lequel il se trouve.

[1] É. Benveniste, «La phrase nominale», *BSL* 46 (1950), 19-36. Voir aussi «*Être* et *avoir* dans leurs fonctions linguistiques», *BSL* 55 (1960), 113-134. — L. Hjelmslev, «Le verbe et la phrase nominale» dans *Mélanges de philologie, de littérature et d'histoire anciennes offerts à Jules Marouzeau*, Paris, 1948, 165-191.

[2] *BSL* 46 (1950), p. 23.

Si la phrase nominale se révèle néanmoins comme phrase, c'est-à-dire précisément comme un énoncé assertif fini, elle le doit en principe à d'autres indices que les caractéristiques catégorielles, indices dont certains sont nécessaires et d'ailleurs communs à la phrase nominale et à la phrase verbale, à savoir la pause et l'intonation spécifique [3]. Souvent néanmoins, les langues ont tendance à ne pas se satisfaire de ces marques et à donner à la «fonction verbale» une expression morphologique supplémentaire. Dans un certain nombre de cas, il s'agit d'un morphème d'agencement de la phrase et l'ordre des termes est significatif de leur type de relation. C'est ainsi que le russe, par exemple, oppose un syntagme qualificatif *bolšoy dom* «la grande maison» à un syntagme prédicatif *dom bolšoy* «la maison (est) grande» [4].

Il n'est pas inutile de souligner que dans un cas de ce genre, ce seul morphème d'agencement phrastique, constitué par la place de l'adjectif derrière le nom, a une valeur double. D'une part, il pose l'existence d'une relation prédicative et non qualificative, d'autre part il désigne un terme, le premier, comme sujet et un autre, le second, comme prédicat. Il n'en est pas toujours ainsi et, dans une phrase comme *djelo ni volk* «une affaire n'(est) pas un loup» (elle ne se sauvera pas dans les bois), seules la pause et l'intonation marquent la relation prédicative, l'ordre des termes indiquant alors la fonction de chacun des deux termes dans l'énoncé. Il peut arriver à l'inverse qu'un morphème particulier, en dehors de la pause et de l'intonation, exprime la nature de la relation entre les termes et ne fournisse aucune indication concernant les fonctions de chacun d'entre eux. C'est précisément ce qui se passe dans certaines langues sémitiques. En arabe, par exemple, lorsque le sujet et le prédicat sont déterminés, c'est l'insertion d'un pronom personnel entre les deux termes qui caractérise un syntagme prédicatif par rapport à un syntagme qualificatif : *'ulā'ika humu-l-kāfirūna* (Coran 5, 42) «Ceux-ci sont les incroyants» se distinguerait de *'ulā'ika-l-kāfirūna* «Ces incroyants»; de même *Zaydun huwa-l-muʒallimu* «Zayd est le professeur» de *Zaydun al-muʒallimu* «Zayd le professeur».

Ici la fonction des pronoms de troisièmes personnes singulier et pluriel *huwa* et *humu* est de caractériser la relation comme prédicative. La détermination du sujet et du prédicat relève d'un morphème d'ordre, le sujet devant normalement, dans une phrase nominale, précéder le prédicat. Il convient donc de distinguer l'expression de la relation

[3] *Ibid.*, p. 22.

[4] Pour d'autres exemples dans diverses langues, *ibid.*, 25-26.

prédicative en tant que telle de celle de l'un ou l'autre des termes de la relation. La seconde implique la première sans que la réciproque soit vraie.

C'est cette distiction qui permet de caractériser deux types de phrase nominale en sémitique : la phrase à trois termes dans laquelle la relation prédicative est explicite sous la forme d'un élément copule et la phrase à deux termes dans laquelle cette relation n'a pas d'expression propre.

Les phrases de ce dernier type sont-elles donc dépourvues de toute marque qui en révèle la nature syntaxique, en dehors des faits prosodiques? En fait il n'en est rien, et le plus souvent le terme prédicatif est marqué comme tel, ce qui, sur le plan syntaxique, l'assimile au verbe. Mais il arrive aussi, dans de nombreux cas, que le prédicatif ainsi marqué acquière l'un des autres traits caractéristiques du verbe. Une analyse diachronique conduit même à constater, dans quelques dialectes, que le système verbal actuel ne constitue en réalité que l'aboutissement d'un processus par lequel des prédicats nominaux, en se chargeant de marques diverses, ont fini par constituer une nouvelle conjugaison. Ce processus se révèle donc sous des formes différentes qui apparaissent, selon le nombre de traits qu'elles partagent avec le verbe, comme autant de degrés de «verbalisation».

Ce qu'on appelle verbe en sémitique présente par rapport au nom un certain nombre de caractéristiques sur tous les plans de l'analyse linguistique :

A. Syntaxiquement le verbe est une forme prédicative marquée en tant que telle;

B. Il peut constituer par lui-même un énoncé assertif fini du fait de sa nature dimorphématique : base verbale + marque personnelle représentant le sujet; morphologiquement, il se caractérise donc par une conjugaison personnelle;

C. Sur le plan sémantique, il entre dans un système d'oppositions exprimant les notions d'aspect - temps.

On pourra donc définir les degrés de verbalisation suivant que la forme non verbale en fonction de prédicat se caractérisera formellement par l'une des figures suivantes : 1. A Ø Ø; 2a. A B Ø; 2b. A Ø C; 3. A B C.

Le premier degré est donc celui où la forme non verbale révèle par elle-même sa fonction prédicative soit parce qu'elle revêt un schème caractéristique, soit parce qu'elle se trouve normalement pourvue d'une marque spéciale. Quelques exemples en fourniront une illustra-

tion. En arabe, la relation prédicative entre deux termes non verbaux peut, en principe, n'être exprimée que par la pause et l'intonation spécifique, sans aucun indice «segmental». Dans la phrase *Zaydun mariḍun*, les deux termes ne sont nullement marqués selon leurs fonctions respectives. La succession déterminé — déterminant est constante (dans des limites qui seront précisées plus loin) quelle que soit la nature de la relation, prédicative ou qualificative, qui les lie. En fait, la relation se trouve tout de même révélée secondairement par des indices externes. Si le sujet est défini (par l'article ou autrement), ce qui est le cas le plus général, la succession nom défini — nom indéfini dénoncera la relation comme prédicative; une relation qualificative exigerait, pour un premier terme défini, un second terme également défini. Ainsi la séquence *ar-raǧulu mariḍun* est une phrase nominale signifiant «l'homme (est) malade» et distincte de *ar-raǧulu-l-mariḍu* «l'homme malade (litt. «l'homme le malade»). Dans ce cas, si la suite nom défini — nom indéfini est par elle-même l'indice d'une relation prédicative, la forme de chacun des termes est l'indice de sa fonction, car le terme défini ne peut être ici que le sujet et l'indéfini le prédicat.

Deux autres cas sont cependant à considérer, selon que les deux termes sont soit définis soit indéfinis tous les deux. S'ils sont définis tous deux, intervient alors en général, comme nous l'avons vu, un autre élément, le pronom personnel qui marque, par sa seule présence, le caractère d'énoncé assertif fini de la séquence. Or dans un tel énoncé, la succession normale étant sujet — prédicat, les fonctions se trouvent indiquées du même coup par la position relative des termes : *al-ʿabdu al-muḏnibu* «l'esclave coupable», *al-ʿabdu huwa-l-muḏnibu* «l'esclave est le coupable».

Sauf lorsqu'il est constitué par un nom propre (défini par nature), le sujet ne se présente comme indéfini qu'avec un prédicat prépositionnel localisant et l'énoncé constitue en fait une assertion d'existence : *fī-l-bayti waladun* «il y a un enfant dans la maison». Ici la nature même de chacun des termes est un indice des fonctions respectives.

Mais dans aucun de ces cas, on l'aura noté, le prédicat ne se trouve réellement marqué en tant que tel. L'indice de sa fonction se trouve fourni en fait, secondairement, par des marques dont le rôle primaire est tout autre. On ne peut donc dire que l'arabe connaisse un véritable prédicatif. C'est cependant à partir de situations semblables à celles de l'arabe qu'une telle forme a pu se développer en araméen par

exemple. Cette langue opposait dans ses stades les plus anciens un état «déterminé» à un état «indéterminé» pour les noms : *mʿlēk* «un roi», *malkā* «le roi»; *ṭāb* «bon», *ṭābā* «le bon». On distinguait donc *malkā ṭāb* «le roi est bon» à la fois de *mʿlēk ṭāb* «un bon roi» et de *malkā ṭābā* «le bon roi». Cependant, dans des stades postérieurs, l'opposition déterminé — indéterminé a cessé de fonctionner en tant que telle. C'est la forme en *-ā* qui s'est généralisée et *malkā ṭābā* en est venu à signifier indifféremment «un bon roi» ou «le bon roi». Mais la forme sans *-ā* n'en a pas pour autant disparu. Elle est restée de règle pour l'expression du prédicat en proposition nominale (et dans quelques cas particuliers bien déterminés), si bien que l'opposition est seulement, en principe, entre *malkā ṭābā* «le/un bon roi» et *malkā ṭāb* «le roi est bon». Il y a donc là apparition d'une forme prédicative marquée comme telle et la réalisation d'un premier degré de verbalisation.

Mais la spécification formelle du prédicat n'est pas assurée, partout où elle l'est, par une forme prédicative du nom. Elle peut l'être aussi par une marque adjointe au prédicat. On a vu que l'arabe utilisait, dans certains cas, un pronom copule qui marque explicitement la relation prédicative. Il arrive, dans diverses autres langues sémitiques, qu'une telle marque tende à devenir, comme la copule verbale en latin, selon A. Meillet, «un accessoire du prédicat qu'elle suit immédiatement et sur lequel elle est appuyée»[5]. Ainsi en est-il par exemple en éthiopien classique où le pronom copule suit normalement, sauf cas particuliers motivés, le terme prédicatif. Cette fixation post-prédicative n'avait pas été aperçue par les grammairiens. Dillmann, par exemple, écrit : «La copule... est placée avant ou après le prédicat, mais de préférence entre le sujet et le prédicat»[6]. Or il est vrai que la copule peut se trouver entre le sujet et le prédicat, mais c'est qu'alors le prédicat est en tête de la phrase et la copule se trouve donc aussi en position post-prédicative : *fəṭur wəʾəttu Krəstos* «Christ est créé» (lit. «créé lui Christ»; comparer la phrase suivante avec sujet en tête : *ʾəllu šallastu ʾaskāl šallās mawāʿəl ʾəmāntu* «Ces trois sarments sont trois jours» (Genèse, 40, 12)[7]. La situation de l'hébreu biblique (au moins dans le Pentateuque) présente quelque analogie avec celle de l'éthiopien. L'hébreu, à la différence de l'éthiopien possède un

[5] A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, p. 357.

[6] A. Dillmann, *Ethiopic Grammar*, Londres, 1907, p. 448.

[7] Sur ce problème, D. Cohen, dans *Proceedings of the 3rd International Conference of Ethiopian Studies*, II, Adis-Ababa, 1970, 50-54.

article et peut donc constituer des phrases nominales avec sujet et prédicat définis par l'article. Dans ce cas, il utilise, de la même façon que l'arabe, un pronom copule : *hā-'îš 'ašer yibḥar YHWH, hû' haqqādōš* «L'homme que choisira YHWH sera le consacré» (Nombres, 16, 7). Mais lorsque le prédicat n'est pas défini par l'article, ce qui est le cas le plus fréquent, la place de la copule est normalement post-prédicative : *wᵉkōl šereṣ hāʿōp ṭāmēʾ hûʾ lākem* «et tout insecte ailé est impur pour vous» (litt. impur lui pour vous)) (Deutéronome, 14, 19); *hāʿanāšîm hāʾēlle šᵉlēmîm hēm ʾittānû* «Ces gens sont amicaux avec nous» (litt. «amicaux eux avec nous» (Genèse, 34, 21). Ici aussi, un ordre différent ne constitue que la manifestation d'une autre règle [8].

En va-t-il différemment en hébreu post-biblique? Dans la grammaire classique d'hébreu michnique de M. H. Ségal, aucune règle précise n'est fournie. Il est indiqué seulement : «Le pronom est quelquefois placé à la fin pour l'emphase... Quelquefois le pronom se trouve devant le sujet en anticipation» [9]. Mais à en juger par les exemples cités, il semble bien que c'est dans les phrases où le prédicat est mis en tête que le pronom se trouve avant le sujet ; la position du pronom serait donc, ici aussi post-prédicative : *hayyādayîm ʿasqāniyyōt hēn* (Šabbat, 14 a) «les mains sont occupées» (litt. «occupées elles») présente le même ordre prédicat — pronom que *mᵉʿubberet hîʾ ṣārātāh* (Yeb. XVI, 1) «Sa rivale est enceinte» (litt. «enceinte elle sa rivale»). Une étude sur un corpus étendu reste à faire.

L'akkadien connaît aussi une forme spéciale de prédicatif. Elle est utilisée en général lorsque le prédicat nominal est indéterminé et non spécifié par une épithète ou un complément, mais en alternance avec l'état dit indépendant marqué en principe en tant que prédicat par la particule post-fixée *-ma*. Ainsi une forme qui à l'état indépendant est *kabtum* se présentera en fonction de prédicat soit comme *kabit*, soit comme *kabtum-ma* [10] : comparer par exemple *lemnu lemun* «le mal (est) le mal» et *nakarum nakarum-ma* «un étranger (est) un étranger» (Lambert, *Babylonian Wisdom Literature*, 270).

Dans le cas particulier de l'akkadien, la verbalisation atteint un deuxième degré. Le prédicat nominal, en effet, marqué en tant que

[8] Voir F.I. Andersen, *The Hebrew Verbless Clause in the Pentateuch*, Nashville — New York, 1970, *passim*.

[9] M.H. Segal, *A Grammar of Mishnaic Hebrew*, Oxford, réimp. 1957, p. 199.

[10] Voir Ravn, *Archiv Orientální*, 17/2 (1949), p. 300 sq. ; aussi Buccellati, *Journal of Near Eastern Studies*, 27 (1968), p. 10. Il convient de souligner cependant qu'une telle formulation simplifie les données et que de nombreux cas qui ne semblent pas entrer dans le cadre ainsi tracé, demeurent à étudier plus finement.

tel, peut comporter un second trait verbal : la conjugaison personnelle. La forme *kabit*, fém. *kabtat* peut être simplement considérée comme la troisième personne du singulier d'un paradigme dont les autres personnes sont constituées au moyen de suffixes personnels : *kabt-ā-ku* «je suis important», *kabt-ā-ta* «tu es important», etc. La nature de cette conjugaison, dite traditionnellement permansive ou stative, donne lieu à discussion : faut-il la considérer comme une sorte de phrase nominale ou comme un paradigme appartenant au système verbal? D'une part a) des formes permansives comme *labbāku* «je suis un lion», *zikārāku* «je suis un homme», *abāta* «tu es un ennemi», sont fondées sur des bases nominales, sans lien avec quelque verbe que ce soit ; b) statif et nom à l'état indépendant sont en distribution syntaxique complémentaire (voir ci-dessus, p. 92) : *sinnišāku eṭlu mutallu anāku[ma]* «je suis une femme (permansif), [mais] je suis un héros noble (état indépendant)» (G. Reisner, *Sumerisch-babylonische Hymnen*, p. 106 : 40) ; c) le féminin singulier se forme à l'aide du suffixe *-at* qui est une marque proprement nominale. Mais d'autre part a) sur chaque radical verbal, il est possible de fonder, au moyen d'un schème spécial en $C_1aC_2(v)C_3$, une forme de statif : *paris*, *parsāku* etc. de *parāsu* par exemple, laquelle apparaît donc comme un membre du système verbal ; b) de tels statifs peuvent être munis, à la 3ᵉ personne, de suffixes pronominaux dits «datifs» qui ne se trouvent par ailleurs qu'avec des formes proprement verbales [11] ; c) les formes du pluriel sont marquées, à l'instar des formes proprement verbales, par *-ū* au masculin, *-ā* au féminin ; d) le statif peut avoir, dans certains cas, la valeur d'un parfait-présent.

Synchroniquement, le statif apparaît donc comme relevant d'un double statut. On a invoqué à son propos l'exemple du parfait passif latin *amātus est*. La fonction de cette forme est double selon qu'on l'oppose aux autres formes du verbe *amāre* (*amat*, *amābātur*, etc.) ou à des phrases comme *rex est*, *bonus est* ; il n'en reste pas moins que *amātus* est un adjectif verbal dérivé régulièrement de *amāre*, tandis qu'il n'en est pas de même pour *rex* et *bonus* [12]. Mais c'est précisément sur ce point que l'analogie ne paraît pas satisfaisante. Car le statif akkadien représente à la fois *rex est* (*šar* «il est roi, *šarrāta* «tu es roi», etc.) et une forme verbo-nominale conjugée comparable à *amātus est* (ainsi du verbe *parāsu* «décider», *paris*, *parsāta*, etc.).

[11] I.J. Gelb, *Sequential Reconstruction of Proto-Akkadian*, Chicago, 1969, p. 213.

[12] J. Kurylowicz, *Studies in Semitic Grammar and Metrics*, Wrocław, 1972, p. 92.

En fait à quelque moment qu'on le saisisse, le statif akkadien nous montre un stade dans un processus de verbalisation. Lorsqu'il a pour base un nom primitif, il est encore une sorte de phrase nominale; mais un thème verbo-nominal de valeur passive est déjà spécialisé comme base d'une construction permansive et représente donc un autre état. L'akkadien n'a pas connu l'aboutissement du processus et l'achèvement de la verbalisation. C'est le sémitique de l'Ouest qui, en réservant la construction permansive à des formes verbo-nominales exclusivement, de valeurs aussi bien actives que passives, en a fait une véritable forme verbale caractérisée par des marques personnelles suffixées, pénétrant dans le système verbal pour l'expression de l'accompli tandis que l'ancien processif à préfixes prenait la valeur d'un inaccompli. Il est d'ailleurs remarquable de voir certains dialectes araméens tendre ultérieurement à la construction d'un nouveau statif. Ainsi par exemple, en mandéen classique, *rabnā*, *rabbēt*, *rabbenīn*, etc. «je suis, tu es, nous sommes grand(s), etc.» sont constitués par l'agglutination de formes réduites des pronoms sujets à un adjectif à l'état prédicatif[13]. En néo-araméen de Maelūla, c'est au moyen des préfixes personnels de l'inaccompli verbal qu'a été reconstitué un paradigme de statut analogue: *nifqer* «je suis pauvre» (= *ni-* préfixe de 1ère personne + adjectif prédicatif), *čilɬfen* «tu es affamé» (= *či-* préfixe de 2e personne + adjectif prédicatif)[14].

Un autre type de verbalisation est largement attesté en sémitique. C'est celui par lequel des noms, des locutions, des particules, munis de pronoms suffixes, utilisés comme prédicats de phrases nominales, en viennent à constituer des syntagmes qu'on pourrait légitiment nommer «quasi-verbes». Ainsi la possession est exprimée dans de nombreuses langues sémitiques par une préposition signifiant «à», «dans», «chez», etc. conjuguée au moyen de marques personnelles suffixées. Dans le dialecte de Tunis, par exemple, *ʿand-i*, *ʿand-ək*, *ʿand-u* (*ʿand* «chez» + *-i*, *-ək*, *-u* suffixes de 1ère, 2e, 3e personnes du singulier), etc. peuvent se traduire par «j'ai, tu as, il a», etc. *ʿandi ktāb* «j'ai un livre». Le caractère de phrase nominale de cet ensemble pourrait conduire naturellement à analyser *ʿandi* «chez moi» comme prédicat non verbal et *ktāb* comme sujet. Mais en est-il vraiment ainsi du point de vue de la description synchronique? En fait, en tant que phrase nominale, *ʿandi ktāb* contrevient à l'ordre ordinaire des termes qui est sujet – prédicat. Or dans cet ordre les mêmes éléments auraient un sens différent: *ktāb ʿandi* signifierait «un livre (qui se trouve) chez moi»[15]. Dans la première construction, *ktāb* occupe la place d'un complément verbal et est sans doute senti comme tel. Mais de la verbalisation de *ʿandi*, un autre indice, parfaitement objectif, nous est fourni par la forme négative.

Le parler de Tunis, comme la plupart des dialectes arabe, a constitué, en tant que copule négative, la négation verbale conjuguée aussi au moyen de suffixes. Cette négation est *mā...-š*, soit, avec les suffixes, *mā-nī-š*, *mā-k-š*, *mā-hū-š* (*mawš*, *mūš*) «je ne suis pas, tu n'es pas, il n'est pas», etc. En tant que copule négative, cette construction est apte à nier un prédicat nominal: *ʾənti mūš kbīr* «tu n'es pas grand», mais *ʾənti mā kbərt-š* «toi tu n'as pas grandi». Or un syntagme comme *ʿandi* est nié par *mūš* lorsqu'il est précédé d'un nom en fonction de sujet: *əlktāb mūš ʿandi* «le livre n'est pas chez moi»; mais lorsqu'il est en tête, il est nié, tout comme un verbe, par *mā...š*: *mā ʿandī-š ktāb* «je n'ai pas de livre».

Ce type de syntagme d'origine non verbale, mais traité à divers égards comme un verbe, est des plus fréquents dans tous les dialectes arabes auxquels il fournit des moyens d'expression variés. Ainsi le même dialecte tunisien connaît à côté de *ʿandi* «j'ai, je possède», une construction analogue avec la préposition *bi-*: *āš bik*? «Qu'as tu? Que t'arrive-t-il?». Avec *fī* «dans», elle exprime la notion de «contenir».

Les constructions sont diverses; elles ne se limitent pas, comme il a été indiqué plus haut, aux prépositions. Ainsi un nom comme *ḥāža* «chose» (en construction *ḥāžt-*) conjugué à l'aide de pronoms suffixes, est traité comme un verbe avec pour sens «avoir besoin de»: *ḥāžti* (*ḥažti*) *bhād əlḥāža* «j'ai besoin de cette chose», *mā ḥažtī-š bīha* je n'en ai pas besoin»; mais *hād əl-ḥāža ḥāžti*, *mūš ḥāžti* «Cette chose est à moi, n'est pas à moi» (litt. est, n'est pas ma chose»). De même des constructions prépositives comme *fi bāl-* «dans l'esprit de», *fī ɛālm-* sont toujours accompagnées de pronoms suffixes et se comportent partiellement du point de vue syntaxique comme des verbes: *fī bāli*, *mā fī bālī-š* «je supposais, je ne supposais pas», *fī ɛālmi*, *mā fī ɛalmī-š* «je sais, je ne sais pas».

L'arabe n'est pas, loin de là, la seule langue sémitique à présenter de tels phénomènes. Ainsi, pour ne citer qu'un autre exemple, la

[13] R. Macuch, *Handbook of Classical and Modern Mandaic*, Berlin, 1965, p. 155.

[14] A. Spitaler, *Grammatik des neuaramäischen Dialekts von Maalula (Antilibanon)* (= *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, 23, 1 (1938), 148-149.

[15] Cf. É. Benveniste, *BSL* 55 (1960), 121-123.

construction guèze *bottu* (littéralement «dans-lui»), parallèle à l'arabe *ʿandu* et signifiant aussi «il a», commande souvent l'accusatif pour le nom de l'objet possédé : *wa-bottu walata anta samâ barbarâ* «Et il a une fille qui s'appelle Barbara» (litt. et-en-lui une fille (accusatif) que son nom (est) Barbara»); *ʾāfa bomu... ʾaʿyənta bomu* «Ils ont une bouche...ils ont des yeux» (litt. une bouche (accusatif) en eux... des yeux (accusatif) en eux»). Il arrive aussi fréquemment, le nom de l'objet possédé étant traité comme un complément de verbe, que celui du possesseur soit traité comme un sujet : *bəʾasi bottu kəlʾeta walda* «Un homme avait deux fils» (litt. un homme en-lui deux fils (accusatif).

Les phénomènes de verbalisation dont témoignent les formes étudiées jusqu'ici, mettent en œuvre en tant que prédicats conjugués, la caractéristique morphologique du verbe. Mais le sémitique fournit aussi des exemples nombreux, et importants dans le développement linguistique, d'un processus fondé sur la caractéristique sémantique, c'est-à-dire la participation au système aspectivo-temporel. C'est ce qui s'est passé dans diverses langues à partir de participes en fonction de prédicat de phrases nominales.

L'histoire de l'araméen, par exemple, nous montre, dès les stades anciens, la tendance à confiner les formes verbales héritées du sémitique occidental à des fonctions modales en leur substituant pour les usages principaux, des formes participiales. En hébreu, dès la période post-biblique, s'est développé, à partir d'ailleurs d'usages attestés dans la Bible, un présent duratif d'origine participial qui, en hébreu moderne, se trouve intégré, en tant que paradigme temporel, dans un système rénové [16]. Ces faits sont bien connus. L'attention a été peut-être moins sollicitée par les phénomènes manifestés en arabe. Mais là aussi, dans un grand nombre de dialectes, le participe, en qualité de prédicat, s'est introduit dans le domaine sémantique du verbe proprement dit. Les situations sont fort diverses et complexes. Un exemple est celui de l'iraquien (de Baghdad) où le système verbal est fondé sur des bases partiellement différentes de l'arabe classique. Ici l'ancienne opposition accompli — inaccompli s'est dédoublée pour l'expression dans chaque aspect, de la notion de concomitance, aboutissant en fait à opposer un parfait présent à un prétérit et un présent actuel à un présent général. Or si le présent actuel est exprimé par l'adjonction d'une particule préfixée à l'ancienne forme d'inaccompli, c'est l'ancien participe qui est chargé de la fonction de parfait-présent [17].

[16] Voir en particulier M. Cohen, *Le système verbal du sémitique et l'expression du temps*, Paris, 1926, 44-48.

Inaccompli		accompli	
présent général	*yiktib* «Il écrit ordinairement, il écrira»	prétérit	*kitab* «Il écrivit»
présent actuel	*dā-yiktib* «il est en train d'écrire»	parfait présent	*kātib* «il a écrit»

Sporadiquement, la mutation fonctionnelle du participe s'est accompagnée de phénomènes morphologiques. Ainsi dans un des parlers de Baghdad, celui des Chrétiens, le participe en fonction de prédicatif «quasi-verbal» a fini par se distinguer formellement du participe utilisé comme un substantif désignant un agent habituel : *kātib* est resté *kātib* pour signifier «écrivain, scribe», mais est devenu *keteb*, lorsqu'il est employé prédicativement avec le sens de parfait-présent : *huwa kēteb* «il a écrit (cette lettre qui est là, par exemple)» [18]. Dans le ʿOman, ce même participe en fonction quasi-verbale est normalement accompagné de pronoms suffixes objets, caractérisés par un élément connectif *-im-* : *ene ḏorb-im-ek* «je t'ai frappé» [19].

Mais des participes en fonction prédicative, avec une valeur aspectivo-temporelle, s'ils se trouvent munis de marques personnelles enclitiques en fonction de sujet, présentent toutes les caractéristiques du verbe en sémitique. Là où elles existent, elles constituent de véritables formes verbales, comme en arabe d'Ouzbekistan, où une forme de parfait-présent d'origine participiale, se conjugue : *zorb-ini-k* «tu as frappé», *zorb-ini-hum* «ils ont frappé» [20]. On sait que le système verbal tout entier de la plupart des dialectes néo-araméens est fondé exclusivement, au terme d'un processus amorcé dès les stades les plus anciens, sur de telles constructions qui ont éliminé totalement les anciennes formes verbales communes à l'ouest-sémitique [21].

[17] Voir par exemple, W. M. Erwin, *A Short Reference Grammar of Iraqi Arabic*, Washington, 1963, 337-339.

[18] H. Blanc, *Communal Dialects in Baghdad*, Cambridge (USA), 1964, p. 94.

[19] C. Reinhardt, *Ein arabischer Dialekt gesprochen in Oman und Zanzibar*, Stuttgart, 1894, p. 139.

[20] W. Fischer dans *Der Islam*, 36, 3 (1961), 254-255.

[21] Voir pour un tableau résumé, D. Cohen dans *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études*, IVe section, 1971/1972, 164-166.

Tous les cas qui viennent d'être décrits illustrent un processus qui porte exclusivement sur le prédicat. Il y aurait cependant à prendre en considération ceux qui portent sur le sujet et qui, dans certains cas, lorsque par exemple le sujet est mis en relief par une particule déictique affectée d'un pronom de rappel suffixé, aboutissent à la constitution de véritables copules conjuguées d'origine non verbale. Les langues éthiopiennes surtout, mais d'autres langues aussi, en fournissent des exemples remarquables. Mais c'est là une autre étude. Celle-ci n'avait pour but que de montrer quelques-uns des processus par lesquels, la fonction syntaxique qu'Emile Benveniste appelle «fonction verbale» tend, dans certaines langues à se morphologiser, suscitant une hiérarchie de classes intermédiaires en quelque sorte entre le nom et le verbe, avant d'aboutir parfois à un nouveau type de conjugaison qui renouvelle l'ancienne ou se substitue entièrement à elle.

6, rue Louvois
78220 Viroflay

David COHEN

Etienne DECAUX

GENRE ET ARCHIGENRE, CAS ET ARCHICAS

(SUR L'EXEMPLE DU POLONAIS)

Relativement à celui de la plupart des autres langues indo-européennes, le système des genres grammaticaux du polonais est compliqué. Mais on peut se demander si le désir d'en simplifier l'apprentissage justifie, comme c'est actuellement le cas dans la grande majorité des manuels et chez presque tous les enseignants, un exposé illogique, voire laissant de côté certains faits considérés comme mineurs.

La *Grammaire de la langue polonaise* de mon maître Henri Grappin, que je prends comme exemple de cet enseignement parce qu'elle reste la bible de la plupart des polonisants français et reflète bien l'opinion des spécialistes polonais, nous apprend que :

> «Le polonais a trois genres : le masculin, le féminin et le neutre. [...] Le masculin ajoute à l'opposition des genres celles de deux sous-genres : au singulier, sous-genre animé, qui est celui des personnes et des animaux, et sous-genre inanimé, qui est celui des choses ; au pluriel, sous-genre personnel et sous-genre non personnel, qui est celui des animaux et des choses» [1].

Mais plus loin nous voyons que :

> Au pluriel des adjectifs, possessifs et démonstratifs, il n'y a plus, en réalité, de distinction entre les genres ; seules s'opposent les formes personnelles et les formes non personnelles, au nominatif et à l'accusatif» [2].

Les exemples montrent que les «formes non personnelles» sont non seulement celles du masculin non personnel, mais toutes celles (sémantiquement personnelles ou non) du neutre et du féminin. De là à dire que le *sous-genre* non personnel englobe les *genres* neutre et féminin, il n'y a qu'un pas que j'ai entendu souvent franchir. De toute façon, l'épithète *non personnels* appliquée aux substantifs désignant des femmes est discutable (la terminologie des grammairiens allemands, *rationalia* ~ *irrationalia*, n'arrange rien ; pourquoi pas *nobles* ~ *ignobles*?) ; il vaut mieux parler de genre *non masculin personnel* comme

[1] 1949, § 38, p. 34-35 ; je cite cette édition et non celle de 1963, qui est posthume ; mais il n'y a pas de différence sur ce point entre les deux éditions.
[2] *Ibid.*, § 97, p. 97-98.

Witold Doroszewski [3] ou *féminin-inanimé* (avec ici un trait d'union valant *et*) comme Jan Tokarski [4].

L'emploi du mot *genre* dans la phrase précédente n'est pas une erreur. Pour la grande majorité, je le répète, des polonisants, il y a en fait en polonais deux systèmes indépendants : au singulier, trois genres, l'un d'eux divisé en deux sous-genres (le respect de la tradition ayant empêché une répartition plus conséquente en quatre genres) ; au pluriel, deux genres seulement. Cette conception est tellement courante que bien des Polonais ne pensent pas qu'on puisse la mettre en doute : il arrive que l'on cite à l'appui de la répartition différente des genres aux deux nombres, sans le lire, l'article cité plus loin de Witold Mańczak où elle est attaquée [5].

Il est d'ailleurs remarquable que plus d'un grammairien maintient ce point de vue tout en en reconnaissant implicitement l'inexactitude. Comment peut-on parler d'un genre unique groupant masculins non personnels, neutres et féminins lorsqu'on reconnaît ensuite que les cardinaux «deux» et «tous les deux» ont au nominatif, au vocatif, à l'accusatif et chez nombre de Polonais à l'instrumental des formes différentes au féminin et ailleurs?

Mais on est allé plus loin. Considérant dans le tableau de désinences de l'adjectif, donné ci-dessous, les nombreux cas de syncrétisme

Singulier					Pluriel	
m.a.	m.i.	n.	f.		m.p.	autres
-y	*-y*	*-e*	*-a*	N.V.	*-'''i*	*-e*
-ego	*-y*	*-e*	*-ą*	A.	*-ych*	*-e*
-ego	*-ego*	*-ego.*	*-ej*	G.	*-ych*	*-ych*
-emu	*-emu*	*-emu*	*-ej*	D.	*-ym*	*-ym*
-ym	*-ym*	*-ym*	*-ej*	L.	*-ych*	*-ych*
-ym	*-ym*	*-ym*	*-ą*	I.	*-ymi*	*-ymi*

[3] Par exemple dans les *Podstawy gramatyki polskiej*, I (seul paru), § 118 sq., p. 205 sq.

[4] Par exemple dans la partie grammaticale du *Maly slownik języka polskiego* de S. Skorupka, H. Auderska et Z. Łempicka, p. XIV sq.

[5] Par exemple Teresa Ampel, *Zeszyty naukowe Uniwersytetu im. Mikołaja Kopernika*, 25, Toruń, 1969, p. 35, n. 2.

horizontal (pour le syncrétisme vertical, voir ici p. 105), certains disent que la division en genres dépend non seulement du nombre, mais encore du cas. Telle est expressément la position actuelle d'Alexander M. Schenker [6] et, moins nettement, celle de Bogusław Kreja [7].

* * *

Il y a dans le système polonais d'autres complications. Certains masculins sémantiquement inanimés se comportent grammaticalement au singulier comme des animés. Certains masculins personnels sont traités au nominatif et au vocatif du pluriel, soit toujours soit avec une valeur stylistique particulière, comme des non personnels. Certains autres, aux mêmes cas et dans les mêmes conditions, comme des féminins, ce qui semble n'être indiqué dans aucune grammaire. Enfin, ce qui n'est pas non plus dans les grammaires, les masculins *sierota* «orphelin» et *kaleka* «estropié, handicapé» se comportent comme des féminins à tous les cas du pluriel, toujours pour le premier, souvent pour le second. Il faut préciser que les masculins se féminisant partiellement ou complètement au pluriel sont des épicènes, dont le singulier, de forme féminine, peut aussi être féminin : *ten sierota* «cet orphelin», *ta sierota* «cette orpheline».

Évidemment, ces particularités ne présentent aucune difficulté à ceux qui considèrent qu'à chaque cas un substantif peut avoir un genre différent.

* * *

Or il faut dire que, si *le critère* du genre grammatical des substantifs est l'accord des adjectifs etc. se rapportant à eux ou des verbes dont ils sont sujets, parfois attributs, *le genre lui-même* est une caractéristique intrinsèque de ces substantifs, qui n'a pas à se soumettre à leurs caractéristiques extrinsèques. Autrement dit, le genre d'un substantif est invariable quels qu'en soient le nombre et le cas.

Je n'irai pas jusqu'à affirmer qu'il en est ainsi dans toutes les langues

[6] «The distribution of genders depends on the case and number». *Beginning Polish*, 1, 1966, p. 30.

[7] Son article «O rodzaju grammatycznym polkskich rzeczowników», d'ailleurs précieux par les matériaux qu'il apporte, étudie le genre *au nominatif singulier* des substantifs terminés à ce cas par consonne molle ou durcie (*Z polskich studiów slawistycznych*, 1973, 4, 233-248).

à genre. Je sais seulement que les *amours*, *délices* et *orgues* de nos grammairiens n'infirment pas ce que j'écris. Qui dirait : «Cet orgue est le plus beau de toutes celles que j'ai vues»? Je pense que ces trois fèminins sont dans le langage naturel des Français même cultivés des *pluralia tantum* sans rapport avec les pluriels réguliers et donc masculins d'*amour*, *délice* (rare à ce nombre) et *orgue*.

Quoi qu'il en soit chez nous, c'est indubitable en polonais. On prétend que *kot* «chat» et *Szkot* «Écossais» sont du même genre masculin au singulier, et on en donne pour preuve que les mots accordés sont les mêmes dans *widzialem jednego (kota, Szkota), drugiego i trzeciego* «j'ai vu un (chat, Écossais), un second et un troisième». Or, dans le premier cas, «tous trois étaient vieux» se dit *wszystkie trzy były stare* (non masculin personnel), dans le second *wszyscy trzej byli starzy* (masculin personnel). Inversement, il est difficile d'admettre que *koty* «chats» et *istoty* «êtres» sont au pluriel du même genre comme l'indiquerait la similitude de *lubię te stare koty* «j'aime ces vieux chats» et *lubię te stare istoty*, parce qu'en en parlant on distingue *każdy z nich* «chacun d'eux» (masculin) pour le premier de *każda z nich* (fèminin) pour le second. Il y a donc dans *kot*, qu'il soit singulier ou pluriel et quel qu'en soit le cas grammatical, quelque chose qui fait qu'il ne se comporte pas dans l'accord à toutes ses formes comme *Szkot* ni comme *istota* (nom. sg. de *istoty*). Je ne vois pas pourquoi on n'appellerait pas cela le genre.

Je ne connais qu'un Polonais à s'être élevé contre la tradition grammaticale ici critiquée. Il s'agit de Witold Mańczak, qui, avec la fougue que lui connaissent nos confrères de la Société de linguistique, a montré en 1956 l'absurdité de cette manière de voir [8]. Si l'on considère, disait-il en substance, qu'il y a en polonais sept cas, bien qu'aucun substantif n'y présente quatorze formes différentes, il faut tenir que les genres y sont cinq, même si aucun adjectif, par exemple, ne présente à aucun cas cinq formes différentes. Il distinguait ainsi masculin-personnel, masculin-animal, masculin-inanimé, neutre et fèminin.

* * *

Ni M. Mańczak, lorsqu'il écrivait son article, ni moi, quand j'en rendis compte [9], n'avions connaissance de celui qu'A. Schenker a

[8] «Ile rodzajów jest w polskim?», *Język Polski*, 36, 116-121.
[9] *RESl*, 33 (1956), p. 277.

consacré un an plus tôt à cette question, en la résolvant de façon assez différente et en quelque sorte complémentaire [10]. Cela explique un peu que, acceptant dans l'ensemble les conclusions de M. Mańczak, je n'aie d'abord pas cru devoir tenir compte des masculins personnels dépersonnalisés et féminisés dans mon exposé de base des genres polonais [11], leur accordant une place secondaire [12]. Mon seul amendement à la théorie de M. Mańczak concernait le statut des *pluralia tantum*, étudié ci-après.

Pour M. Schenker, les genres sont différents au singulier et au pluriel. Mais, plus conséquent que l'ensemble de nos collègues, il en compte quatre au singulier, qu'il énumère dans l'ordre fèminin, masculin-animé, masculin-inanimé, neutre, et cinq au pluriel, qu'il appelle fèminin, masculin-spécial, masculin-personnel, masculin-dépersonnalisé, impersonnel (le masculin-spécial et le masculin-dépersonnalisé sont les «genres» des substantifs masculins personnels traités aux nominatif et vocatif comme des fèminins et des «impersonnels» respectivement). Mais il cherche ensuite les combinaisons possibles, qu'il appelle «classes», et en trouve neuf, plus celle des *pluralia tantum*, dont l'accord montre seulement qu'ils ne sont pas masculins-personnels.

Il s'agit au fond de différences terminologiques. Si M. Schenker avait appelé «genres» ses classes et autrement ses genres, il serait pratiquement d'accord avec M. Mańczak et en tout cas avec moi-même, tout en précisant mieux que nous ne le faisions la réalité des faits linguistiques. Je tiens seulement pour inutile sa classe 8, confondant dans des substantifs uniques ceux du type *małżonek* «époux» et ceux du type *małżonka* «épouse». La dernière, qui confond également «orphelin» et «orpheline», ne devrait comprendre que le premier.

* * *

C'est donc à huit genres, correspondant aux sept classes retenues de M. Schenker, que se monte maintenant en théorie, sinon dans l'enseignement aux débutants, mon inventaire : masculin-humain (terme préférable à «masculin-personnel») [13] [classe 2], masculin-[humain-]

[10] «Gender categories in Polish», *Language*, 31 (1955), 402-408.
[11] *Petite grammaire polonaise*, fasc. 2, 1963 (2e éd. 1967), §2121.
[12] *Ibid.*, fasc. 3, 1967, §3112.
[13] La mention «personnel» suggère à tort aux étudiants un lien de ce genre avec les personnes verbales. On peut encore dire «viril» au lieu de «masculin-humain», mais

dévirilisé [3], masculin-[humain-]féminisé [7], masculin-[humain-]féminin [9], masculin-animal [4], masculin-inanimé [5], neutre [6], féminin [1]. Le masculin-animal comprend aussi les substantifs masculins sémantiquement animés traités au singulier comme des animés (on peut les appeler «masculins-animaux grammaticaux») [14].

Il faut considérer le masculin-féminin *sierota* «orphelin» et le féminin *sierota* «orpheline» comme deux mots différents. C'est seulement dans la pratique de l'enseignement que l'on peut admettre que le premier est défectif et remplacé au pluriel par le second. *Francuz* «Français» par exemple, normalement masculin-humain mais masculin-dévirilisé dans certaines valeurs stylistiques, aura dans l'enseignement élémentaire une position analogue, au fond traditionnelle.

Mais, théoriquement, il faut dire que, comme *sierota* et *sierota*, m.h. *Francuz* et m.d. *Francuz* sont en réalité deux substantifs confondus à la plupart de leurs formes en un *archigenre*.

L'archigenre [15] est le résultat de la neutralisation à certains cas, voire à toutes les formes d'un nombre, des oppositions de genre, tout comme l'archiphonème est celui de la neutralisation, dans certaines positions, des oppositions phonématiques. On peut dire par exemple qu'au datif singulier il y a un archigenre masculin-neutre, et les substantifs non masculins personnels sont en pratique groupés au pluriel dans un archigenre non-viril. Aux quatre derniers cas du pluriel, l'archigenre comprend tous les genres.

L'archigenre est une notion pratique, du domaine de la forme, et non intérieure. La neutralisation n'est pas un changement structural.

C'est seulement dans le cas des *pluralia tantum* que la notion d'archigenre devient fondamentale, puisqu'on ne peut que constater leur appartenance à l'archigenre non-viril. Il ne semble pas justifié de les rattacher arbitrairement, comme le fait M. Schenker [16], à l'un des genres de cet archigenre.

J'ajoute que d'après l'exemple des intergroupes parlementaires, réunissant certains membres de plusieurs formations politiques, on peut nommer *intergenres* les catégories grammaticales où se rencontrent des substantifs appartenant à plusieurs genres, mais non tous ceux de tous ces genres. Il y a par exemple un intergenre personnel (plus important encore dans la grammaire russe) et un intergenre massif (substantifs désignant des concepts ou matières non numérables) [17].

* * *

Curieusement, le syncrétisme vertical, celui des cas, est rarement interprété par les polonisants de façon analogue. L'autonomie des sept cas est habituellement respectée. Mais non toujours.

On entend dire que le vocatif n'existe qu'au singulier du masculin et du féminin, sa fonction étant remplie par le nominatif au neutre singulier et au pluriel de tous les genres. On sait que c'est pour le vieux slave la position d'André Vaillant [18]. Et le livre de M. Schenker *Polish Declension*, si riche de matériaux [19], présente chaque paradigme flexionnel comme «a five-case system», «a three-case system», etc. Pour lui, il y a dans les adjectifs trois cas au féminin singulier et quatre à chacun des autres «genres».

Il faut bien dire que la combinaison des «cas» et des «genres» ainsi conçus tient de l'acrobatie. Les choses sont bien facilitées par l'introduction de la notion d'*archicas*, parallèle à celles d'archigenre et d'archiphonème [20].

M. Mańczak a critiqué le terme «archicas» et mes autres néologismes terminologiques (qui, en fait, sont parfois des emprunts) [21]. Je reconnais avec lui qu'il ne faut pas abuser de leur usage, et parle beaucoup plus couramment de locatif-instrumental masculin-neutre que de l'archicas locatif-instrumental de l'archigenre masculin-neutre. Mais il est bon que les concepts théoriques reçoivent un nom, car il n'y a pas de science sans terminologie.

cela brise l'harmonie des genres masculins, car le terme «mâle» pour «masculin-animal» est déjà moins heureux, et il n'y a rien d'homogène pour le masculin-animé. Je garde «viril», comme on le voit plus loin, dans les composés (dévirilisé, non-viril, etc.) pour alléger la terminologie.

[14] *Petite grammaire*, §3114. Les dictionnaires reconnaissent rarement le fait. Celui de la Fondation Kościuszko (K. Bulas, L.L. Thomas et F.J. Whitfield, *Polish-English*, 1961), qui est à ma connaissance le seul à respecter la division en cinq genres de M. Mańczak, ne le fait pas conséquemment : parmi les masculins-animaux grammaticaux, *burgund* «bourgogne», *dolar* «dollar», *grzyb* «champignon», *ptyś* «chou (à la crème)», *wale* «valse», *zloty* «zloty» y sont bien donnés comme m.a., mais *arbuz* «pastèque», *banan* «banane», *cukierek* «bonbon», *frank* «franc», *pomidor* «tomate», *szampan* «champagne» restent m.i.

[15] *Petite grammaire*, §2122.

[16] *Language*, p. 408.

[17] *Petite grammaire*, §2123.

[18] *Manuel du vieux slave*, I, §55, p. 85.

[19] Mais si difficile d'accès du fait de sa transcription inhabituelle et de l'ordre alphabétique «remanié» de son index (Mouton, 1964, 105 p.).

[20] *Petite grammaire*, §2132.

[21] *Język Polski*, 49 (1969), p. 141 *b*.

* * *

Le problème ici étudié peut être rapproché de celui qui fait l'objet de mon article justement intitulé «La neutralisation n'est pas un changement structural (à propos de l'assimilation de degré de sonorité en polonais)», article né à la suite de conversations fructueuses avec le Maître que nous honorons aujourd'hui [22]. J'y rappelais, à l'encontre de l'enseignement courant en Pologne, que la neutralisation combinatoire des oppositions de sonorité, si fréquente dans cette langue, ne pouvait être considérée comme le remplacement d'un phonème par un autre, et que le segment phonologiquement amputé d'un de ses caractères gardait intérieurement, structuralement, son identité.

Il est dans la langue encore beaucoup d'exemples qui appellent une interprétation analogue. Entre autres, au temps de la vitalité du duel, l'identité morphologique du nominatif duel et du nominatif pluriel du pronom de la 2e personne *wy* n'était pas comme on l'a dit un exemple d'emploi à ce cas de la forme du pluriel à la place de celle du duel [23]. L'identité de l'article indéfini massif (dit traditionnellement, mais à tort, partitif) dans *je veux de la viande* et du groupe réellement partitif «*de* + article défini» dans *je veux de la viande de ce bœuf* ne signifie pas que l'on perde le sentiment de leur différence, puisqu'à la forme négative on oppose *je ne veux pas de viande* (avec amuïssement de l'article indéfini massif ou pluriel après *de*) à *je ne veux pas de la viande de ce bœuf* [24].

17, rue Isabey
54000 Nancy

Etienne DECAUX

[22] *BSL* 61 (1966), 57-81.
[23] *RESI*, 30, (1953), 95-96.
[24] *BSL* 57 (1962), fasc. 2, p. 111.

GIACOMO DEVOTO

UNITÀ E VARIETÀ NELLA STORIA DELL'INDEUROPEISMO

1. Unità? varietà? è proprio necessario per l'uomo di studî insistere sulla prima imagine piuttosto che sulla seconda nel divenire del mondo, della natura, degli uomini? Non è necessario, ma è lecito. E il dibattito può prolungarsi di molto in un alternarsi incessante dell'una o dell' altra visione. Mi accingo qui a presentare in una prima puntata queste alternative in forma coerente, quali appaiono oppure vengono soltanto suggerite nell'opera di Émile Benveniste, che investe ormai l'intero cinquantennio 1922-1972. Essa si presenta come un macigno alpino che si è adagiato e assestato e ha assunto forme precise su tre diversi piani.

Il primo è quello del filologo, e in particolare dell' iranista che passava le sue giornate, cinquant'anni fa, sui testi dell'Avesta. Già in questa prima fase egli completa, salda e mantiene l'insegnamento del nostro comune maestro Antoine Meillet. Il secondo piano è quello delle strutture linguistiche indeuropee, quello dell' *Origines de la formation des noms en indo-européen* (1935) e dei *Noms d'agent et noms d'action* (1945) in cui egli appare interprete raffinato, anche nei simboli accuratissimi della radice indeuropa, ricondotta alle sue unità elementari. Il terzo è quello delle «istituzioni indeuropee» e cioè delle cristallizzazioni sociali di tutta quell'immensa fioritura che emana così da parole isolate come da testi. E' quanto appare proprio nei due preziosi volumi del *Vocabulaire des institutions indo-européennes* (1969), che sono appunto oggetto di queste mie considerazioni.

L'acutezza, la precisione, il rifiuto di qualsiasi convenzionalismo brillano in modo costante in tutta l'opera del Benveniste, che talvolta anzi rasenta lo spirito di contraddizione.

Il fascina dell'opera del Benveniste sta tutto nella sua aderenza ai testi, nello sforzo dell'interpretazione spinta a fondo, nella concretezza e spregiudicatezza che imprime a tutte le connessioni, ipotesi e dipendenze. Le età lontane diventano sotto la sua mano vicine a noi, vive.

Aderire ai testi delle diverse lingue indeuropee implica sì una coerenza interna e un'efficacia persuasiva: ma non presuppone una

omogeneità storica. Per questo la presentazione benvenistiana corrisponde alla realtà CENTRALE dei problemi, una realtà alla quale si accompagna A) una preparazione lontana evanescente, un anticipo di un ambiente culturale non ancora percepibile, e alla fine delle conseguenze lontane che hanno B) una loro coerenza ma non radici comuni.

2. La partenza è lontanissima e fragile. Ad esempio, un caso in cui non vogliamo cedere al rinunciatarismo è quello di MOS, lat. *mōs/mōris*. Non abbiamo confronti né all'interno né all' esterno del latino. Eppure il suo significato generale, la sua struttura, e il suo senso immobile del «costume dei padri» ci dà coraggio, e io considero questa una delle più antiche testimonianze del mondo indeurope, anche se non ne so dare la prova.

Di fronte a questi fondamentali focolai di ricerca, si possono introdurre problemi che normalmente rimangono estranei al Benveniste a ragion veduta. Ne allineo qui due: 1) La prima cornice riguarda la necessità della collaborazione interdisciplinare, e cioè quella fra il dato linguistico e quello preistorico-culturale. E' inammissibile che si possano ammettere ipotesi storico-culturali con sole argomentazioni linguistiche, allo stesso modo che con i soli dati della archeologia preistorica. Si capisce che nel mondo romanzo ci sono affermazioni linguistiche come quelle che risultano dalla preminenza assicurata in Italia e in Francia alle diverse varietà di Latino, da cui discendono i dialetti romanzi. Si capisce che la coincidenza tra i fatti linguistici e quelli culturali non sia automatica, ma in realtà dati linguistici e culturali possono si completarsi o anche talvolta non corrispondere con evidenza, ma NON MAI contraddirsi. Allo stesso modo, nell' ambito indeuropeo non si può sorvolare sulla realtà preistorico-culturale o su quella linguistica, ma ci si deve allineare su una linea minima di resistenza, guistificata dalla assenza di contraddizione fra le due discipline. Un esercizio sommamente istruttivo considererei l'inserimento dei problemi delle «Istituzioni indeuropee» nella linea che io uso individuare in queste tre nozioni:

a) la persistenza di un nucleo irriducibile costituito dai nomi compatti quali quelli dei numerali e dei termini di parentela;

b) l'antitesi di un mondo nordoccidentale e di uno sudorientale quali appaiono dall'opposizione delle nozioni di «secco» (gradevole) nel latino *grānum* e (sgradevole) nel gr. *gérōn*; oppure nel latino *sitis* «la (normale) sete» e gr. *phthísis* «la (anormale) consunzione»;

c) lo scontro tra impulsi provenienti da zone centrali a danno di termini antichi, respinti verso i margini, come avviene nel tema DEIWO- «dio come luce» respinto ai margini occidentali e orientali del lat. *deus* e del sanscrito *deva-*, dal «Dio come spirito» che irradia dal greco *théos* o dal germanico GHUTO-.

In conseguenza di questi confronti la presentazione del Benveniste appare alquanto diversa, per me addirittura antiquata quando afferma che la nozione di indeuropeo è soltanto linguistica. La nozione di indeuropeo coinvolge invece per me eventi storici e si collega con fonti storiche diverse da quelle linguistiche. Par ciò l'espansione delle tradizioni linguistiche indeuropee non può essere né schematica né omogenea.

Essa va anzi demitizzata, procedendo per esclusione e riconoscendo che il processo di indeuropeizzazione NON è stato la conseguenza di una pressione demografica, di cui sarebbero rimaste tracce in leggende di invasioni; NON è stato la conseguenza di un prestigio culturale monumentale, perché avremmo ereditato monumenti appropriati. L'indoeuropeizzazione è dipesa solo dalla compattezza del tessuto sociale della famiglie e, più, della tribù indeuropea che, dovunque arrivava, communque fosse stata spinta ad espandersi, si imponeva agli indigeni per questa sua attitudine a conservare la sua personalità. Dovunque arrivava, costituiva un centro di attrazione, un mercato. Questa indeuropeizzazione, invisibile, non è propria a uno stesso grado di tutte le regioni indeuropee: nulla in Italia, quasi nulla in Grecia, esistente solo nell' India, nella discesa verso la valle dell' Indo prima, poi verso quella del Gange.

3. La sete di concretezza domina dappertutto la ricerca del Benveniste e i testi hanno sempre la parte decisiva nel dibattito.

Ma esistono delle pregiudiziali rispetto alle quali anche i testi devono sottomettersi. Agli esempi dati sopra delle TRE facce entro le quali le connessioni indeuropee si presentano, ne vorrei aggiungere due: a) l'esclusione come di un mito della nozione di «impero ariano» troppo cara a suo tempo per esempio a uno studioso romantico come A. Carnoy; b) la rinuncia come a cosa troppo astratta della imagine di una «rupture de l'unité indo-européenne» di cui il Benveniste parla nel I vol. p. 28 del suo *Vocabulaire*. Di questa «rupture» non siamo affatto autorizzati a parlare. Essa è un peccato d'orgoglio linguistico che conduce a credere in avvenimenti politico-culturali concreti, senza nessuna giustificazione diretta. Analogamente appare ottimistica

la visione tradizionale per la quale l'indeuropeizzazione è un processo «global et immense» (vol. I p. 7). L'obiezione che faccio è che i contatti fra tribù di ascendenza linguistica indeuropea erano dominati dalla reciproca incomprensibilità e quindi debbono esser visti come (casualmente) «immensi» ma non «globali».

Se pensiamo che ad esempio in Italia l'uomo vive da mezzo milione di anni, ma una tradizione linguistica rudimentale, primitiva è ben lontana dal raggiungere i trentamila, condizionata com'è alla fine delle fasi glaciali; se si pensa, dal lato opposto, che la tradizione linguistica indeuropea come massa si continua da almeno 5000 anni, ci si rende conto che il lentissimo assetto dei tanti monconi lessicali, il loro equilibrio, la loro sistemazione organica avrà impiegato millenni e che le tribù indeuropee, arrivando in Italia si sono venute a sovrapporre a un tesoro lessicale non ricco ma profondamente ancorato nella mediterraneità.

Alla domanda se siamo in grado di stratificare questi materiali di cui disponiamo, la mia rispota è affermativa, purché si rinunci al tentativo di operare secondo schemi soltanto linguistici e ci si accontenti di distinzioni e stratificazioni molto parziali.

4. Il distinto antropologo H. Breuil ha dato l'idea di un campione di vocabolario rudimentale: la fontana, il fossato, i numerali per dividere i frutti raccolti, per misurare distanze nel tempo e nello spazio. Sono certo nozioni indispensabili per l'uomo al livello ancora più inferiore. Sono gli aspetti pregiudiziali, e per così dire informali, dei problemi linguistici che non si sono ancora realizzati né hanno preso aspetto tangibile nei testi. Più in generale, considerando che il livello economico più primitivo è quello detto dagli etnologi dei «raccoglitori» o collettori, ecco che possiamo supporre che il primo strato lessicale che abbia raggiunto un minimo di consistenza e stabilità nel senso del tempo, è quello che coinvolgeva interessi e necessità di una civiltà di collettori. Un primo avvio alla ricerca etimologica è dunque dato da queste conoscenze preliminari.

5. Questo primo e inferiore livello è costituito dai significati che irradiano sul piano nominale da nomi di oggetti e di frutti e di bacche e su quello verbale dalle operazioni che vi sono connesse.

Analogamente, a livello di questa rudimentalità culturale si accompagna quella psicologica, che dovrà esser tenuta sempre presente e confrontata.

I materiali elaborati con tanto acume e in modo così esauriente dovranno essere considerati come un quadro, ai margini del quale sussiste questa cornice antichissima di una società primitiva così dal punto di vista tecnico come da quello mentale.

6. Richiamo l'attenzione sui casi seguenti. La nozione del procedere in linea retta si oppone a quella della linea curva, o comunque irregolare, per due ragioni: la prima è quella della sua difficoltà di fronte all'istintiva fatalità della linea irregolare; la seconda quella della sua indipendenza da ostacoli sia nel senso dello spazio che in quello del tempo.

Quando operiamo con la radice REG «muovere in linea retta», noi abbiamo un aspetto geometrico, e un aspetto simbolico. Il REKS colui che fa muovere in linea retta non realizza soltanto un compito geometrico difficile, ma identifica il valore geometrico con quella linea giusta o efficace, idealmente retta, che consente di identificare il capo di un gruppo di tribù con colui «che è in grado di guidarla». La precisazione del tedesco *Recht* «diritto» non è che lo specchio simbolico di ciò che è rettilineo e per ciò stesso «giusto».

Interessante è la valutazione opposta di BHEUG(H) che è obiettivamente il «muoversi in linea curva non regolarmentare»; ma che si è anche fissato nel «piegare». Ma «piegare» nel mondo germanico, come «fuggire» nel mondo greco-latino, sono valutazioni sfavorevoli e parallele di un movimento che non procede diritto con geometrica precisione e di chi non conduce a buon fine una spedizione e cioè «fugge».

7. Nell'ambito della civiltà dei collettori, e cioè dei raccoglitori di frutti, di bacche, si fa la raccolta peregrinando. Le fasi successive della civiltà modificano profondamento il lessico fondamentale, ma non sopprimono quello primitivo, che viene assorbito, snaturato ma non eliminato. Rispetto alla Società indeuropea, regolarmente costituita, siamo ancora, con la terminologia dei collettori, in piena notte, ma ci si sta avviando verso un'alba vera e propria della civiltà quale, attraverso le diverse lingue attestate, a noi parla.

8. Un terzo esempio, di nuovo tipico dei collettori si verifica a proposito della nozione di «pista». Di fronte al «sentiero», che implica la naturale conseguenza del «camminare» ed e indicato da

[1] Nell'opera collettiva *Historia Mundi* I (Berna, 1952), p. 286; cf. i mei *Scritti minori* II (1967), p. 26 sq.

ITER «via» fondato sulla semplice azione-funzione di camminare EI. si ha PONTH, che è la «pista», la natura appena corretta in vista della costruzione, per il momento automatica, di una strada, elaborata poi e associata nella storia secondo le diverse grandi aree indeuropee per esempio nel greco *póntos* «mare» (in quanto strada) e nel latino *pōns* (in quanto strumento fondamentale di passaggio).

Ma non siamo ancora davanti alla strada che determina traffico. La applicazione verbale pura e semplice ci conduce al tedesco *finden* «trovare» e trovare si riferisce a ciò che si cerca senza una meta precisa, come quando si va in cerca di frutti.

Uno svolgimento parallelo appare in latino, dove la nozione di «trovare» è indicata da lat. *invenīre* «trovare», che è un tipico verbo di movimento. E' un parallelismo che potrà sempre essere considerato «indeuropeo», ma che ha la sua giustificazione nel riconoscimento di una cornice etnologica comune.

9. Il grosso dei significati frugivori si raccoglie in alcuni termini. Il verbo fondamentale è K^{e}RP, nel latino *carpere* e nel sostantivo tedesco *Herbst*, che definisce la stagione del raccolto, l'autunno. Il «frutto» corrente lat. *frūx*, astr. *frūctus* ha un parallelo verbale nel ted. *brauchen* «usare» elaborato attraverso il significato proprio, primitivo di «fruire» e cioè «usare un frutto».

Finalmente, in bellissimo congiungimento di una nozione «frugifera» e di una applicazione magica sta la parola lettone *jumis* «frutto doppio» rettamente definita dal MEILLET[2] e collegata con le forme da GEM di *geminus*, *gemellus*.

La radice alternativa YEM/GEM è alla base di un verbo iterativo-intensivo latino *imitor* che presuppone un primitivo **imārе*. Come *uorāre* ha al suo fianco *uorāgō*, così **imāre* ha al suo fianco *imāgō* «imagine»[3]. I passaggi sono questi tre: a) nasce un termine per indicare la figura anomala del «frutto doppio»; b) il frutto doppio, per la sua anomalia, è suscettibile di applicazioni magiche, per la stranezza e la forza particolare che emana; c) questa forza è suscettibile di applicazione continuate come si trattasse di un «copiare» o di un «riprodurre», donde nasce un verbo iterativo.

Siamo ancora a un livello primitivo, ma la capacità metaforica e simbolica parla chiaro: le radici della definizione della imagine

[2] *Studi baltici* I (1913), p. 115 sq.

[3] Cf. *Beitr. zur Indogermanistik ... J. Pokorny ... gewidmet* (1967), p. 25 sq.

stanno nel rilievo dato a una anomalia che doveva aver colpito i primitivi raccoglitori di frutti.

10. Due esempi fondamentali di conseguenze lontane di situazioni magiche sono i seguenti. In latino *dō* è il verbo del «dare» e così nella maggior parte delle lingue indeuropee. In ittita la forma corrispondente *dā* vuol dire «prendre». A differenza di Benveniste (vol. I p. 81 sq.) cui si pone la difficoltà semantica dei due significati incompatibili, l'elemento magico offre una spiegazione concreta in questo senso: DŌ indica l'azione di un trasferimento e cioè identifica quello che una volta si diceva «rito di passaggio». Questo passaggio nella maggior parte delle aree indeuropee si è specializzato nell'azione dell'allontanare o del partire, nell'area ittita senza particolari ragioni si è specializzato in senso inverso nell'avvicinare e nell'assumere. I risvolti storico-culturali di cui tratta il Benveniste accrescono la concretezza di avvenimenti che nel loro interno trovano una spiegazione prelinguistica nella magia.

Analoga è la situazione latina di *sacer*, impiegato come «intoccabile» perché «santo» e volta a volta perché «maledetto». Non c'è nessuna ragione di sottigliezza semantica o psicologica per passare dall'una all'altra sfera. La doppia faccia della sostanza magica che appare ora cristallizzata in un lato ora nell'altro lo giustifica.

11. «Per raccolta» non si colgono soltanto i cibi con cui l'uomo primitivo si nutre. «Per raccolta», e non «per ratto» come grossolanamente si ripete da secoli si prendevano anche le donne. Il termine che definisce il matrimonio «per raccolta» non ha niente della grossolanità del ratto. E WEDH in buona parte si è conservato là dove il matrimonio si è raggentilito come costume: altrove è stato sostituito allorquando l'aspetto nuovo del patto ha reso ingrata la vecchia terminologia. Il «condurre» generico è una conquista che si raggiunge quando l'operazione della donna come «raccolta» non è più tipica. E la bravura del Benveniste appare in questo caso in cui mostra che la radice BHER ha potuto applicarsi anche a questa operazione NON primitiva (Vol. I p. 11). Allora in latino *uxorem ducere* è un resto del «raccoglier donna» il nome d'agente *dux* implica una guida che appartiene ai pastori-guerrieri, un atto di forza sia pure regolata dal rito.

A un livello più recente, è cioè venuta meno la figura della «presa» della moglie, ma il latino usa la formula *uxorem ducere*, che riduce la imagine della violenza a quella della «guida». Se si confronta che *uxor* rima con *soror*, ecco che vien fatto di considerare *-SOR* come equi-

valente di «donna» alla quale si premette *uk* per definire la donna presa dall'esterno e contrapporla a SWE, SWESOR (e quindi *soror*) «la donna» che appartiene già alla famiglia. Per quanto arcaico sia il mondo a cui questi dati ci conducono, sta di fatto che un parallelismo fra il rapporto endofamigliare di SWESOR e quello estrafamigliare di UK-SOR appare sistemato.

12. Si pone ora il problema del «fratello» che in greco si dice *adelphós* e cioè «couterino», e cioè «colui che ha in comune la madre». Questo richiama non uno sviluppo spontaneo, ma a una connessione esterna per esempio con quanto Erodoto dice dei Lici (I 178). La tradizione indeuropea della famiglia ha avuto una parentesi provvisoria attraverso la traccia erodotea, che implica un episodio di mariarcato. Così si può anche interpretare la formazione WI-DHEWĀ «vedova»[4]. Su questo punto non posso seguire il Benveniste (Vol. I p. 212 sq.) a proposito di *phrātriā* e del rapporto di dipendenza che instaura. Questa è una derivazione del *phrātōr* primitivo come i fratelli Atiedii di Gubbio sono simboli metaforici di una comunità di origine, natura e mito.

13. Le capacità organizzatrici dell'uomo e delle società umane sono per quanto concerne il vocabolario infinite. Ma le sistemazioni, i parallelismi non sono mai primitivi, sono conquiste. Non esistono sacerdoti se non esistono riti, non esistono guerrieri se non esistono guerre organizzate, non esistono poeti se non esistono canti tramandati. G. Dumézil ha insistito moltissimo sulla ideale tripartizione della società indeuropea. Ma questa non è una base di partenza immobile. Se davvero si è costituita in età vedica o altra, questo è perché le fasi precedenti sono superate, assorbite, fuse.

La forza persuasiva della ricostruzione dumeziliana avrà tanto maggior potere di convincimento quanto sarà più decisamente accettato il principio che nessuno dei passaggi precedenti è stato omesso o annullato. Sia quando prendiamo in considerazione lo schema generale delle strutture indeuropee, sia quando col Benveniste esaminiamo le strutture delle istituzioni sociali quali appaiono nelle tradizioni linguistiche meglio attestate, sia quando consideriamo con varia fiducia le simmetrie prepotentemente illustrate da G. Dumézil, noi ci immergiamo nella storia più gradevole, consistente, di grandi eventi, grandi connessioni, e, al tempo dovuto, di nomi di eroi.

[4] Cf. le mie *Origini Indeuropee* (1962), p. 227.

Ma la storia la fanno non soltanto i divi e gli strateghi, la fanno i proletari: i fanti i cittadini dai diritti limitati.

Alla storia del mondo indeuropeo partecipano perciò, con pieno diritto, anche le testimonianze minori: dei resti delle fasi elementari della civiltà dei collettori; delle preoccupazioni intrecci e contorsioni magiche. Anche se non sono pittoreschi né provvisti di fascino, rispecchiano una realtà minore, della quale lo studioso integrale e spassionato dell'indeuropeismo non può fare a meno.

Oso dire che il grosso dei materiali del Benveniste investe una storia di 5000 anni (da noi), mentre la vicenda dei collettori e dei cultori di magia passa i decimillenni. Nell'intervallo si inseriscono altre esperienze, dei cacciatori, degli allevatori e del primo epos di pastori-guerrieri, infine degli agricoltori e dell'economia organizzata, che devono trattare con il necessario senso delle proporzioni gli eventi meno vistosi ma insopprimibili delle età più arcaiche.

† Giacomo DEVOTO

Borislav DRENOVAC

OMNIPRÉSENCE DE L'EGO

Quatre études qu'Émile Benveniste a consacrées aux problèmes de relations de personne [1], pénétrantes et révélatrices, font sans doute date dans le développement de la doctrine linguistique moderne. Faisant partie d'un domaine dont l'articulation paraît d'habitude aussi naturelle qu'évidente, la complexité de ces relations est restée longtemps inaperçue, voir négligée. C'est précisément pour cette raison qu'il y a encore aujourd'hui des manuels scolaires qui présentent cette problématique d'une façon fragmentaire, aussi simplifiée qu'inexacte. Ainsi, non seulement les phénomènes concernés sont isolés d'un contexte plus large, mais encore ces doctrines simplifiées ne peuvent saisir, à travers des fonctions différenciées, la véritable articulation de la pensée humaine. La portée des études d'Émile Benveniste est qu'elles ouvrent une voie nouvelle à l'analyse de la coarticulation de la pensée et de la structure linguistique dans un domaine précis. C'est en ce sens que ces études appellent ici quelques remarques.

La systématique habituelle dans laquelle on présente les relations de personne donne l'illusion que la tripartition repose sur l'existence de trois personnes, que ces personnes sont motivées de la même façon, qu'elles sont équidistantes et symétriques. En réalité ce n'est pas le cas : la troisième personne n'est qu'une marque de l'absence de personne [2] ; en tant que telle, elle est peu susceptible d'exprimer le même type d'énoncés que les deux premières personnes. Pour ce qui est de ces deux personnes, elles s'opposent mutuellement de façon qu'il se constitue une prépondérance de la première personne par rapport à la deuxième, dont l'existence dépend entièrement de celle de la première ; finalement, la première personne étant un indice de l'existence, elle se trouve indépendante de la deuxième personne ; déterminante dans la phrase en tant que sujet, la première personne n'est pourtant jamais

[1] « Structure des relations de personne dans le verbe » ; « La nature des pronoms » ; « De la subjectivité dans le langage » ; « La philosophie analytique et le langage ». Toutes ces études sont recueillies dans *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.

[2] É. Benveniste, *PLG* 1, p. 228.

déterminée dans son contenu. Ainsi la symétrie du système s'estompe, et une simplicité apparente cède la place à une différenciation fonctionnelle.

L'analyse des relations de personne ne peut que dévoiler une très grande complexité de fonctions logiques et grammaticales se reflétant sous différents aspects dans la structure de phrase. Si l'on prend en considération seulement le fait que les relations de personne affectent constamment deux catégories grammaticales aussi fondamentales que le verbe et le pronom, cette dernière catégorie touchant déjà aux relations adverbiales, l'importance de ces relations devient peu conciliable avec tout schématisme. Pour changer l'approche, il convient d'abord de déterminer avec plus de précision le cadre auquel appartient ce qu'on appelle «personne» en tant qu'élément de structure, de définir les différentes personnes conformément aux fonctions qu'elles remplissent dans un cadre lui-même défini au préalable, et, finalement, de dégager l'apport de la fonction «personne» à la communication humaine. A ces trois égards, la doctrine d'Émile Benveniste apporte des innovations essentielles. Pour en faire la démonstration, il suffit de rappeler que c'est cette doctrine qui définit le cadre de la première personne comme «l'instance de discours contenant je», et la première personne comme «l'individu qui énonce la présente instance de discours contenant l'instance linguistique je»[3]. La définition, aussi simple que juste, déplace donc d'un seul coup toute la problématique du niveau de la langue au niveau du discours, en attribuant aux personnes grammaticales une valeur très spécifique. Il n'est pas étrange alors de trouver dans le prolongement de la même conception la deuxième personne définie comme «l'individu allocuté dans la présente instance de discours contenant l'instance linguistique tu»[4].

En précisant ainsi «l'instance linguistique» *je* ou *tu* comme «réalité de discours», la doctrine remet en question le statut logique de la personne: en tant que réalité de discours, la personne gramaticale ne représente pas une catégorie au sens logique du mot, ni un signe au sens que la linguistique attribue à cette expression. En réduisant ainsi le statut de la personne grammaticale à un indice de relation, la doctrine fait ressortir des caractéristiques très spécifiques de ce type d'indices, qui lui confèrent une position privilégiée parmi les autres indices linguistiques. Cette unicité de caractère provient du fait

[3] *Op. cit.*, 252-253.
[4] *Ibid.*

que tous les autres indices renvoient indirectement à la personne énonçant, tandis que l'indice de la première personne se présente comme sui-référentiel. Cette constatation conduit à deux conclusions ultérieures: la première est que la première personne grammaticale, et elle seule, assure son expression non seulement à la personalité de l'individu qui énonce, mais aussi à sa subjectivité, dont le caractère reste à déterminer. La deuxième conclusion est que l'asymétrie des relations de personne se présente d'une façon négative: ce qui distingue la première personne de la seconde, c'est l'absence de la subjectivité dans «l'instance *tu*»; ce qui distingue la troisième personne de la seconde, c'est l'absence de la personne dans l'instance de discours quand il s'agit de la troisième personne. Ceci explique à la fois le caractère spécifique de toutes les assertions représentant l'énonciation de la première personne, ainsi que la présence indirecte de la première personne dans tous les autres énoncés. Ce dernier fait constitue le fondement de ce que Frege appelle «force» d'expression[5]. Cette «force» est à distinguer du critère de «vérité», mais elle s'y ajoute, en précisant la façon dont on envisage un énoncé assertif. Dans le cas d'une question, cette force est revêtue d'une forme extérieure; dans les autres cas, elle se dégage du contexte. Que ce soit dans une forme ou dans l'autre, cette force relève donc d'une certaine omniprésence de la première personne. Ainsi toute expression linguistique se voit imprégnée d'une couleur subjective, et la subjectivité se trouve fondée dans le langage.

Avec cette constatation, la théorie de la personne, chez É. Benveniste, touche à une question fondamentale de la théorie de la connaissance: le rôle de l'*Ego* dans la conceptualisation du monde. Il n'est donc pas surprenant qu'on se demande dans quelle mesure cette théorie s'explique et se justifie sur le plan de la théorie générale de la connaissance. A cet égard, une comparaison s'impose de prime abord: la comparaison avec la théorie cartésienne. Cette théorie se résume dans le célèbre et non moins énigmatique axiome «Cogito, ergo sum». Faisant l'extrapolation d'une seule existence sûre — celle de l'*Ego* — dans le cadre défini par la forme finie «cogito», la pensée cartésienne résume une analyse qui aboutit à la constitution de deux structures qui paraissent assez indépendantes l'une de l'autre: une structure sémantique qui relie l'idée de l'existance à l'action de penser, et une

[5] G. Frege, *Grundlagen der Arithmetik*.

deuxième structure, qui est celle de l'articulation linguistique de la pensée exprimée. La question se pose : laquelle de ces deux structures fait surgir l'*Ego* en tant que l'*Ego existens*?

Il est plus ou moins généralement admis aujourd'hui que l'axiome cartésien marque un renversement historique dans la conceptualisation des sciences exactes. Néanmoins, la forme même de l'axiome n'a jamais cessé de se prêter à des interprétations différentes, voire contradictoires. Les premiers critiques de la théorie cartésienne, Mersenne et Antoine Arnaud, ont rattaché la position de Descartes à celle de St. Augustin, orientant ainsi toute leur attention vers la structure sémantique. Les conclusions ainsi avancées, n'étaient ni tout à fait exactes ni tout à fait inexactes. Ce fait explique, peut-être, le ton de la réponse de Descartes : «Non hîc morabor in gratiis Viro Clarissimo agendis, quod me divi Augustini authoritate adiuvarit, rationesque meas ita proposuerit, ut timere videratur ne non satis fortes aliis apparerent»[6]. Différemment orienté, et avec plus de perspicacité, Pascal, ayant constaté la même parenté des idées, a tout de même saisi la différence profonde entre les deux penseurs. Il a donc constaté que le principe de doute est «un mot à l'aventure» dans le texte de St. Augustin, tandis qu'il a, dans le contexte cartésien, «une suite admirable de conséquences, qui prouve la distinction des natures matérielle et spirituelle». De cette façon, ce principe se manifeste dans la doctrine cartésienne comme «un principe ferme et soutenu d'une physique entière»[7]. Cette dernière constatation de Pascal est essentielle, car elle situe l'*Ego* au centre de la connaissance «des natures materielle et spirituelle». A vrai dire, Pascal ne parle que du principe de doute, mais dans le contexte cartésien le principe de doute se voit nécessairement limité par l'existence de l'*Ego* qui est seul hors de doute. Ainsi surgit le problème de la subjectivité. Or ceci n'est pas sans contradiction, et il n'est pas seulement légitime, mais même indispensable, de poser la question de savoir de quelle subjectivité il s'agit, ainsi que de déterminer le caractère de l'existence impliquée.

Il est impossible de suivre ici tous les essais contradictoires d'interprétation de l'axiome cartésien; il suffit de constater que Descartes lui-même s'est prononcé contre toute explication syllogistique et, en plus, en approuvant la traduction latine avec sa variante explicative «sive existo», a donné une indication assez précise du sens intuitif qu'il

[6] *Œuvre de Descartes*, Paris, 1904, VII, p. 219.

[7] *Pensées et opuscules*, éd. L. Brunschwig, Paris, Hachette, 192 f.

a attribué à l'idée de l'existence. Or, dans le cadre de la vision cartésienne, ce qui en ressort est de caractère intellectuel[8] et non pas sensuel et psychologique, ce qui rend les deux faces de l'axiome cartésien plus équilibrées et justifie, pour une bonne part, l'ergo-construction. Cette construction, cependant, n'est justifiée complètement qu'à condition qu'on admette une double structuration de l'axiome : l'une qui se situe au niveau formel, l'autre qui se situe au niveau de l'articulation de la pensée. Pour ce dernier niveau, l'essentiel, c'est que ce soit le doute auquel se rattache l'existence de l'*Ego*; pour le premier, c'est l'énonciation de l'axiome en tant que telle. Les deux sont alors reliés par l'instance de réalisation, ce qui revient à conférer à l'axiome la signification suivante : «A cette instance-ci où je parle /donne expression à mes doutes/ je suis /j'existe/». La détermination de l'instance n'est pas donnée sous forme de signifiants, il est vrai, mais elle est inhérente à la structure linguistique choisie. Si cette forme était «S'il y a des pensées /des doutes/, alors...[9], alors la détermination de l'instance n'aurait plus correspondu à l'existence de l'*Ego*, et l'axiome aurait dû renoncer à cette forme subjective. Une telle formulation étant possible en principe, on peut fort bien douter que Descartes soit jamais arrivé à sa conclusion sans le rôle médiateur de l'Ego, de la temporalité humaine, de la subjectivité qui se dégage de l'appareil linguistique inhérent à l'exercice du langage[10].

L'ergo-construction paraît donc refléter cette articulation subjective d'une pensée qui s'impose par sa validité objective. Il est possible que la forme logique en ait souffert quelque peu, à cause de cette interférence de l'*Ego* et de l'*ergo*-construction avec l'énoncé assertif pur et simple. Il ne serait donc pas sans intérêt de voir quelles sont les modifications apportées par cette interférence et quel est le profit qu'on peut en tirer pour une théorie linguistique de la première personne. La première

[8] «... on ne prouve point l'existence du corps, c'est-à-dire celle d'une nature qui occupe de l'espace, etc., mais seulement celle de l'âme, c'est-à-dire d'une nature qui pense; et bien qu'on puisse douter si ce n'est point une même nature qui pense et qui occupe de l'espace, c'est-à-dire qui est ensemble intellectuelle et corporelle, toutefois on ne la connoît par le chemin que j'ai proposé que comme intellectuelle». *Œuvres de Descartes*, publiées par Victor Cousin, Paris, 1824, T. VII, 395.

[9] Cette remarque est fondée sur l'observation suivante de Bertrand Russell : «Descartes' indubitable facts are his own thoughts — using «thought» in the widest possible sense. «I think» is his ultumate premiss. Here the word «I» is really illegitimate, he ought to state his ultimate premiss in the form «there are thoughts»... *A History of Western Philosophy*, II, 589-590.

[10] É. Benveniste, *op. cit.* p. 263.

tâche incombe à la philosophie, mais dans la mesure où elle s'est déjà prononcée, on peut retenir ici deux points qui méritent d'être discutés dans le cadre linguistique. D'abord, c'est le constat que la forme «impure» de l'axiome cartésien déplace quelque peu le problème du cadre approprié qui est celui de la logique ou de la métaphysique, en chargeant la signification d'éléments ontologiques. Ensuite, c'est le reproche que grâce à ce déplacement, l'*Ego* cartésien a perdu son caractère absolu, ce qui l'aurait rendu incapable d'ériger un principe méthodologique de grande portée [11]. Pour ce qui est de la forme impure, une précision paraît très importante parce qu'elle vient de la logique mathématique. Il s'agit de la distinction introduite par Frege de deux notions — celles de Sinn et de Bedeutung — dont la première est rélative à la subjectivité comme constituant du calcul logique. En attribuant à tous les énoncés assertifs non seulement sa référence mais aussi une caractéristique qui reflète la façon dont elle est envisagée, Frege a montré que le coloris subjectif n'est pas en principe étranger au jugement assertif, quoiqu'il ne soit pas explicite dans la forme pure. Ceci atténue sensiblement la validité de la première critique de l'axiome cartésien. Si l'on admet donc que Descartes a introduit sous la forme de l'*Ego* un élément dont l'existence et même l'importance pour la pensée n'est nulle part établie, il reste que, ceteris paribus, la validité de l'axiome n'est pas violée; elle est simplement déplacée vers la subjectivité par le fait que la forme de l'axiome a rendu explicite la force de l'énoncé. Ainsi donc le rôle de la première personne dans ce cas est à comprendre comme servant à la reconduction de la structure catégorielle à la structure existentielle. Avec cette reconduction, les références logiques et métaphysiques se transfigurent en existentiaux qui se détérminent par rapport à l'*Ego*. L'énoncé devient nécessairement egocentrique [12].

Cette délimitation des validités métaphysique et ontologique ramène de nouveau à la critique formulée par Schelling, selon laquelle l'axiome cartésien a le défaut d'avoir négligé la distinction entre l'*Ego* absolu et l'*Ego* individuel [13]. Une telle critique, étant de caractère métaphysique,

[11] F.W. Schelling, *Vom Ich als Prinzip der Philosophie*.

[12] Cf. la thèse suivante d'É. Benveniste : «... ces formes 'pronominales' ne renvoient pas à la 'réalité' ni à des positions 'objectives' dans l'espace ou dans le temps, mais à l'énonciation, chaque fois unique, qui les contient, et réfléchissent ainsi leur propre emploi». (*PLG* I, 254).

[13] F.W. Schelling, *op. cit.*

perd une bonne part de son intérêt linguistique. Néanmoins, un aspect de la théorie de Schelling reste très pertinent pour la doctrine linguistique : c'est celui de la transcendance de l'*Ego*. En effet, si l'*Ego* doit déterminer quelqu'un à chaque instance du discours, cela implique qu'il doit être aussi transcendant par rapport à *tu* comme sui-référentiel par rapport à l'énonciateur. Il incombe à la métaphysique d'en tirer les conclusions concernant la nécessité de l'*Ego* absolu comme présupposition de tout *Ego* concret, mais la linguistique a à aborder la question en vue d'établir les caractéristiques fonctionnelles de l'*Ego* en tant qu'instance de discours. A cet égard, une première constatation est à fonder sur la thèse, exprimée par B. Russell, que «The word 'I'... does not describe a datum». Ceci est évidemment vrai en ce sens que le mot «*Ego*» est sans quidditas; grâce à cela, il peut référer à n'importe quel sujet. Du point de vue objectif, il est vide et en tant que tel susceptible de transcender à *tu*. Et pourtant, il n'est pas dépourvu de toute détermination; sa détérémination la plus valide est dans sa force d'ostension. Or, l'ostension étant une fonction prédicative, elle suffit en elle-même à munir l'*Ego* d'une valeur particulière et à orienter son emploi dans deux sens, celui de la prédication concrète et celui de l'emploi absolu.

De cette condition fondamentale provient le caractère discret de toute fonction linguistique de personne : l'acte de parole étant discret, l'individualisation de la personne ne peut que l'être de la même façon. Or cette individualisation qui n'arrive jamais à se matérialiser en une quidditas concrète prend sa force et sa valeur dans les distinctions fonctionnelles qui déterminent sa haecceitas. Ainsi on peut dire que dans ce cas l'essence se manifeste dans l'existence, en tant qu'existence. C'est valable en principe pour tout emploi de l'*Ego*, mais dans un sens très particulier pour l'emploi absolu, où toute la situation renforce le caractère sui-référentiel de l'*Ego*, faisant ressortir l'équation l'*Ego* = l'*Ego*, supposée par Schelling être la vraie base du principe de l'identité logique. L'individualisation est donc de caractère bivalent, l'*Ego* pouvant aboutir à une opposition avec *tu* ou à une opposition avec *Non-Ego*. Le premier cas est celui de l'emploi de l'*Ego* en fonction de sujet bien déterminé. Dans ce cas-là toutes les déterminations font l'ambiance de l'*Ego*, et l'ensemble des relations de l'*Ego* et de son ambiance se fait ressentir dans une différenciation d'énoncés assertifs aussi profonde que subtile, dont il sera encore question. Le deuxième cas se situe, en principe, à l'encontre de toute détermination de l'*Ego*. A la rigueur, c'est l'*Ego* tout court, dont Schelling définit

l'existence comme conditionnée par elle-même : « Ich bin, Weil Ich bin... Mein Ich enthält ein Sein das allem Denken und Vorstellen vorhergeht... Es ist also, weil es nur *selbst* sich denkt, und es denkt sich nur selbst weil es ist » [14]. L'*Ego* cartésien ne paraît pas très loin de cette définition, en dépit de toutes les réserves faites par Schelling, car la supposition contraire aurait *réalisé* les *conditions* de la conscience, en transformant la conscience théorique en conscience empirique. Or, pour la doctrine cartésienne l'existence de « Je pense » n'est qu'une existence de droit, comme pour la doctrine postérieure de Kant, démontrant que, dans le cadre méthodologique envisagé, la conscience intellectuelle trouve effectivement sa base dans l'absolutisation de la subjectivité linguistique. Que cela s'attache à l'emploi absolu de l'*Ego*, où *Ego* tire sa détermination de l'opposition avec *Non-Ego*, c'est une conséquence formelle de la structure linguistique choisie, mais aussi un fait d'une importance exceptionnelle : c'est évidemment à partir de ce moment-là que l'*Ego* paraît sortir de l'instance de discours comme s'il était hors de son propre temps. Ainsi il commence à se prêter à l'hypostase sémantique, comme s'il avait une quidditas hors de l'existence. C'est ici donc que la métaphysique, ainsi que la méthodologie générale, peut se saisir de l'*Ego* comme d'un facteur d'intégration. D'autre part, la poésie fait l'usage de la même hypostase sémantique pour produire une vision et une ambiance individuelles hors du temps. Des vers comme ceux de Mallarmé, où *Moi* se substitue à Dieu, donnent la preuve de la portée métaphysique de cette opération :

Est-il moyen, ô Moi qui connais l'amertume,
D'enfoncer le cristal par le monstre insulté
Et de m'enfuir, avec mes deux ailes sans plume...
/Les Fenêtres/

Du fait que l'analyse philosophique dépend ici, comme toujours en pareil cas, de l'analyse linguistique, cette dernière ne paraît plus être isolée dans son formalisme : tout en restant formelle, elle aboutit aux questions profondes qui sont à la limite des recherches interdisciplinaires et d'une vision globale, aussi désirable que possible quand il s'agit de la subjectivité humaine.

La nécessité qu'on saisit ici dans la sphère de l'absolu n'est pas moins évidente dans la sphère de l'individualisation concrète, et ce n'est peut-être pas le moindre mérite d'Émile Benveniste d'avoir

[14] *Op. cit.*, 167-8.

démontré — par l'analyse d'énoncés performatifs — quelles sont les possibilités de raffinement méthodologique pertinent à cet égard.

La distinction entre les énoncés performatifs et constatifs, introduite par lui dans la linguistique générale, par Austin et l'école d'Oxford, dans la philosophie analytique, se rattache nettement aux différences fonctionnelles de la première et de la troisième personne. Cette distinction permet de pousser l'analyse de la signification d'énoncés assertifs au-delà de la limite traditionnelle, jusqu'au point où un fait de constat se transforme nécessairement, dans des conditions données, en un acte, ce dont on ne saurait surestimer la portée pragmatique [15], mais dont la portée théorique n'est pas moins grande. La démonstration n'est peut-être pas encore possible dans toute son ampleur et avec toute la rigueur souhaitable, mais, d'ores et déjà, cette distinction marque un point qui ne manquera pas d'attirer l'attention des chercheurs. C'est pourquoi il convient d'ajouter ici quelques observations concernant une problématique particulièrement instructive, du point de vue linguistique, pour la question soulevée. Il s'agit du rôle que les différentes personnes ont joué dans l'évolution du parfait russe.

On sait très bien, et depuis longtemps, que l'évolution du parfait russe, se caractérisant par une suppression progressive de l'auxiliaire de la périphrase nominale, a commencé par la troisième personne. Néanmoins, c'est seulement grâce à une étude toute récente, exhaustive et précise, due à René L'Hermitte [16], qu'on peut s'appuyer sur des données statistiques globales. L'auteur a non seulement apporté plusieurs précisions concernant les détails de l'interpétation, mais aussi fait ressurgir une vieille hypothèse relative à l'influence finno-ougrienne comme facteur décisif dans cette évolution russe. La répartition géographique des données (11.528 faits, dont 7.775 dépouillés dans les documents publics et privés, 3.344 dans les Chroniques et 409 dans les textes de prose concernant le voyage d'Athanase Nikitine) paraît confirmer de façon très concluante la thèse Gauthiot-L'Hermitte et ne peut que souligner une fois de plus un trait de l'évolution russe : elle est typologiquement opposée non seulement à celle de toutes

[15] La pratique judiciaire se trouve constamment en face de la question de savoir où les mots cessent d'être de la parole et se transforment en action. Ainsi Jacques Charpentier, ancien bâtonnier, dans son livre *Remarques sur la parole*, Paris, 1961, fait la constatation suivante : « La parole est action ou n'est rien ».

[16] René L'Hermitte, *La phrase nominale en russe*. Thèse pour le doctorat d'État, présentée à l'Université de Paris en 1969.

les autres langues slaves, mais aussi à la structure indo-européenne fondamentale. Ceci pose la question d'une méta-théorie pouvant concilier les théories organiques de Vaillant ou de Jakobson d'une part et celles de la typologie de l'autre, mais c'est une question à réserver pour le futur. Ce qu'il faut retenir pour l'instant c'est que l'évolution spécifique du parfait russe, caractérisée par la suppression de la différence ontologique entre *être* et *étant*, ne peut être expliquée sans résidu par les faits morphologiques seuls. Les contraintes morphologiques étant un facteur irrévocable, il reste à voir les conditions profondes qui les appuient ou les contredisent.

C'est dans ce cadre que la répartition chronologique paraît sous un jour révélatuer. La périodisation donnée par R. L'Hermitte pourrait, avec quelques simplifications, être présenté de la façon suivante :

Conservation de la forme pleine	I jusqu'au XII s.	II – XIV s.	III – XVI s.
Première et deuxième personne	88%	82%	65%
Troisième personne	42%	7%	0%

Comme on le voit nettement, le processus a pris son départ à la troisième personne et s'est étendu lentement à la deuxième et à la première personne. Pour ce qui est de la troisième personne, le phénomène est constaté dans d'autres langues slaves du nord — le tchèque, le polonais, le sorabe — mais sans généralisation comparable à celle du russe. La conservation de cette différence dans les langues mentionnées est bien compréhensible, étant donné l'hétérogénéité de la troisième personne par rapport à toutes les autres, et R. L'Hermitte avait raison de dire que «l'interférence entre ces deux domaines semble difficile»[17].

Alors, deux conclusions paraissent s'imposer. D'abord que la puissance expansive de la forme brève du parfait s'appuie sur une tendance générale à supprimer le verbe être, que ce soit en fonction de copule ou en fonction d'auxiliaire, au profit de l'expression nominale. C'est cet apparentement des phrases attributives ou existentielles /du type *koška ěërnaja* ou *koška zdes'* avec celles du type *koška murlykala*, qui explique la troisième personne comme point de départ. Par contre, si la première personne constitue le centre de

[17] *Op. cit.*, p. 285.

résistance à cette formule expansive, c'est évidemment, entre autre, par une motivation opposée, par un besoin de rendre explicite la subjectivité de l'action exprimée. Par une extra-polation on pourrait donc dire que c'est cette opposition qui, en principe, a chance d'offrir une des plus belles preuves de la validité théorique de la distinction constatif-performatif, dans le domaine de la linguistique. Qu'en est-il en réalité?

Le fait que les documents de la Russie centrale gardent l'auxiliaire et la copule dans un pourcentage très élevé /44%/, même dans les circonstances où figure le sujet pronominal, marquant la première personne, est de nature à prouver que le caractère conservateur de la première personne n'est pas conditionné seulement par des raisons morphologiques. A ce constat, il faut en ajouter un deuxième, à savoir que la formule pleine se trouve normalement dans des expressions dites «figées» de type «*Az požalovalъ esmь*», «*Az dalъ esmь*», etc. Ce fait a été souvent mal interprété : on s'est mis à l'abri d'une étiquette pour ne pas poursuivre l'analyse linguistique au-delà d'un constat sommaire. Le livre de R. L'Hermitte ne peut qu'ébranler ce dogme. En effet, tous les énoncés comportant les verbes cités, ou d'autres encore comme *včinilъ*, *vybralъ*, *velelъ*, *poslalъ* etc., sont de caractère performatif en ce sens qu'ils expriment un acte de donation, de privation, d'ordre. Et cela non pas parce que ces énoncés contiennent un verbe relevant de ce choix, mais parce qu'ils constituent normalement des énonciations proférées par ceux à qui appartient le droit de les énoncer. C'est la règle générale, productive aujourd'hui comme dans le passé. Si donc il y a quelque chose de «figé» dans des énonciations de ce type, ce n'est pas le type lui-même, mais l'alignement d'énoncés de structures correspondant mal ou approximativement à la définition donnée. Pour ce qui est de celles qui obéissent strictement au critère de validité performative, elles restent nombreuses et fort intéressantes. Si donc la doctrine d'Émile Benveniste a encore besoin de confirmations, elle peut en trouver en abondance dans la persistance séculaire du type performatif russe.

40, rue du Chemin Vert
75011 Paris

Borislav DRENOVAC

Wolfgang DRESSLER

PHONOLOGISCHE SPIEGELBILDPROZESSE IN DEN INDOGERMANISCHEN SPRACHEN[1]

1.1. Sprachhistorikern sind öfters symmetrische Lautveränderungen aufgefallen, d.h. kombinatorischer (kontextsensitiver) Lautwandel, bei dem es gleichgültig ist, ob die bedingende Lautumgebung auf der linken oder rechten Seite des sich verändernden Lautes auftritt. So bemerkte S. Gutenbrunner[2], dass im Altisländischen «*d* zu *t* vor und nach *k*, *s*, *t*» wird.

1.2. Eine theoretische Untersuchung solcher Prozesse haben aber erst generative Phonologen angestellt. Zuerst hat E. Bach[3] behauptet, dass bidirektionelle (spiegelbildliche) Regeln der Form A→B//C[4] einfacher und allgemeiner als unidirektionelle seien. S.R. Anderson[5] hat dann für nicht voraussagbar erklärt, 1) welche der beiden Subregeln einer Spiegelbildregel zuerst in Aktion tritt (extrinsische Regelanordnung), und 2) ob nach der Anwendung der einen Subregel noch die andere angewendet werden kann. Dagegen hat L. Norman[6] die Regelanordnung für voraussagbar erklärt (instrinsische Regelanordnung) und die (konjunktive) Anwendung beider Subregeln geleugnet.

1.3. Meine Thesen sind formaler und substantieller Natur: Kontextsensitive natürliche phonologische Prozesse[7] sind einerseits bidirek-

[1] Dank schulde ich Diskussionen mit G. Drachman und J. Schindler. Abkürzungen nach der *Bibliographie linguistique*.

[2] *Historische Laut- und Formenlehre des Altisländischen* Heidelberg, 1951, p. 72.

[3] «Two Proposals Concerning the Simplicity Metric in Phonology», *Glossa* 2 (1968), 128-149. Vgl. R.W. Langacker, «Mirror Image Rules II», *Lg* 45 (1969), 844-862; A.J. Naro, «Directionality and Assimilation», *LIn* 2 (1971), 57-67.

[4] D.h. die Zusammenfassung der beiden Subregeln 1) A → B /—C 2) A → B / C—, zu lesen: A wird zu B 1) vor, 2) nach C.

[5] *West Scandinavian Vowel Systems and the Ordering of Phonological Rules*, Bloomington, 1971, 88-99 = «The Faroese Vowel System», M.K. Brame, *Contributions to Generative Phonology*, Austin, 1972, 1-21; «Mirror-Image Rules and Disjunctive Ordering», A. Rigault-R. Charbonneau, *Proceedings of the 7th Internat. Congress of Phonetic Sciences*, Hague, 1972, 1075-1079.

[6] *Bi-Directional Rules and Non-Extrinsic Ordering*, Bloomington, 1973.

[7] D.h. universelle lautliche Prozesse, die in den Phonologien einzelner Sprachen sprachspezifisch eingeschränkt werden.

tionell, weil Laufolgen auf einer gewissen Stufe als Einheiten programmiert und perzipiert werden[8], dabei ist aber aus physiologischen Gründen eine der beiden Richtungen favorisiert (§4, 5). Auf Grund dieser Asymmetrie kann einzelsprachlich die defavorisierte Richtung noch weiter eingeschränkt oder unterdrückt werden. Die umgekehrte Verallgemeinerung zu einer echten, symmetrischen Spiegelbildregel erfolgt unter Mitwirkung eines übergeordneten Prinzips. Die beiden Subregeln werden simultan angewendet (§3): tritt dabei ein Konflikt ein, so siegt die favorisierte Richtung (§4). Viele phonologische Regeln und diachrone Lautveränderungen sind zu Unrecht als bidirektionell bezeichnet worden (§2, 5).

2.1. So sind z.B. folgende in der Literatur genannte Spiegelbildregeln auszuschalten: Die von A. Naro[9] genannte Palatalisierung in der Entwicklung von *li, ni, kl, ks* zu portug. [n′, l′, l′, š], denn dadurch werden die verwandten Entwicklungen von *pl, fl*, anlautendem *kl* zu [š] willkürlich separiert.

2.2. Zeitlich getrennte Prozesse werden zu einer Spiegelbildregel zusammengefaßt, ohne daß der synchrone Status der ältesten Veränderung zum Zeitpunkt des Eintretens der jüngsten als lebendiger phonologischer Prozess gesichert ist[10].

2.3. Die Umgebung ist nicht spiegelbildlich, z.B. in S.R. Andersons[11] Beispiel der oskischen Anaptyxe: 1) tritt sie nicht nur (spiegelbildlich) zwischen nicht-dentalem Obstruenten und dentalem Sonoranten auf, sondern auch zwischen r—m, t—r, fakultativ m—n, r—n; 2) scheint davor immer ein akzentuierter Kurzvokal stehen zu müssen, wodurch der Spiegelbildcharakter zerstört wird[12].

3.1. Die Anwendung der Subregeln einer echten Spiegelbildregel ist für Anhänger extrinsischer Regelanordnung (Z.B. E. Bach, S.R. Anderson §1.2.) ein Problem. Bei der Annahme von intrinsischer Regelanordnung muß jede Regel dann angewendet werden, wenn sie auf eine Lautkette anwendbar ist und soweit sich nicht ein Konflikt mit einer anderen Regel ergibt. Wenn nun eine Spiegelbildregel eine echte Verallgemeinerung ihrer beiden Subregeln und damit eine ein-

[8] Vgl. W. Dressler - A. Grosu, *IF* 77 (1972), p. 27 sq.
[9] *LIn* 2, p. 59.
[10] Ein althochdeutsches Beispiel bei E. Bach, *Glossa* 2, p. 138 sq.
[11] *Proceedings 7th Congress*, p. 1076.
[12] Vgl. W. Schmid, *ZVS* 72 (1955), 30-46. Vgl. zur spanischen *j*-Tilgung A.J. Naro, *LIn* 1 (1970), p. 543 sq. note 2.

heitliche Regel ist, so müssen auch ihre Subregeln simultan angewendet werden.

Simultane Regelanwendung erklärt z.B., warum die altbretonische Lenition[13] von Verschlußlauten (inklusive *m*!) in der Umgebung //Sonorant——Vokal (etwa *aredren* aus *are+tren*) *t* nur zu *d* sonorisieren und nicht darauf weiter spirantisieren kann. Denn die simultane Anwendung der Subregeln (Umgebungen: /Son——Vokal, /Vokal——Son) ergibt nach beiden Richtungen dasselbe Ergebnis (*d*).

3.2. Schon bei der altbretonischen Lenition (§3.1.) erklärt sich die Spiegelbildlichkeit mit aus der partiellen Assimilation der Verschlusslaute an die umgebenden Sonoranten (von denen wenigstens einer ein Vokal, d.h. ein besonders sonorer Sonorant sein muß). Noch klarer ist die Rolle eines anderen dominierenden Faktors neben der Bidirektionalität bei E. Bach's[14] spiegelbildlicher Fassung der Regel, daß alle neuhochdeutschen Obstruentengruppen stimmlos (bzw. Fortes!) sein müssen. Diese Morphemstrukturregel gilt auch für Dreiergruppen wie *Axt, Obst, Herbst*.

Dominanz der labialen (velaren) Vokale gilt für die spiegelbildlichen attischen Kontraktionsregeln[15] (zunächst Kontaktassimilationen): e → o//o (*ποιοῦμεν* aus /poieomen/, *μισοῦν* aus /misoēn/), ā → o//o (*πρῶτος* aus *proatos, τιμῶμεν* aus /timaomen/). Im Dorischen und anderen Dialekten, wo /ā/ eine grössere Rolle spielt, gibt es noch die Regel o → a//ā. Im Altportugiesischen[16] dominieren Palatalität und Labialität (also Farbigkeit) der Vokale über *a*.

Analog dominieren bei der neugriechischen «Kontraktion» (Vokalelision!) zunächst das tiefe *a* ([tader'fu] aus *τοῦ ἀδερφοῦ*), dann die labialen Vokale (['mudose] aus *μοῦ ἔδωσε*)[17]. Im Digorischen wird [ə] vor und nach [a] elidiert[18].

[13] S.R. Anderson, *Proceedings*, p. 1076 und *op. cit.*, 94-96; L. Norman, *op. cit.* p. 17 sq.
[14] *Glossa* 2, p. 132. Vgl. W. Dressler et al., *Wiener linguistische Gazette* 1, 24 (über Morphemgrenzen hinweg).
[15] M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris, 1972, p. 251 sq. Bei A.H. Sommerstein, *The Sound Pattern of Ancient Greek*, Oxford, 1973, p. 5 sq., 104, überzeugen die (übrigens zu allgemein formulierten) Metaregeln (p. 55) mehr als seine allumfassende Assimilationsregel.
[16] A.J. Naro, *LIn* 2, p. 59 sq.
[17] B. Newton, *The Generative Interpretation of Dialect. A Study of Modern Greek Phonology*, Cambridge, 1972, p. 41 sq.
[18] M.I. Isaev, *Digorskij dialekt osetinskogo jazyka*, Moskau, 1966, p. 21 sq.

3.3. Auch bei den Konsonanten folgen spiegelbildliche Totalassimilationen oft der Sonoritätshierarchie[19]: vgl. altarmen. **rs*, **sr* (nach Verhauchung von *s*) zu *ṙ*, altisld. *ƀl*, *lƀ* zu *ll* in *frilla* «Nebenfrau» zu *friƀell*, *fell* «faltete» = got. *faifalƀ*[21], lat. *dl*, *ld* zu *ll* in *sella* und *Polluces*[22] (wenn nicht mit vorhergehender Metathese, vgl. *Podlouquei*).

3.4. Aber ohne Rücksicht auf Sonoritätshierarchie erfolgen die mittelindischen Totalassimilationen von *r*, *l* an benachbarte Obstruenten (und *m*, ausser Zischlaute), etwa ai. *arka-*, *cakra-* zu Māharāṣṭrī *akka*, *cakka*[23]. Auch bei altisld. d → t//k, s, t und d → ƀ//k, f, p sowie ƀ → t//t, s, ƀ dominieren Stimmlosigkeit (vgl. §3.2.) und Verschlusscharakter, also diejenigen Merkmale, die den typisch konsonantischen Charakter dieser Konsonantengruppen verstärken.

4.1. Problematisch wird die einheitliche Aktion einer Spiegelbildregel, wenn die simultane Anwendung ihrer Subregeln zu Konflikten führt. Bei der Färbung altirischer unbetonter Vokale durch die Nachbarkonsonanten[24] gilt in geschlossenen Silben die Regel[25]

Vokal → [α Merkmale] // . Konsonant
[– betont] [α Merkmale]

Zwischen I) *i*-färbigen Konsonanten ergibt sich daher in der zweiten Silbe *i* (z.B. *berid*), II) zwischen *i*- und *a*-färbigen *e* (z.B. *sessed*), III) zwischen *a*- und *i*-färbigen aber nicht ebenso *e*, sondern gewöhnlich *i* (z.B. *fodil*) usw. D.h. im Konfliktfall II) ergibt sich ein Kompromiss, im Konfliktfall III) dominiert die Färbung des folgenden Konsonanten über den zentralen vorhergehenden, d.h. die Subregel /—— Konsonant.; wie Thurneysens Beispiele[26] zeigen, dominieren

[19] Wieder belebt bei A. M. Zwicky, «Note on a Phonological Hierarchy in English», R. P. Stockwell-R. S. Macauley, *Linguistic Change and Generative Theory*, Bloomington, 1972, 275-301.

[20] G. B. Džaukjan, *Očerki po istorii dopis'mennogo perioda armjanskogo jazyka*, Erevan, 1967, p. 213 sq., 216 sq.

[21] S. Gutenbrunner, *op. cit.*, p. 74 sq. (aber in einer Richtung fakultativ?).

[22] F. Sommer, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, Heidelberg, 1948, p. 228 sq., 236. Vgl. p. 227, 231 sq. zu *ln*, *nl* > *ll*.

[23] R. Pischel, *Grammatik der Prakrit-Sprachen*, Strasbourg, 1900, p. 197 sq.

[24] S. R. Anderson, *Proceedings*, p. 1077 und *op. cit.*, p. 98; L. Norman, *op. cit.*, p. 16 mit kleinen Verbesserungen.

[25] α bedeutet, daß jeweils dasselbe bei jedem α eingesetzt werden muss. Punkt bedeutet Silbengrenze.

[26] *A Grammar of Old Irish*², Dublin, 1946, 63-67.

aber in offenen Silben eher die vorausgehenden Konsonanten (umgekehrte Favorisierung!).

4.2. Ähnlich ist bei der Abhängigkeit der exakten Artikulationsstelle englischer Velare von den umgebenden Vokalen (z.B. *buggy*)[27] der folgende Vokal favorisiert, weil der Velar mit diesem (nicht mit dem vorhergehenden Vokal) eine Silbe bildet, analog bei neugriech. ὅχι. Im Deutschen hängt die Verteilung von [x] und [ç] vielleicht deshalb vom vorhergehenden (meist betonten) Vokal ab, weil meist im selben Wort oder Morphem der Frikativa entweder nichts mehr oder aber ein unbetonter Vokal (so [ə]) folgt.

4.3. In den Sprachen mit Devokalisierung von *i*, *u*, *y* vor und hinter Vokalen (glide formation)[28] ergibt *iu*, *ii* usw. ceteris paribus *ju*, *ji*, nicht *iw*, *ij*, so nordneugriech. /pji/ aus /píi/, bret. (Presto) ['mwilçi] aus /mu:ilçi/, ['pyis:ɔn] aus /pyis:ant/. Doch ist im Spanischen, Neugriechischen, langsameren Stilen des Bretonischen Devokalisierung vor Vokal auch sonst favorisiert.

5.1. Während man die Beispiele in §4 noch Spiegelbildregeln nennen kann, überwiegt in den folgenden Fällen die favorisierte Richtung derart, dass der schwach bidirektionale Charakter des Prozesses nicht mehr eine einzige Regel ergibt. So ist bei der Vokalnasalierung die antizipatorische Assimilation bevorzugt[29], weshalb sie im Portugiesischen viel stärker ist als die perseveratorische Nasalierung, vgl. ['kɐ̃mɐ], oder im Bretonischen von Buhulien die perseveratorische Vokalnasalierung überhaupt nur in ganz wenigen Wörtern vorkommt, z.B. ['ãn:ã][30]. Auch in der Nasalassimilation von *n* an benachbarte Obstruenten in den verschiedenen Stilen des Wiener Deutschen[31] dominiert meist der folgende Konsonant: nicht 1) *Abend*, *Gegend* → ['a:bmt, 'ge:gŋt] → [a:mt, ge:ŋt], aber 2) [ŋg] in *Angabe*, *ein-(ge)geben* tritt viel früher ein als [gŋ] in *wegnehmen*, *Wagner*, *regnerisch*.

[27] E. Bach, *Glossa* 2, p. 129 sq., L. Norman, *op. cit.*, p. 14 sq.

[28] Zum Neugriechischen s. B. Newton, *op. cit.*, p. 31 sq., 74; zum Spanischen J. W. Harris, *LIn* 1 (1970), 129-134, L. Norman, *op. cit.*, p. 5 und M. K. Brame in Brame, *Contributions*, 62-72; zum Isländischen S. R. Anderson, *op. cit.*, p. 91 und L. Norman, *op. cit.*, p. 11 sq.; zum Bretonischen von Buhulien W. Dressler, *Allegroregeln rechtfertigen Lentoregeln* Innsbruck, 1972, p. 41, 63, 68, 78.

[29] Vgl. L. Schourup, «A Cross-Language Study of Vowel Nasalization», *WPLOhio* 15 (1973), 190-221; *ibid.* 14, p. 27-36.

[30] W. Dressler, *Allegroregeln*, p. 28, 37.

[31] Provisorisch W. Dressler et al., *WIG* 1, p. 23.

5.2. Asymmetrie finden wir auch, wenn in der favorisierten Richtung der Prozess obligatorisch ist, in der defavorisierten fakultativ. Obligatorisch ist z.B. Monophthongierung von *ia* (mit unbetontem *i*) zu *e* im kappadozisch-griech. Dialekt von Farasa, *ai* zu *e* ist fakultativ, z.B. /xristenós/ «Christ», selten /es/ aus /áis/ «heilig»[32]. Vgl. zur lydischen Monophthongierung von *wa*, später auch *aw* zu *o* R. Gusmani[33], zur altnordischen Geminatenkürzung neben Konsonant[34], altgriech. $\xi, \psi > \chi\sigma, \phi\sigma$ (dialektisch obligatorisch) und fakultativ $\sigma\kappa, \sigma\pi > \sigma\chi, \sigma\phi$[35]. Beim altgriech. Hauchdissimilationsgesetz ist[36] die spiegelbildliche Erweiterung im Imperativ des Passivaorists -$\theta\eta\tau\iota$, im Suffix -$\tau\lambda o\nu$, -$\tau\rho o\nu$ (im Sinn einer lexikalischen Diffusion) bei Einzelmorphemen oder sogar Einzelwörten vor sich gegangen.

6.1. Oft sind Spiegelbildprozesse in beide Richtungen fakultativ, so tocharisch ä → u // k oder a → o // Labial (als lexikalische Diffusion) oder ä → i // Palatale, Sibilanten[37], die mittelkymrische Fernassimilation hoher Vokale[38] usw. Interessant ist die sporadische (d.h. im Sinn einer schwachen lexikalischen Diffusion eintretende) altgriechische Vokalfernassimilation: Sie tritt viel häufiger ein, wenn der vorausgehende und folgende Vokal gleich sind, z.B. *ὀβολός* aus *ὀβελός*, /mégetʰes/ aus /mégatʰes/. Dies paßt gut zur Annahme simultaner Anwendung der Subregeln (§3): Wenn auf beiden Seiten die richtige Umgebung für die fakultative Spiegelbildregel vorhanden ist, wird die Wahrscheinlichkeit ihres Eintretens viel größer.

6.2. Bemerkenswert ist die Eigenschaft der folgenden fakultativen Spiegelbildregeln, daß niemals eine einzige Umgebung nach beiden Seiten Ergebnisse zeitigen kann. So erzeugt die mittel-indische Kontaktassimilation a → u // Labial[39] aus ai. *prathama-* perseverativ M. *puḍhama*, antizipatorisch *paḍhuma*, und von beiden Umgebungen (*p*, *m*) aus *puḍhuma*; wenn aber nur eine einzige Umgebung vorhanden ist, wie in ai *karmaṇā*, kann daraus *kammuṇā* entstehen, nicht aber **kummuṇā* mit Wandel a → u auf beiden Seiten des Labials zugleich.

Elisch *κατιαρυσειια* für attisch *καθιερεύσεια* mit zweimaligem e → a // r neben einem einzigen *r*[40] ist kein Gegenbeispiel, weil *ιαρος* für *ἱερός* in vielen altgriechischen Dialekten (als Eingabeform!) auftritt. In schottisch-gälischen Dialekten werden unbetonte Vokale zu *i* bzw. *u* neben palatalem bzw. labialem Spirant: Auch hier fand ich kein Beispiel des Typs /—— Spirant ——[41]. Endlich hat in seinem reichen Material frühkindlicher 'Vokalharmonie' G. Drachman[42] nur eine einzige derartige Form gefunden: *otómo* aus neugriech. *στόμα*. Bedeutet dies, daß bei der Anwendung von Spiegelbildregeln zwei Fälle zu unterscheiden sind: 1) simultane Anwendung, wenn zwei Umgebungen (U) auf dasselbe Segment (Fokus der Regel) einwirken (Typ /U——U). 2) Auswahl einer der beiden Richtungen, wenn eine einzige Umgebung auf zwei Segmente einwirken kann (Typ /——U——).

6.3. Ein dritter Fall, gegenseitige gleichstimmige Einwirkung (d.h. A → B // A kann die Folge AA zu BB verwandeln) scheint von Wort- und Silbenstruktur abzuhängen: So verwandelt in §4.3. Glide formation *ii* nie zu *jj*. Vgl. aber altisld. *þþ* zu *tt* (vgl. §3.2.) in *vilte* «verwirrte» aus **wilþide*[43].

6.4. Als vierter Fall könnte gegenseitige ungleichstimmige Einwirkung Metathesen auf Spiegelbildregeln zurückführen (unter Aufgabe der Simultaneität der Anwendung der Subregeln): Etwa im Bretonischen von Plomeur [piw:] neben [pju:] «wer» mit Glide formation (§4.3.) aus /piu:/? Oder mit spiegelbildlicher (De)sonorisierung die russischen Auswahlformen[44] [bdir'ʒy] und [ptir'ʒy] aus *podderžì* «stütze!». Eine Untersuchung von Metathese würde aber den Raum dieses gedrängten Streifzugs durch die Indogermania sprengen, den ich E. Benveniste in

[32] *N. Π. Ἀνδριώτης, Τὸ γλωσσικὸ ἰδίωμα τῶν Φαρασῶν*, Ἀθῆναι, 1948, σ 17-18.

[33] *Lydisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1964, p. 30.

[34] A. Noreen, *Altnordische Grammatik I*², Halle, 1892, p. 125.

[35] R. Hiersche, *Untersuchungen zur Frage der Tenues Aspiratae im Indogermanischen*, Wiesbaden, 1964, p. 176 sq.

[36] Trotz P. Kiparsky, *How abstract is phonology?*, Bloomington, 1968, p. 34; W. Dressler - A. Grosu, *IF* 77, p. 48.

[37] W. Krause - W. Thomas, *Tocharisches Elementarbuch I*, Heidelberg, 1960, p. 49; 53-56; 48 sq.

[38] D.S. Evans, *A Grammar of Middle Welsh*, Dublin, 1964, p. 2 sq.; für andere Sprachen vgl. E. Schopf, *Die konsonantischen Fernwirkungen*, Göttingen, 1919.

[39] R. Pischel, *op. cit.*, p. 88 (nur innerhalb desselben Morphems).

[40] M. Lejeune, *op. cit.*, p. 239, vgl. E. Schwyzer, *Griechische Grammatik I*, München, 1939, p. 274 sq.

[41] C.H. Borgstrøm, «The Dialects of Skye and Ross-Shire», *NTS* Suppl. 2, 1941, p. 123 sq., 126, 128, 130, 136 sq. (teilweise sind die Regeln nicht echt spiegelbildlich).

[42] *WPLOhio* 15 (1973), p. 103 sq., 147 sq.

[43] A. Heusler, *Altisländisches Elementarbuch*⁸, Heidelberg, 1964, p. 55.

[44] G.A. Barinova, «Redukcija glasnych v razgovornoj reči», p. 111, S.S. Vygotskij et al., *Razvitie fonetiki sovremennogo russkogo jazyka*, Moskau, 1971, 97-116.

dankbarer Erinnerung an seine Vorlesungen widme, die immer in beispielhafter Weise Sprachgeschichte und Sprachtheorie vereinten!

53, Franz-Josefs-Kai
A-1010 Vienne I (Autriche)

Wolfgang DRESSLER

Jacques DUCHESNE-GUILLEMIN

ENCORE VIEUX-PERSE *YĀUMANIŠ*

On sait que v.p. *yāumainiš*, depuis longtemps connu par Darius NRb, l'est maintenant aussi dans Xerxès NRb, sous la forme *yāumaniš*.

R. G. Kent voyait dans *yāumainiš* l'unique cas certain d'épenthèse en v.p. Mais W. Eilers a reconnu, au Congrès de Shiraz, 1971, l'existence de nombreux cas de ce genre. Il n'y a donc plus aucune difficulté à considérer *yāumaniš* comme variante à épenthèse de *yāumaniš*.

Cependant, l'interprétation inverse, qui voit dans *yāumainiš* la forme authentique et dans *yāumaniš* une faute, a été récemment soutenue, indépendamment, par deux savants. János Harmatta écrit dans *Die Sprache*, 1973, 73 sq., que, vu les nombreuses fautes constatées dans le texte de Xerxès, il y a chance que, dans ce cas-ci également, l'erreur soit de ce côté-là. A quoi je réponds que ce n'est là qu'une probabilité, car dans plusieurs cas, c'est Xerxès qui donne le texte correct : Darius 14 *manahā* est pour *manahyā* que donne Xerxès 16; Darius 30 donne *uta*, pour *utā* de Xerxès 34; D 42 et 44 ont *uvāsabāra* et *uvārštika* pour Xerxès 46 et 49 *uvasabāra* et *uvarštika*.

Rüdiger Schmitt, dans la *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, 43/44, p. 351, invoque un autre argument. Il rejetterait *yāumaniš* comme *lectio facilior*, étant donné, dit-il, les nombreux [1] composés en *-maniš* attestés. Mais ce principe n'a pas une valeur suffisante et décisive.

Pour décider laquelle des deux formes est originale, il faut voir laquelle des deux se prête à l'étymologie la plus satisfaisante et donne la traduction la mieux appropriée au contexte. Quatre explications sont en présence.

H. W. Bailey, *JRAS* 1951, 194, admettait implicitement l'épenthèse et supposait un *yāuxmaniš* dérivé par vṛddhi et suffixe *-i-* d'un **yauxman-* lui-même tiré d'un **yau-k-* qu'il posait pour rendre compte — uniquement — de sogd. *ywk-*, *ywc-* «enseigner». A cette fragile étymologie sogdienne [2], on préférera, par principe, toute explication invoquant un parallèle védique.

Karl Hoffmann opérait comme son prédécesseur sur le seul texte

[1] Je n'en vois que deux; cf. ci-dessous.
[2] Remise en avant, au Congrès des Orientalistes de Paris, 1973, par I. Gershevitch.

de Darius (celui de Xerxès n'ayant pas encore été découvert) et tentait, dans la *Corolla Linguistica* offerte en 1955 à Sommer, de partir de *yāu-maniš* sans supposer d'épenthèse. «Die Lösung ist wohl zu suchen, écrivait-il prudemment, in einem Kompositum *yāhu-maniš*, das etwa 'mit siedender Vergeltungskraft' bedeuten könnte». Ingénieuse interprétation que je ne crois pas utile d'examiner en détail, puisque aussi bien Hoffmann lui-même l'a abandonnée. Il nous faut cependant considérer un moment la place occuppée dans le texte par la phrase *yāumainiš amiy utā dastaibiyā utā pādaibiyā*. Immédiatement avant, le roi s'est déclaré exempt de panique (selon l'excellente exégèse de Hoffmann). En se disant ensuite *yāumainiš* etc., Darius voudrait-il marquer que «die magische Potenz seiner Hände und Füsse der Gewalt der *afuvā* nicht unterliegt»? Je ne suis pas sûr qu'il y ait un tel lien avec ce qui précède. Tandis qu'il y en a un, incontestablement, comme nous le verrons, avec ce qui suit : «je suis bon cavalier, bon archer, bon lancier».

Les deux dernières interprétations, celle de W. Hinz et la mienne, sont postérieures à la découverte du texte de Xerxès et se fondent sur celui-ci. Commençons par la dernière en date, celle qu'a donnée Hinz dans ses *Neue Wege im Altpersischen*, 1973, p. 29.

Hinz lit *yaumaniš* avec *a* bref, ce qui est acceptable en soi. Où je ne puis le suivre, c'est quand il suppose un *yauxmaniš* dont le *x* se serait amuï et qui représenterait lui-même un plus ancien *yaug-maniš*, à traduire littéralement «Gespann-sinnig», d'où «eingefahren», «trainiert». Cette interprétation se heurte à deux objections, l'une d'ordre phonétique, l'autre d'ordre morphologique. Il n'existe pas en iranien, ni en indien, pour la racine *yuj*, de dérivé nominal ni verbal qui soit athématique : *yaug-*. Et quand bien même on poserait un tel dérivé en premier terme devant *maniš*, quel serait le traitement phonétique du groupe *-gm-*? La première consonne, loin de passer à *x* et de disparaître, s'y serait, à en juger par le parallèle *hagmatāna*, maintenue.

L'interprétation que j'ai proposée, dans le *Henning Memorial Volume*, p. 140 sq., de *yāumaniš* possède l'avantage, décisif il me semble, de reposer sur un parallèle védique. En effet, j'explique *yāumaniš* comme composé de *yāu-* (véd. *yāuti*, déjà évoqué par Kent) et *maniš* dans *Haxāmaniš* et *Ardumaniš*. Or, l'association de *yāuti* et *manah-* a son pendant exact dans le Veda : RV 1, 138, 1, *víśvasya yó māna āyuyuvé makhó devá āyuyuvé makháḥ* «le généreux qui a attelé l'esprit de chacun, qui en dieu généreux l'a attelé» [3].

[3] Manfred Mayrhofer nous a fait remarquer, au Congrès des Orientalistes de Paris, 1973, qu'on n'a pas d'autre exemple de composé ayant pour premier terme un présent athématique. C'est incontestable, mais peut s'expliquer par le fait que les présents athématiques étaient beaucoup moins fréquents que les thématiques.

Mais cela ne signifie pas que je veuille maintenir mon interprétation intégralement. Comment, dans le texte v.p., les compléments *dastaibiyā* et *pādaibiyā* se construisent-ils avec le verbe inclus dans *yāumaniš*? Sur ce point, je n'étais déjà plus satisfait de ce que j'avais écrit dans le volume Henning et me proposais d'en publier une révision quand Rüdiger Schmitt m'a, sur ce point, devancé.

J'avais interprété *dastaibiyā* et *pādaibiyā* comme des datifs duels, par analogie avec l'avestique, et je traduisais «I hold the reins of my spirits both to my hands, and my feet». Mais, puisque en v.p. le datif a complètement disparu, ses fonctions étant généralement reprises par le génitif, on n'a pas le droit de voir ici un datif. Car pourquoi une expression de cas se maintiendrait-elle au duel, c'est-à-dire au nombre qui a le plus tôt disparu?

Il faut, avec Schmitt, *op. cit.*, p. 312, voir dans *dastaibiyā* et *pādaibiyā* des instrumentaux.

La phrase, alors, se traduit : «J'attelle mon esprit à mes mains et à mes pieds».

La métaphore implicite dans ce texte — l'attelage d'un char à des chevaux, etc. — est exprimée en védique par une construction similaire : RV 10, 70, 10, *vánaspate raśanáyā niyúyā devánāṃ pátha úpa vakṣi vidvā́n* «o arbre, amène savamment sous la protection des dieux (la bête) attachée (absolutif) par un cordon». Mais le verbe *yuj*, élargissement de la racine précédente, est attesté, avec l'instrumental, trois fois :

RV 7, 23, 3 (à Indra) : *yujé rátham gavéṣaṇam háribhyām* «Pour atteler à deux chevaux bais son char chercheur de butin»; 10, 4, 6 (à Agni) : *yukṣvā́ rátham ná śucáyabhir áṅgaiḥ* «attelle de même ton char à tes membres brûlants». 5, 17, 3 (à Agni) : *yá áyukta tujā́ girā́* «lui qui fut attelé au zèle et à la louange». (Un quatrième exemple, 6, 66, 6, est ambigu).

Est-ce pour avoir ignoré ces parallèles que R. Schmitt trouve la traduction qu'il envisage un moment : «ich zügle meinen Sinn mit Händen und mit Füssen», inacceptable? Il me semble que ma traduction offre un sens clair : «J'attelle mon manah, (c'est-à-dire mon esprit et ma volonté), à mes mains et à mes pieds», manière de dire que «Je commande parfaitement à mes mains et à mes pieds».

Il nous reste à apprécier la place de la phrase en question dans

l'ensemble du texte. Mais auparavant, notons qu'en abandonnant la traduction de *yāumaniš* par «maître de mon esprit», nous éliminons une redite, car cette idée est exprimée quelques lignes plus haut, (X 16-17) (D 14-15), par *manahyā uvaipašiyahyā daršam xšayamna ahmiy* «je suis fortement maître de mon propre manah». Il était inutile de répéter cela. Ce qu'exprime la phrase *yāumaniš ahmiy* etc., c'est la maîtrise des mouvements des bras et des jambes, et ceci est immédiatement précisé par l'énumération des talents physiques du roi : bon cavalier, bon archer, bon lancier.

Quel est alors le lien avec ce qui précède? Le roi vient de se dire bon guerrier, supérieur à toute panique. De quoi découle assez naturellement l'idée qu'il soit maître de ses mains et de ses pieds, même si cela continue le développement, en le faisant glisser du courage à l'adresse.

En appendice à cette élucidation, je risquerai, très brièvement, une dernière remarque. L'idée d'atteler son esprit à différentes parties du corps pour leur commander exactement, idée qui devait remonter jusqu'à l'époque indo-iranienne comme le prouve le parallélisme entre v.p. *yāumaniš* et les textes védiques cités, cette idée contenait en germe, dès cette époque — il allait suffire d'ajouter, aux mains et aux pieds, le souffle — l'expression d'une pratique qui, préexistant peut-être dans l'Inde à l'arrivée des Aryas, devait y connaître une immense fortune : le yoga.

54, av. de l'Observatoire
B 4000 Liège (Belgique)

Jacques DUCHESNE-GUILLEMIN

Georges DUMÉZIL

ANALYSE ET COMPARAISON EN LINGUISTIQUE CAUCASIQUE

(NOTES D'ÉTYMOLOGIE ET DE VOCABULAIRE SUR LES LANGUES CAUCASIQUES DU NORD-OUEST, 7)

Convié par les hasards de la vie à des exercices d'étymologie sur un magnifique domaine, les langues caucasiques du Nord-Ouest (CNO) [1], je ne puis, aujourd'hui encore, me mettre au travail sans penser à l'espèce d'illumination, d'ivresse libératrice que m'avait donnée, un soir de 1935, la lecture du neuvième chapitre de l'*Origine de la formation des noms*. La belle ordonnance de la théorie traditionnelle des racines indo-européennes n'était certes pas détruite (l'apprendre avait été, dans ma jeunesse, une autre joie), mais on nous faisait descendre d'un étage dans la fouille. Sous les édifices familiers du vocabulaire, une multitude de menus fragments apparaissait, racines élémentaires et élargissements, débris de plus anciennes structures, que l'indo-européen terminal avait réemployés, et, du même coup, on nous découvrait les recettes de ce remploi. Du même coup aussi, nous comprenions pourquoi il était pratiquement vain de comparer le vocabulaire, sinon la grammaire, de l'indo-européen terminal avec celui de telle ou telle autre famille de langues. Ce souvenir m'a constamment soutenu, depuis lors, dans la délicate observation du tcherkesse, de l'oubykh et de l'abkhaz-abaza et m'a fortifié contre la tentation, à laquelle j'avais autrefois cédé et qui continue à occuper de bons esprits, de confronter prématurément

[1] La notation des sons est celle de mes *Documents anatoliens*... V, 1967; de même le mode de décomposition des mots : un point sur la ligne (.) découpe le mot dans ses plus petites unités morphologiques, avec la variante deux points (:) entre deux unités particulièrement solidaires dans l'ensemble; un trait (–) sépare les éléments des composés instables, deux traits (=) ceux des composés stables.

Analyse = «Analyse de mots oubykhs», *Word* 25, 1-2-3, 1969, 104-113; *Racines* = «Structure des racines verbales de l'oubykh», *Bedi Kartlisa* 28, 1971, 24-52; *Notes* = «Notes d'étymologie et de vocabulaire sur les langues caucasiques du Nord-Ouest», 1-3: *Journal Asiatique* 260, 1972, 7-14; 4-6: *Bedi Kartlisa* 31, 1973, 24-35. Les références au *Dictionnaire de la langue oubykh*, 1963, de Hans Vogt sont faites par les numéros des articles (se reporter aux rectifications données dans mes *Documents anatoliens*... III, 1965, 199-259; en cas de désaccord avec le *Dictionnaire* ou avec mes rectifications, et généralement avec les publications antérieures, les formes écrites ici, vérifiées, sont à préférer).

des mots CNO et des mots d'autres langues ou groupes de langues caucasiques, voire du basque [2].

Les principales difficultés de l'étymologie sur ce domaine sont, schématiquement, les suivantes : 1°) la richesse des tableaux consonantiques — 81 consonnes, le maximum, en oubykh ; 45, le minimum, dans certains parlers kabardes — entraîne une telle multiplicité des correspondances de langue à langue, un tel degré d'imbrication des «équations phonétiques» que les plus certaines comportent autant d'exceptions, et d'exceptions divergentes, que d'exemples conformes.

Soit oub. *cº*. Le correspondant tcherkesse occidental est *cº* dans le nom du «bœuf» (*cºə* dans les trois langues), *sº* dans le nom de la «peau» (oub., abkh. *cºa*, tch. occ. *sºe*), *zº* dans la racine signifiant «cracher» (oub. *sə.cºáš̄ χə.n*, tch. occ. *sə.zºə(n)tχe* «je cr.»), *sº'* dans la particule verbale indiquant que l'action est faite au détriment de qqch. (oub., abkh. *cº*, tch. occ. *sº'(e)*), et peut-on séparer oub., abkh. *cºa* «dormir» de tch. occ. *šaye* (dial. *čəye*) «id.», correspondance qui rappelle celle d'oub. *l.ɣa* et de tch. occ. *lə.ye* «trop»?

2°) De nombreux emprunts mutuels ont été faits, à toute époque, par ces langues (ou leurs dialectes) dont les domaines étaient contigus. L'oubykh est plein de mots pris au tcherkesse (chepsoug) et contient aussi beaucoup de mots abkhaz, qui ne sont pas tous immédiatement décelables.

On voit bien qu'oub. *bzqmáq̄ºʼ* «muet» (*Dict.* 170; *z* et non *ž*) est le tch. *bze=mə=ʼº* «dont la langue n'émet pas de son», parce que, en oubykh, la «langue» comme organe est *bža*, non *bza* (tch. *bze*); on voit aussi immédiatement qu'oub. *psə=cº* «buffle», proprement «bœuf d'eau», est pris au tcherkesse parce que «eau» est tch. *psə*, contre oub. *bzə*. Mais on ne peut que suspecter, sans preuve, *tɣ* «écrire», commun aux deux langues, d'être un emprunt dans le même sens; oub. *sə.ǯáqºə.n* (2366, *ǯ*, non *ž*) «je rote», correspond bien à tch. occ. *se.ǯeqºə* «id.», — trop bien peut-être, car l'oubykh dit aussi, avec des racines complexes analysables en cette langue, *sə.wá=tχə.n* (2024) «j'ai un renvoi étouffé» (rac. oub., tch. *tχ* «avoir des nausées», oub. prév. *wa* «dans une masse [corps, etc.]») et *sə.č̣ʼ'a=žə́n* «j'ai un renvoi sonore» (oub. *č̣ʼ'a* «bouche», rac. *ž* «étirer»).

3°) Un très grand nombre de mots polysyllabiques, même dissyllabiques, formes nominales ou racines verbales, sont composés et souvent les éléments en sont très menus :

[2] V. quelques discussions dans «Caucasique du Nord-Ouest et parlers scythiques», *Annali dell'Istituto Orientale di Napoli (Sezione linguistica)* 5, 1963, 5-18 (sur des propositions de N. Troubetskoy); «Basque et caucasique du Nord-Ouest, examen de rapprochements lexicaux récemment proposés», *Journal Asiatique* 259, 1971, 139-161 (sur des propositions de R. Lafon).

gʼəšamə́q (746) «creux de l'épaule à côté de l'omoplate» est «haut (*ša* «tête») de poitrine (*gʼə*) non (*mə*) dur(ci) (rac. *q*)»; *qʼamə́žʸºa* (1425) «poing» est «main (*qʼa*) non (*mə*) serrante (rac. *ẓ̌ʸºa*), hors d'état de serrer qqch.»

Or souvent tel ou tel des éléments de ces composés n'est plus en usage à l'état libre et ne peut qu'être déduit de collections de mots composés parallèles dont l'autre partie est interprétable et où, visiblement, il introduit un même complément sémantique.

Je traiterai ici un exemple de ce troisième type de problème : la mise en évidence d'un ancien adjectif oubykh *ca* «piquant». Il apparaît comme second terme dans deux groupes de substantifs, 1) *fánca*, *q̄ánca*; 2) *d(ə)γə́(n)ca*, *ɣ̄a(n)cá*.

1. *fánca* (636), bien que traduit dans le *Dictionnaire* par l'adjectif «abrupt», est un substantif désignant une falaise, une pente très escarpée, coupée par une arête de la plate-forme qui la surplombe.

Le premier élément est un substantif **fa*, inusité seul, signifiant «côté», «surface verticale (du moins non horizontale) attenante à un ensemble». Il se trouve comme second terme dans plusieurs composés :

1. Des noms de parties du corps normalement verticales : *č̣ʼ'a=fá* (393) «front» (*č̣ʼ'a* «devant»), *gʼə=fá* (721) «surface de la poitrine» (*gʼə* «cœur», avec beaucoup de sens dérivés «poitrine», «surface», «milieu»...), *pʼλʼə=fá* (1372) «poitrail (de cheval)» (*pʼλʼə* «quatre», ce nombre symbolisant le plein de la puissance par référence aux membres; cf. *ɣa–pʼλʼə–pq–awnə* traduisant tch. occ. *ə–pqə–y–pʼλʼ.kʷ'e* «avec ses quatre os > de toutes ses forces»).

2. *qafá* (385) «bord, côté» (au sens le plus général : *sə́–qafa.ɣa* «à mon côté», *šºá–qafa* «bord de la mer»; *qa–* obscur); *λa=fá* (973, inexactement rendu) «bord inférieur d'une pente ou d'un objet vertical» (*λa* «pied» > «le bas»); les deux mots sont souvent réunis avec valeur généralisante, *qafá–λafa* «tout ce qui est à côté, tous les côtés de qqch.» (corriger ainsi 1385; tch. occ. *nez–ʷºape.χe–r*).

En outre *fa* et plusieurs composés sont employés comme préverbes :

a–s:fá.s (646, pour qqch. de petit), *a.s:fá.t* (653, pour qqch. de plus considérable), *a.s:fá.ɣ* (668, pour qqch. de suspendu) «c'est appliqué verticalement à moi, le long de moi»; *sə.w:fá.ya.n* (665) «je frappe (rac. *ya*) verticalement le long de toi, donc superficiellement»; *a–tʼqºá.na–gʼə a:ɣa–gʼə zaːfa.naq.qºáːλʼa.qʼa.n* «ils se donnèrent l'accolade» (m.-à-m. «tous deux [*tʼqºa*; ergatif pl. *na*; *–gʼə* généralisant] saisirent [rac. *qºa*] leur poitrine [*gʼə*] en l'approchant [affixe *λʼa* < tcherk.] surface [*fa*] contre surface [*za* réciproque]», etc.

De même *qʼa=fa* (1411, «aider» avec rac. *gºa* «pousser»; proprement de la paume : *qʼa* «main»), *qʼa=fa* (c.-à-d. *qʼa=fa+q*: 1410, 1412-1414 [rectifier ainsi les deux premiers], tous verbes ablatifs impliquant que qqch. tombe ou est arraché des mains); *λa=fa* (975-979, impliquant «en bas et sur le côté, tout à côté», 978-979; ou «en bas et autour», 975-977).

Ainsi composé, *fá=nca* doit être, littéralement, «paroi verticale aiguë, escarpée».

2. *q̄ǯ̄nca* n'est pas dans le *Dictionnaire*. Il signifie «tuteur pour les plantes (haricots...)».

Le premier élément est probablement, pharyngalisé, le substantif *q(ə)* «bois», proprement «dur», c'est-à-dire, traitée en nom, la rac. *q* «devenir dur, raide» (1380; traduction trop restreinte):

á–zˤəmc'a á–ndɣa.n dɜ́.q.q'a «le soleil a durci la boue»; *dá.dwa.t'ə.n–g'aĉ' a–ĉ'ɜ́.n á.q.q'a* «dès qu'il fut mort, s'étant refroidi (rac. *ĉ'*, gérondif en *n*), il se durcit». Cette racine existe en tcherkesse: *ḥade-r me.qə, qə.ɣe* «le cadavre se durcit, s'est durci», et, dans les deux langues, le participe prétérit (*q.q'a, qə.ɣe*) signifie «stupide».

-q, comme adjectif, signifie «dur» à la fin de plusieurs mots (et *-mə.q* «non dur(ci)» signifie «souple»); dans d'autres, il est substantif et signifie «bois, Holz» (encore dans sa forme de végétal):

Ainsi, de *ɣa* (1955) «gland», *ɣa=qɜ́* (1959) «chêne», d'où *ɣaqə–sɜ́* (=*ɣa–sɜ́*, 1955) «bois (*sə*) de chêne»; *žq=q* (2365, inexactement rendu) «morceau d'arbre abattu, souche, bloc de bois propre à être débité en bûches» (*žə* 2363 «bûche»; *q* particule de destination : «bois-dur à bûches»); *šˤa=ndʰá=q* (1795) «arc» (proprement bois-dur (et) corde [*ndʰa=šá* 1186, accentuer ainsi; *šá* «tête»? ou cf. abkh. *ša* «corde»?] de flèche [*šˤa*]»).

La pharyngalisation d'un phonème, quand elle ne résulte pas de l'assimilation progressive ou régressive à une autre pharyngale du mot, est généralement expressive ou pathétique, mais ce n'est pas toujours le cas :

Parmi les composés de *q'a–* «main», si l'on comprend que l'instrumental *q̄'ap̄'á.wnə* (1544, bien noté sans *ą*; mais employé seulement à ce cas) «à poignées» se distingue ainsi de *q'ąp'á.wnə* (1433, *ą* nécessaire) «avec la main», on ne voit pas pourquoi *q̄'a–šá–s* (1445, ainsi malgré le *Dict.*) «anneau» (proprement «ce qui est [*s*] à la tête [*šą*] de la main») n'est pas simplement **q'ašás*; on ne voit pas davantage pourquoi *q̄'a=mą́=q̄ʷ* (1542) «coude» est pharyngalisé alors que *q'a=ncʰá* (1426) «doigt» ne l'est pas. J'ai d'ailleurs noté plusieurs fois *ɣaqɜ́* «chêne» au lieu de *ɣaqɜ́* (1959, ci-dessus), mais il s'agit certainement là d'une assimilation instable.

q̄ɜ̄=nca doit être proprement «bois-dur piquant, taillé en pointe, baguette à la fois effilée et solide».

3. *d(ə)ɣɜ́(n)ca* (593) «ciseaux» (*sə–dɣɜ́(n)ca* «mes ciseaux»), pour lequel Tevfik Esenç admet et emploie les formes avec et sans nasale, contient un premier élément qui appartient certainement à l'un de deux

types connus : une racine (substantif radical) précédée de l'indice pronominal relatif *d(ə)* en valeur de régime indirect (type *də.xɜ́*, 584, «maître», tch. occ. *zə.y.'e–r*, proprement «à qui [*də*] appartient [rac. sg. *–x*, pl. *–xʰa* 2092]»); ou bien, et c'est le cas le plus fréquent, une racine précédée de l'indice causatif *də* (type *dɜ́:f=də:ʒʰa*, 563, «festin», proprement «faire [*də*] manger [rac. *f*] (et) faire [*də*] boire [rac. *ʒʰa*]»).

A priori, la racine, *ɣ*, doit désigner l'action qui est accomplie avec les ciseaux, et le groupe *dəɣ* doit signifier soit «ce qui (relatif) accomplit l'action *ɣ*», soit «faire (causatif) accomplir cette action». Étant donné qu'il s'agit d'un nom d'instrument, seule la première analyse est recevable.

Mais, dans l'état actuel de la langue, aucune racine de sens convenable ne se présente : *ɣ* (2373) signifie «devenir sec»; *–ɣ* (pl. *–ɣ'a*, caus. *–ɣa*, 2374) signifie «être suspendu». Peut-être cependant en subsiste-t-il une, associée selon une formule usuelle (*Racines*, V 2) à une autre racine simple (*q̄'*, 1539, «mordre») et pharyngalisée par assimilation, dans la racine complexe *q̄'ə=ɣ̄* (1547): *a.s.q̄'ə́ɣ̄ə.n* (nég. *a.sə.m.q̄'ə́ɣ̄ə.n*) «je l'entaille, je fais des encoches sur un bâton pour compter», synonyme de *q̄'ə=ĉ'* (1473, à corriger ainsi).

d(ə)ɣɜ́(n)ca s'analyserait *d(ə):ɣɜ́=nca* «ce qui taille, l'instrument de taille, piquant».

4. *ɣ̄ą(n)cá* (2460, accentuer ainsi : *wá–ɣ̄ąnca*, etc.), non «hameçon», mais «crochet» en général, notamment le crochet qui sert à suspendre le chaudron au dessus du feu. Tevfik Esenç n'emploie que la forme à nasale, mais Mészáros avait entendu d'un autre Oubykh *ɣ̄ą́ca* (ainsi accentué?), que Tevfik n'admet pas.

A la différence des mots précédents, *-(n)ca* est ici accentué et précédé de la particule de destination *ą*. Il désigne donc, substantivement, la chose piquante *qui sert à, destinée à* ce que note le premier élément.

Ce premier élément est clair : c'est, pharyngalisé, la racine *–ɣa* qui double, dans les causatifs, la racine alternante sg. *–ɣ*, pl. *–ɣ'a*, «être suspendu, accroché» (*Racines* II 2, 2) et qui figure, en dernier terme de composé, dans plusieurs substantifs :

λa=ĉ'á=ɣa (969) «pantalon» (proprement «ce qu'on accroche devant [*ĉ'a*] les membres inférieurs [*λa*]»): *q'a(n)cʰá=ɣa* (1422) «dé à coudre» (*q'a(n)cʰá* «doigt»).

La présence de la pharyngale *ɣ̄* dans des mots où l'on attendrait *ɣ* (dans *a.ɣ̄ǎ.n* 2474, 2478 [corriger ainsi; cf. 516] «il mugit», *ɣ̄* est évidemment onomatopéique) s'explique de diverses façons (*Analyse*,

p. 113) : par assimilation dans *ɣ̄á-lwa* (2479) «son-excès, supplément à» (*ɣa-* préfixe possessif 3sg. ; *l.wa* 957, «excès, cf. tch. occ. *lə.ye*); avec valeur expressive dans *ɣ̄aḇ.awnə́* (2476) «de force» (*yaḇə́*, 2380, «dur, violent»; même passage de *ą* à *a* entre consonnes pharyngalisées que dans *q̄'ap̄'á.wnə*, v. ci-dessus). Dans *ɣ̄ą(n)cá*, et aussi dans *ɣ̄aq'á* (2481) «vert, bleu», il est possible que la pharyngalisation serve simplement à prévenir une confusion avec le très fréquent préfixe possessif 3 sg. *ɣa-* «son» (*ɣa-cá*, 264, «sa soupe»; *ɣa-q'á* «sa parole» [accentuer ainsi à la première ligne de 1400]).

5. *-nca* se trouve encore, précédé de *ą*, comme second élément dans le nom d'un insecte éminemment «piquant», dont le premier élément ne s'explique ni en oubykh ni, autant que je sache, par les autres langues de la famille : *žərą̄nca* (2315) «guêpe».

Le *n*, d'ailleurs instable dans deux cas, de l'élément *–nca* n'est sans doute que la nasale adventice que l'oubykh développe volontiers devant consonne, notamment devant les affriquées sifflantes et chuintantes :

ca(n)cáxʷa (273) «ortie» (redoublement de *ca* «brûler»), *cą(n)cə́š* (274; *ą*; *š*, non *š̄*) «lézard»; *(n)c'ą́ɣa* (291) «assiette» (cf. *–c'a* «intérieur»); *c'ə́(n)ʒa* (317) «humide»; *(q̄)'a(n)ʒáq̄ʷ* (1543 et *1429) «bras» (analyse dans *Notes*, 2, p. 12-13);

ča(n)čapλə́ (384) «rouge-gorge»; *wa(n)ʃ́á* (2089; *w*, non *ŵ*) «secret»;

ša(n)ʒ̄'á (1724) «dos» (*ša* + *ʒ̄'a*, 2524, «derrière»), *za(n)ʒ̄'á* (2276) «moitié» (*za* «un»; cf. abkh. *bž'a* «moitié»);

g'á(n)c'a (691) «manche (de hache...) (cf. *–c'a* dans *šac'á*, 1708, «oreiller»; *ša* «tête» et *g'aśʷa* «hache»)»; *ba(n)ʃ́ə́* (319) «mouche» (tch. occ. *baʒe*, abkh. *a-mc'*);

q'a(n)cʷá (1426) «doigt»), *λá(n)cʷa* (989) «orteil» (mais ici *n* est sans doute étymologique : cf. abkh. *macʷá* «doigt»), *g'á(n)cʷa* (692) «charbon».

Si, dans les mêmes conditions, le *–nca* qui nous occupe s'est développé à partir de *-ca*, on doit ranger dans notre série deux autres substantifs trisyllabiques, certainement composés, terminés par *–ca* (sans variante *–nca*) :

1. *λag'áca* (980) «partie de la jambe entre le genou et la cheville». Le **λag'á-* (inusité seul) prolonge le *ʒ̄'ag'á* (2526, corriger le sens) «cuisse», et l'étymologie de ces mots est claire à partir de *g'a*, qui indique séparation et opposition de termes homogènes et associés (*g'a... g'a...*, 685, «et... et...»; *sə–g'á* 683, «moi-même» [et non tel autre], et ainsi pour toutes les personnes; *g'a=šá*, 697 «chacun»

[proprement «tête séparée»]) : ce sont les parties jumelées et divergentes du bas du dos, du derrière (*ʒ̄'a* : 2524), et leurs prolongements, non moins jumelés et divergents, dans les membres inférieurs (*λa*: 963); *λa=g'á-ca* est la partie «élancée» de ces prolongements.

2. *λap'áca* (qui n'est pas dans le *Dictionnaire*) est un nom de jeu que Tevfik Esenç traduit en turc «ayak oynu, jeu du pied» (*λap'á* «pied»); quatre ou cinq garçons se poursuivent en cercle à quatre pattes, chacun cherchant à «doubler» celui qui le précède et à lui décocher un coup dans la jambe avec la pointe de son pied (au risque d'une issue inverse!) : chaque vaincu passe en queue de l'équipe; le vainqueur est celui qui se trouve en tête au bout d'un temps ou d'un nombre de tours fixé d'avance. Le mot doit signifier «pied piquant».

L'adjectif *-ca* ainsi dégagé est probablement à l'origine du substantif *canə́* (276) «épée», dimin. *canə́-śʲ* «couteau» (*can=śʲə́–śʲ* «petit couteau»), qui appartient à un groupe de substantifs présentant une particularité remarquable : bien qu'accentués, en position isolée, sur la finale, ils n'observent pas, au cas sans désinence, la règle qui, lorsqu'un élément pronominal (article défini; adjectif possessif, démonstratif) est préfixé à un substantif ainsi accentué, transporte l'accent sur le préfixe (même règle en abkhaz) : par exemple *λaq̄ʷə́* (1016) «charrue» (proprement «pied recourbé») donne *wá-λaq̄ʷ* «cette charrue-là» (rares exceptions, p. ex. *tʰaλə́*, 1922, «faucon» : *wa–tʰaλə́*). Or dans le groupe de substantifs en *–nə́* que nous considérons, les formes normales sont du type *ɣʰənə́* (2467) «arbre», *wa-ɣʰənə́* «cet arbre-là» (au cas oblique, hésitation : *wá-ɣʰənə.n*, *wa–ɣʰənə́.n*). Outre *canə́* et *ɣʰənə́*, le groupe comprend *məcqnə́* (1802) «cornouiller», *qʰənə́* (1501) «rat», *sʰanə́* (1641) «miel», *šanə́* (1725) «table», *tʰanə́* (1923) «accordéon; instrument de musique en général».

On ne peut rien dire de *šanə́*, de *tʰanə́*, ni de *məcqnə́* sinon, pour ce dernier, que *mə* y est peut-être détachable (cf. *(mə)canə́ḇa*, 277, «oiseau karabakal», évidemment apparenté; *ḇa*, 249, «gris»). Dans *qʰənə́*, *–nə́* est radical : cf. abkh. *hʲə́map* «souris». Mais dans *ɣʰənə́* et dans *sʰanə́*, il y a des raisons de penser que *–nə́* n'appartient pas à la racine.

ɣʰənə́ ne semble pas séparable de *ɣʰə* (2460), que Mészáros et moi-même avions rencontré au sens de «pilier, colonne», mais que Tevfik Esenç ne connaît qu'au sens de «meule» (2460); en particulier, il dit *šxʷa–ɣʰə́* (1767) pour désigner la sorte d'arbre artificiel qu'est la meule ronde, de diamètre modeste, formée par l'empilement de gerbes (*šxʷa* «herbe») autour d'un grand piquet

central (*sxᵒa–γᵒə́–s*, de *sə* «bois»; c'est le laze «bardi»); il emploie de même *məxə–γᵒə́* (1118) pour la meule de maïs (alors que «gerbe» est *məx=mə́q*, 1117, proprement «tiges [collectif] non dures [*q*]», c'est-à-dire en brassées encore souples et non en tas compact),

«Miel» est en tcherkesse occ. *sᵒewə* (or. *few*, *fo*), qui contient le même premier élément qu'oub. *sᵒanə́* (pour la correspondance des consonnes initiales, cf. tch. occ., oub. *sᵒ–*, tch. or. *f–* dans l'indice personnel ou possessif de 2 pl.).

Le rapport de *ca.nə́* et de *–ca* «piquant; chose piquante» doit être de ce type. Et comme *–nə́* n'est pas un suffixe de dérivation nominale, il est probable que *ca.nə́*, *sᵒa.nə́* et *γᵒə.nə́* sont *ca*, *sᵒa* et *γᵒə* pétrifiés, si l'on peut dire, dans la «forme participiale» en *–n(ə́)* (*x'ə* «prince»; *x'ə.nə́*, *x'ə́.n* «étant prince») qui joue dans la syntaxe de l'adjectif et du substantif un si grand rôle qu'elle peut être considérée comme un cas de la déclinaison; elle est employée notamment en fonction d'attribut: (si tu recules, crie au loup le héros Sosryko mourant), *wə–g'ə́ w̱a–g'ə.nə́ a.š'.g'ạqᵒ'!* «que ton (*wə*) cœur (*g'ə*) devienne (rac. *š'*) étant cœur de chien (*w̱a*)!»; *p'č''a.nə́ sə.w:x'a.k''á.n* «je (*sə*) viens (rac. *k''a* «aller»; avec le prév. *y* et souvent avec la particule *x'a*, «venir») vers toi (*w:x'a*), me présente à toi, étant hôte (*p'č''a*), comme hôte».

Cette analyse est confirmée par deux faits:

1. L'un des mots considérés, «miel», contient en tcherkesse, comme second élément, le morphème *–w(ə)* qui justement correspond à oub. *–n(ə́)* dans tous ses emplois, notamment comme désinence du «cas participial»: kab. *gᵒə.w* (tch. occ., sous l'influence des thèmes vocaliques, *gᵒew*) «étant cœur»; occ. *ḥač''e.w*, kab. *ḥeš'e.w* «étant hôte».

2. Oub. *ca*, que nous venons de dégager, correspond à tch. *se*, qui justement fournit un des noms du «sabre», de l'«épée», occ. *se=šχᵒe*, kab. *se=š'hᵒe* (*šχᵒe*, etc. «grand»), et celui du «couteau», kab. simplement *se*, occ. *ṡe=żəye* (*–żəye* «petit»; *ṡ*<*s* par assimilation à *ż*). La correspondance oub. *c* = abkh. *c* = tch. *s* est établie par des exemples sûrs: rac. tch. occ. *s*, *s:t* suivant les dialectes, «brûler» (intrans., classe A; Tevfik Esenç dit *sə.γe* «il a brûlé»), kab. *s* (*s.a–ṡ* «id.»), oub. *ca* (265, *ca.q'á* «id.»), abkh. *ca* «brûlant»; rac. tch. occ. et or. *se*, oub. *ca* (226) «s'habituer» (intrans., classe B): tch. occ. *s.ye.se*, oub. *sə.γą́.ca.n* (*γạ*<*γa+ạ*), abkh. *sə́.y:š':cə:la.wayt'* «je m'habitue à (cela: 3 sg.)». Mais, bien entendu, cette équation est en concurrence avec une autre: c'est oub. *c* = abkh. *c* = tch. occ. *c* (or. *ʒ*) qui s'observe dans

oub. *ca=k''ə́* (270) «dent» (*–k''(ə)* proprement singulatif, v. *Analyse*, p. 107), *ca=láγ̄ᵒa* (271) «molaire» (*láγ̄ᵒa* «joue»), abkh. *c* «dent, grain» (singulatif *–c–k'* «un grain de»; *cə́.ra* «morceau [de sucre...]»), abaza *pə=c* «dent», *cə́.ra* «grain», tch. occ. *ce* «dent, grain» (*ə–c* «sa dent»), kab. *ʒe* «dent» («grain» dans *ḥe=ʒe:ḥe* «orge»; en composition «céréale»).

82, rue Notre-Dame-des-Champs
75006 Paris

Georges DUMÉZIL

D. I. EDEL'MAN

LES VERBES «ÊTRE» ET «AVOIR» DANS LES LANGUES IRANIENNES*

Le rapport entre les verbes «être» et «avoir» et leur fonction dans les différentes langues, y compris dans les langues iraniennes, constituent l'un des problèmes intéressants sur les liens entre la sémantique des verbes et leur syntaxe qui ont trouvé leur reflet dans les travaux d'É. Benveniste [1]. Dans cet article on essaiera de suivre le destin de ces verbes et des types de propositions dans lesquelles ils entrent, dans les langues iraniennes modernes, en utilisant les matériaux de langues et dialectes peu étudiés auparavant, matériaux qui ont été publiés au cours des dernières années.

On sait que le verbe à base i.e. **dher-*, **dherə-* [2], v.p. **dar* avec l'alternance *dār-*, *dar-*, *dṛ-*), v.ind. *dhar-* (*dhār-*, *dhar-*, *dhṛ-*), est employé dans les langues iraniennes anciennes uniquement avec le sens concret de «tenir», «maintenir», «contenir», et avec le sens, un peu plus abstrait, de «posséder». P.ex. v.p.: *duvarayā maiy basta adāriya* (DB. II. 75, 89-90), «(il) est maintenu lié à ma porte»; *Aspačanā vaçabara Dārayavahauš xšāya0iyahyā isuvām dārayatiy* (DNd. 1-2), «Aspathinès le porteur de bouclier (?) tient la hache de guerre de l'empereur Darius»; *imām dahyāum dārayāmiy* (AsH. 10-11), «ce pays, je (le) possède»; av. *vīspe haoma ... yaēčiṭ qzahu dərəθąŋhō* (Y.10.17), «Tous ceux, ô Haoma, qui (sont) maintenus dans les obligations».

La valeur sémantique «avoir» ne s'est développée pour ces verbes que bien plus tard et non dans toutes les langues iraniennes, loin de là. Les langues iraniennes anciennes, elles, ne connaissaient pas de verbe ayant cette valeur sémantique; il s'ensuit qu'une construction du type du persan moderne *mān darām* «j'ai» était impossible dans ces langues. Le seul moyen qu'elles avaient pour rendre le rapport de possession était la construction possessive ou la construction exprimant l'existence «à moi est / il y a» [3], où le possesseur est exprimé

* Traduit du russe par René L'Hermitte.

[1] Cf. par exemple, É. Benveniste, «La construction passive du parfait transitif», *BSL* 48 (1952), 52-62 (= *PLG* 1, 176-186), et «*Être* et *avoir* dans leurs fonctions linguistiques», *BSL* 55 (1960), 113-134 (= *PLG* 1, 187-207).

[2] J. Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, Bd. I, München, 1959, p. 252 (cité dorénavant : Pok.).

[3] Cf. la différence des constructions où le sujet logique (le possesseur) est au

par un nom au génitif ou un enclitique pronominal (comme dans la construction nominale d'appartenance du type «ma maison»), le possédé par un nom au nominatif, le prédicat par la copule facultative, le verbe *ah-* «être» et le verbe *bav-* «être, devenir». Par ex. v.p. *avahyā Kabūjiyahyā brātā Bardiya nāma āha* (DB. I. 29-30) «à ce Cambyse était un frère du nom de Bardiya»; *utā taiy taumā vasiy biyā* (DB. IV. 56) «et qu'il y ait à toi une grande descendance»; av. *nōiṯ mōi vāstā xšmaṯ anyō* (Y. 29.1) «il n'est pas à moi d'autre pasteur que vous».

Par la suite dans un certain nombre de langues iraniennes, par exemple en ossète ou en yagnobī, le verbe **dar-* n'a pas développé la valeur sémantique de «avoir» et a conservé son ensemble de significations concrètes, telles qu'elles sont attestées anciennement.

Dans certaines langues, par exemple en kurde, en yazgulamī, en waxī, ce verbe manque, bien qu'on puisse en retrouver la trace dans des formes à préverbes, p. ex., yazg. *pərδar* «tenir, maintenir», *paδir* «être maintenu», waxī *wydyr-* «saisir». Dans d'autres langues, p. ex. en iškāšimī, dans le groupe šugnī-rōšānī, le verbe **dar-* n'entre que dans la composition de quelques verbes composés avec élément nominal du type šug.: *xōj δêrtōw* «craindre» (litt. «avoir, tenir peur») dont le paradigme est d'ailleurs incomplet: šug. *δêr: δūd, δūyd*, (inf. *δêrtōw*, de formation secondaire)[4], rōš. *δēr* (la forme du passé manque, l'inf. *δērtōw* est secondaire)[5], bart. *δōr:δūg* (inf. *δōrtōw*, de formation secondaire)[6], sar. *δor: δɛwg* (inf. *δɛygɛw*, vieux)[7], išk. *dir: dūl/ł(d)/ł dūrt*[8].

Dans ces langues où comme dans les langues iraniennes anciennes, manque le verbe ayant la valeur sémantique «avoir», le rapport de possession est exprimé par la construction possessive ou par la construction de présence du type «à moi est // se trouve ceci». Sa construction varie selon les possibilités morphologiques des langues. Les traits les plus généraux qu'on peut observer, en particulier dans les langues du Pamir septentrional, sont les suivants. Le possesseur est exprimé par un nom à un cas oblique (historiquement le génitif), si la catégorie nominale en question a des cas, habituellement avec une post-position, p. ex. šug. *δu-aray vazēn-en māš-and yast* (Zar. Sl. 53) «chez (à) nous il y a deux-trois chèvres»; rōš. *mun-ā kurta yast*» «à moi est une chemise»[9]; yaz. *imi rang nak tu yast* «son aspect se trouve précisément chez (en) toi»; *tu-me bu yast ənсavn*? «y-a-t-il encore une aiguille chez (à) toi», mais *sum yast-yo tu-je*? «y-a-t-il sur toi de l'argent?»[10]. On rencontre également des cas où le possesseur est exprimé par un enclitique d'origine pronominale: yaz. *ded-a nān-at yast-yo*? «y a-t-il à toi père et mère?» c.à.d. «as-tu ton père et ta mère?»; *δow bon čiray-əf yast* «il y a à vous deux abricotiers». L'objet possédé est exprimé par un nom au cas direct.

Le prédicat est d'ordinaire représenté par le verbe d'existence et de présence du type *yast* (<**asti*) «il y a», «il existe», «il se trouve», différent de la copule-enclitique moderne. La caractéristique de ce verbe, c'est son caractère exceptionnel sur le plan morphologique: forme figée, à l'origine, de l'ancienne copule à 3e sg., ce verbe exprime la personne et le nombre par les indicateurs personnels des temps passés, aujourd'hui séparables, ou par des copules-enclitiques qui, dans la majorité des cas, coïncident avec les enclitiques pronominaux historiques. Dans des constructions d'identification du type «je suis celui/je suis tel» et dans les constructions possessives où le possesseur est rendu dans la proposition par un nom, ces enclitiques se présentent comme des indicateurs personnels, ajoutés au verbe *yast*, et orientés

génitif ou au datif dans les autres langues indo-européennes: É. Benveniste, «*Être* et *avoir*», p. 123. La confusion en vieux-perse du datif et du génitif et la non-distinction de ces formes dans l'enclitique rend difficile la distinction de ces constructions. Les exemples où le sujet logique (le possesseur) est au datif en avestique, du type *ušta buyāṯ ahmāi naire* (Y. 62.1) «que le bien soit à (cet) homme», indiquent davantage une destination qu'une appartenace. La forme de l'accusatif pour le sujet logique (destinataire) caractérisait les constructions affectives du type *Auramazdām avatā kāma āha* (DSf 15-16) «il était souhaitable pour Ahuramazda», *ava mām kāma* (DNb. 12) «ceci m'est souhaitable, est souhaitable pour moi».

[4] I.I. Zarubin, *Šugnanskie teksty i slovar'*, Moscou-Leningrad, 1960, p. 138. Cité dorénavant: Zar. Sl.

[5] V.S. Sokolova, *Rušanskie i xufskie teksty i slovar'*, Moscou-Leningrad, 1959, p. 174. Cité dorénavant: S. Rt.

[6] V.S. Sokolova, *Bartangskie teksty i slovar'*, Moscou-Leningrad, 1960, p. 109. Cité dorénavant: S. Bt.

[7] T.N. Paxalina, *Sarykol'sko-russkij slovar'*, Moscou, 1971, p. 56. Cité dorénavant: P. Ss.

[8] T.N. Paxalina, *Iškašimskij jazyk*, Moscou, 1959, p. 196.

[9] M. Faizov, *Jazyk rušancev Sovetskogo Pamira*, Dušanbe, 1966, p. 204. Cité dorénavant: F.

[10] La distinction, dans les langues du Pamir septentrional, entre l'appartenance ou la présence constante et, d'autre part, la présence «sur soi» ou provisoire, rappelle typologiquement la distinction entre les anciennes constructions avec le génitif et celles avec le datif. Cf. par exemple, comme me l'a aimablement signalé V.I. Abaev, la distinction entre l'appartenance inaliénable et l'appartenance aliénable en ossète, où l'on emploie selon le cas le datif ou l'allatif pour le possesseur: *zænægaj dyn cy is*? (Qu'est-ce que tu as comme enfants?) mais *fosaj dæm cy is*? (Qu'est-ce que tu as comme bestiaux?).

[11] D. Karamšoev, *Badžuvskij dialekt šugnanskogo jazyka*, Dušanbe, 1963, p. 251. Cité dorénavant: K.

vers le sujet grammatical (qui dans la construction possessive désigne l'objet possédé), cf. yaz. *yast-əm xəšri?* «suis-je belle?»; *δow poc-an yast mo-me* «deux fils existent chez moi»; sar. *mů-yan δa šart yost* (P. Ss. 217) «chez moi existent deux conditions». Dans les constructions possessives où le possesseur n'est pas représenté par un nom, l'enclitique historique se présente avec sa signification ancienne: il exprime le sujet logique réel; quant à la base *yast*, pratiquement elle ne s'accorde pas: yaz. *δow bon čiray-əf yast* «il y a à vous deux abricotiers»; *ded-a nān-at yast-yo?* «y-a-t-il à toi père et mère?» (c.à.d. «as-tu tes parents?»). Par suite de ce caractère double des fonctions des enclitiques, on observe parfois une véritable homonymie grammaticale: en yaz. la phrase *šoid-at yast?* peut être comprise de deux manières différentes: 1) As-tu un témoin? (litt. un témoin est-il chez (à) toi?, avec *-at* comme enclitique du possesseur); 2) «Es-tu témoin?» (où *-at* est l'indicateur verbal-copule et s'accorde avec le sujet logique de l'identification).

Le yazgulamī a en outre développé des formes négatives différentes de *yast* pour les constructions d'existence et d'identification: *ná-yast* et *nest* «il n'y a pas», pour la première, mais *nast* «n'est pas» pour la seconde. Par exemple, *δow poc-əm yast-ata wů δoγd-ja ná-yast* «j'ai deux fils mais pas de fille», *nest-əm xo kitób!* «je n'ai pas de livre» (litt. «il n'y a pas à moi de livres»), cf. *nast-ay varm, γabór* «(ce) n'est pas un nuage, (mais) de la brume». Dans la majorité des langues la forme négative est unique: *rōš. mun-ā kitob nist* (F. 206) «je n'ai pas de livre» (litt. à moi il n'y a pas ...), *az-um ablā nist* (S. Pt. 216) «je ne suis pas un imbécile».

Il convient de noter que dans les constructions d'identification, on emploie d'ordinaire la copule-enclitique moderne (le verbe *yast* n'est utilisé que pour souligner, à des fins stylistiques, l'identité); dans les tournures possessives, par contre, on préfère employer le verbe *yast*. La copule n'est utilisée qu'extrêmement rarement (bāj. *mev-ind-en ôu čīd* «ils ont deux maisons»; (litt. à eux sont...) yaz. *mo-me-ay wů ŋart* «j'ai une condition» (litt. à moi es...)) et dans la mesure où le sujet formel (qui correspond à l'objet possédé) est ici représenté habituellement par la 3e personne, la copule qui y correspond, en règle générale, disparaît (dans le groupe šugnī-rōšanī la copule n'est pas employée en général à 3° sg.) si bien qu'en définitive ces constructions n'on pas de prédicat formel: xūf. *dum-ōw aray jōn* (S. Pt. 92) «elle a trois âmes» (à elle...); bāj. *di-nd yi šart* (K. 247) «il a une condition»

(à lui...); *nur mu-nd kor* (K. 251) «aujourd'hui j'ai une affaire» (à moi...).

Les constructions possessives comme celles d'identification, lorsqu'elles se rapportent au passé ou bien lorsqu'elles correspondent à un plan qui n'est pas celui de l'indicatif, utilisent le verbe *v-, b-*, «être», avec les mêmes règles pour exprimer le sujet logique que pour *yast*: rōš.: *biyō māš-ā waxt na-vid* (F. 10) «hier nous n'avions pas le temps» (à nous n'était pas ...), *way-ā mis čil rizēn váwan* (S. Pt. 55) «pour qu'il ait également quarante filles» (à lui soient ...); xūf. *pōd-ŋo-yōw-an cavůr puc vaǰ-at yi vērz vic* (S. Pt. 73) «le roi avait quatre fils et une jument» (litt. chez le roi il y avait...); šug. *wi-nd-ēn aray puc vaδǰ* (Zar. Sl. 51) «il avait trois fils» (à lui étaient...) yaz. *δow poc-əm vad* «j'avais deux fils» (à moi étaient...).

Les langues du Pamir septentrional continuent donc, pratiquement, l'ancienne construction d'existence ou la construction possessive. Cette construction présente une structure semblable dans les autres langues iraniennes[12], aussi bien que celles où il n'y a pas de verbe avec le sens de «avoir» (P. ex. en kurde, en ossète, en yagnobī, en vaxi, en iškāšimī) que dans celles où le verbe **dar-* a développé cette signification et où la construction possessive du type «j'ai» s'est assuré une place définie (p.ex. en persan, en tāǰīk, en balūčī, en gīlakī, dans les dialectes d'Iran, en paštu, en munǰī[13]). Dans ces dernières ces constructions ou bien se répartissent selon les dialectes, ou bien l'on observe que la construction d'existence est préférée par les parlers locaux alors que la norme littéraire est l'emploi du verbe de possession. P. ex. taǰīk litt. *man kitob doram* «j'ai un livre», mais parler de Samarkand *man-ba kitob hast, kitob-am hast*, parler de Badaxšan *ba man kitob (h)ast, az man kitob (h)ast* «à moi est le livre».

Dans certaines langues les constructions «j'ai» et «à moi (chez moi) est» sont d'un emploi parallèle, ce qui entraîne leur contamination partielle. C'est ainsi, apparemment, que s'explique en munǰī le cas oblique (< génitif) du sujet logique[14] dans les propositions avec

[12] Habituellement avec la même différence entre la copule proprement dite et le verbe d'existence. Cf. tāǰ. *ast* ~ *hast*, bal. *in* ~ *ast*, gīl. *ə* ~ *isə, darə*, avrōmānī *ā* ~ *han*, pāštū *day* ~ *s/šta* etc...; dans certaines langues également au passé (semerzādi *bea* ~ *dāvia*) ou pour tout le paradigme (mukrī *bún* ~ *hebún*).

[13] Dans certaines langues le verbe **dar-* a une sémantique double: l'ancienne, concrète, «tenir», «saisir», et la nouvelle, abstraite, «avoir», ce qui se réflète dans le paradigme de ce verbe. Cf. le paradigme complet de *doštan* en tāǰīk littéraire pour la première signification et l'ensemble réduit des formes sans préfixes pour la seconde.

[14] A.L. Grjunberg, *Jazyki Vostošnogo Gindukuša, Mundžanskij jazyk*, Leningrad, 1972, p. 428. Cité dorénavant: G.

le verbe *lor-* <**dar* «avoir» et au présent, ce qui exclut l'interprétation ergative de cet emploi (d'autant plus que les autres verbes transitifs, au présent, demandent le cas direct). Par. ex. *mən šart lórəm* (G. 37) «j'ai une condition»; *ta čen pūri lóriy*? (G. 410) «combien de fils as-tu?». Parfois, visiblement à titre de reliquat, on trouve également le cas direct du sujet logique: *tu tot-néna lórəy yo či-lorəy*? (G. 39) «as-tu [ton] père et [ta] mère ou non?». L'emploi parallèle de ces constructions se poursuit pratiquement dans le même énoncé: *wā-n yosp-ān sāb či-let, āgār wā-n sāb fərmi...* (G. 136) «ce cheval n'a pas de maître, s'il en avait un (litt. «si à lui était un maître»)»; — *tu tot-néna lórəy yo či-lorəy*?.. *mən tot-néna āstāt* (G. 39) «as-tu [ton] père et [ta] mère ou non?.. Je les ai (litt. «il y a à moi père et mère). La contamination ici va encore plus loin et la forme figée de 3e sg. *let* «(il) a» commence à s'employer dans des constructions d'existence avec le sens de «il existe», «il y a»: *mən yū pūr let* (G. 410) «à moi est un fils»; *da Mənjon sāsti qalbi let* (G. 149) «dans le Mundžan il y a des montagnes escarpées».

C'est apparemment par une contamination partielle semblable que l'on peut expliquer l'acquisition par le verbe **dar-* «avoir» dans les autres langues iraniennes, d'une nouvelle signification, celle de «se trouver», d'«exister». En gīlakī, p. ex., il s'est produit en fait une dissociation de ce verbe en deux, dont l'un, «avoir» conserve le paradigme habituel de ce verbe, alors que «exister», «se trouver» s'en distingue quelque peu et marque une réduction phonétique (cf. *dare* «il a» ~*dərə* «il existe, il se trouve» [15]). Il s'emploie ici également comme auxiliaire dans les formes qui expriment l'action d'un moment déterminé (là où l'on a, en persan, le verbe *daštān* «avoir»). Il est possible que les déviations que l'on constate dans le type morphologique du verbe «avoir» dans certains autres dialectes d'Iran, par exemple en natanzī, en yārānī, en farīzandī [16], en mahallātī [17], etc., soient également liées à une contamination de la construction de possession avec le verbe **dar-* «avoir» et les constructions d'existence avec les verbes «être», «exister» ou la copule.

Ainsi donc l'ancienne construction d'existence, ou la construction possessive du type «à moi est / il y a», continue de se maintenir même dans les langues iraniennes où le verbe *dar* a développé le sens abstrait «avoir» et où s'est répandu également la construction de possession du type «j'ai». Lorsqu'il y a emploi parallèle de ces deux constructions, il se produit une contamination au cours de laquelle la construction du type «à moi est» s'avère la plus résistante et influence celle du type «j'ai» qui tend à se conformer à elle, alors qu'on n'a pas constaté, d'une manière certaine, de cas où l'influence s'exercerait dans l'autre sens.

La construction d'existence (ou possessive), dans certaines langues vivantes qui connaissent la construction ergative, est semblable à cette dernière, grâce à la forme de cas oblique (< génitif) que revêt le nom qui joue le rôle de sujet logique (possesseur). Cela a permis à certains chercheurs de la considérer comme une variété de la construction ergative. Il n'y a, apparemment, aucune raison pour cela. La construction possessive se distingue de la construction ergative par toute une série de marques internes: 1) elle s'en distingue par l'essence même des rapports spécifiques d'existence, d'appartenance, qu'elle exprime et qui n'appartiennent en rien à la construction ergative, laquelle exprime d'ordinaire une action transitive; 2) sa base est constituée par le verbe intransitif d'existence ou de présence, à l'opposé de la construction ergative actuelle dont la base est constituée par un verbe transitif; 3) elle est employée indépendamment du rapport temporel du prédicat, ce qui est impossible pour la construction ergative iranienne qui est liée aux formes des temps passés de la base en **-ta*; 4) elle existe aussi bien dans les langues qui connaissent la construction ergative que dans celles qui l'ignorent, et par conséquent ne présuppose ni l'existence, ni l'absence du caractère ergatif et ne dépend en aucune manière de ce dernier; 5) l'histoire des langues iraniennes, où précisément c'est la construction ergative qui est née de la construction possessive de l'iranien ancien [18] et non l'inverse, présente un témoignage supplémentaire en faveur du caractère autonome et primaire de la construction possessive.

On peut remarquer en conclusion que l'absence en indo-européen d'une racine unique ayant le sens d'«avoir» (ce qui a permis par la suite à cette valeur sémantique abstraite de se développer, dans les différents groupes des langues indo-européennes à partir de lexèmes verbaux variés signifiant initialement «prendre», «saisir», «tenir»,

[15] V.S. Rastorgueva, «Glagol». Dans *Iljanskij jazyk*. Moscou, 1971, 139-140, 150.

[16] A. Christensen, *Contributions à la dialectologie iranienne*. Dialecte Guilāki de Recht, dialectes de Fārizānd, de Yaran et de Natanz. København, 1930, p. 137, 249; B.V. Miller, *O polistadial'nosti iranskix jazykov*. Akademija nauk akademiku N. Ja. Marru, Moscou-Leningrad, 1935, p. 310.

[17] O. Mann-K. Hadank, *Kurdisch-persische Forschungen*, Abt. III, Bd. I, Berlin-Leipzig, 1926, p. 77.

[18] É. Benveniste, «La construction passive», 55-56.

etc... [19]) et la présence d'un verbe indo-européen unique «être» [20] témoignent du fait qu'une construction de possession du type «j'ai ceci» ne devait pas encore exister à cette époque et que le seul moyen de rendre le rapport de possession était d'utiliser la construction possessive dans ses différentes variantes.

9 Parnovaja ul, d 57, bat. 1, app. 43 D.I. EDEL'MAN
Moscou E-215 (Urss)

[19] Cf. p. ex. i e **gabh-* pour les langues romanes, **kap-* pour les langues germaniques, **em-*, **ǵm-* pour les langues slaves, (Pok., 407-409, 527-528, 310-311).
[20] Cf. Pok., 340-342, et en partie également p. 146 sq.

Jean FOURQUET

L'ÉVOLUTION DU CONSONANTISME EN ARMÉNIEN ET EN GERMANIQUE

Dans un article paru (en traduction russe) dans la revue *Voprosy Jazykoznanija*, intitulé «problèmes du consonantisme arménien» [1], É. Benveniste indiquait que mon article sur «la genèse des systèmes consonantiques de l'arménien» [2], paru dans cette même revue ne représentait pas le dernier état de mes conceptions, et qu'on pouvait attendre de moi «un nouveau travail sur la question».

Il se référait en note à un exposé que j'avais fait dans le cadre des «Conférences Publiques de l'Institut de Linguistique de Paris», exposé auquel il m'avait fait l'honneur d'assister [3].

Mes recherches avaient en effet bénéficié dans l'intervalle des vues sur le consonantisme arménien exposées par lui dans le Bulletin de la Société de Linguistique [4], d'après un cours professé par lui en 1958, ce qui m'avait amené à reconsidérer ma position.

C'est pourquoi il me semble que le texte de mon exposé, qui n'a jamais été publié, a sa place dans un volume d'hommages à É. Benveniste. De plus il fera connaître le dernier état de thèses qui, parues en russe, sont peu connues à l'ouest.

Il y a des problèmes qui mûrissent en silence; quand ils ont atteint le point de maturité, des articles paraissent presque en même temps, et on constate qu'il s'agit de développements convergents, qui aboutissent à des conclusions analogues: ainsi les fruits d'un arbre tombent à intervalles rapprochés, quand vient l'instant où ils sont mûrs.

C'est ce qu'on observe actuellement dans le cas du consonantisme de l'arménien. Il y a là un problème qui est étroitement lié à celui de la première mutation germanique, et qui pour cette raison m'intéresse au premier chef. Je crois que l'histoire des «développements con-

[1] «Problemy armjanskogo konsonantizma», *Voprosy Jazykoznanija* (Questions de linguistique), 1961, No. 3, p. 37.
[2] «Genezis Sistemy soglasnix v armjanskom jazyke», même revue, 1959, No. 6.
[3] «Développements récents du problème des mutations consonantiques», 16 janvier 1960.
[4] «Sur la phonétique et la syntaxe de l'arménien classique», *BSL* 54 (1959), 46-68.

vergents» de ces deux dernières années vaut la peine d'être faite, car elle comporte des leçons de portée générale.

Au début de 1958, É. Benveniste consacrait plusieurs leçons au consonantisme de l'arménien dans le cadre d'un cours sur les dialectes indo-européens, professé au Collège de France. L'annuaire du Collège, paru en octobre 1958 en fait sommairement mention. De ce cours est sorti un article du Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, que nous avons connu à la rentrée de 1959.

En 1958 également Hans Vogt reprenait le problème à Oslo, et en décembre 1958 paraissait dans la revue norvégienne de linguistique, *Norsk Tidskrift for Sprogvidenskab* un article de lui, intitulé «Les occlusives de l'arménien», d'orientation phonologique [5].

La principale source d'information des deux auteurs, en ce qui concernait la classification des dialectes, était le mémoire de H. Adjarian, paru en 1909 [6]. Benveniste se fondait, de plus, sur les observations récentes d'un phonéticien anglais, W.S. Allen, portant sur un sujet originaire de La Nouvelle-Djoulfa en Arménie Orientale [7].

En octobre 1958, je recevais par l'intermédiaire du germaniste russe Girmounsky une plaquette en français de A. Garibian, de l'Université d'Erivan, intitulée : Au sujet de la première mutation du consonantisme indo-européen en arménien. C'était essentiellement une table des correspondances entre les divers systèmes consonantiques connus en arménien, se ramenant à 7 types fondamentaux. Si sommaire que fût ce tableau, c'était une invitation à reconsidérer la comparaison que j'avais faite, dans mon ouvrage sur les mutations, entre mutation arménienne et mutation germanique, d'après l'enseignement de Meillet. Je répondais aussitôt à Girmounsky par une esquisse de phonologie évolutive qui essayait de rendre compte des relations entre ces types. Cette esquisse, communiquée par mon collègue russe aux arménologues d'Erivan, se trouve en traduction arménienne dans la *Revue Historico-Philologique* de l'Académie des Sciences d'Arménie (année 1959).

En janvier 1959, Vinogradov, rédacteur de la revue *Voprosy Jazykoznanija* (Questions de linguistique) me communiquait en manuscrit un article plus développé de A. Garibian sur le même sujet, qui tentait

[5] NTS 18 (1958).

[6] *Classification des dialectes arméniens*. Paris, 1909. (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences Historiques et Philologiques, 173).

[7] «Notes of the phonetics of an Eastern Armenian speaker», *Transactions of the Philological Society*, 1950.

une explication génétique, et me demandait de développer de mon côté ma première esquisse. L'article de Garibian a paru dans le numéro 5 de l'année 1959 [8], le mien, retardé par quelques difficultés de traduction, dans le numéro 6.

Les articles de Hans Vogt, de Benveniste et le mien étaient le résultat de développements indépendants : ils diffèrent par les sources d'information, les préoccupations des auteurs, la démarche des raisonnements, Ils n'arrivent pas moins, sur des points essentiels, aux mêmes conclusions de portée générale; la diversité des points de départ ne fait que donner plus de prix à cette concordance.

Dans une note, p. 59, Benveniste proposait des corrections aux termes que j'avais employés pour caractériser le parallélisme de la mutation arménienne et de la première mutation germanique. Il me serait difficile de nier que je suis d'accord avec ces corrections car elles étaient la raison de l'esquisse adressée à Girmounsky et transmise aux arménologues. Je n'ai connu l'article du Bulletin que presque un an plus tard.

Ce qui m'avait décidé à accepter les propositions de mes collègues russes, sans prendre le temps de faire une étude plus approfondie, c'est une question fondamentale de méthode : Garibian, en possession, par sa formation d'arménologue, d'un vaste ensemble de données, tentait un tableau génétique des types classés par lui. Or je pensais y reconnaître des conceptions allemandes anciennes, à demi celles d'un néo-grammairien comme Behaghel, à demi celle de Jakob Grimm.

1. Behaghel admettait que chaque série de consonnes — dans le cas de la mutation germanique par exemple — était atteinte indépendamment par une loi phonétique isolée. Or Garibian admettait qu'une série pût être «mutée» sans qu'une autre le fût, et dans certains types, une série aurait été «mutée» deux fois, une autre une seule, une autre serait restée non mutée.

2. Pour Grimm, les mutations ne pouvaient se produire que dans un sens déterminé (en dernière analyse, il s'agissait pour lui de dégradations successives — de chutes d'un rang, dit-il — et irréversibles, conformément à une conception romantique de l'histoire). Or Garibian ne connaissait que ces trois changements : les sonores aspirées deviennent des sonores pures; les sonores pures deviennent des sourdes pures, les sourdes pures deviennent des sourdes aspirées ($bh > b$, $b > p$, $p > ph$). Ce sont bien celles qu'on observe dans les mutations ger-

[8] Sous le titre «Ob armjanskom konsonantizme».

maniques. Il en résultait que dans le dialecte d'Urfa, qui répond par des *sourdes* aspirées aux aspirées sonores indo-iraniennes, Garibian admettait que les sonores aspirées étaient passées successivement par *trois* mutations : $bh > b > p > ph$, et non que les sonores avaient été simplement désonorisées !

N'admettant ni les postulats de Behaghel, ni ceux de Grimm, je refusais de me laisser enfermer dans cette phonétique «à sens unique», et estimais qu'il fallait reprendre le problème.

Qu'on me permette ici de rappeler les raisons de l'intérêt capital que la solution des problèmes du consonantisme arménien présente pour l'explication de la mutation germanique.

Dans mon livre, j'ai proposé de disjoindre nettement, dans ce qui sépare le consonantisme du germanique ancien du consonantisme indo-européen, deux couches : la plus récente étant caractérisée par la transformation en spirantes (de type *f*, *þ*, *x* et *β*, *δ*, *γ*) des occlusives des deux séries les plus faibles, l'une parce qu'aspirée, l'autre parce que sonore. Cette transformation en spirantes (observable dans le passage du grec classique au grec moderne) portait non sur le système indo-européen, mais sur un système déjà évolué : et c'est cette évolution qui constitue la couche plus ancienne, et la véritable mutation. Le tableau suivant, qui prend comme exemple les dentales, donnera une idée de ces développements :

I.e.	Mutation	Spirantisation
t	*th*	*þ*
d	t	*t*
dh	*D*	*d*

En ce qui concerne la «spirantisation», on comparera la valeur phonétique des lettres de l'alphabet grec en grec ancien et en grec moderne :

	Ancien	Moderne
θ	*th*	*þ*
τ	*t*	*t*
δ	*d*	*d*

Le signe D représente une sonore de qualité inconnue, issue de la «sonore aspirée» indo-européenne, (type **bh*, **dh*, **gh*).

Or le système de l'arménien classique ou *grabar* présente une

ressemblance remarquable avec celui, reconstitué par inférence, des occlusives germaniques avant la spirantisation :

Germ.	Arm. Cl.	
t^h	*t'*	(Aspirée)
t	*t*	
D	*d*	(sonore)

Nous nous servons à dessein des signes par lesquels nous *translitérons* l'alphabet de l'arménien classique, sans leur attribuer encore une qualité phonétique très précise.

On a admis longtemps que l'arménien classique était le témoin d'un état primitif commun à partir duquel devait s'expliquer le consonantisme de chacun des dialectes modernes. On assignait en somme à l'arménien classique une position comparable à celle du gotique parmi les dialectes du germanique. Si donc un groupe dialectal présentait un consonantisme éloigné de celui de l'arménien classique, c'est qu'il avait subi, à partir de l'état primitif, des transformations propres à ce groupe, à peu près comme le haut-allemand s'est éloigné de l'état germanique primitif attesté par le gotique, par suite de la seconde mutation. On se heurtait à de graves difficultés notamment lorsqu'on appliquait ce raisonnement aux dialectes de Cilicie ; car ils répondaient par des sourdes *p*, *t*, *k*, à *b*, *d*, *g* de la langue classique, et inversement par des sonores *b*, *d*, *g* à *p*, *t*, *k* de la langue classique : la «mutation cilicienne» aurait inversé les positions. C'est aussi difficile à concevoir que de concevoir deux trains partant des extrémités d'une voie unique, pour se retrouver chacun au point de départ de l'autre. Le linguiste polonais L. Zabrocki, qui a proposé une théorie générale des mutations, fondée sur les notions de renforcement et d'affaiblissement, et l'a appliquée a plusieurs exemples, avoue qu'il renonce à expliquer la «mutation cilicienne».

Supposez que nous ne connaissions le germanique que par les dialectes actuels d'une part, et par une traduction de la Bible en vieux-haut-allemand d'autre part. Nous serions tentés de poser l'état haut-allemand comme l'état primitif commun, et d'essayer d'expliquer *th* d'anglais *thief*, et *t* de danois *tyv* comme des formes prises par *d* de l'allemand *dieb*, alors que c'est la spirante anglaise *th* qui conserve l'état ancien, d'où dérivent, par des développements divergents, *t* danois et *d* allemand.

Ce qui est apparu brusquement, c'est qu'on a commis une erreur aussi grave en posant l'état de l'arménien classique comme l'état

primitif, alors qu'il est aussi éloigné de l'état commun d'où dérivent les autres dialectes que le haut-allemand du germanique attesté par le gotique. Mutatis mutandis, car dans le cas du haut-allemand, il s'agit d'une seconde mutation, dans le cas de l'arménien classique d'une première, comparable à la première mutation germanique. En effet, l'état arménien primitif, dont quelques dialectes semblent encore proches, n'aurait pas été très éloigné de l'état indo-européen.

Mais dès qu'on cesse d'essayer de faire dériver du type de l'arménien classique le consonantisme de dialectes plus proches que lui de l'état indo-européen, tout s'éclaire — comme tout s'éclairerait si après avoir essayé de faire dériver du consonantisme haut-allemand celui de l'anglais, du néerlandais, du suédois, on y renonçait pour prendre comme point de départ l'état attesté par le gotique..

Reprenant la construction sur nouveaux frais, nous arrivons actuellement à ce tableau de l'évolution, qui n'a encore qu'une valeur provisoire, mais nous paraît déjà un progrès vers la clarté. Nous reprenons ici l'essentiel de l'exposé paru en russe dans *Voprosy Jazykoznanija*, mais en nous réservant d'indiquer en cours de route comment il pourrait être complété et éventuellement corrigé à l'aide de données et de raisonnements apportés par l'article de Benveniste, que nous ne connaissions pas encore lors de la rédaction de cet exposé, et par celui de Hans Vogt.

É. Benveniste a eu l'avantage de connaître les observations du phonéticien W.S. Allen, et, partant de celles-ci, il a fait des rapprochements avec certaines survivances de la sonore aspirée dans les parlers de l'Inde, qui sont d'un intérêt considérable.

1. De tous les groupes dialectaux celui qui paraît le plus proche de l'état indo-européen — et c'est pourquoi Garibian lui donne le nº 1, est celui de la Petite-Arménie (Arabir, Akn, Sivas, Chapin-Karahissar, Erzindjan). Il est caractérisé par les correspondances suivantes :

I.e.	Petite-Arménie
t	*t'*
d	*d*
dh	*dh*

Se fondant sur l'état des connaissances à la date de 1958, Garibian n'hésite pas à admettre que ces dialectes conservent le type de la sonore aspirée. La différence la plus visible avec l'i.e. porte sur les occlusives sourdes pures (ténues pures) qui sont devenues des *aspirées*. Les dialectes arméniens supposent tous ce fait, et diffèrent avant tout par le traitement des deux autres séries. A quelques traces d'une ancienne différence près, il y a eu coalescence des sourdes aspirées i.e. (sanskrit ph, th, kh) et des sourdes pures (p, t, k), sous la forme de l'aspirée.

2. A l'est de la Petite-Arménie, en Arménie Centrale (Kharme, Mus, Aïrarate, Diadine, Vozmy, Djulfane), on trouve un système qui a fait pour ainsi dire un pas de plus : à la sonore i.e. (*d*) répond un phonème qui se réalise selon la position comme une sourde (*t*) ou une occlusive plus ou moins sonore (*d*), soient les correspondances :

I.e.	Arm. Cent.
t	*t'*
d	*t*, *d*
dh	*dh*

3. Enfin à l'est encore de l'Arménie Centrale, sur le Moyen-Araxe, le phonème affecté de variantes apparaît comme entièrement désonorisé. La sonore aspirée, d'autre part, a perdu l'aspiration, et Garibian la représente par *d*. Nous la représenterons par *d̥*, pour des raisons qui vont être indiquées. Soit :

I.e.	Arm. Orient.
t	*t'*
d	*t*
dh	*d̥*

Il s'agit des dialectes de Karadagh, Meghri, Kardjevan, Dzmar, Agulis. Et c'est aussi, en première approximation, le système de la langue classique.

É. Benveniste a attiré l'attention sur le fait qu'ici ce que les arménologues notent *d* n'est pas exactement une sonore pure comme *d* français : en particulier, de l'ancienne sonore aspirée, il reste une intonation basse, caractéristique, de la voyelle qui suit, et probablement une forme sui generis de transition entre l'occlusive et la voyelle. Ce caractère signale les anciennes sonores aspirées également dans certains parlers de l'Inde.

D'autre part, et ceci est également capital, dans ce qu'on considère comme une aspirée *sonore*, la tenue de la partie occlusive peut n'être pas accompagnée de voix, et ressembler à celle d'une douce sourde ; elle est suivie d'un segment qui constitue le véritable trait pertinent de ce type de consonne, un souffle sonore succédant à la défection de l'occlusion.

L'échelonnement géographique éclaire l'échelonnement dans le temps : Nous pouvons apercevoir les chaînons intermédiaires qui relient l'état indo-européen à l'état de l'arménien classique :

I.e.	Arm. I	Arm. II	Arm. cl.
t	*t'*	*t'*	*t'*
d	*d*	*t, d*	*t*
dh	*dh*	*dh*	*d*

Nous avions imaginé, en 1948, une transformation *parallèle* des trois séries. Ici les choses se passent autrement : l'aspiration des sourdes pures apparaîtrait d'abord, puis la désonorisation des sonores pures, enfin la perte de l'aspiration des «sonores aspirées». Ce serait plutôt ce qu'on appelle en anglais *drag chain* : le déplacement d'un élément entraine celui du voisin, qui entraîne celui d'un troisième.

4. Au Nord et au Sud de la Petite-Arménie, à Trébizonde et à Maracha, on trouve des dialectes caractérisés par la réduction à deux des séries d'occlusives : il y a eu ici coalescence des séries correspondant aux sonores et sonores aspirées de l'indo-eur., sous la forme d'une sonore soit :

I.e.		Arm. (Maracha)
t		*t'*
d	>	*d*
dh		

La sourde pure i.e. est représentée par une aspirée (*t'*) comme dans les dialectes précédents.

Cette coalescence des deux séries sonores n'est pas un fait inconnu pour le comparatiste : on la trouve en celtique, albanais, baltique, slave, iranien. Il s'agit de développements convergents au sens que Meillet a donné à ce terme, c'est-à-dire de développements de même sens, apparaissant dans des dialectes déjà séparés les uns des autres. Si le slave, par ex. n'a plus, du fait d'un tel développement, qu'une opposition entre sourde pure et sonore pure, le celtique pourrait avoir eu une opposition entre sourde aspirée et sonore pure. On s'expliquerait mieux ainsi le passage de p à h (voire zéro) dans les deux groupes, celtique et arménien, sans doute par l'intermédiaire d'une spirante bilabiale (φ).

Sur la bordure méridionale de l'aire formée par ces quatre premiers types se trouvent des dialectes caractérisés par le fait que les sonores

aspirées i.eur. y sont représentées par des *sourdes*. A la lumière des indications de Benveniste sur la nature des «sonores aspirées», cette évolution paraît moins étonnante : si la tranche postérieure à l'explosion perd son caractère, il reste un premier segment sans voix, correspondant à la tenue de l'occlusive.

A l'extrémité ouest, sur le golfe d'Alexandrette et sur l'Oronte (Zeitun, Hadjin, Sueidieh), nous avons le type *cilicien*, où l'opposition entre sourde et sonore prend une forme paradoxalement inverse de celle de la langue classique, soit :

I.e.	Cilicien	L. Class.
t	*t'*	*t'*
d	*d*	*t*
dh	*t*	*d*

6. Entre cette région et la petite Arménie, à Urfa (Edesse), Tigranocerte, Malatia, il y a un type où les deux sourdes se sont confondues en une seule, que Garibian représente comme une aspirée, soit (en inversant les positions de la sonore pure et de la sonore aspirée i.eur.) :

I.e	Cilicien		Malatia
t	*t'*		
dh	*t*	>	*t'*
d	*d*		*d*

Ce type n'a plus, comme celui de Trébizonde et de Maracha que deux séries, l'une de sourdes aspirées, l'autre de sonores pures, mais les correspondances ne sont pas les mêmes, puisque les occlusives correspondant aux «sonores aspirées» i.eur. sont passées dans la série des *sourdes* aspirées, et non dans celle des *sonores* pures.

7. Enfin, sur une vaste aire marginale enveloppant les types central et oriental, Charabagh, Ourmie, Khoi, Van) la sonore pure et la sonore aspirée du type i.eur. sont confondues en une *sourde pure*, qui s'oppose à la sourde aspirée issue des anciennes sourdes, soit : t' ~ t tout se passe comme si l'assourdissement des anciennes sonores aspirées, caractéristique des types précédents (5, 6) et l'assourdissement des anciennes sonores pures, caractéristique des types central et oriental (2, 3) se trouvaient ici réunis, soit :

I.e.	A.Or.		Khoi	Cil.
t	*t'*		*t'*	*t'*
d	*t*	>	*t*	*d*
dh	*d*			*t*

Si, avec Benveniste, nous concevons un type d'aspirées constituées par la tenue d'une douce sourde, suivie d'un souffle sonore (en allemand *stimmhaft-behauchte Laute*, et non *stimmhafte behauchte-Laute*), nous avons à la fois la clef de leur évolution vers des sourdes dans une partie de l'arménien (5, 6, 7), et celle de leur assourdissement en *hellénique* et en *italique*. La différence est qu'en hellénique et en italique, les sourdes *pures* i.eur. de type *p*, *t*, *k* étaient restée non-aspirées; le souffle est resté comme trait pertinent des nouvelles sourdes (grec *φ*, *θ*, *χ*).

L'arménien nous apparaît ainsi comme un microcosme, à l'intérieur duquel se posent des problèmes qui intéressent la différenciation dialectale de l'aire indo-européenne dans sa totalité. L'évolution du rameau oriental rappelle celle du germanique; la coalescence des deux séries de sonores en une seule, opposée à des sourdes aspirées, celle du celtique; l'assourdissment des «aspirées sonores» celle de l'italique et de l'hellénique. L'intonation basse comme trace de l'ancienne aspiration sonore est commune à l'arménien oriental et à des dialectes de l'Inde.

L'étude du consonantisme arménien, dans toute sa variété dialectale, nous paraît appelée à jouer un rôle central dans une étude sur nouveaux frais de l'état indo-européen primitif, de la différenciation dialectale de l'indo-européen, et des développements convergents qui ont continué après la séparation des dialectes. C'est à ce dernier type que nous paraît appartenir aujourd'hui la convergence de la mutation de l'arménien oriental et de celle du germanique.

Cette étude capitale ne fait que commencer. Nous n'avons opéré ici qu'avec des distinctions très sommaires, correspondant en gros aux trois séries de signes (ainsi *t'*, *t*, *d*) de l'alphabet arménien et de sa translitération. La grande nouveauté de ces deux dernières années est en somme la consécration de l'emploi d'un quatrième signe, celui de l'aspirée sonore (*dh*). C'est encore peu de chose à côté de la multiplicité de signes que demanderait une transcription fine (narrow transcription); pour ne citer que quelques exemples, il faudrait un signe pour la douce sourde (*d*), pour l'aspirée à tenue sourde et aspiration sonore, pour l'intonation basse de la voyelle, etc. Ces indices peuvent

être précieux pour étayer une hypothèse sur des états antérieurs, établir des groupements de dialectes, etc.

Nous n'avons opéré qu'avec un choix de correspondances établies par Garibian d'après les occlusives les mieux conservées. L'évolution des palatales (l'arménien est une langue *satem*) a été laissée de côté.

Dans ces conditions, l'esquisse de phonologie évolutive que nous avons tentée ne pouvait que s'en tenir à des très grandes lignes. Mais étant donné qu'en posant l'état de la langue classique comme état primitif on s'était interdit de voir ce problème, ce «dégrossissage» s'imposait d'urgence.

Si l'étude de W. S. Allen sur un seul sujet a pu fournir à Benveniste le «fait nouveau» qui rouvrait le débat, c'est maintenant toute une collection d'études de phonétique expérimentale et d'observations de dialectologues-phonéticiens qu'il faudrait pour établir avec précision la nature de l'aspiration sonore, et la diversité des évolutions possibles du type de l'aspirée sonore, des types les mieux conservés aux plus altérés.

Sur la géographie linguistique de l'arménien, nous n'avons encore que des aperçus, à côté de ce que seraient les cartes d'un atlas établi par enquête directe par des phonéticiens exercés. Certes il s'agit de populations dispersées parmi d'autres, et qui ont été contraintes à d'incessantes migrations. Un travail plus complexe sera nécessaire pour utiliser les données de la dialectologie actuelle, mais il vaut la peine d'être fait. Nous ne devons pas, toutefois, nous dissimiler les obstacles politiques que rencontrerait actuellement une étude de l'aire arménienne, divisée entre plusieurs États.

Au fond, on ne disposait pas, en 1959, de beaucoup plus de faits que n'en contenait le mémoire d'Adjarian de 1909. Pourquoi donc, après un demi-siècle de statu quo, une véritable révolution vient-elle d'éclater, pourquoi sommes-nous devant une découverte dont nous ne mesurons peut-être pas toute la portée? Ce sont moins les données qui ont changé que l'esprit.

L'ancienne grammaire comparée raisonnait sur des correspondance entre des langues anciennes, connues seulement par des graphies. On étudiait le langage fossile avant d'étudier le langage in vivo. L'étude in vivo s'est imposée successivement sous la forme de la phonétique expérimentale, puis sous celle de la géographie linguistique des parlers vivants, puis sous celle de l'étude «synchronique» des systèmes. Ce n'est pas un hasard si le mouvement a été déclenché à Paris par l'utilisation que Benveniste a faite des observations du phonéticien

W.S. Allen sur un sujet de la Nouvelle-Djoulfa, à Erivan par le travail du professeur de dialectologie arménienne Garibian, à Oslo par les visées phonologiques de Hans Vogt. Ces mouvements se rejoignent et se complètent maintenant.

95, bd. Pasteur
94260 Fresnes

Jean FOURQUET

Lionel GALAND

«REPRÉSENTATION SYNTAXIQUE» ET REDONDANCE EN BERBÈRE

1. Dans son étude[1] sur «la nature des pronoms», É. Benveniste a séparé des autres pronoms personnels ceux de la «troisième personne», parce qu'ils remplissent une fonction de «représentation syntaxique». En effet, ces pronoms «ne servent qu'en qualité de substituts abréviatifs («Pierre est malade; *il* a la fièvre»); ils remplacent ou relaient l'un ou l'autre des éléments matériels de l'énoncé». É. Benveniste montre aussi que «cette fonction ne s'attache pas seulement aux pronoms; elle peut être remplie par des éléments d'autres classes; à l'occasion, en français, par certains verbes («cet enfant écrit maintenant mieux qu'il ne *faisait* l'année dernière»)».

Le verbe substitut n'est pas inconnu du berbère. Pour donner du relief à l'expression, le kabyle[2] emploie volontiers un verbe avec le nom verbal correspondant : *ḍ bərru i ṯaḥra* «c'est répudiation ce (que) elle est répudiée» = «elle est bel et bien répudiée». En pareil cas, le touareg[3] peut remplacer le verbe par un substitut *əgᵘ* «faire» : *Biska, kəssən a itəggᵘ Həkku* «Biska, haine (est) ce (que) il-fait Hekkou» = «Biska hait Hekkou». Le P. de Foucauld a noté que la locution ainsi formée admet les mêmes compléments que le verbe propre, *kəssən a itəggᵘ* étant construit ici avec un régime direct *Həkku* comme le serait *ikāssən* «il-hait».

Mais en général la représentation syntaxique est assurée par des éléments appartenant à d'autres classes, pronoms personnels (touareg *rāmməsən-tən əddunət* «les-gens les prennent» : *tən* = *inhal* «les-autruches»), indices de personne (*tākkəsən ifrawən nəsən* «ils-enlèvent les-plumes d-elles» : dans *tākkəsən*, *-ən* = *əddunət* «les-gens»), supports

[1] É. Benveniste, «La nature des pronoms», *For Roman Jakobson*, La Haye, 1956, 34-37 (= *PLG* 1, 251-257. V. p. 256).

[2] V.G. Goldenberg, «Tautological Infinitive», *Israel Oriental Studies*, I (1971), 36-85 (kabyle : 59-60). L'exemple qui suit est tiré de Sr. Louis de Vincennes et J.M. Dallet, *Initiation à la langue berbère (Kabylie)*, Fort-National, 1960, I, p. 31. — Tous les exemples berbères cités ici ont été retranscrits. Je suis responsable des traductions.

[3] Ch. de Foucauld, *Dictionnaire touareg-français (dialecte de l'Ahaggar)*, Paris, 1951, I, p. 375.

de détermination suivis d'un localisateur (*wi-rəǧ* «ceux-ci»), d'un complément déterminatif (*iskawən nasən hund wi n akrarən* «les-cornes d'eux [les mouflons] (sont) comme celles des béliers»: *wi* = *iskawən* «les-cornes») ou d'une proposition relative (*wi əbbuddəlnin* «ceux étant-sans-valeur» = «ceux qui ne valent rien»). Dans tous ces exemples [4], un élément lexical a cédé la place à un substitut grammatical. Mais il arrive aussi que les deux éléments se présentent ensemble, lexème et substitut se faisant écho dans la même proposition et, en apparence, dans la même fonction. On trouvera ici quelques exemples de cette redondance. Le premier met en jeu le support de détermination, les autres intéressent le pronom personnel et l'indice de personne.

2. Support de détermination. — Tous les parlers berbères possèdent des supports de détermination [5], qui sont traditionnellement, mais à tort, considérés comme des démonstratifs. En touareg, le support doit ou peut être maintenu même si le référent est également présent: on comparera *wa-rəǧ* «celui-ci» et *aləs wa-rəǧ* «l-homme celui-ci» = «cet homme-ci», *wa n-əǧrəm* «celui du village» et *aləs wa n əǧrəm* «l-homme celui du village» = «l'homme du village», *wa nayəǧ* «celui (que) j'ai-vu» et *aləs wa nayəǧ* «l-homme celui (que) j'ai-vu» = «l'homme que j'ai vu». Il y a donc reprise immédiate du nom par son substitut. Toutefois la redondance n'est pas totale, puisque ce dernier, en recevant le complément, joue un rôle qui lui est propre. Il semble en outre que le support *wa* confère explicitement au nom la valeur du défini: il ne fait donc pas pléonasme. Les autres parlers connaissent aussi ces phénomènes de reprise, mais les faits ne sont pas toujours aussi clairs en raison du figement des mécanismes. Le support grammatical a souvent perdu son autonomie: c'est le cas du chleuh *a-d* «ce-ci», qui suit un nom (*argaz ad* «l-homme ce-ci» = «cet homme-ci»), mais qui ne peut fonctionner comme pronom au sens de «ceci», ou encore du kabyle *i-ḵ* «ce (de) toi» obligatoirement affixé *ṯafunaṯ iḵ* «la-vache ce (de) toi» = «ta vache»).

3. Complément d'attribution. — Il n'est pas rare qu'un verbe soit suivi de deux compléments «d'attribution» ou compléments «d'objet indirect», l'un étant un pronom personnel spécialisé dans cette fonction, l'autre un nominal précédé de la préposition *i* «à»: chleuh [6] *Niǧ-as i urgaz* «j'ai-dit à-lui à l-homme». Cette tournure n'est pas obligatoire et sa fréquence, qui demanderait une étude, varie sans doute avec les parlers et avec les locuteurs. Elle semble connaître une faveur particulière dans le nord-est du pays chleuh, au Maroc, où l'on rencontre aisément des exemples comme celui-ci [7]: *yusi-ᵓasn i intift iGig*: [...] *wan ur irin a ˁas ifk i kra g waRaw ns, da iKat ubruri waḥdi-t* «[le saint] enlève *à-eux aux Ntifa* le-tonnerre; [...] celui ne voulant donner *à-lui à quelqu'un* des descendants de-lui, la-grêle frappe lui-seul» = «il les protège des orages; [...] celui qui refuse de verser la redevance à l'un des descendants du saint est seul à subir la grêle». On sait que le français parlé ne craint pas cette construction et A. Martinet a montré que le maintien du pronom en toutes circonstances est finalement plus économique que l'obligation d'un choix entre présence et absence de ce même pronom [8].

4. Noms de parenté. — Dans les parlers berbères, certains noms expriment des relations d'étroite parenté, «père», «mère», «fils», «fille», etc. ne s'emploient jamais sans être déterminés par un affixe personnel (souvent «zéro» pour la première personne du singulier). Cet affixe n'est pas précédé de la préposition *n* (ou *N*) «de», contrairement à ce qui a lieu pour les autres noms. Le chleuh dit ainsi: *tigMi Nk*, *tigMi Ns* «la-maison de-toi, de-lui» = «ta, sa maison», mais *iLi-k*, *iLi-s* «la-fille (de) toi, (de) lui». Or cette détermination reste obligatoire, pour le nom de parenté, même si l'on nomme le référent: *tigMi n urgaz* «la-maison de l-homme», mais *iLi-s n urgaz* «la-fille (de) lui de l-homme». On obtient donc deux compléments déterminatifs, tous deux marqués comme tels, l'un par l'affixation, procédé bien connu en berbère comme en sémitique, l'autre par la préposition *n* «de». Il est intéressant de noter qu'en pareil cas le touareg [9] se contente du pronom singulier, même si le nom qui suit est au pluriel: *ti-s ən baraḍən* «le-père (de) lui des garçons» = «le père des garçons» (si l'on a déjà mentionné les garçons, on dira *ti-ssən* «le-père d-eux», avec un pronom pluriel). On surprend ici, semble-t-il, une évolution de la fonction du pronom: il sert moins à représenter un lexème qu'à marquer une relation et déjà, par conséquent, la redondance n'est plus totale.

[4] Exemples tirés de l'ouvrage du P. de Foucauld et d'A. de Calassanti-Motylinski, *Textes touareg en prose (dialecte de l'Ahaggar)*, Alger, 1922, 80-81.

[5] L. Galand, «Types d'expansion nominale en berbère», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 25 (1969), 83-100; v. le §5.

[6] Dans les exemples chleuhs, la majuscule note une consonne tendue.

[7] E. Laoust, *Mots et choses berbères*, Paris, 1920, p. 301.

[8] A. Martinet, *Langue et fonction*, Paris, 1970, 71-72.

[9] Le P. de Foucauld, *Notes pour servir à un essai de grammaire touarègue (dialecte de l'Ahaggar)*, Alger, 1920, 45-46.

5. Complément explicatif. — J'ai proposé [10] d'appeler «complément explicatif» le nominal autonome — c'est souvent un nom — qui suit le verbe pour expliquer à quoi se réfère l'indice de troisième personne : ainsi *ḍiḍin* «les-femmes» dans le touareg *kāttəbnət ḍiḍin* «elles-écrivent (elles, à savoir :) les-femmes» = «les femmes écrivent». La redondance est inévitable si l'on veut nommer le référent, car la forme verbale n'existe pas sans l'indice de personne (ici *-nət*). Par contre, le complément explicatif, simple expansion de l'indice, n'est nullement indispensable à la correction de l'énoncé. Aussi ne doit-on pas le tenir pour le «sujet» du verbe, comme le font les grammaires : cette fonction ne peut être reconnue qu'à l'indice de personne. Du reste, les parlers de la Kabylie et du Chélif [11] emploient aussi le complément explicatif après un pronom personnel : kabyle *walaġ-ṯ wərgaz* «j'ai-vu lui (à savoir :) l-homme», *ism is wərgaz* «le-nom ce-(de)-lui (à savoir :) l-homme» = «le nom de l'homme»; mais on peut alors éliminer la redondance et dire : *walaġ argaz* «j'ai-vu l-homme», *ism n wərgaz* (réalisé *ism bbᵘərgaz* en Grande Kabylie) «le-nom de l-homme».

Ce dernier exemple montre qu'il ne s'agit pas d'une redondance de la marque fonctionnelle comme dans le cas des noms de parenté (§4). On dit en effet *ism is wərgaz* ou bien *ism n wərgaz* (réalisé *ism bbᵘərgaz*), mais non **ism is n wərgaz*; en d'autres termes, dans *ism is wərgaz*, *wərgaz* est le complément du pronom *s* (élément de *is* «ce-(de)-lui»), il n'est pas le complément du nom *ism*. Il en va de même dans les autres exemples : c'est bien avec le pronom personnel ou avec l'indice de personne que le complément explicatif forme un syntagme. Si ce complément est un mot qui participe à l'opposition d'état, il prend «l'état d'annexion» : *ḍiḍin*, *wərgaz*, en face de «l'état libre» *tiḍiḍin*, *argaz*. C'est l'indice qu'on n'a pas là une simple reprise ou une apposition, non plus qu'un indicateur de thème (v. § 6) qu'on aurait déplacé. On est en présence d'une association étroite entre le substitut grammatical, qui subit l'accord, et le lexème : au premier de désigner le sujet ou l'objet du verbe, le complément d'un nom, etc. ; au second d'établir l'identité lexicale du référent. La redondance est plus apparente que réelle et n'aboutit pas au double emploi.

6. Indicateur de thème. — Un nominal autonome peut être jeté en tête de l'énoncé pour désigner, parmi tous les éléments de la

[10] L. Galand, *art. cité*, §4.3.

[11] H. Genevois, en collaboration avec P. Reesink, «Djebel Bissa : Prospections à travers un parler encore inexploré du Nord-Chélif», *Le Fichier périodique*, Alger, 117 (1973/1), p. 62.

situation, celui qui va faire l'objet du propos. Cet indicateur de thème [12] est généralement *(mais pas toujours, la langue parlée ne craignant pas les ruptures de construction) repris par un indice de personne ou par un pronom personnel affixe de verbe, de nom ou de préposition : touareg [13] *inaḍən wi n akal wa-rəġ ur kannin harat fərəran* «les-forgerons ceux du pays celui-ci ne font chose étant-bonne» (*inaḍən* repris par l'indice personnel *-n* de *kannin*), *ikassən nəsən kānnən-tən daġ kadewan* «les-récipients d'eux, ils-font eux à-partir-de pierres» (*ikassən* repris par le pronom affixe de verbe *tən*), *Iwlləmmədən, tamahaq nəsən ur tule əd ˀta n Ahaggar* «les Ioullemmeden, le-touareg d'eux ne il-est-pareil avec celui de l-Ahaggar» (*Iwlləmmədən* repris par le pronom affixe de préposition *-sən* de *nəsən*). Comme le fait parfois le support de détermination (§2), l'indice de personne ou le pronom personnel, dans ces constructions, reprend le lexème, mais sa liaison avec lui est moins étroite. Chacun des deux, ici encore, a sa fonction propre. L'indicateur de thème, volontiers suivi d'une pause, sélectionne un élément de la situation; son substitut représente cette donnée dans l'expression d'un rapport, à la manière d'un symbole algébrique. Une fois de plus, la redondance est imparfaite.

L'emploi d'un indicateur de thème reste généralement facultatif et conserve donc une certaine valeur expressive. En touareg, cependant, l'indice personnel du verbe est associé si volontiers à l'indicateur de thème que celui-ci paraît concurrencer victorieusement le complément explicatif (§5) : autrement dit, la tournure *kāttəbnət ḍiḍin* «elles-écrivent les-femmes» risque d'être supplantée par la tournure *tiḍiḍin kāttəbnət*, qui perdrait alors tout relief; mais l'évolution n'est pas achevée. En revanche, tous les parlers, semble-t-il, emploient systématiquement l'indicateur de thème dans la construction illustrée par le chleuh *argaz ad, dars asrdun* «cet homme-ci, chez-lui un-mulet», ou bien *argaz ad, iLa dars usrdun* «cet homme-ci, il-est chez-lui un-mulet», au sens de «cet homme a un mulet». La phrase sans indicateur de thème *iLa usrdun dar urgaz ad* «il-est un/le-mulet chez cet homme» répondrait à l'une des questions «Qu'y a-t-il chez cet homme?» ou «Où est le mulet?». Après *dar* «chez», le pronom personnel (*s*) est donc préféré au lexème quand il faut exprimer une relation plus abstraite («en sa possession» et non «chez lui, dans sa maison»).

[12] L. Galand, «L'énoncé verbal en berbère : Étude de fonctions», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21 (1964), 33-53; v. le §2.2.

[13] Le P. de Foucauld et A. de Calassanti-Motylinski, *Textes touareg en prose*, p. 51, 98, 120.

7. Tous les syntagmes présentés ici associent un élément lourd, plus compréhensif, généralement un lexème, et un élément léger, plus extensif, qui à première vue double son partenaire en le «relayant». Le succès de ces tournures s'explique en partie par le caractère expressif que prend aisément la redondance et qui convient à une langue parlée, toujours désireuse de conserver l'attention de l'auditeur. On n'oubliera pas non plus que la redondance, comme l'a remarqué A. Martinet, s'accorde parfois à la loi du moindre effort. Enfin, les analyses proposées plus haut ont montré que la redondance pouvait cacher une véritable division du travail entre les deux éléments, l'un plaçant des repères lexicaux, l'autre plus apte à noter des rapports, ce qui évoque la distinction établie par J. Vendryes [14] entre «sémantèmes» et «morphèmes».

Cette répartition des tâches, elle aussi, répond au besoin d'économie. A la limite, l'énoncé se diviserait en deux parties : une liste de ce qu'on pourrait appeler les «êtres lexicaux», comme on dit les «êtres mathématiques», et une formule abstraite, exprimant par des symboles les relations entre ces êtres. On arriverait à des phrases de ce type : «Le boulanger, le pain, la cuisson, il-la-lui-fait», la liste pouvant commuter avec d'autres : «Le chirugien, le malade, l'opération» ou «Le maçon, le mur, la construction», etc. Ces tournures sont à peine étrangères au français parlé et le chinook de l'Amérique du Nord est allé très loin dans la même voie, si l'on en croit la description que donne F. Boas et qui déjà avait frappé J. Vendryes [15]. Selon Boas [16], «toutes les relations syntaxiques entre le verbe et les noms de la phrase doivent être exprimées au moyen d'éléments pronominaux et adverbiaux incorporés au verbe, si bien que le verbe est le squelette de la phrase [...] Le nom sujet et le nom objet sont traités comme des appositions, sans aucune liaison organique avec la phrase, sauf dans la mesure où les pronoms s'accordent en genre avec les noms». Un exemple suffira : *ma'nix aLkLā'mctx gē'Latc!a gō qō'La Ltcuq* ... «quand il-a-bu-elle le-malade là cette eau» = «quand le malade a bu de cette eau». Dans *aLkLā'mctx*, *-Lk-* représente le sujet, *-L-* l'objet, *ā'mct* le radical signifiant «boire», du reste modifié. Voilà qui

[14] J. Vendryes, *Le langage : Introduction linguistique à l'histoire*, Paris, 1921, p. 87.
[15] J. Vendryes, ouvr. cité, 102-103.
[16] F. Boas, *Handbook of American Indian Languages*, Part 1, Washington, 1911, p. 573 et 646-647. Je suis responsable de la traduction. L'exemple cité figure à la p. 668.

rappelle l'indicateur de thème (§6). Le berbère n'est pas seul à poursuivre une recherche qui lui permet, en définitive, de mieux manier l'abstraction.

Lionel GALAND
12, rue André Theuriet
92340 Bourg-la-Reine

Michel GAUTHIER

ÉTUDE DE L'ACQUISITION ET THÉORIE LINGUISTIQUE : ACTIONS EN RETOUR

I

Il existe chez Émile Benveniste une corrélation profonde, j'en suis persuadé, entre la puissance du discours linguistique et l'aptitude à décaper les termes, en tant que mots et que concepts, des habitudes mentales qui leur sont associées pour leur restituer, ou leur conférer, un volume net et un sens utile à la tâche. Corrélation quasiment pascalienne, qui semble inverser le mécanisme célèbre de la projection de l'axe des paradigmes sur l'axe du syntagme puisque les mots sont extraits de l'aplatissement séquentiel, redressés, re-paradigmatisés. Il s'agit en fait d'une seule et même opération ; *projection* et *redressement* sont des choix langagiers prédéterminés par la référence conceptuelle et dont il ne faut pas prendre à la lettre le prolongement métaphorique. Benveniste est un grand écrivain de la linguistique comme Claude Bernard l'a été de la physiologie et Bergson, ou Nietzsche, ou Pascal, de la philosophie. Exemplaires entre toutes me paraissent de ce point de vue les pages consacrées à la subjectivité et qui peuvent confiner au lyrisme («Qu'on cherche à cela un parallèle...») [1], ou consacrées à la sémiologie de la langue [2].

Je souhaite m'autoriser de cette leçon de décapage pour interroger, en manière d'introduction et sans crainte de la trivialité ni même du simplisme, plusieurs termes fondamentaux pour la réflexion linguistique. La première évidence à rappeler est que la pensée rationnelle, quand elle a choisi pour objet le langage, n'est pas partie du néant mais de cette pensée dans la langue qui pour les idiomes romans tient à la coexistence de *langage*, de *langue* et de *parole*, et dont la topologie sémantique est très différente de celle que dessinent par exemple *language*, *tongue* et *speech*.

Langage a pris dans l'usage des linguistes de langue française deux acceptions majeures ; l'une réfère à l'ensemble des traits communs aux diverses langues et qui sont tenus par la grammaire générale comme

[1] *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 260.
[2] *Semiotica*, I (1969), 1, 1-12 ; 2, 127-135. (= *PLG* 2, 44-66).

spécifiques du phénomène, l'autre à la fonction symbolique particulière réalisée en chacun de nous par notre ou nos langues. Dire de la peinture qu'elle est un langage, c'est donc pour le linguiste, de nouveau, une métaphore; il en accorde la liberté au sémiologue, il ne se l'accorde pas à lui-même.

Cette dualité en gouverne une autre. On sait assez que le génie éclatant de Saussure a consisté, en pleine période, encore, de positivisme, à proposer, pour saisir un phénomène un mais foisonnant, des *relations* dont il n'a pu faire autrement que de nommer les termes. Il a fabriqué quelques-uns des mots dont il avait besoin, il en a saisi d'autres qui étaient à sa main, dans sa langue. Ainsi de l'antinomie *langue-parole*. Côté grammaire générale, elle dénote la relation dialectique de l'institution et du comportement, du social et de l'individuel. Côté fonction symbolique, elle dénote la relation également dialectique de la socialité intériorisée et de l'acte personnel, Wallon disait: de l'alter et de l'ego; c'est à peu près ce que Chomsky désigne par compétence et performance. Dans l'un et l'autre cas la parole implique la langue. Rien, jamais, n'est donné à notre observation que des faits de parole. Cependant nous sommes tenus non pas seulement de restituer à travers eux la langue, c'est-à-dire en première approximation une grammaire et un lexique, mais de considérer qu'ils seraient incompréhensibles et en eux-mêmes et en tant que faits si la langue ne les précédait.

La langue et l'usage de la langue sont donc deux, et cette idée fort simple s'est montrée d'un grand secours, à titre au moins provisoire, lorsque il s'est agi d'aborder l'étude de l'acquisition, des pathologies, ou des textes littéraires, pour ne pas parler des lapsus ni des «fautes». A date beaucoup plus récente, la notion de parole a paru ambigüe. On y a discerné un procès, l'énonciation, et le résultat de ce procès, l'énoncé (encore que chez certains de nos contemporains l'«énonciation» renvoie plutôt à une étude des contraintes circonstancielles de la parole[3] qu'au dynamisme même de l'acte langagier). On peut voir les choses ainsi; je ne dis pas qu'on le doive: je marquerai à tout le moins premièrement que *dans* l'énonciation la langue est présente, que la machine s'y confond avec son fonctionnement et même avec son produit, lequel ne devient énoncé qu'une fois refroidi, objectivé par son achèvement. C'est d'une certaine façon cet ensemble langue — énonciation — énoncé que les grammaires génératives et transformationnelles essaient de décrire à défaut d'en rendre compte.

[3] Pierre Le Goffic me souffle: «à une espèce d'autre langue de la parole».

Je marquerai secondement que dans l'énonciation quelque chose d'autre, et d'importance capitale, est en action, le passage de la pensée non-langagière à la pensée langagière, c'est-à-dire aussi le passage, comme on sait, du non nécessairement linéaire et du non nécessairement concaténé au nécessairement linéaire et concaténé. Passage, cette fois, dont aucun formalisme jusqu'ici ne nous a permis d'entrevoir en quoi il peut consister. Les quelques fenêtres chirurgicales qui nous sont sporadiquement ouvertes sur la viscéralité du langage nous le sont par les faits, déjà nommés, d'acquisition, de pathologie, de poétique.... On voit sans doute maintenant où je souhaitais en venir: qu'on peut constituer le rapport de l'étude de l'acquisition et de la théorie linguistique par de tout autres biais que ceux que semble annoncer le titre de cet article. Qu'on me permette de citer un exposé récent: «... en sémantique générative, structures profondes et représentations sémantiques coïncident; le niveau unique ainsi formé constitue la structure sous-jacente des phrases. De cette manière, la conversion des structures sous-jacentes est opérée par un seul type de règles: les transformations grammaticales; de plus, les objets auxquels elles s'appliquent ainsi que ceux qui résultent de leur application sont tous de même nature formelle: ce sont des arbres syntactico-sémantiques»[4]. On n'est pas plus clair, plus cartésien. On juxtapose *dans l'espace* de représentation les résultats de la «division»:

1) passage (du non-linguistique au linguistique)

2) énonciation comme présence d'une structure profonde (qui relève de la langue)

3) énonciation comme procès (les transformations. Comme règles, elles appartiennent à 2, en acte elles appartiennent à 3!)

4) énoncé (structures de surface),

et on exclut du champ linguistique l'objet de connaissance 1. Saisissante atomisation. Il n'a pas même été envisagé cette autre hypothèse que *dans le temps* de l'énonciation 1, 2 et 3 en gros coïncident.

Car je ne dis pas davantage qu'ils y sont exactement superposés. S'il est clair que lorsque j'énonce «la chaise», le choix de *chaise* précède celui de *la* au lieu de, par exemple, *une*, la puissance des associations, le rodage des circuits laissent supposer que le décalage temporel est infime; et d'autre part, dans le mouvement de sa réalisation, la pensée

[4] Michel Galmiche, «Représentation sémantique et insertion lexicale», *Langages*, 7 (1972), 27, 78-127; il s'agit ici, p. 80, de la version de J. Mc Cawley.

langagière doit bien *engager* la pensée tout court, quelque forme cette dernière prenne, et dans d'autres directions aussi que celle du langage. Il existe une ressemblance, elle m'a souvent frappé, entre la construction d'une phrase et la résolution d'un itinéraire, en ville, par un conducteur d'auto. Je dois aller de Denfert à Pigalle : j'ai dans la tête une vision globale de l'espace parisien et, surimposée, *une* direction. Je m'engage dans cette direction (j'use, on le voit, du même vocabulaire) et mon itinéraire concret, compte-tenu des sens uniques, se construit non pas en général dans sa totalité mais segment par segment. L'intention de dire [5], c'est assez bien aussi une espèce de vecteur dans un espace sémantique hétérogène, et c'est son itinéraire concret, soumis à des contraintes, que nous appelons la parole.

Il s'ensuit en particulier que si la distinction entre énoncés simples et énoncés complexes, ces derniers étant tenus pour des expansions, ou des dérivations, ou des transformations des premiers, semble posséder un sens et une utilité manifestes au niveau de la description, il n'est pas sûr du tout qu'elle en possède encore en termes de langage en acte ni en termes de style. Telle intention de dire s'actualise adéquatement par une structure simple, telle autre par une structure multiple ou à degrés de profondeur. L'écrivain à phrases longues n'est pas plus styliste que l'écrivain à phrases courtes. Du point de vue du langage en acte, peut-être le problème du simple et du complexe ne se pose-t-il que dans la genèse; pour l'adulte, parataxe et hypotaxe sont également disponibles.

* * *

Qu'on veuille bien se demander maintenant quel sens conservent ou prennent les trois notions originelles de langage, de langue et de parole dans la situation d'acquisition. Acquisition normale *ou* pathologique : un ordre naturel de l'étude n'existe pas qui procèderait du normal au pathologique. Non seulement la norme et l'anormalité bien sûr se définissent l'une par l'autre, mais en matière d'acquisition du langage il se trouve que les études de pathologie sont les plus nombreuses, sans doute aussi les plus anciennes liées qu'elles ont été à l'évolution de la médecine depuis un bon siècle. Études, de ce

[5] Je ne me prononce pas sur la nature ni le fonctionnement des signes par lesquels elle s'actualise. On peut avoir deux pensées dans la tête, c'est d'expérience courante; il est beaucoup plus difficile d'avoir deux pensées langagières. D'autre part, et pour lever une apparente contradiction : la mise bout à bout des segments ne constitue pas formellement une syntaxe. On peut bien dire enfin que le monde humanisé lui aussi nous fait signe : il est une espèce de «code praxique».

fait, en général fragmentaires, étroitement nosographiques, et dont la référence linguistique, dans la plupart des cas, a été la grammaire de l'école.

Mise à part la relation d'Itard sur l'enfant sauvage de l'Aveyron, Victor [6], et les théoriciens de l'éducation ayant en définitive fort peu «questionné» la médiation langagière en elle-même, la première tentative systématique pour poser les prémisses d'une observation et réflexion rationnelle ne s'est guère accomplie avant les années 20 de notre siècle. Mais en France tout au moins et par malchance cet enseignement, de linguistes comme Oscar Bloch et Marcel Cohen, de psychologues comme Henri Delacroix, Henri Wallon, Paul Guillaume est resté un enseignement quasiment inconnu. Dans le même temps Piaget, dans la volonté de démontrer son intuition fondamentale des deux sources du langage et de la pensée opératoire, était tout naturellement amené à se conduire à l'égard du premier comme d'un brouillage, d'un masquage de la seconde. Il a fallu, au fond, la discussion récente, chez les linguistes par exemple des thèses «innéistes» de Chomsky, chez les psychosociologues par exemple des effets du sous-développement culturel, pour que le problème de la nature et des modalités de l'acquisition soit posé de nouveau dans sa généralité et dans son unité.

Or il subsiste peu de choses de la configuration première. Notre donné, notre matériau de base, la parole des enfants, n'est pas encore vraiment un observable (ou commence tout juste à l'être) faute d'une relation claire à ce qui n'est pas elle-même, et en particulier à ce qu'elle est censée attester, langage et langue :

1) le petit enfant baigne dans une situation de communication dont le langage ne se dégage pas en tant que tel;

2) la parole des enfants est instable; la parole des enfants n'est pas homogène, on trouve en elle système et absence de système, blocs et chevauchements : la parole des enfants n'est pas la représentation d'une «totalité individuelle»; la parole des enfants n'est pas davantage la réalisation de la langue d'une classe d'âge.

Il faut dans un premier temps y insister : ce qui se constitue par la praxis langagière le fait non pas essentiellement dans le dialogue entre enfants mais dans le dialogue entre l'enfant et son environnement adulte. L'enfant peut bien expérimenter ses acquis dans la relation à ses pairs, — et l'aspect de jeu, de sociodrame aux rôles constamment

[6] Cf. Lucien Malson, *Les enfants sauvages*, Paris, 1964, 117-246.

redistribués de cette relation l'y aide —, l'invariant de sa situation d'acquisition réside pour lui dans ses adultes, dont la parole réalise d'une manière singulière les fonctions du langage, anamorphose d'une manière singulière ce qu'il est convenu d'appeler la langue.

L'ajustement entre interlocuteurs adultes qui fonde les «façons de parler», les dialectes fonctionnels, les types de discours, est par définition dialectique; il n'est pas facile de dire si l'ajustement entre une certaine puissance de l'enfant et un certain souci d'intelligibilité de l'adulte tourné vers cet enfant-ci précisément l'est aussi; sans doute. La multiplicité des *formes* attestées dans la parole d'enfants de même âge, de même milieu, d'«intelligence» comparable, reflète cette très forte contingence. Une nécessité doit bien exister quelque part, on ne peut pas l'induire, comme on le fait d'habitude d'une grammaire, à partir d'un examen relativement simple et institutionnalisé du corpus.

L'idée en tout cas a fini par s'imposer qu'on ne saurait valablement analyser les actes de parole d'un enfant indépendamment des actes de parole des adultes qui s'adressent à lui. Dans la réalité de la recherche, nous sommes loin de compte. La «tradition» d'un tel mode de travail ne s'est pas établie encore; rares sont les études qui incluent des corpus complets de la parole des adultes; rarissimes celles qui enregistrent la totalité des situations de langage. La thèse de René Diatkine, de Laurence Lentin, que tout l'avenir de langage et en particulier tout l'avenir scolaire (dans l'école comme elle est actuellement) d'un enfant peut dépendre du type de discours, — lié étroitement à la situation immédiate ou au contraire apte à se distancier d'elle et à faire mention de ce qui n'est pas présent —, que ses proches lui destinent, cette thèse a jusqu'ici dépendu plus au fond d'une brillante intuition que d'une démonstration en forme[7]. Présomption favorable : Diatkine et L. Lentin, et leurs quelques homologues dans le monde, sont arrivés à cette idée par des chemins très différents.

La parole des enfants anormaux pose en premier à l'observateur des problèmes de transcription plus difficiles encore que la parole des autres enfants : la notation des sons, la segmentation des morphèmes, la segmentation des énoncés (importante pour déterminer longueur et profondeur) sont toutes et toujours incertaines. Ici comme ailleurs, c'est par le va et vient humble et patient entre observation et réflexion que ces problèmes ont chance d'être levés; il n'y a jamais de description pure.

[7] Celle-ci étant en cours. Voir *Langue française*, 27 (1975) : Apparition de la syntaxe chez l'enfant. Sous la direction de L. Lentin.

Au niveau de ce qui serait la langue si les choses nous obéissaient, la nécessité se fait jour absolument de transcender l'opposition système / absence de système; celle-ci est décidable si et seulement si on fait intervenir des observations et des critères qui touchent à la relation du sujet à son langage et de ce langage à la situation. Un exemple clair en a été donné à date récente[8] auquel faute de place je renvoie. Bien entendu, ceux des linguistes qui ont de leur discipline une conception restrictive, pour qui nulle décolonisation ne remettra jamais en cause les frontières entre le linguistique et ce qui ne l'est pas, situeront (confortablement) le présent ensemble de remarques de ce dernier côté. D'autres ont suivi avec passion Benveniste, ou Jakobson, lorsque sans crier gare ils ont transgressé les limites du champ épistémologique des linguistiques descriptives classiques, montré qu'il existe d'autres structures, d'autres cohérences que celles que déterminent les méthodes immanentistes. On a reproché à l'article *De la subjectivité*... d'avoir substitué, à la linguistique propre, une stylistique. Est-ce à dire que la langue n'a de réalité que paradigmatique? Benveniste fait d'une part de la grammaire générale : il met au jour à l'intérieur de toute langue deux types de solidarité, deux corrélations syntactiques; elles-mêmes «traduisant», transduisant deux orientations, exclusives l'une de l'autre, de la communication langagière. Ce ne serait exorbitant que si la la linguistique avait pour dessein explicite de décrire un système de formes hors de toute référence et recours à ce à quoi il sert[9]. Une théorie linguistique serait-elle valide sans théorie du langage? Allons donc[10]! Le problème ici est de même ordre. Restera-t-il indifférent à la linguistique la plus strictement définie de savoir si l'on peut inférer, ou non, derrière un corpus enfantin ce qu'on infère d'habitude derrière n'importe quel corpus de n'importe quelle langue, une grammaire?

Et d'autre part, oui, Benveniste fait de la stylistique : cette stylistique

[8] M.-Th. Euverte, Cl.-M. Faure, A. Requillart, «La structure syntaxique chez des enfants débiles et des enfants à retard simple du langage», *Et. Ling. Appl.*, 1971, nouv. série, 4, 104-117.

[9] «... notre but suprême, c'est l'observation du langage dans toute sa complexité», Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, Ed. de Minuit, 1963, p. 27, repris p. 248.

[10] Ou, pour reprendre le même problème dans les termes de la sémiologie, en particulier chez Umberto Eco : peut-il y avoir théorie de la signification indépendamment d'une théorie de la communication? Or les propositions que 1) le sens naît de la relation (il y faut au moins deux éléments), et 2) les systèmes de signes servent à la communication sont en dernière analyse solidaires. Voir cependant É. Benveniste, *PLG* 2, p. 224 notamment.

qui accomplit le projet somme toute saussurien d'une linguistique de la parole [11]. Bienheureuse initiative qui a permis de remplacer, comme l'a fait sur un mode différent Jakobson, une problématique en voie d'exhaustion par une autre qui la relativise. La généralisation du concept de stylistique touche non pas seulement les discours publicitaire, juridique, etc, mais aussi le discours des aphasiques, celui des enfants, lesquels en retour éclairent le discours littéraire [12]. Elle nous met le nez sur cette évidence, surprenante seulement pour qui n'a pas en matière de littérature lu les «formalistes» russes, qu'en matière d'acquisition comme en matière de pathologie le stylistique précède en quelque sorte la linguistique.

II

Il faut reprendre maintenant la question par cet autre bout, regarder de plus près ce qu'ont donné les contacts d'une pensée rationnelle informée par la linguistique structurale avec les faits d'acquisition. Eh bien! pour commencer, ils ont donné, sur deux facettes au moins du phénomène, des confirmations.

1) On ne peut pas ne pas poser comme hypothèse de travail qu'il n'y a rien dans la parole d'un enfant qui ne provienne du modèle adulte, — mais du modèle analysé. L'enfant possède ses modes propres d'analyse et ses modes propres de synthèse des résultats de l'analyse. Comme toujours, la synthèse seule nous est directement accessible : elle semble bien manifester que l'enfant se contitue en une «machine linguistique» et que l'analyse impliquée est faite *en termes de paradigmes et de syntagmes*.

Pourquoi chez tant de petits francophones [n], [l] et [j] sont-ils les variantes libres d'un archiphonème transitoire? Il n'est que de regarder les séquences :

i	n l j	ɛ	pa , ou : i	n l j	a ã	ɛ̃ pa na	ɛ̃ pa

Ces éléments qui se réalisent dans les mêmes environnements sont tenus pour équivalents [13]. Ils le sont d'autant plus aisément que d'une part la syllabation canonique du français, CVCV, fait couper «il est» en i+lɛ, que d'autre part dans plusieurs cas la voyelle subséquente est elle-même surdéterminée par des homonymies (ɛ : elle, est, ai... ; a : a, à, elle...). Diachroniquement, c'est à partir d'eux que va se constituer un système de différences : c'est par clivages successifs que s'élaborent formes et fonctions. Je renvoie de nouveau ici, faute de place, pour la phonologie à Luce Branchu [14], pour la morphologie à Annie Hiriartborde [15], pour la syntaxe à Ursula Bellugi et Roger Brown [16] et à Laurence Lentin [17], entre autres.

2) La concaténation propre à la parole de l'adulte résulte notamment en une forte redondance, qu'on peut lire d'abord dans la distribution des marques. Cette concaténation aussi s'élabore dans le temps, elle obéit chez l'enfant à une autre économie. Quelques exemples :

— celui de la forme marquée du pronom sujet, *moi*, *je*/*je*.

L'une quelconque des deux composantes fait l'affaire de l'enfant : ma ve dɔmi ãʰo.

— celui des concordances de temps, pour lesquelles chez l'adulte les contraintes séquentielles associent réalisateurs lexématiques et syntactiques de façon rigide. Voici comment s'y prennent Jacques, 6 ans, «normal» :

alors, *c'est* **un jour** le loup
c'est **un jour jav**ɛ un petit canard
C'est **un jour** *ja* un bonhomme qui **s'appelait** le clown

et Marie-Noëlle, 10 ans, démutisée :

alors il ne **savait** pas qu'il *est* là derrière
quand Dominique **sera** là, moi je *vais* au grand cinéma
pendant les vacances, j'étais rentrée à l'Opéra, après
on a vu des dames des enfants qui *dansent*

— le pouvoir d'analyse préalable et le «refus» d'une redondance haute sont attestés tout aussi clairement par le dialogue :

Qu'est-ce que tu leur fais? — dɔndebokutpwɛ̃ «donne des bons coups de poings», où *leur* n'est pas considéré comme devant être réexprimé, et *je* pas davantage, l'ayant été une bonne fois par *tu* dans l'allocution. Je reviendrai tout à l'heure sur l'anaphore, qui en même temps réalise la redondance et la réalise sur le mode abstrait.

[11] *Ibid.*, p. 235.

[12] L'«écriture automatique» relève de la pathologie (L. M. Solomons et Gertrude Stein, *Psychol. Rev.*, 1896, 3, 492-512, cités par G. A. Miller, *Langage et communication*, trad. de l'anglais par C. Thomas, Paris, PUF, 1956, p. 256) comme elle relève de l'histoire des techniques de langage des surréalistes.

[13] C'est la même équivalence qui rend compte du syntagme populaire «i n'en a», dans lequel *n* n'a aucune valeur de négation.

[14] *Et. Ling. Appl.*, (1971), nouv. série, 4, 77-103.

[15] *Ibid.*, 118-148, et 1973, 9, 101-124.

[16] *Harvard educ. Rev.*, 34 (1964), 133-151.

[17] *Et. Ling. Appl.*, 1971, nouv. série, 4, 7-52 et *Apprendre à parler*, Paris, 1972.

Au delà de ces heureuses, de ces consolantes confirmations, l'examen de la parole enfantine amène donc immanquablement à se demander quelle espèce de réalisation de la pensée est la réalisation langagière. L'image linéariste qu'impose ou à peu près la considération privilégiée des distributions est fallacieuse en cela même qu'elle est inessentielle. D'abord la séquentialité ne fait que manifester la loi générale que tout phénomène (ici : phonique) doit prendre place dans le temps. Secondement, y a-t-il grammaire dès qu'il y a séquence [18]? Dans la synchronie des adultes, non; l'on connaît bien la critique de l'assimilation distribution ~ syntaxe, et sur un autre plan Benveniste a raison d'opposer séquentialisation authentiquement syntactique et séquentialisation dont le mot composé donne l'exemple. Dans la diachronie enfantine, je suis enclin à penser que oui. L'apparition des énoncés à deux termes dans l'ontogénèse langagière prend alors la signification d'un évènement énorme, aussi distant qualitativement du mot-phrase que celui-ci l'est du babil.

Nous sommes incapables de définir et caractériser linguistiquement le mot-phrase pour cette bonne raison qu'il n'y a de linguistique du mot-phrase que là où il s'oppose à des syntagmes, c'est à dire plus tard : impératifs, interjections, noms verbaux, etc... Ces catégories laisseraient penser qu'il existe entre le mot-phrase et les fonctions conative ou expressive des affinités particulières. Ce n'est pas même le cas. L'énoncé à deux termes est un phénomène si «rompu» par rapport au mot-phrase qu'on ne voit guère comment admettre que ce dernier actualise une structure immanente [19].

Qu'est-ce qui est en cause et qui manifeste une telle rupture? Le pouvoir de *faire sens* non par le rapport direct d'une forme, le mot-phrase, à la situation qu'elle condense, mais par la relation interne entre deux éléments de la langue. Bien entendu le lien à l'expérience n'est pas coupé; ce qu'il y a maintenant, c'est que la pensée apprend à appliquer l'un à l'autre, malgré leur structure radicalement différente, deux ensembles co-présents. Et si, ce monde nous étant imposé, n'importe quelle langue y peut pourvoir de son côté, c'est que l'imitation est active; Wallon, Piaget, Vygotsky ont insisté là-dessus fortement, elle est une des formes de réalisation de «la» fonction sémiotique, et elle implique la possibilité de construire.

[18] Note 5 ci-dessus. Voir aussi D. Cohen, M. Gauthier, R. Angelergues, «Les troubles du langage», M. Reuchlin éd., *Traité de Psychologie appliquée*, Paris, 1973, vol. 7, p. 166 et 179 par ex.

[19] Cf. Jean Piaget, *Le structuralisme*, Paris, 1968, (Que sais-je?), 74-78.

Nous voici donc en face de cette proposition contemporaine que l'enfant fait sur la grammaire de ses adultes des hypothèses, elles-mêmes fonction de ses puissances du moment. Quand il grandit, de faibles qu'elles étaient ces hypothèses successives deviennent fortes : on n'imite que ce qu'on peut imiter. Aptitude à imiter et aptitude à séquentialiser apparaissent maintenant comme des modalités de l'aptitude fondamentale à construire. La syntagmation, conçue comme enchaînement, fonde le langage beaucoup plus que la nomination. Si nous étions très intelligents, peut-être n'aurions-nous besoin que d'anaphoriques et d'opérateurs, c'est à dire d'une algèbre.

Pour ce que nous sommes, seule l'étude de la genèse nous permettra de rendre compte de ce que nous faisons. Une espèce curieuse de système, très adaptée, mais d'un certain côté bâtarde, mi-formelle, mi-substantielle, mélange éhonté de lexèmes et d'anaphoriques. Je relève l'énoncé /tlamdɔndabɔr/ «tu me la donnes d'abord» dans le corpus d'un petit Michel de 3 ans et demi. Beaucoup de phrases restent chez lui «analytiques», tous leurs éléments à fonction dénominative étant lexicalement réalisés, même au prix de répétitions, même au prix de parler de soi en donnant son nom; j'aurais donc pu choisir un énoncé à la 3e personne, qui eût impliqué le passage, dans le cas du sujet comme des objets, d'un lexème à son substitut abstrait («La dame a donné un bonbon à Michel» = elle me l'a donné). N'importe, je prends celui-ci tel quel, et j'en cherche quelque chose comme les «valeurs d'abstraction» (plus que «de complexité») :

1 — Passage lexème $x \rightarrow$ morphème de COD.

2 — Passage lexème *Michel* $\rightarrow$ morphème de CO ind, (a. l'enfant continue de parler de lui-même «à la 3e personne»; il y a donc ici sans doute une *conversion*; b. le morphème étant lui-même un amalgame, = *à moi*, l'opération a globablement une valence triple).

3 — Trait d'associativité (dans sa position au verbe, la «synthèse» se construit en miroir par rapport à l'étalement «analytique» : tu donnes une x à Michel; les deux anaphoriques ont à prendre place entre S et V; quelle valence attribuer?).

4 — Morphème d'ordre CO ind – CO, ici fautif [20].

Cela ressemble à s'y tromper à un exercice générativiste? Que non pas. Car la composante générative écrit ses règles à plat comme un programme d'ordinateur; elles mettent en circulation des classes de formes puis des formes particulières, elles ne recèlent pas l'expéri-

[20] Comparez /twa tɛ pa vy a mwa/ «toi, tu ne m'as pas vu», d'un autre Michel, moins brillant.

mentation langagière du monde. Quant à la composante transformationnelle, elle connaît le passage de ce qu'elle tient pour originel à ce qu'elle tient pour dérivé, de ce qu'elle tient pour simple à ce qu'elle tient pour complexe, non pas celui de ce qui est plus concret à ce qui est plus abstrait [21].

Encore une fois, pour nous adultes toutes les disponibilités sont étales; la formule P→SN+SV ne change pas de qualité que le SN soit réalisé par un groupe Dét + Substantif ou qu'il le soit par un pronom. Pour l'enfant tout dans le temps fait problème. Difficile de comprendre le pluriel comme un amalgame de singuliers, et la petite fille dit /ša ša ša/ en pointant du doigt, successivement, sur l'image; dire «Des chats!» est encore au-delà de ce qu'elle peut. Puis, dans un moment instable, le pluriel nouvellement fabriqué et l'absence de pluriel coexistent: «Laurel et Hardy il avait une voiture, il était en train de conduire des petites voitures, izont mis la voiture en marche et isont partis». Difficile de mettre en facteur commun : «Pierre il a une Mustang et Daniel il a une Mustang» pour «Pierre et Daniel ont chacun une Mustang» (un convaincu pensera que je fournis des verges pour être battu). Il y a génétiquement des degrés de la parataxe, comme il y en a de l'hypotaxe dans la synchronie de l'adulte: la juxtaposition semble bien précéder la coordination, — et celle-ci réaliser une fonction de subordination, mais c'est là dire les choses de façon très grossière [22].

Certains exemples encore me paraissent bien rendre manifeste que ce n'est pas tant la complexité formelle qui importe que les processus d'abstraction implicites. Denise, 3 ans et demi, dit: «Je veux maintenant que je parle au magnétophone» (tour attesté en ancien français et normal pour beaucoup de langues), et le Michel de /tlamɔn/: «Elle veut pas qu'elle se repose» (=elle veut pas se reposer; notre construction à nous élimine l'ambiguité). Comment interpréter dans les cas d'enchâssement du discours direct, de message dans le message? C'est vrai que l'enfant construit «je lui ai dit: viens demain» ou «il m'a dit: je viendrai demain» avant de construire «je lui ai dit de venir demain» ou «il m'a dit qu'il viendrait demain», mais cela confirme-t-il qu'une structure complexe (de surface) est *dérivée* de deux structures simples (profondes)? Je n'en suis pas sûr. L'observatrice fait passer un épreuve Lentin; l'observatrice: «... la

[21] Ci-dessus, p. 182.

[22] Pour Laurence Lentin, la phrase complexe se développe dans le temps en gagnant plus sur la phrase simple multiple que sur la phrase simple.

maman le console en lui disant qu'il ne sera pas malade longtemps»; Philippe: «sa maman le console: tu *serais* pas malade longtemps». Que font donc les petits Kwakiutls ou les petits Bulgares?

* * *

Toute grammaire est générative [23]. Mais on n'a pas vu jusqu'ici de grammaire qui ne soit dès le départ installée dans la langue, qui ne connaisse comme originel quelque chose déjà de l'ordre de ce qu'elle est. Or dans la mesure où nous aurions besoin d'un outil formel, c'est de grammaires des valences d'abstraction. Mais valences liées à un usage particulier des formes d'une langue particulière. Toute formule syntactique aurait ainsi un arrière-plan, et d'une autre nature qu'une «structure profonde» ou qu'un «système de base» ou même qu'un schème sublinguistique guillaumien; les séquences SVO ne seraient plus équivalentes selon que réalisées par des lexèmes ou par des anaphoriques, et la même grammaire informée par l'étude génétique pourrait servir sans doute à décrire les déglinguements des pathologies. La langue est doublement substitutive, de façon extravertie quand elle permet de manipuler les signes des choses au lieu des choses, de façon intravertie par l'anaphore (mais il n'y a pas anaphore, ou fort peu, hors de la concaténation); la représentation, si on tient à elle, en devrait être, je suppose, moins du type des arborescences que de celui des processus enzymatiques, voire de structures topologiquement plus souples, genre mollusques de référence.

Ainsi entre le monde et la grammaire de ses adultes l'enfant interpose-t-il des «moments de parole» dont les formes sont rapportables à celles des adultes et les agencements significatifs à des traits de valence dont nous discernons mal encore l'organisation. Souhaitant définir la problématique de ces moments de parole, je n'ai, depuis le début, pas cessé de le faire, explicitement ou implicitement, par rapport aux positions les plus connues, celle de Piaget, celle de Chomsky. Côté Piaget, il s'agit de savoir si l'on peut articuler sur sa psychologie génétique la linguistique génétique qui commence à se faire. La tentative de mettre en rapport direct faits de parole et stades génétiques, des linguistes de l'entourage de Piaget, Herminie Sinclair de Zwart, Emilia Ferreiro, s'y sont attelées, et il y a certainement, dans l'état présent de notre outillage conceptuel, une part importante de justification à ce mode d'approche. Mais j'ai rappelé plus haut

[23] J. Lyons l'a marqué ironiquement.

le triple caractère de fugacité, d'instabilité et d'hétérogénéité, marqué dès les années 20 par Marcel Cohen, de la parole enfantine. Elle est, cette parole, rien moins qu'univoque. Système et absence de système, système archaïsant et système novateur se juxtaposent, sans loi de composition saisissable. On peut traiter les photos de phénomènes à grande vitesse par des procédés holographiques et restituer des formes «correctes». Ici, nous avons les hologrammes de grammaires absentes. Il faut probablement, comme le fait Laurence Lentin, dire plus : nous avons non pas du tout des états de langue successifs caractérisables en termes de niveaux sur une droite ascensionnelle mais des *pratiques* autres, ne référant à aucun stade particulier; une preuve en est, ajouterais-je volontiers, que certains débiles accèdent à la maîtrise d'un langage complexe. Si l'on tient d'une part à préserver absolument la façon qu'a Piaget de concevoir les stades, d'autre part à rendre compte du fait que, à terme, il y a progrès de la parole enfantine, alors il faut de toute nécessité passer par la médiation de ces structures à la fois abstraites et molles que j'ai appelées, faute d'imagination, valences.

Côté Chomsky, c'est justement le caractère formel des grammaires qui fait obstacle, semble-t-il, à l'approfondissement de la réflexion. J'ai essayé de mettre en évidence des idées simples : que la machine se confond avec son fonctionnement, que les couples simple ~ complexe et concret ~ abstrait ne s'identifient pas, que la stylistique peut précéder la linguistique... On a suffisamment montré, et Chomsky en particulier dans sa critique de Skinner, que sont intenables les théories, behaviouriste ou pavlovienne, de l'apprentissage du langage par addition de conditionnements ponctuels [24]. Tout se passe cependant comme si un petit Skinner subreptice continuait de s'agiter à l'intérieur de Chomsky. Certes, pour ce dernier, tout apprentissage est systématique; mais de quelle espèce de système il s'agit, ce ne sont pas les formes qui nous l'enseignent (et dans une grammaire formelle, les règles aussi sont des formes). Quand on pose qu'une structure de surface, complexe, résulte de la transformation d'une ou de plusieurs structures profondes, simples, par des règles spécifiées, on homogénéise structures premières, règles et structures secondes, on admet comme allant de soi la continuité. C'est d'une certaine façon réduire de nouveau l'*élaboration* des comportements complexes à un agencement de comportements simples : c'est mener à un échec de la pensée dialectique. La difficulté éclate aux yeux quand on procède à reculons, vers ce moment fameux qui voit l'enfant sauter du mot-phrase à l'énoncé. On tient qu'il n'est de grammaire, proprement, que de classes, non d'éléments isolés, qu'il n'est de grammaire qu'abstraite. Mais que se passe-t-il alors dans les tout débuts des énoncés à deux termes, quand le stock monématique est encore numériquement très faible? Où sont les classes? [25]. C'est au fond pour sauver la «formalité» des grammaires que l'on postule à l'occasion l'innéité. Il n'y pas une moindre rationalité à admettre que le langage s'acquiert de façon discontinue dans une continuité qui est celle de la communication.

[24] Dans les années 1850 déjà, Steinthal et Lazarus, repris plus tard par Wundt, avaient contesté qu'on pût expliquer la signification par l'association mécanique et contingente des sons et des «sens» (objets, situations, ...). On n'en finit jamais de récupérer ses ancêtres.

* * *

Dans le droit fil de ce qui vient d'être dit du caractère formel des grammaires, et pour conclure et en même temps retrouver mes propres prémisses, je souhaite signaler, ou rappeler, de très curieuses coïncidences avec l'antinomie saussurienne de la langue et de la parole. L'une confirme son caractère réellement dialectique : la langue est le lieu des probabilités microscopiques, la parole celui des probabilités macroscopiques [26]. L'autre permet de poser, en première approximation et de façon prophylactique, le problème de la formalisation des théories linguistiques comme un problème double. La formalisation des procédures descriptives (analytiques) appliquées aux faits de parole, seuls donnés à notre observation, est un exercice dangereux dans la mesure où il nous conduit à prendre la rigueur pour de l'objectivité. Nous avons nos modes d'analyse, nos outils conceptuels, phonologie, morpho-syntaxe, lexique, prosodie... Nos arrière-grands pères avaient les leurs, nos arrière-petits fils auront les leurs. Rien évidemment ne serait plus imprudent que de les hypostasier en une représentation adéquate, et de considérer par exemple un vers comme l'empilement, la stratification, d'une phonologie, d'une morpho-syntaxe, d'un lexique et d'une prosodie. J'enfonce une porte battante.

Les résultats des procédures analytiques servent à une synthèse dont le dessein n'est pas de reconstituer le phénomène mais de le

[25] Surprenante reste la divergence entre Brown et Bellugi, pour qui l'énoncé à deux termes se distribue en deux classes, l'une de termes-pivots et l'autre de déterminants, et par exemple Llorach, pour qui les deux termes peuvent être de même nature et de poids sémantique équivalent.

[26] B. Mandelbrot, «Linguistique statistique macroscopique», *Langage, logique et information*, Paris, 1957.

rendre intelligible. Nous appelons cette synthèse un modèle, et dans le cas présent la langue. On est tranquille que de toute manière le phénomène déborde la somme de ce que nous sommes capables d'analyser en lui, et que par conséquent la formalisation du modèle, aussi sophistiquée qu'elle soit, reste un exercice tout à fait inoffensif, quoique très important.

Bien entendu, dans la réalité de la démarche les deux formalisations ne sont jamais aussi distinctes. La seconde informe la première, la première corrige la seconde. Tout de même une distance existe, et il peut être amusant de relever dans un ensemble de procédures ce qui ressortit à l'une ou à l'autre. L'innéité ni même le système de base n'apparaissent en tant que tels dans le formalisme descriptif des génération istes.

Qu'on m'autorise à le redire : la langue étant définie comme le *système* des formes qui atteste et réalise le langage pour une communauté donnée, alors la parole des enfants est en un sens une parole sans langue. Ce problème d'interprétation, il ne peut commencer d'être résolu que si la linguistique accepte de se retourner vers elle-même et de s'interroger. Inutile de partager le champ entre une linguistique, une psycholinguistique et une sociolinguistique : comme l'ont entrevu É. Benveniste et R. Jakobson, c'est, probablement, par le biais d'une stylistique généralisée que la linguistique se réintégrera à elle-même (et à ses modèles) cette psychologie et cette sociologie faute desquelles elle ne peut être que par prétérition une théorie du langage.

10, allée des Mouille-Bœufs
92350 Le Plessis-Robinson

Michel GAUTHIER

Ilya GERSHEVITCH

SOGDIANS ON A FROGPLAIN

In 1962 Dr V. A. Livshitz was good enough to publish in volume II of *Sogdiiskiye Dokumenty s gory Mug*, p. 220, a suggestion of mine that the Sogd. term *'sks'k(w)*, which occurs four times in the Muγ document B-8, meant 'a raised burial-ground'. This meaning I had conjectured from the context, except for the 'raised' part of the definition, to which I was led by the first three letters of the word coinciding with Sogd. *'sk-* 'high', and by the fact that the Ossetic word for 'tomb', *uælmærd*, contains *uæl* 'above, up'.

D. N. Mackenzie showed no awareness of my proposal when in 1970 he discussed *'ks'k* in *BSOAS* 23, p. 118 sq. Nevertheless he unwittingly supported it, by noticing that the Chr. Sogd. word *sqsyt*, plural to Muγ *'sks'k*, translates Syr. *qbr'* 'graves'. By way of etymology Mackenzie offered two alternatives, preferring the impossible : *'sks-* as inchoative to the adjective *'sk-* 'high' [1]. His alternative inchoative, of *kan-* 'to dig' (with preverb *us-*) is formally possible. But before evaluating its semantic merit, we must ask whether the term, attested in the sense of 'grave' only among the Christian Sogdians of Central Asia, really meant 'grave', as Mackenzie assumed, also to the Sogdians who had remained behind in Sogdiane.

We may begin our inquiry by quoting Livshitz's reading and translation of lines 1-22 of Muγ B-8, from p. 47 sq. and 220 of his book.

(1) *'LKŠNT 'YKZY ZKn βγtyk* (2) *MLK' pncy MR'Y ck'yn cwr* (3) *βylk'' ZKn pycw-tt BRY* (4) *XIII II ŠNT 'γ m'yy zymtcy-h* (5) *myδ 'sp'ntr-mt rwc KZNH ZY* (6) *γr'yn m'γc ZY 'yšwmβntk* (7) *ZNH 'sm'nc BRY' MN šyr*(8)*βγc ZY 'st'psr'k cnn prnγw*(9)*nt BRY' Z-Kwy pyšγwδy-h ZK*(10)*wy-h cγz r'γy-h nym'kw 'sks'*(11)*kw rm r'δw rm prywr pr XXIII II δrγm* (12) *δyn'rk'y-h ptw-y'nc 'sks'k* (13) *pr KZNH yw'r ZYn*

[1] Mackenzie assigns the same etymology also to Chor. *mskst*, which he quotes from *Muq.* 93.4 and 438.8 as meaning 'be high, raised'. In reality *mskst* means 'he got up' in 438.8 (cf. *'sks'c* 'getting up' in 457.1, on whose ending see Mackenzie in *BSOAS* 34 (1971), p. 325 line 6), but 'it shrank' (Arab. *qalasa*, Pers. *kūtāh šud*, the subjects are 'shadow' and 'dress') in 93.4. In the former meaning the Chor. verb may be cognate with Lat. *scando* (if the latter is cognate with Skt. *skand-*).

nwkr m'γc ZY (14) *'γšwmβntk ônn pδ' myδ nym'kw* (15) *'sk'k*[sic] *mwr-t'kw 'wsty-'nt 'γšy*(16)*wn kwn'nt (r)tn ('k)y nwkr m'γc* (17) *ZY 'γšwmβntk ZYšn ZKw pδw pr(y)*[*m*](18)*'yδ nym'kw 'sks'k 'nγwn't* (19) *kt'r yγs't y'r ZY (p)cγwkh (kw)n'(t)* (20) *rtšn šyr-βγ(c) Z*[*Y*] ['*s*]*(t')*[*p*]*sr-'*[*k*] *(δ)nn* (21) *pδ' 'p(w)*[...]*t'* [4-5 signs] *(γ?)wy-ck (') kw*[*n'n*](22)*t cn(n) (p?..w?)'n(c) 'pw γ(y)δrpy*

(1) This year, when to the *βγt*-ian king of Panjkent Čïkin Čur Bilgä, son of Bïčut (?), (4) fifteen (regnal) years are. Month Žïmtïč, day Spandarmat-rōč. And so (6) Māxč and Xšumβandak, the sons of Asmanč, bought from Širβaγč and Satafsarak, the sons of Farnxund, in Pēšxwaδ by the frogplain (= marshland), one half of a raised-burial-ground with path and enclosure, —— for 25 dinar-drachmae an enclosed(?) raised-burial-ground, (13) on this condition : let Māxč and Xšumβandak and their descendants ('with the kin') deposit the corpse on this half of the raised-burial-ground, (and) engage in keening. And if anybody challenges Māxč and Xšumβandak and their children ('descendants') on this half of the raised-burial-ground, (19) or fastens a quarrel and engages in brawls, (20) then Širβaγč and Satafsarak and their descendants ('with the kin') without ..... shall drive them (= the attackers) away from ..... without damage (to the purchasers?).

The situation, as it emerges from this translation, is not convincing in every respect. If the contract envisaged a succession of funerals, one would expect in line 15 a plural instead of the singular *mwrt'kw* 'corpse'. Even should *mwrt'kw* act as a collective, Širβaγč and Satapsare could hardly have pledged their 'descendants' to watch out for disturbers of the peace at funerals on a burial ground which they had made sure would not belong to them.

However, *pδ-* means 'kin, family', not 'children, descendants',[2] and the phrase *γwyck' kwn-* means not 'to drive away' but 'to release', as Livshitz himself correctly translates it in other Muγ contexts. It is hard to see from what Širβaγč and Satapsare might have been willing, or even able, to 'release' the disturbers of the funeral. In any case one expects that the beneficiaries of the 'release' would be not the disturbers of the peace but the sufferers from the disturbance, Māxč and Xšumβande, whose right after payment of 25 dinar-drachmae to deposit and bewail the dead body undisturbed, is clearly stated in the contract. The release was, according to line 22, from *(p?..w?)'nc*, followed by the qualification 'without damage' or 'undamaged'. This qualification

[2] See *CAJ* 7 (1962), p. 86 n. 27a.

excludes that the release of M-X was to be from paying the 25 d-d or any part of that sum, the whole of which in any case, it would seem from line 6, they had already paid.

The release must therefore have been from an obligation towards Š-S which M-X had entered in addition to paying 25 d-d. One expects this obligation to be stated in the contract, and the statement of it to precede the declaration that its fulfilment 'without damage' would be waived in case of a brawl. The term *(p?..w?)'nc* ends in *-'nc* and appears to begin with *p-*. In line 12 immediately after '25 d-d', at the very point, that is, where the first mention of the obligation is to be expected, a word *ptwy'nc* occurs. The conclusion that *(p?..w?)'nc* must be restored as *(ptwy)'nc* is inescapable, and not contradicted by the traces visible on the facsimile.

The requirement of the context that *ptwy'nc* denote an obligation, seems to suit the fact that *-'nc-* forms part of B. *wyn'ncy* and B., Man., and Chr. *wyn'ncyk*, both of which since they mean 'visible', act as participles of necessity to *wyn-* 'to see'. As *wyn'ncyk*, which demonstrably has *ā*, is merely a *k*-extension of *wyn'ncy*, the latter also had *ā*. If therefore the ' of *ptwy'nc* stood for *ā*, this word, too, could be a participle of necessity, of a present stem *ptwy-*, provided that the absence of final *y* after *c* does not exclude this.

That it does not exclude it is shown by Man. and Chr. *nm'c* 'reverence', which in the Ancient Letters and in B. is written *nm'cyw*. Parth. and MP *nm'c* (whence NP *namāz*) assure us that Sogd. *c* in this word represents OIran. *č*. The final *-w* must represent the thematic nom.-acc. neuter ending *-am*. Therefore the word's OIran. antecedent was a neuter *ya*-stem. The meaning 'reverence' shows on the one hand that the *-ya-* of this stem was the abstract suffix, and on the other that, as has of course long been realized, *nm-* belongs with Av. *nəmah-*. From these considerations it follows almost inevitably that the ancestor of *nm'c* was the *ya*-abstract of an adjective **namah-hačə-* meaning 'reverential, deferential, cap-in-hand'. In the Muγ texts themselves *namāč* is written sometimes *nm'cyw* and sometimes *nm'cw*, with historical *-w*.

nm'c is thus capable of providing a parallel to *ptwy'nc* having *c* by reduction of final *-cy*. But the parallel would fully hold only if the final *-y* of **ptwy'ncy* also represented an OIran. *-ya-*. Unfortunately it is not clear what the final *-y* of *wyn'ncy* goes back to. Much depends on whether the explanation of the suffix as proposed in *GMS* 997 n. is correct. This uncertainty, combined with the fact that in line 12 of B-8

the context requires *ptwy'nc* to be an adjective (possibly used predicatively), *ptwy*-able, but in line 22 an abstract, *ptwy*-ability, makes it advisable to change course. We need to make for an OIran. gerundive suffix ending more clearly in *-ya-* than can be said of the ancestor of *wyn'ncy*'s *-'ncy*, and capable of producing gerundive abstracts as well as adjectives. Such a goal can be reached by remembering that beside *wyn'ncy(k)* there is B. *wyn'ntk*, Man. *wyn'ndy* in Sogdian for 'visible'. Here we obviously have a *ka*-extension of the OIran. future passive participle suffix *-anta-*.[3] Another gerundive suffix in OIran. was *-ya-*. Thanks to Bartholomae we know that by contamination these two suffixes had given rise to a new one, *-antiya-*, attested in Av. *(an)aiwi.vārəntya-* '(nicht) zu beregnen'. But clearly, insofar as *aiwi.vārəntya-* was also the *ya*-abstract of **aiwi.vārənta-* 'zu beregnen', it could have served in suitable contexts to denote alternatively a 'liability to be rained upon'.

From an OIran. *-antiya-* it is permissible, by leave of *GMS* 275 and 493 n. (cf. Yaγn. *mōrti* 'man'), to expect in B. Sogdian *-anči*, whose *i*, as we now know, was apt to become absorbed by the preceding *č* in the early eighth century pronunciation of Sogdian in Sogdiane. We shall therefore settle for attributing to *ptwy'nc* a short *a*, so as to enable ourselves to do justice to the word's apparent abstract sense in line 22.

Our next task is to discover the meaning of *ptwy-*, which as regards form we may now confidently consider a present stem. In view of its being the *əskase* which according to line 12 had to be *ptwy*-ed, the implied notional object of *ptwy'nc* in line 22 is bound to be again the *əskase*. But it is not, so *'pw γγδrpy* suggests, from the obligation, stated in line 12, to *ptwy-* the *əskase*, that line 22 releases M-X. Their release is only from *ptwy*-ing it 'undamaged'. An exemption stated in such terms leaves little room for doubt: what else, under the circumstances, can *ptwy-* have meant if not 'to return, hand back'? Etymologically this expectation is best related to Geldner's terse definition of the

[3] This suffix is likely to have come about by contamination of the gerundive suffix *-ata-* with the pres. ptc. suffix *-a(n)t-*, of which thematic, non-gerundive variants occur even in Avestan (cf. Emmerick, *SGS* 214 n.). As to *-ata-*, there is much to be said for regarding *yazata-*, for example, as properly meaning not 'he who will be, is due to be, worshipped' but as 'he who is worshipped', i.e. as historically containing the passive past ptc. suffix *-ta-* attached to the pres. stem *yaza-*. Cf. Kurylowicz as quoted in Wn.-Debr. II, 2, 169 (β). We note in passing that the term *'sk'rtw*, for which apud Livshitz, *op. cit.*, p. 60, I suggested the meaning 'rent due to lessor', positing an OIran. **us-k(a)rta-* (see also p. 84 of the article quoted in the preceding footnote), is perhaps better derived from the corresponding gerundive **us-kărata-*.

meaning of Ved. *prativī-* (*Der Rigveda*, ii 431, n. 10): '(1) entgegen*nehmen* von Seiten der Götter, (2) entgegen*bringen* von Seiten der Menschen [my italics]. Danach auch *prativī* zu erklären'. For *prativī* already Grassmann had given 'Darbringung oder Empfangnahme'. It is in the nature of *pati* that where we have 'dar-' we may also have 'zurück-'[4]. With this in mind we may say that Sogd. *ptwy-* matches Geldner's second meaning of *prativī-*, Grassmann's first of *prativī*.

But if so, M-X did not buy the *əskase*: they rented it. *γr'yn* therefore, the first word of line 6, does not constitute the whole of the verb which Livshitz thought conveys 'bought'. The verb's beginning, i.e. its preverb and augment, lies in the last two letters of the preceding line, which accordingly are to be read not *ZY*, but *ny*. We learn that, while the long-known Sogdian verb for 'to hire a person' was *patxrīn-*, 'to rent an object or premises' was expressed by *nixrīn-*.

Livshitz was of course justified in looking for a *ZY* after *KZNH* = *m'δ*, the last word of the dating formula, as *KZNH* is followed by *ZY* also in B-4,4 (p. 56). But there is no *ZY* after *KZNH* in Nov. 3, 2, and *KZNH* is itself absent from all the other occurrences of the dating formula in the Muγ texts. This shows that neither *KZNH* in Nov. 3 and B-8, nor *KZNH ZY* in B-4, are essential to the formula as the Muγ writers understood it, any more than either constitutes an essential, or even very appropriate, introduction to the sentence immediately following upon the formula [5]. As soon as this dawns on one, one realizes what happened: *KZNH* is merely a fossil in the three documents, given up in the other documents because the meaning which it originally had in the context had long ceased to be understood. When the formula was first put to writing, the *m'δ* which *KZNH* represents, or more likely its OIran. ancestor **hamāθā*, must in addition to 'thus' have meant 'then', as did *avaθā*. It was in its temporal capacity that the

[4] Cf. again the article quoted in n. 2, at p. 79.

[5] My student Nicholas Sims-Williams, to whose perceptive helpfulness further reference will be found in the present article, points out that *KZNH ('P)ZY* does not invariably mean 'so that'; *('P)ZY* is redundant, or emphatic, e.g. in SCE 1, 215, VJ 6, 1223, as it is after *w'n'kw* in VJ 442. Livshitz was therefore right in assuming that in the dating formula *ZY* does not affect the function of *KZNH*. But he can hardly be right in treating this *ZY* as simply meaning 'and', and the *KZNH* as something which may, but need not, be translated (he gives 'And so' for his *KZNH ZY* of B-8, 'And' for the *KZNH ZY* of B-4, and nothing for the *KZNH* of Nov. 3). He is not, however, wrong either. It will presently become clear from the main text above, that an eighth century Sogdian translating the Muγ dating formula into a European language, would have taken just as dim a view of its *KZNH (ZY)*, for whose unwanted presence he bore no responsibility whatever.

adverb represented by *KZNH* was used in the formula, just as in the Behistun inscription the temporal use of *avaθā* is found exclusively in dates.

The Behistun dates are of the type 'Of the month Anāmaka II days had passed, then (*avaθā*) we fought the battle' (para. 19). The temporal use of *avaθā* is attested also for Avestan, at least in *Yt* 5.62 (where Bartholomae has 'folglich', Lommel 'so'). It agrees with, and was perhaps due to, *avaθā*'s correlative *yaθā* serving for both 'as' and 'when'. Where Sogd. *m'δ* is concerned, one recalls that, while Av. *aθā* has only the modal meaning 'so', its OInd. cognate *athā* is used for 'now; then'. Av. *hamaθa* (which unlike the ancestor **hamāθā* of *m'δ*, contains *ham-*, not *hama-*) has likewise both modal ('gleichmässig') and temporal ('gleichzeitig') function. The pronominal stems *ava-* and *a-* underlying *avaθā* and *aθā* refer to remoteness and proximity respectively. It is therefore natural that in the Behistun inscription, where the dates given always belong to the past in respect of the time when Darius dictated the text, the adverb chosen belongs to the pronoun *ava-*. Equally naturally the date of signing a contract, if it was to be referred to adverbially in the contract itself, would be taken up by 'now', not by 'then'. This is therefore how we should understand the *KZNH* of B-8, 5, bearing in mind, however, that this is not how the Sogdians of the eighth century and quite likely even a good many centuries earlier, understood it, unable to see in it anything but a somewhat disconcerting 'thus'. In the three documents which show *KZNH* in the date, the word is present merely by virtue of an age-old tradition. Sogdians averse to confusing time with manner, had learned unceremoniously to omit it.

Apart from *KZNH*, the dating formula requires clarification, this time of a drastic kind, in respect of the word which Livshitz read 'γ in line 4. From the presence of *'LKŠNT 'YKZY* '(In) this year when' in line 1, Livshitz rightly concluded that 'γ must have verbal force. The word was defined by him on p. 73 as a demonstrative pronoun serving as copula. But while reading some of the Muγ texts with Sims-Williams in the autumn of 1972, I noticed that the γ is not certain at any of the occurrences of 'γ listed by Livshitz on p. 192, and by Bogolyubov and Smirnova on p. 114 of volume I of *Dok. s gory Mug*, while in many instances the photographs clearly show "z, e.g. at Nov. 6, 8 and 13, A-4 R 2, Б-1, 3, A-13 R 9[6]. Of the two occurrences which

[6] A-13 is the document in which the supposed 'tax-collector', *βzkr'm*, occurs in

in Bogolyubov and Smirnova's Glossary are given as "γ, the one in Б-1, 3 is unmistakably "z, while the one in A-8, 3, as Sims-Williams was the first to point out, may be read "zn[7].

Apart from B-8, "z is governed by *'LKŠNT 'YKZY* also in B-4 R 3, and by *'YKZY* alone in A-16, 12. One is therefore virtually compelled to identify "z in these three documents with the characteristic formative of Sogdian āz-preterites (*GMS* 814), and of Parth. *'h'z*. The three documents suggest that what hitherto was considered a 'formative', existed also as a separate word, a 3rd sing. pret. of *ah-* 'to be'.

The simplest derivation of "z will be from the OIran. perfect *āha*, or the imperfect *āš(t)*, in conjunction with the enclitic particle *zi*. Of the two alternatives, *āš* may seem to deserve preference because *āha* survives by itself in Sogdian, as "γ (*GMS* 401), and because *āš* which unless extended would have become **ā* in Middle Iranian, needed for purposeful survival the protection of a suitable extension the loss of whose final vowel would leave it equipped with a consonantal identifier, not necessarily the original one (which itself was not what it had previously been). On the other hand, it is a little harsh to decree that "γ disqualifies *āha* from lurking in "z. Its unexpected *y* was clearly due to the dissyllabic *āha's* personal, and therefore characteristic ending having been a mere vowel, doomed to be either dropped if *h* survived in some form, or to merge with the initial *ā-* if *h* disappeared without trace. Of a trisyllabic **āha-zi* it is hard to see what else it might have become in Sogdian if not "z. Therefore, taking into account that, unless one goes back to a period when the voice of *z* (Indo-Iran. *ź*) would have been decisive, there is quite a probability that the Sogdian outcome would have been *"'s if the imperfect had been involved, we may as well opt for **āha-zi*.

It is of course anybody's guess what the circumstances were in which *-zi* came to be treated as a permanent attachment of *āha* in Old Sogdian and Old Parthian. My own guess would be that the birthplace of **āha-zi*, from which it spread to usurp ever more places,

line 1. The word is better read *β'nkr'm* (as Reichelt read it at its occurrence in *Anc. Lett.* I, 3, taking it for a proper name), and identified through metathesis of nasals with the title long-known as *β'mkyr'n* from P8, 167. This Henning suggested in *BSOAS* 11 (1946), p. 733, may have been a semi-translation of the Persian title *kanārang*, on whose history and original meaning see again Henning, in *ZDMG* 115 (1965), p. 77 sq.

[7] The "γ printed by Livshitz (p. 71) after *XIII rwpsy'kh* in B-3, 14, is read *r'γ* or *rzγ* by Bogolyubov and Smirnova, *op. cit.*, p. 63. All three editors assume that 'thirteen fox furs' are meant. The first letter of the word looks like no other in the document, and the word is certainly distinct from the one which appears in the dating formula.

was the opening phrase of story-tellers' tales. An Avestan **āŋha zī hanō* 'There was (once upon a time) an old man' would stylistically correspond to the popular NP opening *Būd pīremard*, and would originally have had *zī* merely 'hinter dem ersten Wort des Satzes (Bartholomae, *Air. Wb.* 1693) zur Hervorhebung des vorhergehenden Wortes (*ibid.* 1696)'[8].

In the majority of Muγ texts, however, "*z* stands unintroduced by ('*LKŠNT*) '*YKZY* or by any other conjunction. Thus B-3, for example, simply begins *ZKn pncy MR'Y δyw'štyc XI ŠNT "z*. This might mean 'Of Dēwāštīč, ruler of Panč, eleven years were'[9], in conformity with Livshitz's translation (based on his reading 'γ) 'eleven years are'. But this is not likely to be the true meaning of the formula in B-3 if in A-8, 3 the correct reading is *ZKn pncy MR'Y δyw'štyc 'št srδ "zn*. Even without this complication, there is no denying that if the formula had no "*z*, it would still have translated very satisfactorily 'Year eleven of Dēwāštīč the ruler of Panč', and in addition the name of the month which immediately follows, itself immediately followed by the name of the day, would not be puzzlingly cut off by "*z* from the name, i.e. number, of the year. Why was "*z*, if it meant 'was', not placed at the end of the date, after the name of the day? As this never happens, could it be that '*LKŠNT*, where we have it, was put in merely because "*z*, for some reason we should have to try to discover, was no 'verb' capable of standing anywhere but immediately after *srδ* 'year'?

Such are the considerations which lead one to identify "*z* where no 'YKZY is present, with the Ossetic word for 'year', *āz* in Iron, whose Digoron variant, *ānz*, nicely agrees with the Sogd. "*zn* of A-8, 3, on this being the correct reading of which we therefore need not entertain any doubt. The regularity of the metathesis involved in Ossetic was pointed out by M. Benveniste who, deriving *āz*/*ānz* like Miller from **azna-*, compared the contrast between Iron *quāz* 'deer' and Dig. *γauānz* (*Études sur la langue ossète*, p. 42). Nine years ago Abayev, in reacting to pp. 10 and 28 of the article I printed in *TPS* 1964, rightly

[8] The only finite form of *ah-* actually attested with the enclitic *zī* in the extant Avesta is *asti* in Yasna 19.10. But the function of *zī* in that passage is 'begründend' (*Air. Wb.* 1694).

[9] Such an understanding would agree with *GMS* 1662. But "*z* may have been felt to be 'existential': 'It was eleven years'. Thus ('when it was the year thirteen of NN') Henning, *BSOAS* 12 (1948), p. 607, translated the dating formula of *Anc. Lett.* II ('*YKZY NN 13 srδ wm'tw*) which attests the replacement among émigré Sogdians already in the second decade of the fourth century A.D., of the fossil "*z* tenaciously preserved in the homeland by a thriving archival tradition down to the eighth century, with its everyday equivalent *wm't* 'was'.

wrote to me in a letter that *γauānz* shows the metathesis of *-zn-* to *-nz-* to have been a characteristic not only of Median, but also of Scythic. Abayev himself, however, in his Etymological Dictionary, was put off the derivation of Oss. *ā(n)z* from Av. *az(a)n-* by the length of the initial vowel , an objection that would apply even more strongly to Sogd. "*z(n)*. The remedy he proposed was to derive Oss. *ā(n)z* from OIran. *āsman-* 'sky'.

An easier solution emerges from the existence in Vedic of *āhná* 'a series of days, many days', in combination with the fact insisted on above, that in Muγ dates "*z(n)* is invariably preceded by ŠNT/srδ 'year'. Originally **sard-āzna-* would have meant 'year's day-run, the course of a year's days, Jahrgang'. An idiom of this kind, notionally related to NP *rōzgār* and Sogd. *myδkryy* (cf. *GMS* 1120), would have been exceptionally appropriate when dates were given in regnal years of individual rulers, whose 'days' inevitably 'were counted'. The manner of employment of *ā(n)z* in Ossetic supports this etymology. Abayev states, s.v., that its synonym *āfadz* (on which see *AHM* 172 sq.), unlike *ā(n)z* itself, is never used when years are *reckoned*. We may therefore say that, if to be counted is a prerogative of Oss. *ā(n)z*, this is only in keeping with "*z(n)* being in Sogdian reserved for dates given in regnal years[10].

It therefore looks as if **āzna-* 'series of days' came to mean 'year' in Ossetic as a direct result of its association with *sard-* in a compound or phrase such as we see in the Muγ texts. *sard* means 'summer' in Ossetic. In Scythic it was probably used for 'year', cf. Khot. *saḷī*, but only by a conscious transfer from one of the year's seasons, which it continued to denote. It would then be natural for proto-Ossetic **sard-ā(n)z* to come to be reserved for 'year'. This would give a chance to the 'seasonal' meaning of *sard*, when the word was used outside the compound, to regain the upper hand, and eventually revert to being the sole one. Once this had happened, *sard* would be dropped from the compound as having the wrong meaning, leaving *ā(n)z* alone

[10] A further occurrence, outside the Muγ documents, of "*z* used in a date given in regnal years, was noticed by Sims-Williams one year after we had the initial excitement, when in the autumn of 1973 he collated, with remarkable profit to Sogdian scholarship, the Sogdian manuscripts of the British Museum. The colophon of the 'Intoxicating Drink Reviling Sutra', he tells me, has in line 34 (Reichelt, II, p. 70) '*wyn βγy βγp'wr γ'y 'nkwyn 16myk srδy "z*. This formula differs from the Muγ documents only in its use of the ordinal, and of the genitive (? or locative(?) : 'It was in the sixteenth year of . .') of *srδ*.

to express what the compound had centuries earlier been formed to convey for counting purposes.

In Sogdian, by contrast, it was *srδ* which alone continued as the ordinary term for 'year', while "*zn* and its metathesized variant *"*nz* > "*z* (cf. *GMS* 338) were reduced to meaningless fossil-attachments of it, found in dates only. This is why in certain Muγ texts we find the metathesized variant mistaken for "*z* 'was'. We could not have been luckier. Without the mistake, revealed to us by the occasional presence in Muγ dates of (*'LKŠNT*) *'YKZY*, how should we have guessed (cf. *GMS* 814, at the end) that the *-'(')z(-)* of the *āz*-preterites existed in Sogdian as an independent, finite verbal form?

Now of course it is easy to see that the Sogdian *āz*-preterite started life as a secondary device for distinguishing the 3rd sing. impf. of heavy stems from the other two persons of the singular, after the Rhythmic Law had deprived all three of their endings (cf. the Conspectus in *GMS*, p. 107). The device ceased to be necessary as soon as its rival device was introduced, that of borrowing the light-stem endings of the 1st and 2nd sing. for heavy stems, which had the effect of turning the ending zero of the 3rd sing. from a nuisance into a convenience. *-āz*, having thus become a free agent, could then spread to light stems, whose final *-a* of the 3rd sing. was outright asking for it. Whether *āz*-preterite forms in persons other than the 3rd sing. were secondarily invented only after *āz* 'he/she/it was' had been reduced to a mere verbal ending, or presuppose a secondarily developed paradigm of the independent *āz*, is something which we can never hope to discover. For even if one day an *"*zym*, for example, turns up, meaning 'we were', there will be no assurance, now that we know that "*z* 'he was' existed, that it did not come about merely by mimicry of forms like the attested *myn'zym*.

The same *āz* from **āha-zi* is of course present also in Parth. *'h'z*, prefixed by the *'h-* of *'hym*, *'hynd*, *'h'd* and *'hyndy* (cf. Ghilain, *Essai*, p. 113 sq.). But why was *'h'z* parallel in usage to *'st* 'is' (see Mary Boyce, *MHCP* 181)? The answer can be extracted from its acting as an auxiliary with past stems in the perfect, e.g. *kft 'h'z* 'he fell', *MHCP* 154, 1b. OParth. **kafta*^{h} *asti*, despite *asti* being a present, meant 'he fell, has fallen', while OParth. **kafta*^{h} *āha-zi* must have meant 'he had fallen'. But in MParth., as in MPers., forms belonging to the past stem of *bav-* 'to become' came suppletively to act for the missing past stem of *ah-* 'to be', with the result that for the pluperfect 'he had fallen' *kft bwd* came into use, and carried the day. Thereafter the inherited outcome of **kafta*^{h} *āha-zi* (whose second component had meanwhile

been prefixed with *ah-*) ceased to be understood. As *'h'z* resembled the present tense forms *'hym* and *'hyndy* more than *bwd*, *kft 'h'z* came to be taken for a synonym not of *kft bwd* but of **kft 'st* 'he fell'. The next step inevitably was to regard *'h'z* as a permissible, if obsolete, alternative to *'st* in all the latter's functions.

Although we now see with our own eyes that Sogdian had an "*z* meaning 'was' and an "*z* historically corresponding to Oss. *āz* 'year', we are in the curious position of strictly speaking still having to asterisk both meanings. This is because our only source for either, the dating formula, had become hopelessly obsolete by the time Sogdians recorded it unwittingly for *our* benefit. What they palpably took for 'was', we know to have been the *gang* of *Jahrgang*. And what they can hardly have taken for 'was', viz. "*zn*, we may be sure that whatever else they took it for was not the *gang* which we know it was. What is more, Livshitz is not for nothing our best epigraphist. Several Muγ "*z*-s really do look like *'γ*-s, as they well might be if the writers themselves did not know what to make of the word. Therefore, as *KZNH* has already illustrated for us, any literal translation of the formula into English is bound to strike false notes. The reader's indulgence is asked for this, as we are now at last ready to retranslate the lines of B-8 quoted above, p. 195, having replaced in them, for reasons already stated, *'γ* (line 4) with "*z*, *ZY* (line 5) with *ny*, and *(p?. . .w?)'n(c)* (line 22) with *(ptwy)'nc*, as well as for reasons which will presently become clear, *nym'kw* (lines 10, 18) with *zym'kw*. On the restoration of the second word of line 21 see note **i** below. In line 3 I read *βylk'h*, and in line 11 I transcribe, in accordance with Sims-Williams's discovery (*BSOAS* 35 (1972), p. 615), twice *'M*. The raised letters in bold print refer to the notes which the main text will bring after the translation.

(1) This year, when to the king of *Vaγd,[a] the ruler of Panč Č.Č.B., son of P., (4) fifteen (regnal) years were, month Ž., (5) day S., thus [*Mangled outcome of a prototypal* Regnal year 15 of the ruler of Panč Č.Č.B. son of P., month Ž., day S., now] Māxč and Xšumβande,[b] the sons of **A.**, have rented from Širβaxč[c] and Satapsare,[d] the sons of F., in the frogplain Pəšxuδi[e] a mud-built[f] *əskase* with (its) road (of access) and enclosure, for 25 d-d. The *əskase* is to be handed back, (13) with the proviso that (*lit.* for so but) Māxč and Xšumβande together with (their) kin may now deposit the dead body in the *əskase* (and) engage in keening; but if anybody[g] now (while they are keening) challenges Māxč and Xšumβande and (their) kin in this mud-built *eskase* (19) or provokes a quarrel and takes harassing action,[h] then

Širβaxč and Satapsare with (their) (21) kin shall un[demur]ri[ng(ly)][1] release them from the-obligation-to-hand(-it)-back undamaged.

a. I assume that *Faγkaθ*, the name of a town in Ušrūsana (see Barthold, *Turkestan* 167) derived from Sogd. **βγt-k(n)δ*, the town being the capital of a district called **βγt*, of which the adjective meaning 'Vaγd-ian' was *βγtyk*.
b. *'γšwmβntk* from **fšuma-bandaka-* 'cattle-owner's slave', to Av. *fšūmant-*, Oss. *flsǐm*, *fusum*. See Abayev, *Et. Dict.* I, 502, and *GMS* 314.
c. Unlike Livshitz I take *šyrβyc* as the Sogdian equivalent (with suffix *-č*) of NP *nēk-baxt* 'the fortunate, lucky'. After Sogd. *βaγd-č* lost its *d*, its *γ* may have been devoiced in front of *č*.
d. Livshitz's etymology of this name looks right to me, but if it is, the *p* should not stand for *f* as he normalizes. NP *afsar* is from **upasarah-*, see Henning, *Verbum* 224[35].
e. Literally 'in Pəšxuδī in the frogplain'. The construction is similar to *MN A MN E BRY, kw A kw E BRY* 'from/to E's son A' in Nov. 3.3 sq., Nov. 4.4 sq., from which Sims-Williams drew a felicitous conclusion in an article due to appear in *IF*. I have some difficulty, on account of the absence of *ā*, in sharing Livshitz's view that *pyšγwδyh* is formed like OP *paišiyā(h)wādā-*, but I do not place much faith in the alternative which has occurred to me either. This consists in bringing in the name of one of the frontier stations of Samarkand, in the province of Ušrūsana, *Khudīsar* (see Barthold, *Turkestan* 126), on the assumption that the Arabic spelling *xdysr* has *d* for *δ*, i.e. that the dot of *d* was omitted after the dot of *x*. If **Xuδī-sar* meant 'ahead of Xuδī', we should have a Xuδī behind (Sogd. *paš-*, *GMS* 373) which to look for *Pəšxuδī*.
f. I.e. made of mudbrick. Mackenzie, *loc. cit.*, reconstructs an OIran. **nimaka-* 'lowest' for the sake of *nym'kw*, on the strength of *cnn nym'k* in P3, 177 which he believes to mean 'from underneath'. The assumption is that the fire was to be lit under the *np'wn* mentioned in the preceding sentence of P3. But M. Benveniste had made it clear on p. 196 n. 165, that "la traduction 'chaudron' est provisoire", upholding only his earlier insight that *np'wn* must denote some kind of receptacle for water. He knew of course that the Sogdian word for 'cauldron' is *pwyš-* (*SCE*). If the *np'wn* was waterproof but not fireproof, or merely if it stood on the ground, no fire would be lit beneath it. It therefore seems unnecessary to dissociate this *nym'k* so radically from the well-known Sogd. word for 'half'. The latter goes back to the

OSogd. equivalent of Av. *naēma-*, whose meaning is (a) 'Hälfte' and (b) 'Seite'. *cnn nym'k* may therefore mean, adverbially, 'beside', the intention being that the fire was to be lit beside the *np'wn*. As to *np'wn* itself, this may derive from **nipāna-* 'trough' as attested in OInd. The *ā* would have been shortened (*GMS* 121 sq.), and *-pan-* could have become *-pun-*, cf. B. *γnp'wnh* (*GMS* 113). As to the adjective qualifying the *əskase*, this is best read *zym'kw*, and interpreted as having had an adjectivizing *-ak* secondarily added to **zym* from **zamya-* 'mudbrick'. Cf. Av. *zəmainī-*, *zəmaēna-*, and *zəmōištva-*.
g. *rt(n) (')ky* with the rel. pron. *not* taken up in the main clause, require the translation 'But if anybody' (to the exclusion of 'And/But whoever') also in Nov. 4, 12-15 (p. 22), presumably because such was Sogdian legal jargon : *rtšw ms ky* (13) *c'm'k ZY MN sm"n kyr'n s'r "s't ZY pcγ*(14)*wny't rtšw 'zw ywn pw γγδrph ZY pw ryβyh* (15) *γwyckh w'c'nk'm*. This period seems to mean 'But equally, if anybody takes her away from me and from the side of (our joint) offsprings and makes her pregnant, then I shall at once dismiss her released, (though) without (claiming from her) damages or (inflicting on her) injury'. On *ryβyh* see *CAJ* 7 (1962), p. 92. *pcγwny-* I interpret as from **pati-gaunaya-*, bearing in mind *Vend.* 3.25, where *nā fryō fryāi vantaoe starəta gātuš sayamanō puθrəm vā gaonəm vā avi ava.baraiti* in my opinion means 'a dear man lying on stratified mattresses procures for his dear beloved either (and preferably) a son or (at least) pregnancy (which might produce a daughter, or end in abortion)'.
h. This translation of *'nywn't kt'r yγs't y'r ZY pcγwkh kwn't* is largely guesswork. *yγs-* as *yxas-* may be an *s*-extension of *xad-* with preverb *vi-*, meaning '*instigare*, to provoke, cause'. This may suit also P2, 856, where Henning, *BSOAS* 11 (1946), p. 723, thought of a defective spelling of *ywγs-*. *pcγwkh* seems to belong to the infinitive *pcγwty* of Б-7,5 (p. 172), where 'to harass' is one of the several meanings which the context would tolerate. As in English 'to hurry' means also 'to harass' (cf. *AHM* 183 sq. on Pahl. *ōštāp*, to which add Schwartz's remarks on Sogd. *'wšt'p-* in *STSC* 121 sq. and Rev.), one could suppose that the base was Bartholomae's [2]*gav-* 'to hurry'. If the Sogd. base proves to be *xw-*, as indeed it would if the infinitive *ptxwt* in *Anc. Lett.* I, 6 could be shown to have a meaning compatible with *pcγwkh* and *pcγwty*, one might derive it from *hav-* 'to press' and again refer to *AHM*, loc. cit. On the other hand Sims-Williams offers me Chr. *yxs'*[from *BST*, II, 902, top left, 3, which he thinks corresponds to Syr. *ršyn* 'censure, rebuke, accusation' (the reading, he says, having

checked it on the MS, is fairly sure, but *(n)xs'*[might be just possible). Of 'he rebukes' *y'r* could not be the object. Both it and *pcγwkh* would have to be object of *kwn't*, and there would be an asyndeton between the two verbs. If *γγs-* here meant 'to rebuke', one might suspect that *pcγwkh* belongs to Man. *pcxwnyy* 'reproach, scorn, abuse', provided that the latter is not from *x'an-*, but has *n* suffixal. The context seems to me to call more for violence than for censure, as censure and abuse would hardly cause 'damage' to the *əskase*. From whom the mourners expected a display of violence during the funeral, is an intriguing question. Perhaps from members of a clan with which they were engaged in a blood-feud. The deceased may have been a victim of the feud.

i. The restoration of the second word of line 21 as *'p(w)*[*skβ*]*t'*[*γt*, with the off-stroke of the final *t* accounting for what space is left before *(γ)wyck'*, is strongly recommended by the occurrence of Man. *pwskfty* in a similar legal context in M 135 i 53, see Henning, *Tales*, 467 and 469 n.l. In his edition Henning rendered the word positively, 'under constraint'; here we may prefer his earlier, literal translation 'ohne Widerspruch, ohne (dagegen) zu protestieren'.

Clearly, then, to the Sogdians involved in this contract an *əskase* was no 'grave'. It was a 'grave' only to the Christian Sogdians in Central Asia because as Christians they had abandoned the mode of disposal of the dead which in the homeland still prevailed. Even in Christian texts 'graves' are otherwise referred to as *frwrtqty* 'house of the dead', cf. Menander's *νεκυία* for *Φουρδίγαν* (Lagarde, *Gesammelte Abhandlungen*, 161). This fact would alone suffice to cast doubt on the assumption that *sqsy*, too, properly had this meaning. Nor was it to be expected that *sqsy/'sks'kw* would mean 'tomb', as for that notion the Sogdians almost certainly used **zmurγan* or **zmərγan* (see Henning, *TPS*, 1945, p. 161). [Amend as per n. 22 below].

No Sogdianist can have failed to be on the look-out for evidence that the Sogdians disposed of their dead in 'daxmas', in the Parsee sense of the word, and for the actual term by which they may have called them. When Henning produced his inspired explanation of Sogd. *γzδ'n* (*Tales* 479), it could be thought that we knew at last the Sogdian word for 'daxma', though disappointment would be felt at its being no more than a loanword from Middle Persian.

But for my part I persisted in entertaining the hope that a term

known to me as exclusively Sogdian might one day prove to mean 'daxma', namely the term *mwrt'sp'nc*, 'corpse-hotel, Totenherberge', familiar to me from a fragment written in Sogdian script (T ii T n) which Henning, though he never discussed it with me, let me copy decades ago when I noticed his entry *'surad'* (the NP name of a species of bird of prey) on the back of the photograph, meant to match Sogd. *swrty*. Line 3 of the fragment shows *r]yβt'k ZY γsny 'kr*[*ty* 'became filthy [11] and stinking', line 4 *pzty 't mwδ* 'smoke and *steam' [12], line 5 *šr''kh pt'yγwšγ* 'ululation was heard' [13], line 6 *''k]wγt'k 'wy mwrt'sp'ncyh* ['hu]ng (?) in the corpse-inn', line 7 *[mrtγm'k mycky pš'γtk ''y* 'the man's oozings [14] were spilled', lines 8-10 *]rty ZK crks 't swrty mrγ'γšt* [*nyδ'nt mrty]m'k cwpr 'PZY ZNH wyrk'γšt* [space for 11 (?) letters].*t γr'w'ynt* ... 'and vultures and birds of prey [15] settled on the man, and wolves ... howled' [16], line 11 *rty ZK mrtγm'k rwtk* 'and the man's entrails' [17], line 12 *]ms wy''k wy''ky ZK mwrt'k* 'likewise everywhere corpse(s)', line 13 *].nt ZY šn ZK kyrmy βrγw''βγ* (end of line and of fragment) 'and worm(s) welled forth [from?] their [apertures?]' [18]. All these years I was of course aware of the similarity which the *disiecta membra* of this fragment bear to certain Khotanese verses of 'E', now splendidly re-edited by R. E. Emmerick as *The Book of*

[11] [r]*yβt'k*, if this is the correct restoration, might be past ptc. to Av. *irimant-*, cf. Sogd. *rym, rymnyy*, Khot. *rrima-*, etc. We should then have here one more instance of '*m/p* treatment', see Bailey, *Oriental Studies... Pavry*, 21 sq.

[12] *mwδ* *'steam(?)' to Gr. *μυδάω* (cf. H. Frisk, *GEW*, s.v.)?

[13] Cf. S. *wyspw kwtyšt pr tw' šr'k kwn'nt* 'all the dogs howl at you' T ii D ii 169 i V 5, and Man. *''p ky cyndr 'wp't s't cn šr'kyy ptr'mt* 'all the water which falls inside (he) stops from roaring' M7420, 17-19 (a word for 'waterfall' [itself *'wp't??] appears to be implied, or even to have dropped out before *cyndr*). Hence *šr'k jγ'r* in S 40 ii V 4 'a howl-call', with *jγ'r* to *jγγr-*? Differently on *jγ'r BBB* s.v.; cf. NP *žayār* 'cry', Henning, BSOS 10 (1939), p. 100. — *pt'yγwš'γ* 'was heard' occurs also in *VJ* 62*, see M. Benveniste's comment on p. 95 and in *Études sur la langue ossète*, p. 50 sq. [The whole line in S 40 (*šr'k jγ'r 'tyy sxwrδδ*) means 'a howl, cry, and shout', as Sims-Williams points out referring to Schwartz, *Henning Memorial Volume*, p. 390 sq.].

[14] *mycky* 'oozing(s)', to Av. *maēkant-*.

[15] I assume that Henning may have regarded NP *γurad* as a LW from Sogdian, picked up during the Arab conquest of Transoxiana. Sogd. *swrty* may belong to Oss. *sorun*/*surîn* 'to hunt, drive', Khot. *hasūra* 'quarry', on which see Bailey, *BSOAS* 21 (1958), p. 531 sq.

[16] *γr'w-* (with a wolf's voice) occurs also in P3, 246. On the base see *Henning Memorial Volume*, p. 174 n., where add reference to Parth. *ngr'wyn* 'crying', and so Schwartz, *JRAS*, 1966, p. 121 n. 2. Cf. El. *Kurrutezza*, *TPS*, 1969, p. 189.

[17] To Av. *'urvata-* (Bartholomae, *Zair. Wb.*, 231), Yaγn. *rūta*, etc.

[18] This line suggests that *γw''β-* in the *SCE*, to which *βrγw''β-* of course belongs, is intransitive: in the sentence *kδ w'γś w'βt rty pγm'kh γw''βt* (line 323) the subject of *w'βt* is the man, but the subject of *γw''βt* is *pγm'kh*, 'froth wells (from his mouth)'. The base appears to be IE **swep/b-* (Pokorny, 1049).

Zambasta, p. 19, 291-3, 301. But the 'vultures' still left some room for hope that the next context in which *mwrt'sp'nc* might turn up would confirm my suspicion. The hope is now dashed, by the 'returnability' of the *əskase*. Sogd. *mwrt'sp'nc* is what was only to be expected, an accurate enough definition of a 'cemetery'.

How accurate, then, etymologically, is *əskase* a definition of a 'daxma'? If the Avestan *daxma-* itself, though later it became a 'Tower of Silence', was originally a 'tomb' (see Karl Hoffmann, *KZ*, 79, 238), there can be no objection in principle against etymologizing *'sks'k* in this sense or in the sense of 'grave', as Mackenzie has attempted to do. But his inchoative present stem of *kan-* 'to dig' would have to be, as indeed he makes it, Indo-European, and could not, therefore, bear the passive meaning which a dug-out requires. A compound with (as against Mackenzie's inchoative of) *'sk-* 'high', as I envisaged apud Livshitz, may now seem more promising than ever, on account of the Towers of Silence's height. But even this promise looks to me fallacious.

It is only to uncomprehending Europeans that the essence of a 'daxma' appears to be its towering height (cf. J. J. Modi, *The Religious Ceremonies and Customs of the Parsees*, p. 70 n. 1) because *they* put their dead low. The prehistoric, still comprehending Iranians, every one of whom knew that he was heading for a 'daxma', are likely to have taken a more functional than spectacular view of that structure. We know, thanks to Henning's note on Sogd. *γzδ'n* and MP *(h)az(d)ān*, what the view was they took : in hoary pre-history the ancestors of the 'Middle' Persians thought of 'daxmas' as 'bone-containers'. By this they did not exactly mean what their remote descendants meant when they again joined 'bone' and 'container' to form *astodān*, an 'ossuary'[19]. What they meant becomes clear if one reads Byramjee *apud* Modi, *op. cit.*, p. 71 : 'A deep central well in the Tower .... The corpse is completely stripped of its flesh by vultures ..., and the bones of the denuded skeleton ... are thrown into this well'. This well, pit, innermost chamber, is the essence, the enduring 'heart' (see Mary Boyce, *MHCP* s.v. *zyrd*) of the 'daxma'. We shall therefore look for 'bones' in the *əs-* of *əskase*, Indo-Iranian **ast-* or even just **as-*;[20] and with

[19] This is why it is not necessary to emend Av. *uzdāna-* to **uzdāna-*. As the speakers of Avestan were unable to recognize in the inherited **azdāna-* their own *ast-* 'bones', they no less uncomprehendingly than Europeans were to do twentyfour centuries later, renamed the structure '*Auf*richtung, *Auf*bau' as Bartholomae puts it, in practice, 'Tower'.

[20] See *AHM*, 281. Also MP *(h)az(d)ān* may be simply from Indo-Iran. **as-dhāna-*.

-kase we shall compare Khot. *kasā* 'inner chamber, corner, hole', on which see Bailey, *Prolexis*, 44. Proto-Sogdian **as(t)-kasaka-* is best understood as a bahuvrīhi : 'that which has a bone-pit'.

Presumably the etymological meaning of *'sks'k* was as little understood by 'Middle' Sogdians as that of *(h)az(d)ān* was by 'Middle' Persians, although of course both knew very well that the structure so named contained bones[21]. But tombs also contain bones, and so do graves. This explains why Manichean Sogdians came to use *γzδ'n* for the former, and Christian Sogdians *sąsy* for the latter.[22] One need hardly say which religion the 'returnability' of the *əskase* fastens on the characters of the Muγ drama we have been watching.

54 Owlstone Road Ilya GERSHEVITCH
Cambridge CB3 9JH (Grande Bretagne)

[21] Hence *astodān* as etymologically surely wholly innocent Pahlavi gloss to Av. *uzdāna-*.

[22] [Sims-Williams has established that in Chr. Sogd. beside *sąsy* the phrase *zy qnty* was used for 'grave', and that, while *frwrtąty* meant 'tomb' (not 'grave' as stated above, p. 210), the meaning of *frwrt* by itself was '(dead) body' (cf. Menander's νεκυία above) despite the Syriac having 'grave' in *ST* ii, 1.87 (which is why Henning so translated in *BSOAS* 28 (1965), p. 251 n. 59). Moreover, Sims-Williams reminds me of B. Sogd. *δym'yth myδ'ny*, Dhu 212 sq., which in view of **zmuryan* (p. 210) I should be inclined to translate 'among graves'].

Philippe GIGNOUX

NOTES D'ÉPIGRAPHIE ET D'HISTOIRE SASSANIDES

Ces quelques notes relatives à l'épigraphie et à l'histoire sassanides, que je dédie à l'un des plus grands maîtres de l'iranologie, et auquel je dois la meilleure part de ma formation à la philologie et aux langues iraniennes anciennes, pourront, par leur disparité même, sembler à certains comme un piètre hommage à celui que cet ouvrage se veut d'honorer. Ce qui fait pourtant à mes yeux l'unité de ces notes, c'est que les nouveaux éléments d'information sur l'histoire du 3e siècle sassanide, que je tente de mieux cerner à partir des monuments épigraphiques et archéologiques, proviennent d'une mission que j'ai pu effectuer en Iran à la fin de 1972 [1]. Ces nouvelles données tendent par ailleurs à nuancer ou à confirmer les résultats d'une étude que j'ai publiée sur les listes de provinces sassanides au 3e

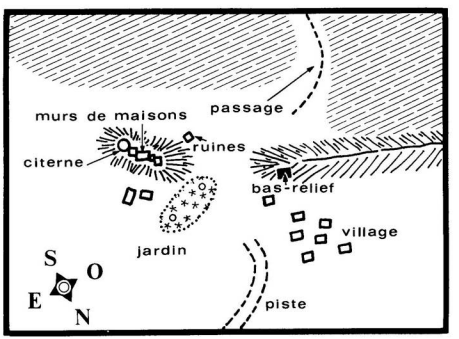


Fig. 1 : Le site de Sar Mašhad

[1] Avec l'aide du C.N.R.S., dans le cadre des travaux de l'Équipe de recherche associée n° 355.

siècle [2]. Certes, l'inscription funéraire pehlevie, que je publie en complément de ces notes, appartient à une époque très postérieure. Mais c'est aussi au cours de cette mission en Iran, que le Directeur de la Mission archéologique de Bishapur, Dr. Ali Akbar Sarfaraz, m'a informé de sa découverte et m'a autorisé à la publier. C'est pourquoi j'en donne ici la première édition, pour ne pas faire plus attendre tous ceux que ce texte inédit pourrait intéresser.

I — *Le site de Sar Mašhad*

Le site de Sar Mašhad, où Herzfeld découvrit en 1924 un relief de Bahrām II surmonté d'une inscription de Kirdīr, ne me semble pas avoir été suffisamment décrit [3] ni replacé dans son contexte historique et géographique, et appelle de ce fait quelques remarques, qui m'ont été inspirées à la suite de la visite que j'y ai faite, les 28 et 29 novembre 1972 [4]. L'isolement du lieu, aujourd'hui, ne doit pas nous abuser [5] sur l'importance qu'il a pu connaître jadis. Certes, le village sis en avant du fameux rocher (fig. 1) n'est qu'un rassemblement disparate de 15 à 20 maisons, dont certaines sont recouvertes de chaume et dont l'extrême pauvreté contraste avec la chaude hospitalité de ses habitants. Le bruit du moteur du moulin [6] est l'unique témoin de la civilisation moderne. La seule richesse de cet endroit aujourd'hui désolé, et qui ne dispose que d'une source peu abondante, consiste en un jardin irrigué d'orangers et de citronniers (fig. 1) appartenant au *katxodā*. Mais deux faits me semblent révéler l'importance de Sar Mašhad dans le passé : sa situation dans la région d'une part, et les restes archéologiques qu'on peut y déceler d'autre part.

L'accès à Sar Mašhad peut se faire à partir de Fīrūzābād, mais par une très mauvaise piste. Il est plus facile d'y arriver par Kāzerūn, en empruntant une route non asphaltée mais très convenable, qui mène

[2] « La liste des provinces de l'Ērān dans les inscriptions de Šābuhr et de Kirdīr », *Acta Antiqua Acad. Scient. Hungaricae*, 12, (1971), 83-94.

[3] Les rapports d'E. Herzfeld, « Reisebericht », *ZDMG* 80 (1926), 256-257 et *Archaeological History of Iran*, London, 1935, 100-102) et des autres savants qui ont visité ce site (surtout R. N. Frye, « Report on a trip to Iran in the summer of 1948 », *Oriens* 2 (1949), 208-211, et W. Hinz, *Altiranische Funde und Forschungen*. Berlin, 1969, 215-217) traitent essentiellement du bas-relief et de l'inscription.

[4] Mon principal but était de vérifier sur place le déchiffrement que j'ai donné de l'inscription de Kirdīr dans le *JA* 256 (1968), 387-418.

[5] Comme je l'ai été moi-même, en parlant de « l'inaccessibilité du site » et en suggérant qu'elle pourrait expliquer la reproduction du texte de Kirdīr en d'autres exemplaires. (cf. mon éd. p. 411).

[6] C'est la maison la plus proche du bas-relief, visible en bas sur la fig. 1.

à Bālādeh et J̌erreh (54 kms). De là, aussitôt passé ce dernier village, par une piste à droite après le pont sur la rivière, on effectue un parcours assez accidenté en traversant deux cours d'eau, en grimpant une petite chaîne de montagnes, et en descendant vers une très large plaine que l'on coupe en diagonale vers l'ouest. Il y a 36 kms de J̌erreh à Sar Mašhad [7]. Le rocher, où se trouve le bas-relief, visible de loin, fait partie d'une petite chaîne montagneuse, doublée d'une chaîne plus élevée (fig. 1), orientée S.E-N.O. comme le sont *grosso modo* les différentes chaînes que l'on traverse en venant de Shiraz et qui sont séparées par de larges vallées. Mais un passage est visible au S.O., que je n'ai pas eu le temps d'explorer.

Ce qu'il faut surtout noter, c'est que Sar Mašhad n'est qu'à une trentaine de kilomètres de la grande voie achéménide, qui menait, comme l'a montré récemment M. T. Mostafavi [8], de Suse à Persépolis, en passant par Fahliān, Kāzerūn, Bālādeh, J̌erreh, Farrašband, Fīrūzābād, et de là tournant à angle droit vers le nord, vers Qaṣr-i Abu Nasr. Par ailleurs, le site de Borazǰān, à l'ouest de Sar Mašhad, manifeste son importance depuis qu'A. Sarfaraz y a découvert les restes d'un palais achéménide [9]. De même, le monument de Gūr-i Doxtar, dans la plaine de Bospar, n'est pas éloigné de Sar Mašhad, à 25 kms environ au S.O. Tout ceci témoigne de l'implantation des Perses achéménides en cette partie du Fars. La présence des Sassanides en cette même région est patente également, pour ne parler que de l'extension d'une ville comme Bišāpūr, créée par le second Sassanide, et à proximité de laquelle on a retrouvé un grand nombre de bas-reliefs, particulièrement de Šābuhr I et de Vahrām II [10].

[7] Ces détails peuvent paraître inutiles, mais même dans les meilleurs guides (*Nagel's Encyclopedia Guide, Iran*, Geneva, 1972, et Sylvia A. Matheson, *Persia : An archaeological guide*, New Jersey, 1973) c'est en vain qu'on peut trouver de telles précisions.

[8] M. T. Mostafavi, « The achaemenid royal road, Post stations between Susa and Persepolis », *A Survey of Persian art*, ed. A. U. Pope and Ph. Ackerman, vol. XIV, 1967 [= Proceedings of the IVth Intern. Congress of Iranian art and archaeology], p. 3008-3010.

[9] Cet archéologue a présenté le résultat de ses fouilles lors du « Premier Symposium annuel de la recherche archéologique en Iran » qui s'est tenu à Téhéran du 12 au 15 nov. 1972, dont les travaux seront, je l'espère, bientôt publiés.

[10] Cf. ci-dessous p. 217 On peut aussi ajouter que pas moins de 5 *čahār-tāq* (sur les 18 retrouvés dans le Fārs) sont situés dans la région de J̌erreh-Farrāšband : cf. Kl. Schippmann, *Die Iranischen Feuerheiligtümer*, Berlin, 1971, 127-136. Un autre se trouve près de Bālādeh (cf. *op. cit.*, 138-140). Qu'ils soient ou non de Mihr-Narseh, ces monuments attestent en tout cas que le culte du feu était là bien vivant à une certaine époque.

Les restes archéologiques à Sar Mašhad, qui n'ont pas encore été signalés à ma connaissance, témoignent d'autre part d'une occupation post-sassanide du site. En effet, au sommet du petit monticule rocheux à la pente très abrupte, qui fait face au bas-relief à l'est et se dresse d'une centaine de mètres au-dessus de la plaine (cf. fig. 1), se trouvent les restes d'un ancien village d'époque islamique, où l'on observe encore une partie des murs de nombreuses maisons et les restes d'une citerne. Ce monticule pouvait être aisément défendable et constituer un poste d'observation idéal, non seulement vers la plaine mais aussi vers ce passage au S.O. qui devait donner accès à la plaine de Bospar [11]. De plus, avant d'arriver à Sar Mašhad, à quelques kms seulement, on observe au milieu de la plaine les restes d'un important édifice.

Ces quelques remarques montrent à mon avis, d'une manière très succincte certes, que Sar Mašhad n'a pas été au cours des temps un lieu à l'écart comme il l'est aujourd'hui. Cela pourrait être un argument supplémentaire en faveur de la démonstration que j'ai tentée de faire récemment [12], afin d'établir quel serait l'original des textes épigraphiques gravés par Kirdīr en plusieurs endroits.

II — *La liste des provinces de l'Ērān à la fin du 3e siècle*

Dans une communication au Colloque tenu à Budapest en 1971 [13], j'ai voulu montrer, à l'aide d'une étude comparative des listes de provinces du temps de Šābuhr I et de Vahrām II [14], que la capitale de Séleucie-Ctésiphon avait très probablement connu une régression importante sous les premiers Sassanides, et peut-être jusqu'au 5e siècle [15]. La Babylonie, qui occupait la 5e place sous Šābuhr, aurait peut-être conquis la 4e place sous Bahrām, mais le passage de l'inscription de Naqš-i Rustam étant très altéré, la reconstitution que j'en avais donnée [16] reste douteuse, quant à l'identification des 3e et 4e provinces. Or une vérification minutieuse de cette inscription *in situ*, lettre par

[11] Ce que je n'ai pu vérifier : cf. ci-dessus p. 214.

[12] Je tiens l'inscription de Sar Mašhad pour la première version originale des trois textes concordants : cf. mon «Étude des variantes textuelles des inscriptions de Kirdīr, Genèse et datation», *Le Muséon* 86 (1973), 193-216.

[13] *Art. cité*, note 2 p. 214.

[14] Si l'on date l'inscription de Šābuhr de 262 (Henning, *BSOS* 9 (1939), p. 845), et les inscriptions de Kirdīr de la fin du règne de Bahrām II (comme je m'accorde à le faire, avec W. Hinz), on retiendra qu'une trentaine d'années séparent ces deux sources.

[15] Cf. mon *art. cité*, 86-89.

[16] *Art. cité*, p. 94.

lettre, m'a permis de lire *à coup sûr* ces deux noms [17]. Ainsi la liste doit-elle désormais se lire comme suit :

ligne 35 : [7 lettres?] [p'l?]s[y?] [W?] [pl?]sw[by]
[W?] '[swrs]tn [7 lettres] [W?] m(y)š['n?]

Le 3e nom est clairement celui de l'Āsūrestān. La 4e province, quoique illisible, doit être *par déduction*, c.à.d. par comparaison avec la liste de Šābuhr, la Susiane, dont le nom fait justement défaut au début de cette liste et pour lequel il y a la place adéquate. Cette nouvelle lecture, désormais certaine, ruine mon hypothèse selon laquelle le Khuzistan aurait eu jusque sous Bahrām II la prééminence sur la Babylonie dans l'ordre hiérarchique des provinces [18]. Certes, Séleucie-Ctésiphon n'était pas pour autant redevenue capitale d'empire, à la fin du 3e siècle. Certes, si l'on tient compte de l'inscription de Paikuli, nous informant que les partisans de Narseh étaient partis de Babylonie pour le rejoindre, à son retour d'Arménie, il faut en déduire que la situation de Séleucie n'était pas aussi décadente qu'on serait tenté de le croire, mais cela ne signifie pas pour autant qu'elle ait été capitale à cette époque. Dans la liste de Kirdīr, la Perside et la Parthie sont bien citées les premières. De plus, tous les bas-reliefs que Vahrām II fit sculpter, tout comme ceux de Šābuhr I, se trouvent concentrés dans le Fārs méridional : près de *Persépolis* (Naqš-i Rustam), près de *Bišāpūr*, (bas-reliefs de Bišāpūr, Naqš-i Bahrām et Sar Mašhad [19]) et de *Shiraz* (Barm-i Delak et Guyum), sans parler d'un autre bas-relief découvert récemment par A.A. Sarfaraz à Tang-e Qandīl (pas très loin de Bišāpūr) mais dont l'attribution à Vahrām II demeure controversée [20]. Que ces sculptures aient été réalisées en cette unique région,

[17] J'ai pu aussi en quelques endroits, notamment dans les fins de lignes à gauche, lire mieux et plus que ce que j'avais déchiffré sur les photographies d'estampages de Henning (cf. mon éd. dans *Studia Iranica* 1 (1972), 177-202). Cela me confirme dans l'idée que rien ne peut remplacer l'observation *directe* d'une inscription, surtout si elle est altérée.

[18] *Art. cité*, p. 88.

[19] Ces 3 bas-reliefs proches de Bišāpūr indiquent pour le moins que Vahrām II n'a pas pu ne pas séjourner dans cette grande cité du Fārs.

[20] R. Ghirshman, «Un nouveau bas-relief sassanide», *Studia Geo Widengren oblata*, Leiden, 1972, II, 75-79, considère qu'il s'agit de Vahrām II, de même que L. Vanden Berghe (cf. sa communication encore inédite au 29e Congrès International des Orientalistes, Paris, 1973, sous le titre «La signification iconographique du bas-relief sassanide de Sarab-i Qandil»), tandis que W. Hinz a montré, à ce même Congrès («Le bas-relief rupestre sassanide de Tang-i Qandil») que le roi représenté ne pouvait être postérieur à Ohrmazd I. (Maintenant publié dans *AMI* 6 (1973), 201-212).

témoigne en tout cas de l'attachement que Vahrām II portait au *homeland* de la famille royale, et nous indique qu'il a dû souvent résider en Perside, comme ses prédécesseurs. L'histoire des palais royaux sassanides devrait nous apporter sur ce problème une réponse décisive, mais elle reste à faire.

Par contre, rien à Séleucie-Ctésiphon ne révèle la présence des premiers sassanides [21] jusqu'à Vahrām II. Narseh, qui n'a pas rompu avec le pays de ses ancêtres, comme l'attestent ses bas-reliefs du Fars [22], a-t-il redonné plus d'éclat à la grande capitale mésopotamienne? C'est une question qui doit demeurer pour le moment sans réponse. Mais des remarques qui précèdent, je voudrais en faire l'application à l'histoire du Christianisme en Iran, à laquelle le Père J. M. Fiey apporte depuis longtemps d'utiles et importantes contributions.

III — *Séleucie-Ctésiphon, capitale chrétienne*

Dans un récent ouvrage sur l'Église d'Iraq [23], J. M. Fiey a tenté de réviser avec succès plusieurs des positions de J. Labourt, dont la thèse de 1904 [24] sert encore aujourd'hui d'ouvrage de référence pour l'histoire sassanide du christianisme oriental. Parmi ses principales thèses, Labourt «rejetait l'idée d'une centralisation avant Pāpā, et retardait l'évangélisation jusqu'à la fin du deuxième siècle, voire jusqu'au début du troisième» [25]. Si J. M. Fiey a raison de faire remonter les débuts de l'évangélisation à une date beaucoup plus ancienne (fin du 1er siècle) [26], en s'appuyant sur l'argument que représente la venue de l'apôtre Mari à Ctésiphon et la découverte d'une église chrétienne à Kōhē, au sud de la capitale parthe [27], sa démonstration d'une hégémonie de

[21] Pas même les monnaies: cf. ma *«Liste des provinces...»*, p. 87 note 20. Je ne connais qu'une bulle (Musée de Tèhèran Irān Bāstān n° 2462) sur laquelle se lit le nom de Veh-Ardaxšīr (cf. ma communication au 29e Congrès Intern. des Orient. dans *Studia Iranica* tome II/2 (1973), p. 137-142) et les deux sceaux de mages publiés par A. Maricq («Vologésias l'emporium de Ctésiphon» dans *CRAIBL* 1959, 110-115, = *Classica et Orientalia*, 116-117).

[22] Bas-relief de Naqš-i Rustam et inscription gravée sur un bas-relief d'investiture de Vahrām I, à Bišāpūr.

[23] *Jalons pour une histoire de l'Église en Iraq*, C.S.C.O., tome 36, Subsidia vol. 310, Louvain, 1970.

[24] *Le Christianisme dans l'Empire Perse sous la dynastie Sassanide*, Paris, 1904.

[25] J. M. Fiey, *op. cit.*, introd., p. 1.

[26] *Op. cit.*, p. 42.

[27] Le changement du cours du Tigre, à la suite d'une crue violente, qui eut lieu

Séleucie-Ctésiphon dès le début du 3e siècle ne me semble guère convaincante, et je donnerai volontiers raison sur ce point à Labourt. Selon les conclusions de l'auteur, «il semble que la capitale civile de l'empire parthe puis perse soit devenue capitale chrétienne, bien avant Pāpā [310-329], peut-être dès Aḥadabuï [204] et Šaḥlūpā [220-240]» [28].

Cette affirmation sous-entend l'opinion trop répandue et trop facilement admise par les historiens, que Séleucie-Ctésiphon a toujours été la capitale des Sassanides, après avoir été celle des Parthes. Pourtant, les attaques ruineuses des Romains contre la capitale parthe, de la fin du 1er siècle à la chute des Arsacides, sont des faits bien connus. Pourtant, l'attachement des premiers Sassanides à leur Perside natale, la fondation de grandes villes par ces mêmes rois dans les provinces du Fars et du Khuzistan, la 3e place qu'occupait l'Āsūrestān sous Vahrām II [29], sont des indices suffisants d'une *nette désaffection* à l'égard de la capitale prestigieuse, au 3e siècle de notre ère.

Si l'administration des diocèses chrétiens fut bien calquée sur celle des provinces de l'empire, on peut se demander comment et pourquoi le siège de Séleucie-Ctésiphon aurait obtenu la primauté sur les autres métropoles d'Iran, dès le 3e siècle. A vrai dire, les arguments apportés par J. M. Fiey sont fragiles [30]:

a) De ce que l'Église d'Orient aurait obtenu d'Antioche dès 204 sa pleine autonomie [31], il ne s'ensuit pas que celle-là fût déjà «centralisée» à Séleucie-Ctésiphon [32]. J. M. Fiey ne manque pas de noter que l'envoi de deux candidats au siège de Séleucie à Antioche n'a qu'une faible signification, cette démarche pouvant être «de pure politesse vis-à-vis de l'Église-mère» [33] et non destinée à requérir une investiture.

b) Les sources (Māri, Ibn al-Ṭayyib, Bar Hébraeus, Pontifical nestorien) mentionnant la création du «Patriarcat d'Orient» à Séleucie-

après 79/116 A.D., fournit un *terminus post quem*, car Kōhē qui était alors contigue à Ctésiphon, en fut séparée par le fleuve à cette date, et dès lors réunie à Séleucie: cf. *op. cit.*, les trois plans, p. 42 à 44.

[28] *Op. cit.*, p. 83.

[29] C'est ce qui ressort, avec une certitude définitive, du paragraphe II de cet article.

[30] Je laisse ici de côté le problème de l'autonomie de l'Église de Perse par rapport à l'Église d'Antioche, sur lequel on peut lire le livre du Père Fiey, p. 66 sq.

[31] *Op. cit.*, p. 69, §II.

[32] L'auteur a d'ailleurs la prudence d'ajouter un point d'interrogation: «déjà dûment centralisée (?)» p. 69.

[33] *Op. cit.*, p. 70.

Ctésiphon, diffèrent largement, hésitant entre Aḥadabuï (204), Šaḥlūpā (220-240) et Pāpā (310-329)[34].

c) «L'affaire qui opposa Pāpā à Milès de Suse»[35] est interprétée par J. M. Fiey comme un reproche d'orgueil adressé à celui qui était déjà reconnu comme le premier des évêques de Perse, dès la 1e lettre des Pères occidentaux[36].

d) L'affirmation de Jean de Penek, selon laquelle les droits d'Antioche auraient été transférés à l'Église de Kōhē «en un temps précédant celui-ci» (c.à.d. 309)[37] ne réfère pas nécessairement à un temps très antérieur au catholicosat de Pāpā.

Ainsi, d'après les sources chrétiennes, rien ne permet vraiment d'affirmer que Séleucie-Ctésiphon ait été le siège de l'Église d'Orient, *longtemps avant* Mar Pāpā (310). Mais le Synode de 410, classant en tête des évêchés celui de la Babylonie, nous confirme que c'était chose faite.

Il faut tenter de concilier ces données avec les sources iraniennes[38]. Comme je l'ai montré plus haut, il est sûr à présent que l'Āsūrestān occupe le 3e rang des provinces sassanides à la fin du 3e siècle, sous Bahrām II: c'est dire que Séleucie-Ctésiphon n'était pas encore redevenue la première capitale de l'empire. On peut imaginer que Narseh (293-302), se démarquant de ses prédécesseurs, ait eu intérêt à se fixer en Babylonie, d'où lui était venue une aide précieuse pour prendre le pouvoir. On peut aussi accorder un certain crédit aux dires de Mas'udi, qui rapporte une tradition selon laquelle «tous les

[34] *Op. cit.*, p. 71, III.

[35] *Op. cit.*, p. 72, IV.

[36] Qui date d'avant 309 (cf. *Op. cit.*, p. 71) mais pas nécessairement de beaucoup.

[37] *Op. cit.*, p. 70.

[38] Mais pas comme le fait M.-L. Chaumont dans son article «Les Sassanides et la christianisation de l'Empire iranien au IIIe siècle de notre ère» (RHR 1964, 165-202), dont les conclusions s'avèrent sur certains points erronées. L'auteur pèche particulièrement à deux points de vue: elle ne fait pas de distinction de dates quant à la rédaction de l'inscription de Šābuhr et de Kirdīr à la Ka'aba de Zoroastre, (cf. p. 180 et 185 sq.), ce qui entraîne une grande confusion dans l'appréciation de la persécution déclenchée par Kirdīr. L'autre défaut est d'accorder un trop grand crédit à la Chronique de Séert, nous informant que les chrétiens se seraient répandus dans tout l'empire, notamment en Perside, au temps de Šābuhr (cf. p. 177-178), et d'exagérer ainsi le rôle tolérant du Sassanide et le développement du Christianisme dans l'Iran du 3e siècle. Si la liste épiscopale de 410 ne nomme pas même d'évêques pour la Perside et la Parthie, c'est sans doute que les communautés chrétiennes y étaient encore très clairsemées. D'après J. M. Fiey, la création d'un métropolite de Perside aurait eu lieu seulement sous Yahbālāhā (415-420): «Diocèses syriens orientaux du Golfe Persique», *Mémorial Mgr Gabriel Khouri-Sarkis*, Louvain, 1969, p. 178.

rois sassanides dont nous venons de parler, jusqu'à ce dernier souverain, Hormizd[39], résidaient à Djundaysâbûr [= Veh-Andiyōk-Šābuhr], dans le Khûzistân»[40]. Or ce pourrait être peu avant 310, que Séleucie-Ctésiphon retrouva son rôle de capitale et que profitant de cette promotion, les chrétiens en firent le premier évêché de l'Église d'Orient: en attendant une preuve décisive, il y a là une certaine convergence des données iraniennes et chrétiennes, qui devrait être prise en considération. Au surplus, la persécution de Šābuhr II contre les chrétiens pourrait avoir pour cause principale l'affermissement et le développement de ceux-ci en Iran, sous l'impulsion de Mar Pāpā[41].

IV — *Inscription funéraire pehlevie de Bišāpūr*

Sur un couvercle de sarcophage incurvé en forme de toit à deux pentes, retrouvé sur le site de Bišāpūr, se trouve une inscription en pehlevi cursif, de six lignes, qui occupe sur la pierre un espace de 40 × 40 cms environ. Cette inscription funéraire est gravée verticalement, c.à.d. en lignes perpendiculaires au faîte du couvercle, et cela ne doit pas nous étonner, car c'est une caractéristique constante que l'on observe dans toutes les inscriptions funéraires en pehl. cursif trouvées jusqu'ici dans le Fars[42]. L'écriture est assez sophistiquée et rappelle par certains signes, celle des inscriptions d'*Imamzade Shah Isma'il*[43]: le *l* a une forme inverse de sa forme normale, quand il est lié à une lettre précédente: ainsi à la ligne 5, où on peut le comparer à l'inscr. A l. 1; B l. 4, 6?; F l. 4[44]. Le *t* est souvent séparé en deux morceaux: cf. l. 1, 3, 5, ce qui le distingue nettement du *p* (sauf à la ligne 6, où dans le groupe -'*t*, il présente une forme élégante et très allongée). Enfin l'alef a souvent une forme particulière (l. 1, 3, 5), la deuxième partie du signe descendant largement au-dessous de la ligne en forme de *b*. La rédaction semble négligée, car plusieurs lettres font défaut:

[39] C.à.d. Ohrmazd II (302-309).

[40] *Les Prairies d'or*, trad. française de Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, revue et corrigée par Ch. Pellat, I, Paris, 1962, p. 224. Nous savons par les listes que la Susiane occupa le 3e rang (sous Šābuhr I) puis le 4e (sous Vahrām II).

[41] On est donc loin des conclusions de M.-L. Chaumont, *a.c.*, 202.

[42] Ainsi les inscriptions de Maqsūdābād (publiées par J. de Menasce) et toutes celles que G. Gropp a découvertes et publiées récemment, notamment dans W. Hinz, *Altiranische Funde und Forschungen*, 237-260, et dans les *AMI* 1970, 203-208.

[43] 6 inscriptions près de Naqš-i Rustam, publiées par G. Gropp «Bericht über eine Reise in West- und Südiran», *AMI* 1970, 205-208.

[44] Les tracés de Gropp (*op. cit.*, p. 206) ne laissent pas percevoir cette graphie particulière. Comme j'ai moi-même examiné ces inscriptions, j'espère pouvoir un jour proposer de nouvelles interprétations.

c'est le cas de *w*, qui est trois fois omis : l. 2, dans 'nwšlb'n ; l. 1, dans 'spnl ; et l. 5 dans p'ẖlm. Comme il est fort difficile de faire une photographie complète d'une pierre incurvée [45], je joins à la reproduction (fig. 3) un tracé de l'inscription que j'ai pu exécuter sur place et auquel on aura intérêt à se reporter (fig. 2). L'inscription peut se lire ainsi :

1. ZNH 'spnl
2. 'nwšlb'npn'ẖ
3. Y m'ḥd't'šw(k)'
4. NPŠH 'Pš
5. whšt Y p'ẖlm
6. YḤWWN't

Traduction :

«Cette tombe [est] la propriété d'Anōšruvān-panāh, fils de Māh-dād-ašō, et que le paradis suprême soit pour lui!»

Commentaire :

Ligne 1 : 'spnl est une graphie défective pour 'sp'nwl, aspānūr [46], tombeau. C'est le même mot qui apparaît au début de l'inscr. pehlevie-chinoise de Hsian [47] : la dernière proposition de J. Harmatta [48], qui lit 'stw[d']n, ne me semble pas convaincante, car il ne s'agit pas d'un *ossuaire*, puisque l'épitaphe se rapporte à une tombe [49]. De même, dans l'inscription tombale d'Istanboul, on a le mot *gwl*, tombeau. Sur la colonne de Bāγ i Lardī, cette précision fait défaut. Autre chose est un *daxmag* (dẖmk'), attesté aujourd'hui dans le Fārs sur un bon nombre d'inscriptions [50].

[45] C'est à la gentillesse de W. Hinz que je dois la photo que je publie ici, et dont je le remercie de tout cœur.

[46] Cf. D. N. MacKenzie, *A concise Pahlavi dictionary*, p. 12.

[47] Cf. mon *Glossaire des inscriptions pehlevies et parthes*, p. 17 : 'sp('nw)l.

[48] «The Middle Persian-Chinese bilingual inscription from Hsian and the Chinese-Sāsānian relations», *Atti del Convegno Internazionale sul tema : La Persia nel Medioevo*, Roma 1971, 363-376, et «Sino-Iranica», *Acta Antiqua Acad. Scient. Hungaricae*, 19 (1971), 113-147.

[49] J. Harmatta, «Sino-Iranica», p. 113.

[50] C'est pourquoi je n'agrée pas non plus la proposition de W. Sundermann et Th. Thilo («Zur mittelpersisch-chinesischen Grabinschrift aus Xi'an», *Mitteilungen des Instituts für Orientforschung*, Bd. XI (1966), p. 445) qui lisent *daxmak* ou *astōdān*.

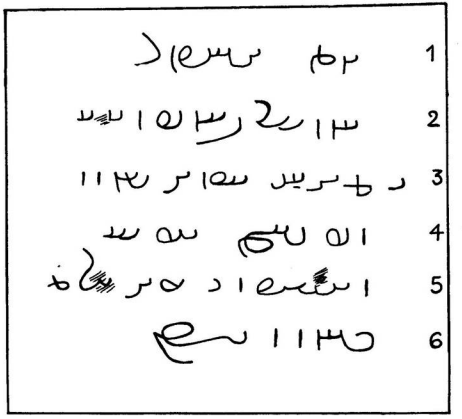


Fig. 2 : Tracé de l'inscription de Bišāpūr

Ligne 2 : La première partie du nom propre fait difficulté. Il semble cependant qu'il s'agisse d'une graphie défective de Anōš-ruvān, où *š* a été noté par un *s*, et le *w* du 2e élément du composé omis.

Ligne 3 : Ici est certainement nommé le patronyme, précédé de l'eẓāfe, mais on s'attendrait à ce qu'il soit complété par le suffixe *-ān*. De plus, la lecture que je donne de la deuxième partie du nom, reste douteuse, un tel adjectif n'apparaissant pas dans les noms propres, à ma connaissance. On serait tenté de corriger le *š* (qui ne peut être autre chose que *š*) en *t*, ce qui donnerait le mot *Ādur*, qui serait très satisfaisant.

Ligne 5 : La lecture p'ẖlm (sans *w*) est certaine.

5, allée du Maconnais Férolles-Attilly
77330 Ozoir-la-Ferrière

Philippe GIGNOUX

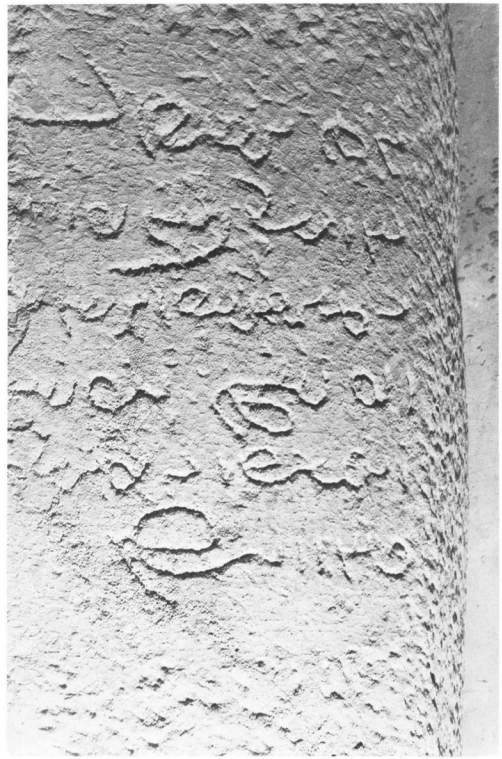


Fig. 3 : Inscription de Bīšāpūr

(phot. W. Hinz)

Robert GODEL

DE QUELQUES PARTICULARITÉS DU VERBE ARMÉNIEN

1. Dans la conjugaison arménienne, des formes médio-passives s'opposent aux formes actives. Expression assez malheureuse, puisque actif et médio-passif dénotent d'abord des valeurs et non des formes, mais qu'on emploiera ici, faute de termes plus appropriés. Dans les grammaires arméniennes, on oppose d'ordinaire la conjugaison passive à l'active et on donne le paradigme complet de l'une et de l'autre.Mais il y a des verbes déponents comme *hayim* «je regarde», *linim* «je deviens», *yusam* «j'espère», voire des «verba communia», comme *hamarim* «je considère, je suis considéré», *datim* «je juge, je suis jugé». Et surtout, l'opposition actif/passif n'est explicite que dans une partie des paradigmes.

1.1. Il semble bien qu'en arménien comme en vieux slave les désinences indo-européennes du moyen aient complètement disparu. Les désinences qu'on peut identifier remontent à la conjugaison active : ainsi celles du présent (*-m*, *-s*, *-(y)*, *-mk'* etc.); de l'aoriste (3e p.sg. *eber* = gr. ἔφερε, *egit* = scr. *ávidat*; 2e p.pl. *berêk'*, cf. gr. ἐφέρετε; *gtêk*, cf. scr. *avidata*[1]); de l'impératif actif (*ber* = gr. φέρε ; *berêk'* = φέρετε); du subjonctif aoriste (1re p.sg. *beric'* < **bheriskō*; 1re p.pl. *berc'uk'* < **bheriskomes*[2]). Les désinences du présent sont communes à l'actif (*bere-m*, subj. *beric'e-m*) et au passif (*beri-m*, *beric'i-m*). De même au subjonctif aoriste, 1re p.sg. (actif *beric'*, passif *berayc'*) et passif (*berc'uk'*). Aux autres personnes, l'opposition *-(i)c'e-*/*-(i)c'i-* est secondaire et ne concerne que la syllabe prédésinentielle.

1.2. Il n'y a de désinences proprement médio-passives qu'à l'impératif (sg. *-(i)r*[3], pl. *-ruk'*) et à l'aoriste indicatif 3e p.sg. (*-w* : *bera-w* «fut apporté», *ele-w* «devint»[4]). Il n'est pas possible que cette dernière soit issue de **-to*, comme l'ont supposé J.A. Kerns[5] et V..Pisani[6] :

[1] A la 1re p.pl., *-k'* < **-s*; il a été ajouté à la 2e p.pl. par analogie (Meillet, *Esquisse*[2], p. 56, 119).

[2] REAr II (1965), p. 31.

[3] Il y a toutefois quelques formes actives en *-r* : *dir* «mets», *tur* «donne», *lur* «écoute».

[4] Dans *elew*, *-ew* < **-eiw(V)* : cf. *dew* «démon» (ir. *daiva*), GD *diwi* (< **deiwi*).

[5] Lg 15 (1939), 30-33.

[6] RL 2 (1951), p. 70.

dans tous les exemples sûrs, **t* intervocalique est devenu *-y-*. On a donc affaire à une désinence **-w(V)*, qui a chance d'être un archaïsme[7] : un élément **-u/w-* se rencontre en effet dans des parfaits védiques comme *jajñáu*, *papráu* (1re et 3e p.sg.), dans les parfaits latins en *-ui* (*noui*, *nouit*, mais 2e p. *nosti*) dans les prétérits tokhariens à la 1re p.sg. Cet élément, d'abord élargissement de racines à voyelle longue, a pu en être détaché à la faveur de la coexistence, par exemple, de **plē-* et **plēw-*, et assumer la fonction de suffixe (lat. *ama-u-i*, *mon-u-i*) ou de désinence (tokh. *prak-wā*). De toute façon, il n'a jamais été en rapport avec la flexion moyenne; et ce qui ressemble le plus à *elew*, *beraw*, ce sont les formes actives de 3e p.sg. du messapien : *hadi-ve* «posuit», *< . > uga-ve* (sens inconnu)[8].

Il y a peut-être lieu de considérer ici la forme isolée *ic'iw*, dont le rapport avec le subjonctif du verbe «être» (3e p.sg. *ic'ē*) semble évident. A ma connaissance, on n'y a jamais reconnu une forme verbale. C'est que *ic'iw* a d'ordinaire la valeur d'une particule modale, comme en latin *utinam*. Il y a toutefois deux passages d'Eznik où *ic'iw* paraît bien être le passé correspondant à *ic'ē*, comme en latin *esset* à *sit* : *ic'iw usanel* «esset discere, il eût été possible d'apprendre» (Eznik IV 2), et *paheal ic'iw zgalust ordwoy iwroy* «il eût tenu en réserve la venue de son fils» (IV 11)[9]. Le premier passage réclamerait une discussion philologique : dans la phrase parallèle qui suit, c'est *lic'i* qui correspond à *ic'iw*, chose étrange puisque le subjonctif aoriste n'a jamais valeur de passé.

1.3. Si on admet la relation suggérée ici entre *ic'ē* et *ic'iw*, on aurait dans cette seconde forme le dernier vestige d'une finale arménienne de passé (ici, de subjonctif passé). Mais il y en a peut-être un autre dans la finale *-iwr*, 3e p.sg. de l'imparfait indicatif. On n'en trouve pas d'exemple dans les plus anciens textes, et chez les auteurs post-classiques elle apparaît plutôt sporadiquement[10]. Mais il ne s'agit sans doute pas d'une innovation postérieure au Ve s. : on ne voit pas quel en

[7] Meillet, *Esqu.*, p. 124; C. Watkins, *Geschichte der idg. Verbalflexion*, C. Winter, Heidelberg, 1969 p. 53.

[8] C. de Simone, *Kratylos 7* (1962), p. 123.

[9] Eznik de Kołb, *De Deo*. Ed. critique et traduction par L. Mariès et Ch. Mercier (*Patrologia Orientalis*, t. 28, fasc. 3-4) Paris, 1959. Les passages en question se lisent aux §§359 et 401. Mariès traduit autrement et pense que dans le premier *ic'iw* est mis pour *ic'ē iw* (p. 762 n. 889), opinion que je ne saurais partager.

[10] Dans l'*Histoire de l'Arménie* de Moïse de Khoren, j'ai relevé seulement : *ban čařiwr* «on discourait» (I 6); *anuaniwr* «était nommé» (I 20; II 64); *variwr* «était mené, administré» (I 21); *koč'iwr* «était appelé» (II 26, 68, 77, 79, 90; III 4, 39, 60); *čanač'iwr* «était connu» (II 59; III 16); *krawnaworiwr* «se faisait religieuse» (II 80).

aurait alors été le modèle. Que les formes en *-iwr* aient été évitées, pour des raisons inconnues, par les écrivains du «siècle d'or», ou étrangères à leur dialecte, cette finale n'est pas une simple variante de *-ēr*. Elle a en effet une valeur nettement médio-passive : *beriwr* s'oppose uniquement à *beri* «est apporté», alors que *berēr* «apportait, était apporté» est neutre sous le rapport de la diathèse. Meillet a voulu ramener *-iwr* à **-etro*, métathèse de **-etor*[11]. Mais il n'existe par ailleurs aucune trace de cette terminaison hypothétique, pas même dans la conjugaison des verbes déponents en vieil irlandais[12].

D'une façon générale, l'origine des diverses désinences en *-r* de l'arménien n'a pas été élucidée. Dans une étude récente sur la question[13], V. Bănăţeanu a soutenu la thèse que l'élément *-r* s'était propagé à partir de l'aoriste passif. Mais son raisonnement est bien confus; et surtout la thèse se heurte au fait que l'aoriste passif n'a pas de désinence en *-r* à la 3e personne, tant au pluriel (*beran*) qu'au singulier (*beraw*). En ce qui concerne *-iwr*, on peut supposer que *-r* a été ajouté, sous l'influence des formes régulières d'imparfait 3e p.sg. (*berēr*, *xalayr*, *t'oloyr*, etc.) à une ancienne terminaison *-iw*, qui se serait maintenue telle quelle dans la forme isolée de subjonctif passé *ic'iw*. Cette hypothèse ne rend certes pas compte de l'origine de *-i-* dans *-iw(r)*, ni de l'évolution qui a fait affecter la désinence *-w* à des formes médio-passives (sauf toutefois *ic'iw*) d'aoriste et d'imparfait. Je la présente cependant, en attendant une explication plus satisfaisante.

1.4. Tout ce qui précède tend à montrer que, comme je l'ai dit au début, l'arménien n'a aucune trace reconnaissable des désinences indo-européennes du moyen. On objectera, bien sûr, la 3e p.sg. de l'imparfait *berēr* (*<*bereyr*; cf. *xalayr*, *t'oloyr*), qu'on s'accorde à considérer comme issue de **bheretor*[14] et à rapprocher des formes phrygiennes en *-ετορ* (à côté de *-ετ*), qui d'ailleurs ont apparemment valeur de présent.

Du point de vue phonétique, la formule **bheretor > berēr* ne soulève aucune difficulté. Mais comme, à l'imparfait indicatif, l'opposition actif/passif n'est jamais explicite, on devrait admettre qu'à la 3e p.sg., et là seulement, la désinence unique de l'arménien remonte à une désinence moyenne. A propos d'un cas analogue qu'on a cru découvrir

[11] *Esqu.*, p. 127.

[12] *Watkins, op. cit.*, ch. XIII, *Das Mediopassiv auf* -r (en particulier §§173, 176-177).

[13] *L'élément -r médio-passif en arménien classique*, RRL (1965), 509-525.

[14] Meillet, *Esqu.*, p. 127; J.-A. Kerns, *art. cité*; V. Bănăţeanu, *art. cit.*, p. 517, 524; C. Watkins, *op. cit.*, p. 175 (§163). Selon Pisani (l.l.) c'est *-iwr* qui remonte à **-etor*.

en vieux slave, Chr. S. Stang écrit : «Die Annahme einer sekundären Medialendung *-*to* ist unbefriedigend in einem Paradigma, wo keine andere Medialendung sicher festgestellt ist»[15]. La remarque vaut également pour l'arménien. Et surtout, l'imparfait arménien n'est pas issu de l'imparfait conservé en indo-iranien et en grec : ce dernier, dans la mesure où il subsiste, est représenté en arménien par des aoristes (*eber* = gr. ἔφερε ; *eharc'* = scr. *áṛcchat*, etc.). L'imparfait arménien a été formé sur le modèle du passé du verbe «être» : *ei*, *eir*, *ēr*, *eak'* etc., lequel semble issu d'un optatif comparable à gr. εἴην [16]. Dans ces conditions, on ne devrait pas chercher à expliquer *berēr* sans tenir compte de l'ensemble des formes de l'imparfait, et en particulier de *ēr* «il était», qui n'a certainement rien à voir avec la désinence *-*tor*.

2. Une conjugaison médio-passive s'est développée au cours de la période proto-arménienne, sans toutefois aboutir à la constitution d'un paradigme complet. Certaines phases de cette évolution sont manifestement tardives : l'opposition des voyelles prédésinentielles *-e-/-i-* a été étendue du présent indicatif, où elle est ancienne, au présent du subjonctif (*beric'e-m/ beric'i-m*, d'après *bere-m/beri-m*) et même, partiellement, au subjonctif aoriste[17]. L'ambiguïté d'une partie des formes verbales n'a pas de conséquences trop graves : l'entourage syntaxique y remédie ; d'autre part la formation des verbes causatifs, qui semble tout à fait libre, établit une opposition transitif/intransitif qui corrige en partie le défaut du nouveau système de diathèses.

Ce système, sur le plan de l'expression, repose sur l'opposition des voyelles prédésinentielles :

	Actif	Passif
Présent :	*-e-*	*-i-*
Aoriste :	*-Ø-*	*-a-*

L'opposition ne se réalise ni au présent des verbes en *-am*, *-im*, *-um* (y compris, pour ces derniers, le présent du subjonctif : *t'oluc'um*), ni à l'imparfait, ni à l'infinitif et au participe. En outre, elle est neutralisée à l'aoriste indicatif 1re p.pl. (*-ak'*) et subjonctif 1re et 2e p.pl. (*-c'uk'*, *-jik'*). Le problème diachronique est donc celui de l'origine de *-i-* et de *-a-*.

[15] *Das slavische und baltische Verbum*, (Oslo, 1943), p. 216.

[16] Enzo Evangelisti, *L'imperfetto armeno e l'uso preteritale dell'ottativo*. «Paideia», Arona, 1955. L'auteur a tort, toutefois, de méconnaître la survivance de l'imparfait «indo-européen» dans les aoristes comme *beri*, *harc'i*, *lizi* etc.

[17] REAr 8 (1970), 5-6.

2.1. En ce qui concerne les présents en *-im*, on ne peut rien affirmer[18]. Il est seulement possible que *berim* représente le type en *-*ē-* qu'on connaît notamment par le latin (*tacere*) et le germanique (vha. *dagēn*). Dans ce cas, l'opposition *berem*/*berim* aurait été, à l'origine, celle de lat. *pendo*/*pendeo*, *iacio*/*iaceo*. Mais il faut considérer dans son ensemble la question des thèmes verbaux en *-i-*. Or, outre les présents comme *hayim*, *linim*, *berim* etc., il existe des aoristes en *-eay*, c'est-à-dire des aoristes médio-passifs construits sur des thèmes en *-i-* : ainsi *t'ak'eay* «je me cachai» < **t'ak'i-ay* (cf. l'impératif sg. *t'ak'ir*). Exceptionnellement, *-i-* est la voyelle radicale (*erkeay* «je craignis» < **dwi-ā-*), comme *-u-* dans *luay*, *erduay* ; mais le plus souvent, le thème en *-i-* est disyllabique dès l'origine, ainsi *t'ak'i-*, *p'axi-*, *saṙi-*, *k'alc'i-* etc.

Meillet a rapproché *y-areay* «je me levai» (impér. *ari*, *arik'*) du présent latin *orior* : l'aoriste arménien serait donc issu d'un ancien imparfait[19], et ceci vaudrait en général pour ce type d'aoriste. On peut objecter que la racine **or* (**ə₃er-*) a fourni d'abord un aoriste archaïque (véd. *ā́rta*, gr. hom. ὦρτο, ὄρμενος), alors que le présent a des formes différentes d'une langue à l'autre : véd. *írte*, gr. ὄρνυμαι, lat. *orior*. On doit donc plutôt ranger *y-aṙnem*, *y-areay* parmi les verbes dont la flexion est fondée non sur le présent, mais sur l'aoriste, et penser qu'en général le thème en *-i-* des verbes *t'ak'(i)c'im*, *p'ax(i)c'im*, *k'alc'(i)num* etc. a été d'abord celui de l'aoriste : les présents en *-c'im*, *-num* qui y correspondent en sont dérivés[20].

Or on ne connaît pas de thèmes d'aoriste en **-i-*. Mais il y a en grec et en slave des aoristes intransitifs en **-ē-*, avec le degré réduit de la voyelle radicale. Il semble donc légitime de reconnaître dans *t'ak'i-*, *p'axi-*, *saṙi-*, *k'alc'i-* la même formation que dans gr. μανη- (ἐμάνην), χαρη-, τακη-, τραφη- ; v.sl. *bǔdē-* (*bǔděxŭ*), *lĭpē-*, etc. En lituanien aussi, des thèmes de prétérit en *-ē-* correspondent régulièrement aux présents semi-thématiques en *-i-*, et il s'agit, dans la règle, de verbes d'état[21]. Là, comme en arménien, mais sans doute de façon indépendante, le thème en **-ē-* a été élargi par **-ā-* : *sėdėjo*, *turėjo*, en regard des présents *sėdi* «il est ssis», *tùri* «il a», présentent la même structure que arm. *yareay*, *t'ak'eay*, etc. La formation, en lituanien, est

[18] Meillet, *Esqu.*, 107-108.

[19] *Ibid.*, p. 115.

[20] Meillet en fait la remarque à l'occasion des verbes en *-c'im* (*Alt-armenisches Elementarbuch*, Heidelberg, 1913, p. 100, §111). De même *k'alc'num* < **k'alc'inum*, comme *erdnum* < **erdunum*.

[21] Chr. S. Stang, *op. cit.*, p. 152, 191.

certainement récente[22]. Elle prouve néanmoins que la combinaison **-ē-ā-* que fait soupçonner l'aoriste en *-eay* s'est réalisée ailleurs qu'en arménien. Cette interprétation des aoristes en *-eay* s'accorde avec celle que Meillet semble préférer en ce qui concerne les présents en *-im* : *hayi*, *beri* devraient être rapprochés de v.sl. *sěditŭ*, lit. *sêdi* plutôt que du latin *sedet*, *tacet*. Il serait étrange, en effet, qu'une même langue présente des thèmes en **-ē-* tant au présent qu'à l'aoriste.

2.2. Le suffixe *-a-* de l'aoriste médio-passif (*ber-a-y*, *ber-a-r*, *ber-a-w* ...) ne peut représenter que **-ā-*. En dehors de l'indicatif, il apparaît au subjonctif 1re p.sg. (*ber-a-yc'*) et à l'impératif pl. (*ber-a-ruk'*). Mais au subjonctif la flexion déconcertante *berayc'*, *berc'is*, *berc'i* ... doit avoir remplacé une flexion régulière *berayc'*, **beray-c'es*, **berayc'ē*, ...[23]. La propagation de *-a-* au subjonctif, pas plus étrange que celle de l'augment dans *ekic'*, *ekec'es*; *edic'*, *elēc'*, est l'effet d'une modification de valeur, qui a fait de cet élément une caractéristique de la diathèse médio-passive à l'aoriste[24]. Il est vrai que la fonction originelle du suffixe **-ā-* pose un problème. En celtique et en italique, il forme des thèmes de subjonctif (v.irl. *bera*; lat. *feram*, *fuam*), mais aussi, en italique, d'indicatif passé, imparfait et plus-que-parfait. En slave, il apparaît dans les aoristes en *-axŭ*; en baltique, dans des prétérits de verbes en majorité intransitifs[25]. Il n'y a pas lieu d'aborder ici le problème difficile de la relation diachronique entre la valeur modale et la valeur temporelle[26] : en ce qui concerne l'arménien, comme les langues slaves et baltiques, et sans doute le tokharien, seule la seconde entre en ligne de compte. Stang avait d'abord voulu dissocier l'aoriste arménien des passés slaves et baltiques pour le rattacher à un type de présent statique (cf. v.sl. *imamĭ*, lat. *cubare*); mais par la suite il s'est ravisé[27]. Le passé en **-ā-* représente un type d'aoriste[28], plus particulièrement affecté à des verbes intransitifs. Aux faits lituaniens et arméniens, on joindra les rares exemples grecs d'aoristes en *-ā-* : *μιᾶι*, subj. 3e p.sg. (Cyrène); *ἐφθία* · *ἀπέθανεν* (Hésych.); *ἀπεσσούα*

[22] *Ibid.*, p. 194.
[23] REAr 7 (1970), 4-6.
[24] Cf. Meillet, *Esqu.*, 113-114, et Bănăţeanu, *art. cité*, p. 517, 519, 520, qui ne se prononcent pas sur l'origine de cette caractéristique.
[25] Chr. S. Stang, *op. cit.*, p. 188.
[26] Un résumé de la discussion (Benveniste, Safarewicz, Kuryłowicz) est donné par Chr. S. Stang, *Vergleichende Grammatik der baltischen Sprachen*, Oslo-Bergen-Tromsö, 1966, 383-384.
[27] *Ibid.*, p. 379. Cf. *Das slavische und baltische Verbum*, p. 76, 271-272.
[28] C. Watkins, *op. cit.*, p. 192, 207.

(Laconien) = *ἀπέσσυτο*; *ἐξερρύα* (Epidaure)[29]. La formation, propre à des dialects doriens, a chance d'être une survivance.

C'est dans ce cadre qu'il faut considérer l'état de choses arménien. L'aoriste procède d'un passé proto-arménien où s'étaient confondus l'imparfait et l'aoriste, et les formes médio-passives ont dû être essentiellement, mais non exclusivement, celles du passé intransitif : il y a encore quelques aoristes en *-a-* en regard de présents actifs :

lsem «j'entends», aor. *luay*
utem «je mange» aor. *keray* (mais 3e p.sg. *eker*; impér. sg. *ker*)
yarnem «je m'élève» aor. *yareay* (mais impér. *ari*, *arik'*), etc.

Inversement, l'aoriste de *linim* «je deviens» est *elē*, non **eleay*.

2.3. La conjugaison médio-passive est le résultat de l'établissement, au cours d'une période antérieure au Ve s., d'une correspondance régulière entre le présent en *-im* et l'aoriste en *-ay* (*hayim* : *hayec'ay*; *hecanim* : *hecay*, etc.). Dans un cas au moins, on entrevoit que celui-ci a attiré celui-là : il s'agit des présents à suffixe *-č'-*. Meillet a bien vu que *-č'-* < **-ky-* n'a d'analogue qu'en grec, dans les verbes en *-σσω* (att. *-ττω*) comme *ἐγρήσσω* «je veille», *δειδίσσομαι* «j'effraie, je crains». Mais pas plus le grec que l'arménien n'oblige à postuler une combinaison aussi bizarre que **-sk-ye/o-*[30] : on a affaire à des présents en **-ye/o-* formés sur des radicaux en **-k-*, quelle que soit l'origine de ces derniers, et en regard de **-ak-ye/o-*, dans *amač'em* «j'ai honte', *ἀλλάσσω*, on a régulièrement **-ak-to-* dans *amawt'* «honte» comme dans *ἀλλακτός*. Le présent a encore la forme active dans *melanč'em* «je pêche» (aor. *melay*), *čanač'em* «je connais» (*caneay*), ainsi que dans deux verbes qui ont reçu, secondairement sans doute, l'aoriste actif en *-ec'i* des verbes faibles : *alačem* «je prie, j'implore» et *amač'em*, déjà cité. Tous les autres opposent régulièrement à leur aoriste en *-eay* un présent en *-č'im* : *t'ak'č'im*, *t'ak'eay*, etc. Ainsi *čanač'em*, *caneay* se révèle archaïque, et on peut ramener *t'ak'č'im* à **t'ak'ič'em* : le présent a été modifié sous l'influence de l'aoriste[31].

Il est par ailleurs possible qu'un verbe à flexion active ait passé tout entier dans la conjugaison médio-passive si la signification y

[29] E. Schwyzer, *Griechische Grammatik* (1. Band), Münich, 1939, p. 743 (qui rapproche *ἐξερρύα* du lit. *pasrùvo*).
[30] *Esqu.*, p. 109. En particulier, il n'est pas tout à fait sûr que att. *δεδίττομαι* ait eu un doublet *δεδίσκομαι* : *ἐδεδίσμετο* «il terrorisait (la marchande de figues)» (Aristophane, Lys. 564) est un hapax, que certains ont suspecté.
[31] Cf. ci-dessus 2.1 (sur *yarnem*, *yareay*).

portait. D'anciens verbes transitifs à présent thématique se conjuguent à l'actif et au passif, ainsi *acem* «je mène, j'amène» /*acim*, aor. *aci*/ *acay*; et de même *berem* «j'apporte», *hanem* «je tire, j'extrais», *helusem* «je cloue, j'assujettis». L'unique verbe déponent de cette série est l'intransitif *nstim* «je m'assieds, je suis assis», aor. *nstay*. Or la comparaison montre que le présent **sisde/o-* se conjugait à l'actif: lat. *-sido*, gr. hom. et poét. ἵζω [32], av. *nišhiδaiti*; et en arménien même l'impératif sg. a encore la forme active *nist* (< **nihiste*).

1, rue de l'Aubépine
1205 Genève (Suisse)

Robert GODEL

[32] Et non ἵζομαι, cité par Meillet (*Esqu.*, p. 107), et à quoi correspond de plus près *hecanim* «je monte à cheval, j'enfourche» (REAr) 2 (1965), 24-25.

Claude GOUFFÉ

RÉFLEXIONS SUR LA NOMENCLATURE EN HISTOIRE NATURELLE

S'il est devenu banal d'affirmer que les langues ne sont pas des nomenclatures, les linguistes commencent seulement de s'aviser que l'étude des nomenclatures entre de plein droit dans le champ de leurs recherches. Encore ont-ils surtout, jusqu'ici, pris en considération des nomenclatures techniques, telles qu'il s'en constitue dans l'histoire récente de quelques grandes langues naturelles. Leur attention ne semble guère s'être portée sur *la* nomenclature par excellence, à savoir cet immense répertoire des désignations scientifiques que zoologistes et botanistes ont été conduits, depuis Linné, à assigner aux espèces animales et végétales: la nomenclature linnéenne, dite encore binaire ou binominale.

Il importe de rappeler, en tête de cette étude, que, pour le naturaliste systématicien, *décrire*, *classer* et *nommer* sont trois opérations indissociables qui demeurent à la base de cet inventaire toujours inachevé des formes vivantes: l'histoire naturelle. L'historien des sciences est sans doute fondé à rapporter l'essor de la systématique moderne à l'esprit encyclopédique du XVIIIe siècle. Il n'empêche que les fins et les méthodes de la systématique (ou, comme l'on dit maintenant, de la taxinomie), et par conséquent la portée théorique et pratique de la nomenclature, n'ont rien perdu de leur actualité. Depuis une dizaine d'années, des ethnologues et des philosophes ont contribué au réveil d'un certain intérêt pour la taxinomie et son mode d'expression symbolique, la nomenclature [1]. On peut estimer, cependant, que celle-ci demande à être envisagée en priorité comme un *système de signes*, et ce sont quelques-unes des propriétés *sémiotiques* de ce système que l'on se propose d'analyser ici.

A la fois monument et instrument de la catégorisation du réel par la pensée, la nomenclature doit son originalité à la conjonction, sans doute unique, d'un certain nombre de caractères externes qu'il convient

[1] On a surtout en vue ici les ouvrages de Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, 1962, et de Michel Foucault, *Les Mots et les choses*, Paris, 1966. Voir aussi François Dagognet, *Le Catalogue de la vie*, Paris, 1970.

maintenant d'énumérer. Et d'abord, ses *dimensions* : on évalue à quelque deux millions (dont un million pour les insectes et 400.000 pour les végétaux) le nombre des espèces vivantes scientifiquement connues, donc pourvues d'une dénomination «savante». Son *ouverture* : elle est apte à nommer les nouvelles espèces, actuelles ou éteintes, que la science ne cesse de recenser. Son *universalité* : elle embrasse la faune et la flore du monde entier, et transcende les désignations vernaculaires éventuellement attestées dans les langues naturelles géographiquement coextensives à une faune ou à une flore particulière. Sa constitution *artificielle* : elle puise dans le fonds gréco-latin un ensemble de désignations qu'elle réutilise avec une grande liberté, et elle se forge des «néologismes» à partir d'éléments gréco-latins plus ou moins correctement assemblés, ou à partir de noms propres, ou encore par pure invention verbale, en affublant ces diverses formations de désinences latines. Sa valeur *officielle* et son autorité *internationale* : la nomenclature prescrit, à l'usage des spécialistes de toute nationalité et quelle que soit leur langue de travail, le nom «correct» de chaque espèce; elle est un code dans les deux sens du mot. Le cachet *personnel* empreint sur les termes qu'elle contient : chaque dénomination est choisie ou créée par *un* naturaliste, qui est normalement le descripteur de la forme nouvelle et dont le nom demeure attaché à la désignation de cette forme. Sa référence *chronologique* : chaque dénomination est datée par l'indication de l'année où a été publiée la description qui lui correspond. Enfin, sa *stabilité*, que garantit la «loi de priorité» : une espèce doit, en principe, conserver le nom sous lequel elle a été le plus anciennement désignée en conformité des règles du code.

Passant maintenant à l'examen des caractères internes de ce système, nous constatons d'abord que l'objet concret de la description ne peut pas y être désigné au moyen d'un terme unique, mais seulement au moyen d'un syntagme (minimal) à deux termes, consistant en la séquence d'un «nom de genre» /G/ et d'un «nom d'espèce» /s/. Formellement, /G/ est un substantif au nominatif singulier; /s/ peut être un adjectif en accord avec /G/, ou un substantif au génitif, complément de /G/, ou encore un substantif au nominatif, en apposition à /G/. Nom commun ou nom propre (ou dérivé d'un nom propre), simple ou composé, traditionnel ou fabriqué (et dépourvu, éventuellement, de toute «étymologie»), /G/ est de nature très variée, et son contenu, dans la mesure où il peut être explicité, susceptible d'entrer dans des catégories sémantiques fort diverses. Il en va autrement pour /s/, dont le contenu, généralement explicite, a souvent une valeur descriptive

(couleur, forme, aspect du tout ou d'une partie de l'objet), géographique (localisation de l'espèce), biologique (comportement, biotope, hôte habituel de l'espèce), commémorative (nom du premier récolteur de l'espèce), ou simplement dédicatoire. Or la pratique de la nomenclature, lorsqu'on s'exerce à identifier des animaux ou des plantes, enseigne que le contenu de /s/ importe peu et n'est, le plus souvent, d'aucune utilité. Même quand il a valeur descriptive, /s/ énonce rarement le caractère qu'il convient de retenir pour une identification correcte, et son signifié pourrait parfois s'appliquer avec autant, sinon plus de pertinence à telle ou telle espèce voisine de celle qu'il désigne. En outre, il est clair que /s/ n'apporte aucune spécification sémantique à /G/ quand il consiste en une simple répétition de ce dernier. On doit conclure de là que la fonction essentielle de /s/ n'est pas *sémantique*, mais *distinctive*. Ce terme est d'abord un discriminateur, qui s'oppose à tous les autres termes formant syntagme avec un même /G/; et, dans le cas d'un genre unispécifique, il s'oppose à zéro, ou du moins à un zéro provisoire.

Nous aurons à revenir sur la fonction ainsi reconnue à /s/, mais il convient d'indiquer, sans plus tarder, qu'elle résulte du modèle logique qui informe la systématique tout entière. En effet, quel que soit son niveau, une unité taxinomique (ou *taxon*) se définit nécessairement comme membre d'une classe du niveau immédiatement supérieur : ainsi l'espèce est un membre de la classe constituée par le Genre; à son tour, le Genre est un membre de la Tribu /T/, celle-ci est un membre de la Famille /F/, et ainsi de suite pour l'Ordre /O/, la Classe /C/ et l'Embranchement /E/. En sens inverse, l'espèce peut être elle-même envisagée comme une classe de sous-espèces, la sous-espèce comme une classe de variétés, etc. Il existe en outre des classes intermédiaires : Sous-Genre, Sous-Famille /SbF/, Super-Famille /SpF/, Sous-Ordre /SbO/, Super-Ordre /SpO/, etc. — A propos d'un type de classification applicable aux langues, et qu'il rapproche à juste titre de celle qu'instaure l'histoire naturelle, M. Benveniste a analysé en détail ce rapport d'emboîtement successif entre des classes disposées hiérarchiquement, et il a montré que «leur ordonnance est commandée par leur extension et leur compréhension respectives», qui «varient toujours en raison inverse»[2]. Il n'y a donc pas lieu d'insister ici sur les divers caractères logiques attachés à cette disposition, sinon pour rappeler que «chaque membre individuel [de notre point de vue,

[2] Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, 1966, 115-116.

chaque objet concret : espèce, sous-espèce ou variété] fait partie de l'ensemble des classes hiérarchiques et appartient à chacune d'elles à un niveau différent»[3]. En revanche, il importe de noter que cet agencement imprime à la nomenclature certaines propriétés sémiotiques particulières :

1. L'énonciation d'un nom d'espèce sous la forme /G s/ implique celle de toutes les classes hiérarchiques successives où entre /G/, normalement appréhendées dans l'ordre ascendant, ou universalisant : /T, F, O, C, E/, pour nous en tenir aux grandes divisions. Dans la pratique courante du naturaliste, cette séquence demeure totalement ou partiellement «silencieuse»; mais la série de ces classes, ainsi ordonnées selon un axe vertical, n'en constitue pas moins le contexte taxinomique *nécessaire* de /G s/. D'autre part, l'énumération des espèces telles que /G s'/, /G s''/, etc., appartenant au même genre (au même paradigme, ou au même plan horizontal) que /G s/, en constitue le contexte taxinomique *contingent*.

2. Dans le syntagme /G s/, /G/ fonctionne comme un terme *libre*, et /s/ comme un terme *conjoint*. Il est clair, en effet, que /s/, non précédé de /G/, ne peut rien désigner et ne produit aucun sens. Mais /G/, non suivi de /s/, s'il ne suffit à désigner aucun objet particulier, conserve cependant un sens; il renvoie à une abstraction : l'ensemble des caractères communs aux espèces qu'il contient.

3. Dans le champ entier de la nomenclature, un /s/ déterminé a une *latitude de récurrence illimitée* : il est, en principe, utilisable après autant de /G/ différents qu'on voudra. Au contraire, la latitude de récurrence d'un /G/ déterminé est strictement *limitée* aux différents /s/ qu'il inclut. Cela signifie que, *à son niveau*, /G/ est astreint à la condition de *non-récurrence*.

4. Il en va de même pour les désignations des classes supragénériques, qui ne sont rien d'autre que des groupements de genres hiérarchisés. Formellement, ces désignations se présentent comme des substantifs au nominatif pluriel. Celles des niveaux inférieurs (/T, SbF, F, SpF/) sont dérivées d'un /G/ caractéristique du groupe envisagé, à l'aide d'un suffixe qui fonctionne comme *indice de niveau* : par exemple, et respectivement, *-ini*, *-itae* (ou *-inae*), *-idae*, *-oidea*. Celles des niveaux supérieurs (/SbO, O, SpO, C, E/), de formation hétérogène, ne seront pas examinées ici.

Il apparaît donc que les noms de genre occupent, dans la nomenclature, une position centrale. Termes libres, astreints à la condition de non-récurrence, utilisés comme bases de dérivation pour désigner des classes de niveau supérieur, ce sont eux qui requièrent du naturaliste le plus de rigueur et d'ingéniosité en matière de nomination. Ce sont eux aussi qui ont été le plus souvent remis en cause par les systématiciens, et il vaut la peine de chercher à comprendre pourquoi.

[3] *Ibid.*, p. 116.

La taxinomie recourt à une méthode dont le principe est simple, mais l'application fort délicate. Classer, c'est, d'une part, rapprocher des objets qui se ressemblent, d'autre part, séparer des objets qui diffèrent. L'objet concret (le *taxon* terminal) est donc défini simultanément par un faisceau d'identités indiquant des *solidarités* et par un certain nombre de traits distinctifs marquant des *oppositions*. Si, pour simplifier, on s'en tient au cas fréquent où un *taxon* terminal est désigné exhaustivement par /G s/, on voit que les fonctions respectives de /G/ et de /s/ ne sont pas les mêmes. Alors que la seule fonction de /s/ est d'exprimer des oppositions à l'intérieur de la classe /G/, celle de /G/ est bivalente. D'une part, ce terme exprime des solidarités entre les diverses espèces qu'il inclut; d'autre part, il implique des oppositions à l'intérieur de la classe de niveau supérieur (/T/ ou /F/) qui le contient. La taxinomie doit donc résoudre simultanément un double problème de groupement (rattacher plusieurs espèces à un même genre) et de division (partager une série d'espèces entre plusieurs genres). Ce problème se posant à un niveau supérieur à celui de l'espèce et concernant essentiellement le genre, il en résulte que la définition taxinomique de /s/, qui n'exprime que des oppositions, ne comporte pas d'arbitraire, tandis que celle de /G/, qui exprime à la fois des solidarités et des oppositions, est toujours sujette à l'arbitraire.

Cette situation se reflète au plan même des signes, et l'on peut, sans jouer sur les mots, avancer que, dans le syntagme /G s/, /G/ est, au sens saussurien du terme, *absolument arbitraire*, tandis que /s/ introduit une part de motivation dans la désignation, dont l'ensemble apparaît ainsi comme *relativement motivé*. C'est bien, d'ailleurs, ce qui ressort de l'existence même d'un paradigme tel que /G s/, /G s'/, /G s''/, etc. Dès lors, si l'on envisage la nomenclature comme entreprise de dénomination et si l'on tient compte du nombre immense des objets concrets qu'elle a eus et qu'elle aura encore à nommer, on comprend que son binominalisme fondamental répond aussi à une nécessité *économique*, puisque les latitudes de récurrence de /s/ et la motivation relative que ce terme apporte à la désignation réduisent considérablement le *coût* entraîné par la non-récurrence et l'arbitraire absolu de /G/.

Le systématicien ne manquerait pas, il est vrai, de faire observer que le principe d'économie ici invoqué semble souvent mis en échec par ce fléau de l'histoire naturelle qu'est la «synonymie». On entend par là le fait, extrêmement fréquent, qu'à une même espèce ont été assignés, séparément et successivement, plusieurs /s/, ou plusieurs /G/, ou même plusieurs /G s/ différents. Cette prolifération de noms présente, bien entendu, de graves inconvénients : elle surcharge inutilement la mémoire du naturaliste et constitue pour lui une source constante de confusions. Au demeurant, et quelles qu'en soient les causes particulières, la synonymie apparaît comme une conséquence inévitable du processus diachronique qui caractérise le développement parallèle et la configuration réciproque de la taxinomie et de la nomenclature. Cette dernière n'est pas l'œuvre d'un nomenclateur unique et omniscient qui aurait appliqué après coup un code idéalement cohérent aux unités d'une taxinomie complète et définitive, identifiées antérieurement à toute désignation. Elle s'est édifiée d'abord par grandes strates superposées, puis par accrétion constante d'éléments hétérogènes, et elle porte les traces d'incertitudes, de retouches et de préférences subjectives de toute sorte. Certes, la loi de priorité, judicieusement appliquée, permet d'élaguer la nomenclature des désignations superflues qui l'encombrent, mais c'est encore en donnant le pas à la *diachronie* sur la *synchronie*, donc, d'une certaine manière, à la *contingence* sur le *système*.

Peut-être se demandera-t-on, alors, si le modèle offert par les mots des langues naturelles est celui qui convient le mieux à l'encodage des unités de la taxinomie, et si, par exemple, des signes de type «mécanographique»[4] ne permettraient pas d'instaurer un code infiniment plus économique et totalement exempt des ambiguïtés de la synonymie. Mais il suffit de considérer les conditions réelles de son emploi pour apercevoir au moins deux raisons au maintien de la nomenclature traditionnelle. D'abord, une raison psychologique : des désignations de caractère linguistique ont, pour le naturaliste, une vertu mnémotechnique irremplaçable. Ensuite, une raison d'ordre épistémologique, qui est décisive. Dans un code de type mécanographique, le signifiant d'un *taxon* quelconque devrait être agencé en unités signifiantes minima, au moyen desquelles le signifié global ne pourrait être analysé que de deux façons : ou par référence à un nombre déterminé de traits

[4] Cf. Georges Mounin, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, 1963, 113-124.

distinctifs choisis une fois pour toutes; ou par référence à une position présumée immuable dans un champ taxinomique présumé complet et définitif. Or la nature et le nombre des critères servant à définir les *taxa* ont varié considérablement au cours de l'histoire de la systématique; et celle-ci n'a cessé de se restructurer, non seulement pour incorporer une masse croissante de faits nouveaux, mais aussi parce que l'histoire naturelle, comme toute science, perfectionne continuellement sa théorie et ses méthodes. Il est donc indispensable que la désignation des *taxa*, et surtout celle des espèces, ne soit pas remise en cause chaque fois que leur définition ou leur classification doit être remaniée. La stabilité des signes suppose l'autonomie des signifiants par rapport au système logique qui les met en œuvre, et le recours à des signes arbitraires de nature linguistique permet seul de satisfaire à cette condition.

C'est sans doute pour n'être pas entrés dans des considérations de cet ordre que certains linguistes ont pu être tentés d'assimiler les termes de la nomenclature à des *noms propres*. Ainsi, Gardiner prétend fonder l'analogie qu'il découvre entre ces deux types d'appellation sur la propriété qu'ils auraient en commun d'être *non signifiants*[5]. Pour peu que l'on consente à poser le problème de la nomenclature sur le terrain qui est le sien, cette thèse apparaît comme irrecevable. Observons, en effet, qu'un nom «savant» de la zoologie ou de la botanique n'est dépourvu de signification que pour le profane — à qui, justement, il n'est pas destiné. Pour le naturaliste, il est éminemment *signifiant*, et il l'est à deux points de vue, qu'il convient de distinguer.

En premier lieu, un nom d'espèce sert de *désignation* à un «type», c'est-à-dire à l'individu, en principe unique et déposé dans un musée, qui a servi de modèle à la description originale de cette espèce. Document d'archives, ce type est le référend privilégié de la désignation, et c'est par comparaison avec lui que d'autres exemplaires seront reconnus appartenir à la même espèce et recevront le même nom. Mais l'unicité du type ne saurait conférer à son nom le caractère de nom propre, car ce nom ne lui a été attribué qu'en vue de désigner une classe d'individus. Ces individus homonymes ne sont donc en rien comparables à certains chiens appelés «Fido», dont on a remarqué avec humour qu'ils n'ont en commun aucune propriété spéciale de

[5] D'après Cl. Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. 268. On trouvera, *ibid.*, p. 266 sq., les références à Bröndal, Gardiner et Vendryes, dont les opinions sont discutées d'un point de vue différent du nôtre. Voir aussi M. Foucault, *op. cit.*, 150-151.

«fidoïté»[6]. Il est clair, au contraire, que les exemplaires d'une même espèce ont en commun tout un ensemble de caractères objectifs : ceux-là, précisément, qui fondent leur identité taxinomique.

En second lieu — et ceci est autrement important — un nom d'espèce a un *sens*, du fait que, à travers le système de la nomenclature, il porte expressément référence au système entier de la taxinomie. Le signifié de /G s/ ne «passe» pas par la valeur sémantique (en supposant qu'ils en aient une) des deux «mots» qui le constituent. Ce signifié n'est rien d'autre que celui d'une unité d'un système, et il peut être défini implicitement par la position taxinomique de cette unité, ou explicitement par l'énumération exhaustive des traits qui, de proche en proche, l'opposent à toutes les autres formes vivantes scientifiquement connues. Or, comme nous l'avons vu, la série totale des traits nécessaires et suffisants pour identifier chacune de ces formes est distribuée verticalement entre des classes hiérarchisées, à chacune desquelles correspond une unité taxinomique d'un niveau déterminé. Dès lors, le *sens* d'un terme de la nomenclature, quel que soit, de la variété à l'embranchement, le niveau de l'unité qu'il désigne, peut se définir par «sa capacité d'intégrer une unité de niveau supérieur»[7].

Certes, en appliquant aux unités d'un système *logique* une définition du sens où celui-ci est clairement posé comme propriété fondamentale des unités *linguistiques*, on se gardera d'oublier que la nomenclature n'est pas une langue, mais tout au plus un lexique technique organisé de façon très particulière, et que les unités linguistiques, de par leur nature et leur fonctionnement, sont d'un autre ordre et présentent une autre complexité que les désignations de la taxinomie. Cependant, en constatant qu'une même formule est susceptible de rendre compte du processus de signification dans le langage et dans une construction artificielle comme la nomenclature, nous saisissons assurément mieux qu'une analogie superficielle entre les deux systèmes. Ce que nous atteignons ainsi, c'est le principe même en vertu duquel, selon l'observation profonde de M. Michel Foucault, «la théorie de l'histoire naturelle n'est pas dissociable de celle du langage» : «une disposition fondamentale du savoir qui ordonne la connaissance des êtres à la possibilité de les représenter dans un système de noms»[8]. En définitive, si cette possibilité se réalise aussi complètement dans la nomenclature linnéenne, c'est que — pour calquer une

[6] Cf. Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, 1963, p. 178.
[7] É. Benveniste, *op. cit.*, p. 127.
[8] M. Foucault, *op. cit.*, p. 170.

remarque du savant que nous honorons aujourd'hui — nous pouvons tout *nommer*, et nous pouvons le *nommer* comme nous voulons[9].

271, rue St. Denis
75002 Paris
Claude GOUFFÉ

[9] Cf. É. Benveniste, *op. cit.*, p. 63 : «Nous pouvons tout dire, et nous pouvons le dire comme nous voulons».

Alexandre GRAUR

LE SORT DES IMPARISYLLABIQUES LATINS

Les substantifs latins se sont-ils conservés en roman sous la forme de l'accusatif, ou bien sous celle de l'ablatif? Les avis ont été de tout temps partagés. On soutient aussi que parfois c'est le nominatif qui a été gardé [1].

Bengt Löfstedt note que, dans les textes qu'il a étudiés, les substantifs neutres du latin présentent l'accusatif à la place de l'ablatif attendu, par exemple ont peut rencontrer des formules comme *de crīmen*, *cum nutrīmen*, *ex ipsō pignus* etc. [2]. Il s'agit uniquement de substantifs imparisyllabiques qui changent d'accent au cours de la flexion. Le même auteur ajoute que Mørland a trouvé chez Oribasius l'accusatif à la place de l'ablatif, même sans qu'il y ait variation d'accentuation.

Le sujet a été abordé du point de vue du français : les imparisyllabiques latins y paraissent aujourd'hui soit sous la forme du nominatif latin, soit sous celle des cas obliques. On a vu, dans les formes brèves, des traces du vocatif, ou bien la preuve que les noms d'agent étaient plus fréquemment employés au nominatif qu'à l'accusatif. Le sujet a été repris récemment par Nicol Spence [3], qui pense que la forme la plus souvent employée s'est imposée au dépens de l'autre, ensuite par W. Mańczak, qui part de l'idée que les mots fréquemment employés ont la tendance à s'abréger [4].

Du point de vue du roumain, le problème se pose pour le rapport entre le singulier et le pluriel : on a signalé un très grand nombre de noms dont la forme du singulier a été influencée par celle du pluriel, parce que cette dernière était plus souvent utilisée [5].

[1] Pour un historique de la question, voir A. P. Orbán, «Die Frage der Akkusativ- oder Nominativform sing. als Herkunft der romanischen Substantive und die sächlichen Imparisyllaba der dritten Deklination», RRL 17 (1972), 521-529.

[2] Bengt Löfstedt, *Studien über die Sprache der langobardischen Gesetze*, Stockholm-Göteborg-Uppsala, 1961, 233-234.

[3] Nicol Spence, «La survivance en français moderne du nominatif latin», *Actes du Xe Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes*, Paris, 1965, 231-242.

[4] W. Mańczak, «Survivance du nominatif singulier dans les langues romanes», *Revue Romane*, IV, 1, 1969, 51-60.

[5] J. Byck et A. Graur, «De l'influence du pluriel sur le singulier des noms en roumain», *Bulletin Linguistique*, I (1933), 14-57.

Un tout petit nombre de substantifs imparisyllabiques reste jusqu'à ce jour en roumain, la différence apparaissant entre le singulier et le pluriel (par exemple *om*, pl. *oameni*, de lat. *homō*, *hominēs*).

Maria Iliescu et Liliana Macarie affirment que, par analogie, les imparisyllabiques latins à accent fixe sur la racine ont reçu de bonne heure un nominatif du même type que les parisyllabiques (*mentis* à la place de *mens*), identique, par conséquent, au génitif. Du point de vue du roman, cela veut dire que c'est la forme des cas obliques qui s'est conservée. Par contre, les imparisyllabiques à accent mobile ont résisté à l'unification du nominatif et du génitif jusqu'à la phase romane. Bien qu'une tendance à confondre l'inanimé avec l'animé se fasse remarquer assez tôt, le neutre ne disparaît pas avant la phase romane; les neutres imparisyllabiques gardent la finale *-us* mieux que les masculins ne gardent la désinence *-um* à l'accusatif[6].

Maria Iliescu montre ailleurs que les substantifs masculins et féminins à accent mobile, surtout ceux du type de *gluttō*, *-ōnis*, et aussi les neutres en *-us*, *-oris* et les noms propres ont résisté le plus à la tendance d'unification. Ce sont exactement ces catégories qui présentent en roman le thème du nominatif et non pas celui de l'accusatif. Cela prouverait que les imparisyllabiques auraient gardé, eux aussi, le thème du nominatif et non celui de l'accusatif[7].

W. Mańczak soutient ensuite que le nominatif a succombé devant l'accusatif, puisque l'on trouve des représentants de *nepōtem*, *hominem*; un neutre comme *corpus*, ne présentant pas de différence entre le nominatif et l'accusatif, peut venir lui aussi du dernier de ces cas[8].

A.P. Orbán[9] reprend l'idée que l'origine des substantifs romans serait à chercher dans le nominatif latin autant que dans l'accusatif. Il examine donc tous les imparisyllabiques, pour voir si c'est le nominatif ou l'accusatif qui a été conservé en roman. Dans les noms en *-men*, *-minis*, il y aurait eu confusion entre *-n* et *-m-* et c'est pourquoi la forme brève aurait été conservée; les autres neutres imparisyllabiques auraient gardé la forme longue (mais les exemples sont contradictoires); les noms en *-us*, *-eris* ou *-oris* auraient passé au masculin, sous l'influence de la deuxième déclinaison; de même pour *cap(ut)*, ce qui expliquerait

[6] Maria Iliescu şi Liliana Macarie, «Schiţă de evoluţie a declinării în latina tîrzie», *Studii şi cercetări lingvistice*, 16 (1965), 469-498.

[7] Maria Iliescu, Stammen die romanischen Substantive lateinischen Ursprungs von der Akkusativform ab?», *RRL* 14 (1969), 477-479.

[8] W. Mańczak, «Les substantifs romans proviennent-ils du nominatif latin?», *Kwartalnik Neofilologiczny*, 18 (1971), 433-435.

[9] *Art. cit.*

aussi les formes comme roum. *corp*, *frig*, etc. (ce sont pourtant des neutres en roumain; et comment expliquer les pluriels en *-uri* < lat. *-ora*?; notons en passant que *corp* est un mot récent en roumain).

Maria Iliescu revient sur le sujet pour soutenir, une fois de plus, que c'est le nominatif qui est le cas représentatif[10].

L'idée que je veux défendre, c'est que les neutres se comportent d'une autre manière que les masculins et les féminins, ce qui prouverait d'un côté que le neutre était encore senti comme une catégorie à part, d'un autre côté que c'est l'accusatif qui s'est conservé, puisqu'au nominatif et à l'ablatif il n'y avait pas de différence entre le neutre et le masculin.

Pour le prouver, j'ai passé en revue l'inventaire entier des imparisyllabiques, tel qu'il est enregistré par Meyer-Lübke dans le REW. Bien entendu, on peut discuter sur telle ou telle étymologie et moi-même j'en ai repoussé quelques unes. Mais pour éviter le subjectivisme, j'ai accepté ici sans discussion à peu près tout ce qui se trouve dans le REW, étant convaincu d'une part que les divergeances ne peuvent porter que sur un nombre relativement réduit de faits, et comptant d'autre part ne tirer de conclusions que si je trouve entre les catégories discutées des différences tranchantes. Pour le roumain, là où le pluriel diffère du singulier, c'est le second que j'ai pris en considération. Pour le français, j'ai tenu compte en principe des deux formes, mais il est évident que leur existence n'affecte pas la grammaire des autres langues romanes. Enfin, je n'ai enregistré les adjectifs que lorsqu'ils ont été employés comme substantifs, puisqu'autrement la forme de l'animé et celle du neutre devaient en principe être employées toutes les deux.

Commençons par les neutres et voyons d'abord les nominatifs monosyllabiques. Il y en a 9 en tout et ils sont représentés en roman par des mots de deux syllabes. Nous devrions quand même partir du nominatif pour *cor* (pas de formes à *-d-*) et pour *iūs* «jus» (pas de formes à *-r-*). Notons encore que *uēr* est passé au féminin (thèmes en *-a*). Il semble qu'on ait ajouté une voyelle aux mots tels que it. *cuore*, *giuso*, parce qu'il n'y avait pas de modèle de nominatif terminé en consonne. Ceci jette une lumière sur les représentants de *fār*, *fel*, *mel* et *uās*, qui autrement passeraient sans discussion pour des représentants de la forme des cas obliques. D'autre part *fel* et *mel* sont devenus

[10] Maria Iliescu, «Les substantifs romans proviennent-ils du nominatif ou de l'accusatif latin?», *RRL* 18 (1973), 93-98.

féminins en plusieurs langues [11]. Il reste quand même *lac* et *pūs*, qui présentent la consonne caractéristique des cas obliques (*lact-*, *pūr-*); à propos de *lac*, il connaît depuis l'antiquité une variante masculine (voir aussi *lactes*, conservé en roman). J'admets, pour simplifier les choses, que ces 9 exemples contredisent tous mon idée (ils auraient été gardés sous la forme de l'ablatif).

Parmi les polysyllabes neutres sans déplacement de l'accent, les exemples sont plus nombreux. Commençons par les thèmes terminés en *-r-*. Comme mots en *-us*, *-eris* ou *-oris*, nous trouvons 17 exemples en tout, dont 14 conservent la forme du nominatif, 2 présentent les deux formes et 1 seul a la forme des cas obliques. Comme mots en *-ur*, il y a 4 exemples, dont un a la forme brève, deux ont une situation peu claire (*fulgur* et *guttur*), le quatrième présentant la forme longue. Comme mots en *-er* et en *-or*, il y a 5 exemples, dont 3 présentent les 2 formes (mais *cicer* a une variante masculine en latin déjà) et 2 ont la forme longue.

Parmi les mots terminés au nominatif en *-n*, je note d'abord ceux à suffixe *-mĕn*, *-mĭnis*: il y en a 45 exemples, dont 43 présentent la forme brève, 1 seul a les deux formes et il en reste 1 qui est ambigu (*sūmen*), n'étant attesté qu'en logoudorien. Il y a ensuite 4 mots en *-en*, *-ĭnis*, qui gardent la forme longue, mais trois d'entre eux sont discutables: *pollen* et *sanguen* ont en parallèle des formes en *-is*, masculins; pour *pecten*, notons que le roumain, qui a transformé en neutres quantité de masculins latins désignant des objets inanimés, a ici une forme masculine.

Les 7 mots en *-ma*, *-matis* sont tous de forme brève. Un mot isolé, *caput*, est aussi de forme brève.

Il y a enfin 2 neutres imparisyllabiques à accent mobile, qu'on pourrait à la rigueur interpréter comme représentant la forme des cas obliques: *animal* et *regimen*, hypothèse peu plausible à mon avis.

Il résulte que, en acceptant toutes les objections qu'on pourrait me faire, j'ai trouvé en tout 66 mots gardant la forme brève et 28 ayant la forme longue ou bien les deux formes.

Passons maintenant aux noms masculins et féminins. On trouve, comme nominatifs monosyllabiques, 55 exemples en tout, dont 54 offrent la forme longue, 1 seul mot semblant présenter la forme brève: *laus*. Je n'ai pas fait usage de *rōs* (voir *Bulletin Linguistique*, III, p. 51) et de *fūr*, devenu thème en *-o-*, qui auraient étayé ma thèse.

[11] Pour les changements de genre, on peut consulter R. de Dardel, *Recherches sur le genre roman des substantifs de la troisième déclinaison*, Genève, 1965.

A présent les polysyllabes à accent fixe. Comme thèmes en *-d-* on trouve 11 exemples, dont 9 de forme longue et 2 de forme brève.

Thèmes en *-t-*: 12 exemples en tout, dont 6 de forme longue, 3 de forme brève et 3 ayant les deux formes.

Thèmes en *-k-*: 42 exemples, dont 39 de forme longue, 1 de forme brève, ces derniers étant tous contestables: *ăĕr* et *martyr* seraient deux formes.

Thèmes en *-r-*: 17 exemples, dont 13 de forme longue et 4 de forme brève, ces derniers étant tous contestables: *ăĕr* et *martyr* seraient représentés par des mots de forme brève en roumain, mais l'étymologie n'en est rien moins qu'assurée; je ne réussis pas à comprendre pourquoi Meyer-Lübke a eu besoin de reconstruire les génitifs **fimoris* et **fundoris*, ses explications [12] ne me semblent pas du tout convaincantes. Mais, selon l'engagement que j'ai pris, j'ai maintenu les quatre mots. Je dois ajouter qu'aux représentants de *uultur* se sont mêlés ceux de *uulturius* et de *uultor*, ce qui diminue la force probante de l'exemple. Il va de soi que je n'ai pas tiré parti de *Venus*, puisqu'il n'a été conservé que sous la forme du génitif.

Thèmes en *-n-*: comme mots en *-āgō*, *-īgō*, *-ūgō*, 29 exemples, dont 27 de forme longue, 1 de forme brève et 1 ayant les deux formes; mots en *-tūdō*, *-tūdĭnis*, 7 exemples, tous de forme longue; mots en *-n-* de formations disparates, 13 exemples, dont 10 de forme longue, 1 de forme brève et 2 ayant les deux formes (notons que *pepō*, *-ĭnis* a une variante en *-ōnis*).

On trouve en tout, parmi les imparisyllabiques masculins et féminins à accent fixe, 111 mots de forme longue et 20 de forme brève. En y ajoutant les monosyllables, nous aurons en tout 165 formes longues contre 21 formes brèves.

Voyons maintenant les mots à accent mobile. Comme thèmes en *-d-*, nous trouvons 10 mots, dont 8 de forme longue et 2 de forme brève.

Parmi les thèmes en *-t-*, distinguons d'abord les noms à suffixe *-tās*, *-tātis*, dont nous trouvons 37 exemples de forme longue contre 2 de forme brève; parmi les autres mots en *-t-*, il y a 18 exemples de forme longue, 2 de forme brève et 1 des deux formes. Notons en passant que, parmi les participes présents qui font partie de ce groupe, tous ceux qui ont gardé la forme longue désignent des êtres animés, tandis que les deux qui gardent la forme brève (*adiacens* et **dextrans*,

[12] W. Meyer-Lübke, *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*, Heidelberg, 1920, p. 184.

qui est au moins formé comme un participe) désignent des inanimés. Pour *serpens* enfin, Meyer-Lübke lui-même pense qu'il y a eu, pendant l'antiquité déjà, un changement de déclinaison.

Pour les thèmes en *-k-*, nous trouvons des formations en *-āx*, *-ĕx*, *-ix*, *-ȳx*, 34 exemples en tout, dont 32 de forme longue et 2 de forme brève (il me semble curieux de constater qu'il s'agit de deux composés de *faciō* : *artifex* et *aurifex*).

Comme mots en *-n-* nous trouvons 107 masculins en *-(i)ō*, *-(i)ōnis*, dont 92 de forme longue, 7 des deux formes et 8 de forme brève. Parmi ces derniers, **coquistrō*, qui ne figure qu'en français, est moins concluant. Bon nombre de mots de forme brève sont des onomatopées ou, en tout cas, des mots expressifs, ce qui veut dire qu'ils sont peu dignes de confiance (notons encore que *gurgulio* n'est représenté que par roum. *gurgui*, étymologie qui n'inspire aucune confiance). J'ai éliminé *longaĭ* et *butiō*, qui ne sont pas du tout clairs. Enfin, j'ai inséré ici *Pantaleōn*, bien qu'il ait le nominatif en *-ōn*. J'ai compté ensuite 71 féminins en *-iō*, *-iōnis*, tous de forme longue, ce qui donne, pour les mots en *-n-*, 163 formes longues contre 15 brèves.

Parmi les mots en *-r-*, j'ai distingué d'abord ceux à suffixe *-or*, *-ōris*, dont j'ai trouvé 43 exemples, tous de forme longue (j'ai éliminé *fluōres*, qui n'a été hérité que sous la forme du pluriel); ensuite ceux à suffixe *-tor*, *-tōris* ou *-sor*, *-sōris*, 48 exemples en tout, dont 41 de forme longue, 2 de forme brève et 5 ayant les deux formes (parmi ces derniers, *antecessor*, *cantor* et *pictor* ne présentent la forme brève qu'en français). Quelques mots en *-er*, *-or*, *-yr*, dont 2 de forme longue (parmi lesquels *senior*, qui ne figure que comme substantif), 1 de forme brève et 4 ayant les deux formes. Parmi ceux-ci, notons *mulier*, que Meyer-Lübke a considéré comme de forme longue, mais l'it. *moglie* s'y oppose, et *mormȳr*, qui présente en roman l'accent sur l'initiale, bien qu'en latin *y* était long.

Enfin, 2 mots en *-p-*, de forme longue.

Cela fait en tout pour les imparisyllabiques à accent mobile, 346 formes longues contre 36 formes brèves. Je pense que ces chiffres pourront emporter la conviction. Quand même quelques remarques sont encore nécessaires. Meyer-Lübke ne tient presque jamais compte du fait que certains dérivés ont pu être formés ou même reformés en roman; parfois il reconstruit une forme latine sur la foi d'un seul dérivé roman, dont le thème et le suffixe sont encore présents dans l'esprit des locuteurs. Il y a toutes chances pour qu'un lat. **rāpātiō*, par exemple, reconstruit sur la foi d'un seul mot roumain (peu clair, du reste), n'ait jamais existé. Ceci pose le problème de la solidarité des mots formés à l'aide d'un même suffixe, ce qui, je l'avoue, est de nature à affaiblir quelque peu la valeur de ma démonstration. On peut remarquer que les mots isolés présentent bien plus d'exceptions que ceux qui sont formés à l'aide d'un suffixe vigoureux. Malgré tout, je pense que le nombre relativement restreint des exemples qui contredisent mon idée parle en ma faveur.

12, bd. A. Ipătescu Alexandre GRAUR
Bucarest 22 (Roumanie)

Claude HAGÈGE

LA PONCTUATION DANS CERTAINES LANGUES DE L'ORALITÉ

L'européocentrisme, inconscient ou voulu, de plusieurs générations de linguistes qui nous ont laissé des descriptions de langues exotiques a longtemps eu, pour un de ses thèmes de prédilection, celui de «l'absence d'écriture». Dans le cas particulier des langues africaines, ce n'est qu'à une époque relativement récente qu'on s'est avisé, en France, grâce, entre autres choses, aux efforts de Maurice Houis, de renoncer à cette présentation privative et orientée des réalités. Les africanistes paraissent éviter de plus en plus, quand ils ont une information suffisamment large, de parler de langues «sans tradition écrite» ou «sans écriture».

Or une des caractéristiques du code écrit est l'ensemble des signes de ponctuation. Ces signes, même si on lui en explique la fonction au sein d'un système dont il faut déjà apercevoir la finalité, peuvent difficilement représenter quelque chose pour l'imagination d'un vieux conteur africain transmettant aux plus jeunes, après l'avoir reçu de ses pères, un ensemble de traditions, de récits, de proverbes, etc. qui obéissent à leurs propres règles d'organisation d'un tout en paragraphes de discours, de paragraphes en séquences, de séquences en énoncés, d'énoncés en parties plus courtes. De même, on ne peut, dans les langues africaines de l'oralité, à moins qu'elles n'aient recours à l'emprunt, traduire que par de lointains équivalents certaines expressions dont l'existence dans beaucoup de langues à tradition écrite révèle l'intégration profonde, dans la parole, des représentations liées à la figuration graphique, soit qu'elles utilisent les noms des signes de ponctuation en un sens figuré, soit qu'elles évoquent la technique même d'écrire. En français, par exemple on a «un point, c'est tout», «point à la ligne», «mettre un point final», «entre gros guillemets», «soit dit par parenthèse», «la virgule qui change tout», «cela reste un point d'interrogation», «tirer un trait», «mettre une croix sur», «passer l'éponge», «éponger», «effacer», etc. Dans beaucoup de langues de l'oralité, on trouve des verbes qui paraissent correspondre à «écrire» et «lire», mais ils sont généralement donnés par des informateurs jeunes et scolarisés, auxquels leur contact avec

d'autres langues parlées par leurs camarades d'études ne permet pas toujours de discerner les influences extérieures (par exemple, en pays islamisé, les emprunts de vocabulaire culturel et religieux aux langues qui ont servi de véhicule à l'Islam). Dans d'autres cas, les équivalents de «lire» et «écrire» que l'on trouve évoquent en fait des réalités fort différentes de celles que recouvrent ces termes dans les langues à tradition écrite, par exemple la pratique de la divination par bâtonnets.

Mais cette difficulté de traduction n'est qu'un cas particulier d'un problème plus général, qui est celui de la recherche d'homologues de sens entre deux langues reflétant des fonds socio-culturels différents. Les langues africaines de l'oralité ne peuvent, évidemment, avoir de vocabulaire lié aux pratiques d'écriture et aux noms des signes de ponctuation, et parler ici de carence ne peut être qu'une attitude de traducteur prenant pour référence implicite la langue de départ, et non une attitude de descriptiviste. Inversement, ce ne serait qu'au nom d'un postulat africanocentriste que l'on pourrait «reprocher» au français de ne pas avoir un lexique aussi riche que celui du kanembou pour tout ce qui concerne les camélidés, ou que celui des parlers bororo pour les bovidés, ou que ceux des langues du nord du Cameroun pour les nombreuses variétés de mil. Mais dans le cas des signes de ponctuation, ce n'est pas parce que les langues de l'oralité n'ont pas de termes qui leur correspondent qu'elles ne connaissent pas la ponctuation orale. Spécifiant le sens du mot «ponctuation» par cette qualification d'«orale», nous voulons désigner par là l'ensemble des faits phoniques et morphologiques qui marquent les articulations du discours en unités de différentes dimensions. Il serait, évidemment, absurde d'imaginer que les langues à tradition écrite, sous prétexte qu'elles s'écrivent, n'ont pas de ponctuation orale. Les langues se sont uniquement parlées avant d'être également écrites, l'écriture est une invention et non une donnée première, et même s'il existe une influence de l'écriture sur le développement de ces langues à différents niveaux (l'étude systématique de cette influence selon les langues, de ses limites et de son importance dans les diverses parties d'une même société restant encore à faire), il est clair que les langues ont toutes mis en œuvre, en indépendance complète par rapport à l'écriture, de nombreux moyens de ponctuation orale et que la partie de leurs usagers, souvent considérable, qui ne sait pas lire, n'est nullement privée de ces moyens. Les faits d'intonation, avec leurs très nombreuses variétés, les chutes plus ou moins fortes de la voix selon l'importance de la pause, et d'autres phénomènes encore semblent

être d'un usage universel. Pour ne citer que des exemples d'utilisation syntaxique, c'est-à-dire de faits phoniques servant à marquer l'articulation des fonctions au sein de l'énoncé, on peut mentionner l'usage de la pause en iranien (où elle peut être une marque du sujet), et en russe (où elle peut être une marque de succession de nominaux, s'opposant à l'absence de marque dans le cas de l'énoncé à prédicat nominal), ou encore l'usage de l'intonation en hongrois.

Dans les langues de l'oralité, l'utilisation des outils de ponctuation n'est pas nécessairement plus régulière ni plus fréquente que dans les autres puisqu'aussi bien, toutes les langues du monde sont, au même titre, des codes oraux. On ne peut évidemment pas dire non plus que les langues de l'oralité aient développé tout particulièrement ces outils «pour compenser l'absence d'écriture», ce qui serait une conception radicalement téléologique et européocentriste des faits, et qui, de surcroît, supposant chez tous les usagers une conscience du «manque d'écriture» vis-à-vis duquel ils se définiraient, est une aberration totale. Peut-être la récurrence des outils de ponctuation dans certaines langues de l'oralité ne nous a-t-elle frappé que parce que nous en avons étudié les aspects à des fins de description. Dans les langues à tradition écrite, on pourrait découvrir des faits aussi frappants[1]. Quoi qu'il en soit des caractéristiques de chaque langue et des motifs des réactions du linguiste, il est intéressant de constater que certaines langues de l'oralité font, des instruments qui marquent les articulations du discours, un usage dont l'importance s'étend aux traits des phonèmes et à la structure des lexèmes, ces traits et cette structure pouvant avoir une fonction démarcative ou expressive précise. Examinons-en quelques exemples, en les rangeant en faits phoniques et faits morphologiques.

I. Faits phoniques

Parmi un ensemble sans doute plus grand qu'on ne l'imagine, nous retiendrons deux types : les réalisations tonales de pause d'une part, la rupture d'harmonie vocalique d'autre part.

1. *Réalisations tonales de pause*

Tout linguiste qui entreprend une enquête sur une langue à tons peut avoir l'occasion de découvrir qu'il faut prendre garde aux réalisa-

[1] Un exemple célèbre, que nous rappelle Djafar Moïnfar, est celui de la cantilation et récitation coranique, et de l'arabe «littéraire parlé» où les marques de flexion disparaissent à la pause, autorisant même, en cette seule position, des syllabes fermées longues.

tions tonales qui se perçoivent à la pause. Avant d'y voir autre chose ou plus que des réalisations et de leur donner un statut phonologique (étant entendu qu'on suit provisoirement la tendance réductrice qui fait oublier à beaucoup de linguistes que *phonologique* ne signifie pas uniquement *distinctif*), il doit s'assurer qu'elles ne sont pas conditionnées. Or l'occasion de ce conditionnement est fréquemment la pause elle-même, après le segment final d'énoncé, ou final de séquence présentée par le locuteur comme un tout sur lequel, en fonction du sens qu'il veut transmettre, il entend marquer un arrêt, que cette séquence coïncide ou non avec un énoncé entier. Il peut s'agir d'un cas particulier de «fin d'énoncé», la pause qui caractérise nécessairement l'activité métalinguistique de citation des mots isolés. Cette activité est celle-là même à laquelle l'enquêteur invite son ou ses informateurs lorsqu'il pratique l'enquête. De nombreux mots isolés auront donc un profil tonal que l'on pourrait prendre pour distinctif. C'est le cas en guidar, langue du groupe tchadique, parlée au nord du Cameroun, entre Maroua et Figuil, avec quelques prolongements au Tchad entre la frontière et le lac de Léré [2]. En guidar, tous les tons hauts devant pause sont réalisés avec une légère modulation descendante, dont le dernier point se situe au niveau d'un ton moyen phonétique (la langue ne connaît que deux tonèmes ponctuels, haut et bas, en plus des tonèmes mélodiques). Cette réalisation s'entend aussi pour les mots isolés donnés par l'informateur. Il faut la considérer comme une ponctuation, ici un signe d'arrêt sur une unité minimale que l'on cite, et dans un énoncé un signe de fin d'énoncé ou de fin de séquence, la séquence n'ayant d'autre statut et d'autres limites que ceux que le locuteur lui fixe.

Des phénomènes voisins s'observent dans d'autres langues. Ainsi, en lango, langue nilotique (?) de l'Ouganda, devant la pause, un ton phonologiquement bas est toujours réalisé comme un ton mélodique haut-bas s'il suit un ton haut. Maddieson et al. [3] en donnent de nombreux exemples, comme /*kúlù*/ «rivière» ou /*bómà*/ «ville», toujours réalisés, respectivement, [*kúlǔ*] et [*bómâ*] à la pause. Les auteurs considèrent la chute finale comme une succession haut syllabique — bas non syllabique, sans fournir de preuves convaincantes de la validité de ce traitement. Quoi qu'il en soit, il faut noter que c'est bien, ici, la pause qui conditionne cette réalisation, et qui est révélée par elle, alors que dans d'autres langues, le même phénomène extérieur est attesté ailleurs qu'à la pause, le conditionnement étant alors constitué par le ton haut précédent, comme en mbaï de Moïssala (Tchad) : dans cette langue, le ton bas d'un monosyllabe est réalisé haut-bas quand un ton haut affecte la dernière syllabe du mot qui le précède [4]. On peut encore citer le cas du moundang, langue du groupe Adamaoua de la famille Niger-Congo dans la classification, provisoirement adoptée, de Greenberg : en moundang, tout ton haut final d'énoncé est, quel que soit le ton précédent, réalisé sur un registre intermédiaire entre ceux du haut et du moyen, tous deux phonologiques [5]. Enfin, mentionnons le mbum qui, d'une part, se sert de la pause pour distinguer l'expansion antéposée d'un nominal centre de syntagme nominal d'apposition par rapport à la succession des éléments constituant un syntagme nominal déterminatif simple, d'autre part présente, comme en moundang, une réalisation moyenne du ton haut de toute voyelle finale d'énoncé. Le ton moyen n'a pas, dans cette langue, le statut phonologique qu'il possède en moundang : «On est alors devant un cas de perte d'un trait pertinent d'un niveau (le phonème) au bénéfice d'une fonction pertinente (ou démarcative, si l'on considère que l'indication de fin de phrase ne fait pas partie du sens de l'énoncé) à un autre niveau» [6].

[2] Nous avons recueilli les matériaux concernant le guidar au cours d'un séjour à Lam (Cameroun), en septembre-octobre 1973, dans le cadre de l'E.R. 74 du Centre National de la Recherche Scientifique.

[3] Ian Maddieson, Tim Shopen and Jenny Okello, «Lango tonology, suprasegmentality and paradigms», communication présentée à la *Fourth African Linguistics Conference*, Queens College, City University of New York, avril 1973.

2. *Rupture d'harmonie vocalique*

Dans la mesure où l'harmonie vocalique ne s'entend que d'ensembles comme des énoncés, des séquences ou des syntagmes ou synthèmes, qui, chacun à son niveau, sont complexes (c'est-à-dire constitués de plusieurs éléments, par exemple, dans le dernier cas, de plusieurs syllabes), un arrêt, dans l'émission vocale, intervenant au sein d'un de ces ensembles peut, en disjoignant les éléments, constituer un obstacle à l'assimilation, qu'elle soit de degrés d'aperture, de points d'articulation ou d'autres traits. La rupture d'harmonie vocalique en un point du discours, dans une langue où cette harmonie est une caractéristique régulière, peut donc être un signe, à expression

[4] Cf. communication de J.P. Caprile sur le mbaï à la séance du 09-01-1970 de l'E.R. 74 du C.N.R.S., *Rapport scientifique de l'E.R. 74*.

[5] Nous avons recueilli les matériaux concernant le moundang au cours de trois séjours à Léré (Tchad), effectués en 1970, 1971 et 1973 dans le cadre de l'E.R. 74 du Centre National de la Recherche Scientifique.

[6] Claude Hagège, *La langue mbum de Nganha*, SELAF, Paris, 1970, 67-69.

négative, de ponctuation. C'est ce qui s'observe en guidar. La ponctuation dont il s'agit ne se rencontre pas en fin d'énoncé : celle-ci, comme nous venons de le voir, est marquée d'une manière tonale, et en tout état de cause, à la syllabe précise où s'achève l'énoncé, la notion d'harmonie ou d'absence d'harmonie vocalique, qui suppose plus d'une syllabe, n'a pas de sens. Il s'agit donc d'une partie de l'énoncé où le locuteur, dans un contexte affectif ou oratoire, martèle son propos, c'est-à-dire introduit des ponctuations qui articulent le discours en unités minimales sur lesquelles il veut insister, en les séparant, par des pauses qui les arrachent à l'harmonie vocalique, du reste de l'énoncé. Le guidar fait un large usage de cette possibilité. Ainsi, la voyelle du morphème *dI* ou *DI* de pluriel des noms et adjectifs[7] exerce une attraction régressive sur le déterminé, ce qui donne, par exemple,

gàwlà «jeune homme», pl. *gèwlè DÍ*

Mais si le locuteur veut détacher ce mot du contexte où il l'emploie en le mettant en relief, la pause qui le séparera du morphème qui le suit aura pour conséquence permanente la rupture d'harmonie vocalique, ce qui donne, dans le cas cité,

gàwlà DÍ

Dans d'autres types de syntagmes, il en est de même : ainsi, la circumposition (fonctionnel discontinu) *ún*....*dà* «chez», où *ú* représente une voyelle à ton haut dont les traits segmentaux subissent l'attraction régressive de la voyelle de la modalité personnelle, donne, avec cette dernière, aux différentes personnes,

án ám dà «chez nous»

mais

én ét dà «chez eux»

Pourtant, le locuteur a la faculté de marquer un arrêt avant la modalité personnelle. Dans ce cas, on entend

ánṣét dà (le signe § indique un arrêt),

où l'harmonie est rompue. A l'échelle de l'énoncé, les exemples du même phénomène abondent : on a, sans pause,

[7] Le ton de ce morphème, lui, subit l'attraction progressive et dissimilatrice de celui de la voyelle finale du lexème. Il est donc conditionné. A noter que des faits semblables d'harmonie vocalique sont attestés en muzuk, daba, mofou, guiziga, langues tchadiques apparentées au guidar. Cela paraît contredire l'assertion de H. Jungraithmayr («Special Chadic Issue», in *Journal of African languages*, 10, 1, 1971, p. 29), selon laquelle l'harmonie vocalique observée en tangalé serait un fait unique dans les langues tchadiques. Peut-être l'auteur n'envisageait-il que l'harmonie intra-radicale, dont la restriction au tangalé est pourtant loin d'être évidente.

àfɔn à kɔ́l kɔ̀ «son père (possesseur masculin) a ouvert (la case)»

et

àfɔn è dé kè «son père est venu»,

le vocalisme du verbal exerçant une attraction régressive et progressive sur celui de la modalité personnelle et sur celui du morphème d'accompli. Pourtant, les locuteurs disent aussi, en ponctuant,

àfɔn àṣdé kè,

où, un arrêt intervenant avant le verbe, l'attraction régressive cesse de s'exercer. De même, on a, sans pause,

sàmyá à kl ú ùùk vá úlàŋá «le vent a desséché la feuille»

et *sàmyá à kl ů ɨk vé t ůlèŋDÍ* «le vent a desséché les feuilles». Ici, le verbal se réduit à deux consonnes, et la voyelle de liaison (*u* ou bien *ů*) ainsi que celle du morphème d'accompli (*u* ou bien *ɨ*) subissent une attraction régressive, le vocalisme du syntagme nominal complément d'objet direct assimilant celui du syntagme verbal prédicat. Au sein du syntagme nominal, l'assimilation est également régressive, s'exerçant à partir du morphème de pluriel sur le nominal déterminé *úlàŋá* «arbre», et de l'ensemble *ůlèŋDÍ* sur le nominal *vá* «main» (feuille = main d'arbre) suivi de la marque *t* de possesseur pluriel (le guidar, ainsi que d'autres langues tchadiques, traitant le possesseur comme une apposition de la modalité possessive : «les mains d'eux les arbres»). Mais au lieu des voyelles arrondie et non arrondie d'avant, résultant, dans le syntagme verbal, de l'attraction par le vocalisme du syntagme nominal, le locuteur réalise souvent, en s'interrompant entre les deux unités syntaxiques prédicat et complément, des voyelles arrondie et non arrondie d'arrière, ce qui donne

sàmyá à kl ú ùùk vé t ůlèŋDÍ

Cependant, si l'arrêt de l'harmonie vocalique accompagnait toujours une pause, il n'en serait que l'élément concomitant, conditionné par elle, et n'aurait pas par lui-même une valeur démarcative. En fait, il s'observe fréquemment en l'absence de toute pause. La ponctuation qu'il représente alors n'a pas pour effet de mettre en valeur une partie de l'énoncé par opposition aux autres, mais de caractériser, dans un paragraphe entier d'oralité, au sein d'un récit ou d'un dialogue, un style soutenu par opposition au style du discours rapide. Le guidar semble donc posséder cette particularité, signalée également pour d'autres langues sur lesquelles ne s'est pas exercée la contrainte de l'écriture (qui, si difficile qu'elle soit à délimiter, a souvent, chez les locuteurs scolarisés, un effet de censure) : l'application ou la non application de l'harmonie vocalique, complètement libre dans les

limites de deux types de style, lent et soutenu ou rapide et spontané, et de deux situations de discours, qu'on pourrait appeler l'un oratoire-affectif ou marqué, l'autre non oratoire-affectif ou non marqué, revient à fonder, à côté du discours comme pratique sociale, un usage individuel. Nous serions tenté d'interpréter dans le même sens les phénomènes attestés dans certains créoles, comme le papiamento, où le discours rapide, avec contractions vocaliques, assimilations vocaliques et consonantiques, constitue, à côté du discours non rapide, un niveau distinct [8].

Il importe de noter qu'en papiamento comme en guidar les faits phoniques relevés ici ne sont plus, comme tout à l'heure les réalisations tonales de pause, investis d'une fonction démarcative et obligatoirement présents en tout point final d'énoncé. Ils sont laissés au choix de l'individu et caractérisent un style, c'est-à-dire, précisémen, un usage personnalisé de la langue. Pourtant, en les imputant à la fonction expressive, on doit prendre soin de préciser qu'ils sont eux-mêmes codifiés : le sujet parlant guidar ne peut choisir qu'un point d'articulation en dehors de celui que réalise l'application de l'harmonie vocalique : arrière au lieu d'avant, avant au lieu d'arrière ; de même, le locuteur du papiamento n'a que l'absence de contraction et d'assimilation à opposer en discours lent aux contractions et assimilations du discours rapide (dont certaines, au surplus, sont obligatoires même en discours lent). Ce domaine codifié d'expressivité, que nous appelons l'usage individuel et qui, au moins en guidar, est le lieu de manifestation d'une intention oratoire ou d'une situation affective, ne représente pas un troisième terme à côté de la langue et du discours : la rupture d'harmonie vocalique en guidar est une latitude que le système de la langue laisse aux sujets dans le discours, et les réalisations tonales obligatoires à la pause sont des contraintes qui ne sortent pas du cadre du même système. La mélodie descendante de pause n'est pas un ton distinctif et la rupture d'harmonie vocalique ne change pas le sens du message lui-même, à moins qu'on ne considère que l'information donnée sur le locuteur fait partie du sens. Nous sommes bien dans le domaine de la ponctuation orale, de fonction démarcative ici, expressive là.

II. Faits Morphologiques

Un certain nombre de langues présentent des suffixes qui n'apparaissent, après des radicaux de lexèmes, qu'en fin d'énoncé. Il n'est

[8] Ian Hancock, «Papiamento contractions», communication présentée à la *Fourth African Linguistics Conference*, New York, avril 1973.

pas exclu qu'il s'agisse, dans certains cas, d'anciens indices de classes qui ne sont conservés qu'en cette position. Mais synchroniquement, on ne peut faire autrement que de traiter ces suffixes comme des marques spécifiques de limite d'énoncé. Deux exemples sont particulièrement notables : celui du moundang et celui du téra.

1. *Le cas du moundang*

Dans cette langue, la majorité des nominaux, des adjectivaux et des adverbaux de structures *cv*, *cvc*, *ccvc*, *cvcv* ou *cvcvc*, ainsi que les verbonominaux de mêmes structures, aussi bien avec réduplication (procès non orienté ou absolu) que sans réduplication (procès orienté sur un ou plusieurs compléments) présentent à la pause une forme suffixée : le suffixe est *-rè* ou *-ré* après voyelle d'arrière ou centrale, *-rí* ou *-rì* après voyelle d'avant, *-né* ou *-nè*, *-ní* ou *-nì* après voyelle nasale selon qu'elle est d'arrière (ou centrale) ou d'avant, *-é* ou *-è*, *-í* ou *-ì* après consonne, elle-même précédée d'une voyelle selon les mêmes combinaisons que précédemment. Le ton est strictement conditionné par celui de la voyelle précédente, par rapport auquel il est dissimilé, haut si ce dernier est bas et, réciproquement, bas s'il est haut ou moyen. Ce conditionnement d'une part, et d'autre part l'identité de traitement d'unités appartenant à des catégories grammaticales au comportement syntaxique fort différent, nominaux, adjectivaux, adverbaux et verbonominaux, rendent impossible une interprétation du suffixe comme la marque d'une catégorie grammaticale particulière, au moins en synchronie. Ils conduisent à considérer qu'il ne peut s'agir que d'une marque de pause ayant un caractère systématique. Ex. :

En contexte	*A la pause*
hə̱̄: «calebasse»	*hə̱̄:rè*
là̱ «*petit*»	*là̱né*
tétèl «tête»	*tétèlí*
màwín «épouse»	*màwínì*
ʃāk «rire»	*ʃākè*
Nə̄Nə̱́: «lancer»	*N ə̄ Nə̱́:rè*
(*N* = nasale apicale glottalisée)	

On peut représenter le phénomène par la formule

$$(\ldots.)\ X\ \ldots.\ /\ \overset{\text{ht et hv}}{X\text{-}\ (^{n}_{r})\ v}\ \#$$

où X figure une unité ayant une des structures syllabiques men-

tionnées, les points de suspension et les parenthèses indiquent que X se trouve au début ou au milieu de l'énoncé, le tiret traduit le fait que la forme attestée à la pause (celle-ci marquée ≠) est suffixée; *n* et *r* sont les deux consonnes qui peuvent être initiales de suffixes après voyelle finale de lexème; *hv* signifie harmonie vocalique, et *ht* harmonie tonale, par quoi nous entendons non pas identité tonale, mais conditionnement récurrent, ici avec dissimilation. Le ton et le point d'articulation de la voyelle du suffixe étant conditionnés par ceux de la dernière voyelle du lexème, il faut ici poser un schème tonal et vocalique propre au complexe entier. Dans tous les autres cas, le moundang est une langue à ton lexical, non prévisible, et de même pour les autres traits vocaliques. Cette utilisation spéciale de l'harmonie tonale, limitée à la position finale d'énoncé ou de séquence, distingue nettement le moundang des langues comme le hausa ou le groupe bambara-malinké-dyoula, où la tendance à l'harmonie est beaucoup plus générale. Mais surtout la double harmonie des tons et des points d'articulation montre que les traits suprasegmentaux, dans certaines positions remarquables comme la fin de l'énoncé, lieu de ponctuation forte, ne sont pas seuls à se manifester dans un cadre plus large que celui de la syllabe, leur comportement à la pause dans le cas du moundang n'étant pas différent de celui des traits segmentaux dans les cas des langues à harmonie vocalique comme le turc ou à harmonie de nasalité comme le téréna d'Amazonie étudié par Bendor-Samuel. D'autre part, la double harmonie confirme que la forme à suffixe attestée à la pause en moundang ne peut être considérée que comme un allomorphe, forme forte si l'on veut, de la forme sans suffixe attestée ailleurs, d'où le signe /, que nous utilisons pour indiquer une alternance allomorphique. Les deux formes ainsi réparties selon la position dans l'énoncé correspondent donc, en réalité, à une seule et même unité, et cette marque formelle de la pause est bien un phénomène de ponctuation, dont la fonction démarcative, traversant les distinctions syntaxiques, appartient à un domaine autonome de la langue, celui des marques d'articulation du discours.

Il existe cependant un petit nombre d'unités qui ne connaissent pas cette alternance. A la pause comme dans les autres positions, ces unités se terminent par une voyelle. Ex.

yèrí «vêtement»
tɔ̄rí «langue; pointe»

Il semble qu'il s'agisse soit d'emprunts, soit d'unités dont la structure, du fait de la voyelle nasale par laquelle elles se terminent, possède

un statut double, lié à la réalisation de cette voyelle selon la position : en finale d'énoncé, c'est bien une voyelle nasale que l'on entend, par exemple *-ɛ̃*, et le terme est traité comme tous ceux qui présentent une voyelle finale à la pause; dans les autres positions, au contraire, la réalisation est [*-vŋ*], par exemple [*-iŋ*], et le terme est traité comme ceux qui présentent une structure à consonne finale. Le moundang, par opposition à des langues apparentées comme le tuburi (cf. ci-dessous), ne distingue pas *-ɣ* de *-vŋ*, et c'est cette indistinction phonologique qui permet un statut double et garantit qu'ici comme dans les autres cas il s'agit de variantes allomorphiques de la même unité, utilisées comme marques de pause ou d'absence de pause, selon la formule

-v ≠ / (....) -Ø.....

où *-v* n'est pas un morphème identifiable au niveau de l'analyse syntaxique, mais bien un signe de ponctuation orale.

Le témoignage d'une langue apparentée au moundang semble utile ici : le tuburi [9], parlé immédiatement à l'est et au nord du moundang, dans la région qui s'étend au Cameroun et au Tchad, de part et d'autre du Bec de Canard, fait un usage beaucoup plus limité de la distinction entre forme forte et forme sans suffixe. La forme sans suffixe, limitée aux seuls nominaux dont la forme forte est di- ou poly-syllabique, ne présente pas cette voyelle finale et n'apparaît que dans le syntagme nominal possessif. Ainsi, *dʒàgɛ̃* «bouche» alterne avec *dʒàg*, seul attesté devant les modalités possessives, ex.

dʒàg Bí «ma bouche» (où la disparition du *-ɛ̃* à ton moyen s'accompagne d'un abaissement automatique du ton haut de *Bí*, réalisé [*Bǐ*]).

Ou encore, *KǏnǏgɪ̀* «nuque» alterne avec *kǏnǏg*, attesté dans

kǏnǏg Bó «ta nuque» (même abaissement automatique du ton haut de *Bó*, cette fois par un ton bas disparu en laissant ce témoin).

Ou encore, *fɛ́gɛ́* «rire» alterne avec *fɛ́g*, attesté dans

fɛ́g nā: «notre (exclusif) façon de rire»

En dehors du cas du syntagme nominal possessif, on rencontre encore quelques nominaux isolés, d'emploi très courant, qui ne

[9] Nous avons recueilli les matériaux concernant le tuburi au cours de deux séjours à Doukoula (Cameroun) et à Dawa (Tchad), effectués en 1970 et 1973 dans le cadre de l'E.R. 74 du C.N.R.S.

présentent un suffixe vocalique qu'à la pause, comme en moundang, ainsi *ùrí* «soleil, jour», dont le ton haut sur la voyelle qui suit la vibrante est reporté, par glissement tonal, sur la voyelle initiale quand la position du mot n'est pas prépausale. Ex.

ndì kō ùrí «je vois le soleil»

ür dÎ sÍ «le soleil se couche» (m. à m. «soleil avec rouge»)

La même alternance est attestée pour *sír̀ì* «terre», qui en syntagme, est sous la forme courte *sír*, comme dans

sír dʒàr tā:bày «l'Afrique» («terre des hommes noirs»).

Mais il ne semble pas que l'on ait un conditionnement *r* + *voyelle*, puisque d'autres unités présentant cette structure ont une forme à voyelle finale aussi bien en contexte qu'en position prépausale. Ainsi, en tuburi, l'alternance des formes fortes et faibles est beaucoup plus sporadique qu'en moundang. Alors qu'il s'agit de deux langues dont les structures syntaxiques sont assez proches, en tuburi l'utilisation démarcative de la variation allomorphique n'est attestée que pour quelques nominaux (comme *ùrí* / *ür*), alors que pour d'autres l'absence de voyelle est en réalité une marque d'annexion, soit dans un syntagme nominal quelconque (cas de *sír̀ì* / *sír*), soit dans le seul syntagme nominal de possession (cas des polysyllabes à consonne vélaire antévocalique). L'utilisation démarcative de l'alternance ne peut, dans deux langues voisines, connaître de tels écarts de rendement que parce qu'elle est liée à l'importance plus ou moins grande que revêtent dans chacune de ces langues les marques d'articulation du discours.

2. *Le cas du téra*

Il s'agit d'une langue parlée au nord-est du Nigéria et appartenant à la branche Biu-Mandara des langues tchadiques. En téra, certains nominaux présentent une forme en contexte et une forme à la pause, celle-ci étant en *-i*, celle-là tantôt en *ə*, tantôt sans voyelle [10]; la plupart des verbes polysyllabiques en *-i* à la pause ont, en contexte, les uns des allomorphes en *ə*, les autres des allomorphes sans voyelle; enfin, une partie des verbes monosyllabiques en *-i* à la pause ont, en contexte, un allomorphe en *ə* :

[10] Le téra a été décrit par Paul Newman, dont nous utilisons ici la Ph.D. dissertation, *A Grammar of Tera*, University of California Publications in Linguistics, Berkeley, 1967, et l'article «The reality of morphophonemes» *Language*, 44, 3, ci-après désigné «Newman (1968)». Les tons ne sont pas notés dans ces travaux.

		En contexte	*à la pause*
Nominaux	1	pərsə	pərsi «cheval» (ar.)
	2	seD	seDi «serpent»
	3	deB	deBi «gomme arabique»
Verbaux	4	mbuk	mbuki «jeter»
	5	kədə	kᵊdi «tirer»
	6	Də	Di «aller»
	7	ʒə	ʒi «recevoir»

Mais un petit nombre de nominaux et de verbaux, mono- ou polysyllabiques, conservent le *-i* quand ils sont en contexte, c'est-à-dire n'ont pas d'allomorphe. P. Newman considère qu'il faut poser pour ceux qui présentent un allomorphe un morphophonème |ə|, qui est effacé sauf à la pause, et transformé, à la pause, en *-i*. A ces deux règles s'en ajouterait une troisième, selon laquelle le morphophonème n'est pas effacé, même en contexte, quand il appartient à un mot monosyllabique ou quand il est précédé de deux consonnes ou d'une occlusive dont la sonorité est pertinente (exemples 1, 5, 6). On voit que ces règles, qui ont pour objet d'expliquer la diversité des faits, sont assez compliquées, et on peut se demander quel est ce morphophonème |ə|, sinon un son restitué qui n'a pas d'existence actuelle et que seule permet de poser une induction sur le passé de la langue, alors même que l'auteur affirme, en citant Bloomfield, Swadesh, Voegelin et Harris contre R. Wells et S. Lamb, que postuler des morphophonèmes n'est pas confondre la synchronie et la diachronie (Newman, 1968, 508-509). Il nous semble plus simple de ne pas poser une des variantes comme la forme première d'où l'autre serait dérivée, et de considérer que l'allomorphe à finale *-i*, que les autres soient en *-i*, en *-ə* ou sans voyelle, est synchroniquement la marque de la fin de l'énoncé. L'important est que cette marque est invariable, comme l'est toute marque chargée d'une fonction spécifique, ici la ponctuation forte, alors que les formes en contexte sont variables et s'opposent comme telles à celle-ci, dans des situations où aucune fonction démarcative ne s'attache à ces formes. Il convient cependant de retenir que cette marque invariable de fin d'énoncé n'est pas générale, et qu'on ne peut rendre compte du petit nombre de cas où *-i* apparaît aussi bien en contexte qu'à la pause. Quoi qu'il en soit, pour le grand nombre de cas où elle est caractéristique de la seule position prépausale, elle identifie cette position, ainsi signalée à l'interlocuteur comme une position remarquable de l'énoncé, indiquant son

achèvement. Cette même forme pleine qui apparaît à la pause étant aussi, en téra comme en moundang, la forme de citation des mots isolés, il se confirme ici (cf. plus haut à propos du ton final haut-bas en guidar) que la métalangue de la citation présente les mêmes phénomènes formels que la fin de l'énoncé.

De même que le tuburi n'oppose à la forme pleine attestée non seulement à la pause, mais aussi en contexte, qu'une forme élidée attestée dans le seul syntagme nominal, pour certains types de nominaux et avec une fonction syntaxique et non démarcative (en dehors de quelques cas isolés), de même le guidar, parent lointain du téra, connaît pour les nominaux une forme contracte attestée dans les syntagmes nominaux où un déterminant lexical ou grammatical, avec ou sans joncteur, suit le lexème déterminé, et une forme pleine partout ailleurs :

ailleurs qu'en Synt. N.		en Synt. N.	modèles correspondants
wìná	«enfant»	*wìn*	cvcá et cvc
làyá	«dent»	*lày*	cvyá et cvy
vòvú	«trou»	*vòf*	cvVv́ et cvf
bì:ná	«toit»	*bï:n*	cv:ná et cv̈:n
mâlyá	«chef»	*mâlí*	cvlyá et cvlí
mâlyà	«sésame»	*mâlì*	cvlyá et cvlí
pélwá	«excréments»	*pélú*	cvlwá et cvlú
gùlkù	«épouse»	*gùlùk*	cvccv̈ et cvcvc

La perte d'une voyelle finale, ou l'absorption tonale, ou la vocalisation d'une continue semi-vocalique, ou la métathèse ne concernent donc, ici, que le déterminé d'un syntagme nominal. Ainsi, comme le tuburi par rapport au moundang, le guidar par rapport au téra montre négativement ce que peut être la marque morphologique de ponctuation.

Conclusion

Les langues de l'oralité dans lesquelles on peut légitimement considérer qu'il existe des faits de ponctuation, à manifestation phonique ou morphologique, sont celles où les positions remarquables sont toujours signalées, que la ponctuation soit démarcative (fin d'énoncé ou de séquence, ce dernier terme désignant une portion de discours inférieure ou supérieure à l'énoncé en dimension), ou expressive (mise en valeur choisie par le sujet dans les limites des contraintes

du système, le choix s'appliquant en fait au point de l'énoncé promu comme important). L'existence de marques morphologiques de ponctuation, démarcative ou expressive, présente un triple intérêt : d'une part, elle montre que les traits suprasegmentaux, en admettant que cette désignation soit entièrement justifiable, ne sont pas seuls utilisés dans la démarcation ou l'expressivité, ce qui est bien connu, mais encore qu'à côté des marques négatives que constituent les phonèmes ou combinaisons de phonèmes non attestés dans le corps d'un seul monème, des morphèmes suffixés peuvent être investis de la seule fonction de ponctuation; en second lieu, les moyens phoniques et morphologiques sont étroitement associés, comme le prouvent l'harmonie tonale et celle des points d'articulation; en troisième lieu, l'utilisation de faits morphologiques de ponctuation partiellement ou totalement prévisible pose le problème de leur notation : si, voulant écrire une langue à tradition orale, le linguiste (ou le missionnaire) admet qu'il faut noter les marques formelles de pause, l'écriture, phonologique partout ailleurs, ne peut plus l'être pour les voyelles des suffixes de pause du moundang ou du téra, puisqu'elles sont prévisibles.

Mais cela est vrai aussi des marques à manifestation prosodique : le ton haut-bas du langa ou le ton haut-moyen du guidar à la pause ne distinguent pas des sens. Pourtant, ils fournissent une information qui fait partie du sens du message, à savoir que l'énoncé ou la séquence s'achève au point du discours où ils apparaissent. On pourrait admettre que cette information, concernant l'ensemble du message, est, en tout état de cause, située à un autre niveau que celui du signifié de chacun des monèmes, à un autre niveau, également, que celui de la signification : nous voulons dire par là le signifié résultant de l'arrangement en énoncé de l'ensemble des signifiés de monèmes, ou de l'ensemble des sèmes de dimensions et de nombre distincts des dimensions et du nombre des monèmes. Mais que dire des langues, comme le moundang, le mbum et d'autres, où le ton, non distinctif, attesté à la pause ne signale pas seulement une articulation du discours, mais s'oppose, en outre, à un ton bas-haut marquant l'énoncé interrogatif? Dans ces langues, le ton de pause n'est donc pas seulement un signe de ponctuation, mais encore il est une marque d'énoncé non interrogatif. Dira-t-on que, là encore, l'information donnée concerne l'ensemble de l'énoncé, et que si elle intervient avec un rôle distinctif, c'est à un niveau qui n'est ni celui de la signification, ni celui des signifiés d'unités minimales? Il faudrait de nombreux exemples et une étude approfondie pour apporter des éléments de

solution au problème. Du moins l'examen des marques de ponctuation dans certaines langues de l'oralité révèle-t-il cette double ambiguïté : entre les fonctions démarcative, expressive et distinctive, les frontières pourraient n'être pas toujours aussi nettes qu'on l'imagine ; elles ne le sont pas davantage entre le sens comme tout indivisible transmettant une expérience non analysée, et son articulation en signifiés d'unités minimales telle qu'elle s'observe dans les langues.

18, rue Berthollet
75005 Paris

Claude HAGÈGE

André-Georges HAUDRICOURT

LES MUTATIONS CONSONANTIQUES (OCCLUSIVES) EN INDO-EUROPÉEN

En 1957, au Congrès d'Oslo, Roman Jakobson déclarait dans son rapport : «Si un conflit surgit entre un état de langue reconstruit et les lois générales que la typologie découvre, c'est que la reconstruction est discutable. Au cercle linguistique de New York en 1949, j'attirai l'attention de G. Bonfante et d'autres indo-européanisants sur certains problèmes controversés de ce genre..... A ma connaissance, aucune langue n'ajoute à la paire /t/-/d/, une aspirée voisée /d^h/ sans avoir sa contrepartie non-voisée /t^h/, tandis que /t/, /d/, et /t^h/ apparaissent fréquemment, en l'absence d'un /d^h/ qui est comparativement rare ; une telle stratification est facilement explicable. C'est pourquoi les théories qui opèrent avec les trois phonèmes /t/-/d/-/d^h/ en proto-indo-européen doivent reconsidérer le problème de leur essence phonologique»[1].

En 1948, à Hanoï, lorsque je pris connaissance de la différence entre occlusives sonores ordinaires et occlusives préglottalisées, confondues jusqu'alors dans les langues d'Indochine, et de l'importance de cette distinction dans les mutations consonantiques, je voulus l'appliquer pour résoudre le paradoxe phonologique des restitutions indo-européennes, mais au lieu de considérer seulement la typologie statique (possibilité d'état) comme le fait Jakobson ci-dessus, je considérais la typologie dynamique : les possibilités d'évolution. En définitive, j'arrivai à considérer l'arménien classique, dans sa prononciation orientale : /t^h/-/t'/-/d/ comme représentant le stade proto-indo-européen ; Jules Bloch, à qui je communiquai ce résultat, l'envoya à J. Kuryłowicz qui le réfuta en concluant : «Il nous semble que dans un domaine aussi minutieusement labouré comme l'indo-européen, seul un groupement inattendu de *faits particuliers* pourrait pousser les linguistes à revenir sur les opinions courantes».

Je pense, au contraire, comme Jakobson, que ce sont les faits généraux (les universaux) qui doivent commander l'interprétation des faits particuliers.

[1] *Actes du VIIIe Congrès international des Linguistes*, Oslo, 1958, p. 23 (traduction française parue dans : R. Jakobson, *Essais de Linguistique générale*, Paris, Ed. de Minuit, 1963, 75-76.

Quels sont les faits d'évolution phonique (les universaux diachroniques) que nous enseignent les langues d'Extrême Orient?

1. L'occlusive sonore aspirée apparait au cours de l'assourdissement des occlusives sonores ordinaires, puis aboutit, soit à des sourdes aspirées (siamois et laotien dans les langues thai, hakka en chinois, pwo en karen), soit à des occlusives non-aspirées (la plupart des autres langues thai, les dialectes min en chinois, le sgaw en karen). La triade : /*t*/-/*d*/-/t^h/ devient d'abord : /*t*/-/d^h/-/t^h/ pour aboutir à /*t*/-/t^h/ [2].

La réalisation occlusive aspirée existe encore dans les dialectes wu du chinois, mais la triade : /*t*/-/d^h/-/t^h/ n'est qu'apparente, car /d^h/ n'apparaissant que dans les syllabes à ton bas et /*t*/-/t^h/ dans les syllabes à ton haut, on peut considérer qu'il s'agit de tonèmes différents et que /d^h/ n'est qu'une variante de /*t*/-/t^h/, donc un archiphonème.

Un autre cas d'apparition est celui que l'on constate dans une langue yao (le mien) quand les prénasalisées deviennent orales : $nt > nd > d$, les prénasalisées aspirées deviennent sonores aspirées : $nt^h > d^h$. Soit : /*t*/-/t^h/-/*nt*/-/nt^h/ devient : /*t*/-/t^h/-/*d*/-/d^h/. En ce cas /d^h/ est un phonème bien moins fréquent que chacun de ses trois partenaires.

2. Les occlusives sonores préglottalisées sont, dans les langues du monde, plus fréquentes que les sonores aspirées, elles s'étendent sur une aire continue en Asie du Sud-Est [3].

En vietnamien, en khmer et dans le dialecte chinois hoklo (de Hai-nan), elles proviennent d'occlusives sourdes non-aspirées (peut-être glottalisées sourdes). En tai et dans certaines langues austroasiatiques (mon, bahnar), les sonores préglottalisées sont anciennes, et on ne peut se prononcer sur leur origine. Dans d'autres cas, elles proviennent de groupes de consonnes (dans le dialecte des Meo blancs : $tl > {}^{\prime}d$). L'évolution de ces consonnes peut aboutir à des occlusives sonores ordinaires (en thai de Bangkok, par exemple) ou à des sonantes (liquides ou nasales, dans les langues thai de Birmanie). Nous n'avons pas d'exemple ou les occlusives préglottalisées proviennent de sonores ordinaires; ainsi en t'en les préglottalisées correspondent aux sonores ordinaires des langues voisines : *'da* : œil : *'da* (en sui, en mak *da*),

[2] Ces faits sont signalés dans mon article : «Bipartition et tripartition des systèmes de tons dans quelques langues d'Extrême-Orient», *BSL*, 56 (1961), 163-172, traduit en anglais dans : *Tai Phonetics and Phonology*, Harris & Noss Ed., Bangkok, 1972, 58-78.

[3] Voir mon article : «Les consonnes préglottalisées en Indochine», *BSL* 46 (1950), 172-182.

mais rien n'oblige à supposer une évolution $d > {}^{\prime}d$, car le mot est *pra* en sek, *pla* en lakkia ; il s'agit d'un ancien groupe de consonnes.

L'évolution des occlusives préglottalisées peut se faire vers les sonantes : ${}^{\prime}b > m$, ${}^{\prime}d > n$, ${}^{\prime}d > l$, ou bien vers les sonores ordinaires, mais jamais vers les sourdes. Lorsque les sonores simples s'assourdissent en produisant un ton bas sur la voyelle suivante, les préglottalisées restent sonores et gardent un ton haut sur la voyelle suivante.

* * *

Résumons les évolutions phoniques attestées en Extrême-Orient :

$t > t'$ $t' > {}^{\prime}d$ ${}^{\prime}d > d$ $d > d^h$ $d^h > t^h$ $d > (d^h) > t$

groupe kl$> tl > {}^{\prime}d$ (groupe nt)$> d$ (groupe nt^h)$> d^h$

Puis revenons à l'indo-européen, nous appellerons série 1 la série sourde ordinaire, série 2 celle des sonores simples, et série 3 celle des sonores aspirées des manuels [4].

Le système originel serait : [1] /*t*/, [2] /*d*/, [3] /d^h/, conservé en sanskrit devenu en protogréco-latin : [1] /*t*/, [2] /*d*/, [3] /t^h/ ; l'évolution $d^h > t^h$ est vraisemblable. En proto-arméno-germanique : [1] /t^h/, [2] /*t*/, [3] /*d*/ ; les évolutions $t > t^h$, et $d > t$ sont bien attestées ailleurs, mais il faudrait admettre : $d^h > d$, et aussi pour toutes les autres langues indo-européennes qui ont confondu les séries 2 et 3. Est-ce possible que cette évolution inconnue en Extrême-Orient ait été si fréquente en Occident?

En 1958 Hans Vogt, en 1959 É. Benveniste, remarquant l'existence d'occlusives sonores aspirées dans certains dialectes arméniens modernes, concluent qu'on a mal interprété la graphie de l'arménien classique et qu'au lieu de sonores simples, il y avait des sonores aspirées [5]. Une discussion sur ce sujet entre dialectologues arméniens nous renseigne sur les systèmes d'occlusives des dialectes modernes [6].

Il existe encore, non seulement en Géorgie, mais dans la moyenne vallée de l'Araxe, des parlers qui ont le système postulé par l'orthographe de l'arménien classique.

[4] A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 8e éd., 1937, 82-91 ; remarquons que Meillet qualifie la série 3 de «sonores dites aspirées».

[5] H. Vogt, «Les occlusives en arménien», *Norsktidsskrift for Sprogvidenskap*, 18, 143-159; É. Benveniste, «Sur la phonétique et la syntaxe de l'arménien classique», *BSL* 54 (1959), 46-68.

[6] A. S. Garibjan, «Ob armjanskom konsonantizme», *Voprosy Jazykoznanie*, 5 (1959), 81-90. E. B. Agajan, «O genezise armjanskogo konsonantizma», *Voprosy Jazykoznanie*, 4 (1960), 37-52. G. B. Dzhaukjan, «K voprosu o proizkhozhdenii konsonantizma armjanskikh dialektov», *Voprosy Jazykoznanie*, 6, 39-49.

Comme en géorgien, les occlusives sourdes non-aspirées sont glottalisées :

[1] t^h, [2]t', [3] d.

Si les glottalisées se sonorisent, les sonores s'assourdissent (comme en khmer); on obtient le système des dialectes de Cilicie : [1] t^h, [2] $('d)d$ [3] t.

Le chassé-croisé entre sourdes et sonores n'oblige nullement à postuler un stade sonore-aspirée (de 3) pour éviter le téléscopage; j'avais d'ailleurs fait cette erreur en 1947 dans l'article «Assourdissement et sonorisation d'occlusives dans l'Asie du Sud-Est» à propos du khmer (sanskr. *devata* > khm. *tevada*), car je ne connaissais pas l'importance des glottalisations [7].

Le dialecte décrit par Mr. Allen [8] comporte encore la série 2 sourde glottalisée et c'est seulement lorsque celle-ci se sonorise que la série 3 devient phonologiquement aspirée; c'est le cas du système des dialectes de l'Euphrate (Erzindjian, Arabkir), puis elle s'assourdit amenant la confusion des séries 1 et 3 :

dialectes de l'Euphrate (Erzindjian, Arabkir) [1] t^h, [2] d, [3] d^h
dialectes de Mésopotamie (Urfa, Malatya [1] t^h, [2] d, [3] t^h.

Mais d'autres dialectes ne montrent aucune trace de l'aspiration des sonores, par exemple les dialectes du nord (Trébisonde), ou ceux du sud-est (Van, Ourmia) :

dialectes du nord [1] t^h, [2] d, [3] d;
dialectes du sud-est [1] t^h, [2] t, [3] t.

* * *

La majorité des langues d'Europe ne connaissant qu'un système d'occlusives à deux séries : sourdes-fortes/sonores-douces(t-d), ou fortes-aspirées/douces-sourdes (t^h-d), beaucoup de phonéticiens et de linguistes ne se sont rendus compte que la majorité des langues à trois séries d'occlusives actuellement attestées comportent une série glottalisée (éjective-sourde), en Ethiopie, au Caucase (t^h-d-t') ou dans les langues indiennes de l'ouest de l'Amérique du nord (t^h-t-t'). Il est significatif que Meillet, qui avait été apprendre l'arménien oriental moderne au Caucase, décrive ces éjectives comme des sourdes

[7] Avec A. Martinet, «Propagation phonétique ou évolution phonologique? Assourdissement et sonorisation d'occlusives dans l'Asie du Sud-Est», *BSL* 43 (1947), 82-92.

[8] W. S. Allen, «Notes on the phonetics of an eastern Armenian speaker, *Transactions of the Philological Society* (1950), 180-206.

douces [9]. Du point de vue laryngal, une glottalisée est forte, elle n'est faible que du point de vue pulmonaire, ou buccal.

Notons qu'en 1911, Henri Maspéro, qualifie les occlusives sonores préglottalisées des langues thai de «douces non sonores» [10], c'est seulement en 1943 que Li fang-kwei les décrira pour ce qu'elles sont [11]. Maspéro se fondait sur le comportement tonal de ces consonnes : les occlusives sonores s'assourdissaient en donnant des tons bas, donc les occlusives en apparence sonores qui donnaient des tons hauts (et ne s'assourdissaient pas) ne devaient pas être de véritables sonores.

* * *

Il existe une langue aryenne de l'Inde, qui a subi une mutation d'occlusives donnant naissance à des tons : c'est le pendjabi; or, la série qui a muté en s'assourdissant et donnant un ton bas, c'est la série 3 (*dh* du sanskrit), et la série qui est restée sonore et qui a un ton haut, c'est la série 2 (*d* du sanskrit), de sorte que tout se passe comme si, au lieu du système sanskrit :

t	*d*
th	*dh*

on ait eu le système :

	'd
t	*d*
th	

devenant ($d > t$) :

t	*d*
th.	

La langue aryenne voisine, au sud du pendjabi : le sindi, a effectivement des sonores préglottalisées pour la série 2, coexistant d'ailleurs avec des occlusives sonores aspirées pour la série 3, et avec des occlusives sonores ordinaires provenant d'emprunts ou de semi-voyelles [12]. Comme il n'est guère possible d'attribuer au substrat

[9] A. Meillet, *op. cit.*, p. 89.

[10] Henri Maspéro, «Contribution à l'étude du système phonétique des langues thai», *BEFEO*, 11, 1-2, 153-169; il emploie souvent le terme «demi-sourde», et dans son article posthume des *Langues du Monde* : «mi-sourde».

[11] Li Fang-kwei, «The hypothesis of a preglottalized series of consonnants in primitive Tai», *Bulletin of the Institute of History and Philology, Academia sinica*, 11, 177-178.

[12] Ma communication au Congrès de Montréal en 1971, *Actes du 7e Congrès international des sciences phonétiques* : «Apparition des registres des langues à tons ponctuels», p. 895, et «On tones in Punjabi», *Pakha Sanjam* 4 (1971, Patiala), p. 163.

dravidien ces phénomènes inconnus aux langues dravidiennes attestées, on sera tenté de l'attribuer aux langues iraniennes où la confusion entre les séries 2 et 3 s'est produite (comme dans le dialecte arménien de Trébisonde) avant que la série 3 soit aspirée, entre *ʿd* et *d*.

En résumé, au lieu de considérer la série 2 comme des occlusives sonores normales et la série 3 comme des occlusives sonores aspirées «marquées», je pense que c'est cette dernière qui étaient normale (avant de devenir aspirée) et que la série 2, plus forte, était glottalisée, d'abord sourde, puis sonore[13]. Donc l'arménien classique aurait le système le plus archaïque, le système germanique en dériverait par la spirantisation des séries non-glottalisées 1 et 3. Les autres langues supposent la sonorisation de la glottalisée, et ensuite, selon les substrats, confusion brutale des deux séries sonores 2 et 3, ou bien maintient de la distinction, la série 2 perdant sa glottalisation pendant que la série 3 acquiert une aspiration ou s'assourdit, mais la différence pertinente de forte à douce se maintient.

47, rue d'Assas
75006 Paris

André-Georges HAUDRICOURT

[13] Les consonnes «marquées» ont tendance à se dissimiler, c'est le cas des aspirées en sanskrit et en grec (loi de Grassman), mais en proto-indo-européen, ce sont les occlusives de la série 2 qui ne pouvaient coexister dans la racine, tandis que celles de la série 3 le pouvaient parfaitement (Meillet, *op. cit*, 173-174). Enfin dans son ouvrage posthume Morris Swadesh (*The Origin and Diversification of Language*, London, 1972) déclare, p. 219: «The comparison of Indo-European and certain Amerindian groups leads one to the conclusion that the simple voiced stops of Indo-European are equivalent to the glottalized set in languages like Wahashan, Mayan and Quechuan, with regard to ancient symbolism».

Jean HAUDRY

YASNA XI, 1.2.3.

En dépit des nombreuses études qui leur ont été consacrées[1], les trois premières strophes du troisième Yašt à Haoma (Yasna XI) demeurent énigmatiques. Un progrès décisif dans leur interprétation a été fait quand É. Benveniste[2] a proposé de corriger le texte. On savait depuis longtemps que les plaintes des «trois fidèles d'Arta», le bœuf, le cheval et le *haoma* s'adressent à des représentants des trois classes de la société : l'identification est évidente pour les deux premières; mais la troisième fait difficulté :

1 «le bœuf maudit le prêtre»; 2 «le cheval maudit le cavalier» (représentant la classe des guerriers, *raθaēštar-*); 3 «le *haoma* maudit le *xᵛāšar*» : le *xᵛāšar* doit donc représenter la classe des éleveurs (agriculteurs), les *vāstryō-fšuyant-*. Or *xᵛāšar* est le nom d'agent de *xᵛar-* «consommer» et on l'interprétait jusque là comme «le consommateur». Pour Benveniste, *xᵛāšar-* est une déformation de **xᵛāstar-* (**hu-vāstar-*) «le bon pasteur», représentant la troisième classe sociale destinataire des malédictions de *haoma*.

Il faut avouer que cette correction laisse subsister quelque étrangeté; s'il est tout à fait logique qu'il revienne au cheval de s'en prendre au cavalier, représentant la classe des guerriers, il ne l'est guère que ce soit le bœuf qui maudisse un représentant de la classe des prêtres et le *haoma*, un de celle des éleveurs : le bœuf n'a directement[3] aucun rôle dans le yasna, dont en revanche le *haoma* est le centre; quant aux relations du *haoma* avec l'élevage (ou même avec l'agriculture), elles sont inexistantes : le *haoma* est une plante sauvage. La correction étant nécessaire, mais non suffisante, il faut aller plus loin dans la restitution.

Le texte, en effet, porte des traces évidentes de remaniements, de rédactions successives; il est fait de formules plus ou moins bien adaptées au contexte.

[1] Cf. Schlerath *Avesta Wörterbuch* 1, p. 13.

[2] *JA* 221 (1932), p. 123, (repris *JA* 230 (1938), p. 538). Déjà une indication en ce sens chez Darmesteter *ZA*. 1, p. 110. Une hypothèse peu vraisemblable sur *xᵛāšar-*, Bartholomae, *Air. Wb.*, 1879 et n. 9.

[3] Il n'a qu'un rôle indirect, par les offrandes de viande et de lait.

1. On interprète *haiθīm ašavan-* comme la liaison régulière d'un adverbe à un adjectif : «vraiment fidèle de l'Arta»; il ne faut pas oublier toutefois que cette formule provient d'un passage gāthique pris à contre-sens, Y. 31.8 *haiθīm ašahyā dąmīm* «le vrai créateur de l'Arta»[4]; c'est de là que procèdent aussi *haiθīm ašahe xå* de Y.10.4 et *haiθīm ašava.gan-* de Yt.10.38 et 45[5]. Il y a là une formule extérieure, quoique parfaitement adaptée au contexte.

2. En revanche, *uta dβuš.sravå hacimnō* est une expression insolite. Le sens évident est «qui possède une mauvaise réputation», mais on attend l'instrumental du substantif, **dušsravaŋha*, et non le nominatif singulier de l'*adjectif*. On peut laisser de côté l'interprétation de Bartholomae par l'accusatif pluriel du substantif, qui ne satisfait ni la morphologie, ni surtout la syntaxe[8]. *Dβuš.sravå* serait acceptable sans *hacimnō*. Mais comme on ne voit pas comment un énoncé correct et clair aurait pu s'altérer spontanément pour donner naissance à cet énoncé boiteux, on restituera deux formulations que la tradition a confondues et croisées : *buyå*....

a) *dβuš.sravå* «aies mauvaise réputation»

b) *duš.sravaŋha hacimnō* «sois accompagné d'une mauvaise réputation».

Peut-être une superposition syllabique dans la seconde formulation est-elle à l'origine de la contamination.

3. On s'accommode beaucoup trop facilement du double accusatif de 2, *yō mąm zāvarə nōiţ jaiδyehi*. L'énoncé est acceptable, il est vrai, mais ne peut signifier que «toi qui ne me demandes pas la force». Or c'est un cheval qui parle, et non un dieu. Et quand on évoque la formule voisine, mais incompatible, de Yt.10.11 *zāvarə jaiδyantō hitaēibyō* «demandant (à Mithra) la force pour leurs chevaux» et celle de Y.9.22, on s'aperçoit que deux rédactions sont mêlées dans notre texte :

[4] Par-delà le passage gāthique, la liaison remonte à la communauté indo-iranienne, cf. RV. 10.190.1 *rtáṃ ca satyáṃ* (Schlerath II, p. 149a). Mais la *forme* de l'expression est due à une citation gāthique : c'est ce qui explique l'étrangeté de l'expression dans certains contextes.

[5] Il est inutile par conséquent de se demander si *haiθīm* renforce ou, comme l'estime Gershevitch (*Mithra*, p. 190), atténue la portée de l'adjectif *ašavan*.

[6] «thou who asketh me not (to show) my strength» de Sokolov, *The Avestan Language*, p. 111 est ingénieux, mais peu convaincant, et exclut tout rapport avec Yt. 10.11 et parall.

[7] La formule est passée à Yt. 5.53. (Cf. Weller *Anahita*, p. 114).

[8] Sur la rection de *hak-* cf. Gershevitch *Mithra*, p. 217 et 231.

a) (c'est le cheval qui parle) *yō mōi zāvarə nōiţ jaiδyehi* «toi qui ne demandes pas (aux dieux) la force *pour moi*»

b) (c'est un dieu qui parle) *yō mąm zāvarə nōiţ jaiδyehi* (sous-entendu, ou exprimé plus loin : *hitaēibyō*) «qui ne *me* demandes pas la force (pour tes chevaux)»[9].

On voit par là que le texte ne peut être considéré comme d'une seule venue; il est permis dès lors de chercher si des modifications plus profondes n'ont pas été introduites.

On note qu'en face de la deuxième strophe, dont le sens général est satisfaisant (le cheval maudit le cavalier, représentant la classe des guerriers), la première et la troisième, qui justement font difficulté, sont étroitement apparentées : la malédiction est identique, *uta buyå afrazaintiš uta dβušsravå hacimnō* «puisses-tu être sans descendance et accompagné d'une mauvaise réputation». Il est donc possible que les deux seuls termes différents d'une strophe à l'autre, *zaotārəm* et *x'āšārəm* aient été intervertis. On restituera donc :

str. 1 *gāuš x'āšārəm zavaiti* «le bœuf maudit le *x'āšar*», str. 3 *haomō zaotārəm zavaiti* «Haoma maudit le prêtre».

Le sens obtenu est satisfaisant : c'est le prêtre, non l'éleveur, qui utilise le *haoma* et peut le mécontenter, que ce soit en le laissant attaché (str. 3, suite), ou en ne lui accordant pas sa part d'offrandes.

Pour la strophe 1, il est également satisfaisant de trouver le bœuf face à l'éleveur. Faut-il restituer *vastāram* «pasteur», ou *hu. vastāram*, (*x'astāram*), «bon pasteur», avec Benveniste (et en dépit du contexte de malédictions)? Cette seconde restitution aurait l'avantage de restaurer un octosyllabe -et par là d'appuyer l'inversion proposée.

Cette inversion donne le texte suivant :[10]

§1 *gāuš (hu)-vastāram zavati* «le bœuf maudit le (bon) pasteur»

§2 (texte maintenu) *aspah bartāram zavati* «le cheval maudit le cavalier»

§3 *haumah zautāram zavati* «hauma maudit le (prêtre) officiant».

Ainsi restitué, le texte répond parfaitement à l'interprétation de Benveniste : à chaque classe sociale est opposé un être qui entretient avec elle des rapports fonctionnels : le bœuf à l'éleveur, le cheval au cavalier (= au guerrier), le *haoma* à l'officiant (= au prêtre).

[9] Il est fréquent que des dieux se plaignent qu'on ne leur adresse pas assez de prières et qu'on ne leur offre pas assez de sacrifices, cf. en particulier Yt. 10.55; Yt. 8.11 et 24; Yt. 13.50; Yt. 5.8.

[10] La transcription du texte reconstitué est conforme à l'usage d'É. Benveniste (cf. en dernier lieu *BSL* 63, (1968), p. 53 sq.).

Chacun des trois accusateurs reproche à l'homme de ne pas remplir un devoir religieux qui le concerne directement :
— l'éleveur, qui ne partage[11] pas le bœuf, mais le garde tout entier pour lui-même et sa famille; peut-être frustre-t-il les dieux de la part qui leur revient lors de l'abattage de la bête. Il y a, comme on sait, des offrandes de viande dans le Yasna (Darmesteter *ZA* I, p. LXVI et n. 1) mais sans doute s'agit-il ici de rites domestiques.
— le cavalier (représentant la classe des guerriers) manque au devoir religieux élémentaire, qui est d'invoquer les dieux avant l'épreuve sportive ou guerrière, comme le font les guerriers de Yt. 10.11 et parallèles.
— l'officiant, enfin, qui commet des négligences dans le sacrifice. La première n'est pas évidente : s'agit-il vraiment de ne pas consommer le *haoma* une fois pressé comme le croit Lommel, après Geldner[12]? Ou plutôt de ne pas l'utiliser assez vite, et de laisser ses branches attachées «comme un voleur condamné à mort»? le grief suivant est clair (§ 4 et 6) : Haoma-dieu est frustré de la part sacrificielle.

Il est probable que diverses versions de ces malédictions ont circulé avant la rédaction finale. On a l'impression d'un lieu commun que chacun pouvait renouveler : il ne s'agit pas d'une prière, mais d'une introduction rhétorique. C'est en tout cas l'impression que donnent les anomalies grammaticales qui ont été relevées. Il est certain que l'identité du contexte des strophes 1 et 3 a favorisé l'échange des substantifs *zaotārəm* et *xᵛāšārəm*; quant au remplacement de *(hu)vastārəm* par *xᵛāšārəm*, outre l'écho de *bāšārəm* (signalé par Benveniste), on peut y voir l'influence de l'expression *haomą xᵛar-* «consommer le haoma». Il est possible que l'ordre initial dans lequel sont énumérés les représentants des trois classes, qui est inverse de l'ordre normal (mais justifié par la nécessité de terminer par la malédiction prononcée par *haoma*, qui introduit les stophes suivantes) ait contribué à une inversion qui rétablissait l'ordre normal : prêtre, guerrier, éleveur.

10, rue Denis-Garby
69630 Chaponost

Jean HAUDRY

[11] Spiegel *ZDMG* 27 (1873), p. 654 sq. maintient à juste titre le sens de «partager» contre Hübschmann qui propose d'y substituer celui de «manger, consommer» (d'après skt. *bhakṣ-*) *ZDMG* 26 (1872), p. 458.

[12] *Indo-Iranian Studies in honour of Peshotan Sanjana* 1925, p. 279, auquel renvoie Lommel, *Die Yäšt's*, p. 194 n. 5.

IORGU IORDAN

QUELQUES CAS DE TABOU PHONÉTIQUE

Le conception de tabou a joué un rôle assez important dans l'activité de l'école linguistique française, créée par Antoine Meillet, dont un des disciples les plus brillants, successeur du maître dans l'enseignement et à la Société de Linguistique, est Émile Benveniste. En général, on a étudié le tabou lexical pour des motifs qui s'imposent sans difficultés : c'est surtout dans le vocabulaire et notamment dans le domaine du substantif qu'intervient la mentalité primitive, source ancienne et exclusive de ce phénomène linguistique. D'ailleurs, les modifications phonétiques, dont je vais m'occuper dans ce qui suit, ont elles mêmes des conséquences d'ordre lexical, dans le sens que le mot qui exprime un objet ou une notion «dangereux» reçoit une forme impossible à être reconnue, ça veut dire que le danger est éloigné. Couramment on cite, comme exemples de tabou phonétique, fr. *morbleu* et *parbleu*[1].

Dans les pages suivantes je vais m'occuper de quelques cas existant en roumain. Le continuateur du latin *perire* est *(a) pieri*, avec *ĕ* (< vulg. *ę́*) des formes accentuées sur l'initiale devenu *jé*. La plupart des parlers populaires ont palatalisé, sous l'influence de *i*, toutes les consonnes labiales. Le *p* est devenu *k'* et, par conséquent, les paradigmes de ce verbe présentent partout la palatale au lieu de la labiale. Cependant le participe passé apparaît avec *p-* conservé dans le groupe nominal *cel perit* littéralement «le (= celui qui a) péri», comme dénomination du syphilitique. Il faut préciser que, du point de vue de la phonétique historique du roumain, cette forme est «irrégulière»[2] sous un autre aspect aussi : l'absence de *i*. Le sens

[1] La forme originaire de celui-ci (*pardieu!*), qui conserve le sens pour ainsi dire étymologique du substantif et n'a qu'indirectement à faire avec notre problème, a été empruntée par l'espagnol (des couches sociales cultivées) et employée, dans le langage familier, étant rapprochée, probablement par ironie ou plaisanterie, du paronyme esp. *diez* «dix», sous la forme *¡pardiez!* (exclamation synonyme avec *¡por Dios!*).

[2] Il s'agit peut-être du fait bien connu que l'adaptation des formes populaires palatalisées aux modèles littéraires correspondants se réalise, du moins dans les parlers moldaves méridionaux (l'exemple donné ci-dessus appartient à ce groupe de parlers), avec la disparition de la diphtongue *je* : *ghjet* (pour litt. *bjet*) devient *bet*, *hĕr* (= *fjer*) — *fer*, etc.

apparemment actif du participe passé dans ce syntagme demande une explication. D'après moi, il a été, au début, une exclamation adressée à un être surnaturel, très puissant, qui devait faire disparaître cette maladie tellement dangereuse : le désir que ce vœu soit exaucé le plus vite possible a transformé une action (*périr*) future dans un fait déjà accompli. Cela veut dire que, grammaticalement, on a dans *cel perit* l'ellipse de l'auxiliaire «avoir» : *cel* [care a] *perit* «celui [qui a] péri».

Une situation identique du point de vue phonétique et morphologique à *(cel) perit* est *împeliţat*, participe passé à valeur adjectivale de *(a) împeliţa* «s'incarner» employé en ancien roumain toujours en parlant de Jésus Christ, et disparu de la langue moderne, qui en a conservé seulement la forme participiale. Le radical de ce verbe est *piéliţă*, diminutif de *piéle* «peau» (< lat. **pellem* = *pel, pelis)*, qui a eu aussi, au début, le sens de «corps». La monophtongaison de *ie* dans le dérivé, dont l'effet a été la conservation de la labiale dans la majorité des parlers populaires palatalisants, doit être considérée comme un cas de tabou phonétique : ce ne sont pas seulement les êtres méchants et malveillants qui peuvent inspirer de la peur (dans le sens le plus large du mot) chez les hommes incapables de s'expliquer les phénomènes les moins banals de la vie.

On peut émettre aussi une autre hypothèse, si l'on tient compte du fait que, en jugeant d'après le Dictionnaire de l'Académie, très riche en citations, *împeliţat* est attesté exclusivement comme attribut de *drac* «diable» ou seul, à valeur substantivale (et toujours articulé : *împeliţatul*), avec la même signification.

La dérivation *péliţă* < *piéle* n'est pas acceptée par tous les linguistes, qui s'en sont occupés. On invoque l'accent, qui devrait affecter le suffixe, et l'absence de la diphtongue *ie*. Les arguments ne sont pas très convaincants. Le roumain possède un second *-iţă*, celui-ci non accentué, qui a pu facilement remplacer *-iţă* dans ce cas, comme dans d'autres, assez nombreux, d'ailleurs. Quant à *é* au lieu de *ié*. c'est justement le tabou qui nous en donne l'explication : il a eu une action sur le verbe *(a) împeliţa* (ou, peut-être, sur le participe *împeliţat*), et la conscience qu'on pourrait appeler étymologique a fait disparaître la diphtongue dans le radical. C'est pour cela que le Dictionnaire de l'Académie dérive *peliţă* de *piele* (et il n'est pas le seul).

Un synonyme parfait de *împeliţatul* «le diable» est *pîrdălnicul*, lui aussi substantif muni (toujours!) de l'article défini, en réalité l'adjectif

pîrdalnic «endiablé, damné» devenu substantif pour désigner euphémiquement le diable. En ce qui concerne l'étymologie de ce mot, il y a deux opinions. D'après l'une, on a à faire à un dérivé de *(a) prăda* «piller, butiner», dont la forme «régulière» est *prădalnic* «pillard», avec la métathèse de *r* et le changement de *ă* en *î* (à cause du groupe consonantique *rd*). Les modifications phonétiques n'ont rien d'insolite. En échange, on ne voit pas comment s'est produite la transformation sémantique. Admettons que le diable est un pillard, mais, s'il l'est, qu'est-ce qu'il pille? L'âme ou la raison de l'homme, sa capacité de penser et de juger correctement, etc.? Je n'y vois pas la relation logique. D'autres linguistes, plus circonspects, considèrent *pîrdalnic* (il s'emploie aussi comme adjectif proprement dit, avec les fonctions syntaxiques respectives) obscur du point de vue étymologique.

H. Tiktin, *Rumänisch-deutsches Wörterbuch*, qui propose *prădalnic*, pense aussi à *(a) pierde* «perdre» comme point de départ pour *pîrdalnic*, mais considère cette explication «moins probable», sans essayer de motiver son opinion. Quant à moi, je suis convaincu que le radical de ce mot est *pierd-*. En ce qui concerne la formation proprement dite, elles est parfaitement régulière : les dérivés de thèmes verbaux avec *-alnic* sont assez nombreux. D'ailleurs, dans l'hypothèse de Tiktin on part aussi d'un verbe (*prăda*). Du point de vue sémantique, la situation se présente très favorablement pour cette étymologie : le diable est un être qui désire et fait tout ce qu'il peut pour que les hommes «se perdent», c'est-à-dire perdre la possibilité d'être reçus, après la mort, dans le paradis. Le langage populaire connaît beaucoup de tournures de phrases où *(a) pierde* et sa famille apparaissent avec ce sens religieux. La phonétique est, elle aussi, satisfaite. Tout ce que j'ai dit ci-dessus, en m'occupant de *cel perit*, est également valable pour *pîrdalnic* : la labiale *(p)* n'a pas été palatalisée (sous l'influence de *i* suivant) à cause du tabou, par conséquent *pierd* — c'est-à-dire *k'erd* dans les parlers populaires palatalisants — est devenu *perd* et *e* s'est trouvé dans la situation d'être remplacé par *ă* (cf., par exemple, *păr* «poirier» et «poil», du lat. *pīrus*, resp. *pīlum*), qui, à son tour, s'est transformé en *î*, comme dans le cas de *prădalnic*, proposé par Tiktin. Cette étymologie présente, de plus, l'avantage de faire inutile la métathèse de *r*.

Le dernier exemple (toujours roumain) de tabou a pour objet le même esprit très dangereux pour l'humanité (à ajouter primitive) qui

est le diable[3]. C'est *démon*, d'origine gréco-slave, emprunté par l'intermède des livres religieux traduits du slavon (forme spécifique du salve ecclésiastique des pays roumains pendant beaucoup de siècles). Grâce à cette origine, le mot est devenu très vite populaire. Dans les textes plus ou moins anciens il apparaît, presque exclusivement, avec *i* au lieu de *é* et sous cette forme il s'est répandu dans la langue des masses. Cette modification phonétique est considérée par Tiktin, *op. cit.*, comme « surprenante » (parce qu'il s'agit d'un *e* accentué). Je suis enclin de l'expliquer à l'aide du tabou, du moins partiellement. Il ne faut pas oublier (je pense aux gens qui connaissent les conditions historiques de la vie religieuse des Roumains au moyen âge) que les traducteurs des textes du culte étaient, d'habitude, des moines, assez peu instruits, qui, spirituellement, ressemblaient beaucoup, pour ne pas dire qu'ils s'identifiaient aux paysans. Ça veut dire qu'ils craignaient le diable comme ceux-ci et même plus, parce qu'ils ressentaient avec plus de force la peur de «se perdre» pour la vie future : les règles de conduite morale étaient pour eux de beaucoup plus sévères que pour les croyants habituels. De même que dans le cas de *impeliţat* (voir plus haut), *dimon* s'emploie métaphoriquement aussi à l'adresse des enfants, quand ils provoquent, pour leur comportement, une forte réaction chez leurs parents. J'ai analysé cet aspect du problème dans *Dacoromania* (Cluj), VII, 1931-1933, p. 140 sq. et, tout en pensant, comme maintenant, au tabou, j'ai expliqué le changement *é* > *i* en faisant appel à l'état d'âme de la mère fort mécontente de la conduite de son enfant (toujours un fils!)[4] : les organes phonateurs, sous l'empire des sentiments très puissants, s'approchent plus qu'il est nécessaire l'un de l'autre et provoquent la fermeture de *e* (et cela d'autant plus, qu'il est accentué), qui devient ainsi *i*. Je ne renonce pas, du moins théoriquement, à cette explication dans le cas de *dimon* figuré et familier. Le rapprochement «exagéré» des organes phonateurs peut causer la mouillure de *d* (*d'imon*) et puis son changement en *ģ* (*ģimon*); cf. *ghiavol* < *diavol*, synonyme parfait de *dimon* dans son emploi métaphorique. Quant à *dimon* des livres ecclésiastiques, je maintiens ce que j'ai déjà dit ci-dessus. C'est ainsi que s'explique la précision (v. ci-dessus) «du moins partiellement».

[3] Le roumain possède plus d'une centaine de dénominations euphémiques, c'est-à-dire «tabouiques» (si l'on peut dire) pour cette notion. La grande majorité appartient au langage populaire et sont des créations de celui-ci.

[4] On ne s'adresse jamais avec ce terme aux petites filles.

La langue populaire a connu la forme *dimon* par l'intermède du service religieux, mais, lorsque ce mot est devenu, probablement assez vite, un épithète pour les enfants mal élevés, cet aspect phonétique s'est maintenu et s'est développé de la manière ici-indiquée.

Str. Sofia, 21
Bucarest (Roumanie)

Iorgu IORDAN

V. V. IVANOV

ARYEN DU MITANNI *aika(-)vartanna* ET VÉDIQUE *ekavṛ́t-**

Le mot aryen du Mitanni *aika(-)vartanna* se rencontre en deux endroits du traité d'équitation de Kikuli (II, 1, 17 et 22) — traité écrit en hittite, mais qui contient des termes techniques hourrites et aryens —, dans des contextes identiques : *nam-ma-aš* 20 IKU$^{\text{ḪI.A}}$ *a-i-ka-va-ar-ta-an-na pár-ha-i* «il leur fait courir (aux chevaux) un galop de vingt «champs» d'un seul tour (= sur une même piste)»[1]. Dans le second des passages cités, les deux éléments de *aika vartanna* sont séparés dans l'écriture, ce qui prouve que le scribe avait conscience d'y voir un mot composé. Le deuxième membre du composé, °*vartanna*, est traduit dans le même traité par le mot hittite *vaḫnuvar* «tour», infinitif[2] ou nom verbal du verbe causatif *vaḫnu-*, tiré lui-même de la racine *veḫ-/vaḫ-* «tourner». Le mot entier signifiait donc «un seul tour (une seule piste)». Il y a longtemps que l'attention a été attirée sur le caractère proprement indien du suffixe *-ka-* dans *aika- (eka-)*[3], mais pour la deuxième moitié du composé les correspondants les plus précis ont été trouvés en iranien oriental[4], et non pas en indien : ossète *(bæx) æwwærdyn* «entraîner un cheval»[5], dans des contextes comme *twallag ta dūğmæ æwwærdzæn jæ bæx* «le garçon d'écurie entraînera son cheval pour les courses», *æväğiaw sæwwærsta jæ bæx*

* Traduit du russe par Charles de Lamberterie. Le traducteur exprime sa reconnaissance à G. Lazard qui a bien voulu vérifier la transcription et la traduction des termes iraniens.

[1] A. Kammenhuber, *Hippologia hethitica*, Wiesbaden, 1961, p. 80 et 294.

[2] Sur la fonction et l'origine de ces infinitifs en *-uvar*, consulter A. Kammenhuber, *Studien zum hethitischen Infinitiv-system* (Mitteilungen des Instituts für Orientsforschung, Bd. II-IV, Berlin, 1954-1956); E. Laroche, Études de linguistique anatolienne, III, 9, «le directif», (*RHA* 28 (1970), 41-42); V. V. Ivanov, «Recherches typologiques et comparatives sur l'infinitif dans les langues balkaniques et d'autres langues indo-européennes» (en russe), *Simpozium po grammatičeskoj tipologii sovremennyx balkanskix jazykov* (15-16 janvarja 1974 goda), predvaritel'nye materialy, Moscou, 1973, p. 9.

[3] M. Mayrhofer, *Kurzgefasstes Etymologisches Wörterbuch des Alt-indischen*, Bd 1, Heidelberg, 1956, p. 126; A. Thumb-R. Hauschild, *Handbuch des Sanskrit*, 3e éd., 2e partie (*Formenlehre*), Heidelberg, 1959, p. 157 (avec bibliographie); sur l'indien *eka-* < **oi-ko-* et l'iranien *aiva-* < **oi-wo-*, voir W. P. Schmid, recension du *Handbuch des Altpersischen* de W. Brandenstein et M. Mayrhofer, *IF* 69 (1964), p. 204.

[4] H. W. Bailey, *A problem of the Indo-Iranian vocabulary*, Rocznik orientalistyczny, 21 (1957), p. 64.

[5] V. F. Miller, *Osetinsko-russko-nemeckij slovar', pod redakciej i s dopolnenijami* A. A. Frejmana, I, Leningrad, 1927, p. 233.

«il a très bien entraîné son cheval»[6]. Cet archaïsme, tout comme celui que constitue en ossète le verbe *domyn* «dompter», qui témoigne d'une spécialisation ancienne de la racine **dem-* dans le vocabulaire de l'équitation[7], ou comme la cérémonie de consécration d'un cheval à un mort (*bæxfældisyn*), trace d'un rituel scythique[8], atteste que la tradition ossète a conservé jusqu'à notre époque des termes et des notions de l'époque indo-iranienne. L'indiscutable archaïsme que constitue le terme ossète ne permet pas de considérer qu'il s'agit d'une innovation proprement iranienne, et de ce fait la possibilité reste ouverte que l'indo-aryen ait des correspondants du mot *aika(-) vartanna*.

Ce n'est pas au niveau de la sémantique (où l'iranien est plus conservateur), mais au niveau de la forme qu'on peut découvrir de tels correspondants. Un composé *eka-vṛt-* est attesté dans l'Atharva-veda avec le sens de «unique», et l'assamais *eṭā* (de **eka-vṛtta-*?) permet de faire remonter ce composé à l'indo-aryen commun[9]. Le sanskrit connaît, à côté de l'adjectif *eka-vṛt-* «simple»[10], un dérivé *ekavṛttamaya-* «composé dans un seul et même mètre» (Sâh. D. 559)[11], qui procède de *eka* + *vṛtta-*[12]. Ces données permettent de reconstruire

[6] V.I. Abaev, *Istoriko-etimologičeskij slovar' osetinskogo jazyka*, I, Moscou, 1958, p. 216.

[7] É. Benveniste, «Homophonies radicales en indo-européen», *BSL* 51 (1955), 1441; V.V. Ivanov, «Problemy jazykov centum i satam», *Voprosy Jazykoznanija*, 1958, n° 4.

[8] Cf. V.V. Ivanov, «Ob odnoj paralleli k gogolevskomu Viju», *Trudy po znakovym sistemam*, Tartu, 1971, p. 134; V.I. Abaev, *Istoriko-etimologičeskij slovar' osetinskogo jazyka*, I, 435. Sur le terme *mardan fældisyn* «cérémonie de consécration d'un cheval à un mort», cf. *ibid.* II, p. 71; et sur le mot *naǧ*, qui désigne une partie du splendide harnachement du cheval sur lequel le mort part pour le monde souterrain, *ibid.*, II, p. 149. Sur les données archéologiques relatives aux rites scythiques de sacrifice des chevaux — données qui correspondent aux indications fournies par les auteurs de l'Antiquité (Strabon, IX, 513; Hérodote, I, 216 et IV, 61; Lucien, *Scythie* 21) —, cf. les travaux de C.J. Gadd «The spirit of living sacrifices in tombs», Iraq, 22 (1960), 51-58; S.I. Rudenko, *Drevnejše v mire xudožestvennye kovry i tkany, iz oledenelyx kurganov Altaja*, Moscou, 1968, p. 27; B.A. Litvinkij, *Kangjusko-sarmatskij Farn*, Du'anbe, 1968, 28-35 et passim. Sur le rôle possible de tribus indo-iraniennes dans le développement de l'équitation sur la côté septentrionale de la Mer Noire, cf. aussi E.E. Kuz'mina, «Naveršie so vsandikami iz Dagestana», *Sovetskaja Arxeologija*, 1973, n° 2, p. 187 sq.

[9] R.L. Turner, *A comparative dictionary of Indo-Aryan languages*, Londres 1966, p. 199, n° 2462.

[10] O. Böhtlingk, *Sanskrit-Wörterbuch in kürzerer Fassung*, I. St-Petersbourg, 1879, p. 268.

[11] *Ibid.*; et aussi O. Böhtlingk et R. Roth, *Sanskrit-Wörterbuch*, Verbesserungen und Nachträge zu Teil I-IV, p. 1218.

[12] *Ibid.*

avec une précision satisfaisante une expression *eka-vṛt-*, composé qui signifiait «appartenant à un seul tour», sens dont se déduit facilement celui de «dans un même mètre». Cette reconstruction est extrêmement importante pour prouver l'existence de traits proprement indo-aryens dans les termes d'équitation attestés chez Kikuli.

Plus complexe est la question du suffixe au moyen duquel le deuxième membre du mot aryen du Mitanni, °*vartanna*, est formé à partir de la racine **wṛt-/wart-* «tourner». Sur ce point, tant pour la forme que pour le sens, les analogies les plus intéressantes se trouvent en iranien: sogd. *wartan (wrtn)* «char», nominatif-accusatif singulier *wrtn*, cas oblique singulier *wrtnyy*, nominatif-accusatif pluriel *wrtnd*, ablatif pluriel [*cn*]*rwxšndt' wrtndty* «de chars replendissants»[13], oss. *wærdon* «araba»[14], av. *vāšа-* (c'est-à-dire *VĀRTA-*, dans la transcription phonologique reconstituée[15] de l'avestique introduite par É. Benveniste). Le lien sémantique entre la désignation iranienne (plus précisément iranienne orientale) du char et le terme aryen du Mitanni peut être établi par le védique *vartaní-*, qui a et le sens (proche de l'iranien **vartan-*) de «jante des roues», et celui de «ornière, chemin, promenade»[16], qui le rapproche de °*vartanna*, dans des expressions désignant un nombre (impair) de tours sur un stade, du type *aika(-)vartanna*. En sanskrit postvédique, un thème *vartana-* est assez largement représenté, qui formellement correspond plus exactement à l'iranien et à l'aryen du Mitanni, puisqu'il est dénué du suffixe *-i-* qui caractérise le terme védique. Ce thème a, entre autres, des acceptions proches du védique *vartaní-*, mais il acquiert une multitude de sens et perd le caractère de terme technique du vocabulaire du transport et de l'équitation qu'on peut encore observer en iranien, en aryen du Mitanni et en védique.

[13] I. Gershevitch, *A grammar of Manichean Sogdian*, Londres, 1954, p. 182, §1206; p. 4, §33; p. 184, §1221 et 1225; p. 157, §1032.

[14] V.F. Miller, *Osetinsko-russko-nemeckij slovar'*, III, 1291-1292; V.I. Abaev, *Osetinskij jazyk i fol'klor*, I, Moscou-Leningrad, 1949, p. 54. Ce terme ossète a supplanté un plus ancien **raθa-* (qui remontait à l'indo-iranien commun et a des correspondant dans d'autres langues indo-européennes), mot qui désignait «la voiture munie de roues». D'après V.F. Miller et V.I. Abaev (*Istoriko-estimologičeskij slovar' osetinskogo jazyka*, II, p. 383), **raθa-* est conservé en ossète dans le mot *rætænaǧd* «brancards» (littéralement: «cuisse du char»). Sur ce dernier terme, cf. aussi la préface de V.I. Abaev à la traduction russe des *Études sur la langue ossète* de É. Benveniste (*Očerki po osetinskomu jazyku*, perevod s francuzskogo na russkij K.E. Gagkaeva, Moscou, 1965, p. 18).

[15] S.N. Sokolov, *Avestijskij jazyk*, (Moscou, 1961), p. 23 et 51.

[16] H. Grassmann, *Wörterbuch zum Rig-Veda*, Leipzig, 1873, p. 1223.

L'ancienneté du suffixe est assurée par le sanskrit *nivartana-* «qui s'en retourne» (cf., pour le sens, le persan moderne *navardīdan* «rouler, plier, tourner»), et par l'emprunt arménien *nuartan* «couverture de tente», qui reflète un original iranien **ni-vartana-*. Le mot arménien rappelle, pour le sens, l'ossète *nywærdyn* «couvrir, emmitoufler, envelopper»[17], employé dans des tours comme *zyng (art) nywærdyn* «couvrir le soir le feu sous la cendre, pour qu'il reste jusqu'au matin sans s'éteindre» — tâche qui incombe aux jeunes filles ou aux belles-filles. D'où des phrases comme *k'yn3, xærz næxæg k'yn3 art ærnywærsta* «la belle-fille, la toute jeune belle-fille a recouvert (de cendre) le feu»; ou bien *wæj, nana, de 'xsæv artnywærdæg, dæ rajsom artænæg dyn xæsgæ k$_{o}$y kænæm* «ô mère, nous verrons (ta fille), qui pour toi la nuit couvrait le feu et au matin le ravivait»[18]. Et, dans un texte épique en ossète digor : *Agundæ-ræsugd fæjjawi xætæl ... qanʒalgun kiri arf ninniwærduj* «la belle Agunda enferme un chalumeau de pâtre au plus profond d'un coffre muni d'une serrure à ressorts». Dans des contes digor : *t'arigosæn æ ew farsærdigæj sumax ninniwærdetæ (fatk'uj ærdæg), ɨnnæ farsædigæj ba' j æz ninniwærdʒænæn* «d'un côté de l'âtre vous enfouirez (la moitié d'une pomme), et de l'autre côté j'enfouirai (l'autre moitié)». On peut se faire une idée d'aspects plus quotidiens de l'emploi du verbe ossète *nywærdyn* «envelopper» par des phrases comme *ɨrs nymætty banywærstoj særtæ* (Kosta Khetagourov) «(ils) s'emmitouflèrent la tête dans du feutre blanc»; *lystænmæ sæ xasta mad jæ qæbülty, ædærsgæ sæ nwærsta aly byzg$_{o}$yrty* (Kosta Khetagourov) «la mère mettait ses petits dans une litière, et les enveloppait avec soin de toutes sortes de haillons»; *ma jæ syqal kæn ! - ma tærs, nwærdgæ jæ kænyn* «ne le réveille pas (l'enfant)! — n'aie pas peur, je le couvre». Et par métaphore : *Axmæt sæ jæ qæ bysy anord-anord kodta* «Ahmat les couvrait (les enfants) de baisers»[19].

D'autres dérivés de la même racine attestent en ossète des acceptions plus concrètes encore : ainsi *wærdyn* «fouler (le feutre)» (cf. «emmitoufler dans le feutre», dans un des exemples cités plus haut de Kosta Khetagourov). Le mot *æwwærdyn* (<**ham-vart-*) «pétrir, masser»

[17] É. Benveniste, «Mots d'emprunt iraniens en arménien», *BSL* 53 (1957-58), p. 69; *Études sur la langue ossète*. Paris, 1959, p. 87 (p. 97 de la traduction russe); V.I. Abaev, *Istoriko-etimologičeskij slovar' osetinskogo jazyka*, II, 216-217.

[18] Paroles d'un chant de noces extrait de *Iron adæmy sfældystad*, recueil publié par Z.M. Salagaeva, II. Ordjonikidzé 1961, p. 272.

[19] Riche collection d'exemples dans le dictionnaire de V.I. Abaev, *Istoriko-etimologičeskij slovar' osetinskogo jazyka*, II, 216-217.

(sens attesté à côté de celui, cité plus haut, de «entraîner» qui est une expression archaïque du vocabulaire de l'équitation) est apparenté au sanskrit *sam-vart-* «tourner, envelopper», dont le sens, sinon le préverbe, rappelle l'ossète *nywærdyn*[20]. D'autres langues de l'Iran oriental attestent des acceptions concrètes, proches de l'ossète *wærdyn* «fouler (le feutre)» : munjī *wər* / *waśk-* «tendre la chaîne pour filer un tissu», *wārə* «pantalon», *išk. wol*, sanglēči *wāl* «pantalon», oroš. *tarwēg* «ourlet»[21]. Cf. aussi šug. *parwarθ* (-θ- de -t-s-, où -s- est indice d'intransitif) / *parwuẋt* «glisser, tomber», *parwēẋ* / *parweẋt* «rouler, faire tomber»[22]; yaz. *warδin* / *warδint* «tomber»[23], *warδin* / *wərδûd* «se détordre» (verbe intransitif en -i-), à côté de *wərδan* / *wərδant* «détordre»[24]. L'iranien atteste en outre, assez tôt, des acceptions plus abstraites, et notamment juridiques, de la racine **wart-* : phl. *vart, vartītan* «changer, transformer», *vartēnītan* (pers. moderne *gardānīdan*) / *vartēn-* «changer, amender, abroger, rétracter un témoignage»[25]; *vaštan* (pers. moderne *gaštan*) «changer, annuler une délégation de pouvoir, abroger une disposition légale»; *vaštakīh, vaštak saxvanīh* «rétractation, production par les parties de témoignages contradictoires dans un procès», *vaštak būtan* «désavouer ses déclarations»[26].

A l'analyse menée ci-dessus de l'aryen du Mitanni °*vartanna*, qui a conduit à confronter ce terme au sogdien *wartan* «char» et au védique *vartaní-*, un parallèle important, pour la formation, est fourni par un dérivé en *-ana-* qui dans certaines langues désigne une voiture (un char), et dans d'autres la piste sur laquelle se déplacent les chevaux à l'entraînement ou les chars : il s'agit du mot aryen du Mitanni *vašanna*, qui dans le même texte de Kikuli désigne un «stade», et qui, selon É. Benveniste, est apparenté au sogdien *'nxr-wzn* «cercle du Zodiaque, chemin (*wazana*) des étoiles»[27]. Le mot sanskrit apparenté *vāhana-* désigne les animaux sur lesquels se déplacent les dieux gardiens des quatre points cardinaux, mais le même terme désigne,

[20] *Ibid.*, II, p. 217.

[21] I.I. Zarubin, «K xarakteristike mundjanskogo jazyka», *Iran*, I, Leningrad, 1927, p. 175; G. Morgenstierne, *Indo-Iranian Frontier Languages*, II. Oslo, 1938, p. 263; V.S. Sokolova, *Genetičeskie otnošenija mundjanskogo jazyka i šugnano-jazguljamskoj gruppy*. Leningrad, 1973, 202-203.

[22] V.S. Sokolova, *op. cit.*, p. 120.

[23] *Op. cit.*, p. 122.

[24] *Op. cit.*, p. 128.

[25] A.G. Perixanjan, *Sasanidskij sudebnik*, Erevan, 1973, p. 532.

[26] A.G. Perixanjan, *op. cit.*, p. 533.

[27] É. Benveniste, *Hittite et Indo-européen*, Paris 1962, p. 9.

dans des langues indo-aryennes plus récentes et aussi dans une série d'autres langues indo-européennes, le «char»[28] : germanique commun **wagnaz*, v. angl. *wæ(g)n* «char», all. *Wagen*[29]. Comme dans le cas du dérivé formé à l'aide du même suffixe **-no-* > **-na-* sur la racine **wert-*, les acceptions «cercle, roue» et «char» se déduisent dans l'histoire l'une de l'autre.

Str. Sofia, 21
Moscou V 17 (URSS)

V. V. IVANOV

[28] E. S. Semeka, *Istorija buddizma na Cejlone*, Moscou 1969, p. 209; cf. aussi du même auteur, «Antropomorfnye i zoomorfnye simboly v četyrëx- i vos'mičlennyx modeljaw mira», *Trudy po znakovym sistemam*, Tartu, 1971, p. 115, note 81.

[29] C. Watkins («Indo-european Roots», *The American Heritage Dictionary of the English Language*, Boston, 1971, p. 1547 et 1501) remarque l'absence de cette racine en hittite.

Roman JAKOBSON

GLOSSES ON THE MEDIEVAL INSIGHT INTO THE SCIENCE OF LANGUAGE

> Si nous posons qu'à défaut du langage, il n'y aurait ni possibilité de société, ni possiblité d'humanité, c'est bien parce que le propre du langage est d'abord de signifier.
>
> Émile Benveniste, «La forme et le sens dans le langage», 3 sept. 1966 [6 :31]

> Dicendum quod in dictione duo sunt, scilicet vox et intellectus. Est enim vox principium materiale, significatio vero vel intellectus principium formale dictionis. Est autem dictio pars orationis ratione sue significationis et non ratione vocis. *Circa grammaticam*, anonym. questiones, Ms. of Petrus de Limoges, s. XIII [*51* :42]

Benveniste's succinct survey of recent tendencies in general linguistics underscores "le caractère exclusivement historique qui marquait la linguistique pendant tout le XIXe siècle et le début du XXe" [5]. One would think that this rigorously historical treatment of language, particularly stern in the leading linguistic current of the late nineteenth century, might have generated a thoroughly historical approach to the science of language as well. If, however, this school proved unable to produce a comprehensive history of linguistics, the reason lies in the erroneous reduction of linguistic science to historical or, properly speaking, genealogical questions and in the subsequent conclusion that the history of scientific linguistics begins only with the first scholarly endeavors to cope with such kinds of tasks.

The broad and durable popularity of the mentioned tenet has resulted in the ingrained and widespread belief that linguistics belongs to the young, even to the youngest sciences, whereas the very antithesis has to be expressly stated. The science of language is one of the oldest, perhaps even the oldest branch of systematic knowledge, or, according to the reiterated Scholastic adages, *scientia linguae est prima naturaliter*

and *ceterarum omnium artium nutrix antiquissima*. Any pattern of writing, whether logographic, syllabic, or by and large alphabetic, is in itself a display of linguistic analysis. The earliest extant attempt toward a grammatical parsing and description, namely an outline of Sumerian grammar dating back almost four millennia and investigated by Thorkild Jacobsen [27], is a remarkable Babylonian effort to cope with the knotty paradigm problem which, in fact, still pertains to the fundamentals of linguistic science.

The pristine origin of linguistic science is quite explicable. Language when used to talk about language is labeled metalanguage; linguists' discourse about language is an elaborate implementation of metalanguage, and since, moreover, any child's progressive acquisition of language is indispensably joined with mastering the use of metalanguage, such primordial deliberations on language favor and further the emergence of a genuine inquiry into the verbal code.

Linguistics of today effectively combines and brings into concord innovations with an agelong and ever vital tradition of research and argumentation. On Only a superstitious belief in a rectilinear progress of science would call in question the evident fact that any temporary current of linguistic thought is oriented toward certain angles of language and that in their investigation such a trend uses a restricted number of favorite contrivances. Under those circumstances, some targets and approaches remain in the shadow, as long as the inquirer does not gain a widened scope and deeper insight by familiarizing himself with questions and working hypotheses raised in linguistics of the near and remote past and by testing them on the rich material gathered and accumulated since. One may quote the great musical reformer of our century: according to Igor Stravinsky, "a *renewal* is fruitful only when it goes hand in hand with *tradition*. Living dialectic wills that renewal and tradition shall develop and abet each other in a simultaneous process".[64]

A fancy kind of antitraditionalism is verily a traditional feature in the history of linguistic science. Jespersen's incisive remark on neogrammarians of the eighties could be equally applied to various turns of time: while the ablest linguists of the new school «were taking up a great many questions of vast general importance that had not been treated by the older generation [or rather generations], on the other hand they were losing interest in some of the problems that had occupied their predecessors"; some of these issues went "out of fashion" and were "deprecated" as "futile and nebulous" [31].

Discoveries and oblivions are used to go together, and some transient losses of remembrance may become an experimental asset. Beside the alternation of attractions and repulsions there exists, however, the beneficial phenomenon of synthesis, devoid of any miscarrying eclecticism, and our days seem to develop a particular aptitude for such a higher dialectic stage.

The use of preconceived and hackneyed schemes for the delineation of the bygone epochs and schools proves to be the greatest stumbling block on the way to an objective historical view of linguistics from the ancient times until recent decades. Too often polemic slogans used by the younger scholarly teams in order to dissociate their aspirations from the precepts of the older generation are substituted for independent studies and unbiased interpretations of its bequest.

Thus, for instance, the still current allegation of linguistic manuals that the science of language did not advance in the Middle Ages is a mere proofless repetition of Humanist invectives *contra modos significandi*. In reality, one could easily assert, with particular reference to Jan Pinborg's expert compendium [51], and several other historical surveys—by P. Rotta [56], R.H. Robins [54], P.A. Verburg [66], B.E. O'Mahony [47], E. Coseriu [13], G.L. Bursill-Hall [10], and J. Stéfanini [63]—as well as to those, still too few, of the numerous manuscript treatises which so far have been published, that throughout the Middle Ages linguistic analysis was in the focus of acute scholarly attention, and especially the studies of the so-called *modistae* and of their precursors underwent in the period from the late twelfth till the early fourteenth century a strenuous and diversified development.

The sphere of lexical meanings (*significata dictionum specialia*) was accurately discriminated from the system of grammatical meanings (*significata generalia*). The focal point of those Schoolmen's research, *modi significandi*, or in modern, Sapirian terminology, "grammatical concepts" [59], were submitted to an ever stricter definition and examen of their specifics and hierarchical interrelation, with a particular attention paid to the parts of speech (*modi significandi essentiales*) and to their categorial modifications, such as cases or tenses (*modi significandi accidentales* with further subdivisions). Sapir's preliminaries to a classification of the parts of speech [60] are reminiscent of the medieval endeavors to define them strictly *modaliter*.

In the analysis into *modi significandi* and their *differentiae specificae* every part of speech appears as a bundle of elementary features and each of these minimal differential features is termed and interpreted by Simon Dacus [*49*] and Siger de Cortraco [*67*, cf. *10*] as *modus significandi specificus*. Thus all *appellativa*, viz. substantive and adjective nouns jointly with substantive and adjective pronouns, signify *per modum entis*, in contradistinction to the *modus esse* of the verbal class. As it was elucidated by Petrus Hispanus, *nomen est vox significativa ad placitum sine tempore*, in opposition to the temporal axis which marks the verb [*7*, *45*]. The adjective class of nouns and pronouns is separated from the substantive class of these two categories by the *modus adiacentis* opposed to the *modus per se stantis*, while the substantive and adjective nouns by their *modus determinatae apprehensionis* stand in opposition to the *apprehensio indeterminata* of the substantive and adjective pronouns. Authors of treatises *de modis significandi* may differ in terminological and definitional details, but in essence they follow the same principles of classification.

The corollary from such study of the *partes orationis in habitu*, viz. in their paradigmatic interrelation, was within the *Summa grammaticae* the systematic inquiry into *partes orationis in actu*, namely into the rules (*canones* or *regulae*) of their interconnection (*congruitas*) in binary syntactic structures, tersely defined as *congrua constructibilium unio ex modo significandi causata* [see *51* : 53; *65* : 219]. The formation of such «unions» or *principia constructionis*, in terms of the "*Questiones de modis significandi*" written by Nicolaus de Bohemia toward 1300 [*51* : 100], underwent a close scrutiny and notable methodological deliberations. Consistent efforts to classify the diverse couples of *constructibilia*, as shown by Johannes de Rus in his *Tractatus de constructione* of the mid-thirteenth century [*51* : 52], mark a new stage of syntactic analysis.

The different levels of linguistic phenomena were clearly discerned. The sound of the word (*vox significativa audita*) and its meaning (*significatio vero vel intellectus*) are opposed to each other as *principium formale dictionis*. The notion of double articulation echoed nowadays in Russian and thereupon in Western linguistics may be traced back to the *doctrina de modis significandi* with its clear-cut idea of *articulatio prima et secunda*, which emerged perhaps under Greek incentives; one of these two articulations turns the sound matter (*vocis articulatio*) into words, while the other employs words to generate sentences [see *20* : 234; *51* : 44].

Each linguistic level obtains an adequate portrayal. Thus a proficient classifier of the thirteenth century, Guillelmus de Shyreswoode [*19*], scrupulously delineates the speach sounds :

> Sonus unus vox, alius non vox. Sonus vox est ut quod fit ab ore animalis; sonus non vox ut strepitus pedum, fragor arborum et similia.
>
> Vox sic dividitur : alia significativa, alia non significativa. Vox significativa est, quo aliquid significat, non significativa, que nil significat ut buba blictrix.
>
> Vox significativa quedam significat naturaliter, quedam ad placitum. Naturaliter, que natura agente aliquid significat ut gemitus infirmorum et similia; ad placitum, que ex humana institutione significationem recipit.

In a similar way *significatio* is defined by Petrus Hispanus [7] : *rei per vocem secundum placitum repraesentatio*.

On the threshold of our century the second volume of Husserl's *Logical Investigations* [*26*], and especially its chapter «Der Unterschied der selbständigen und unselbständigen Bedeutungen und die Idee der reinen Grammatik", which soon became one of the milestones for the initial advance of structural linguistics, counterposed to the current, «exclusively empirical» grammar the early and once again timely "idea of a general and, particularly, a priori grammar". He proclaimed "the indubitably righteous design of a universal grammar as conceived by the rationalism of the seventeenth and eighteenth centuries". As Anton Marty, near to Husserl's train of thought, states in his lifework on the theory of language [*41*, cf. *33*], a "quite valuable contribution to general grammar" was made not only by Cartesians, but also by the third book of Locke's *Essay* [*39*] and by the *Nouveaux essais* of Leibniz [*36*], and the idea of a reasoned, general, universal grammar is to be traced even farther back, particularly to the Stoics and Scholastics. The connection of Husserl's acute insight into the phenomenology of language with the medieval philosophy of verbal signification has been pointed out [*32*].

The pattern of grammar cherished, elaborated, and propagated by the *modistae* was *grammatica rationalis*, which they appraised as the purely and thoroughly scientific view of language, a *scientia speculativa* [*52* : 18], in contradistinction to the merely applied character of the so-called *grammatica positiva* or *practica*.

In his theory of verbal symbols and of signs in general Charles Sanders Peirce, as he himself acknowledges, "derived the greatest advantage from a deeply pondering perusal of some of the works of medieval thinkers" and he refers expressly to Petrus Abaelardus

with his younger contemporary Johannes de Salisbury, and to such eminent Schoolmen of the thirteenth century as Guillelmus de Shyreswoode and Petrus Hispanus [*50*: §§ 1.560, 2.317, 2.486]. But the chief scholastic impetus for Peirce and for later theoreticians of language [*23*, *69*] was *Grammatica speculativa*, long attributed to Johannes Duns Scotus, but actually written at the beginning of the fourteenth century by Thomas de Erfordia [*11*], an astute and successful compiler of earlier theses *de modis significandi* [*51*: 134]. Peirce, as he himself says, shared the aim of this work from his own first steps in the late sixties toward a "general theory of the nature and meanings of signs", a science he even called "speculative grammar" before adopting Locke's term "semiotic" [*50*: 1.192; 1.445; 2.83; 2.332; cf. *29*:27].

The medieval contributors to the development of scientific, rational grammar particularly insisted on the idea of *grammatica universalis*. The heightened interest in general rules and properties must have been spurred by the vehement sway of Arabic linguistic thought [cf. *51*: 25] and put a particular emphasis upon the invariants, for *in his impermutabilibus consistit grammatica regularis*, as it was taught since the early thirteenth century. Pursuit of universals met with mutually parallel problems on different levels of language, and the inquiry into those principles of syntactic constructions which *eadem sunt apud omnes* implied an intrinsic analysis of their *constructibilia* or, in other words, a search for the fundamentals (*generales virtutes*) of the *modi significandi* as such. Neither the question of general rules on the level of *voces significativae*, nor their essential affinity with the *principia generalia* on the higher levels of language were overlooked by the outliners of the *grammatica universalis*. One of the most sagacious medieval linguists, Robertus Kilwardby of the mid-thirteenth century, whose precious manuscripts are still waiting for publication and for a comprehensive interpretation, expressly states that *modi pronuntiandi substantiales elementorum <...> et similiter modi significandi et consignificandi generales* are identical *apud omnes* [*65*: 125]; and the example both he and Nicolaus de Parisiis refer to, the "necessary" and world-wide functional distinction between vowels and consonants (*omnis vocalis per se sonat, consonans cum alio*), reappears in a quite analogous, rigorously distributional formulation used by the recent glossematic doctrine.

The oscillating attitudes observable among the adherents of universal grammar in regard to the diversity of linguistic structures and

to their peculiarities *apud gentem illam cuius est lingua* led in the thirteenth century to a heated argument. In Kilwardby's creed, which enriches the long history of those adhesive ideas that recur again and again, the "deep structure", as it would be labeled today, can and must be abstracted by the grammarian *ab omni lingua*, and the elicited product of this operation, the universally compulsory *sermo significativus* may be present *in mente* solely [*51*: 29]. Or, in a somewhat later response of Boethius Dacus, *non enim omnia possibilia sunt in actu* [*52*: 160, 201].

In accordance with patristic philosophy, medieval theoreticians of language paid rapt attention to internal speech, termed *verbum mentis sive interius* by Thomas Aquinas [*40*], *sermo interior* by Occam, for whom *triplex est terminus: scriptus*, *prolatus*, and *conceptus*, more exactly defined as *intentio* and as *pars propositionis mentalis* [*8*]. Later this vital aspect of language remained underrated or unnoticed for a long span of time.

Boethius Dacus, who during the 1270's taught at the Faculty of Arts in the University of Paris [*30*], is perhaps the most original and radical mind not only within the glorious group of Parisian scholars *de Dacia* in the late thirteenth century [see *48*, *49*, *55*], but also among all medieval inquirers into *modi significandi*. He was one of the greatest Danish contributors to the theory of language, and we do not forget that it was Denmark which throughout many centuries gave to international linguistics a long list of supreme thinkers. The consistently elaborated doctrine of Boethius [*52*] faces us once more with those urgent themes and pointed claims which steadily recur on the winding paths of our science. Throughout the late twelfth and the following century we observe a gradual emancipation of linguistics. The first stage, as noted by Pinborg, was a progressing separation of grammar, concerned with *sermo congruus*, from logic, whose subject matter, *sermo verus*, was declared irrelevant for the science of language. The initial advances toward such a bifurcation were made in the twelfth century by Hugo de Sancto Victore [*25*:99 ff] and consolidated by the *modistae* of the early thirteenth century. The next resolute step intended to free the science of grammar from all extraneous controlling influences was taken by Boethius Dacus. This scholar's methodological requirement for the elicitation of any scientific, and specifically grammatical theme always and solely *ex principis suae scientiae* underlies and determines his whole treatment of grammatical concepts.

According to Boethius' doctrine [cf. *51*: 78-85] the *modi significandi* pertain to the realm of *signa* or, in a closer view, linguistic signs, and nothing outside of this sphere—neither *res*, nor *modi essendi*—enters into the scope of grammarian's competence. The combination of two meanings—one lexical, and the other grammatical—within a word is an inherent and creative capability of language. Thus, for example, a substantive does not name a substance but shows only that the given *conceptus mentis* is represented like a substance (*per modum substantiae*) yet could be actually represented by any other part of speech (*idem conceptus mentis per omnes partes orationis potest significari*), and on the other hand, everything, whether an actual entity or a negation or a pure figment, in its linguistic expression may obtain *modum significandi essentialem nominis*. Hence all such words become genuine substantives, irrespective of their lexical meanings (*significata lectionum*).

The insistence upon the creative power of language, which is peculiar to the whole movement of *modistae*, appears particularly outspoken in Boethius Dacus and somewhat differently in Raymundus Lullus with his conception of language as *ars inveniendi* [*66*: 54 ff]. This resolute emphasis shows homologous features with the powerful poetic trend which enveloped the various countries of Europe precisely through the late twelfth and most of the thirteenth century and which displayed an intent concentration on the inner creativity of verbal art. In a brief commentary to the so-called "parabolic-figurative style" cherished during that epoch in Russia, I was faced with such striking parallels as "the Golden Age of the French medieval literature" with its meridional *poésie recluse* (Provençal *trobar clus*) of Raimbaut d'Aurenga and Arnaud Daniel de Ribérac, or the German *blüemen* in Wolfram's epics. Among further "synchronic international correspondences", one had to evoke the subtle symbolism and hermetism cultivated in the scaldic poetry of the late twelfth century, similar tendencies in the Irish poetry of the same time, enigmatic speech (*significatio*) and *ornatus difficilis* advocated in the contemporaneous Latin manuals of *ars poetica*, especially by Ganfredus de Vinosalvo, and practiced in the international Latin poetry after the First Crusade, and finally the same epoch in the Byzantine literary mastery with its "multiplex semantic structures" [*28*].

Conspicuous affinities between verbal art and verbal theory are a noteworthy and periodically reemerging phenomenon. A historical confrontation of Old Indic poetry and equally subtle treatises on poetic form with the native science of language would undoubtedly throw a new light on many cruxes of Sanskrit poetics and linguistics. We recall Saussure's stirring suspicion of an influence which the traditional analytic devices practiced in Vedic carmina might have exerted upon the grammatical science of India, "au double point de vue *phonique* et *morphologique*" [*62a*: 38].

Returning to the deliberations of medieval linguists, I must confess that the more one is plunged in their writings, the stronger is the impression of an unsurpassed skill in the arduous tasks of semantic theory. If Boethius Dacus and the other investigators of the *modi significandi* have taken the first place in unraveling the complexity of GRAMMATICAL meanings, the other influential course of medieval thought deeply concerned with language, namely the theory of *suppositiones* (surveyed by Arnold [*3*], but still waiting for a systematic linguistic interpretation and apprisal) [*cf. 53a*], gives us the firmest outlook on multiple questions tied to LEXICAL meanings and especially on the cardinal problem of general and contextual meanings in their hierarchical relationship. The question of "congruous speech" plays a focal role in the study of the *modi significandi*, while problems of "intelligible speech" become prime in the analysis of the *suppositiones*.

In an effort to disentangle the intricate questions of lexical meaning and to find the way to their persuasive solution, K.O. Erdmann published a paper on the system of "suppositions" as one of the crucial topics of Scholastic preoccupations with thought and language in their interplay, and later, in 1900, changed this essay into a chapter of his book *Die Bedeutung des Wortes* [*14a*]:

> Die Lehre der Supposition, die Jahrhunderte hindurch in unerhörter Breite ausgesponnen wurde, ist heute so gut wie vergessen. Der Begriff der Supposition selbst sollte nicht vergessen werden; er umfasst und kennzeichnet eine Gruppe wichtiger Tatsachen.

Peirce insisted on reviving the concept and name of suppositions and on pursuing the relevant distinction between "signification" and "supposition"[*50*: §5.320]: *Differunt autem significatio et suppositio* — as it had been stated by Petrus Hispanus — *unde significatio prior est suppositione* [*7*: 19]. From the twelfth century on, the perplex phenomenon of *univocatio* was defined and treated as *manente eadem significatione variata nominis suppositio* [*3*: 60].

According to Peirce, "nothing can be clearer" than the thesis he liked to quote from the *Metalogicon* II of Johannes de Salisbury [*50*: §§2.317; 2.364; 2.391; 2.434]: *Aliud scilicet esse quod appellativa significant et aliud esse quod nominant. Nominantur singularia sed universalia significantur* [see *68*]. The dialectical tension between the generic unity of the inherent meaning, on the one hand, and the multitude of contextual meanings, *suppositionum varietas*, on the other hand, or briefly, between intension (depth) and extension (breadth), was conceived as the fundamental *proprietas terminorum*. The manifold adaptations of inherent meanings to diverse types of verbalized or verbalizable contexts were turned by Schoolmen, from Petrus Abaelardus [*53*] and Petrus Helias [*24*] to Guillelmus Occam [*8*, *44*], into shrewd stemmata ("trees") with dichotomously systematized types of suppositions [cf. *3*:109; *10*:348 ff]. The ways in which *per translationem* a *nomen* turns in discourse into a *terminus* were intently explored, with many still valid and suggestive linguistic finds, and with a rigid delimitation of *suppositio formalis* (object language) and different varieties of *suppositio materialis* (metalanguage), neatly discerned by Shyreswoode [*19*].

A shaken but nonetheless tenacious prejudice incessantly attributes to the Middle Ages a plain ignorance of linguistic science. This bias shows to how great an extent we remain ignorant even in the cornerstones of medieval thought which, as a matter of fact, obviously outdate some new-day preliminaries to the theory and methodology of semantics.

Nevertheless, the abundant examples of gratuitous oblivion and presumptuous contempt cannot obliterate the fact of a latent and intermittent but still fertile continuity. On the one hand, the Schoolmen's linguistic tenets had been nursed by Greek and Latin antiquity, in particular by the Aristotelian and Stoic thought with the latter's Augustinian sequel, and by Donatus and Priscianus, the renowned transmitters of Alexandrian models. Also Patristic and Byzantine [cf. *1a*], as well as Arabic cogitations seem to have impelled the Western medieval inquirers into language.

On the other hand, the Scholastic search left deep, though mostly hidden traces in the grammatical theories of the later centuries. First and foremost one may cite such a landmark in the development of the *scientia linguae* as the greatest achievement of Renaissance linguistics, the book by Franciscus Sanctius Brocensis, *Minerva: seu de causis linguae Latinae* (or, according to another variant of the subtitle: *sive de proprietate sermonis Latini*) [*58*; cf. *37*] with its leading principle—*syntaxis est finis grammaticae*— and with a stupendous series of conjugate chapters, "*De ellipsi*", "*De zeugmate*", and "*De vocibus homonymis*". All three of them were apparently stimulated by the *Syntaxis figurata* which Thomas Linacer had offered at the end of his renowned syntactic manual in accordance with a time-honored compositional pattern [38]. *Minerva*, imbued with the idea of ellipticity as the motive power of language, is firmly rooted in the foundations of the Schoolmen's *grammatica rationalis* and in the medieval manuals of rhetoric (which unfortunately remain even less explored than their grammatical counterparts). At the same time this bold "Cathedratico de Rhetorica en Salamanca", with his emphasis upon a strictly rational method (*ratio* opposed to *auctoritas*) and upon a critical approach to the ruling of *magni viri*, has been rightly considered a "precursor of rationalism" and a discoverer of novel linguistic paths and prospects [*46*; *16*; *35*; *15*].

His work enjoyed a widespread popularity; between 1664 and the beginning of the ninteenth century it was printed, with retouches and additions by commentators, at least twelve times in various European centers. As early as 1628, one of these enrapt commentators, Gasper Scioppius, published his own *Grammatica philosophica*, centered around ellipsis and opening the way to many successive samples of tentative "philosophical grammars". In the ninteenth century, despite the hostility of the sectarian historicism toward the fanatic seeker of ellipsis, rare instances of deserved recognition still emerged and Sanctus was even hailed as Humboldt's precursor by a grammarian of Humboldtian stamp [*42*]. Through the 1870's and 80's, in an international linguistic and philosophical discussion upon the very essence of impersonal sentences, their three-centuries-old elliptic interpretation by Sánchez de las Brozas was still cited and reinterpreted [*43*].

In the past century the distinguished Italian critic Francesco de Sanctis proclaimed Sánchez Brocense "the Descartes of Grammarians". Benedetto Croce recalls this appraisal and views the Spanish savant as the most profound among the Renaissance explorers of language [*14*]. Since the beginning of our century there has grown both in Spain and in international scholarship a new attraction toward *Minerva*'s linguistic anticipations which are cognate both with the Schoolmen's legacy and with the modern scientific quest. Golling's

Introduction into the History of Latin Syntax [*17*: 52 ff] declared in 1903:

Die glänzendste Erscheinung unter den Grammatikern des 16. und der beiden folgenden Jahrhunderte ist Fr. Sanctius Brocensis. In seiner *Minerva* sucht er <...> die innere Notwendigheit und logische Geschlossenheit der lateinischen Syntax nachzuweisen <...> Der tiefe spekulative Blick verbunden mit logischer Schärfe und Konsequenz [hat] dem Sanctius eine Bedeutung verliehen, die seine Lehren noch in der Gegenwart als beachtenswert erscheinen lässt.

In the grammatical literature of the seventeenth century the place of prominence belongs to Arnauld's and Lancelot's *Grammaire générale et raisonnée*, which aimed to explain, as the subtitle claims, "*les raisons de ce qui est commun à toutes les langues et des principales différences qui s'y rencontrent*". This significant work and its governing methods and principles, as it was clearly and decisively stated by Claude Lancelot, the experienced linguistic coeditor of the Port-Royal publication, obviously depend on the hundred-years older *Minerva*. The latter was the main, but certainly not the only guide through which Scholastic approaches to grammatical problems pervaded "*les fondemens de l'art de parler*" of the Port-Royal team. The diffusion of the *Grammaire générale et raisonnée*, whether direct or mediate, since its original edition of 1660, was enormous until the first half of the last century, a century which after 1846 put an end to its numerous republications. The temporary aversion and oblivion, linked to the one-sided historical bent which was particularly potent among linguists of the late nineteenth century, found, however, a severe retort in Saussure's Course of general linguistics, recorded by his students [*61*: 183 ff]:

La base de la grammaire de Port Royal était beaucoup plus scientifique que celle de la linguistique postérieure <...>. Après avoir fait de l'histoire linguistique fort longtemps, il est certain qu'il faudra revenir sur la grammaire statique traditionnelle, mais y revenir avec un point de vue renouvelé <...>. Ce sera une des utilités de l'étude historique d'avoir fait comprendre ce qu'était un état. La grammaire traditionnelle ne s'est occupée que de faits statiques; 'la linguistique historique' nous a fait connaître un *nouvel ordre de* faits, *mais* ce que nous disons: ce n'est que *l'opposition des deux ordres* qui est féconde comme point de vue.

Saussure countered the neogrammarian negative attitude toward the Port Royalists by a negation of negation, and his inerrable flair for the dialectic of scientific advance confronts us with a predictable continuation of this development in the recent fierce discussions, reevaluations, and critical editions of this "traditional" textbook

[see *12*, *1*, *9*, *34*, *2*, and *22* for further bibliography]. One could again recall Stravinsky's catchword on renewal and tradition, which "develop and abet each other in a simultaneous process".

Harvard University
Boylston Hall 301
Cambridge, Mass. 02138 (USA)

Roman JAKOBSON

REFERENCES

1. H. Aarsleff, "The History of Linguistics and Prof. Chomsky", *Language*, 46 (1970).
1a. J. M. Anderson, "Maximi Planudis in Memoriam", *Generative Grammar in Europe*, Ed. by F. Kiefer & N. Ruwet.
2. A. Arnauld & C. Lancelot, *Grammaire générale et raisonnée*, avec les remarques de C. P. Duclos, préface M. Foucault, Paris, 1969.
3. E. Arnold, "Zur Geschichte der Suppositionstheorie", *Symposion*, III, Munich, 1952.
4. A. F. G. Bel, *Francisco Sanchez el Brocense = Hispanic Notes & Monographs Issued by the Hispanic Society of America*, VIII, London, 1925.
5. É. Benveniste, "Tendences récentes en linguistique générale", *JPs* 47-51 (1954), 103-145 (= *PLG* 1, 3-17).
6. É. Benveniste, "La forme et le sens dans le langage", *Le langage: Actes du XIIIe Congrès des sociétés de philosophie de langue française*, II, Neuchâtel, 1967, 29-40 (= *PLG* 2, 215-218).
7. I. M. Bocheński, *Summulae Logicales Petri Hispani*, Rome, 1947.
8. P. Boehner (ed.), *Guillelmus Ockham, Summa logicae = Franciscan Institute Publications*. Text series, II, St. Bonaventure, 1954-1957.
9. H. H. Brekle (ed.), *Grammaire générale et raisonnée, ou La grammaire du Port Royal*, I-II, Stuttgart, 1966.
10. G. L. Bursill-Hall, *Speculative Grammars in the Middle Ages*, The Hague-Paris, 1971.
11. G. L. Bursill-Hall (ed.), *Thomas of Erfurt: Grammatica speculativa*, London, 1972.
12. N. Chomsky, *Cartesian Linguistics*, New York & London, 1966.
13. E. Coseriu, *Die Geschichte der Sprachphilosophie von der Antike bis zur Gegenwart*, I, Stuttgart, 1969.
14. B. Croce, *Estetica come scienza dell'espressione e linguistica generale*, Palermo, 1902.
14a. K. O. Erdmann, *Die Bedeutung des Wortes*, Leipzig, 1900.
15. E. del Estal Fuentes, *Francisco Sánchez de las Brozas y la doctrina de la elipsis. Introducción al estudio de la Minerva*, Facultad de Filosofía y Letras, Salamanca, 1973.
16. C. Garcia, "Contribución a la historia de los conceptos grammaticales. La aportación del Brocense", *Revista de Filologia Española*, 71, Madrid, 1960.
17. J. Golling, "Einleitung in die Geschichte der lateinischen Syntax", *Historische Grammatik der lateinischen Sprache*, ed. by G. Landgraf, III, Leipzig, 1903.
18. M. Grabmann, "Die Entwicklung der mittelalterlichen Sprachlogik (Tractatus de modis significandi)", *Mittelalterliches Geistesleben*, I, Munich, 1926.
19. M. Grabmann, "Die Introductiones in logicam des Wilhelm von Shyreswood", *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, 1937, Heft X.

20. M. Grabmann, "Der Kommentar des seligen Jordanus von Sachsen zum Priscianus minor", *Mittelalterliches Geistesleben*, III, Munich, 1956.
21. M. Grabmann, "Die geschichtliche Entwicklung der mittelalterlichen Sprachphilosophie und Sprachlogik", *ibidem*.
22. R. A. Hall, Jr., "Some Recent Studies on Port-Royal and Vaugelas", *Acta Linguistica Hafniensia*, 12 (1969).
23. M. Heidegger, *Die Kategorien- und Bedeutungslehre des Duns Scotus*, Tübingen, 1916.
24. R. W. Hunt, "Studies on Priscian in the Twelfth Century", *Mediaeval and Renaissance Studies*, I (1941-43), II (1950).
25. R. W. Hunt, "The Introductiones to the 'Artes' in the Twelfth Century", *Studia mediaevalia in honorem R. J. Martin*, Brugge, 1948.
26. E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, II, Halle, 1901[1], 1913[2].
27. T. Jacobsen, "Very Ancient Linguistics", *Studies in the History of Linguistics*, ed. by Dell Hymes, Indiana University Press, 1974.
28. R. Jakobson, "The Puzzles of the Igor' Tale", *Speculum*, 27 (1952).
29. R. Jakobson, *Main Trends in the Science of Language*, London, 1973.
30. S. S. Jensen, "On the National Origin of the Philosopher Boetius de Dacia", *Classica et Mediaevalia*, 24 (1963).
31. O. Jespersen, *Language, Its Nature, Development and Origin*, London, 1922.
32. L. Kukenheim, *Esquisse historique de la linguistique française et de ses rapports avec la linguistique générale*, Leiden, 1962.
33. S.-Y. Kuroda, "Anton Marty and the Transformational Theory of Language", *Foundations of Language*, 9 (1972).
34. Robin Lakoff, Review of *9., Language*, 45 (1969), 343-364.
35. C. F. Lázaro Carreter, *Las ideas lingüísticas en España durante el siglo XVIII*, Madrid, 1949.
36. G. W. Leibniz, *Nouveaux Essais sur l'Entendement Humain*, Berlin, 1703.
37. J. M. Liaño Pacheco, *Sanctius El Brocense*, Madrid, 1971.
38. T. Linacer, *De emendata structura latini sermonis libri VI*, London, 1524.
39. J. Locke, *Essay Concerning Humane Understanding*, Book III: Of Words or Language in General, London, 1690.
40. F. Manthey, *Die Sprachphilosophie des hl. Thomas von Aquin und ihre Anwendung auf Probleme der Theologie*, Paderborn, 1937.
41. A. Marty, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, I, Halle, 1908.
42. C. Michelsen, *Historische Übersicht des Studiums der lateinischen Grammatik seit der Wiederherstellung der Wissenschaften*, Hamburg, 1837.
43. F. Miklosich, *Subjektlose Sätze*, Vienna, 1883.
44. E. A. Moody, *The Logic of William of Ockham*, London, 1935.
45. J. P. Mullally, *The Summulae Logicales of Peter of Spain*, Notre Dame, Ind., 1945.
46. A. Navarro Funes, "La teoría de la formas gramaticales según el Brocense", *Boletín de la Universidad de Granada*, 1 (1929).
47. B. E. O'Mahony, "A Mediaeval Semantic", *Laurentinum*, 5 (Rome, 1964).
48. A. Otto (ed.), *Johannis Daci Opera = Corpus philosophorum danicorum medii aevi*, I, partes 1, 2, Copenhagen, 1955.
49. A. Otto (ed.), *Simonis Daci Opera = Corpus philosophorum danicorum medii aevi*, III, Copenhagen, 1963.
50. C. S. Peirce, *Collected Papers*, I-V, Cambridge, Mass., 1931-1934.
51. J. Pinborg, *Die Entwicklung der Sprachtheorie im Mitellalter = Beiträge zur Geschichte der Philosophie und Theologie des Mittelalters*, XLII, part 2, 1967. Cf. his *Logik und Semantik im Mittelalter*, Stuttgart, 1972, und "Some syntactical concepts in medieval grammar", *Classica et Mediaevalia Fracisco Blatt septuagenario dedicata*, Copenhagen, 1973.

52. J. Pinborg & H. Roos (eds.), *Boethii Daci Opera = Corpus philosophorum danicorum medii aevi*, IV, part 1, Copenhagen, 1969.
53. L. M. de Rijk (ed.), *Petrus Abaelardus: Dialectica = Wijsgerige teksten en studies*, I, Assen, 1956.
53a. L. M. de Rijk, "The Development of Suppositio naturalis in Mediaeval Logic", *Vivarium*, 9 (1971).
54. R. H. Robins, *Ancient and Mediaeval Grammatical Theory in Europe*, London, 1951.
55. H. Roos, *Martini de Dacia Opera = Corpus philosophorum danicorum medii aevi*, II, Copenhagen, 1961.
56. P. Rotta, *La filosofia del linguaggio nella patristica e nella scolastica*, Turin, 1909.
57. M. Sánchez Barrado, *La elipsis según el Brocense en relación con su sistema gramatical*, Segovia, 1919.
58. Franciscus Sanctius Brocensis, *Minerva: seu de causis linguae Latinae commentarius*, first edition—Salamanca, 1562; second—1587.
59. E. Sapir, *Language: An Introduction to the Study of Speech*, New York, 1921.
60. E. Sapir, *Totality = Linguistic Society of America, Language Monographs*, No. 6 (1930).
61. F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, éd. critique par R. Engler, Wiesbaden, 1967.
62. G. Sciopius, *Grammatica philosophica*, Milan, 1628.
62a. J. Starobinski, *Les mots sous les mots. Les anagrammes de F. de Saussure*, Paris, 1971.
63. J. Stéfanini, "Les modistes et leur apport à la théorie de la grammaire et du signe linguistique", *Semiotica*, 8 (1973).
64. I. Stravinsky, *Poetics of Music*, New York, 1947.
65. Ch. Thurot, *Notices et extraits de divers manuscrits latins pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales du Moyen Âge*, Paris, 1868.
66. P. A. Verburg, *Taal en functionaliteit*: een historisch-kritische studie over de opvattingen aangaande de functies der taal, Wageningen, 1952.
67. G. Wallerand, *Les œuvres de Siger de Courtrai = Les philosophes belges*, VIII, Louvain, 1913.
68. C. C. J. Webb (ed.), *John of Salisbury, Metalogicon libri III*, Oxford, 1929.
69. K. Werner, "Die Sprachlogik des Johannes Duns Scotus", *Sitzungsberichte der Wiener Akademie der Wissenschaften*, 85, No. 3 (1877).

Maneck F. KANGA

VIČĪTAKĪHĀ Ī ZĀTSPARAM CH.27
A CRITICAL STUDY

Introductory Remarks:

Zātsparam, son of Gōšn-jam, was the Dastōβar of "Nēm-rōz" (i.e. South) and was the brother of Manuščihr, the author of Nāmakīhā-Epistles and Dātistān ī Dēnīk. He wrote the monumental work 'Vičītakīhā ī Zātsparam', i.e., 'Selections of Zātsparam'. He was descended from the Saint Āturpāt ī Mahraspandān, 'Maγupatān Maγupat' of the Sassanian King Šāhpūr II (309-379 A.D.). His father Gōšn-jam ī Šāhpurān was also known by the name Gōšn-jam ī Vahrāmšāt ī Zartōšt as a lineal descendant of the Saint Āturpāt ī Mahraspandān and was the pontiff of the faithful of Iran (hudēnān pēšōpāδ) as referred to by Manuščihr in his famous Epistle I.Ch.VII.5. In the First Epistle addressed to the faithful of Sirkān, Manuščihr pays tribute to his younger brother Zātsparam about his perennial activities of editing books and public statements–hamēšak kārīhā nipēk ārāδišnīh ut hanjamanīk gōβišnih (Epistle I.Ch.II.5). Moreover, Manuščihr calls Zātsparam 'Kēšvar fražānak-ē ī rāst-kām, meaning, 'a sage of the region and of truthful desires' in Epistle I.Ch.III.16.

From the selections of Zātsparam' it is noticed that Zātsparam wrote the following works:

(i) Nipēk ī Tōxmak Ōšmurišnīh–a book of account of the families–a book of genealogy (Ch.III.57)
(ii) Nipēk ī hanbatīkān, the Book of Opposing Forces (Ch.XXXII.1)
(iii) Nipēk ī pēšēnīkān–the Book of the Ancients (Ch.IV.8).
(iv) Nipēk ī apar-nimūtārīh ī yazišn, the Book of Demonstration of the Ritual (Ch.VI.1).

The extant text of the 'Selections of Zātsparam' consists of four parts, of which the fourth part is incomplete at the end. These extant four parts might have been composed at different periods. Parts third and fourth formed especially his theological lectures delivered by Zātsparam before the faithful. Dr. West says: "his Selections were certainly compiled as late as A.D. 900 or about the same time as the

completion of the Dīnkard" (*S.B.E.* 47, p. xvii). Zātsparam might have written his "Selections" very near to the time when his revered brother Manuščihr wrote his three famous Epistles.

I have selected a small chapter No. 27 from the Pahlavi text Vičītakīhā ī Zātsparam which deals with five characteristics of priests and ten admonitions. This text is found *mutatis mutandis* in the Pahlavi Texts ed. by M. K. Jamasp Asa, pp. 129-131, which is reprinted in Iran by Prof. Mahiyar Nawabi in 1970 as well as in 'Vajarkart i Dīnī' by Dastur Peshotan Sanjana, 1848, pp. 13-16. In preparing this paper I have consulted these two works and made reference to them in the footnotes. Professor Sir Harold Bailey dealt with a portion of this text, viz. 'five characteristics of the priests' in his monumental work *Zoroastrian Problems in the IX Century Books*, 158-159. The text as stated above deals with the five characteristics of the priests and ten admonitions with which all the admonitions of the Religion are linked. This reminds us of Manuščihr Gōšnjam who was eagerly desirous of instituting a high standard of efficiency for the profession of priesthood. According to him, a priest in order to be properly qualified for his profession should possess the following eight characteristics enumerated in his First Epistle, Ch.II.12 (Nāmakīhā ī Manushchihar by B. N. Dhabhar, p. 9):

1) ahrōβ = righteous, pious, holy.
2) gōβāk ūzvān = of fluent tongue.
3) rāst-guftār = truth-speaker
4) srūt-gāsan = versed in chanting the Gāθās
5) ākās-nīrang = well-versed in rituals
6) frahaxt-kār = trained for the duty
7) husrōβ-xēm = of renowned disposition
8) rōβān-dōst = friend of the soul.

See my paper on "A Critical Study of Ch.1 and 2 of Epistle First of Manuščihr" in the *Proceedings of the 26th International Congress of Orientalists* held at New Delhi in 1964. Besides Manuščihr in his Dātistān ī Dēnīk' Pursišn 47 mentions fifteen characteristics of an ideal priest.

As this Pahlavi text forms one of the chapters of the Vičītakīhā ī Zātsparam, it is presumed for certain that the authorship of this small text may be attributed to Zātsparam, son of Gošn-jam and brother of Manuščihr, and if we confirm Zātsparam as the author of this text, the date of its composition may be easily established. It must have been written in the IX Century A.D.

Vičītakīhā ī Zātsparam Ch.27

Transcription:

Apar 5 xēm [1] ī āsrōnān ut 10 handarž kē-š hamāk handarž ī Dēn apar patvast.

I *Ān 5 xēm*:

1. Fratōm a-vināsīh.
2. Dītīkar, vičēn-kartārīh ī andaraγ mēnišnān gōβišnān kunišnān; mātiγān[2] bē vičēt ī zanišn hač a-zanišnīh, Čēγōn xrafstarān hač gōspandān ut dahišn hač a-dahišnīh, Čēγōn ahrōβān aržānīkān hač druvandān an-aržānīkān.
3. Sitīkar, dastōβar-dārīh Čēγōn hamē[3] ān ī dānāktar ut rāst-gōβišntar kē dānākīhā[4] āmōxtēt rāst-gōβišntar[5] āmūčēt[6].
4. Čihārōm, yazišn Čēγōn yazišn ī Ōhrmazd mātīγān pat hamāk vēhīh dātārīh < ut > x'atāδīh šnāxtan < ut > mēnītan pat-aš, dēn astōβān būtan, ut küstīk [7] nēšān ī-š dēn rāδ bastak dāštan; yazišn ī rōšnān niγāyišnōmandīhā [8], yazišn i *čihārān [8A] Zahakān ī hast ī ātaxš āp [9] Zamīk vāt [10] kē kālpūtōmand, ut dāmān hačiš passāčihist [11], ut pāk yōšdāsrēnīt hač nasāk ut daštān ut hixr [12] ut apārīk vināsišn [13] dāstan ē tā čihrān ī hačiš passāčihānd [14] druvist-čihrtar ut hu-bōδtar [15] ut pāktar ut kam-āhōktar bavēnd; yazišn ī martōm rātīh ī apar dānišn

[1] MK.JJ. omit; TD Xām-AAM.
[2] MK.JJ. and DP omit; see Pahl. Texts, p. 131.
[3] MK.JJ.DP. omit; better omit.
[4] MK.JJ.DP. dēn-ākāsīhā.
[5] MK.JJ.DP. rāstīhā.
[6] Text ALPWN-ēt ideog.; MK.DP. āmūčēt.
[7] Text köstak as per Ms.TD.; better küstīk.
[8] TD.W vaxšišnōmandīhā ī. 8A. Corrected; text haftān.
[9] Text gives hast; pres. 3 sg. of inf. būtan, to be. I have corrected it ino āp, water.
[10] Words W and At joined together, hence vāt. Text gives ut hakar. B.T. Anklesaria remarks "for hast".
[11] TD. passāxtīhistan, pass. inf. from passāxtan, (1) to mould, fit together, (2) to insert, (3) submit. Zaehner, *Zurvān, A Zor. Dilemma*, p. 471.
[12] Text gives a-sar, better hyhe-hixr, excrement.
[13] Corrected; text vināsišn-ē.
[14] So the text; better passāčihēnd.
[15] Text gives AWB yt R. instead of AWBWytR, hu-bōδtar.

xᵛāstak; yazišn ī gōspandān vāstr ut kam-bēšišnīh ut patmān-dārišnīh; yazišn ī ōrvarān kištan[16] pazzāftan Ō xᵛarišnīh ī arzānīkān ut handāxtan; yazišn stāyišnīk hamāk yazdān rōšnān gētāh dahišnān hu-sačākihā stā<y>īt tā ut-šān *hamistārakīhēt[17]; čēγōn bavandak stāyišnīh pat bavandak ōšmurišnīh ī dēn šāyēt ut yazišn ī katārč-ē xᵛēš pēšakīhā xᵛēškārīh čand kam-vināsīhātar šāyēt rōβāk dāštan[18].

5. Panjōm, rōčān šapān šnāyišnīhā[19] <andar xᵛēškārīh ēstātan>[20], apāk xᵛēš drūj[21] kōxšītan[22], zivandak drānāδ hač āstōβānīh ī dēn bē nē vaštan ut xᵛēškārīh hač dast nē hištan[23].

II *Ān ī Dah Handarž*

6. Fratōm, husrōβih ī xᵛēš sardār ut āmūčkār ut rat ut pit[24] apāyistan rāδ husrōβīhā ēstātan.

7. Ditīkar, duš-srōβih[25] ī xᵛēšān sardārān nē but <an> rāδ hač duš-srōβih[25] škift[26] pahrēč būtan.

8. Sitīkar, ān ī xᵛēš āmūčkār[27] pat ān ī drāztar[28] čōp nē zatan ut nē bēšītan[29] rāδ pat[30] ān ī-š[30] nē āšnavīt[31] hač xᵛēš āmūčkār pat-š nām nē dūš-srōβēnīt[32] <an>.

9. Čihārōm, nām paδtākih hač ahrōβān nē appurtan[33] rāδ čē āmōxt hač xᵛēš āmūckār rātīhā apāč ō arzānīkān apaspārtan[34].

[16] Text ZLyt.; better ZLYTWN-tn -inf. kištan, to till, furrow.

[17] Text gives hamēstārakihēt. The editor, Mr. Anklesaria, suggests hamēstār kōšihēt with a query mark for this word.

[18] Pahlavi text gives briefly for this whole para: Čihārōm, yazišn ī yazdān rāst vāčakihā vāčihā varm-naskihā pat nīrang yaštan. Pahl. Text, p. 131.

[19] Text gives xᵛāδišnihā meaning, entreatingly desirably; Mss. MK.JJ.DP, šnāyišnihā; vide Pahl. Texts, p. 131.

[20] Inserted from the Pahlavi Texts, p. 131.

[21] MK.JJ.DP. hamēstār, adversary, opponent, antagonist.

[22] So the text; MK, JJ, Kōxšišn kartan instead.

[23] MK.JJ.DP. ut pat xᵛēškārīh tuxšāk būtan, and to be zealous in his own work.

[24] MK.JJ.DP. pit, pid. ideog. AB, father. Text gives pat, av paiti, master, lord, chief.

[25] MK.JJ.DP. dūsrōβih.

[26] BK škaft-škpt = škift-škypt.

[27] TD hamkār, collaborator.

[28] TD škift; BK griftār, held, taken, captive.

[29] So Mss. MK.JJ.DP.; text bēšīt.

[30] MK.JJ.DP ideog MMN = Čē.

[31] So MK.JJ.DP; text āšnūt.

[32] MK.JJ.DP srōβēnītan.

[33] So MK.JJ.DP.

[34] MK.JJ.DP apaspārēt.

10. Panjōm, rōβāk-dēnīh[35] rāδ kirpakkarān mozd bazakkarān tōžišn pat dāt nihāt<an>.

11. Šašōm ahrāδīh daxšak[36] andar xᵛēš mān mahmān kartan rāδ rās ī vēhān ō xānak višātakīhā[37] dāštan.

12. Haftōm, drūž andar vārōm a-hōšīhā nē vaxšēnītan rāδ apāk vēhān kēn nē dāštan, ut pat a-patētīkīh hač vinās nē ēstāt <an>.

13. Haštōm drūz hač vārōm burrītan rāδ kēn hač mēnišn ōkārtan ut hač vinās tēž patētīd būtan.

14. Nahōm, pēš-rōβišnīh ut pas-rōβišnīh ī Dēn bē šnāxtan ut pēš-rōβišnīh ī dēn frāč ō pēš dāštan, ut-aš kār ut bahr patiš xᵛāstan; ut pas-rōβišnīh ka pētyārak bē ō dēn rasēt, dēn apāc ō pas dāštan ut tan pat magindīh ī dēn dāštan.

15. Dahōm, srōš-dārīh rāδ andar xᵛatāδ ut rat ut dastōβar ī dēnīk hū-niγōxš būtan.

Translation:

On the Five Characteristics of priests and Ten Admonitions to which all the admonitions of the Religion are transmitted.

I These are the five Characteristics:

1. First, incorruptibility.

2. Second, discrimination in thoughts, words and deeds; specially he discriminates violence from non-violence, just as (he discriminates) noxious creatures from beneficent animals, and gift from deprivation of gift, just as (he discriminates) the righteous deserving from the wicked undeserving[38].

3. Third, maintenance of the Dastōβar such as the wisest and most truth-speaking 'Rat'[39] who is taught wisely and who teaches most truthfully (the followers of the faith).

4. Fourth[40], worship, just as the worship of Ōhrmazd specially to

[35] So DP; JJ rōβākīh ī dēn; TD. BK rōβākih.

[36] So DP; BK ahrāδīšn; TD ahrāδīh yazdān, piety of the yazats.

[37] MK. višāt; JJ.DP višātak.

[38] This portion is omitted in the *Pahlavi Texts* para 3.

[39] Rat: Av. ratu, spiritual leader, spiritual guide. "Bartholomae (*Air. Wb.* 1498-1502) remarks that the word is used in contrast with 'Ahu', meaning 'lord, sovereign' (Oberherr) and thinks that the function of the Ratu corresponds to that of the greek Diagnonai (investigator). He adds that the Ahu was always a warrior wheras the Ratu belonged to the priestly class. Hence the two terms correspond to the 'Temporal Lord and the Spiritual Teacher' respectively" (*Divine Songs of Zarathushtra* by J.J.S. Taraporewala, p. 20).

[40] Cf. *Pahlavi Texts* para 5: Čihārōm, yāzišn ī yazdān rāstvāčakihā vāčihā varm-naskihā pat nīrang yaštan, i.e. Fourth, to consecrate the worship of God with true

recognise and meditate upon Him for all goodness, creatorship and sovereignty, to be steadfast to His Religion and to keep tied (round the waist) the sacred thread girdle[41], the symbol of His Religion; the worship of the Luminaries prayerfully, the worship of the four[42] elements which are fire, water[43], earth and wind (air)[44] which are possessed of forms and the creatures are prepared therefrom, and to keep (them) clean and purified from dead matter, menstruation, excrement, and other pollution so that their visible forms (čihrān) which may be composed thereby become of a very healthy form, very fragrant, very clean and of very little blemish; the worship of man and his munificence as regards knowledge and wealth; the worship of beneficent animals, (giving them) pasture and little torment and maintaining moderation (in every respect); the worship of the plants, to sow, to ripen, and to allot for the food of the worthy; the worship which is praiseworthy of all the Worshipful Ones[45], luminaries and earthly creations praised very worthily and they have been opposed[46] (by the opponents).

words, with recitation in low tone, with memorising of the nasks, according to the ritual. This para is quite different from para 4 of this chapter.

[41] Kūstīk. For explanation, see Duchesne-Guillemin, *Symbolik des Persismus*, 1961, 41-42.

[42] Text gives haftān zahakān, seven elements; Mss. BK. gives šašān, six. I have corrected into Čihārān, four, on the basis of Dēnkart ed. Madan p. 119 and p. 124, where we find the statement 'Čahār zahakān ī hēnd vāt, ātaxš, āp. gil būngētīyān čihr ut dēsak', meaning, "The four elements air, fire, water, earth, basic visible things and its form" and hač dahišn ō garm x^{v}et bavišn-cōβišnīh ī zahakān čihār ī hast vāt, ātaxš, āp gil, i.e., "form the creation of hot and moist is the coming into being of the four elements air, fire, water, earth. Also Cf. *Gr. Bundahišn* 142.11: Čihār zahakān hast āp zamīk, vāt, ātaxs; Ch. XXII. *Zand-ākāsih* by B. T. Anklesaria p. 182 and *Škand Gūmānīk Vičār* IV.18 ed. by Pierre Jean de Menasce, Fribourg, 1945, p. 50. Anklesaria reads peculiarly the word zahakān as Ziyā-k-ān and translates "begetters", see Bailey, *Zoroastrian Problems in the IX Century Books*, 1943, 88-89 and Zaehner, *Zurvān, A Zor. Dilemma*, 1955, 145-146, for details.

[43] Text gives Aytw, hast, pres. 3 sg. of inf. būtan, to be. The word is nothing but Pahl. āp, water. Hence I have correctly shown in my Transcription the reading āp, which is wanting here in this text. Mr. Anklesaria has not understood this word.

[44] Mss. W AT; better vāt, Av. vāta- wind, air. This word has not been understood by Mr. Anklesaria also and he suggests in the footnote the reading "for hast" instead.

[45] Reading yazdān in the text. TD. gives the reading dēs WW of which one W may be regarded as redundant. Thus Ms.TD. gives dēs, meaning form, shape. The alternative translation would be "the worship of all praiseworthy forms of Luminaries", if we read the word as 'dēs' in accordance with the reading of Ms.TD. On the word 'dēs' see illuminating and detailed note by Bailey in *Zoroastrian Problems in the IX Century Books*, 94-95.

[46] hamēstārakihēt, has been opposed, from pass. inf. hamēstār ihistan, to be opposed, to be antagonised. n. hamēstar, opponent, adversary. The editor suggests with a query mark hamēstār kōšihēt. Alternatively, utšān hamēstārkōšihēt would mean "the adversary is killed by them".

Just as the perfect praise is possible by means of perfect consideration of the Religion, in the same way, it is possible to keep current the worship of any proper function of one's own profession whatever as far as less corruptible.

Fifth, to combat, with his own druj, -demon[47] desireably[48] days and nights and to be diligent for his own allotted work; not to turn away from the steadfastness of the faith till the end of one's life and not to relinquish from the hands one's own allotted work.

II Those (are the) ten admonitions:

6. First, to stand with good reputation in order to be worthy of good renown of one's own leader, teacher, 'Rat' and father

7. Second, to abstain strictly from ignominy in order not to occasion bad reputation of relatives and leaders.

8. Third, not to impute in his name for what is not heard from his own teacher in order not to smite and not to injure his own teacher with a very long stick.

9. Fourth, to transmit liberally to the deserving ones whatever one has learnt from his own teacher in order not to steal fame and publicity from the righteous.

10. Fifth, to lay down as the law reward for the doers of meritorious deeds and atonement for the sinners for the sake of the propagation of the Religion.

11. Sixth, to keep the path to the house wide open for the faithful in order to entertain the gesture of piety in his own house.

12. Seventh, not to keep revenge with the faithful and not to remain without atonement from sins in order not to cause the 'druž' to increase unconsciously in the heart[49].

[47] Text gives drūž, demon, whereas Mss. MK.JJ.DP. give the word hamēstār, adversary opponent. It is the mere transcription of the Av. word druj, from inf. drūzītan, Av. druj, Skt. druh, to deceive, to cheat, to dupe. Man MP. dr w z. The word is the same as the OP. draoga-drauga meaning enemy, the untruthful one, in the Behistun Inscription of Darius the Great. Throughout the Avesta druž is the antagonist of Aša.

[48] x^{v}āδišnīhā, desirably, with desires. Mss. MK.JJ. and DP give the reading šnāyišnīhā, meaning with propitiations, propitiatorily.

[49] vārōm: Professor Bailey (JRAS July, 1934, p. 511. S.V.) says: "The reading with long vowel is assured by the spelling with — r v m, i.e., -rom, after a long syllable, and is to be compared with Av. vārəma — which it glosses". But he in his *Zoroastrian Problems in the Ninth Century Books*, p. 103 f.n. 1, remarks that "Pagliaro, *Rivista indo-greco-italica*, 1929, 63 ff. considers it as taken from Av. vārəma — 'at will', as Bartholomae *Z Air. Wb.* 222 had done" and adds that "it is preferable to derive vārom from *vārma to the base var- 'choose' as dārmak from dar, to split". Geldner translates it by "heart" and connects it with skt. hrd; vide *Dastur Peshotanji Sanjana Memorial Volume*, 199-200.

13. Eighth, to remove[50] revenge from the thought and to repent quickly of the sins in order to cut off the 'druž' from the heart[49].
14. Ninth, to know the forward progress and backward progress of the religion, and to keep the progress of the religion forward to the front and to desire thereby its duty and share, and when misfortune or adversary comes up to the religion, (the duty of the priests is) to repel the decline of the religion to the rear and to keep themselves in the shield[51] of the religion.
15. Tenth, to listen attentively to the ruler, spiritual leader and the religious 'Dastōβar' for the preservation of obedience.

D/10 Cusrow Baug Maneck F. KANGA
Fort, Bombay 1 (Inde)

[50] Ōkārtan, ōyārtan, to remove, to isolate; cf. *ŠGV* by Menasce, p. 136, where he reads the word as hukārtan and quotes *Dēnkart* (ed. by Madon), p. 359.16., cf. *ibid.* Ch.XI.138 hugārēnd, = Skt. apaharanti, and Ch.XIII.105 hugārihēt. He translates it by "soulager" meaning "to relieve, to ease, to alleviate". See Bailey, *Zor. Prob. in the IX Century Books*, p. 202, f.n. 3, and Zaehner, *Zurvān, A Zor. Dilemma*, p. 373, and p. 471.

[51] magindih, "shield, protection", *cf.* Mackenzie, *A Concise Pahlavi Dictionary*, p. 53 s.v. magind. The word is written MKWyīh, which can be read mayūyīh, mayavayīh, meaning priesthood, magianship. *cf.* Av. word maga — which Bartholomae (*Air. Wb.* 1109-10) translates "brotherhood or secret society (Geheimbund) and says that it applies specially to the band of Zaraθuštra's followers. Professor Herzfeld (*Zoroaster and His World*, p. 236) reads the word as magavandīh, meaning something like 'hostel, host' and translates the quotation "tan pat magavandīh ī dēn dāštan" by "to regard the body as the hostel or host of the soul". Prof. Zaehner in his 'Nāmak-nipēsišnih' (*BSOS* 9, part 1., 93 ff.) reads the word as maguyīh with a question mark and translates "greatness". Cf. *Pahlavi Texts* ed. by Jamasp Asa, p. 134 l.1. M K w w y = magavand. I think Bartholomae's rendering of Av. maga. mayare quite suitable here in this text. See also Messina, *Der Ursprung der Magier und die Zarathustrische Religion*, Roma, 1930. The word can also be read makōgīh, meaning boat.

Charles M. KIEFFER

LES FORMULES DE LAMENTATION FUNÈBRE DES FEMMES À CABOUL : *awâz andâxtan-e zanâ*

Note de dialectologie et d'ethnographie afghanes[1]

Les scènes de douleur et de deuil *γam-dâri*, *āzā-dâri*, *mâtam-dâri*[2] qui, dans le monde iranien, suivent un décès *marg* sont bien connues[3] : elles consistent essentiellement en pleurs *geriyân*[4], cris *awâz*[5], *sadâ* et lamentations *geriyân-o feγân*. A Caboul — H. Massé l'avait déjà noté pour l'Iran —, la coutume de déchirer ses vêtements *yaxan*[6] *pâra-kadan* est réduite à un simulacre : on se contente d'ouvrir ou simplement d'agripper le plastron *yaxan* de la chemise ou de la robe; mais, dans la maison du défunt *morda-xâna*, le jour du décès *ruz-e marg* et chaque fois que quelqu'un vient présenter ses condoléances *fâtiyâ dâdan*, *barây fâtiyâ âmadan*, les femmes donnent libre cours à leur douleur *awâz méndâzan*[7]; les cris et les pleurs non seulement leur permettent d'extérioriser leur attachement *dusti-e xód-a*[8] au «disparu» *morda*, *marhum*, *xodâ biyâmorz*[9], mais ils sont exigés par la coutume *rawâj*, *rasm-o rawâj*; celles qui ne s'y soumettraient pas seraient accusées d'être des femmes au cœur dur *saxt-del*, de n'avoir pas rempli leur

[1] Nous savons gré à G. Redard (Berne), d'avoir bien voulu relire notre manuscrit, à M. Robinson (Paris) de nous avoir fourni de précieuses indications bibliographiques et à S. Sana (Caboul/Berne) d'avoir vérifié nos traductions.

[2] *āzā* <ar. *'aza*; *āzā-dâri* deuil, lamentation, *mâtam-dâri* et *γam-dâri* témoignent de la productivité du suffixe *-dâri* (nous venons de relever à Caboul *zambur-dâri* = *zanbur-dâri* élevage d'abeilles). On emploie aussi *walwala*, cf. ABD 578 <ar. *wâwaylâ* glosé par *šōr-o γawγâ*. Pour ABD v. note 35. Pour la transcription v. Kieffer, *Afghanica* I, Paris 1975.

[3] V. par ex. Chardin, Tavernier, Thévenot; puis H. Moser : *A travers l'Asie Centrale*, Paris, 1885, 406-407; H.-R. D'Allemagne : *Du Khorassan au pays des Backhtiaris*, Paris, 1911, I, 216-226; H. Massé : *Croyances et coutumes persanes*, Paris, 1938, I, 95-118; etc.

[4] Kb *geriyân* = prs *geriya*, v. ABD 489.

[5] Kb *awâz* = prs *âwâz* par dissimilation; v. FAR 13 (15a). Pour FAR v. note 34.

[6] Kb *yaxan* = prs *yaqe/-xe* col, plastron; v. ABD 588.

[7] = prs *mi-andâzand*; *âwâz andâxtan* pousser des cris; v. FAR 93 (154a).

[8] = prs *dusti-e xud-râ*.

[9] = prs *be-âmorz*, aor. de *âmorzidan* pardonner; lit. le «Dieu-(lui) pardonne», i.e. le défunt; en effet, quand on parle d'un mort il est recommandé de prononcer la formule *xodâ biyâmorz-eš* ou *xodâ bohaxš-eš* (**be-baxš-aš*) (que) Dieu pardonne-à-lui; la formule finit par désigner le défunt lui-même.

premier devoir *wazifa* qui est d'être attachées *dusti-dâštan* aux membres de leur famille *xâna, qawm-o xéš, az xódgi*[10], et de n'avoir pas montré de compassion *γam-šariki*[11] à leur égard! En revanche leurs lamentations n'ont guère été étudiées jusqu'ici. Les quelques exemples qui suivent constituent une première contribution à un dossier de l'intimité familiale.

En octobre 1971, à Caboul, grâce à l'amabilité de M. Gholām Qāder-e Meskin et de son fils Zabiḥollāh Zyārmal, j'ai pu interroger, chez eux, pendant une dizaine de jours, Mme Ālya[12]. Mon but était de recueillir un questionnaire complet de persan kāboli (dari[13]) pour l'ALA[14]. Mon informatrice alliant la loquacité à la bénévolence, je pus recueillir toutes sortes de renseignements périphériques, dont ces lamentations. Elles m'ont été données à la suite d'une conversation engagée à propos de la question 31.4.3 du questionnaire de l'ALA : «pleurer le mort» — prs *bar mordeh gristan*. Elles ont été suivies par l'enregistrement du récit de la mort de son époux, texte que je donnerai ailleurs[15].

Tout d'abord les lamentations exigent une certaine attitude physique : la femme met le bras autour du cou d'une autre, également concernée par le décès :

a) *zanâ-y-ke awâz méndâzan, dest da gardan-e yaki digar méndâzan wa geriyân / geriya / gerya mékonan* les femmes qui se lamentent mettent leur bras (*dest*[16] = bras et non main!) autour du coud'une autre et pleurent.

Ālya précise que lors du décès de son mari, elle-même n'a guère participé aux lamentations conduites par sa mère :

b) *ma qarâ méšištom*[17] *mâdar-em geriyân mékad bar-e dâmât-e xót* moi, je m'étais assise tranquille, (mais) ma mère pleurait sur son gendre.

Comme elle était très émue, pour l'engager à poursuivre son témoignage, Zabiḥollāh lui cita un exemple de lamentation prononcée par une mère lors de la mort de son gendre :

l) *zan-e juân-o je(h)ân-et-a ba ki élâ*[18] *dâdi bačém? UHU* ta jeune femme et ton monde (passager, = ta vie) pour qui les as-tu lâchés (à qui les as-tu abandonnés), mon fils?

[10] Pour désigner les membres de la famille on emploie soit *xâna* lit. maison, maisonnée; c'est aussi la forme polie pour désigner la femme : *xâné-t-a (*xâna-at-râ) salâm bogu (*be-gu)* dis bonjour à ta femme!; soit *qawn* lit. tribu, quand il s'agit de la parenté patrilinéaire, et *xéš (*x'éš)* quand il s'agit de la parenté par alliance, ou la parenté matrilinéaire; soit *xódgi* lit. les siens, < *xód-* soi et *-gi* suffixe très productif, où *-g-* ne sert donc pas seulement à éviter l'hiatus, v. FAR 102 (n° 4).

[11] Kb *γam-šarik* compagnon de douleur, compatissant, *γam-šariki* compassion.

[12] *Ālya Xānom* avait deux ans quand le *Bače-Saqao (*bača-e saqâ* fils du porteur d'eau, par étymologie populaire * ~ *saq-âb* > *saq-ao*; il frappa monnaie sous le nom de Habibollāh Xādem-e Dīn) prit le pouvoir en 1929. Elle est donc née en 1926/27. Bien qu'elle soit la fille d'un *mollâ* et que sa mère lise chaque jour le Saint Coran *Qor'ân-e šarif*, elle ne sait ni lire ni écrire. Mère de deux filles et veuve *béwa* depuis une dizaine d'années, elle mène une vie recluse, s'occupant des travaux ménagers *kâr-e xâna* sous les ordres de sa mère. Elle habite à la limite de *Âšuqân-Ârefân* et de *Čendawol*; *Qizilbâš-o šuya|ši'a-s* «Ils sont Qizilbâš et shiites» dit-elle de ces derniers avec quelque dégoût, car elle est *Tâjek* et sunnite. Elle parle un kāboli très populaire. C'est une excellente informatrice, sincère et loquace : elle dit tout ce qu'elle sait, fait part, sans difficulté, de ses représentations et n'exerce aucune censure consciente sur ses propos.

L'interrogatoire d'une femme pose de délicats problèmes. Il faut d'abord trouver le témoin disposé à travailler avec un étranger et un homme. En l'occurrence, un ami, M. Homāyun, officier au Ministère de l'Intérieur, au courant de mes recherches, a eu la gentillesse de se mettre en quête de l'informatrice et d'arranger avec celle-ci les modalités de l'interrogatoire. Mais dès qu'une femme est en relation avec un homme qui n'appartient pas à sa proche famille, a fortiori avec un infidèle *kâfer* non seulement les ragots vont bon train dans le quartier, mais la réprobation est presque générale et exerce sur elle et les membres de sa famille une pression telle que, le plus souvent, même si elle le désire, elle ne peut plus accepter de se soumettre à un interrogatoire linguistique. Mon ancien élève et ami Zabiḥollah Zyārmal est alors intervenu; avec l'accord de son père, M. Gholām Qāder-e Meskin auquel je tiens à exprimer mes remerciements les plus sincères, il nous a ouvert leur maison.

J'ai pu ainsi interroger Ālya Xānom dans des conditions inespérées durant une dizaine de jours (octobre 1971). Les voisins d'Ālya, voyant que je venais la chercher en voiture chaque matin, comme prévu s'indignèrent d'abord d'une «fréquentation» *âšnâ'i* choquante *bé-šarm* pour eux. Une partie de la famille leur emboîta le pas, mais sa mère et son frère aîné l'engagèrent à faire fi de la vox populi. Pour apaiser les remous, elle emmena durant les premiers jours, tour à tour chacune de ses deux filles et une nièce. Pour ma part je donnai au voisinage toutes les explications souhaitables et quand on sut que l'interrogatoire se passait chez M. Gholām Qāder, homme fort pieux, cultivé et éminemment respecté, tout rentra dans l'ordre. Je pus ainsi remplir le seul des 262 questionnaires de l'ALA (v. note 14), qui fournisse le parler d'une femme.

[13] Les autorités universitaires afghanes tiennent à ce qu'on appelle le persan en usage en Afghanistan *dari*. Cette appellation nous paraît convenir tout particulièrement au persan écrit (publications et lettres officielles) et au persan en usage à l'université et à la radio. Mais le problème se complique pour le dialectologue : en effet, il doit nécessairement distinguer de nombreux parlers locaux très divers (*kâboli, herâti, mazâri, badaxši, lôgari, kôhestâni, hazâragi*, parlers du Ghōr, etc.) qui sont tous fort différents de ce *dari*! V. Kieffer, Afghanica 1.

[14] Atlas linguistique de l'Afghanistan; cf. *Atti del convegno internazionale sul tema : Gli atlanti lingustici, problemi e risultati*, Rome, 1969, 69-78, où son initiateur, G. Redard, rend compte des progrès de l'entreprise.

[15] *Afghanica* III : Textes dialectologiques, 1. Propos de femmes (en préparation).

[16] Le bras *dest* se divise en *penja* la serre (l'ensemble des 5 doigts), *band-e dest* le poignet, *tul(a)-e dest* l'avant-bras, *ârenj* le coude, *bâzu* l'arrière-bras (cf. *bâzu-band* amulette attachée à la hauteur du biceps).

[17] *qarâ* = ABD 424 *qarâr. méšištom, mêšeštom, šeštan* = prs *nešastan*; v. FAR 95 (154a).

[18] *élâ* (F 1, 2, 6, 7) = يله *yale* action de laisser (libre), de lâcher; v. ABD 30.

Ālya précise qu'à la suite d'une lamentation, la pleureuse se met à gémir sur une modulation constante ...*bačé-éééém u-hu-hu-hu-hu* (ou *i-hi-hi-hi-hi*). Je représenterai dorénavant ces sanglots stéréotypés qui prolongent toute lamentation par *UHU*. Puis elle enchaîne et me donne les lamentation suivantes :

A) prononcées par la mère lors de la mort de son fils :

2) *bačém xâna-o ǰây-t-a bar-e ki élâ kadi ? UHU* mon fils, ta maison et ton lieu (ta résidence) pour (= à) qui les as-tu abandonnés?

3) *ẅlâd-o zan-et-a ba ki mândi ? UHU* tes enfants et ta femme à qui les as-tu laissés?

4) *âlé yâra*[19] *ki nân-o ao beta*[20] *? UHU* maintenant qui leur donnera pain et eau?

5) *sarparasti az yâra ki kona ? UHU* qui les protègera?

6) *juânâ ayâl-a élâ naméta ! UHU* les braves (lit. les jeunes) n'abandonnent par leur femme!

7) *ayâl-et-a bar(ây)-e ki élâ kadi|mândi ? UHU* ta femme pour (= à) qui l'as-tu laissée?

8) *xâna-et sabil*[21] *mânda, ba oméd-e ki élâ kadi(-iš) ? UHU* ta maison est restée sans maître, à l'espoir de qui (l') as-tu abandonnée (à qui as-tu espéré la laisser)?

B) prononcées par la fille lors de la mort de sa mère :

9) *mâder-em budi ! UHU* tu étais ma mère!

10) *boxčé del-em budi ! UHU* tu étais l'enveloppe (lit. le baluchon) de mon cœur (j'étais grâce à toi sans souci)!

11) *šime*[22] *del-em budi ! UHU* tu étais la force de mon cœur!

C) prononcées par la fille lors de la mort de son père :

12) *xabar-girâ*[23]*-ye râ-y-em budi ! UHU* tu étais celui qui demandait des nouvelles de mon chemin (qui s'occupait de moi)!

13) *qwat-e del-em budi ! UHU* tu étais la force de mon cœur!

14) *ustuwâri del-em budi ! UHU* tu étais la solidité de mon cœur!

[19] *yâra* (F 4, 5) = prs. *in-hâ-rā* ; pour *yâ*-v. FAR 18 (24b) et 55 (114a).

[20] *beta* (F 4) = prs. *be-dehad* ; v. FAR 93 (154a).

[21] *sabil* (F 8) < ar.; 1. subst.: route, passage, 2. adj. (ici) à la disposition de n'importe qui, c'est-à-dire gratuit ou sans propriétaire (ici) ; v. ABD 324.

[22] *šima* (F 11 : **šim(a)-é del-em*) < ar. disposition naturelle, tempérament, caractère; kb force, puissance ; v. ABD 393 : *az šima oftādan / az šima māndan = bē-qwat-o tawān šodan* manquer de force, devenir faible.

[23] *xabar-girâ-ye râ-y-em* (F 12) diplologie pour **xabar-gir-e râ-y-em* lit. demandeur de nouvelles de ma route.

D) prononcée par la sœur lors de la mort de son frère :

15) *byâdar ǰân ɣam-e byâdar saxt as ! UHU* cher frère, la peine d'(= pour) un frère est cruelle!

E) prononcée par la mère lors de la mort d'un fils très petit :

16) *bačém sâteri*[24]*-o ɣam-ɣalat*[25]*-em budi ! UHU* mon fils, tu étais mon amusement et ma joie (lit. mon «trompe-chagrin»)!

F) prononcée par la mère lors de la mort d'un jeune fils :

17) *bacém Juân budi-o por-armân*[26] *rafti ! UHU* mon fils, tu étais jeune et tu es parti (encore) plein de désir(s)!

G) prononcées par la mère lors de la mort d'une fille mariée :

18) *xâna-o ǰây-t-a bar-e ki mândi ? UHU* ta maison et ton lieu (ta résidence / tes biens) pour qui les as-tu laissés?

19) *sar-o sandu(q)če-t-a bar-e ki mândi ? UHU* ta tête et ton coffre (à bijoux) pour qui les as-tu laissés?

H) prononcées par une sœur lors de la mort de sa sœur :

20) *qorbân-e Juâni-t šawom ! UHU* puissé-je me sacrifier pour ta jeunesse (= mourir à ta place)!

21) *xwâr*[27] *ǰân kabâb-e del-em-a kašidi*[27bis] *! UHU* chère sœur, tu as consumé mon cœur de chagrin (tu m'as brisé le cœur)!

22) *xwâr ǰân du dest-et-a da ruy-et bigi da zér-e xâk ke da češm-o abru-o kâlkulâ*[28]*-y-t xâk našina ! UHU* chère sœur, mets tes deux mains (lit. avant-bras) sur ton visage sous la terre (surface) (afin) que la terre (matière) ne se dépose pas sur tes yeux, tes sourcils et tes boucles!

23) *qorbân-e čârpâyi*[29]*(-ye) rox ba sârâ-y-t šawom !UHU* puissé-je me sacrifier pour ton lit (sur lequel la morte sera portée au cimtière), (qui est) face au désert (c.à.d. déjà tourné en direction du désert où elle sera enterrée)!

[24] *sâteri* (F 16) = **sâ'at-tēri* le fait de passer (cf. kb. *têr kadan*) du temps (lit. des heures kb. *sât*) à se distraire, à s'amuser ; v. ABD 320.

[25] *ɣam-ɣalat* (F 16) lit. «trompe-chagrin», cf. kb. *kas-é-ra ɣalat dâdan* tromper quelqu'un ; v. ABD 410 s.v. *ɣalaǰ*.

[26] *por-armân* (F 17) plein de désirs (inassouvis), de nostalgie; dissimilation pour **por-ârmân*.

[27] xwâr (F 21, 22, 24) sœur = *x'âhar*.

[27bis] *kabâb-e del-e kasé-râ kašidan* cf. ABD 443 : *kabâb-e kasé-râ kašidan = kasé-râ kabâb kardan*, v. ABD 442 s.v. *kabâb* sens 2 : *kasé-râ zajr-o zaḥmat-e besyâr dâdan* causer de grands tourments.

[28] *kâkul* (F 22), *-ol* boucle(s) de cheveux ; v. ABD 440.

[29] *čârpâyi* (F 23), *-pâ'i* lit. (le meuble) à quatre pieds, i.e. un lit composé de quatre pieds, d'un cadre en bois tendu de cordes croisées fabriquées avec les feuilles du *monǰ* palmier-nain (Chamaerops humilis L.). Formation descriptive désignant un article importé ; le lit local *taxt-e xâb*, ou *taxt* n'est constitué que de planches de bois.

24) *alâʰ xwâr jân mâsel*[30]*-et čətó*[31] *zór bu' ! UHU* Dieu, (ma) chère sœur, que celui est venu te réclamer a été brutal!

I) prononcées par la femme lors de la mort de son mari :

25) *ô šuy*[32]*-e sardâr*[33]*-em, ô šuy-e nâmdâr-o nešândâr-em, sarpuš-e sar-em, xâné-m-a xarâb kadi ! UHU* ô mon époux, mon chef, ô mon époux fameux et renommé, couvercle de ma tête, tu as détruit ma maison!

26) ~ *juâni-m-a xâk kadi ! UHU* ~ tu as réduit ma jeunesse en poussière.

Du point de vue dialectologique ce corpus appartient au parler kāboli; mais il ne présente aucune particularité phonétique, morphologique ou syntaxique, qui n'ait été signalée par A. Gh. Rawān Farhādi[34], ni de fait lexicologique qui n'ait été relevé par 'Abdollāh «Afγāni Nawis»[35]. Il suffit donc que nous en donnions une version en *dari* (persan écrit d'Afghanistan). Les disparités entre le *dari* et le persan commun sont signalées dans les notes par des références à la grammaire de Farhādi ou au dictionnaire d''Abdollāh, à l'exception des faits bien connus (comme l'opposition des voyelles dites *ma'ruf* et *maǰhul* /i/ : /é/ et /u/ : /ó/, le traitement de prs *-rā* > *-ra* après voyelle / *-a* après consonne, l'assourdissement des occlusives sonores en position finale, etc.).

1 زن جوان وجهان اترا به‌کی ایلا[18] دادی، بچه‌ام؟
2 بچه‌ام خانه وجایترا برای کی ایلا کردی؟
3 اولادوزنترا به‌کی ماندی؟
4 حالا این‌هارا[19] کی نان وآب بدهد[20]؟
5 سرپرستی ازاین‌هاراکی کند؟

[30] *mâsel* (F 24) < ar. *moḥaṣṣel* qui acquiert, receveur; allusion à l'ange de la mort *'Ezrāil*.

[31] *čətó* (F 24) = *če-ṭawr*.

[32] *šuy* (F 25) mari = *šowhar*.

[33] *sardâr* (F 25) est un terme d'adresse très en vogue en Afghanistan : jusqu'à la proclamation de la République le 17.7.73 son emploi était de rigueur pour s'adresser aux membres de la famille royale; il est toujours en usage parmi les Baluč; en Inde, il est beaucoup employé parmi les Sikhs.

[34] *Le persan parlé en Afghanistan*. Grammaire du kāboli, accompagnée d'un recueil de quatrains populaires de la région de Kābol, Paris, 1955. (FAR).

[35] *Loγât-e 'âmyânah-e fârsi-ye Afγânestân*, Caboul, 1340/1961. (ABD).

6 جوان‌ها عیال‌را ایلا نمیدهد!
7 عیالترا برای کی ایلاکردی/ماندی؟
8 خانه‌ات سبیل[21] مانده به‌امیدکی ایلاکردی/کردیش؟
9 مادرم بودی!
10 بقچه‌ی دلم بودی!
11 شیمه[22] ی دلم بودی!
12 خبرگیر[23] راه‌ام بودی!
13 قوت دلم بودی!
14 استواری دلم بودی!
15 برادرجان غم برادر سخت است
16 بچه‌ام ساعت تیری[24] وغم غلطم[25] بودی!
17 بچه‌ام جوان بودی و پرآرمان[26] رفتی!
18 خانه وجایت رابرای کی ماندی؟
19 سروصندو قچه‌ات رابرای کی ماندی؟
20 قربان جوانی ات شوم!
21 خواهر[27] جان کباب دلم راکشیدی!
22 خواهرجان دودستت رادررویت بگیردرزیرخاك که‌درچشم وابرو وکاکل[28] هایت خاك نه‌نشیند!
23 قربان چارپائی[29] رخ به صحرایت شوم!
24 الله خواهرجان محصلت[30] چطور[31] زوربود!
25 اوه شوهر[32] سردارم[33]، اوه شوهر نامدار ونشاندارم، سرپوش سرم، خانه‌ام‌را خراب کری!
26 اوه شوهر ... جوانی ام‌راخاك کردی!

Du point de vue ethnographique ces formules ne prennent tout leur sens que si on les replace dans leur contexte naturel qui est celui des musulmans traditionnalistes de la ville de Caboul confrontés avec la mort d'un proche parent.

La mort offre d'abord à l'ensemble de la parenté l'occasion de resserrer ses liens en rappelant aux individus qui la composent que leur destin, du commencement à la fin, est tributaire de ce groupe. D'autre part, non seulement les lamentations des femmes font connaître aux voisins qu'un décès a eu lieu dans leur maison, mais elles leur rappellent aussi que la famille ou le clan du défunt reste solidement uni et résolu à s'opposer aux entreprises de ceux qui voudraient lui causer du tort. Cette fonction proclamatrice rend compte du ton ostentatoire des lamentations qui doivent porter aussi loin que possible et en imposer aux voisins. Autrement dit, c'est pour le groupe parental une circonstance privilégiée pour affirmer son existence et sa cohésion, et par conséquence son prestige, aux yeux des familles ou des clans concurrents. Comme la fête du mariage ou de la circoncision, les funérailles, l'observance du deuil et plus particulièrement les bruyantes lamentations qui les accompagnent, permettent au groupe familial ou clanique de s'affirmer envers et contre tous, et de défendre sa place au soleil en dépit du deuil qui vient de le frapper.

D'une façon générale la fonction du deuil n'est guère différente dans un contexte musulman, chrétien ou judaïque. Certes, au lieu de mettre l'accent sur la situation de fortune du défunt et par conséquent de ses héritiers et d'illustrer leur appartenance à une classe sociale déterminée, comme c'est le plus souvent le cas en Europe et en Amérique, le deuil de tradition islamique traduit plutôt les démonstrations d'un groupe familial ou clanique qui doit s'affirmer en tant que tel : mais cette différence reflète plutôt celle des structures sociales que celle des structures religieuses. La meilleure preuve réside dans le fait que les lamentations ne contiennent aucune formule coranique ni proprement religieuse, mais seulement les cris d'un cœur blessé par le décès d'un être cher.

Les moyens utilisés à cette fin sont divers : *jenāza* les funérailles proprement dites (le même mot signifie aussi «cadavre»); *xatm* lecture in extenso du Coran à la maison; *fâtiyâ* réunion des parents, alliés, voisins et connaissances, et lecture du Coran, à la mosquée pour les hommes, à la maison pour les femmes; *dâwat* (*da*<*wat*) ou *mémâni* (*mehmāni*) invitation à la maison; *xayrât* repas propitiatoire offert aux voisins, aux pauvres, aux passants.

Parmi eux, les lamentations occupent une place de choix, tout particulièrement dans les milieux modestes : moins coûteuses que les invitations ou les repas propitiatoires, plus populaires que les lectures du Coran, les lamentations qui donnent pratiquement le signal des visites de condoléances, présentent l'avantage de toucher un nombre considérable de voisins à portée de voix, souvent ceux-là justement dont on a le plus à craindre.

Quant à leur contenu, elles reflètent essentiellement la condition socio-économique des milieux modestes ou pauvres de la capitale de l'Afghanistan.

La mère (F 1-8) se demande qui se chargera de l'entretien de sa bru et des enfants de son fils décédé. Si elle demande à qui il a laissé sa femme, elle n'exprime pas du tout la crainte qu'un autre, non agréé, puisse l'épouser, mais bien celle qu'aucun homme ne veuille s'en charger : à bon entendeur salut, car c'est à un frère du défunt qu'il appartient de prendre en charge la belle-sœur veuve! Finalement la mère demande en quelque sorte des comptes à son fils, dont la mort lui apparaît comme une démission (F 6).

La fille, lors du décès de sa mère (F 9-11) ou de son père (F 12-14), exprime son désemparement : elle a perdu force (F 11, 13, 14) et protection (F 10,12). La condition de l'orpheline n'est guère plus enviable que celle de la veuve. Et ce cri «Tu étais ma mère!» (F 9) résume dans sa simplicité pathétique la place qu'elle occupait dans sa vie et dans son cœur.

Les nuances marquant l'âge du défunt sont nettement perceptibles quand il s'agit d'un fils : la mère évoque le plaisir et la joie que lui apportait son petit enfant (F 16); elle déplore la perte d'un jeune fils «encore plein de désirs» (F 17); quand il est marié, elle s'inquiète du destin de sa bru et des enfants. Ainsi, dans la représentation populaire, le petit enfant appartient à sa mère, dont il fait la joie; le jeune homme appartient à lui-même et à ses plaisirs; quant au fils marié, il a la charge de sa famille et sa mort est presque une désertion.

La mort d'un frère (F 15) n'évoque chez sa sœur que la peine : une fille n'est pas en droit de soulever des problèmes de famille!

La mort d'une fille mariée (F 18, 19) pose le délicat problème de la transmission de ses biens aux ayants cause : ce problème de succession est souvent à l'origine de disputes interminables. La mère ne manque pas de rappeler qu'elle avait un intérieur, un ménage (F 18) et des bijoux (F 19) qui lui ont été donnés, selon la coutume, par sa famille, et elle se demande probablement dans quelle mesure elle pourra les récupérer.

Les formules prononcées par une sœur (F 20-24) sont, d'une façon assez inattendue, les plus émouvantes et d'un réalisme poignant.

Non seulement elle a le cœur brisé (F 21), mais elle voudrait se sacrifier pour elle, mourir à sa place (F 20, 23). L'évocation de la terre qui tombe sur le viasage de la morte (F 22), celle du lit de mort (F 23) et de l'ange de la mort (F 24) sont tout simplement bouleversantes. Nous y voyons le reflet des relations très étroites existant entre des sœurs, souvent un peu en marge de la famille, parce qu'appelées, dans un avenir plus ou moins proche, à quitter la maison ou le clan pour s'installer chez leurs maris.

La femme, enfin, rappelle les relations d'obéissance qui la liaient à son époux, l'admiration qu'elle lui portait et la protection dont il la comblait (F 25). Mais de tout cela, que reste-t-il? Son foyer est détruit (F 25) et sa jeunesse est réduite en poussière (F 26). C'est une allusion très nette à la condition de la femme dont les vertus cardinales sont la soumission et l'admiration (en principe du moins), en échange desquelles elle a droit à la protection de son seigneur et maître. Mais une fois veuve, prise entre le lévirat et l'hypogamie, ou encore la solitude, sans en avoir le choix, elle ne peut être que la femme de son beau-frère ou une femme d'occasion, car le plus souvent elle n'a pas les moyens d'être une femme seule!

Si l'on compare ces formules de lamentation avec celles signalées ailleurs [36], on remarque d'abord que les sanglots saccadés et stéréotypés qui les terminent, semblent en faire le plus souvent partie. Par contre il ne nous a pas été possible de trouver en Afghanistan la trace de pleureuses professionnelles qui en sont si souvent les interprètes attitrées. D'autre part le contenu en est assez variable: ainsi l'énumération de toutes les qualités du défunt, courante chez les Turcomans [37] par exemple, n'est pas en usage à Caboul. Nous sommes en présence d'une mentalité tout à fait différente: un tel éloge concernant un mort, aussi bien que l'expression d'une douleur trop vive sont d'abord incompatibles avec l'orthodoxie musulmane telle qu'elle est ordinairement entendue en Afghanistan; le culte de la personnalité ainsi que tout regret excessif sont considérés comme un péché d' *ὕβρις* consistant, somme toute, à contrecarrer les desseins de la Providence. Une telle attitude est incompatible aussi avec le souci du lendemain si vivace chez les Kābolis de condition modeste ou pauvre. Ainsi, en dépit de leur caractère stéréotypé, les formules de lamentation des femmes de Caboul nous donnent de précieuses indications aussi bien sur leurs représentations religieuses que sur leur condition socio-économique.

2, rue de Steinbach
68700 Cernay

Charles M. KIEFFER

[36] Bibliographie aimablement communiquée par M. Rodinson:

Alric, A., *Le Paradis de Mahomet*, Paris, 1892, 198-201. — Andree, R., *Etnographische Parallelen*, I, Stuttgart, 1868, 147-152, 302. — Dhina, A., *Mélanges Massignon*, I, 247 sq. — *Encyclopaedia of Religion and Ethics*, J. Hastings éd., IV, 431b et V, 56b. — Galal, M., «Essai d'observation sur les rites funéraires en Égypte actuelle», *REIs* 1937, 131-299. — Goldziher, I., *Muhammedanische Studien*, I, 299 sq.; *WZKM* XVI, 307 sq. — Lacheraf, M., *Chansons des jeunes filles arabes*, Paris, 1953 (Seghers), 11. — Lammens, H., *Fātima et les filles de Mahomet*, Rome, 1912, 118-124. — Littmann, E., *Abessinische Klagelieder*, Tübingen, 1949. — Martino, E. de, «Considerazioni storiche sul lamento funebre lucano», *Nuovi Argomenti*, 12, gennaio-febbraio, 1955. — Palacios, M. Asin, *La escatologia musulmana en la Divina Comedia* (2e éd.), Madrid-Granada, 1943, 24, 433, 436. — Petracek, K., «Der Tabu in der Bildersprache der volksarabischen Totenklage», *Archiv Orientální*, 24/3 (1956), 404-409. — *Reallexikon der Vorgeschichte*, M. Ebert éd., VI, 369 et XI, 105. — Sefrioui, A., *La boîte à merveilles* (roman), Paris, Le Seuil 1954, 64 sq. — Spoer, H.H. — E.N. Haddad, «Volkskundliches aus El-Qubēbe bei Jerusalem», *ZDMG* 68 (1914), 247-250. — Ubach, E. und Rackow, U., *Sitte und Recht in Nordafrika*, Stuttgart, 1923, 49. — Wellhausen, J.: *Reste arabischen Heidentums*, 1897, 177 sq. — Westermarck, E., *Ritual and Belief in Morocco*, Londres, Macmillan 1926, II, 436 sq. — Winkler, H.A., *Bauern zwischen Wasser und Wüste*, Stuttgart-Berlin, Kohlhammer 1934, 129, 133.

[37] Voir par ex. H. de Coulibœuf de Blocqueville, «Quatorze mois de captivité chez les Turcomans», *Le Tour du Monde*, Nouveau Journal des Voyages, 13 (1866), 260.

Jerzy KURYŁOWICZ

ΔΕ ΣΟΦΩΤΕΡΟΣ À ΔΥΣΕΡΩΣ

Il paraît que jusqu'ici on n'ait pas apprécié de façon adéquate l'importance *morphologique* d'un trait particulier de la langue grecque, à savoir de la coexistence de formes contractes et non-contractes attestées à chaque étape des périodes préclassique et classique.

Il est vrai que certains faits inattendus de l'accentuation ont été depuis longtemps signalés et expliqués par le système d'opposition *contracte* : *non-contracte* existant chez le sujet parlant, p. ex. *καθῆσο* (imparfait) : *κάθησο* (impératif), ou *ἀπεῖπε* (aoriste) : *ἄπειπε* (impératif). L'accent de *καθῆσο, ἀπεῖπε* est motivé, de la part du sujet parlant, par l'analyse **κατ-ε-η-σο, *ἀπ-ε-ειπ-ε*. Cette motivation synchronique n'a rien à faire avec l'explication *historique* (diachronique) de *καθῆσο, ἀπεῖπε*. Le modèle *synchronique* de *ἀπεῖπε : ἄπειπε* est *κατέβαλε : κάββαλε* etc. D'une façon analogue certaines désinences flexionnelles, comme celle du gén. sing. des thèmes en *-ā-* (*-ᾶς, -ῆς*) portent un circonflexe résultant directement non pas d'une contraction, mais d'une proportion :

gén. *-εος, -ερος, -εος (-ους)* : gén. *-ένος, -έρος, -έος (-οῦς)* = gén. *-ης* : gén. *-ῆς* (accentuation de l'avant-dernière more).

Une contraction de date indo-européenne n'entre pas ici en ligne de compte, il s'agit du modèle des formes contractes et non-contractes du grec.

Mais à côté d'exemples cités il y a en grec un certain nombre de cas auxquels le même mécanisme d'explication est applicable.

La voyelle longue de *σοφώτερος* pose deux problèmes différents : 1) l'origine de *-ω-* ; 2) la distribution *ο* : *ω* dans les formes *-ώτερος, -ώτατος* de la comparaison [1].

Les formes attiques *κενότερος, στενότερος* (*ν*) témoignent du fait qu'à partir d'un certain moment la répartition *ο* : *ω* a dû tomber en désuétude en tant que règle morphonologique.

On a de tout temps considéré ladite distribution comme une espèce

[1] *ω* après syllabe brève *σοφώτερος, νεώτερος, ἀξιώτερος, χθαμαλώτερος, ἀδικώτερος .....) : ο après longue* (*δεινότερος, ἰσχῠρότερος, κουφότερος, μακρότερος, μῐκρότερος, πικρότερος, πιστότερος, ὠμότερος, ἐνδοξότερος, ἀτῑμότερος, ἀθῡμότερος, ἀνδρειότερος .....*) ; hom. *ἐλαφρότερος* : att. *ἀλαφρώτερος* (*φρ= muta cum liquida*).

de loi d'ordre *rhythmique*, cf. Brugmann, de Saussure, Wackernagel et les autres autorités citées par Schwyzer *Gr. Gramm.* I, p. 534 sq. Wackernagel a cru trouver un parallèle en v. indien (védique), où une voyelle brève précédant la coupe morphologique (surtout la fin de mot) est souvent allongée entre deux syllabes brèves, et parfois entre syllabe longue et syllabe brève. Schwyzer lui-même considère à juste titre l'allongement comme un problème non résolu. S'il s'agissait d'un fait rythmique, le manque total de *-ŭ-τερος, parallèle à -ω-τερος, resterait inexplicable (on attendrait ο : ω = ŭ : ū [2].

L'hypothèse la plus plausible regardant l'origine de -ω- de σοφώτερος etc. c'est qu'on y a affaire au produit indirect d'une ancienne contraction. Les adjectifs en -ο- à hiatus (-εος, -αος, -οος) appartenaient à deux couches chronologiques différentes, l'une provenant de la chute de σ et ι intervocaliques, l'autre de la chute de *F* intervocalique. La première était sujette à la loi d'allongement de Wackernagel, bien attestée en grec dans la composition. Suivant cette loi la contraction attendue était remplacée par l'expulsion de la première voyelle et l'allongement de la deuxième, donc -ώτερος< -εοτερος, -αότερος, -οότερος.

Tandis que la contraction dans les formes-bases en -εος, -αος, -οος était conforme aux lois phonétiques de la langue, les degrés de composition en -εο-, -αο-, -οο- + τερος, τατος, *en tant que dérivés*, étaient sujets au traitement particulier attesté dans les composés à hiatus (voyelle finale du 1er + voyelle initiale du 2e membre).

Les adjectifs de la deuxième strate, p. ex. *νέ(F)ος, σά(F)ος, -ο(F)ος (-οος, -ους)*, dans lesquels la contraction était relativement récente et rare, formaient les comparatifs en -εώτερος (νεώτερος), -αώτερος (σαώτερος), et -οώτερος (p. ex. εὐπνοώτερος à côté de ἁπλούστερος). L'influence de la couche ancienne, où -ώτερος était interprété comme le résultat d'une contraction de -ε+ω, -α+ω, -ο+ω, y est palpable [3]. En somme il s'agit d'une pression de l'ancien type contracte (cf. p. ex. les adjectifs en *-*eios* -> -εος) sur le type nouveau à hiatus surgi après la chute de *F* intervocalique.

On voit que sans entrer dans le détail on peut rendre compte du rapport -ε-ο-, -α-ο-, -ο-ο- (positif) : -ώτερος (comparatif) par la *loi d'allongement de Wackernagel* : expulsion de la première voyelle allongement de la deuxième. Cette règle représente une transformation morphonologique d'anciennes contractions antérieures à la chute de *F* intervocalique.

[2] On ne trouve que βαρύτερος, βραχύτερος, γλυκύτερος etc., avec ŭ

[3] En effet, au moins en ionien-attique, -ω- ne pouvait pas être considéré comme le produit de contraction de -ε+ο- ou de -ο+ο-

Les comparatifs en -ώτερος des adjectifs à hiatus *récent* (de (-εFος, -αFος, -οFος) étaient les premiers à introduire ω à la place de l'ancienne voyelle thématique -ο-. (d'où -ε, -α, -ο + ώτερος). C'est que les formes contractes de la couche ancienne étaient décomposées par le sujet parlant en formes à hiatus : -ε+ω-, -α+ω-, -ο+ω-. C'est justement ce fait qui explique la sphère d'emploi de -ώτερος, qui *suit toujours une syllabe brève* : -ε-ώ-τερος etc [4].

Or le type σοφώτερος ne se distingue d'un comparatif en -εώτερος, -οώτερος que par la consonne *simple* séparant les -εο-, -οο- hétérosyllabiques des comparatifs à hiatus. Mais une consonne intervocalique simple ne saurait aucunement influencer la quantité de la syllabe précédente ni, à plus forte raison, celle de la syllabe suivante :

(positif) -οος : (comp.) -οώτερος = σοφός : σοφώτερος.

L'influence des formes contractes ou à hiatus sur les formes régulières (dépourvues d'hiatus), influence qui se laisse démontrer dans une série d'autres catégories, n'a pas jusqu'ici trouvé un traitement satisfaisant, étant même ignorée en faveur de lois phonétiques fictives comme celle dite de Wheeler. Nous nous permettons de renvoyer ici à quelques faits discutés dans *Idg. Gramm.* II p. 102-3, 105, 107. Le traitement de E_1TE_2 d'après le modèle E_1E_2 [5] est attesté dans les cas suivants :

1) La distribution entre les oxytons du type αἰγο-βοσκός, ψυχο-πομπός (syllabe longue du 2e membre) et les barytons πατρο-κτόνος, ἀνθρωπο-φάγος (syllabe brève du 2e membre) est une règle rigoureuse. Il s'agit d'un scindement accentuel d'anciens composés oxytons en -ό- (attestés en indien). Lorsque le 2e membre était un thème à hiatus et contraction [6], la contraction dans les formes comme -*πλοοῦ, -*πλοῷ, -*πλοῶν, -*πλοοῖς (>πλοῖ, πλῷ, πλῶν, πλοῖς) permettait une double interprétation du circonflexe, p. ex. πλῷ = πλόῳ ou *πλοῷ. C'est l'accent de la pénultième, *en tant que marqué* par rapport à l'accent final, qui l'a emporté. Suivant -πλόος, -πλόον etc. on a refait -κτονός> -κτόνος puisque la consonne intervocalique (simple) n'exerçait aucune influence sur la quantité syllabique.

[4] Ainsi la forme *χρυσε(ι)ο-τερᾱ- (si elle avait existé) aurait abouti à *χρυσοτερᾱ, tandis que chez Sappho χρυσοτέρᾱ (avec -ō-) obéit à la règle classique, le υ de χρυσός étant long.

[5] T = Consonne, E = voyelle.

[6] Ainsi -θοος, -κοος, -ξοος, -πλοος, -πνοος, -ρροος, -σσοος, -χοος.

Il y a aussi un corollaire de cette répartition. Les composés à second membre radical (types *βουπλήξ, βοῦκλεψ*), qui peuvent être regardés comme variantes archaïques (donc marquées) des composés en *-ó-*, connaissent une répartition de l'accent qui rappelle celle de *βουμολγός : βουνόμος*. Cf. *βουμολγῷ : βουνόμῳ = βουπλῆγι : βούκλεπι* (*accentuation du complexe final : accentuation récessive* dans les deux cas).

Le recul **πατροκτονός > πατροκτόνος* a été pendant longtemps considéré comme dû à une *loi phonétique*, servant d'argument principal de la loi de Wheeler (*-νύ > -ύυ*). Mais ce recul est *indépendant* de la quantité de l'antépénultième (*πατρο–κτόνος* comme *ἀνθρωποφάγος* etc. De l'autre côté un recul semblable attesté dans certains adjectifs en *-ύλος, -ίλος*, p. ex. *ἀγκύλος* (en face de l'adverbe *παχυλῶς*) s'analyse dans un autre contexte, cf. *βαρύτης* en face de *βραδυτής* etc. (*Idg. Gramm.* II, p. 52 sq.).

2) Les diminutifs en *-ιον* étaient à l'origine paroxytons, p. ex. *ἀρνίον* «agneau» < *ἀρήν, κηπίον* «petit jardin» < *κῆπος* et ainsi de suite. Mais une syllabe présuffixale brève attirait l'accent, ainsi *δελφάκιον* «cochon» < *δέλφαξ, ὀμμάτιον* «petit œil» < *ὄμμα*. L'accentuation présuffixale, qui était une innovation, a été peu à peu introduite chez les thèmes à syllabe finale longue : *ἀνθρώπιον, γερόντιον*.

Le point de départ de ce recul était fourni par les dérivés à contraction comme *ἀγγεῖον* (< *ἄγγος*) «petit vase». Le produit de la contraction pouvait être interprété aussi comme *ἀγγέ–ιον* (accent présuffixal), d'où la possibilité du type *πό–δ–ιον* (avec consonne simple entre voyelle brève et le suffixe). Un phénomène phonétique, *-ύ > -ῦ*, a été ainsi exploité en vue d'une formation *expressive* avec accent *marqué* (*présuffixal*) remplaçant l'ancien accent suffixal (**ποδ–ίον > πόδ–ιον*).

3) En attique les suffixes *-αιος, -ειος, -οιος* montrent une distribution accentuelle semblable à celle de *-ιον*. P. ex. *γύναιος < γυνή ; δίκαιος < δίκη ; ὑμέναιος < ὑμήν ; γενναῖος < γέννα ; ἀελλαῖος < ἄελλα*. De même *ἁρμάτειος < ἅρμα, Λύκειος, Ταρτάρειος* contre *ἀνδρεῖος < ἀνήρ ; γυναικεῖος < γυναικ- ; ἑταιρεῖος < ἑταῖρος*. Ici encore il ne s'agit pas d'une loi phonétique, mais d'une généralisation partielle d'un trait redondant et expressif (accentuation *présuffixale*). L'application de cette «loi de Vendryes» a par conséquent un caractère *en apparence facultatif* étant — autrement qu'une loi phonétique — conditionnée par des facteurs stylistiques ou sociaux, cf. la différence entre *ἀγροῖκος* «champêtre» et *ἄγροικος* «rustre», ou *ὅμοιος* à côté de *ὁμοῖος*.

On aurait tort de vouloir représenter cette prétendue loi phonétique

par la formule *ω˜υ > ώ–υ* (en attique). Il faut que la syllabe pénultième soit 1) suffixale, 2) décomposable en voyelle brève + suffixe. Or les diphtongues des suffixes *-αῖος, -εῖος, -οῖος* se laissent décomposer soit en *-ά–ῖος, -έ–ῖος, -ό–ῖος*, soit en *-ά–αιος, -έ–ειος, -ό–οιος*. Une fois que le suffixe de *αἰδοῖος* (*αἰδώς*, thème *αἰδο–*) est interprété comme *-οιος* (**αἰδό–οιος*), l'accentuation de la 1re more de *οι* correspond au recul de l'accent sur la syllabe brève précédente, d'où aussi *ὅμοιος*. De la même façon on a *ἐρκεῖος = ἐρκέ–ειος*, donc *βρότειος ; οὐδαῖος = οὐδά–αιος*, d'où *ὑμέν–αιος*.

On se demande pourquoi dans les exemples 1)-3) l'interprétation de formes ambigues a en apparence favorisé la valeur qui n'était pas justifiée par la règle de dérivation (ainsi *–πλόος* au lieu de *–πλοός* comme *–βοσκός*, ou *ἀγγεῖον* comme *ἀγγέ–ιον* au lieu de *ἀγγε–ίον* comme *κηπίον* etc.). C'est que dans le cas d'ambiguité d'une forme dérivée c'est la valeur *marquée*, donc *expressive*, laquelle l'emporte et s'impose au reste de la série (ainsi la *pénultième* dans *πλόος* et l'accent *présuffixal* dans *ἀγγεῖον*). Il s'agit par conséquent de la propagation d'un trait redondant qui sert à rendre le dérivé plus expressif, et non pas d'une loi phonétique.

Dans les exemples cités le modèle des formes à hiatus réel ou imaginé a exercé une pression sur les formes dans lesquelles les deux syllabes étaient séparées par une *consonne simple*. Cela nous amène au problème de l'accent de *δύσερως, ἄκερως*, lequel est en désaccord frappant avec la règle de sa limitation en grec. De quelle façon qu'on rende compte de la métathèse de quantité dans *Μενέ–λεως, Ἴλεως, πόλεως, πόλεων*, il est sûr qu'on a là affaire à un phénomène d'ordre phonétique. Mais l'admissibilité de *ἕεως* a entraîné la possibilité de *ἕΤεως* (T = consonne simple). C'est ainsi que se justifie l'accent de *δύσερως, ἄκερως*.

Les comparatifs en *–ώτερος* s'expliquent en fin de compte par la décomposition de *–ω–* (produit indirect d'*anciens* hiatus *–εο–, –αο–, –οο–*), décomposition dans une certaine mesure comparable à celle de formes épiques comme *ὁράω, ὁράᾳς* etc., dues à l'introduction secondaire de formes contractes dans le texte homérique (compromis entre la conservation du timbre de la contraction et la valeur rythmique des formes non-contractes). L'analogie consiste en ceci que l'analyse de la part du sujet parlant ne correspond pas à la forme originaire. Dans *–ώτερος* on a cru retrouver *–εώτερος, –αώτερος* ou *–οώτερος*, suivant le vocalisme du positif[7]. L'analyse étymologique

[7] C'est justement cette analyse qui est responsable de la règle : *ω uniquement après*

-εο-, *-αο-* ou *-οο-* était du reste impossible en ionien-attique, et la longue était marquée, donc expressive, par opposition à *ŏ*. Enfin l'admissibilité d'une consonne simple intervocalique explique directement les comparatifs en *-ώτερος* tirés de positifs en *-ēTos*, *-ăTos*, *-ŏTos*, *-ĭTos*, *-ŭTos*. De l'autre côté le manque total de comparatifs en *-θτερος* etc. nous fait rejeter toute explication fondée sur une prétendue loi *rythmique*.

1, ul. Podwale
Cracovie (Pologne)

Jerzy KURYŁOWICZ

syllabe brève. Mais il ne s'agit pas d'un allongement comparable à celui du védique (cf. Wackernagel, Brugmann), qui concerne la voyelle thématique du 1er membre de composés. C'est plutôt un allongement provenant, tout comme dans les composés grecs, de la transformation *morphologique* d'une ancienne contraction (> élision du premier, plus allongement du deuxième élément vocalique).

René LAFON

INDICES PERSONNELS N'EXPRIMANT RIEN DE DÉTERMINÉ DANS LES VERBES BASQUES

Les formes personnelles des verbes basques peuvent exprimer de une à quatre personnes : 1) verbes de la 1re classe, ou intransitifs : sujet (toujours préfixe); sujet (toujours préfixe) et objet de référence (autrement dit complément au datif, toujours suffixe); 2) verbes de la 2e classe, ou transitifs : patient (presque toujours préfixe identique à ceux de sujet de la 1re classe) et agent (presque toujours suffixe); patient, agent et objet de référence (ce dernier toujours suffixe). En outre, le basque possède des formes dites allocutives, où est représentée la personne de l'interlocuteur (la deuxième) pris à témoin, ce qui fait un indice de plus. Beaucoup de formes de la 2e classe sont superposables à des formes de la 1re et n'en diffèrent que par la présence d'un suffixe d'agent. Toutefois la correspondance n'est pas toujours rigoureuse entre la présence d'indices et l'expression des personnes. Car une même forme ne peut pas contenir à la fois un indice allocutif de 2e pers. et un indice non allocutif (de sujet ou patient, d'agent, d'objet de référence). De plus, la personne du sujet (ou du patient) est souvent, du moins au XVIe siècle, non-marquée : *oa* «tu vas; va!», en regard de *noa* «je vais», *doa* «il va». Celle de l'agent de 3e pers. est toujours, et dans la vieille langue et aujourd'hui, non-marquée : *dut* «je l'ai», *duk*, *dun* «tu l'as», *du* «il l'a» (suffixe d'agent zéro). D'autre part, les indices de 3e pers. ne désignent pas toujours quelqu'un ou quelque chose de déterminé. Quand on dit, par exemple, *euri egin du* «il a plu», litt. «il a fait pluie», *egin du* étant une forme obtenue au moyen de l'auxiliaire «avoir», ou *euria egin nahi du* «il va pleuvoir», litt. «il veut faire la pluie», l'indice *d-* ne désigne rien de plus précis que le pronom français *il* dans les expressions françaises correspondantes. Encore le *d-* de *du* «il l'a» désigne le plus souvent un objet ou un être déterminé; il figure dans les séries paradigmatiques *ikusi dut* «je l'ai vu», *ikusi du* «il l'a vu», à côté de ikusi *nau* «il m'a vu». Le *d-* des formes de *eman* citées plus bas peut désigner lui aussi, dans d'autres expressions, un objet déterminé. Par contre, celui de *diraki* «il bout», ou de la forme composée équivalente *irakitzen du* ne désigne jamais rien de précis : dans *urak diraki* ou *irakitzen du*

«l'eau bout», l'eau est considérée comme l'auteur d'une action, mais sans que l'on puisse dire sur quoi elle porte, sans que l'on puisse ajouter un substantif ou un pronom au nominatif. P. Lafitte appelle déponents (§411) «quelques verbes qui ont les caractéristiques des verbes transitifs, mais qui ont un sens intransitif». Il cite *urak irakitzen du*, puis *gerlak diraueno* «tant que la guerre dure», *berriek kurritu dute* «les nouvelles ont couru». On peut retenir l'idée et le terme, à condition de préciser la définition. Les formes verbales dites déponentes contiennent des indices personnels variables d'agent (1re, 2e et 3e), mais ne contiennent, en fait, d'indices de patient, que des indices de 3e du sg. Elles ne peuvent être accompagnées d'un substantif ou d'un pronom au nominatif. Le procès est exprimé comme une action dont l'auteur est ou peut être désigné d'une façon précise, à l'ergatif, mais non le patient, ce qui subit l'action ou en est le produit. L'indice de patient, toujours de 3e pers. du sg., est là «pour la forme», pour le principe qui oppose agent et patient et qui veut que, du moment qu'il y a un agent, il doive y avoir un patient.

P. Lafitte donne une liste de verbes déponents. Il fait remarquer que plusieurs d'entre eux «supportent très bien la conjugaison transitive sans changer de sens»: *afaldu dugu* ou *gira* «nous avons soupé»; *xoriak keetaren gainean pausatu zuen* ou *xoria pausatu zen* «l'oiseau s'était posé sur le portail». Quand *pausatu* «se poser» est conjugué comme un verbe déponent, le patient *d-* doit représenter une expression sous-entendue du genre de *bere burua* «sa tête, sa personne, son être»; la phrase signifiait primitivement «l'oiseau avait posé son être»; dans *xoria pausatu zen*, avec l'auxiliaire «être», aucun agent n'est exprimé, pas plus que dans *ikusi zen nirailean* «il s'était vu dans la glace»; *pausatu zen* et *ikusi zen* peuvent signifier respectivement «il avait été posé», «il avait été vu» (sans que l'on considère un auteur de l'acte), ou «on l'avait posé», «on l'avait vu» (agent non-déterminé), ou «il s'était posé», «il s'était vu», par exemple dans une glace (pas de dédoublement exprimé entre un auteur de l'acte et un objet, d'où signification équivalente à celle du réfléchi français). P. Lafitte cite une phrase où le même verbe, *argitu* (tiré de *argi* «lumière; clair»), est construit comme un déponent, puis comme un intransitif: *iguzkiak argitzen du eta zerua argitzen da* «le soleil brille et le ciel s'éclaircit».

On étudiera dans ce qui suit l'emploi de *eman* «donner, mettre» comme verbe déponent, et trois verbes toujours déponents, *eraunsi* «frapper» et «souffler» (en parlant du vent), *iraki* «bouillir» et *iraun* «durer».

Eman

Le verbe *eman*, qui signifie couramment «donner», signifie aussi «mettre, placer»: *eman nauzu mundura* (Jean Etcheberri, XVIIe siècle) «vous m'avez mis au monde». Nous ne pouvons ici chercher quel a dû être le sens primitif: peut-être «donner» est-il un sens dérivé: «donner» serait «mettre dans les mains de quelqu'un quelque chose ou quelqu'un qui n'y était pas». Inversement, *ezarri*, qui signifie le plus souvent «mettre», signifie parfois «donner» (v. Lafon, *Syst.*, I, 323).

Même dans la vieille langue, les formes personnelles nues de ce verbe sont très rares. On emploie à leur place des formes composées, à auxiliaire, ou des formes de type *darauka*, d'où *drauka*, qui sont sans doute, à l'origine, des formes causatives du verbe «avoir»: **d-a-r-a-du-ka* «il le lui fait avoir», d'où «il le lui donne», en regard de **d-a-du* «il l'a», d'où bisc. *dau*, ailleurs *du* (v. Lafon, *Syst.*, I, 228-229 et 429-430). On lit dans Dechepare, I, 148, *hark ehori eztemaio oren baten ephia* «il (Dieu) ne donne à personne un délai d'une heure». Pas de forme de ce type dans Liçarrague. On lit dans le prov. 28 d'Oihenart *urde ebatsiaren oinak dematza beharrari* «il donne au pauvre les pieds du pourceau qu'il a dérobé», et dans Axular (597) *ezin demaiot bertzeri* «je ne peux le donner à un autre». Cela étant, il convient d'attirer l'attention sur une construction curieuse, signalée dans les dictionnaires et dans la *Grammaire* de P. Lafitte: celle de *eman* avec un substantif au datif pour exprimer les idées de «se mettre à; se livrer à; s'adonner à» (Lafitte, §650 et 816). Lhande cite *emazu aitzina lanari, solasari*, «continuez votre travail, votre conversation»; *aitzina* «en avant» signifie parfois «en continuant, en avançant dans la même direction»; ces expressions signifient littéralement «mettez-vous, livrez-vous en continuant au travail, à la conversation». Cette construction est attestée au XVIIe siècle, chez Jean Etcheberri et chez Axular: *eman diozon nigarrari* (Etch.) «afin qu'il pleure» (litt. «qu'il se mette aux larmes»); *astiari emaite* (Ax., cité par Lh.) «se livrer à l'oisiveté»; *eman zioen ihesari* (Ax., 211) «il se mit à fuir», litt. «à la fuite»; *ihesari dema* (Oih., XV, 49-50) «il se met à fuir», avec une forme simple nue; le prov. 139 dit *atxeka hi hartzari, nik demadam ihesari*, qu'Oihenart traduit «saisis-toi de l'ours, afin que j'aie moyen de fuir», signifie exactement «pour que moi je me mette à la fuite, à fuire». Ce qui est remarquable dans ces expressions, c'est qu'elles contiennent un élément invariable, le préfixe de patient de 3e sg. Par contre, la personne de l'auteur de l'acte, de celui qui se met à faire

quelque chose ou se livre à une activité, est variable (*dema, demadam, emazu*). Comment peut-on expliquer la présence dans ce type de syntagme d'un indice de patient de 3e sg. qui ne désigne rien ni personne de déterminé? C'est qu'il a une signification vague : l'activité, le comportement de l'auteur de l'acte : «je la consacre (mon activité) à la fuite, aux larmes». Il est possible aussi que l'on sous-entende une expression comme *bere* (*ene, hire*) *burua*, litt. «sa propre tête, ma tête, ma personne», où *burua* signifie «personne, personnalité» et qui sert à exprimer en basque le réfléchi : *ihesari dema* serait une forme réduite de *ihesari bere burua dema* (aujourd'hui *emaiten du*) «il met sa propre personne à la fuite». Des langues très diverses se servent du mot qui désigne la tête pour exprimer le réfléchi : le géorgien dit *tavi moik'la* «il s'est tué», litt. «il a tué sa propre tête», comme le basque *bere burua hil du*.

Eraunsi «frapper; souffler (vent)»

Liçarrague emploie plusieurs formes simples de ce verbe. Il emploie le participe dans Mt, 7, 25 et dans Jn, 6, 18 : *eraunsi ukhan dute haizék* «les vents (à l'ergatif) ont soufflé»; *itsasoa haize handik erauntsiz altxatu zen* «la mer se leva par un grand vent qui soufflait», «mare uento magno flante exsurgebat»; Liçarrague a suivi la version française qu'il avait prise pour base et a remplacé l'ablatif absolu du latin par un syntagme à l'instrumental (suff. *-z*) signifiant litt. «grand vent (à l'ergatif) ayant soufflé». Toutes les formes simples de *eraunsi* employées par Liçarrague sont tripersonnelles, ce qui ne veut pas dire qu'elles contiennent effectivement trois indices de personne et qu'il y a effectivement trois participants au procès. L'agent, quand il est à la 3e du sg., est caractérisé par le suffixe zéro, ce qui est régulier. Les marques contenues dans les formes employées par Liçarrague sont celles du patient (toujours de 3e sg., et toujours indéterminé), celles de l'agent de 3e pl. et celle de la 3e pers. de l'objet de référence. Les formes signifient «frapper» ou «souffler» suivant qu'elles sont ou ne sont pas accompagnées par un nom au datif. V. les références dans Lafon, *Syst.*, I, 275-276 : *bere bulharrari zeraunsón* «il frappait sa poitrine»; *bere buruari zeraunsala* «tandis qu'il frappait sa personne»; *zeraunsaten* «ils le frappaient», *zeraunstela* «comme ils les frappaient»; *baneraunsa* «si je le frappais». Avec objet de référence de 3e sg. indéterminé : «souffler» : *haizeak diraunsak* «le vent souffle» (forme allocutive masculine); *hegoak draunsanean* «quand le vent souffle». Comme il n'existait pas de formes sans objet de référence,

Liçarrague a employé une forme à objet de référence, mais indéterminée, de 3e sg. De même, ayant à traduire «je poursuis», «sequor», *Phil.*, 3, 12, comme les formes simples du verbe signifiant «suivre, poursuivre» contiennent toujours un suffixe d'objet de référence, il a employé une forme à objet de référence de 3e sg. : *banarreió*. Un peu plus loin (14), *narraio*, variante de la forme précédente, est employé avec un complément au datif, *xedeari narraio* «je tire vers le but», «ab destinatum persequor». Il est impossible de dire si *eraunsi* est ou n'est pas un causatif. En tout cas, il sert à indiquer que quelqu'un ou quelque chose porte des coups à quelqu'un ou à quelque chose. Aucun substantif ou pronom au nominatif ne peut accompagner ce verbe. Il s'emploie aussi pour rendre l'idée de «souffler» en parlant du vent. Dans nos textes, aucun complément au datif n'accompagne alors la forme verbale. Le vent qui souffle est considéré comme portant des coups à quelque chose d'indéterminé. La forme verbale ne contient qu'un indice personnel variable, celui de l'agent; les deux autres sont figés à la 3e du sg. et ne désignent rien de déterminé.

Iraki «bouillir»

V. Lafon, *Syst.*, I, 356-357. Le participe présente diverses variantes : *iraki, irakin, eraki, heraki, erakin, erakitu*. Nos textes du XVIe siècle ne contiennent que des formes à indice de patient de 3e pers. sg., qui ne se rapporte à rien de déterminé, et indice d'agent de 3e sg. (suffixe zéro). Ce qui bout est à l'ergatif : *odolak diraki* «le sang bout» (Refr. et prov. d'Oihenart). Schuchardt (*Baskische Studien*, p. 42) considère ce verbe comme une variante de *eraiki* «faire lever, soulever». Un liquide qui bout dégage en effet des bulles de gaz qui montent et viennent crever à la surface. Il fait se soulever quelque chose d'indéterminé, peut-être sa propre masse. L'hypothèse de Schuchardt est séduisante, bien que la concordance ne soit pas parfaite entre la forme du verbe et celle de son causatif présumé. Le biscayen présente, comme dans d'autres cas, une dorsale sonore au lieu de la sourde (corriger l'erreur, commise par inadvertance, dans *Syst.*, 357). Michelena cite (*FHV*) diverses variantes du verbe «se lever». Le participe de son causatif est *erigi* dans les Refranes (79). Mais il faut tenir compte aussi de *irakoi*, qui, dans certains parlers biscayens, signifie «soulever, lever, faire lever». Oihenart emploi dans ses Poésies une forme de présent composé de *erakin* dans une acception qui ne figure pas dans les dictionnaires : *erakiten du* «il le suscite», accompagné d'un substantif au nominatif :

Hotzak beroa du nitan, urak sui' erakiten (XIV, 18) «le froid suscite en moi le chaud, l'eau suscite le feu». Cette expression se trouve dans un petit poème du genre précieux inspiré de Marot (v. Lafon, *BRSVAP*, 1955, p. 154-155). En hiver, un jour de neige, une jeune fille a pris une boule et lui en a écrasé le nez. Du coup, son cœur à lui a pris feu. Il analyse les effets merveilleux que la neige et l'eau ont produits sur lui. *Erakiten du* a une signification voisine de la signification primitive : «l'eau suscite le feu», litt. «elle le fait s'élever»; *jaiki*, racine *aik-*, peut signifier «s'élever, en parlant des nuages, du brouillard, du vent, de la tempête» (Lhande).

Iraun «durer, persister, subsister»

Ce verbe a conservé aujourd'hui quelques formes simples, du moins dans la langue littéraire (Lafitte, §630). Les formes simples et composées employées par Dechepare et Liçarrague sont citées dans *Syst.*, I, 357-358 : p. ex. *egun honek iraunen du* «ce jour durera», *egun hek zirauteno* «durant ces jours». Oihenart écrit, XVII, 3, *bizi hunek ezin dirauke beti ehori* «cette vie ne peut durer toujours pour personne». Dans *Act.*, 26, 22, Liçarrague rend par le parfait de *iraun* un présent du texte latin et de la version française : *iraun diat egungo egunerano* «je suis vivant jusques à ce jour d'hui», «usque ad hodiernum diem sto», littér. «j'ai duré». Ce qui dure est considéré comme un agent. Dans nos textes du XVIe siècle, l'agent est toujours à la 3e pers. du sg. ou du pl. Azkue (*Morf.*, p. 699, 4°) ne connaît qu'une forme simple à agent de 1re sg. : *diraut* «je dure», employé par l'écrivain biscayen Añibarro (1748-1830). Enfin, Oihenart emploie, IX, 11, avec la signification de «supporter, endurer» la forme simple *diraukedala* : *Beti joz, joz, daritzana, Inkudeak bezala, Diraukedala?* «Penses-tu que, malgré ces coups répétés, je pourrai toujours, comme une enclume, résister?». On ne peut pas dire ici si le patient de 3e pers. sg. est indéterminé («résister») ou déterminé («le supporter, l'endurer»).

Plusieurs bascologues, notamment Schuchardt (*B. St*, p. 40; cf. *Syst.*, I, 427), considèrent *iraun* comme le causatif de *egon*, racine *go-*, «rester, demeurer». L'hypothèse est très vraisemblable : ce qui dure fait rester, maintient quelque chose dans son existence ou son état. «L'hiver dure longtemps» aurait été à l'origine «l'hiver fait rester, maintient longtemps son existence, il se fait rester, se prolonge».

Ainsi, dans les verbes à construction ergative qui contiennent un indice invariable de patient de 3e sg., et qui ne peuvent être accompagnés d'un substantif ou d'un pronom au nominatif, cet indice peut, curieusement, représenter quelque chose comme un *bere burua* qui s'appliquerait à des choses et signifierait «son être». Les formes comme *diraki* «il bout» sont en fait unipersonnelles, car elles ne contiennent qu'un indice personnel variable. Une étude des verbes que l'on peut appeler déponents (v. Lafitte, §411) présenterait certainement un grand intérêt; elle ferait connaître des choses importantes sur la catégorie de personne et sur l'expression du réfléchi en basque. De plus, elle apprendrait du nouveau sur nombre de verbes dont le participe commence par *er-* ou *-ir-* et qui peuvent être d'anciens causatifs. Une telle étude devrait tenir grand compte de deux livres qu'on ne lit pas assez, les *Baskische Studien* (1891) de Schuchardt et la *Morfología vasca* (1925) d'Azkue.

† René LAFON

Emmanuel LAROCHE

NOMS D'ACTION EN INDO-EUROPÉEN D'ANATOLIE

Dans son ouvrage *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, É. Benveniste a montré comment les déverbatifs en *-ti-* et en *-tu-* s'organisent par couples opposés selon le critère du réel ou effectif contre le virtuel ou possible; et que, de même, les noms d'agent en *-tōr* et en *-tēr* désignent l'acteur et l'agent. Inutile de revenir sur sa magistrale démonstration. Désormais les quatre séries de dérivés nominaux sont situées dans toutes les langues qui les attestent : indo-iranien, grec, latin, germanique.

L'opposition d'un morphème *-ti-*, action réelle, à un morphème *-tu-*, action virtuelle, suggère, a priori, l'hypothèse d'une différenciation seconde, à partir d'un suffixe primaire *-t-* de noms d'action. Les vocalismes *-i-* et *-u-*, agglutinés à la dentale, seraient les indices respectifs de la réalité et de la virtualité, des espèces du genre «nom d'action». Cette déduction toute théorique nous paraît de bonne logique saussurienne : à morphème distinctif fonction spécialisée. Elle ne saurait, toutefois, prendre d'intérêt pratique qui si elle peut subir l'épreuve des faits, c'est-à-dire si l'on observe quelque part, dans une langue indo-européenne ancienne, chacun de ces trois morphèmes, tels que l'on vient de les imaginer, fonctionnant ainsi et produisant précisément ces oppositions : noms d'action en *-t-*; *-i* indice du réel contre *-u* indice du virtuel.

Notre propos est de montrer — ou plutôt de rappeler, car les faits sont connus et enregistrés — que les deux langues de l'Anatolie ancienne, le hittite et le louvite, ont en effet possédé ces trois morphèmes et les ont utilisés exactement selon le schéma supposé.

A. Les noms d'action en *-(a)t-* du hittite ont déjà été brièvement signalés [1]; ce qui manque aux descriptions, c'est une définition de la

[1] Le meilleur exposé, quoique sommaire, est celui de E. Sturtevant, *Comparative Grammar of the Hittite Language*, 1933, §155, sous la rubrique «action nouns». Il faut seulement rayer quelques unités et en ajouter quelques autres. — H. Pedersen, *Hittitisch*, 1938, §34, parle d'«Abstrakta auf *-t*», et compare lat. *salūt-*; mais les noms en *-t-* ne sont rien moins que des «abstraits», lesquels, en hittite et en louvite, constituent des séries de neutres (*-tar*, *-essar*, *-war*, *-ur*, *-ul*, etc.). — H. Kronasser, *Etymologie der hethitischen Sprache*, 1963, §144, 1, a rassemblé une collection de thèmes nominaux

fonction suffixale. On peut l'obtenir en l'extrayant des contextes, et en s'appuyant sur les autres séries de déverbatifs [2].

Les caractères généraux de ce suffixe sont :

1. Genre animé : flexion nom. *-at-s* (écrit *-az*), acc. *-at-an*, pl. *-at-es*, acc. *-at-us*, etc ; on relève un cas douteux et une exception apparente.

2. Graphie normale à double dentale intervocalique, qui dénonce une sourde *-t-* : sg. acc. *-at-ta-an* ou *-ad-da-an* = *-atan* ; pl. nom. *-at-te-eš* ou *-ad-de-eš* = *-ates*, etc.

3. Le suffixe est vivant et productif à la fois en hittite et en louvite, ce qui autorise à le considérer comme anatolien, héritage de l'indo-européen. Mais la plupart des dérivés louvites, bien que formellement limpides, appartiennent à des verbes de sémantique obscure.

4. Les noms en *-(a)t-* sont bien des noms d'action, la plupart dérivent de verbes actifs-transitifs. Ils s'opposent souvent, terme à terme, soit à des dérivés résultatifs de genre inanimé (en *-atar*, *-ur*, *-ul*, etc.), soit à des dérivés de genre animé en *-ma-*, issus de verbes moyens-intransitifs, qui sont plutôt des noms d'états affectifs [3].

Exemples hittites :

— *aniyat-* = KIN-*at-* «opération, action», de *aniya-* «exécuter un travail, accomplir». *aniur*/KIN-*ur* «travail (achevé)» s'applique surtout à la notion de «rituel», conçue comme un «traitement, Handlung» ; *aniyat-* s'oppose à *aniur* comme le latin fém. *opera* au neutre *opus*, ou comme gr. *πρᾶξις* à *πρᾶγμα* [4].

— *tuhhiyat-* «étouffement» actif, i.e. fait d'étouffer qqun, en face de *tuhhima-* «étouffement» passif, état de qui étouffe ; verbe moyen *tuhhai/iya-* «haleter, étouffer» ; voir déjà BSL 52, p. 75 sq.

— *karsat-* «coupe», de *kars-* «couper», au sens figuré de «faire cesser, arrêter». *karsat-*, hapax, signifie «cessation» (d'une maladie, du point de vue du dieu qui la guérit) ; cf. Sommer, Ahh. Urk. 277, n. 2.

Mais *karsatar*, résultatif, est une «coupure», un fragment (de métal, de terrain) ; comparer lat. *fractio/fragmentum*.

en *-t-* puisée chez J. Friedrich, *Heth. Wtb.* ; il reprend l'étiquette «Abstrakta», mais n'envisage pas le sens et l'emploi de chaque nom.

[2] L'étude détaillée de ces mots prendrait les dimensions d'une monographie, que nous présenterons ailleurs.

[3] Voir *BSL* 52 (1956), 72-82.

[4] Le neutre *aniyat-* «affaires» s'emploie pour les vêtements et ornements du roi. Il doit son genre et sa flexion à son sens particulier ; le hittite fait parfois passer dans la classe des inanimés un animé de valeur collective ; H. Kronasser compare à juste titre le lat. *loci/loca*.

— *nahsarat-* «crainte», de *nahsariya-*, moyen, «éprouver de la crainte», souvent apparié à *weritema-*, même sens, de l'intransitif *werite-* «avoir peur». En fait, *weritema-* seul désigne toujours les signes extérieurs de la peur, et peut se traduire, selon les cas, par «agitation, énervement, épouvante, panique». Au contraire, *nahsarat-* appartient au groupe de *nah-* «révérer» et de *nahsar-*, qui, seul, désigne toujours une crainte «raisonnée», et exprime exactement notre notion de «respect». Devant la majesté divine, le roi hittite éprouve la *nahsarat-*, mais le fracas du tonnerre produit l'épouvante (*weritema-*).

— *tarnat-* «ration, réserve», de *tarnai-* «laisser».

tarnat-, dans son acception spécialisée de «ration, rationnement», dérive d'un emploi particulier du verbe composé *appa tarnai-* «laisser derrière», au sens où nous disons «mettre de côté», d'où «réserver» (cf. lat. *re-servare*) [5].

— *warsiyat-* «refraîchissement», action de rafraîchir, de *warsiya-* verbe actif ; mais le rafraîchissement que l'on prend, la boisson, se dit *warsul*, neutre, litt. «liquide, humeur, goutte».

— *tuskarat-* «joie» appartient au groupe de *tusk-* «se réjouir, être joyeux» : inf. *tuskiyawar*, factitif *tuska-nu-*. Il faut partir d'un **tuskar-* «joie», assuré par l'adjectif *tuskara-want-* «plein de joie, iucundus». De là procèdent, par l'intermédiaire de **tuskariya-*, les trois déverbatifs *tuskar-at-*, *tuskar-atar* et *tuskariy-atar*.

L'examen des contextes montre que *tuskaratar* n'est que le nom du sentiment ressenti, «jouissance» ; *tuskar-at-* implique l'idée d'une joie active, et, naturellement, signifie «jubilation, danse».

— *handat-* «fixation», de *handai-* «fixer», au sens de «décision». Par exemple : *lammar handat-* «décision de/à l'instant», c'est-à-dire «occasion». Mais *para handandatar*, de *para handai-* «pré-déterminer», se dit de l'action divine au moment critique (dans la bataille) ; c'est la «providence» des Hittites.

— *irhat-* proprement «alignement», de *irhai-* «sérier, énumérer». Terme rare de la liturgie : *irhati sipant-* «offrir des sacrifices en ordre, en série», en suivant l'ordre de succession des idoles.

— *lukat-* «matin, jour qui se lève», probablement neutre [6], dérive directement de *luk-*, verbe tantôt actif «allumer», tantôt moyen «luire». — *luk-at-* signifie «allumage», tandis que le dérivé intransitif *lalukima-* exprime le sentiment de l'«illumination» ; cf. *BSL* 52, p. 73.

[5] Cf. les titres de tablettes : *appan*/EGIR-*an tarnummas* «de rationnement», litt. «de réservation».

[6] Sur ce mot, voir *RHA* 27 (1970), p. 34 sq.

— *kardimiyat-* «colère» est difficile à interpréter. Le thème verbal est *kardimiya-* «irascor», de morphologie passive[7]. L'étymologie par *kardi-* «cœur», quoique probable, n'explique pas le radical *kardimiya-*, qui a les apparences d'un compose[8]. Il n'existe pas d'autre déverbal; les synonymes n'enseignent rien : *karpi-*, *sawar* appartiennent à d'autres types.

— *hapati-* «vallée, Flussland» se rattache sûrement à *hapai-* «inonder», lui-même dénominatif de *hapa-* ou *haba-* «fleuve»[9]. Mais la graphie à dentale simple et le vocalisme *-i-* jettent un doute sur la nature du suffixe.

Louvite[10] :

— Le seul exemple parfaitement clair est *sarlat-* «élévation». — Déverbal de *sarlai-* «élever», qui est dérivé de l'adjectif *sarli-* «supérieur». Mot louvite par sa forme (= hitt. *sarazziyah-*) et son emploi : *sarlat-assi-* «de l'élévation» désigne un sacrifice (SISKUR), sanglant ou non, pratiqué dans la seule province louvite du Kizouvatna (Cilicie).

— *kuwayat-* «crainte», de *kuway(a)-* «craindre», est le correspondant du hitt. *nahsarat-*.

— *huwat-* «course», de *huwai-* «courir», dans l'adjectif de relation *Huwattassi-* «cursif», hypostase divine.

— *parat-* «chasse», de *parai-* «chasser», dans l'épithète divine *Parat-assi-* «de la chasse», attribut du dieu de la campagne giboyeuse.

— *pihat-assi-*, de *pihat-*, sens inconnu, vient du verbe louvite *pihai-*, transitif-actif d'après son participe *pihai-mi-*.

Il y a plusieurs autres adjectifs en *-assi-* dérivés de noms d'action en *-at-*, de sens inconnu : *tarpat-assi-*, *walipat-assi-*, *assat-assi-*, *salumat-assi-*, *waskuwat-assi-*, etc. Cette formation secondaire tirée de noms d'action ressemble aux adjectifs latins en *-īvus* et *-ārius*, aux dérivés grecs en *-ικός*, *-μος*.

Il a fallu, faute de place, comprimer les faits au maximum et n'en souligner que les traits pertinents. Au lieu d'énumérer les déverbaux du hittite dans un ordre quasi-alphabétique (selon le seul critère du signifiant), nous avons suivi l'exemple et l'enseignement de É. Benveniste lui-même, regroupé des formations apparemment dispersées, mais qui se définissent par leur propre opposition (signifiant + signifié); elles constituent, on le voit, un sous-système de la dérivation en général.

[7] Voir le paradigme chez E. Neu, *St. Boğ. Texte* 5 (1968), p. 84.

[8] Autre explication chez N. van Brock, *RHA* 18 (1960), p. 143 sq.

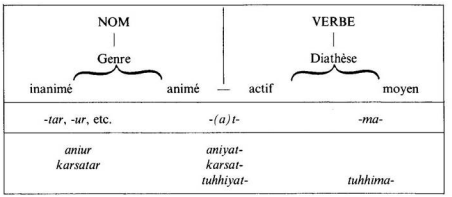
[9] Sur tout le groupe de *hap-/hab-*, cf. C. Watkins, *BSL* 67 (1972), p. 39 sq., et E. Laroche, *Festschrift H. Otten*, 1973, p. 179 sq.

[10] Voir le détail des références dans le *Dictionnaire de la langue louvite*, 1959, *passim*.

Le statut ainsi obtenu se replace tout naturellement dans les cadres de la langue :

1. Les noms d'action en *-(a)t-*, de genre animé, s'opposent aux déverbatifs de genre inanimé, qui sont des résultatifs et évoluent vers des instrumentaux; dans un dialecte à structure générique binaire, la répartition est organique.

2. Les noms d'action en *-(a)t-*, dérivés d'actifs-transitifs, s'opposent aux noms d'état en *-ma-*, dérivés de moyens-intransitifs; dans un dialecte à diathèse verbale binaire, la répartition est organique.



B. Cette double opposition définit la classe des noms animés-actifs, dont l'indice est *-t-*. Rien de plus. Il serait vain, en effet, de chercher en anatolien les traces d'une subdivision complémentaire, analogue à celle des autres dialectes : actifs-réels en *-ti-* en face d'actifs-virtuels en *-tu-*. On notera cependant, en passant, que les autres langues indo-européennes, empruntant un chemin parallèle, ont réalisé à leur façon l'opposition nominale générique du hittite *-tar/-(a)t-*; par exemple le grec avec le couple *-σις/-μα*, le latin avec *-tiōn-/-mentum*.

Tout se passe donc comme si l'état de langue illustré par le hittite était antérieur à la dichotomie des langues classiques, qui distingue *-ti-* de *-tu-*. Ce qui semble le confirmer, c'est le fait que l'anatolien possède aussi le critère d'opposition : réel *-i-*/ virtuel *-u-*, mais qu'il ne l'utilise pas sur le plan de la dérivation nominale. Il fonctionne seulement, à plein, là où il devait fonctionner : dans le verbe, où *-i* est l'indice du réel, *-u* celui du virtuel.

Le verbe hittite — et anatolien en général — se caractérise par l'absence de suffixes temporels et modaux. Les seuls suffixes sont formateurs de radicaux (factitifs, itératifs, etc.). Toute la flexion personnelle est prise en charge et marquée par les trois séries d'indices désinentiels, dans chacune des deux diathèses active et moyenne [11].

1) série dite de «présent».

actifs Sg. 1. *-mi*, 2. *-si*, 3. *-ti*, Pl. 1. *-weni*, 2. *-teni*, 3. *-nti*
Sg. 1. *-hi*, 2. *-ti*, 3. *-i*, Pl. 1. *-weni*, 2. *-teni*, 3. *-nti* [12]
moyen Sg. 1. *-hhari*, 2. *-tati*, 3. *-(t)ari*, Pl. 1. *-wastati*, 2. *duma(ri)*, 3. *-ntari*.

2) série dite de «prétérit».

actifs Sg. 1. *-(n)un*, 2. *-ta*, 3. *-t*, Pl. 1. *-wen*, 2. *-ten*, 3. *-er/nta* [13].
Sg. 1. *-hun*, 2. *-st(a)*, 3. *-s*, Pl. 1. *-wen*, 2. *-ten*, 3. *-er/nta*.
moyen Sg. 1. *-hhat*, 2. *-tat*, 3. *-at*, Pl. 1. *-wastat*, 2. *-dumat*, 3. *-ntat*.

3) série dite d'«impératif».

actif Sg. 1. *-allu*, 2. zéro/*-i*, 3. *-tu*/*u*, Pl. 2. *-ten*, 3. *-ntu*
moyen Sg. 1. *-hharu*, 2. *-hut*, 3. *-taru*, Pl. 2 *-dumat*, 3. *-ntaru*.

Les désignations «présent, prétérit, impératif» sont empruntées naturellement aux langues indo-européennes classiques; appliquées au hittite, elles valent grosso modo; mais le «prétérit» hittite sert aussi de potentiel/irréel, et l'«impératif» subsume, en fait, toutes les variétés «modales»: impératif, délibératif, volitif, optatif. C'est un volitif au sens le plus extensif. Il réunit en un seul groupe l'impératif proprement dit, qui n'a que les deuxièmes personnes, et le volitif de la première singulier (*asallu* «sim») [14] et des troisièmes personnes des deux nombres (*estu* «sit», *asantu* «sint»).

On a peut-être attaché trop d'importance à l'étymologie de chacune des désinences, en recherchant les correspondances gréco-indiennes des divers éléments de ce tableau paradigmatique; et cela au détriment d'une description fonctionnelle du système. Le trait remarquable en est, évidemment, la tripartition: *zéro* (prétérit), *-i* (présent), *-u* (impératif), selon laquelle plusieurs désinences s'opposent une à une.

[11] Pour le hittite, paradigmes chez J. Friedrich, *Heth. Elementarbuch* I, 1960, § 149; pour le louvite, cf. E. Laroche, *DLL*, 1959, p. 142.

[12] *-ti* et *-nti* en anatolien commun, conservés par le louvite; en hittite, *-zi* et *-nzi*.

[13] Hitt. *-er* = louv. *-nta*.

[14] Voir les observations concordantes de É. Benveniste, *Hittite et Indo-européen*, 1962, p. 19.

A ne considérer que le mécanisme effectif de la langue, la structure du verbe anatolien devrait être décrite ainsi:

1. Radical + jeu de «suffixes» personnels, sans autre: indétermination totale en temps et en modes.

2. Radical + «suffixes» personnels + addition d'un indice *-i*: référence du procès à la réalité; *-i* est actualisant.

3. Radical + «suffixes» personnels + addition d'un indice *-u*: procès non réalisé mais réalisable, virtuel (référence subjective au locuteur); produit l'expression du mode.

Projetée sur le plan temporel, l'opposition *zéro*: + *-i* devient nécessairement celle du prétérit au présent, puisque le passé est la tranche du temps à la fois non actuelle et non plus réalisable; l'opposition *-i*: *-u* se rapproche de celle d'un présent: futur = actuel: virtuel. On retrouve ici, à leur place attendue, les deux indices qui réalisent le même critère de l'action nominale, dans les langues autres que l'anatolien. Il faudrait, par conséquent, restaurer le parallélisme des structures verbale et nominale:

Anatolien

Nom	Verbe
Indifférenciation de l'action : *-t-*	Indifférenciation temporelle
[Réel/virtuel : manque]	Réel/virtuel : + *-i*/+ *-u*

Indo-européen

Nom	Verbe
Indifférenciation de l'action : absente, ou noms-racines	Différenciation temporelle et modale : prés. + *-i*/prét. *zéro*
Réel/virtuel : suff. *-ti*/*tu-*	Réel/virtuel : *-i*/suffixes radicaux.

La relation diachronique des deux systèmes semble devoir donner l'antériorité à l'anatolien commun. L'indo-européen a utilisé des morphèmes déjà connus à un stade plus archaïque, attestés en hittite et en louvite. Il les a développés dans le nom, tandis que le verbe, entièrement reconstruit, ne conserve rien de l'ancien dualisme *-i*/*u*. L'indo-européen réalise le mode, et partiellement le temps, par l'*insertion* de suffixes entre le radical et la désinence personnelle. On comprend, dès lors, que les deux séries de désinences (celle dite

[15] Le caractère secondaire du présent par rapport au prétérit se retrouve dans d'autres langues, non indo-européennes.

« primaire » en *i* et celle dite « secondaire » ; *-mi*/*-m*, *-si*/*-s*, etc.) soient, en indo-iranien et en grec par exemple, un trait d'archaïsme stabilisé, sujet d'ailleurs à de nombreux remaniements ; le développement des suffixes modaux-temporels est une étape plus récente, franchie par les diverses langues à une période dialectale. Ici comme ailleurs (genres nominaux, prépositions), le hittite n'a pas laissé se perdre des formations anciennes, il en a précédé la genèse.

24, rue de Verneuil
75007 Paris

Emmanuel LAROCHE

Gilbert LAZARD

LA CATÉGORIE DE L'ÉVENTUEL

1. Un article d'É. Benveniste, bref, mais riche de faits et d'idées, a mis en évidence les relations unissant en indo-européen le prétérit et l'optatif[1]. On y trouve rassemblé tout un ensemble de faits empruntés à diverses langues indo-européennes anciennes et modernes, qui « révèlent une liaison structurale entre la fonction de l'optatif et celle du prétérit »[2]. Cet article est une étude de linguistique historique comparée, orientée vers la démonstration d'une hypothèse nouvelle sur l'origine de l'imparfait italique en *-ā-*, et l'auteur, dont l'objet était autre, ne s'y est pas attaché à préciser la nature sémantique de cette liaison. Mais il est clair, comme il l'indique lui-même incidemment et comme on le voit bien aux exemples cités, qu'il ne s'agit pas d'un prétérit quelconque, mais du passé d'habitude : c'est l'habitude dans le passé que dans les langues en question les formes qui par ailleurs relèvent de l'optatif sont susceptibles d'exprimer.

Les études d'É. Benveniste sont toujours extrêmement suggestives et stimulantes. Dans la perspective ouverte par cet article, nous voulons étudier des faits apparentés à ceux qu'il a évoqués. Nous les avons relevés dans les langues indo-iraniennes modernes et dans d'autres qui en sont géographiquement voisines, mais leur intérêt dépasse le cadre de la description de ces langues, car ils permettent apparemment d'entrevoir certaines conditions sémantiques générales qui sont susceptibles d'intervenir dans la constitution d'autres systèmes verbaux que ceux des langues considérées.

2. Il existe en persan ancien un suffixe *-i*, qui, ajouté à une forme verbale de prétérit, constitue une expression servant à exprimer soit l'irréel, soit l'habitude dans le passé. Exemples[3] :

(irréel) *agar man ânjâ budam-i šomâ bedidid-i* « si j'avais été là, vous auriez vu » ;

(habituel) *har ke âvâz-e u bešanid-i hoš az u raft-i bud-i k-az*

[1] « Prétérit et optatif en indo-européen », *BSL* 47 (1951), 11-20.

[2] *Ibid.*, p. 19.

[3] Exemples puisés dans notre *Langue des plus anciens monuments de la prose persane*, Paris, 1963, 332-33.

ân âvâz-e u bemord-i «quiconque entendait son cri perdait connaissance, il arrivait qu'on mourût de ce cri».

Ces formes n'ont que ces deux emplois. Le persan ancien possède par ailleurs, outre le prétérit ordinaire, temps du récit (type *kard* «il fit»), un passé duratif, constitué à l'aide de la particule *hami*, qui peut exprimer l'action en cours à un moment du passé, l'action qui dure, l'action distributive ou même l'action réitérée, car l'itération ne se confond pas nécessairement avec l'habitude : tandis que *kard-i* signifie «il faisait habituellement» ou «il aurait fait, il ferait», *hami kard* veut dire «il faisait (à un certain moment), il fit de manière continue, il fit à plusieurs reprises». Le suffixe *-i* et la particule *hami* peuvent d'ailleurs se combiner, chacun des deux morphèmes gardant son sens : *hami kard-i* signifie «il faisait habituellement (ou il ferait, aurait fait) de manière continue (ou répétée)». Cette situation fait apparaître nettement une certaine solidarité entre l'irréel et le passé habituel.

Des faits analogues se trouvent dans d'autres langues iraniennes. En tâti, dialecte iranien du Caucase, il existe un prétérit (*baft* «il tissa»), un passé duratif (imparfait : *mibaftänbu* «il tissait» ou «il tissa de manière continue») et une forme (*mibaft*) que le descripteur de ce dialecte appelle «passé itératif» et dont il reconnaît deux emplois «nettement distincts», l'expression de l'irréel et celle de l'habitude dans le passé [4].

Exemples :

(irréel) *pul bä jib män biränbü miduardüm midärüm* «si j'avais de l'argent dans ma poche, je l'en tirerais et je le donnerais»;

(habituel) *pšä yä adät bu : bä di imun äz in čärmä gud miduxtim, gud-gud maxtim pušä* «autrefois c'était une habitude : dans notre village nous faisions des ballons blancs et nous jouions au ballon».

En pashto, où l'opposition entre imperfectif et perfectif joue un grand rôle dans le système verbal, la particule *bə* peut se combiner avec le passé imperfectif comme avec le passé perfectif : les emplois décrits pour cette combinaison sont précisément l'expression de l'irréel et de l'habitude dans le passé. Exemples [5] :

(irréel) *kə os bārān oredāy, zə bə landedələm* «s'il pleuvait maintenant, je serais mouillé»;

(habituel) *zə bə ye lidələm* «il me voyait régulièrement»;

et avec la forme de perfectif (*wəlid*) :

či bə mi də də num wəlid, xoškāledəm bə «quand je voyais son nom, je me réjouissais» (I would get happy).

[4] A. L. Grjunberg, *Jazyk severoazerbajdžanskix Tatov*, Leningrad, 1963, 82-84.

[5] H. Penzl, *A grammar of Pashto*, Washington, 1955, p. 119.

L'habitude peut aussi être exprimée par le passé imperfectif (sans *bə*) et l'irréel peut l'être par la forme dite d'optatif (*lidəlāy*), mais le fait caractéristique est que l'addition de *bə* au prétérit lui confère à la fois la signification d'un irréel et celle d'un passé habituel, et celles-la seules.

Parmi les langues indo-aryennes, le hindi possède un prétérit simple (*girā* «fell» [6]), un passé duratif (imparfait : *girtā thā* «usually fell, fell [several times], was falling»), un passé progressif (*gir rahā thā* «était en train de tomber»); en outre il emploie le participe présent sans auxiliaire comme une forme personnelle qui sert de passé habituel et d'irréel : *girtā* «usually fell, fell [several times], would fall, would have been falling». Exemples [7] :

(irréel) *agar maiṃ bhārat jātā to zyādā hindī zarūr sīkhtā* «si j'étais allé en Inde, j'aurais appris plus de hindi»;

(habituel) *būṛha šām ko roz bāġ meṃ ghūmne jātā* «le vieillard allait (would go) se promener dans le parc tous les soirs».

Le nepali a un prétérit simple (*garyo* «fit»), un passé duratif (imparfait : *gardaithiyo* «faisait») et deux formes progressives ou continuatives qui répondent à celles-ci (*garirahyo* «kept on doing, has kept on doing» et *garirahethyo* «was doing»), à côté desquelles existe aussi une forme du type *garthyo*, passé habituel et irréel. Exemples [8] :

(irréel) *timile malāī bhane ta* (ou *bhaneko bhae*), *ma jānnatheṃ* «si vous me [l']aviez dit, je n'[y]serais pas allé»;

(habituel) *uhile ma baliyo thieṃ*; *sabai sāthiharūlāī kuśtimā pachārtheṃ* «j'étais fort dans ce temps-là; je battais (I used to beat) tous mes amis à la lutte».

Le bengali a un système moins riche sur ce point; il n'en possède pas moins, à côté du prétérit simple (*anlo* «apporta») et de l'imparfait (*anccilo* «apportait»), une forme décrite comme «past frequentative» ou «past conditional» : *anto* «apportait, aurait apporté». Exemples [9] :

(irréel) *bag jodi ašto ta hole palie jetum* «si un tigre était venu, je me serais enfui»,

(habituel) *tini amader šonškrito pəraten* «il nous enseignait (he used to teach us) le sanskrit».

Des formes d'irréel-habituel passé sont susceptibles d'exprimer

[6] Traductions anglaises de V. Pořizka («On the perfective verbal aspect in Hindi»), *AO* 37 (1969), 357-58.

[7] R. S. McGregor, *Outline of Hindi grammar*, Oxford, 1972, p. 124, 170.

[8] T. W. Clark, *Introduction to Nepali*, Cambridge, 1963, 256-57.

[9] W. Sutton Page, *An introduction to colloquial Bengali*, Cambridge 1934, 150-51.

aussi l'action envisagée comme future par rapport à un certain moment du passé, ce que nous appellerons «prospectif passé». C'est le cas des formes anglaises en *would* qui, outre l'irréel (potentiel) et le passé habituel (*would go = used to go*), s'emploient aussi dans des phrases telles que *he said he would go* «il a dit qu'il irait». C'est le cas aussi, en kurmandji (kurde septentrional), des formes du type de *-ê* (ou *wê*)... *bik'eta* «tombait habituellement, tomberait, serait tombé», qui sont composées de la particule *-ê* ou *wê* et du subjonctif imparfait et qui s'opposent au prétérit *k'et* «tomba» et à l'imparfait *dik'et* «tombait». Exemples [10] :

(irréel) *weki şêx, p'îr û bega em nexapandana, em badihewa nedana xebatê, em-ê li wêderê ber pêz bûna* «si les cheïks, les pirs et les begs ne nous dupaient pas, ne nous obligeaient pas à travailler pour eux gratuitement, nous serions maintenant à garder nos moutons»;

(habituel) *de p'êşê Stîya Al çi bû? nîvro pez-ê bihata de'na, wê sîtila xwe hilda, ew Ferxêva wê biçûna bêrîyê. Şivan wê pez baniya nîvro* ... «Quelles étaient les tâches de Stî Al? A midi le troupeau de moutons revenait pour la traite. Elle prenait son seau et avec Ferxê elle allait vers l'enclos réservé à la traite. Le berger appelait le troupeau à midi...»;

(prospectif) *ez wê sibê ji mal derk'etim, sayî bû, te'vê dabû, ez-ê biçûma qijla, ser pêz* «ce matin-là, [quand] je suis sorti, il faisait clair, il y avait du soleil, je devais aller au campement d'hiver garder les moutons».

Le kurmandji méridional (dialectes kurdes du nord de l'Irak) a des formes de même valeur, mais de structure toute différente; elles sont constituées d'une forme de présent sans préfixe, mais avec la particule *da* : *da kevît* «tombait habituellement, tomberait, serait tombé», qui s'oppose au prétérit (*keft* «tomba») et à l'imparfait (*tkeft* «tombait»). La différence morphologique avec le kurmandji septentrional ne fait que mieux ressortir l'identité de la fonction. Exemples [11] :

(irréel) *eger ez zûtir çobama... da bînim* «si j'[y] étais allé plus tôt, je [l'] aurais vu»;

(habituel) *hamo salê da şîrî l min xon* «chaque année ils buvaient de mon lait» (they would drink milk from me);

(prospectif) *ev mare t nav befrêda bo, da mirît l serma* «ce serpent était dans la neige, il allait mourir de froid».

[10] I.I. Cukerman, *Očerki kurdskoj grammatiki*, Moskva, 1962, 215-16.

[11] D.N. MacKenzie, *Kurdish dialect studies*, London, 1961, I, p. 209, 213.

Des faits similaires se présentent aussi hors du domaine indo-iranien. L'arménien oriental, qui a, comme le kurmandji, un prétérit (*gnaç* «alla») et un imparfait (*gnumer* «allait»), construit comme lui, à l'aide d'une particule (*kə*) et sur la base du subjonctif imparfait, un irréel-habituel-prospectif passé : *kə gnar* «allait habituellement, irait, serait allé». Exemples [12] :

(irréel) *yet'e yekac liner yes hima kə gnai* «s'il était venu, je serais parti maintenant»;

(habituel) *hačax ayn himnarkut'iun kə gnai* «j'allais souvent à cet établissement»;

(prospectif) *yerəg... kə gnai iren tesnem bayç* ... «hier ...je partais (j'allais partir) pour le voir, mais...»

En géorgien moderne, l'imparfait de beaucoup de formations verbales d'aspect déterminé a exactement la même valeur : il s'oppose à l'imparfait d'aspect indéterminé, qui est un simple passé duratif. Exemples [13] :

(irréel) *avad rom q'opiliq'o, ar c'avidoda* «s'il avait été malade, il ne serait pas parti»;

(habituel) *taviant švilebs miabarebdnen xolme šagirdat romelime ost'at's* «ils avaient l'habitude de confier leurs fils en qualité d'apprentis à des maîtres»;

(prospectif) *t'iroda radgan orlovi ver ip'ova da verc ip'ovnida* «elle pleurait parce qu'elle n'avait pas retrouvé Orlovi et qu'elle ne pourrait pas le retrouver».

Dans cette brève revue, nous avons délibérément négligé les langues qui, comme le français, possèdent, à côté du prétérit, une seule forme d'imparfait, susceptible d'exprimer toutes les nuances du passé duratif, y compris l'habitude, l'action à venir et éventuellement l'irréel. Nous avons également laissé de côté celles qui, tel le gilaki (dialecte caspien), ont un prétérit, un imparfait et un imparfait progressif, mais où cette dernière forme a pour fonction unique l'expression de l'action en cours à un moment du passé et où par conséquent tous les autres emplois d'un passé duratif sont remplis par l'imparfait. Nous avons considéré seulement celles qui possèdent une forme, distincte du prétérit et de l'imparfait, exclusivement affectée à l'expression de l'habitude dans le passé, de l'irréel et éventuellement du prospectif

[12] Exemples empruntés à la thèse de 3e cycle (inédite; soutenue à la Sorbonne Nouvelle en 1973) de Mme M. Aradgholie, *Système verbal de l'arménien moderne oriental*.

[13] H. Vogt, *Grammaire de la langue géorgienne*, Oslo, 1971, p. 189, 190, 211.

passé. Elles ont l'intérêt de faire apparaître clairement une affinité spécifique entre les notions d'irréel et d'habituel passé et de montrer que, là ou un imparfait unique peut servir d'irréel, c'est, parmi tous les sens possibles d'un passé duratif, à l'habituel que se rattache l'irréel. Cette liaison est d'autant plus frappante qu'elle est manifestée dans les langues considérées par les procédés morphologiques les plus divers. Les formes que nous avons citées n'ont rien de commun que leur fonction : même dans les langues apparentées elles sont historiquement sans rapport entre elles et se sont constituées indépendamment [14].

3. Dans plusieurs des langues considérées la forme d'irréel-habituel passé, bâtie sur un thème de prétérit, forme couple avec une forme constituée de manière semblable sur un thème de présent : celle-ci a alors le sens d'un futur. La situation est la même qu'en anglais, où *would go* est morphologiquement le passé de *will go*. En kurmandji septentrional, à *-ê/wê...bik'eta*, formée sur le subjonctif imparfait (*bik'eta*), répond le futur *-ê/wê...bik'eve* «tombera», qui est formé sur le subjonctif présent (*bik'eve*). De même en arménien oriental, à *kə gnar*, irréel-habituel passé constitué à l'aide du subjonctif imparfait (*gnar*), répond *kə gna*, qui est formé sur le subjonctif présent (*gna*) et a le sens d'un futur proche «va aller, ira». En géorgien, les verbes déterminés dont l'imparfait a le sens d'un irréel-habituel-prospectif passé sont précisément ceux dont le présent a le sens d'un futur. En tâti, *mibaft* est un ancien imparfait dérivé du radical de passé *baft-*, qui a pris le sens d'un irréel-habituel passé ; il est parallèle à l'ancien présent *mibafu*, dérivé du radical de présent, qui a le sens d'un futur ou d'un potentiel «tissera probablement, peut tisser». En pashto le système est dédoublé par l'opposition perfectif/imperfectif : aux deux formes d'irréel-habituel passé, imperfectif *bə...daredə* et perfectif *bə... wədaredə* (de *daredəl* «stationner, s'arrêter»), formées sur le prétérit (*we*)*daredə*, correspondent, constitués à l'aide de formes de présent, le futur imperfectif *be...dareẓi* «stationnera» et le futur perfectif *bə... wədareẓ̣i* «s'arrêtera». En nepali l'irréel-habituel passé *garthyo* est formé à l'aide du passé du verbe «être» : le même radical avec le présent du verbe «être», *garcha*, est un futur ou un présent habituel.

[14] Dans toutes les langues citées, l'irréel-habituel passé s'emploie dans l'apodose de la phrase hypothétique : c'est cet emploi que nous avons considéré. Dans certaines d'entre elles il s'emploie aussi dans la protase, mais cet emploi n'est pas général : ailleurs on trouve ici le subjonctif imparfait.

Dans toutes ces langues la parenté morphologique des formes d'irréel-habituel passé et de futur suggère une fonction commune, un même «schème sublogique» [15], qui serait à la base de ces divers emplois. Elle incite à chercher une valeur sémantique qui, combinée avec la notion de passé et avec celle de présent, produirait respectivement les sens d'irréel, de passé habituel (et de prospectif passé) d'une part et celui de futur (et de présomptif) d'autre part. Le trait commun de tous ces emplois est qu'ils dénotent une action qui n'est pas actuelle ou qui n'était pas en cours à un moment donné du passé, mais une action imaginée, qui peut ou pouvait se produire éventuellement, à l'occasion ou si une condition se trouvait réalisée : on comprend comment cette valeur peut donner, appliquée au présent les sens de futur, de potentiel, de présomptif, et appliquée au passé, ceux d'habituel, de prospectif et d'irréel. Nous proposons pour la désigner la dénomination d'«éventuel».

4. Si l'analogie morphologique suggère une liaison sémantique entre l'irréel-habituel passé et le futur, elle ne suffit pas à prouver l'existence actuelle, dans une langue donnée, de la catégorie fonctionnelle de l'éventuel, car la structure du signifiant et celle du signifié ne sont pas nécessairement isomorphes. Il faut pour la démontrer établir le système des relations sémantiques des formes du verbe (c'est ce que nous entendrons par «système verbal»), c'est-à-dire l'ensemble des oppositions qui les unissent entre elles, et montrer que la notion d'éventuel constitue l'un des traits distinctifs (sémantiques), l'un des «sèmes» qui fondent ces oppositions. Ce travail, qui suppose l'analyse de tous les emplois de chacune des formes verbales, ne peut être exposé dans cet article [16]. On se contentera de présenter sommairement une partie du système verbal de plusieurs des langues que nous avons évoquées, de façon à faire apparaître la place qu'y occupe l'éventuel [17].

[15] L'expression est employée par É. Benveniste, «Le système sublogique des prépositions en latin», *Travaux du cercle linguistique de Copenhague* 5 (1949), 177-184 (= *PLG* 1, 132-139) ; cf. p. 181.

[16] Rappelons seulement que les formes de futur et celles d'irréel-habituel passé sont employées de même dans l'apodose des phrases conditionnelles, les unes au potentiel, les autres à l'irréel : ce parallélisme est un des indices qui conduisent à les mettre en corrélation.

[17] Nous sommes amené dans ce qui suit à employer souvent un même mot pour désigner soit une catégorie fonctionnelle soit un sens ou un emploi qui n'est que la réalisation d'une catégorie fonctionnelle. Comme il est nécessaire de distinguer ces deux significations, nous écrivons le mot avec une majuscule lorsqu'il désigne une catégorie fonctionnelle : on dira par exemple que l'arménien possède un Prospectif distinct de l'Éventuel, tandis qu'en kurde l'Éventuel Passé peut être un prospectif passé.

Dans toutes les langues considérées il existe une corrélation de temps : Présent/Passé. Toutes ont aussi un Aoriste (en général seulement au Passé)[18] opposé à un Duratif, et un Parfait, mais la position de ces classes de formes au sein du système est variable. Pour le reste les systèmes sont plus ou moins différents : il en résulte que l'aire d'emploi de l'Éventuel varie quelque peu selon les langues. Il est évident, par exemple, que l'Éventuel Présent (à sens futur) ne peut avoir exactement la même valeur dans une langue où c'est le seul futur et dans une autre qui possède un Prospectif, dont le Présent est aussi un futur : dans ce cas l'Éventuel Présent se charge de nuances particulières, telles que le futur proche ou la probabilité.

Le système le plus simple est celui du kurde et du tâti. L'Éventuel s'y oppose à l'Aoriste, au Duratif et au Parfait. Voici le tableau pour le kurmandji septentrional[19].

k'etin «tomber»

	Aoriste	Duratif	Éventuel	Parfait
Pr.		*dik'eve*	*-ê/wê...bik'eve*	*k'etîye*
Pa.	*k'et*	*dik'et*	*-ê/wê...bik'eta*	*k'etîbu*

Les relations sont les mêmes en tâti.

baftän «tisser»

	Aoriste	Duratif	Éventuel	Parfait
Pr.		*mibaftän*	*mibafu*	*baftei*
Pa.	*baft*	*mibaftänbu*	*mibaft*	*baftäbu*

En arménien le sème d'Éventuel peut s'associer à celui du Parfait : il y a un Éventuel Parfait, dont le Présent est du type *gnaçac kə line* «serait allé» et le Passé du type *gnaçac kə liner* «serait allé». D'autre part

[18] Dans plusieurs de nos langues la forme de présent correspondant morphologiquement à l'Aoriste Passé a la valeur d'un Subjonctif simple en opposition avec un Subjonctif Parfait : elle se place donc ailleurs dans le système, en dépit de sa constitution morphologique.

[19] Nous ne présentons que des systèmes partiels : nous laissons de côté notamment les formes de subjonctif et d'impératif. D'autre part nous ne cherchons pas à préciser ici la hiérarchie des oppositions : il est probable par exemple qu'en kurde l'Aoriste et le Duratif s'opposent ensemble à l'Éventuel et que l'ensemble de ces trois catégories s'oppose à son tour au Parfait; mais ce point demanderait une analyse particulière.

il existe un Prospectif (*gnalue* «ira», *gnaluer* «irait») et un Obligatif-Présomptif (*piti gna* «doit aller», *piti gnar* «devait aller»); ce dernier se combine aussi avec le Parfait. Le tableau est le suivant.

gnal «aller»

					Parfait
		Aoriste	Duratif	Prospectif	
	Pr.		*gnume*	*gnalue*	*gnaçace*
	Pa.	*gnaç*	*gnumer*	*gnaluer*	*gnaçacer*
Éventuel	Pr.	*kə gna*			*gnaçac kə line*
	Pa.	*kə gnar*			*gnaçac kə liner*
Obligatif-Présomptif	Pr.	*piti gna*			*gnaçac piti line*
	Pa.	*piti gnar*			*gnaçac piti liner*

En nepali également l'Éventuel s'oppose à un Prospectif (*garnecha* «fera», *garne thiyo* «ferait, aurait fait») et à un Présomptif (*garlā* «fera probablement, doit faire», *garyo holā* «a dû faire»). D'autre

garnu «faire»

			Continuatif
Aoriste	Pa.	*garyo*	*garirahyo*
Duratif	Pr.	*gardaicha*	*garirahecha*
	Pa.	*gardaithiyo*	*garirahethyo*
Éventuel	Pr.	*garcha*	*garirahancha*
	Pa.	*garthyo*	*garirahanthyo*
Présomptif	Pr.	*garlā*	*garirahalā*
	Pa.	*garyo holā*	
Prospectif	Pr.	*garnecha*	
	Pa.	*garne thiyo*	
Parfait	Pr.	*gareko cha*	
	Pa.	*gareko thiyo*	

part il se combine avec le Continuatif : il y a un Éventuel Continuatif, dont le Présent est *garirahancha* «will keep on doing, keeps on doing» et le Passé *garirahanthyo* «used to keep on doing, would have kept on doing».

Le pashto enfin a six formes d'Éventuel : deux de Perfectif, deux d'Imperfectif et deux de Parfait : le Présent de l'Éventuel Parfait est un futur ou un présomptif (*bə...daredələy wi* «se sera arrêté, s'est probablement arrêté»), le Passé est un irréel passé (*bə...daredələy wu* «se serait arrêté»).

daredəl «stationner, s'arrêter»

		Perfectif (Aoriste)	Imperfectif (Duratif)	Parfait
	Pr.		*dareʒi*	*daredələy dəy*
	Pa.	*wədaredə*	*daredə*	*daredələy wu*
Éventuel	Pr.	*bə...wədareʒi*	*bə...dareʒi*	*bə...daredələy wi*
	Pa.	*bə...wədaredə*	*bə...darədə*	*bə...daredələy wu*

5. Si la catégorie de l'Éventuel semble bien établie dans les langues que nous venons de passer en revue, qu'en est-il de celles qui possèdent une forme de futur et une autre d'irréel-habituel passé, mais où ces deux formes ne sont pas constituées de manière analogue respectivement sur des thèmes de présent et de passé et où toutes deux sont morphologiquement isolées? C'est le cas du kurmandji méridional, qui possède d'une part un futur formé du radical de présent suivi des désinences personnelles de présent en association avec la particule *dê* (*dê...kevît* «tombera») et d'autre part, on l'a vu, un irréel-habituel passé constitué à l'aide de la même forme avec la particule *da* (*da... kevît* «tombait habituellement, tomberait») : ces formations n'ont pas de parallèle dans le reste du système. Par ailleurs ce système verbal est semblable à celui des dialectes septentrionaux. Les deux formes en question ayant les mêmes emplois que les deux formes d'Éventuel de ces dialectes, tout indique qu'elles occupent la même place dans le système, autrement dit qu'elles doivent être groupées de même dans un Éventuel. La différence morphologique n'est pas une objection suffisante à une solution qu'impose l'évidence structurale : il n'est pas rare en effet que l'agencement des éléments du signifiant ne reflète pas la structure du signifié. Le système est donc le suivant.

keftin «tomber»

	Aoriste	Duratif	Éventuel	Parfait
Pr.		*tkevît*	*dê...kevît*	*keftîye*
Pa.	*keft*	*tkeft*	*da...kevît*	*keftîbo*

Un raisonnement semblable peut s'appliquer au hindi. Il s'appuiera cette fois non plus sur l'analogie de dialectes très voisins, mais sur la structure même du système verbal de la langue. La forme *girtā* en tant qu'irréel-habituel passé est morphologiquement isolée parmi les formes simples ; il en va de même du futur *giregā* «tombera». Mais le couple que constituent ces deux isolés a des parallèles, pour la forme comme pour le sens, dans la série du Duratif et dans celle du Parfait. A *girtā* répond au Duratif *girtā hotā* «usually was falling, would be falling, would have been falling», et au Parfait *girā hotā* «usually has fallen, has fallen [several times], would have fallen». De même à *giregā* répondent des futurs-présomptifs, respectivement *girtā hogā* «will be falling, I suppose he is falling» et *girā hogā* «will have fallen, I suppose he fell». Le parallélisme du système suggère fortement d'unir toutes ces formes en un paradigme d'Éventuel à trois séries (ou quatre, si l'on admet l'existence d'un Éventuel Progressif[20]). Le tableau serait le suivant.

girnā «tomber»

		Aoriste	Duratif	Progressif	Parfait
	Pr.		*girtā hai*	*gir rahā hai*	*girā hai*
	Pa.	*girā*	*girtā thā*	*gir rahā thā*	*girā thā*
Éventuel	Pr.	*giregā*	*girtā hogā*	(*gir rahā hogā*)	*girā hogā*
	Pa.	*girtā*	*girtā hotā*	(*gir rahā hotā*)	*girā hotā*

[20] Ces formes sont mentionnées dans la grammaire de Sharma.

6. Résumons la démarche suivie. Nous avons montré d'abord que dans toute une série de langues une même forme sert à exprimer l'irréel et l'habitude dans le passé et n'a que ces deux emplois, puis que, dans la plupart de ces langues, cette forme est morphologiquement analogue d'une autre qui a le sens d'un futur. Cette situation, qui s'est établie indépendamment dans ces diverses langues, indique qu'il existe une certaine affinité «naturelle» d'une part entre les notions d'irréel et d'action passée habituelle, d'autre part entre ces notions et celles de futur, autrement dit, pour user d'une image, que dans le champ de pensée d'une certaine partie au moins de l'humanité ces notions occupent des positions voisines. Cette contiguïté est un fait appartenant, pour employer la terminologie de Hjelmslev, à la «substance du contenu».

Par ailleurs nous avons vu que dans un certain nombre des langues que nous avons évoquées l'analyse du système verbal, c'est-à-dire des relations sémantiques fonctionnelles des formes du verbe, fait apparaître l'existence d'une catégorie que nous avons appelée «Éventuel», en d'autres termes d'un «sème» grammatical qui, associé au «sème» de présent, donne un sens de futur et, associé au «sème» de passé, des sens d'irréel et d'habituel. Cette catégorie utilise la contiguïté «substantielle» de ces sens et représente l'un des découpages possibles de la «substance du contenu» par la «forme du contenu» qui est propre à chaque langue.

Ce découpage, bien entendu, n'est pas universel. Il y a des langues qui n'ont pas d'Éventuel. C'est le cas du français, qui a seulement un Prospectif (les formes en *-r-*, Présent *fera* et Passé *ferait*, avec les formes symétriques au Parfait) : les sens d'irréel et d'habituel passé s'y trouvent séparés, le premier étant exprimé par le Prospectif Passé dit «conditionnel», et le second par l'imparfait. De telles langues représentent un autre découpage de la substance sémantique que celles que nous avons examinées. La catégorie de l'Éventuel que nous avons identifiée dans la structure de celles-ci n'est que la réalisation d'une possibilité, mais c'est celle d'une possibilité générale : ce qui s'est réalisé là a pu se réaliser ailleurs et il est probable que l'on pourra reconnaître cette catégorie dans d'autres langues encore [21].

24, rue Chaptal
75009 Paris
Gilbert LAZARD

[21] De la même façon que É. Benveniste a reconnu celle du Parfait dans les langues luorawetlan, «Définition d'un parfait en paléo-sibérien oriental», *Studies in general and oriental linguistics presented to Shirô Hattori*, Tokyo, 1970, 6-9.

Michel LEJEUNE

LES ÉTAPES D'UNE SYNCOPE VOCALIQUE OBSERVÉES DANS UNE LANGUE MORTE

1. Accessibles à travers le seul témoignage des documents écrits, les langues mortes ne se prêtent, lorsqu'une syncope de voyelle brève s'y développe en période historique, qu'à une observation assez grossière du phénomène. Dans la mesure où les textes sont datables, on constate en général : que, dans une phase initiale, la voyelle en cause est régulièrement écrite ; que, dans une phase finale, elle est régulièrement omise dans l'écriture ; éventuellement, que, dans une phase intermédiaire il y a des flottements entre notation et non-notation, liés parfois au caractère «soutenu» ou «populaire» des documents. L'observation, dans les meilleurs des cas, ne peut aller au delà de ces constatations datées de présence ou d'absence de la voyelle dans l'écriture ; on opère toujours, à partir des textes, sur du tout ou rien.

Sauf pourtant dans un cas privilégié, celui du vénète, où l'écriture locale est assortie d'un système de ponctuation qui nous informe sur la structure des syllabes. En cas de syncope de date historique, les interférences entre l'orthographe littérale et l'orthographe ponctuelle fournissent des enseignements qui n'ont pas été, jusqu'ici, clairement dégagés, et dont l'intérêt déborde l'histoire particulière de la langue considérée.

2. Référence sera faite ci-dessous au recueil épigraphique de G. B. Pellegrini et A. L. Prosdocimi (*La lingua venetica*, 1967). Pour les textes nouveaux des six dernières années concernant notre propos, nous userons ici des désignations I (= A. Prosdocimi, *Mem. Acc. Pat.* LXXXIV, 1971-72, 67 sv.), II (= A. L. Prosdocimi, *St. Etr.* XL, 1972, 198 sv.), III (= Id., *Atti Ist. Ven.* CXXVII, 1968-69, 123 sv.), IV (= Id., *St.Etr.* XXXVII, 1969, 511 sv.), V (= Id., ibid., XL, 1972, 195 sv.).

Les textes en langue vénète se répartissent en «archaïques» (550?-475?), «anciens» (475?-300?), «récents» (300?-150?), «vénéto-latins» (150?-110?), les textes «archaïques» (Es 1 ; I ; III) étant tracés en alphabet local non ponctué [1], les textes «anciens» et «récents»

[1] L'épitaphe Es 1 est d'Este. La dédicace III, trouvée entre Este et Vicence, mais plus

en alphabet local ponctué, les textes «vénéto-latins» en alphabet latin. — Sur la ponctuation, on rappellera seulement ce qui est nécessaire à la discussion ci-après :

a) Dans le type graphique qui intéresse l'ensemble des inscriptions «anciennes» et «récentes» ici concernées, la ponctuation est encadrante : toute lettre ponctuée est à la fois précédée et suivie d'un point.

b) Quand deux lettres ponctuées se suivent, le scribe peut à son gré soit juxtaposer, soit confondre en un seul le point qui suit la première lettre et le point qui précède la seconde.

c) La ponctuation signale toute syllabe s'écartant du type CV ou CCV (syllabe ouverte à attaque consonantique), en marquant toute voyelle initiale de syllabe, et en marquant toute consonne (seconds éléments de diphtongue compris) appartenant à la portion post-vocalique de la syllabe. Il en découle, en particulier :

d) Qu'une consonne antévocalique n'est jamais ponctuée;

e) Qu'en fin de mot sont ponctuées toutes les consonnes postérieures à la dernière voyelle.

3. Le vénète a connu, après 300 (périodes «récente» et «vénéto-latine»), des syncopes de voyelles brèves : d'une part en seconde syllabe ouverte, d'autre part en syllabe finale devant *-s*. C'est de cette seconde série de faits qu'il sera question ici (mais on tirerait des enseignements analogues de l'autre série). Sont concernées, devant sifflante finale, les voyelles les plus fermées; le hasard fait que les exemples font défaut pour *-ūs*, mais qu'ils sont relativement nombreux pour *-īs*. Le présent article portera donc sur l'histoire de la syncope *-īs* > *-s* en vénète récent.

a) Il s'agit, d'une part de **-ī-* ancien. Nous connaissons, au nomin. sg. de genre animé, deux de ces thèmes en *-i-*. D'une part [2], le substantif

près d'Este (Lozzo Atestino), est classée ici parmi les documents vicentins à cause de la présence d'une forme de *d* caractéristique de l'écriture de Vicence. L'épitaphe I, trouvée aux confins des territoires d'Este et de Padoue (Pernumia) est classée ici parmi les documents atestins à cause de la présence d'une forme de *t* étrangère à l'écriture de Padoue.

[2] De l'épitaphe I (*ego vhontei ersiniioi vineti karis vivoi oliialekve murtuvoi atisteit*; graphie continue), A. L. Prosdocimi prépare un commentaire, dont il a bien voulu nous communiquer oralement les grandes lignes. Notre interprétation s'écarte assez sensiblement de celle qu'il nous a indiquée. Nous comprenons : «Je suis pour Fonts, fils d'Ersinos. L'attachement de Vinet(i)os lui reste acquis dans la mort comme dans la vie», avec un substantif *karis* «affection» dérivé en *-ri-* (cf. gr. ἄκ-ρι-ς, etc.) de **kā-* «aimer» (racine bien attestée en vénète). Verbe 3e sg. à préverbe *ati-* ou *a(n)ti-*; en composition, formes thématiques **st(ə)-ei̯o-* de *stā-*; désinence **-ei* (cf. gr. -ει),

karis (I); d'autre part [3], l'adjectif *.e.kvopetari.s.* (II; formes ultérieures, diversement altérées phonétiquement, en Pa 1, Pa 2, Pa 3, Pa 3bis, Pa 6, Pa 6bis [p. 654], Bl. 1, IV, V; dans la suite de l'article, on se bornera à citer le second terme *-petari.s.* du composé, avec ses variantes).

b) Il s'agit, d'autre part, de *-ī-* secondaire issu, avant l'histoire, de **-yō-* postconsonantique par samprasāraṇa. Les exemples que nous en avons relèvent tous de l'anthroponymie : au nomin. masc. sg., quelques idionymes en **-yōs* (p. ex. hypocoristique **(H)ostyos* tiré d'anciens composés en **Hosti-* comme *ho.s.ti-havo.s.*, Pa 7), mais surtout des dérivés patronymiques en **-yōs* tirés d'idionymes (p. ex. **Voltyomnyos* «fils de **Voltyomnos*»).

Le samprasāraṇa **-yōs* > *īs* est acquis dès nos plus anciens textes (p. ex. patronyme *vilkenis* en III, à date archaïque) : il remonte donc au moins au VIe s., mais pourrait être, de beaucoup, antérieur. Dès nos premières inscriptions il existe par conséquent un nomin. sg. en *-īs* commun aux noms masculins et féminins en *-i-* (datif *-e.i.*) et aux noms masculins en *-yo-* (datif *-iio.i.*). C'est cette finale commune qui commence à s'altérer, après 300, au cours de la période «récente».

4. Le matériel ici retenu est le suivant :

a) *Sans syncope.* — À date «archaïque», *karis* (I, Este), *vilkenis* (III, Vicence). — À date «ancienne», *-petari.s.* (II, Este; Pa 1, Padoue), *klutiiari.s.* (Pa 16, Padoue). — À date «récente», *vo.l.tiio[.n.m]ni.s.* (Es 34, Este), *-petari.s.* (Pa 2, Pa 3, Pa 3bis, Pa 6bis, IV, Padoue), *ve.n.noni.s.*

hypercaractérisée par **t(i)*. Les adjectifs *vivoi* et *murtuvoi* (datifs régis par le verbe composé) sont coordonnés par *-kve*. L'adverbe *oliiale* (qui est obscur) peut, a priori, ou bien signifier quelque chose comme «pariter», ou bien qualifier *murtuvoi* en spécifiant les conditions du décès; peut-être racine **ol-* désignant la «mort violente» (jusqu'ici non connue hors du grec) avec **olyā-* (dérivé primaire, comme **wenyā-* : lat. *uenia*, etc.) équivalant à ὄλεθρος, d'ou **olyā-lo-* équivalant à ὀλέθριος (*"τοῦ δεῖνος στοργὴ ζωῷ τε καὶ ὀλεθρίως θανόντι πρόσεστιν") ?*

[3] Contexte général (épitaphes) : «je suis *.e.kvopetari.s.* pour X.». Nous abandonnons l'explication que nous donnions du mot dans *Rev. Phil.* XLV, 1971, 7sv. (second terme apparenté à lat. *petra*), et revenons à la vieille hypothèse de Torp (qui invoquait la racine **pet-*), comme le fait de son côté A. L. Prosdocimi (*St. Etr.* XL, 1972, 212sv.), lequel d'ailleurs invoque un «sanscrito *açvapatara-*» [sic] qui n'existe pas. — Nous voyons les choses comme suit : existence d'un nom composé **ekwo-pet-* du «cavalier» (cf. lat. *prae-pet-*, *per-pet-* et, probablement, véd. *akṣi-pat-*); dérivation adjective par *-āri-*; donc «equitālis (scilicet : sepultūra)»; il ne s'agit pas d'une référence à l'activité du défunt (IV est une épitaphe de femme) mais à la classe sociale («équestre») à laquelle étaient réservées, semble-t-il, ces tombes à stèles (souvent sculptées) qui sont les monuments funéraires les plus soignés que nous connaissions en Vénétie.

(Pa 13, Padoue). — À date «vénéto-latine», *GAVIS RAVPATNIS* (Es 113, Padoue)[4], *-PETARIS* (Bl 1, Belluno).

b) *Avec syncope.* — À date «récente», *.a.kut.s.* (Es 64, Este), *.a.riiun.s.* (Es 25, Este), *kara.n.mn.s.* (Es 24, Este), *krumelon:s.* (Es 92, Este), *.e.ge.s.t.s.* (Es 73, Este), *.e.n.non.s.* (Es 91, Este), *iiuva.n.t.s.* (Es 25, Este); *.o..s.t..s.* (Vi 2, Vicence); *-petar.s.* (V, Altinum); *kavaron:s.* (Gt 4, Gurina en Carinthie). — À date «vénéto-latine», *-PETARS* (Pa 6, Padoue).

On constate que l'écriture enregistre la syncope à des dates différentes selon les sites. En particulier, pour Este et Padoue, qui fournissent chacun une dizaine d'exemples, on observe que (mis à part le seul exemple Es 34, qu'on sera tenté de situer au début de cette période), le vénète atestin «récent» n'a que des formes syncopées, alors que le vénète padouan «récent» n'a que des formes non syncopées, l'unique exemple padouan de syncope (Pa 6) étant vénéto-latin tardif (car l'inscription, à l'exception du mot *EQVPETARS*, est rédigée en latin).

5. Mais on peut aller au-delà de ces observations primaires, en recourant au témoignage de la ponctuation.

a) Lorsque l'ancienne finale **-i.s.* était précédée d'une consonne intervocalique (donc, non ponctuée: §2d), celle-ci demeure non ponctuée après la syncope: **.a.kuti.s.* > *.a.kut.s.* (et non ***.a.ku.t.s.* en application de la règle §3e); de même **.a.riiuni.s.* > *.a.riiun.s.*, **kavaroni.s.* > *kavaron:s.* (cf. §7d), **krumeloni.s.* > *krumelon:s.* (cf. §7d), **.e..n.noni.s.* > *.e..n.non.s.*, **-petari.s.* > *-petar.s.*; tout se passe, du point de vue de la ponctuation, comme si *-t-*, *-n-*, *-r-*, demeuraient intervocaliques.

b) Lorsque l'ancienne finale **-i.s.* était précédée d'un groupe de consonnes tautosyllabique comme *-mn-* (donc, non ponctuable entre voyelles), le groupe demeure non ponctué après syncope: **kara.n.mni.s.* > *kara.n.mn.s.* (et non ***kara.n.m.n.s.*).

c) Lorsque l'ancienne finale **-i.s.* était précédée d'un groupe de consonnes hétérosyllabique comme *-nt-* ou *-st-* (dont le premier élément devait être ponctué, non le second), la forme syncopée est d'aspect ambigu (**iiuva.n.ti.s.* > *iiuva.n.t.s.*, **.e.ge.s.ti.s.* > *.e.ge.s.t.s.*). Bien que la règle §2e se trouve en apparence respectée (si l'on suppose un scribe confondant deux points voisins en un seul: §2b), les autres exemples atestins (ci-dessus, a, b) invitent à estimer que le *t* n'était pas en soi ponctué (*-a.n.t.s.* avec *.n.* ponctué + *t* non ponctué + *.s.* ponctué; *-e.s.t.s.* avec *.s.* ponctué + *t* non ponctué + *.s.* ponctué), et gardait, à cet égard, son statut antévocalique.

[4] Urne trouvée dans une nécropole d'Este; nous l'estimons, à cause de *-IS*, rédigée en dialecte padouan, pour un défunt sans doute originaire de Padoue.

d) En cas de groupe hétérosyllabique précédant **-i.s.*, l'ambiguïté après syncope (ci-dessus, c) est levée si l'on a affaire à un scribe ne confondant pas entre eux deux points séparant deux lettres. C'est ainsi que le *.o. .s.t. .s.* de Vicence est réellement conforme à la règle §2e (avec *.s.* ponctué + *(.)t.* ponctué + *.s.* ponctué). La pratique de Vicence s'écarte donc de celle d'Este, d'Altinum et de Gurina (voir §8b).

6. On se trouve, dès lors, devant un premier embarras: *à Este, les formes syncopées conservent la ponctuation présyncopale.*

Il existait à Este (et dans les principaux centres de la Vénétie préromaine) des écoles scribales, en liaison étroite avec les grands sanctuaires; elles étaient en rapports suivis les unes avec les autres (sans, pour autant, sur tel détail de tracé de lettre ou d'orthographe, renoncer à de menues pratiques qui étaient propres à chacune et différenciaient entres elles les écritures locales); l'école d'Este nous est connue par des documents pédagogiques qui permettent de restituer avec probabilité (*B.S.L.* LXVI, 1971, 267sv.) les modalités de l'enseignement orthographique, notamment les règles concernant la ponctuation. — Comment ces milieux de grammairiens professionnels auraient-ils pu, pendant près de deux siècles, méconnaître les effets attendus de la syncope sur la ponctuation de fin de mot, et admettre la survie de ponctuations périmées, en contradiction avec les règles générales (§2e) qu'ils enseignaient? — Et surtout, dans la pratique, comment les artisans gravant dédicaces ou épitaphes ont-ils pu, pendant près de deux siècles, sans jamais se tromper, ponctuer différemment les fins de mots selon que la finale avait ou non jadis comporté un *ī* depuis longtemps disparu?

Un second embarras naît des groupes de consonnes résultants. — Sans doute arrive-t-il qu'un évènement phonétique dote une langue, à partir d'un certain moment, de séquences consonantiques qu'elle n'avait pas connues auparavant, ou qu'elle avait éliminées à un stade antérieur de son évolution. Seraient dans ce cas, après syncope, une fin de mot en: voyelle + *rs* (que le vénète avait sans doute jusque là ignorée), ou des fins de mots en: voyelle + *ns*, voyelle + *ts* (qu'il

avait jadis éliminées par assimilations **-ns > -ś*, **-ts > -ś*). — Mais on conçoit mal que, de quelque évènement que ce soit, résulte une séquence imprononçable et cependant conservée. Comment admettre une prononciation disyllabique du mot *kara.n.mn.s.*? Sans doute alléguera-t-on la possibilité de quelque vocalisation du dernier *n*, nécessitée par le contexte phonétique, et restaurant une prononciation trisyllabique [***ka-ran-mn̥s*]. Mais, à cet argument ad hoc, on préférera une explication qui rende compte, *à la fois*, et de la séquence finale de *kara.n.mn.s.*, et du maintien, à Este, de la ponctuation présyncopale.

7. Cette explication pourrait être la suivante.

a) À partir d'une époque non précisable, dans les polysyllabes terminés par: consonne + voyelle brève + *s*, une relative débilité affecte l'articulation de la brève, débilité d'autant plus grande que la voyelle est plus fermée. Rien ne s'en marque dans l'écriture pour les brèves d'aperture moyenne (conservation, en vénète «récent», des finales *-e.s.* de nomin. pl. athématique, *-o.s.* de nomin. sg. thématique, etc.). Vont être électivement atteintes les finales en *-i.s.* et (probablement) en *-u.s.* (mais, pour cette dernière, les exemples manquent).

b) Vient un moment (pour Este, en gros, aux alentours de 300) où, en cette position, *ĭ* cesse d'être distinctement et constamment audible. Il en reste une résonance vocalique débile de timbre indécis (à la notation de laquelle la lettre *i* ne convient plus, pas plus que n'y convient aucune autre lettre-voyelle de l'alphabet vénète); nous la symboliserons ici par *ᵊ*. Il se peut que la prononciation, en soit, de plus, facultative, et conditionnée d'une part par l'environnement phonétique, d'autre part par le tempo de la parole et le caractère plus ou moins soigné de la diction. Mais, même minimale, même en certains cas virtuelle, cette voyelle *ᵊ* conserve assez d'existence pour maintenir les structures syllabiques antérieures. Le statut qu'on vient de décrire n'est pas celui d'une voyelle ZÉRO : c'est celui d'une *voyelle muette*. Or c'est celui qui rend compte des faits atestins «récents» et en particulier, des difficultés signalées au §6.

c) Comment, en effet, a réagi à cette situation phonétique l'école scribale d'Este? Apparemment, en enseignant qu'il existe une voyelle muette (notre *ᵊ*) trop ténue pour être écrite, mais devant laquelle une consonne conserve son statut antévocalique (et n'est donc pas ponctuée). Et cet enseignement correspondait suffisamment bien à la réalité parlée pour que les exécutants n'aient eu aucune difficulté à orthographier (avec constance, et sans une faute) *.a.kut.s.* (prononcé : akut^{n}s), *kara.n.mn.s.* (prononcé : karanmn^{n}s), *iiuva.n.t.s.* (prononcé : yuvant^{n}s), etc.

d) Il y a même eu à Este un lettré (ou des lettrés) pour inventer un signe correspondant à *ᵊ*, à savoir (pour utiliser ici une terminologie grecque) le «point en haut» (̓), pratiquement superposé au premier des points encadrants de *.s.* (ainsi, *krumelon:s.* pour **krumelon̓ .s.*, notant : krumelon^{n}s). Le fait qu'on en a un autre exemple à Gurina en Carinthie (*kavaron:s.*) manifeste les liens qui existaient entre les écoles des deux sanctuaires. Le fait qu'on a en tout deux exemples seulement indique ou bien que cette innovation a été tardive et n'a guère eu le temps de se développer avant la romanisation ou bien qu'elle a eu peu de succès parce qu'elle ne venait pas remédier à une gêne orthographique réelle. En tout cas, l'intéressant est que l'analyse ci-dessus (b), concluant à l'inachèvement de la syncope et à l'existence d'une «voyelle muette», trouve confirmation dans cette invention d'une notation de voyelle minimale (par un signe lui-même minimal : un point).

8. Mais cette définition d'un état *ᵊ* de l'ancien *ĭ* dans les textes atestins «récents» n'épuise pas les inductions inférables des données vénètes, tant en amont qu'en aval du stade de «voyelle muette».

a) Durant toute la période «récente», les inscriptions padouanes ont *i* (§4 : six fois *-petari.s.*, une fois *ve.n.noni.s.*), et dans un texte encore de date vénéto-latine (*GAVIS RAVPATNIS*), après quoi apparaît ZÉRO (*-PETARS*). Même si l'on admet un retard de Padoue sur Este, on croira difficilement que ZÉRO succède brusquement à une voyelle *ĭ* de plein exercice. Nous suggérons qu'à date «récente» à Padoue, il s'agissait déjà, sous l'effet de la syncope en cours, d'une voyelle réduite, simplement un peu moins amenuisée que celle d'Este, et de timbre encore reconnaissable (ce qu'on symbolisera ici par *ⁱ*). La même interprétation s'applique sans doute au *vo.l.tiio[.n.m]ni.s.* d'Este et au *-PETARIS* de Belluno.

b) Dans tous les exemples ci-dessus, on est en présence d'une syncope non achevée : les structures syllabiques ne sont pas affectées et la consonne précédant l'ancien *ĭ* n'est pas encore en contact réel avec la sifflante finale. Lorsque la syncope est réellement achevée (stade ZÉRO atteint), il y a remodèlement du mot. D'une part, normalisation de la ponctuation; sont désormais ponctuées (en vertu de la règle §2e) la consonne ou les consonnes précédant le **ĭ* aboli; un exemple, à Vicence (§5d), dans *.o..s.t..s.* (d'un plus ancien **.o..s.ti.s.* >

*.*o*. .*s*.*t*(ª)*.*s*. avec *t* non ponctué). D'autre part, le cas échéant, les séquences consonantiques nouvellement créées peuvent être inégalement stables et des assimilations récentes peuvent se produire; si nous n'en avons pas de témoignages pour la fin de mot (nous en avons pour les syncopes en seconde syllabe), c'est que, pratiquement, en dehors de .*o*. .*s*.*t*.*s*., tout exemple nous fait défaut; nous ignorons comment auraient évolué à Este, après achèvement réel de la syncope, des finales comme **-uts*, ***-ons*, etc.

9. Le caractère progressif de la syncope, dans l'exemple choisi, se traduit donc par la distinction de quatre phases :

(A) *-īs* > (B) *-ᴵs* > (C) *-ᵊs* > (D) *-s* soit donc une succession de : voyelle de plein exercice (A), voyelle réduite (B), voyelle muette (C), ZÉRO (D); seule la distinction de (A) et (B), non inférable de l'écriture, échappe à la démonstration, et est seulement une hypothèse (§ 8a).

État A : inscriptions «archaïques» et «anciennes» d'Este, Vicence, Padoue.

État B : à date «récente» dans un témoignage atestin (le plus ancien de cette période?), *vo.l.tiio*[*.n.m*]*ni.s.* et dans tous les témoignages padouans; à date «vénéto-latine», encore dans un témoignage padouan (*GAVIS RAVPATNIS*) et dans le témoignage de Belluno.

État C : à date «récente» dans tous les témoignages d'Este sauf un, et dans les témoignages d'Altinum et de Gurina.

État D : à date «récente» dans le témoignage de Vicence (*.*o*..*s*.*t*..*s*.).

État C ou D : dans la plus récente inscription vénéto-latine de Padoue (*-PETARS*).

Soit donc une évolution de la syncope plus rapide à Vicence qu'à Este (et Altinum, Gurina), et plus rapide à Este qu'à Padoue (et Belluno), mais avec, sur ces divers sites, la même succession probable (A) > (B) > (C) > (D).

À la différence des constatations sommaires seules autorisées par les langues mortes en général (§ 1), le vénète a donc le privilège de permettre des observations nuancées; entre l'état vocalique initial (A) et l'état zéro final (D), il met en évidence des phases intermédiaires (B),(C) d'amenuisement progressif, notamment une phase (C) de «voyelle muette» qui, à Este, a été de longue durée.

25, rue Gazan
75014 Paris

Michel LEJEUNE

Maurice LEROY

LES COMPOSÉS ARMÉNIENS À PREMIER TERME *APA-*

1. Dans un article publié en 1914, Antoine Meillet avait analysé de façon brève mais magistrale les différentes modalités d'un procédé particulièrement productif de la langue arménienne classique : la composition nominale [1]. Un demi-siècle plus tard, Benveniste pouvait souligner que ce travail restait «ce qu'on a écrit de plus complet à ce jour sur la question, bien que chacune des classes de composés reste à inventorier dans le détail» [2]. De tels problèmes ont été abordés à diverses reprises, par exemple par notre collègue milanais G. Bolognesi, particulièrement à propos de traductions arméniennes de textes grecs [3]; nous avons publié pour notre part, notamment en ce qui concerne l'influence iranienne sur l'état ancien de la langue, quelques travaux préliminaires à une étude d'ensemble de la question [4] et Benveniste lui-même est à plusieurs reprises revenu sur le sujet [5].

2. C'est à nouveau le cas d'un emprunt iranien, celui du préfixe *apa-*, que nous voudrions reprendre ci-après. À la vérité, le préverbe fréquent en sanskrit *ápa* (cf. gr. *ἀπό*, got. *af*, lat. *ab*, v.irl. *apa*) marquant séparation : «loin de, à l'écart de» et le plus souvent équivalant à *a(n)-* négatif, est mal représenté en iranien; on en a quelques attestations seulement en vieux perse comme *apa-dāna-*, *apa-niyāka-*, guère plus en avestique, tels *apa-kava-*, *apa-xšīrā-*, *apa-xšaθra-*, *apa-gaya-*, ... et les textes pehlevis publiés jusqu'ici n'en offrent que peu d'exemples [6]

[1] «De la composition en arménien», *MSL* 18 (1914), 245-270; cet article a été réimprimé aux pp. 159-184 des *Études* citées à la note suivante.

[2] P. III de l'Avant-Propos mis en tête des *Études de linguistique et de philologie arméniennes*, Lisbonne, 1962, recueil de six articles publiés par Meillet dans les *MSL* de 1897 à 1914.

[3] Cf. ci-après, p. 371, n. 22.

[4] «Les composés arméniens en *-pet*», *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, 15 (1960), 109-128; «Suffixes d'origine iranienne dans la toponymie arménienne», *Studia Onomastica Monacensia*, 4 (1961), 517-521; «Les mots arméniens en *-arēn*», *Mémorial du Cinquantenaire de l'École des Langues Orientales Anciennes de l'Institut Catholique de Paris*, 1964, 131-133.

[5] Ainsi «Remarques sur les composés arméniens en *-pet*», *Handes Amsorya*, 1961, 631-640; «Le développement des mots composés en arménien classique», *REAr*, nouv. série, 4 (1967), 1-14.

[6] Comme *apakandan*, *aparōd*, *apasihēnišn*, *apastāk*, *apastām*, ...: cf. H. S. Nyberg, *A Manual of Pahlavi*, II, Wiesbaden, 1974, 21-24.

que Hübschmann n'a pas connus, ce qui explique les réserves que l'illustre arméniste avait cru pouvoir émettre sur l'origine iranienne de l'arménien *apa-*[7]. Toutefois, bon nombre de mots empruntés par l'arménien — et pour lesquels l'original iranien manque presque toujours — donnent une preuve supplémentaire de la vitalité de ce préfixe en iranien; la valeur en était d'ailleurs suffisamment sentie pour que, passé tout d'abord en arménien dans des mots d'emprunt, il y fût bientôt employé en composition avec des vocables purement arméniens.

3. Citons[8] pour commencer quelques emprunts où *apa-* (*ap-* devant voyelle) a gardé sa valeur primitive «loin de, à l'écart de»:

apa-žaman Sir., XIII, 4 (5) «tardif» (*et'e apažaman linic'is* = *ἐὰν ὑστερήσῃς*): *žaman-ak* «temps», cf. phl. *zamān*;

apa-harzan Deut., XXIV, 1 «répudiation, divorce, *ἀποστάσιον*» cf. av. *harəz-* «lâcher, renvoyer»;

apa-šaw Ezn., II, 4 (167)[9] «repentir, regret» pour lequel on comparera l'avestique *šav-* «se mettre en mouvement, aller, marcher»; le sens est donc «retour sur soi-même», cf. gr. *μετά-νοια*, franç. *re-pentir*.

apa-šxar-ut'iwn Mt., III, 8 «pénitence, *μετάνοια* cf. Turfan *xšad-* «avoir pitié», m. parthe *αβaxšāh-* «avoir pitié, pardonner»[10];

apa-wēn «asile, refuge, abri», cf. av. *vaēna-* «se tourner vers» d'où **apa-vaina-* «chercher refuge»[11].

4. Malgré les doutes émis par Hübschmann[12], on peut voir dans le second terme de *apa-kan-ič'* Act., XXIV, 5 «corrupteur» (*apa-kan-ac'u* I Petr., I, 18 «*φθαρτός*», *apa-kan-ut'iwn* Act., II, 27 «*διαφθορά*») le radical iranien *kan-* «creuser» que l'on retrouve dans l'arm. *akan* Ex., XXII, 2, «*διόρυγμα*» (*akan hatanem* Mt., VI, 19 «*διορύσσω*») lequel représente un iran. **ā-kana-* non attesté sans doute mais que confirme indirectement le skr. *ākhana-* «qui creuse» d'où «voleur» ou «souris».

5. Le préfixe n'était guère reconnaissable dans *apuŕ* Is., VIII, 1 «butin», cf. phl. *apar*; Nyberg explique avec vraisemblance la forme arménienne en supposant **apurn* à tirer d'un ir. **apa-pṛna-*, cf. av. *par-* «passer de l'autre côté», *nī-par-* «emmener»[13].

6. Grâce à l'emploi fréquent en arménien, avec la valeur de suffixes, des seconds termes, eux aussi d'origine iranienne, *-astan* (cf. v.p. *stāna-*) et *-aran* (cf. v.p. *-dāna-*)[14], les deux composés *apa-stan* Num., XXXV, 6 «refuge, asile, *φυγαδευτήριον*»: phl. *apastān* «confiance» et *apa-ran-k'* Mt., XXVII, 27 «palais, *πραιτώριον*»: v.p. *apadāna* «retraite, palais» s'analysaient aisément.

7. Dans *apa-stamb* Ezn., I, 13 (51)[15] «rebelle, insurgé», *apa-* renforce le mot attesté sous la forme suffixée *stamb-ak* «indocile, violent» (L., XIX, 21 «*αὐστηρός*»), cf. phl. *stambak-ih* «fougue, violence», av. *stəmba-* «lutte»; dans *apa-wand-ak* Num., III, 37 «corde» où nous retrouvons, avec passage à *-w-* du *-b-* intervocalique, la racine iranienne *band-* «lier», le préfixe n'a plus de sens déterminable.

8. Dans quelques emprunts, *apa-* avait une valeur négative:

apa-rasan Faust. Byz., III, 5 «sans bride, effréné»; le phl. **rasan* «corde, bride» que suppose le persan *resen* (comparer skr. *raçanā-* de même sens) a donné en arménien, avec un *e-* prothétique normal devant *r-*, *erasan* «bride», d'où, pour notre composé, la variante *ap-erasan* qui est donc en arménien une forme refaite tandis que *apa-rasan* est un emprunt direct à l'iranien.

Le sens de *apa-hov* Ezn., I, 7 (26) «sûr, tranquille» semble bien indiquer pour *apa-* cette même valeur négative mais nous ne connaissons pas l'étymon iranien que pourrait représenter le second terme[16].

[7] H. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, Leipzig, 1897, p. 102.

[8] Notre matériel de base est constitué par les exemples relevés dans le Nouveau Testament et chez Eznik mais nous avons complété notre information par de larges sondages dans l'Ancien Testament et les autres textes de la littérature classique.

[9] Pour Eznik, les chiffres entre parenthèses renvoient à l'édition L. Mariès-Ch. Mercier, *Patrologia Orientalis*, 28, 3, Paris, 1959.

[10] Cf. A. Ghilain, *Essai sur la langue parthe*, Louvain, 1939, p. 70; É. Benveniste, «Éléments parthes en arménien» dans *REAr*, nouv. série, I (1964), 7.

[11] Benveniste, *Ibid.*, p. 6.

[12] *Armen. Gramm.*, p. 413.

[13] *Manual*, II, p. 28.

[14] Cf. notre article «Suffixes d'origine iranienne» (cité ci-dessus, p. 367, n. 4).

[15] Le mot apparaît cinq fois dans ce même chapitre et le manuscrit le livre chaque fois sous la forme *apastamb*: c'est donc à tort que les éditions imprimées, aussi bien celle de Mariès-Mercier que celles de Venise, portent *apstamb*; de même, en I, 23 (116), il faut lire, comme dans le manuscrit, *apastambut'iwn* «rébellion» et non *apstambut'iwn*.

[16] Les tentatives d'y voir un second terme arménien — soit *ah* «crainte»: *ap-ah-ov* (mais le suffixe *-ov* est fort rare), soit *hov* «vent»: *apa-hov* «sans vent» d'où «calme»? — sont bien peu convaincantes; cf. M. H. Ačarean, *Hayerēn armatakan baŕaran*, I, Érévan, réédit. de 1971, p. 227.

9. Toutefois, pour certains de ces mots à *apa-* négatif dont le second terme, emprunt iranien, était utilisé en arménien comme mot simple (ou suffixé) et qui ne sont pas attestés comme composés en iranien, on peut se demander s'ils n'ont pas été formés en arménien même; c'est le cas de :

ap-axt «vil, vain, inutile» (*apaxt aṙnem* traduit *βεβηλόω* ainsi Num., XXX, 3) : *axt* «mal, maladie», cf. av. *axtay-*, même sens;

ap-axtar-k' «mauvais augure, mauvais présage» : *axtar-k'* «étoile» d'où «horoscope, destinée, bon augure», cf. phl. *axtar* «étoile»[17];

ap-eraxt «ingrat» : *eraxt-ik'* «bienfait, service», emprunt, avec la voyelle prothétique de règle devant un *r-* initial, à un ir. **raxti-* représenté en pehlevi par la forme à «infixe» nasal *ranjak*, cf. Turfan *ranz*, persan *ranj*, dont la valeur péjorative «mal. peine, fatigue» est issue du sens «effort, peine que l'on prend pour rendre service» que l'on trouve en arménien, comme d'ailleurs en sanskrit : *rañjayati* «il charme», *rakta-* «aimable, agréable»[18];

apa-zēn «sans armes, faible» : *zēn* «arme», cf. phl. *zēn*, même sens, av. *zaēna-*;

apa-šnorh L., VI, 35 «*ἀχάριστος* » : *šnorh* «grâce, charme», cf. av. *xšnaoθra-* «contentement, satisfaction»;

ap-uš III Mac., V, 27 «stupide» (d'où *apš-ut'iwm* Mc., VIII, 17 «stupidité») : *uš* «mémoire, intelligence», cf. av. *uš-* «oreille», av., v.p. duel *uši* «les deux oreilles» d'où «compréhension, intelligence»[19], phl. *hōš* «intelligence»;

apa-tohm «non noble, de basse extraction» : *tohm* «famille, race», cf. phl. *tōhm*, *tōm*, v.p. *taumā-*, av. *taoxman-*, même sens.

10. Le verbe *apa-xur-em* «se découvrir», proprement «enlever le turban» (*gluxs jer mi apaxurēk'* Lev., X, 6 « *τὴν κεφαλὴν ὑμῶν οὐκ ἀποκιδαρώσετε* ») est un dénominatif formé sur un composé non attesté dont le second terme est *xoyr* «turban, tiare», cf. v.p. *xauda-*, av. *xaoda-*, persan *xōd* «casque».

[17] Hübschmann, *Armen. Gramm.*, 93-94, fait appel au phl. *apāxtar* qui désigne soit le Nord soit une planète et à l'av. *apāxtara-*, *apāxδra-* «nordique», ce qui pourrait faire croire que le composé arménien a été emprunté tel quel mais Chr. Bartholomae, *Altiranisches Wörterbuch*, Strasbourg, 1904, 79-80, considère *apāxtara-* comme le comparatif de *apānk-* (lui-même dérivé de *apa*) «vers l'arrière», le texte avestique reflétant une civilisation dans laquelle l'orientation se fait par rapport au Sud qui est considéré comme la direction «vers l'avant» (*fratara-*).

[18] Cf. Nyberg, *Manual*, II, p. 72.

[19] Sur ce glissement de sens, cf. Ernst Herzfeld, *Altpersische Inschriften*, Berlin, 1938, 342-344.

11. *apa-* avec valeur négative a également été employé pour former des composés à second terme arménien :

ap-astuac-ut'iwn «athéisme» : *astuac* «dieu»;
apa-ban «sans réponse, coupable» : *ban* «parole»;
apa-gorc «inutile» : *gorc* «travail»;
apa-t'oyn «non toxique» : *t'oyn* «poison»;
apa-hark I Mac., XI, 28 «*ἀφορολόγητος* » : *hark* «impôt»;
apa-hawat «infidèle» : *hawat* «foi»;
apa-jayn «muet» : *jayn* «voix»;
apa-jeṙn «pauvre, indigent» : *jeṙn* «main»;
apa-šuk' «sans gloire, vil» : *šuk'* «gloire, pompe»;
apa-jan «négligent, paresseux» : *jan* «effort, travail».

12. Il faut noter encore que *apa-* a fait fortune dans la langue savante, particulièrement à l'époque hellénophile, pour la traduction des composés grecs à préfixe *ἀπο-*; il est évident que la concordance phonique a contribué ici au succès de ces formations. À côté d'une forme comme *apa-harzan* (que nous avons analysée plus haut, § 3), qui avait servi dans la Septante à traduire *ἀπο-στάσιον*, de nombreux composés semblables ont été forgés, tel *apa-bnak-ut'iwn* « *ἀποικία* » qui a aussi comme second terme un mot d'origine iranienne : *bnak* «habitation», cf. phl. *bun* «fondement, principe» (d'où arm. *bun* «principe, racine») mais le sens «maison, patrie» est attesté indirectement par le persan *bune*[20]; tels encore *apa-ban-ut'iwm* «*ἀπο-λογία* dont le sens est donc différent de *apa-ban* cité ci-dessus (§ 11) ou *ap-erdmn-akan* «*ἀπ-ομοτικός*» : *erdmnem* « *ὄμνυμι* » ou *apa-c'oyc'* « *ἀπό-δειξις* » : *c'uc'anem* « *δείκνυμι* ».

13. Cette technique du calque a parfois entraîné des erreurs d'interprétation, telle, dans la version arménienne de la *Τέχνη γραμματική* de Denys de Thrace, la traduction de *ἀπόφασις* «négation» (cf. *ἀπόφημι*) par *ap-erew-ut'iwn* (*erew-im* «je parais»)[21] qui est en réalité le correspondant de *ἀπόφασις*, *ἀπόφανσις* «explication (cf. *ἀποφαίνω*)![22]

[20] Cf. P. Horn, *Grundriss der neupersischen Etymologie*, Strasbourg, 1893, 52-53.

[21] Denys de Thrace, XIX, 19 (9); mais en XIX, 21 (11), *ἀπαγόρευσις* est correctement traduit par *ap-as-ut'iwn* (*asem* «je dis»); cf. N. Adontz, *Denys de Thrace et les commentateurs arméniens*, édit. franç., Louvain, 1970, p. 33.

[22] Sur ces particularités de la langue des traducteurs arméniens, cf. G. Bolognesi, «Studi armeni», *Ricerche Linguistiche*, 5 (1962), 31-37 et «Traduzioni armene di testi greci», *Studia classica et orientalia Antonino Pagliaro oblata*, I, Rome, 1969, 219-291.

14. Signalons enfin qu'en pehlevi la forme élargie *apē-* (<**apāi* <**apa-āi*)[23] a été usitée en composition comme préfixe négatif; en arménien, par suite de la fermeture de *ē* en *i* en syllabe atone, il apparaît sous la forme *api-* dans *api-rat* L., XXIII, 41 «absurde, inique» représentant un phl. non attesté **apēδāt*, cf. *dāt* «loi» (d'ailleurs passé en arm. : *dat* au sens de «procès, jugement») et *api-kar* Sap., XIII, 18 «*ἀσθενῆς* »[24] dont le second terme existe aussi en arménien en tant que mot simple : *kar* «force», cf. v.p. *kāra-* «peuple, armée»[25].

15. Quant à *ape-niaz* «qui ne manque de rien, abondant», transcription du phl. *apē-niyāz*, cf. phl. *niyāz* «besoin» (passé en arm. : *niaz* «qui manque de, nécessiteux»), son vocalisme (*e* au lieu du *i* attendu) montre qu'il s'agit d'un emprunt tardif opéré à une époque où l'alternance entre syllabes toniques et syllabes atones n'était plus impérative[26].

16. Index (les chiffres renvoient aux paragraphes).

akan	4	*apakanič'*	4
ankar	14[24]	*apakanut'iwn*	4
anniaz	15[26]	*apaharzan*	3, 12
apaban	11, 12	*apahark*	11
apabanut'iwn	12	*apahawat*	11
apabnakut'iwn	12	*apahov*	8
apagorc	11	*apajayn*	11
apazēn	9	*apajeṙn*	11
apat'oyn	11	*apašaw*	3
apažaman	3	*apašxarut'iwn*	3
apaxt	9	*apašnorh*	9
apaxurem	10	*apašuk'*	11
apaxtark'	9	*apajan*	11
apakanac'u	4	*apasut'iwn*	13[21]

[23] Cf. Nyberg, *Manual*, II, p. 20.

[24] A *api-kar* on comparera les deux formations parallèles et de sens semblable forgées avec des préfixes arméniens : *an-kar* Mt., XIX, 26 «*ἀδύνατός*» et *t-kar* Mt., XXVI, 41 «*ἀσθενῆς*».

[25] Le rapprochement a été nié par Hübschmann parce que arm. *kar* «stimmt in keiner Bedeutung zu ap. *kāra-* 'Volk, Heer'», (*Armen. Gramm.*, p. 166) : que l'on compare cependant pour le sens phl. *zōr* «force» > arm. *zawr* «armée»; d'ailleurs, l'origine iranienne de cette famille a été rendue évidente par le sogdien *k'δy* (**kāδī*) «très, beaucoup» auquel correspond l'arm. *kari*, même sens; cf. É. Benveniste, *Essai de grammaire sogdienne*, 2, Paris, 1929, p. 160.

[26] Ici aussi, l'arménien connaît un doublet : *an-niaz*.

apastamb	7	*aperaxt*	9
apastambut'iwn	7[15]	*aperasan*	8
apastan	6	*aperdmnakan*	12
apastuacut'iwn	11	*aperewut'iwn*	13
apatohm	9	*apikar*	14
aparank'	6	*apirat*	14
aparasan	8	*apuṙ*	5
apac'oyc'	12	*apstamb*	7[15]
apawandak	7	*apstambut'iwn*	7[15]
apawēn	3	*kari*	14[25]
apeniaz	15	*tkar*	14[24]

30, av. du Roi-Chevalier
1200 Bruxelles (Belgique)

Maurice LEROY

Manu LEUMANN

LATEINISCHE PERFEKTSTÄMME OHNE MERKMAL

Das lat. Verbalsystem zerfällt, wie bekannt, in zwei auf eigenen Stämmen aufgebaute Subsysteme von nahezu symmetrischem Ausbau, das Praesenssystem und das Perfektsystem. Die gegenseitige Zuordnung der beiden Stämme zeigt in der lat. 3. Konjugation die grösste Mannigfaltigkeit; und sie bietet damit auch die grösste Anfälligkeit für Störungen. Jedenfalls sind zu den verschiedenen Verben der 3. Konjug., genauer gesagt zu ihren Praesentien, ziemlich ungeregelt irgendwelche Perfekta von einem der vier geläufigen Typen zugeordnet. Nur die zwei «schwachen» d.h. mit suffigiertem Kennlaut gebildeten Perfekta sind lebendig und produktiv geblieben; im historischen Latein zeigen sie folgende Verteilung: das *s*-Perfekt (aus idg. *s*-Aorist) steht nur bei Stämmen auf Konsonant (Vschll. oder *s*, *dixi gessi*); das *v*-Perfekt steht nur bei Verbalstamm auf langen Vokal (*spre-vi stra-vi no-vi*); zu ihm gehört als im historischen Latein postkonsonantisch gewordene Variante das Perfekt auf *-ui* (*genui*, sprachhistorisch für *-i-vi*, neben *geni-tus*). Die zum «starken» Perfekt gehörigen, also lautlich vorn oder inmitten des Verbalstammes gekennzeichneten Stämme, beide als Typen ererbt, sind im Latein nur noch als Restformen erhalten, der reduplizierte (*cecini*) und der hier als Einheit gefasste langvokalige (*lēgi ēmi cēpi, vīci, rūpi*).

Auf alle Fälle ist im Prinzip der Perfektstamm lautlich gegenüber dem Praesensstamm deutlich gekennzeichnet, so bei den schwachen und reduplizierten Perfekta durch die Zufügung des *s*, des *v*, oder der Reduplikationssilbe. Die Perfektstämme sind zwar zu den Praesensstämmen zugeordnet, aber mit Ausnahme des lat. *s*-Perfekts nicht von ihnen abgeleitet. Gleichheit von Praesensstamm und Perfektstamm etwa bei *statuo statui* oder *defendo defendi* ist danach eigentlich regelwidrig und in jedem Einzelfall einer Erklärung bedürftig. Die langvokaligen Perfekta sind bekanntlich ebenso wie die *to*-Partizipien unmittelbar von der Verbalwurzel abgeleitet. Und für bestimmte Probleme mag daran erinnert sein, dass Perfektstämme und *to*-Partizipien auch nach ihren Funktionen im Latein enger assoziiert waren, nämlich als Grundlagen für Aktivum und Passivum des Perfekt-

systems; man sieht das bestätigt durch lautliche und morphologische Merkmale sowohl von Perfekta wie *iussi* nach *iussus* für altlat. *iousi* (also *iūssī*) oder *quievi* nach *quietus*, als auch umgekehrt bei *to*-Partizipien auf *-sus* statt *-tus* wie *sparsus fixus tersus* (altlat. noch *tertus*) nach perf. *sparsi* usw. oder bei spät *fefellitus* zu perf. *fefelli*.

Bei funktioneller Betrachtung ist freilich diese sprachliche Differenzierung zwischen Praesensstamm und Perfekstamm eigentlich ein Luxus; denn die Flexionsformen der beiden Stämme sind darüber hinaus noch bis in die Nebentempora und die Konjunktive durchgehend mit getrennten Flexionsendungen ausgestattet, sodass formale Identität der beiden Stämme kaum einen Nachteil bedeutet hätte. Es gibt nur im Haupttempus zwei Formen ohne äussere Unterscheidung der Endungen, wie man am bequemsten bei Verben ohne Differenzierung der Stämme beobachten kann: gleichlautend als Indik. praes. und perf. sind bei diesen die 1. plur. *statuimus* und die 3. sing. *statuit*, doch auch diese selbst in den Endungen erst durch sekundäre lat. Lautentwicklung, die letztere seit Beginn der Literatur, als im Perfekt die Sekundärendung *-d* durch das primäre *-t* ersetzt wurde (*-it* für alt inschr. *-ed*), die erstere seit Wirkung der Vokalschwächung, durch die lautlich praes. *-omos* und perf. *-amos* in *-imus* zusammenfielen. Nur in diesen beiden Formen besteht also bei Stammgleichheit die Möglichkeit einer Tempusverwechslung, dazu ferner allein in der Schrift in Prosatexten bei reiner Quantitätsdifferenz des Stammvokals (praes. *scabit legit emit fodit*, perf. *ā ē ō*). Zudem ist die Gefahr eines Missverständnisses oder einer Fehldeutung noch eingeschränkt durch syntaktische Bedingungen, so bei der Auffassung eines Praesens historicum als formales Perfekt oder umgekehrt (*odit, constituit, inquit*). Damit sind die generellen Voraussetzungen und Bedingungen für getrennte Stämme der beiden Subsysteme abgesteckt.

Das Auftreten eines Einheitsstammes in beiden Subsystemen ist zwar im Effekt eine Normalisierung des Paradigmas einzelner Verben, aber nach seiner Entstehung das sekundäre Ergebnis des lautlichen Zusammenfalls von ursprünglich verschiedenen Formen. Das soll im Folgenden erläutert werden, und im Anschluss daran kommen noch einige anders geartete Berührungen zwischen den beiden Stämmen zur Sprache.

I. *Sekundäre Stammgleichheit von Perfekt und Praesens*

a) Ehemaliges *v*-Perfekt im Typus *statuit*. Die Stammgleichheit ist jung; sie gilt sowohl für Denominative wie *statuere metuere arguere* als auch für die meisten Primärverben wie die Komposita *ad-nuere ir-ruere ex-uere*; bei diesen geht prs. *-uo* auf nichterstsilbiges *-ovo* aus idg. *-ew-ō* zurück. Für das Perfekt ergibt sich aus dem Ptc. auf *-ū-tus* als morphologische Vorstufe die Form *-ū-vit*, vgl. neben *-ātus -ītus* perf. *-ā-vit -ī-vit*. Aus *-āvit* entstand lautlich *-uit* über die Mittelstufe *-ūit*; diese ist im Altlatein noch metrisch belegt mit *constitūit* usw. und expressis verbis für *plūit* durch Varro ling. 9, 104, dies offenbar analogisch nach den Komposita wie *adnūit* Enn.

Ein neues Praesens *obticuo* ist das Ergebnis von Grammatikerkonstruktionen einer stufenweise entwickelten Interpretation von Vergils perf. 3. sing. *conticuit* und 3. plur. *conticuēre* (zu prs. *conticesco*) als Praes. 3. sing. auf *-uit* bzw. als Infin. auf *-uēre*: so sind die Nachrichten bei Diff. ed. Beck usw. (s. Thes. vol. IV 695, 63 sq.) zu interpretieren. Ähnlich wurde aus dem zu *obmutesco* gehörigen perf. *obmutuit* ein Praesens *obmutuo* erschlossen.

b) Ehemals reduplizierte Perfekta. In den Komposita verloren diese Perfekta ihre Reduplikationssilbe, ursprünglich wie etwa in *re-p(e)perit re-t(e)tulit con-t(e)tulit* durch Synkope des Reduplikationsvokals, dann gemäss diesen Vorbildern verallgemeinert in konventioneller Regelung. Durch dieses Verfahren wird bei Verben mit einfachem Praesens nach der 3. Konjug. der Perfektstamm der Komposita lautgleich mit dem Praesensstamm, so bei bewahrtem Stammvokal in 3. sing. prs. und perf. *ad- os-tendit ac-currit* gegenüber Simplex prs. *tendit currit* mit perf. *tetendit cucurrit*, auch bei aus *a* geschwächtem Vokal in *re-fellit ac-cidit oc-cidit* gegenüber prs. *fallit cadit caedit* perf. *fefellit cecidit cecidit*.

Zu diesen Perfekta darf man ohne Bedenken auch diejenigen Komposita von Praesentien entsprechender Struktur rechnen, deren Simplicia untergangen sind: perf. *de-fendit of-fendit* und *pre-hendit* setzen als Simplicia perf. **fefendit *hehendit* zu prs. **fendo *hendo* voraus. Ebenso gehört mit Vokalschwächung perf. *ac- in-cendit* zu Simplex perf. **cecendit* oder älter **cecandit* von prs. **candēre* «anzünden», dies mit *a* als Faktitivum zu *candēre* «leuchten». — Dann ist gleichen Ursprungs auch die Stammgleichheit beim erhaltenen Simplex perf. *scandit* zu prs. *scandit*, als Verschleppung der Form der praedominierenden Komposita *ad- con- e(x)- de-*scandit* (*>-scendit*) in das Simplex, unter Meidung des unbequemen **sce-(s)candit*; zu

dieser Form vergleiche man perf. *scidit* nach *di(s)-scidit* für altlat. *scicidit*. — Die Gruppierung prs. *scando* perf. *scandi* diente dann als formales Muster für die nur selten benötigten Perfekta zu *pando*, *mando*, *lambo*, übrigens auch für *prandi* zu *prandeo*.

Bei Verben mit anl. *ve-* kennt das Latein keine Reduplikation: *ve-ve-* hätte lautlich zu *vove-* geführt. Die Perfekta 3. sing. *vellit verrit* sind junge Behelfsbildungen zu den gleichlautenden Personen des Praesens, wohl nach *vertit vertit*; neben perf. *(e)vellit* besteht auch *(e)vulsit*, dies nach ptc. *vulsus*; das inl. *ll* ist vieldeutig. — Bei *verto verti* ist die Stammgleichheit aller Wahrscheinlichkeit nach erst um 150 v. Chr. eingetreten, durch den Lautwandel *vo-* > *ve-* im Perfekt, doch ist die handschriftliche Überlieferung verwirrt; perf. *vortit* setzt vermutlich idg. perf. **weworte* fort (altind. *vavarta*, nhd. *ward*), mit Aufgabe der Reduplikation nach den Komposita wie *re-vorti*.

Ein Sonderfall ist perf. *bibi* neben prs. *bibo*. Bei den drei Verben auf Langvokal *dō* «geben», *stā* «stehen» und *pō* (Wechsel *p-*/*b-*, lat. *potus bibo*) «trinken» geht im reduplizierten Perfekt vor den Endungen der schwachstufige Wurzelvokal *ə* der Stammsilbe verloren: *de-d-it ste-(s)t-it*; daher übernimmt die Reduplikationssilbe verbunden mit dem folgenden Anlautkons., also *ded- stet-*, die Funktion des Perfektstammes; so kann ihr Vokal nicht in Komposita synkopiert werden, vgl. *-didit -stitit*. Nun sind bei diesen Verben auch die Praesensstämme reduplziert, freilich mit Vokal *i*, daher *bi-bo s(t)i-sto*. Hier wurde das Paradigma *bibit* **bebit* ausgeglichen zu *bibit bibit*: man empfand das *bib-* des gegenüber *pōtus* isolierten Praesens als einfachen Verbalstamm.

Bei *dō* «geben» ist das einstige entsprechende Praesens **didō* (vgl. gr. δίδωμι) noch erhalten im Oskisch-Umbrischen und wenigstens vorausgesetzt im Latein durch Komp. *reddo* aus **re-dido*; in den anderen Komposita und danach auch im Simplex hat es aber ebenso die Praesensreduplikation verloren wie andere Verben die Perfektreduplikation. — Dafür hat das durch seine Bedeutung als Simplex empfundene *vendo vendidi* «verkaufen» im volkstümlichen Latein ein Vorbild geboten, um bei Typus *defendo defendi* die Stammgleichheit aufzugeben: die Reihe der «romanischen *-didi*-Perfekta» wie *defendidi* beginnt schon in republikanischer Zeit mit *descendidit* beim Annalisten Valerius Antias. — Die umgekehrt zur Stammgleichheit führende nur scheinbar haplologisch verkürzte Perfektbildung *abscondit* seit Sen. rhet. (wonach ptc. *absconsus*) konnte nach einem Vorbild wie *ascendo ascendi* nur dadurch umgebildet werden, dass in prs. *abs-condo* «verberge» das Sprachgefühl *condo* (*scondo*) als Simplex empfand.

II. *Aufhebung der Stammgleichheit*

Die Beseitigung der Stammgleichheit durch Bildung eines abweichenden Perfektstammes verlangt eine kurze Vorbemerkung. Im klassischen Latein bestehen bei den Perfektstämmen manche Differenzen zwischen den Simplicia und ihren Komposita. Und von den Normen abweichende Perfekta sind schon im Altlatein bezeugt, vgl. zu *parco* perf. *parsi* und *parcui* für *peperci*, zu *pango* perf. *panxi* und *pegi* (*im-pegi*, nach *fregi*) für *pepigi*; weitere sind im vulgären Latein der Inschriften anzutreffen. Der Anlass zur Neubildung ist meistens einfach darin zu suchen, dass die traditionellen Formen den Sprechern späterer Generationen nicht mehr fest eingeprägt waren; so halfen sie sich gegebenenfalls mit eigenen Bildungen, notwendigerweise nur mit solchen des *s*-Perfekts und des *u*-Perfekts als Ableitungen von Praesensstämmen auf Tenuis bzw. auf *r l m n*. — Als individuell ausgelöste neue Perfekta wurden oben *evulsi*, *pegi* und *descendidi* genannt. — Hier geht es nur um die Tatsächlichkeit einer Aufhebung der Stammgleichheit; eine bewusste Absicht ihrer Vermeidung lässt sich nur vereinzelt vermuten.

a) Perf. *emit* und *dempsit*. Zu *emere*, ursprünglich «nehmen» —so noch das Simplex nach Paulus Festi und nur so in Komposita wie *ex- dir-imere* — gehören als ererbte Stämme prs. *em-* 3. sing. *emit*, und perf. *ēm-* 3. sing. *ēmit*. Mit den Praeverbien *dē- co-* und *prō-* erfolgt im Praesens Kontraktion zu *dēmit cōmit prōmit* sowie in unklarer Weise auch *sūmit*. Bei *dē-* wäre im Perfekt ein kontrahiertes **dēmit* aus *dē-ēmit* zu erwarten, das lautlich mit praes. *dēmit* aus *dē-emit* zusammengefallen wäre; hier wurde offenbar die Zweideutigkeit umgangen durch Bildung eines *s*-Perfekts, vermutlich in Anlehnung an ptc. *dēmptus*; ihm folgten *cōmpsi prōmpsi* und auch *sūmpsi*.

b) Perf. *cecinit* und *in-cinuit* zu *canere*. Für Perfekta der Komposita von *canere* mit perf. *cecinit* ergibt sich nach der Regel ein Perfekt 3. sing. *-cinit*, also Stammgleichheit mit prs. *-cinit*; doch ist — vom späten korrekt gebildeten *praecinit* abgesehen — kein Perfekt wie **in-cinit* mehr bezeugt. Vielmehr ist perf. *-cinit* durch eine *-ui*-Ableitung ersetzt: *incinuerunt* Varro ling. 7, 37, *occanuit* Sall.

frg., *concinuere* Ov. Tib., vgl. Liv. 30, 5, 2. Sicher besteht das gleiche Verhältnis zwischen perf. *occulit* (*-erat* Val. Fl. 2, 280) und *occuluit* Tib., prs. *occulo -it* seit Plautus.

III. *Lautgleichheit bei anderen Flexionsformen*

a) *s*-Perfekt und lat. *s*-Futur. Morphologisch sind die Paradigmen *faxo* und *faxim* Verselbständigungen von ererbten Modi des *s*-Aorists: altlat. fut. *faxo* setzt dessen idg. Konjunktiv fort, konj. *faxim* dessen Optativ. So besteht herkunftsmässig Stammgleichheit zwischen ihnen und dem lat. *s*-Perfekt als entsprechendem Indikativ. Und da überdies die lat. Entwicklung in allen drei ehemaligen Modi als Endungen der 3. sing. und 1. plur. die Endungen *-it* und *-imus* durchgeführt hat (im alten Optativ neben *i* noch *ī*), so sind bei diesen beiden Personen der Sonderflexionen sogar mit dem Perfekt gleichlautende Formen zu erwarten; doch sind solche aus äusseren Gründen recht selten, denn im Dialog der Alten Komödie ist allein die 2. sing. häufig gebraucht. Ich kenne folgende Beispiele: lat. fut. *si aspexit* Plt. As. 770, *si faxit iussitve* altes Gesetz; lat. konj. *ne excussit* Bacch. 598, *ne extinxit* Truc. 524, dazu 1. plur. *si eduximus* Prop. 2, 9, 47.

b) Kurzformen des *v*-Perfekts. Für perf. 1. plur. *flevimus* verwendet Properz 2, 7, 2 die scheinbare Praesensform *flemus*, in Ausweitung des Gebrauchs der Kurzformen *flerunt flerant* für *flev-ērunt -ērant*: Vorbild dafür, noch ohne Zweideutigkeit, mag perf. praes. *suemus* Lucr. 4, 309 gewesen sein. — Daktyliker verwenden vereinzelt 3. sing *-at -it* als Perfektform für *-avit -ivit*, etwa *fumat* Verg. Aen. 3, 3, *audit* Prop. 4, 9, 39; in der Schrift sind sie nicht unterschieden von den Praesensformen. Doch fordern die Grammatiker, natürlich zur Unterscheidung und wohl für den Schulunterricht, die Länge, also *-āt -it*, oder, so Priscian, die Endbetonung *-át -it*; sie fassten die Kurzformen als Kontraktionen aus *-ávit -ívit*; an Bewahrung alter Aussprache in ununterbrochener Tradition ist nicht zu denken. Sprachgeschichtlich ist das *-it* bzw. *-ít* in perf. *perit audit* kontrahiert aus *-īit*, nicht aus paroxytonem *-íit*, und *-at* für *-avit* ist eine künstliche Analogiebildung, vermutlich nach 2. sing. *-asti* neben *-avisti*.

c) Umdeutungen von Flexionsformen des Praesens als Perfektformen und umgekehrt.

Als Perfektformen wurden 3. sing. *ait* und *inquit* gedeutet nach Ausweis neuer 2. sing. auf *-isti*: Ov. epist. 11, 59 *aisti*; Cic. de orat. 2, 259 *inquisti*, dazu als Konjektur 1. sing. *inquii* Catull 10, 27. — Als Abschluss von berichteten Äusserungen gebraucht, waren *ait* und *inquit* vielfach als Praeterita auffassbar.

Ptc. *meminens*, perf. *odivit*. Die Praeteritopraesentien 3. sing. *meminit* «erinnert sich» und *odit* «hasst», mit formalen Perfekstämmen *memin-* und *ōd-*, erlaubten nach ihrer Verwendung die Auffassung als Praesensformen. So traten zu *meminit* mit Praesensendungen die infiniten Formen ptc. *meminens* Laev. 3 und infin. *meminēre* Bened. reg. 2. Aus 3. sing. *odit* entwickelte sich ein volles *-io*-Verbum *odio*, zuerst wohl als Konträrbildung zu *cupit cupivit* flektiert nach der 3. Konjug., dann in Ergänzung zum Perfekt vervollständigt nach der 4. Konjug.; erste Belege Konj. *odiat* Verfluchungsinschrift aus Pompeji und perf. *odivit* Antonius bei Cic. Phil. 13, 42, dann seit Itala und Tertullian auch ptc. *oditurus* und fut. *odibo* (wie nach der 2. Konjug.). — Im Anschluss daran versuche ich noch eine Deutung des Praes. *incessere* neben altem Perfekt *incessi* zu *incedere*. Erst seit Vergil besteht für uns ein *incessere* «mit Fernwaffen (*hastis, verbis*) angreifen»; *incedere* heisst «einherschreiten». Das Vermittlungsglied ist nach meiner Meinung die 3. plur. perf. *lascivia atque superbia incessēre* Sall. Jug. 41, 3, umgedeutet zu einem Infinitivus historicus *incessēre*; die Begründung gebe ich in *Festschrift Safarewicz*.

IV. *Ein einziges Perfekt zu zwei Praesentien.*

Diese Erscheinung sei als letzte Besonderheit beigefügt. Als sekundäre Entwicklung in historischer und syntaktischer Hinsicht erweist sich die Zuordnung eines einzigen Perfektstammes zu zwei Praesensstämmen gegensätzlicher Aktionsart, sowohl zu einem durativen als zu einem perfektiven bzw. inchoativen Praesens. Es bestehen zwei Typen: die drei Verben des Körperzustandes *steti/re-stiti* zu *stare/re-sistere*, *sedi/ad-sedi* zu *sedēre/ad-sidēre*, *cubui/ac-cubui* zu *cubare/ac-cumbere*, und die Zustandsverben auf *-ēre*, etwa perf. *horrui pallui* zu *horr- pall-ēre* und *-ēscere*. Die genetische Vorstufe und Vermittlung bildete jeweils die bei Bedarf erfolgende verdeutlichende Perfektivierung des Perfektstammes durch Praeverbien. Beim ersten Typus erfolgte daraufhin die Zuordnung der Praeverbperfekta zu den perfektiven Praesentien. Beim zweiten Typus ist der folgende Entwicklungsgang anzusetzen: *timeo, timui,* → perfektiviert *ex-timui,* → dazu neues Praesens *ex-timesco*;

mit entsprechenden Zwischenstufen gelangt man von *nitet nituit* über *e-nituit* zu *e-nitescit*, erst jüngere Paradigma-Vervollständigungen sind in dieser Gruppe die Praesentien *nitescit* und *enitet*.

Mittelstrasse 20 Manu LEUMANN
CH-8008 Zurich (Suisse)

René L'HERMITTE

«SUJET», «COPULE» ET «PRÉDICAT»

La dichotomie de l'énoncé, héritée de la logique aristotélicienne, reste pour beaucoup un des axiomes fondamentaux de l'analyse syntaxique et, par exemple, l'une des règles premières de réécriture de l'énoncé, en grammaire générative et transformationnelle, en restitue le principe sous la forme SN + SV.

Bien des énoncés pourtant (à valeur déictique, exclamative) amènent à s'interroger sur les limites d'application de cette dichotomie. Mais il est une structure syntaxique qui, aussi bien en synchronie qu'en diachronie, pose encore plus de problèmes : l'énoncé où intervient, outre le sujet et le prédicat, ce qu'on nomme d'ordinaire copule.

Dans les langues indo-européennes le rôle de copule est tenu par un verbe [1], lequel remonte, quels que soient ses réflexes dans les différentes langues et la place occupée par des formes supplétives, à une racine **es-*, **s-* [2]. Il convient de s'arrêter aux différentes valeurs de ce verbe et, partant, à ses différentes modalités d'emploi, en particulier de vérifier dans quelle mesure il est effectivement copule. Les différentes langues de la famille, aux particularités individuelles près, offriraient des faits semblables. On présentera ici des données relatives aux langues slaves, plus précisément au vieux slave — pour mettre en évidence les valeurs de base du verbe «être» dans la plus ancienne langue du groupe —, et au russe — lequel offre des exemples intéressants de l'évolution qu'ont subie les conditions d'emploi de ce verbe [3].

Il convient, en premier lieu, de rappeler que le verbe «être» *byti* a,

[1] Comme l'a montré É. Benveniste, d'autres parties du discours peuvent tenir ce rôle : «*Être* et *avoir* dans leurs fonctions linguistiques», *BSL* 54 (1960), 116-118 (= *PLG* I, 195-197).

[2] Cf. p.ex. A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, 1937, p. 199; K. Brugmann-B. Delbrück, *Grdr. der vgl. Gramm. der idg. Spr.* (IV, 2, p. 888), 2e éd., Strasbourg, 1879-1916.

[3] Pour la commodité de l'exposé les faits vieux-slaves seront empruntés à deux textes : la Vie de Constantin (citée C) et la Vie de Méthode (citée M), dans A. Vaillant, *Textes vieux-slaves*, 1, 1-55, 2 (traductions), 1-46, Paris, 1968. Ces œuvres, bien qu'elles soient des traductions du grec, ne présentent aucune divergence, pour le problème qui nous intéresse, avec les textes, fort rares au demeurant, qui furent rédigés directement en v.sl.

dans bien des cas, le même statut sémantique et fonctionnel qu'un autre verbe, et joue donc, à son égal, le rôle d'un prédicat verbal sans qu'on puisse parler ici de copule. C'est le cas lorsqu'il signifie «se trouver»: *To s těmi sutĭ tu vŭnutrŭ* (C.VI) «(Ils) sont là au dedans avec ceux-là»; *Dva mlžena bĕsta u cĕsarę nĕkoego* (C.XI) «Deux époux étaient auprès d'un certain roi», et, pour la première personne: *azŭ kromĕ esmĭ vsękogo grĕxa* (C.XI) «Je suis, moi, exempt (littéralement «hors de») de toute faute».

Autre valeur sémantique pleine de ce verbe: «exister». Il n'y a pas, non plus, de raison de parler ici de copule: *Azŭ esmĭ vŭ vĕky* (C.IX) «Je suis dans les siècles»; *Čto ubo estĭ* (C.XVI) «Qu'y-a-t-il donc?» (littéralement «Qu'est-il, qu'existe-t-il donc».

La valeur de copule n'apparaît vraiment qu'avec des énoncés comme: *vy podnožia moego nĕste dostoini* (C.V) «Vous n'êtes pas dignes de mon escabeau»; *takovo li estĭ žitie* (C.III) «Cette vie est-elle telle?». Quelle est en effet la fonction, ici, du verbe *byti*? Il matérialise le rapport du sujet *vy*, *žitie*, au prédicat *dostoini*, *takovo*; Ce rapport peut-être attributif — comme ici —, le prédicat étant d'ordinaire un adjectif[4]; il peut indiquer l'appartenance à un ensemble (ce dernier étant désigné par un substantif): *ašče prorokŭ estĭ Maxmetŭ* (C.XI) «Si Mahomet est un prophète».

Dans tous ces cas la présence de la copule n'est pas indispensable dès l'instant ou le sujet et le prédicat apparaissent avec netteté. On remarquera que c'est la règle pour les énoncés de 3e personne[5]. Les première et deuxième personnes posent un problème différent: ici l'information relative au sujet pourra être donnée: a) par des pronoms personnels, ce qui permettra en principe d'avoir le degré zéro pour la copule, comme c'est le cas en russe. Solution extrêmement rare; b) par des morphèmes personnels postposés au prédicat nominal (samoyède, mordve, langues turkes); c) par le verbe copule

[4] Dans certaines langues ce prédicat à valeur attributive peut être considéré comme un verbe (p.ex. en chinois), ce qui exclut l'emploi d'une copule. On a d'ailleurs, p.ex. en russe, le choix entre les deux possibilités pour l'attribut désignant la couleur: d'une part emploi de verbes: *belet'(sja)*, *zelenet'(sja)*, *temnet' (sja)* ou, d'autre part, emploi de l'adjectif avec *byt'*: *byt' belym*, *zelënym*, *tëmnym*...

[5] Ce qui explique que, dans de nombreuses langues, la copule est absente à cette personne (ou, plus exactement, de degré zéro). Il s'agit là d'une manifestation du statut fondamentalement différent des 1re et 2e personnes, d'une part, et de la 3e, d'autre part. Cf. É. Benveniste, «Structure des relations de personne dans le verbe», *BSL*, 43 (1946, publié en 1947), 1-12; «De la nature des pronoms», *For Roman Jakobson*, La Haye. 1956, 34-37; «De la subjectivité dans le langage», *JPs* 55 (juillet-août 1958), 257-265 (= *PGL* I, 225-236- 251-257, 258-266).

lui-même, plus exactement par ses terminaisons, l'emploi du pronom personnel étant inutile ou chargé d'une valeur communicative particulière (langues slaves autres que le russe, langues romanes autres que le français...).

Une fonction particulière du verbe copule dans les langues indo-européennes peut être celle d'auxiliaire: il reliera le sujet à un prédicat à forme de participe, l'ensemble s'insérant dans le paradigme verbal (passé composé de certains verbes français, allemands; forme progressive de l'anglais, et même conjugaison régulière du verbe pour le hindi-urdu). En vieux slave le verbe *byti* entrait, avec emploi du participe en *-l*, dans la formation du parfait, du plus que parfait et du conditionnel. Les langues modernes présentent, à des degrés divers, des survivances de cet état (Comme on le sait, en russe, par suite de la disparition du présent de *byt'*, l'ancien participe en *-l* est devenu la forme normale du prétérit).

Dans tous les cas envisagés jusqu'à présent le verbe «être» peut bien s'insérer, du point de vue de l'analyse syntaxique, dans le schéma dichotomique: soit comme prédicat verbal (valeur pleine, concrète, du verbe), soit comme élément constitutif du prédicat nominal (cas de la copule).

Mais certains énoncés font problème: *Ne podobno estĭ vŭ osenĭ cvĕtcę iskati* (C.V) «Il ne convient pas (littéralement «Il n'est pas convenable...») de chercher des fleurs en automne»; de même *jakože estĭ vŭzmožno človĕku sŭ Bogomĭ glagolati* (M.I) «Comme il est possible à un homme de parler avec Dieu». Dans ce type d'énoncé l'analyse dichotomique voit le sujet dans les infinitifs, de même qu'elle le voit dans une proposition entière, comme, par exemple, dans *Pisano bo estĭ vŭ ievangelĭskyx knigax: molite za vragy* (C.VI) «Il est écrit dans les Evangiles: priez pour vos ennemis».

Sur ce point la syntaxe vieux-slave ne diffère en rien de celle des langues classiques et les tournures qu'on vient de voir ont leurs parallèles en latin dans les constructions: proposition infinitive + *necesse (utile, turpe,...) est*, la proposition infinitive étant considérée d'ordinaire comme le sujet et *necesse*, *utile*,... comme le prédicat. De même en grec avec, p.ex., *αἰσχρόν ('Αναγκαῖόν) ἐστι(ν)* ... L'interprétaion s'appuie sur le fait que, en latin, en grec, comme en vieux slave, le prédicat est au neutre.

Cette analyse devient plus malaisée lorsque l'infinitif — et partant le «sujet»! — manque: *jakože godĕ estĭ komuždo vasŭ* (C.VI) «Comme il plaît (littéralement: «comme il est agréable») à chacun de vous;

ašče vy esti ljubo (C.XVIII) «Si vous le voulez bien» (littéralement «S'il vous est agréable»).

Dans les énoncés à valeur d'obligation, d'autre part, on peut certes voir dans l'infinitif encore un sujet, mais il devient alors difficile de déterminer si «être» est copule ou prédicat, avec une expansion au datif : *Ot děvy sę emu esti roditi* (C.XVII) «Il doit naître d'une vierge» (littéralement : «À lui il est (de) naître d'une vierge»).

En ce qui concerne l'évolution des différentes langues slaves dans le domaine considéré, le cas du russe est plein d'enseignements. La disparition des formes du présent de *byti* (à l'exception de *est'* pour certaines valeurs, et de *sut'*, d'un emploi si rare que d'aucuns y voient à bon droit un slavonisme à valeur stylistique), a entraîné d'une part le degré zéro de la copule à ce temps [6] et d'autre part un renversement de la hiérarchie syntaxique à l'intérieur des énoncés du type qu'on vient de voir. Les linguistes russes [7] interprètent, par exemple, un énoncé tel que *možno kurit'* «on peut fumer» non comme un énoncé à deux éléments (*dvusostavnoe predloženie*) dans lequel *kurit'* serait le sujet et *možno* le prédicat, avec degré zéro de la copule, mais comme une phrase dite à un élément (*odnosostavnoe predloženie*), avec *možno* «il est possible, on peut» comme prédicat et *kurit'* comme expansion (complément) de ce prédicat.

Une telle interprétation peut, bien entendu, se discuter. Mais il est des faits qui la justifient pleinement : faits d'ordre purement syntaxique, faits d'ordre morpho-syntaxique.

Les premiers relèvent de l'analyse de la phrase, fondée sur ce que depuis V. Mathesius on nomme «la division actuelle» [8]. En effet l'ordre des mots dans de tels énoncés est révélateur. Examinons ainsi ce qui se passe dans le discours dit neutre, non marqué stylistiquement [9] :

— si l'énoncé ne connaît pas cette division actuelle, c'est-à-dire dans son ensemble une information nouvelle, l'ordre des mots est bien *možno kurit'*.

— si *možno* est le thème et *kurit'* le rhème, l'ordre reste le même

[6] Pour l'analyse des modalités de cette disparition et des hypothèses émises pour l'expliquer, cf. ma thèse *La phrase nominale en russe*, ex. dact., Paris-Sorbonne, 1970.

[7] Cf. par exemple *Grammatika sovremennogo russkogo literaturnogo jazyka*, Moscou, 1970, 565-566.

[8] D'après le tchèque *aktualny členeni*. Cf. russe *aktual'noe členenie*. L'adjectif a ici le sens de l'anglais *actual* : «réel».

[9] *Grammatika..., ibidem*. Lorsque l'énoncé est marqué stylistiquement, l'ordre des mots est inversé. Les faits d'intonation jouent également leur rôle.

et l'on peut donc bien considérer *možno* comme un prédicat donc *kurit'* est l'expansion.

— si, par contre, c'est l'infinitif qui est le thème, c'est lui qui passe en tête : *kurit' možno* et l'on peut alors admettre que l'on a bien affaire ici à un énoncé à deux éléments avec *kurit'* comme sujet et *možno* comme prédicat, la copule étant au degré zéro. Remarquons au passage que des langues qui ne disposent pas quant à l'ordre des mots, des possibilités que connaît le russe, peuvent rendre ce renversement de la valeur informative par des procédés lexico-syntaxiques particuliers. Qu'on compare, par exemple en français, «Il est agréable de se baigner» à «Se baigner est agréable».

Revenons au russe et passons aux faits d'ordre morpho-syntaxique : ils se manifestent clairement dans les énoncés dy type *otsjuda vidno derevnju* «D'ici on voit le village», avec emploi de l'accusatif pour le substantif qui doit donc bien être considéré comme le complément direct du prédicat *vidno*. Cette interprétation se trouve d'ailleurs confirmée par la transformation au négatif : *otsjuda ne vidno derevni*, ce dernier mot passant au génitif, comme c'est souvent le cas pour les compléments d'objet lorsque le verbe dont ils constituent l'expansion est à la forme négative. Ce sont d'ailleurs des faits de cet ordre qui justifient entre autres, la mise en évidence dans les «Parties du discours» du russe de ce que l'on appelle généralement en URSS la «Catégorie d'État» et que pour notre part nous préférons désigner sous le nom de «Prédicatifs autonomes)) [10].

Cette possibilité pour d'anciens adjectifs-adverbes [11] de tenir la place de verbes, à la fois par leur valeur sémantique et leur fonctionnement morpho-syntaxique, montre bien qu'à côté de l'énoncé classique à deux éléments (*Derevnja vidna* «Le village est visible» est également possible, avec accord du prédicat attributif et du substantif sujet), il existe des énoncés dont le noyau est constitué par le seul prédicat. Une telle constatation souligne le rôle relativement secondaire du «sujet» par rapport au prédicat dans l'énoncé en général — puisqu'il peut être absent! — et rejoint la conception de L. Tesnière sur les «actants» et «les valences verbales» [12].

Le rappel de tels faits souligne la nécessité de ne pas confondre niveau «logique» et niveau «linguistique», c'est-à-dire organisation discursive du jugement et structure globale de l'énoncé linguistique.

[10] Cf. mon article «A propos de la catégorie d'état», *Mélanges Vaillant, RESI*, 1963.

[11] Il peut s'agir, parfois, d'anciens substantifs : *zal', len'*...

[12] L. Tesnière, *Syntaxe structurale*, Paris, 1969, Ch. 50-52, p. 97-124.

Dans ce dernier l'élément proprement communicatif peut être, à juste titre, considéré comme le facteur premier, conditionnant la construction de l'énoncé dans l'acte de parole et sa structure générale au niveau de la langue. On mesure également combien il convient parfois de se méfier de «structures profondes», posées a priori, surtout lorsqu'elles entrent en contracdiction avec la réalité des langues naturelles!

C'est donc seulement par la confrontation des résultats de l'analyse de la structure formelle de l'énoncé (mise en évidence des morphèmes et de leur conditionnement réciproque) et de l'analyse de sa structure informative qu'on peut, pour les différentes langues, déterminer ce que l'on peut y considérer réellement comme «prédicat», «sujet», «copule», et, à partir de là, tenter une théorie générale de ces concepts [13].

2, rue de l'Hermet
93400 St.-Ouen

René L'HERMITTE

[13] Rappelons, par exemple, que la terminologie linguistique russe joue habilement sur ces notions en réservant les calques sur racines slaves (*podležaščee* et *skazuemoe*) aux «sujet» et «prédicat» grammaticaux, et les termes d'origine étrangère (*sub "ekt* et *predikat*) aux «sujet» et «prédicat» «logiques».

David Neil MACKENZIE

KHWAREZMIAN IMPERFECT STEMS

Practically every contribution to the description of Khwarezmian grammar, especially of the verb, we still owe — almost 40 years after his first notice of the subject [1] — to the pen of the late W. B. Henning. Every successor will surely find his work foreshadowed in some succinct sentence in one of Henning's all too scant writings on the subject. In the present case it is the following statement [2] that calls for some elaboration : "Der Imperfekstamm wird durch Dehnung des Präsensstammes gewonnen, genau wie im Soghdischen... ; diese Bildungsweise hat sich jedoch im Chvarezmischen weit über das im Soghdischen übliche hinaus ausgedehnt". I trust his shade will look kindly on what follows, if only because it is offered to a fellow Titan.

Of course, Henning gave a number of examples to illustrate his statement : in summary —

hβr-	"give" Imperf. 1 sg.	*h'βrn*
pcy'z-	"accept"	*p'cy'z[yn*
γβy-	"take, grasp"	*γ'βyyn*
'k-	"make"	*mkn*
's- [3]	"take"	*m'sn*

From these one could abstract the rules "(1) the imperfect stem of the verb is formed by substituting -'- /ā/ for the vowel of the first syllable of the present stem, except that (2) when the present begins with a vowel, original or prosthetic, the imperfect takes the prefix *m-* alone". It is with refining these rules that we shall be concerned here.

The first rule is most generally applicable to polysyllabic stems, primarily those containing an Old Iranian preverb, but by analogy to most others. The process, similar to that which occurred in Sogdian (v. Gershevitch, *Grammar of Manichean Sogdian*, Oxford,

[1] "Über die Sprache der Chvarezmier", *ZDMG* 90 (1936), *30-*34.

[2] *Art. cit.*, *33f.

[3] Henning gives *yās-* "nehmen", but I can find only one such spelling of this stem, in the *Qunya* (*y'syk'm* "you will take"); otherwise it is always *'s-*, v. Henning-MacKenzie, *Fragment of a Khwarezmian dictionary*, London, 1971, 31. All abbreviations used here are listed there, p. 4. References by number alone are to Muq., page and line. For the sake of brevity they are generally restricted to one well-pointed example.

1954, §605ff.), was evidently that the OIr. augment, though lost initially, was preserved in internal position, between a preverb and the verbal stem. Then from the patterns *uz-, ham-*, etc. + *-a-* > *-Ca-*; *ati-, abi-, pari-, ni-*, etc. + *-a-* > *-Cya-*; *apa-, awa-, upa-, fra-*, etc. + *-a-* > *-Cā-*, it was the last which prevailed. From *apa-staw-* > *bstw-* "deny", the imperf. (middle) **apāstauta* gave b'*stwd*[4] **/bāstōda/*[5]. From *fra-bara-* > *hβr-* "give", **frābarata* gave 80.4, etc. *h'βrd* **/hāβerda/*. Then, from **pati-bandaya-* > **pcβncy-* "connect", **patya-bandayata* (cf. Man. Sgd. *pcyβynd*, GMS §623) gave way to the type 80.5, 131.7 *p'cβncyd* **/pācβanjēda/*. From stems of this kind the pattern was generalized to embrace such patently new ones as *knbw-* "lessen" (< **kambawa-*, or **kamba-* + *bawa-*?), *bsmyr-* "slaughter (an animal in Muslim fashion)", *tfsyr(y)-* "make a commentary on the Qur'ān", so 438.1 *k'nbwd* = *kāsta šud*, 417.4 *b'smyrd-* = *bismil kard*, 413.4 *t'fsyryd-* = *tafsīr kard*.

But the pattern could not, of course, noticeably apply to verbs with /ā/ in the first syllable of the stem, including many causatives, old like *δ'ry-* "have, hold" < *dāraya-*, or new like *t'sy-* "melt (trans.)" < intrans. *t's-* < **tā-sa-* (v. Schwartz, *ZDMG* 120/2 (1970), 303). In such verbs present and imperfect stems are identical. The same is evidently true of stems with other long vowels in the first syllable, though it is conceivable that the spellings *-w-* and *-y-* could conceal a change in these cases, *ū/ō* ~ *aw, ī/ē* ~ *ay*. Among such verbs, like *γwβ(y)-* "boast" (< **gaubaya-*), 432.2 *γwβd-*, 484.7 *γwβy'r*, or *kwby-* "abstain", 321.1 *kwbyd*, are *kwcy-* 463.6 "search, inquire", *kwzy-* 493.7 "ask for", *mwcy-* 404.5 "teach", *mwsy-* 185.1 "chew" (< **mausaya-*? cf. Yidgha *māum, mavd-*?), *rwby-* 387.5 "snatch", *twry-* 396.1 "make turbid", *ywzy-* 346.5 "prepare, carry out"; like *byr(y)-* "long for" (denominative < 301.2, 353.4 *byr* f. "desire"?), 478.1 *byrdyθ*, 468.5 *byryd*, are [1]*γyry-* "turn, change (trans.)" (v. *Fragment*, 39), *rycy-* 143.6 "pour (wheat)", **rysy-* 108.4 "spin (thread)", *wyry-* 177.6 "saw" (denom. < 17.7 *wyr*[1]*k* "saw", cf. Sgd. *wyr'*?), *zywy-* 387.7 "revive".

One would not expect the vowel /ā/ to appear in the imperfect of monosyllabic stems either, whether they have a short vowel or one written *w* or *y*: nor does it, in general. The list of "short vowel" stems is long. Like *βr-* "bear", giving 253.1, etc. *βrd*, are *čl-* 512.1 "urinate", *čm-* 155.8 "stay, delay", *čp-* 449.3 "invent (a lie)", **čx-* 96.2 "suck (breast)", *dh-* 488.1 "hit", *dr-* 133.7 "change (intrans.)", *δmy-* 123.5 "be tamed", *fn-* 168.3 "sing", **γr-* 102.8 "bray", *γw-* 270.1 "be wanting", *hnb-* 182.1, "stamp", *kf-* 455.5 "split", [1]*kn-* 148.6 "dig", [2]*kn-* 457.4 "be broken", *knd-* 232.5 "match", *krδ-* 137.2 "subside", *nrδ-* 368.5 "lament", *pc-* 166.7 "cook", *ps-* 371.7 "be cooked", *px-* 384.8 "boil (intrans.)", *rm-* 344.2 "abstain", **rnβ-* 80.6 "leap", [1]*rw-* 120.2 "bark", [2]*rw-* 125.5 "run (nose)", *rz-* 443.1 "be straight", *sm-* 315.7 "wipe (out)", *sms-* 316.2 "be erased", **snb-* 158.4 "pierce", *sw-* 467.8 "wipe (nose)", *šs-* 437.1 "be scattered", *tp-* 101.7 "palpitate", *trw-* 375.7 "be able", *tx-* 513.2 "stammer", *θw-* 307.7 "burn (intrans.)", *wc-* 415.5 "flutter", *ws-* "say" (v. Henning, *Mitteliranisch*, 119, n. 2), *wz-* 74.6 "move", *xč-* 509.3 "rattle (in dying)", *xδ-* 510.8 "wound, pierce", [1]*xf-* 475.4 "take", [2]*xf-* 316.8 "cough", **xfs-* 100.1 "be hidden", *xnd-* 494.2 "laugh", *xnw-* 463.8 "sneeze", [1]*xr-* 480.5 "eat", *xr-* 87.2 "snort", **xrb-* 220.4 "go into water", *xs-* 469.1 "wallow", *xwr-* 422.4 "drink", *yf-* 377.6 "find", *yxs-* 466.4 "be prepared", *zβ-* 441.2 "curse", *zβn-* 466.7 "imagine", and one verb of doubtful pronunciation **psw-* 233.7 "fart". Like *δws-* "milk" (< **daučya-*, not **dauxša-*!), 433.4 *δwsd'h*, are *γwy-* (*/γūy-/ < **gubya-*) 483.8 "praise", *hwβ-* 457.7 "fall", *šwn-* 485.1 "abandon", *šwy-* 506.7 "oppress", *twr-* 466.3 "become turbid", *xwfs-* 250.1 "go away", *xwnb-* 380.3 "put away", *zwz-* 403.5 "kiss"; like *bync-* "pour" (*/baync-/ or /bēnc-/ < **apa-hinča-*)[6], 356.4 *byncd-*, are *byxs-* 362.6 "be poured", *čyt-* 440.4 "invent (a lie)", [1]*γyr-* 460.1 "(re)turn", [2]*γyr-* 467.7 "seek", *hyδ-* 377.2 "read", *nyθ-* 367.8 "sit, become", **rys-* 105.3 "tear", *ryz-* 485.6 "fall, be shed", *tynk-* 428.7 "stand", *wyn-* 411.2 "see", and *zyw-* 484.7 "live".

It is the monosyllabic stems which do take the vowel /ā/ that are exceptional. When they contain an old preverb this is understandable, e.g. *hβr-* (v. supra), or the corresponding intransitive (cf. 395.3 *pcpk hβr-* "throw in the face") in *(pckh) hfs-* "collide", 433.1 *h'fsd*. But the stem *βx-* "bestow" < **baxša-*, for example, has the imperfect 213.5 *β'xd* (in Muq. only pointed *f-*, but verbal noun 423.3 *βx'k*), and *wx-* "grow" < **waxša-* has 299.3 *w'xd*, in contrast to *px-* "boil (intrans.)" < **paxša-*, 384.8 *pxd*. Possibly these exceptions owe their forms to verbs with the same initial consonants from preverbs, though there are few such beginning with *β-* and conversely at least three monosyllabic stems in *w-* unaffected, including *wz-* "move", 74.6 *wzd*.

[4] Examples, *Fragment*, 33.

[5] On the final vowels of personal endings, v. Henning, *Verb*, (*AM*, N.S. V, 1, 1955) 46.

[6] With Humbach, *ZDMG* 123/1 (1973), 91, in arguably the most malicious article to grace that journal for many a long year.

In contrast *mz-* (if that is the stem, as the compound 176.6 *tbBwk-mzk = muhra-šikan* indicates, v. *BSOAS* 33/3 (1970), 554) has imperfect 396.2 *m'zd-*: it is doubly remarkable in that lengthening occurs in the corresponding intransitive, evidently *m'zy-*, 454.1, 7 *m'zyd = šikasta šud*,[7] cf. **ym'z-* "be broken, crumble", 76.8 *y'm'zd = riza šud*. The other exceptions are ^{2}*xr-* "go, pass" (cf. Sgd. M *xyr-*, B *γr-*), 354.2 *x'rd, xrδ-* "flee", 80.7, etc. *xw'rt*, 496.5 *xw'rδ^{y}d* (v. Henning, *Mitteliranisch*, 113 top), and *črb-* "preponderate", with both 78.8 *Crbd* and 463.5 *c'rbd* (with *c-*, against causative 391.1 *č'rbyđ*).

Several intransitive and even transitive stems of the form *CCy-* also remain unchanged in the imperfect, indicating that they were felt to be monosyllabic, e.g. *δmy-* "tame" (*/δmey-/ < **damáya-* ?), 220.6 **δmyđ'h, δry-* "reap" (*/δruy-/ < **druya-* ?), 347.3 *δryđ'h, ksy-* "get stuck" (*/kasy-/), *ksyd* (v. Henning, *Mitteliranisch*, 120, (II, j)), *mny-* "consider" (*/many-/), 476.4 *mnyđ'h, sry-* "freeze", 167.2 *sry'r* (in contrast to the trans. *s'ry-* "cool", 464.2 *s'ryđ*), *šny-* "shiver", 513.1 *šnyd* (not **sn-*, like Sgd., with Emmerick, *JRAS*, 1970/1, 68), *yzy-*"stretch" (v. *Fragment*, 50), *zry-* "confide", 365.2 *zrydyθ*; also *wtγ- = jimā' kardan*, 283.6 *wtγđ'h* (< Ar. *waqi'a*). Other such stems take /ā/, however, like those with preverbs, viz. *dry-* "turn, change", 400.1 *đ'ryđ'h* (cf. 196.6 **rng-dry'cy* "colour-changed" pl.), *kcy-* "throw", 303.7 *k'cyd-* (cf. 383.7 *kcy'đ'k* "thrown"), *wxy-* "rear, nourish" < *waxšaya-*, 345.5 *w'xyd* (cf. 388.5 *wxy'dk = parvarda*), *xšy-* "pull", 300.1 *x'šyd* (cf. 365.7 *xš^{c}k* "pulling", < **xšy'k*?). Yet *bny-* "remove", < **apa-náya-*, has no trace of the augment in 378.6, etc. *bnyd-*: contrast **bγy-* "bite, sting", 309.8 *b'yyt'h* (though if < **apa-gaha-*, Av. √*gah* the present stem was perhaps **by'h-*, like *'nc'h-/mncyt* < **ničaša-*, v. Henning, *Mitteliranisch*, 111), and **bšy-* "open" (hardly < **apa-šaya-*, with *-š-* from **wi-šaya-*; **sr(a)iša-* ?), *b'šyd* (v. *Fragment*, 33).

As in Sogdian (v. GMS §§608, 632-4), it was presumably from the preverb *ham-* that the consonant /m/ was taken as a general mark of the imperfect stem of verbs with an initial vowel. With preverb *ā-* it forms /mā/, with *wi-* > *'w-* evidently /mū-/, and with other initial vowels probably /ma-, mə-/. There are, however, quite a few imperfects attested which have escaped the net. The largest group is of those verbs whose first stem consonant is /m/, whether written *m*, or *n* before *-b/p-*, following a short vowel. *'m'ny-* "guide", < **ā-mānaya-* (cf. Oss. *amonən*), regularly gives 347.5 *m'm'nyđ'h*, but *'m'w(y)-* "lick (mouth) clean" (< **māwa(ya)-* ?) 468.1 *'m'wyd* (in pause). Similar forms are 402.2 *'m'xyđ'h* "moved it", 284.4 *'mcd* "was contained", 202.2 *'mrđ'h* "counted it", 113.5 *'mtyđ'h* "punched him", 95.6 *'mxd* "it moved", 101.1 *'mxsd* "he learned", and 267.1 *'myd* "he died", with initial *'-* of uncertain origins. Although these verbs only appear in the imperfect, the *'-* can scarcely be a relic of the augment, cf. 402.2 *y' 'mx'k* "movement" and 10.5 *dwyt-'m'xyk* "inkpot-stirrer". In *'my-* "die", < **mṛya-*, it is a seemingly unnecessary prosthetic */əmiy-/ (contrast the participle 45.3, in marg., *mdk* < *mṛta-ka-*), making the imperfect comparable with those of other basically monosyllabic stems, like the isolated 461.1 *'čm^{v}d* from *čm-* "delay", or 443.8, etc. *'rz^{y}d* alternating with *rzd = rāst šud*. It could be the same in all the other cases: *'m'xy-* is a new causative of *'mx-* < **muxša-*, √**maug* (v. *BSOAS* 33/1 (1970), 124, but without *ā-*!), *'mc-* is of unknown origin (any connection with 5.2 *mc'k* *"sufficiency", or 95.2 (')*mck* "handful" < **mušti-*, being very problematical), *'mr-* could be < *mara-*, but equally probably < *hišmar-*, *'mty-* is a denominative < (')*mt* "fist", < **mušta-*, and *'mxs-* is < **muxsa-*, √*mauk* (without *ā-*, cf. the trans. 404.5 *mwcyđ'h* "taught him it").

With verbs beginning in *'nb^{o}* (all quoted *Fragment*, 28f.) the *'-* may be either prosthetic or survive from the preverb *ham-*. The examples are *'nb'fyđ'h* "fed him", causative of *'nbfd* "was sated" (<**ham-pafr-*, Humbach, *ZDMG* 123/1 (1973), 97, rather than my heroic ***ham-pīša-*), *'nb'zyđ'h = x^{v}āb̄ānīd ūrā* (< **nipādaya-*), *'nbncydyθ* "intended it" (< **ham-bandaya-*), *'nbšđ'h* "asked him" (< **ham-pṛsa-*), *'nbzyd* "lay down" (< *nipadya-*), and the doubtful *'npnyđ'h* "made it jerk", etc. (< **ham-prna-ya-*?). Two verbs of this type have alternative imperfect stems, with and without *m-*, viz. *(')nbrs-* "be satisfied" (wrongly separated from *nbrs-* in the *Fragment*; < *ham-* or *ni-par-* + *s-*) and the uncertain ^{2}*nb'zy-* "curdle" (< **apa-mādaya-*?). Unlike these, other verbs with initial *(')np^{o}* or *(')nβ^{o}* take the *m-*: they are *'np'cy-* "cast down", *'npd-* "fall down", *nps-* "write" (v. *Fragment*, 29, 44) and **nβ'ry-* "bring down upon" (< **ni-bāraya-*), 358.5 **mnβ'rydyc*, **nβncy-* (< **ni-bandaya-*, cf. Sgd. *nβynt-* "attach"), 384.1 *'yt' *mnβncyd* "vowed abstinence", and **nβx-* "divide, share", 426.8 *mnβxdyθ* (< **ham-baxša-*, to judge from Mid. Pers. *hambaxš-*, Sgd. M *'nβxš-* (GMS §632) "divide", Khot. *haṃbāta* (< **-bāxta-*) "share", but the /β/ suggests *ni-*: possibly the simplex *βx-* influenced the expected **'nbx-*).

Why */mamV-, mamb-/ should have been avoided, while /mamp-,

[7] Though the verbal noun in 112.2 *'y m'Ryk-mynk myθ = rūz-i jazā, dād x^{v}āstan*, is perhaps more likely to be **m'ryk-mynk* "of complaining", from 450.7, etc. *m'ry-*, cf. Sgd. *m'r'wt* "lamenting"?

maṃβ-/ were tolerated, is far from clear, especially as /map-/ was also evidently less than congenial. Of the four (or five?) stems with initial *'p°* only one has an *m-* imperfect as alternative. We find 399.1 *'pryyḍ'h* "patched it" (*/ɔpryčdāhi/ < **pari-gan-*; not **p'ryyḍ-*!), 470.1, 7 *'pscyd* "was torn" (passive of *'pst-*), and 44.7 *'pžyḍ'h* "broke it (a seal)" (< **apa-hṛzaya-* ?): only *'pst-* (< **past-* ?), which commonly has *'pstḍ'h/n* "tore it/them", e.g. 441.1, 400.7, twice has **mpstḍ'h* 89.5, 91.5 (unpointed). The unpointed forms 190.4, 283.5 *'BRdyd = bisipurd* probably had *'p°*, but it is uncertain.

Another type of variation is to be found with the verbs *(')pxw'h-* "cut", *(')pxs(y)-* "be cut". Beside the expected lenghtened forms, e.g. 468.6 *p'xyt'h* "cut it", 452.8, 468.6 *p'xs(y)d* "was cut", there also occur 441.4 *mpxyt'h* and 455.6, 456.1 *mpxs(y)d*. Here again we have a type of stem with "optional" prosthetic vowel, but otherwise regular. There is another example, with a different preverb, in *(')šβxs-* (< **fra-spṛxsa-*), for 463.6 "blossomed" and 178.1 "brightened (face)" *š'pxst* can hardly be separated from 474.7 *mšpxšd = rawšan šud (rūy)*, despite the mispointed (or assimilated?) second *-š-* of the latter. Moreover, there are also several verbs with imperfects in *mn-* from stems which do not consistently show a prosthetic vowel in other forms, e.g. 468.2 *mnyrḍ'h* "swallowed it", but 113.2 *0nk-nyr'ḍ'k* lit. "anger-swallowed" (i.e. "one who hides his anger"), 440.6 *mnyws^{y}d* "listened", but 468.3 *nyws'* "listener", *mnpst* "wrote" (v. *Fragment*, 44), but 9.3 **npc* "written" fem., 457.7 *mnwryd* "it inclined", but 454.8 *nwrynk* "inclining", 500.4 *mnxsyd* "became hidden" and 388.4 *'nxsc* "hidden" fem., but 393.6, 394.1 *nxsc*, masc. 397.8 *nxstk*, 269.2 *mnyncyd-* "was mean", denom. from 118.1 **nynd* "miserly", but 488.4 *'nynḍ'wc* "meanness(es)". Evidently, as in present-day Pashto, speakers of Khwarezmian tolerated a number of consonant groups in initial position in the word, but were often given to introducing them, and on occasion even single consonants, with a vocalic "glide". In Khwarezmian, however, the initial sound of the stem having morphological significance, the effect was to produce alternative stems. Further examples of this phonetic freedom, or uncertainty, are to be found. "Joined it" is both 102.4 **mšcyḍ'h* and 299.8 **š'cyḍ'h* (*c* pointed *j*, but certain from 458.1 *'šcy'c*), suggesting */əščiy- ~ šəciy-/ (v. Henning, *Mitteliranisch*, 109, n. 2), though there is the possibility that *'šcy-* and the related words (*'šxš-* "be joined", *'šyc* "joining") contain the preverb *ham-*, assimilated before the sibilant as in *'s'cy-* "arrange" (cf. Man.Mid.Pers. *hs'xt*, *hs'c-*, Sgd. *'ns'γt*, *'ns'c-*, < **ham-sāča(ya)-*),

etc. *(')wr'my-* "expect, wait for", < **wi-rām(a)ya-*, has the widest range of imperfects of any verb: 461.7, 467.2 *mwr'myḍ'h = čašm dāšt ūrā*, 178.5 *w'r'myḍ'h*, mistranslation of Ar. *naẓarahu*, as if it were the same as 437.2 *wr'myḍ'h = intaẓarahu, čašm dāšt ūrā*. The verb seems to have had three possible pronunciations, */ūr° ~ wər° ~ wrām.y-/.

The exceptions noted above make it impossible to reduce everything to rule, but we can now restate those given tentatively above as follows:

1) Verbs with initial consonants. With few exceptions, monosyllabic stems and stems with long vowels in the first syllable remain unchanged in the imperfect. The imperfect stem of other verbs is formed by substituting *-'-* /ā/ for the first vowel of the present stem.

2) Verbs beginning with a vowel, original or prosthetic, form their imperfect stem with the prefix *m-* alone, unless the initial vowel is a short one preceding the single consonant /m/, the group /mb/, or /p-/, when the stem normally remains unchanged.

S.O.A.S., University of London, W.C. 1. (Grande-Bretagne) David Neil MacKenzie

Charles MALAMOUD

REMARQUES SUR LES DÉRIVÉS INDO-IRANIENS EN *-MAN*

L'Avesta possède environ 60 dérivés nominaux caractérisés par le suffixe *-man* : par exemple, *draoman* «assaut», *rāman* «paix».

Pour chacun de ces termes, une étude particulière serait nécessaire qui nous permettrait d'abord de déterminer l'*effectif* de cette classe. Ainsi Bartholomae rapporte le gén. sing. *yātumanahe* à un thème *yātuman* qu'il traduit comme un adjectif «qui pratique la magie». Mais Darmesteter, faisant fond sur la forme thématique de ce génitif, pose un thème *yātumana*, substantif, qu'il rend par «yātuisme», c'est-à-dire «sorcellerie». Il y a donc d'abord un problème de traduction à résoudre. Mais, de plus, un choix s'impose en ce qui concerne la morphologie : Darmesteter, on le voit, pour éviter une difficulté de flexion, se crée une difficulté pour la dérivation. Si un génitif singulier en *-ahe* est «irrégulier» pour un thème en *-man*, un suffixe d'abstrait **-mana* est inconnu en avestique. Des problèmes de cet ordre se posent pour plusieurs dérivés.

Des monographies seraient, de plus, indispensables pour fixer, ou tenter de fixer, le sens de chaque dérivé ainsi reconnu : tâche particulièrement difficile, car souvent il s'agit d'hapax figurant dans des passages où le contexte se prête à des interprétations divergentes, et sans que l'étymologie, qui permet de se faire une idée au moins approximative de la signification d'un mot, soit éclairante ni même possible.

Enfin, et ce serait l'essentiel, il faudrait, d'une part, confronter tous les thèmes en *-man* que l'on aurait recensés, d'autre part, comparer, pour une base donnée, tous les dérivés nominaux qui forment système avec le dérivé en *-man* (ainsi pour *gā* «aller», s'interroger sur la différence entre *gāman-* «pas» et *gātav-* «place», voir dans quelle mesure la différence de sens est imputable à la différence de suffixe, et se demander si un écart du même ordre se retrouve pour d'autres racines). Ainsi on parviendrait peut-être à dégager la *valeur* du suffixe, à l'aide de quelques cas privilégiés, c'est-à-dire la fonction spécifique de *-man* dans la dérivation nominale de l'Avesta.

Faute de pouvoir entreprendre ici ce triple travail, on proposera quelques remarques sur la structure morphologique des dérivés en

-man. Il y a avantage, pour traiter cette question, à se référer systématiquement aux formes védiques correspondantes. Cela nous permettra de voir dans quelles limites et de quelle manière se manifeste — sur ce point particulier — l'unité indo-iranienne.

Les points communs entre les formes avestiques et les formes védiques se révèlent à des niveaux très différents de l'analyse :

1. Dans l'un et l'autre dialecte, on constate immédiatement l'abondance de la formation : 60 formes environ dans l'Avesta, à peu près autant dans le ṚgVeda. On obtient un chiffre plus important pour l'ensemble de la littérature védique. Mais il faut prendre garde que si, après le ṚgVeda, beaucoup de dérivés nouveaux apparaissent, beaucoup de formes ṛgvédiques sortent de l'usage.

2. Plusieurs dérivés avestiques et védiques sont strictement superposables :

dāman «création, créature»	/ *dhā́man* «institution»
carəman «peau»	/ *cárman* «peau»
haxman[1], *haxəman* «association»	/ *sákman* (hap.) «réunion pour le sacrifice»?
taoxman «germe»	/ *tókman* (hap.) «plante en croissance»
airyaman	/ *aryamán*.

Avec une différence de sens plus notable, et aussi une différence de genre, notons :

taxman nt. «courant»	/ *takmán* m. «maladie, fièvre»(AV)
zāeman nt. «état de veille»	/ *hemán* m. «excitation, incitation».

3. Dans la flexion, le locatif sing. peut présenter, à côté d'une forme à désinence *-i*, une forme archaïque sans désinence qui se confond avec le thème pur et simple : av. *čašmąm* comme véd. *dhárman*.

4. Traits communs négatifs : a) absence, dans la flexion aussi bien que dans la dérivation secondaire, de l'élargissement *-*t-*. Cela distingue l'indo-iranien dans son ensemble de langues comme le grec (*δέρμα-δέρματος*) et le latin (*augmen-augmentum*). À l'unique exemple de forme suffixée par **-mṇto* que l'on puisse invoquer pour le védique, *śrómata-*, correspond en avestique une forme pure, *sraoman*. b) le suffixe *-man-*, augmenté de la voyelle thématique, av. *-mna-*, véd. *-māna-*, caractérise

[1] Le sens exact de *haxman* est «communauté du *dahyu*», cf. Benveniste, *Les Mages dans l'ancien Iran*. p. 11

les participes présents moyens, mais seulement pour les verbes thématiques (*hačimna-*, *sacamāna*), tandis que, dans d'autres langues i.-e., la formation correspondante vaut pour l'ensemble des verbes : grec *τιθέμενος* comme *λυόμενος*, latin *fēmina* comme *alumnus*. Cette restriction que l'on constate en indo-iranien est la face négative d'un fait positif, lui aussi commun à l'indien et à l'iranien et caractéristique de cet ensemble dialectal : l'existence d'un suffixe *-āna* de participe moyen de verbes athématiques.

Les différences sont plus instructives. La plupart d'entre elles peuvent se ramener à une formule générale : en face de la remarquable régularité du védique — mais surtout, on le verra, du ṚgVeda — l'avestique présente, dans la structure de ses dérivés en *-man*, une variété, une liberté vraiment étonnantes.

1. À quelle partie du discours faut-il rapporter les dérivés en *-man*? En védique, ce sont toujours des substantifs, qu'il s'agisse de noms d'action neutres ou de noms d'agent masculins. Le Dictionnaire de Böhtlingk-Roth et à sa suite, celui de Grassmann, présentent les mots *jénam* «victorieux», *bhasman* «mordant»[2], *oman* «secourable», comme des adjectifs. Cette façon de voir est devenue habituelle, et Kuryłowicz, encore, *Accentuation*, p. 59 sq., tient compte, dans son argumentation, de l'existence en védique de thèmes en *-man* adjectifs. En fait, si on examine les textes, on constate que rien ne rend cette interprétation nécessaire : dans les passages intelligibles où ces mots figurent, il y a, non pas un adjectif qualifiant un nom, mais deux substantifs juxtaposés, désignation asyndétique de deux êtres distincts ou désignation double d'un même être.

Dans l'Avesta, Bartholomae classe comme adjectifs une bonne partie des thèmes en *-man* animés : *aoman* «helfend», *urvāsman* «frohmachend», *gaoman* «saftreich», *činman* «bedacht auf», *barəziman* «hoch», *yātuman* «der Zauberei treibt», *rāθman* «zusammengehörig mit», *paēman* «säugend», *zaēman* «regsam, wach».

On peut refuser cette étiquette pour plusieurs d'entre eux, mais non pour tous. Ainsi Y. 10,8 *hō yō haomahe maδō aša hačaite urvāsmana : urvāsmana* substantif sur le même plan que *aša* est plus satisfaisant que si on en fait un adjectif épithète de *aša*. Darmesteter hésite entre les deux interprétations : il traduit «la joie sainte du cœur» *Avesta* I, p. 102, mais, note 23, propose : «la sainteté et la joie».

Les deux autres exemples de *urvāsman* ne laissent aucune place à

[2] Ou «soufflant».

l'hésitation. Il s'agit bien, comme l'indique Bartholomae, de substantif «Wonne, Seligkeit». P. 38 *paścaēta azəm yō ahurō mazdå aoi urune urvāsma daēsayemi vahištəmča ahum* «dann will ich, Ah. M., seiner Seele die Seligkeit zuweisen, und das beste Leben». Y. 32, 1 *ahyā daēvā mahmi manōi ahurahyā urvāzəmā mazdå* que Humbach traduit: «Seine [erbittet der Hausstand, seine die Gemeinde, mit dem Stammesverband], nach meiner Anordnung, ihr Daēvas, seine, des kundigen Lebensherrn Geneigtheit». Bartholomae, à juste titre semble-t-il, conserve le sens de «Seligkeit». Il n'est en tout cas pas possible de traduire autrement que par un substantif.

Pour *aoman*, c'est une complication inutile que d'en faire, avec Bartholomae, un adjectif:
Yt. 13, 146 *tā nō ... θrāyaŋte ... aomna ahura mazda sraošača. aoman* est pas l'épithète qui qualifie *ahura mazda* et *sraoša* («una cum iuvante Ah. M. et Sr.») mais un substantif attribut: «avec Ah. M. et Sr. en tant que secours».

Mais on voit moins bien comment on peut maintenir le caractère substantif de *gaoman*: Y. 10, 12 *haomō gaomā(NS.) zairi.gaonō*. Darmesteter traduit: «o Haoma savoureux, couleur d'or» et Bartholomae «Milchenthaltend, saftreich». Le sens est soutenu par le voisinage d'un composé indubitablement adjectif et par la tradition pehlevie (*čarp* «gras»). Mais, de toute manière, la structure de cet hapax est irrégulière: il est sans exemple qu'un dérivé en *-man* soit construit sur une base nominale — en l'occurrence *gav-* — du moins à date ancienne. Aussi bien ce terme, s'il est un adjectif, se comporte exactement comme un dérivé en *-mant* ou encore comme le skt. *gomín* à quoi Bartholomae se réfère tout naturellement.

Enfin, il est au moins une forme dont il est impossible de contester qu'elle se prête à un emploi adjectif: *paēman* signifie «lait maternel» Y. 65, 2 et 5, mais en V. 15, 49 le féminin *paēmaini* ne peut être autre chose que l'adjectif signifiant «qui allaite». (La racine *pay-*, seule ou avec préverbe *frā-*, a le sens de «se gonfler», ou, transitivement, mais sans morphème de causatif, «faire se gonfler». Il ne faut pas voir dans *paēmaini* un participe: le verbe est constamment actif, et le participe attesté au sens de «qui allaite» est, comme on s'y attend, le parfait *pipyūši*).

Nous ne pouvons esquiver ici le problème du critère qui permet de distinguer l'adjectif du substantif. La question de l'autonomie de ces deux classes — évidemment très voisines — ne se pose pas en termes identiques pour toutes les étapes, reconstruites ou historiques,

de l'évolution. *Dans une langue indo-européenne ancienne*, où l'apposition de deux éléments nominaux est un procédé normal et où il n'existe pas d'article, la différence entre adjectif et substantif ne saurait se manifester dans leurs latitudes syntaxiques respectives. Le critère ne peut être que morphologique. Il nous paraît utile, à ce niveau, de réserver le terme d'adjectif aux noms qui, dans un même paradigme, présentent, en plus des distinctions de cas et de nombre communes à l'ensemble de la catégorie nominale, des distinctions de genre et éventuellement — en germanique et en slave — une variation entre aspect déterminé et aspect indéterminé. Il semble qu'à l'époque prédialectale, les thèmes nominaux susceptibles de recevoir les marques formelles de l'adjectif aient été plus nombreux que dans les langues historiquement attestées. C'est ainsi que les deux paradigmes distincts de substantifs caractérisés par le suffixe **-men* (et de même pour les thèmes en **-es*) peuvent être rassemblés, en indo-européen commun, en un paradigme unique d'adjectif, avec ses distinctions de genre et son ton mobile. Pour cette reconstruction, qui s'appuie sur les quelques racines qui ont donné lieu conjointement à un dérivé masculin et à un dérivé neutre, voir Kurylowicz, *Accentuation*, p. 58 sq. Cette hypothèse reçoit d'av. *paēmaini* un argument nouveau, puisque cette forme nous fournit en plus du neutre et du masculin, le féminin qui nous manquait. Mais la confirmation ne vaut, insistons-y, que pour un état de langue reconstruit, dont il existe dans l'Avesta — c'est tout ce que l'on peut dire — des traces plus visibles qu'en védique [3]. Là où ces critères formels font défaut, il convient de mettre l'accent sur l'originalité du rapport substantif neutre à ton radical / substantif masculin à ton suffixal, et se garder de réduire ce rapport à la variabilité en genre des adjectifs.

2. La forme même du suffixe. En védique, il existe à côté de *-man* une forme *-iman* (le plus souvent *-imán*, le dérivé étant masculin), dont le *-i-* constitue en fait la partie finale d'une racine seṭ: le *-i-* du skt. *-iman* est le reflet d'une «laryngale» ancienne qui, à l'intérieur du mot, ne laisse pas de trace en iranien. Ainsi *qnman*, que Duchesne-Guillemin (*Zoroastre*, p. 239) traduit par «souffle de vie» et Humbach (*Die Gathas* I, p. 86) par «Geist», tandis que Bartholomae comprend

[3] Une confirmation *indirecte* de l'aptitude ancienne des thèmes en *-man* à être employés comme adjectifs est donnée par la solidarité étroite qui unit, en védique, les abstraits en *-iman* (noms de couleur et de dimension) et les comparatifs et superlatifs primaires sans positifs.

«Stetigkeit», se rapporte certainement à la racine **an-* «souffler», qui en sanskrit est une racine seṭ (*ánila-, anitî*) : si le dérivé en *-man* existait en védique, il aurait la forme **animán*.

On peut toutefois se demander si le *-i-* du skt. *-iman* est toujours le point d'aboutissement d'une «laryngale» indo-européenne. On sait que Burrow conteste cette restitution (cf. *The Sanskrit Language*, p. 104) et considère qu'il existe un suffixe autonome *-iman*, distinct de *-man*, dans lequel *-i-* n'appartient pas à la racine, et continue un **i* authentique de l'indo-européen. Cette théorie, qui a rencontré peu d'approbation, s'inscrit dans une hypothèse générale sur le traitement sanskrit des «laryngales» que nous n'avons pas à examiner ici. Mais il faut remarquer que le dérivé avestique *barəziman*, Y. 36, 6 et Vispr. 19, 2 (dans la formule *barəzištəm barəzimanam*), où Bartholomae voit un adjectif «hoch», mais Darmesteter, plus justement, un abstrait «hauteur», est un argument en faveur de Burrow. En effet, cette forme, expliquée généralement comme un dérivé secondaire du thème *bərəzi-* que l'on rencontre en premier terme de composé (mais il faut tenir compte de la différence de degré radical!), fait partie d'un système exactement superposable à celui du védique *mahimán-* : le radical **bərəz-* fournit l'adjectif simple *bərəz-*, les substantifs *barəzan-* et *barəzah-*, l'adjectif à forme participiale *bərəzant-*, à quoi répond la série védique *máh-, mahán-, mahás-, mahánt-*. Il est difficile de ne pas prolonger ces correspondances par l'équation *barəziman-*/ *mahimán-* ; or, pour la phonétique historique, cette équation n'est admissible que si on reconnaît dans les termes un suffixe indo-iranien commun **-iman*, dont le *-i-* continue une voyelle ancienne, et non une «laryngale».

3. En védique, *-man* (*-iman*) est toujours accroché directement à la racine ou, en termes plus généraux, au radical (pour tenir compte des formes comme *mahimán-, harimán-*, qui annoncent la série des dérivés secondaires postṛgvédiques, tels que *dhūmrimán-* «couleur sombre», de *dhūmrá-* ; *draḍhimán-* «solidité», de *dṛḍhá-*). En avestique, au contraire, *-man* peut être précédé d'un élément -θ- dont on ne voit ni le rôle ni l'origine, et que l'on reconnaît dans : *vārəθman-* «cuirasse», de la racine **var-* (védique *várman*), *vāθman-* «engourdissement» (étymologie?), *hu.šōiθman-* «bon gîte», de la racine *šay-* (védique *kṣéma-* masc.), *rāvo.fraoθman-* «au vol leste», (Duchesne-Guillemin, *Composés*, p. 165), de la racine *frav-* (védique *pru-, plu-*). Sur un élargissement comparable en grec, *λαῖτμα* «profondeurs de la mer» en face de *λαιμός* «gorge», voir Brugmann-Thumb, *Griechische Grammatik*, p. 189, et Chantraine, *Formation des noms*, p. 180.

4. En védique, la base sur laquelle se construit le dérivé en *-man* est le plus souvent une racine verbale. Du moins ce dérivé est-il presque toujours «motivé». Si, par exemple, on ne connaît pas de verbe tiré de la base **šar-* impliquée dans *śárman-* «refuge», il reste que cette racine est identifiable au moyen de la confrontation *śárman-*/ *śaraṇá-*. Même un terme aussi concret que *áśman-* s'analyse légitimement en *áś-man-* puisqu'il existe, dans cette famille étymologique, le masculin *áś-an-* et le féminin *aś-áni-*. Les exceptions sont importantes au point de vue sémantique, mais très rares : si on laisse de côté *aryamán*, nom propre obscur et de structure tout-à-fait irrégulière[4] elles se ramènent en somme au couple *brahmán-*/ *bráhman* et à *ātmán*.

En avestique, au contraire, on bute sur un nombre non négligeable de dérivés dont certains ont des parallèles dans d'autres langues indo-européennes, mais qui, au regard de la langue même, sont hors-système : il s'agit principalement de *afsman* «vers des Gāθa»[5], *apišman* «qui ne voit rien» ou «qu'on ne peut voir»[6], *barəsman* «gerbe de rameaux pour le culte», *staman* «gueule» (masculin cf. *stamanəm* V. 13, 30 et 15, 4, tandis que *στόμα* est neutre). De ces formes on peut dire qu'elles présentent une terminaison *-man* : rien ne permet de dire que cette terminaison se confond avec le suffixe que nous étudions.

5. En védique, la racine des dérivés en *-man* est en règle générale au degré plein. Pour le ṚgVeda, on ne connaît guère d'exception que *bhujmán*, forme rare et d'interprétation difficile, et *párijman*, dont l'étymologie reste controversée (les deux autres formes que l'on pourrait invoquer, *syúman* et *bhúman*/*bhūmán* demanderaient un examen morphologique particulier). Les formes à vṛddhi radicale, *bhárman* et *śákman*, sont des hapax, qu'on voit apparaître à côté des formes régulières, mieux attestées, *bhárman-* et *śákman-*. Le seul dérivé védique à présenter sans conteste la vṛddhi radicale est *kárṣman-* «but». En revanche, l'Avesta présente une petite série de dérivés dont le radical, contrairement à la norme, est au degré zéro : *čimāne*, datif singulier de *čiman-* «tas, provision», de la racine *kay-*[7], *činmane*,

[4] Voir cependant P. Thieme, *Fremdling*, p. 134 sq.

[5] Hypothèse étymologique chez Duchesne-Guillemin, *Composés*, p. 106.

[6] Pour le sens et l'étymologie, voir Duchesne-Guillemin, *ibid.* et P. Gershevitch, *The Avestan Hymn to Mithra*, p. 255.

[7] C'est l'interprétation que retient É. Benveniste, *Infinitifs avestiques*, p. 50, à la suite de Darmesteter, contre Geldner «Rechnung» et Lommel «Vorrat».

datif singulier de *činman-* «souci»[8], *xšnūmaine*, datif singulier de *xšnūman-* «satisfaction»[9], qui offre le même degré radical — zéro — que l'abstrait en *-ti- xšnūti*, *uruθman* «croissance» et son composé *hu.ruθman* «belle plante», de la racine *raod-* «croître». Enfin il existe, en face de *dvanman-* «nuage», une forme *dunman-* «id.», d'une racine *dvan-* (cf. Mayrhofer, *K.E.W.*, s.v. *dhvan-*).

6. En védique, les dérivés en *man-* fournissent indubitablement des infinitifs. Si on peut récuser des datifs comme *trâmaṇe*, *bhármaṇe*, et les considérer comme de simples noms d'action (ici encore, il faudrait introduire une discussion sur les critères de l'infinitif), il est impossible de séparer de la conjugaison *vidmáne* et *vídharmaṇi* : ce sont des traits morphologiques, degré radical zéro et ton suffixal pour le premier, présence d'une finale *-i* qu'on ne peut évidemment pas assimiler à la désinence de locatif singulier pour le second (cf. Renou, *Grammaire védique*, §372 n.1), qui nous contraignent à reconnaître ici d'authentiques formes verbales.

En avestique, en revanche, on sait que les formes en *-māne*, *-maine*, où Bartholomae voulait voir des infinitifs, ne sont rien d'autre que des noms d'action au datif singulier, sauf peut-être *xšąnmōnē* (Y. XXIX, 9) «se contenter»[10]. C'est toutefois cette même finale **-man(ai)* qui, affectée au thème de prétérit, est régulièrement employée dans les parlers modernes de Yezd et de Kerman comme suffixe d'infinitif : *parsadmūn* «demander», *vātmūn* «parler», *xordēmūn* «manger», *xoftmūn* «dormir», *dārtmūn* «tenir», *zānādmūn* «faire naître», etc. ; le procédé est même assez vivace pour s'appliquer à des verbes que le gabrī a emprunté au persan : *guzīdmūn* «choisir». (cf. *Grundriss* 1, 2 p. 388, 399 et 402-3).

7. Les quelques points de morphologie que nous venons d'examiner rapidement nous permettent de préciser la formule générale que nous avons proposée en commençant : le groupe avestique des dérivés en *-man* est plus souple, plus varié que le groupe védique correspondant, parce qu'il se rattache moins strictement et moins régulièrement que celui-ci au système verbal. Cette liberté plus grande explique que les thèmes en *-man* de l'Avesta se prêtent mieux que leurs homologues védiques à désigner des objets matériels : parmi ces désignations, il est

[8] É. Benveniste, *ibid.*
[9] É. Benveniste, *ibid.* p. 70.
[10] É. Benveniste, *ibid.*, p. 70.

aisé de discerner un groupe cohérent de noms de parties du corps, ou plutôt d'éléments de l'organisme vivant :

1) *garəman* «gorge», masculin (hapax V. 15, 14), qui atteste un emploi pluriel comparable à celui du latin *faucēs*.
2) *čašman* «œil».
3) *daēman* «prunelle».
4) *paēman* «lait maternel».
5) *maēsman* «urine».
6) *šāman* «excrément».
7) *staman* «gueule».

Les six premiers membres de cette liste sont directement construits sur des racines verbales. Mais ces noms d'action se sont condensés en noms de chose. Il est arrivé à l'ensemble d'entre eux ce qui dans le ṚgVeda ne se remarque que pour le nom de la «peau», *cárman* (= av. *čarəman*) : formé sur la racine **(s)ker-* (cf. skt. *kṛ́ṇāti* «blesser») qui signifie proprement «écorcher», le dérivé désigne le résultat de l'écorchement, la dépouille, non l'action elle-même d'écorcher. La différence, sur ce point, entre l'avestique et le védique est fort nette : à *čašman* correspond *cakṣu(s)*, à *paēman*, *páyas-*, à *maēsman*, *mehaná*. Pour des notions identiques, exprimées par des racines équivalentes, la langue du ṚgVeda préfère tout autre suffixe que *-man*[11].

De même, en face de védique *pathi-*, l'Avesta connaît outre *pantāy-* «chemin», un dérivé *paθman-* (Y. 46, 4) proprement iranien et qui lui-même se prête à une dérivation secondaire avec vṛddhi *pāθmainyō.təma-* (Y. 9, 16) «qui prépare au mieux le chemin».

De l'avestique et du védique, quel est le dialecte qui, pour ce chapitre particulier de la dérivation nominale, continue le plus fidèlement la situation ancienne ?

On est tenté de voir l'archaïsme du côté du ṚgVeda. La flexion avestique des thèmes en *-man* a fortement subi l'influence de la flexion thématique : c'est une innovation, qui contraste avec la régularité et la spécificité de la flexion des thèmes en *-man* dans le Veda. Pour ce qui est du suffixe lui-même, de son comportement morphologique et de sa valeur, il est clair qu'une norme se dégage plus aisément des formes ṛgvédiques que des avestiques. Faut-il voir, pour autant, dans les traits par où l'Avesta s'écarte de ce modèle, les

[11] Sur le rapprochement avestique *čašmam-* / véd. *cákṣmā*, voir l'étude détaillée de W. Wüst, «Wortkundliche Beiträge zur arischen Kulturgeschichte und Weltanschauung», *Vgl. und Etym. Wb. der alt-indo-arischen*, p. 86 sq.

signes d'une sorte de dégradation? Nous ne le pensons pas. Il se trouve, en effet, que certains termes avestiques, irréguliers au regard de cette norme, ont un correspondant exact dans le sanskrit post-rgvédique : à av. *pāman-*, neutre, «maladie de peau», répond, dans l'AtharvaVeda, le masculin *pāmán-*, même sens. Les dialectes iraniens modernes présentent des formes (persan *pašm* «laine», ossète *fæsm* [12] qui permettent de poser un prototype ancien **pašman*, dont skt. *pákṣman* «cil, poil» (attesté à partir du ŚB.) offre le pendant exact : or il s'agit ici d'un nom de partie du corps qui vient compléter la liste établie plus haut pour l'Avesta. À cette liste, il faut encore ajouter *klóman-* «poumon» et *sīmán-* «raie dans les cheveux».

La variété que nous avons constatée dans l'Avesta rejoint donc, jusque dans le détail, celle du sanskrit post-rgvédique : dans l'un et l'autre dialecte, on le voit, il existe des dérivés (dont certains sont superposables) qui ne sont pas construits sur une racine verbale, ou qui ne sont pas «motivés», ou qui n'ont pas valeur de nom d'action mais désignent des éléments de l'organisme. On ne saurait imputer au hasard, dans un texte aussi étendu que la Ṛksaṃhitā, l'absence de dérivés «irréguliers» : les silences sont trop nombreux, trop convergents pour ne pas être significatifs.

Pour restituer l'état indo-iranien commun, il faut comparer non pas l'Avesta et le ṚgVeda, mais l'Avesta et l'ensemble de la littérature védique (pour ne parler que des matériaux réellement attestés à date ancienne, et non de ce que l'on peut induire des formes ultérieures). De cette confrontation, il apparaît que la Ṛksaṃhitā n'est pas seulement un recueil d'archaïsmes : elle marque aussi le moment d'une systématisation intense qui se traduit par un grand nombre de créations analogiques (c'est la profusion morphologique de la Ṛksaṃhitā), et également par le refus de certaines formes héritées considérées comme anomales. Il se peut qu'une exigence stylistique ait ainsi agi sur le système de la dérivation.

7, rue de la Cité Universitaire
75014 Paris

Charles MALAMOUD

[12] Même sens, cf. É. Benveniste, *Études sur la langue ossète*, p. 8.

Olivier MASSON

LE NOM DES CARIENS DANS QUELQUES LANGUES DE L'ANTIQUITÉ

On sait qu'Émile Benveniste s'est intéressé, à plusieurs reprises, à des problèmes qui touchaient la langue et la toponymie des Cariens [1] ; il avait également projeté une édition des inscriptions en écriture locale découvertes en Carie entre 1934 et 1948, mais cette entreprise dut être abandonnée [2]. C'est donc en souvenir de ces recherches que je présenterai ici quelques remarques sur les diverses formes du nom des Cariens, telles que les documents conservés nous les ont transmises [3].

Mais il faut tout d'abord rappeler que, l'écriture carienne étant encore insuffisamment lue et la langue des Cariens demeurant non déchiffrée [4], nous ignorons toujours comment les Cariens se dénommaient dans leur propre idiome; quelques hypothèses formulées naguère à ce sujet n'ont guère de fondement [5].

1. LE NOM DES CARIENS EN GREC

Il est bien connu que les Cariens sont déjà nommés chez Homère, dans quelques rares passages de l'Iliade : pluriel *Κᾶρες, Κάρων,* en K 428 et B 867; féminin remarquable *Κάειρα* en Δ 142. Le nom du pays, *Καρία,* est courant depuis Hérodote, et l'adjectif *Καρικός* apparaît chez Alcée, fr. Z 65 Lobel-Page. Dans la documentation épigraphique, le plus ancien exemple de l'ethnique *Κάρ* est fourni par l'épitaphe bilingue d'un Carien, probablement nommé Tymnès, retrouvée à

[1] Un article : «Noms cariens», *RHA* I (1931), fasc. 2, 52-57 [au sujet du toponyme *Σουαγγέλα*]; cours professés au Collège de France.

[2] Voir les indications chez L. Robert, *Hellenica* 8 (1950), p. 12.

[3] Plusieurs ont déjà été réunies par O. Carruba, «Ahhijawa e altri nomi di popoli e di paesi...», *Athenaeum* 42 (1964), 290-294 [cité : Carruba].

[4] Je me permets de renvoyer à mon essai de mise au point, «Que savons-nous de l'écriture et de la langue des Cariens?», *BSL* 68 (1973), 187-213.

[5] Par exemple chez V. V. Ševoroškin, retrouvant une séquence lue *krkov* dans un texte difficile de Kaunos, *Issledovanija po dešifrovke karijskich nadpisej*, Moscou, 1965, p. 243, 328; texte p. 312 (n° 108 = Deroy 16, ligne 9); la suggestion est ingénieuse, mais on ne comprend rien à ce texte, dont les mots ne sont pas séparés. Du même érudit, une autre hypothèse au sujet d'un radical lu *mavn/mavñ-* «vielleicht 'Karer, Karien'», *Kadmos* 7 (1968), p. 156.

Athènes en 1954 et que l'on peut situer assez précisément vers 525/520 avant notre ère [6].

Que nous apprennent ces formes? On constate au radical du masculin l'existence d'une contraction, qui est éclairée par le féminin *Καειρα*; cette dernière forme, en effet, ne peut s'expliquer que comme résultant d'un plus ancien **KaFερ-ya* [7]. On obtient donc un radical ancien **kāwer-* [8].

D'autre part, une dénomination particulière des Cariens établis en Égypte est intéressante du point de vue linguistique et historique, celle des «Caromemphites». On sait que les Pharaons avaient engagé des Cariens comme mercenaires dès le VIIe siècle; installés d'abord dans le Delta, ils furent transférés par Amasis dans un quartier de la ville cosmopolite de Memphis [9]. Il y avait dans cette cité un quartier grec, habité par les *Ἑλληνομεμφῖται*; de même, il y avait un quartier carien, le *Καρικόν*, et des *Καρομεμφῖται*. Ce dernier terme est attesté à la fois par des historiens, Aristagoras et Polyen [10], et par des épitaphes de la ville hellénistique de Démétrias en Thessalie; il s'agit de Caromemphites installés dans cette cité mais qui avaient gardé leur ethnique d'origine [11]. C'est assurément par hasard que des papyrus ne nous ont pas livré d'exemple, car certains de ces documents font mention du «Karikon» [12] ou bien des «sanctuaires des Cariens et des Hellénomemphites» [13]. Le nom des Caromemphites était donc bien connu dans le monde hellénistique [14]; une transcription égyptienne, en hiéroglyphique, doit désormais lui être associée, plus loin, **4**.

2. EN VIEUX-PERSE, AKKADIEN ET ÉLAMITE

Le premier, Ernst Herzfeld a proposé de reconnaître le nom des Cariens dans le nom de peuple qui apparaît comme *Karkā* dans les

[6] En dernier lieu sur ce document, O. Masson, *BSL* 68 (1973), 198-205.

[7] Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 59 (avec 823), p. 250; cf. O. Masson et J. Yoyotte, *Objets pharaoniques à inscr. carienne*, Le Caire, 1956, p. 59, n. 4.

[8] En partant d'une forme louvite supposée (§5), O. Carruba, 293-294, propose une explication différente, mais bien peu assurée, des formes grecques.

[9] Hérodote, II, 154 (cf. Polyen, VII, 3, mentionnant «Psammètique»).

[10] Aristagoras (de Milet?), chez Jacoby, *F.Gr. Hist.* III C (1958), 608, fr. 9 A-B (Étienne de Byzance); Polyen, VII, 3.

[11] Milieu du IIIe s. av. n. ère; cf. M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques*, 1949-1950, p. 455 et 1219.

[12] Papyrus *PSI*, IV, n° 409 (milieu du IIIe s.); V, n° 488 (même époque).

[13] *PSI*, V, n° 531, lignes 6, 7 et 8-9 (même époque).

[14] Cf. Launey, *op. cit.*, p. 455. On notera que le dictionnaire de Liddell-Scott-Jones (et son supplément de 1968) a malencontreusement omis ce nom.

parties en vieux-perse des inscriptions monumentales achéménides [15]; auparavant, on avait pensé aux Carthaginois, aux Colques, aux Ciliciens, etc. Cette hypothèse a été reprise et démontrée par W. Eilers dans une étude très érudite de 1935 [16]; elle ne semble pas avoir rencontré de contradiction [17].

Les formes attestées sont le singulier *Karka* et surtout le pluriel *Karkā* [18]; le texte le plus notable est celui de Darius à Suse, *DSf* 33-34, qui associe deux peuples, «... de Babylone, les Cariens et les Ioniens l'ont apporté à Suse» (à propos du bois de cèdre).

Les textes trilingues fournissent les équivalents suivants : pour l'akkadien, forme *karsa*, et en élamite, *kur-ka-ap*, pluriel, représentant **kṛka* et le suffixe *-p* du pluriel [19].

Pour l'ensemble de ces correspondances, une confirmation semble être apportée par des textes en akkadien récent de Borsippa, à la fin du VIe s., où des personnages portent l'ethnique *karsa*, [lú]*kar-sa-a-a*, notamment un certain *[m]Lu-uk-šu*, dont le nom n'est pas akkadien, mais, suivant la brillante interprétation de W. Eilers, paraît bien être carien et correspondre au nom caractéristique de *Λύξης*, Lyxès [20].

On obtient donc ici, pour le nom des Cariens, deux radicaux différents, d'un côté *kark-* ou *kṛk-*, et de l'autre, *kars-*.

3. DANS LES LANGUES SÉMITIQUES DE L'OUEST

Pour l'hébreu, il convient de mentionner pour mémoire des hypothèses concernant la forme *kârî* qui se trouve dans deux passages de la Bible; on veut assez souvent y reconnaître nos Cariens [21], mais une telle hypothèse n'a pas de fondement bien solide [22].

[15] Herzfeld, *Arch. Mitt. Iran* 3, 1931, 59-60.

[16] «Das Volk der *karkā* in den Achämenideninschriften», *OLZ* 38 (1935), 201-213; complété dans *ZDMG* 94 (1940), p. 190 sq.

[17] Cf. R.G. Kent, *JAOS* 56 (1936), p. 219; *Old Persian*[2], 1953, p. 16, 180 et passim; G. Cameron, *Persepolis Treasury Tablets*, 1948, p. 143; etc.

[18] Singulier : texte *A²P*, 30 de Kent; pluriel : textes *DNa*, 30; *DSe*, 30; *DSf*, 33-34 (cité ci-dessous); *XPh*, 28.

[19] La tablette 37 de Persépolis, en élamite, mentionne à la l. 4 des «Cariens» qui sont des *maçons* et non pas des *orfèvres*; cf. Cameron, *op. cit.*, 142-143, rectifié par R.T. Hallock, *JNES* 19 (1960), p. 98, avec accord de Cameron, *JNES* 24 (1965), 170-171.

[20] Eilers, *OLZ*, 1935, p. 207, et *ZDMG*, 1940, 191-192; suivi notamment par L. Zgusta, *Neue Beiträge zur kleinasiat. Anthroponymie*, Prague, 1970, 103-105. Noter aussi un nom de femme *Tu-tu-bi-is-su [lú]ka-ar-sa(?)-a(?)-ɔ-tu₄*, «carienne» *ZDMG*, 1940, p. 198; cf. Zgusta, *op. cit.*, p. 107.

[21] Il s'agit des passages *2 Samuel* 20/23 et *2 Rois* 11/4 et 9; le dictionnaire de Koehler-Baumgartner, p. 454b, adopte la traduction «Karer»; de même des traductions récentes de la Bible, etc.

[22] Voir déjà le scepticisme des auteurs du *Dictionn. de la Bible*, articles «Carie»

En phénicien, aucune mention des Cariens n'est connue jusqu'ici. En revanche, on peut ouvrir maintenant un dossier pour l'araméen épigraphique. En effet, un papyrus araméen encore inédit, découvert il y a quelques années par l'expédition britannique de W. B. Emery à Saqqara-Nord, fournit plusieurs passages où sont associés «Ioniens et Cariens». Il s'agit du texte n° 43, dont je dois la connaissance à M. J. B. Segal[23]. On peut citer les formules suivantes au pluriel: YWNYN W-KRKYN «des Ioniens et des Cariens» (état absolu); W-Y[W]NY' W-KRKY' «et les Ioniens et les Cariens» (état emphatique); L-YWNY' W-KRKY' «pour les Ioniens et les Cariens» (*id.*). Il n'y a donc aucune hésitation dans ce texte, qui fait intervenir des «marins» ioniens et cariens.

Cette certitude sera bien accueillie. En effet, on a déjà songé à retrouver le nom des Cariens dans un document araméen publié depuis longtemps, texte n° 26 de l'édition Cowley[24]: aux lignes 3 et surtout 8, l'expression NWPTY' ZY KRKY' est encore traduite «nautoniers des forts» par le plus récent éditeur, P. Grelot, avec le mot KRK qui signifierait «forteresse»[25]. Mais, dans un ouvrage posthume, publié en 1968, Ernst Herzfeld proposait de traduire «les capitaines, les Cariens», en commentant: «KRKY' had been misunderstood: it is not 'of the fortress, Karkh', but the ethnic of the two captains of the royal navy, Aram. plural of O.P. *krka* 'Carian'...»[26]. Le parallélisme des deux papyrus rend sans doute cette interprétation la plus plausible, mais on doit attendre que les spécialistes en décident[27].

et «Céréthéens...» Je remercie André Caquot, qui a bien voulu m'éclairer sur cette question; il conclut lui-même que les Cariens n'ont rien à faire ici, un autre nom de peuple ayant dû être déformé par des erreurs de scribes; dans ce sens, John Gray, *I and II Kings*, Londres, 1964, p. 516.

[23] Je remercie M. Segal, qui prépare l'édition des textes araméens de Saqqara, pour l'aimable autorisation d'utiliser ici les données du papyrus 43.

[24] Cowley, *Aramaic Papyri of the Vth century B.C.*, 1923 (réimp. 1967).

[25] P. Grelot, *Documents araméens d'Égypte*, Paris, 1972, p. 286 sq.

[26] E. Herzfeld, *The Persian Empire. Studies in Geography and Ethnography of the Ancient Near East*, edited by G. Walser, Wiesbaden, 1968, 280-281. L'auteur rappelle l'importance des Cariens comme marins dans l'empire Achéménide. Les deux «capitaines» portent des noms d'origine différente, l'un égyptien et l'autre iranien; s'il s'agit vraiment de Cariens, le fait n'étonnerait pas, dans cette ambiance cosmopolite.

[27] P. Grelot, *op. cit.*, p. 288, note *o*, rejette explicitement l'idée de Herzfeld; en revanche, M. Segal a bien voulu m'indiquer qu'il était arrivé de son côté à la même conclusion; de même, Maurice Sznycer, consulté sur ce point, est favorable à cette interprétation.

En tout cas, le texte de Saqqara nous apporte un témoignage important, avec le radical KRK pour le nom des Cariens, qui se place à côté du v.p. *Karka*.

Enfin, un document tout nouveau vient désormais compléter ce dossier. Dans la partie araméenne (datée en 358 avant notre ère) de la stèle trilingue qui a été découverte en 1973 au Létoon de Xanthos, en Lycie, le dynaste carien Pixodaros se dit lui-même «satrape de Carie et de Lycie»; or le nom du premier pays apparaît en araméen sous la forme KRK, et correspond ainsi exactement à l'ethnique KRKY' étudié ci-dessus[28].

4. EN ÉGYPTIEN HIÉROGLYPHIQUE

Pendant longtemps, on a eu le sentiment qu'il n'existait pas en égyptien de dénomination particulière pour les Cariens, ou du moins qu'il n'en était pas resté de trace dans la documentation. Pour les VIIe et VIe siècles, d'ailleurs, on admet que la vieille appellation *Haounebout* servait à désigner les Ioniens et les Cariens, avant d'être employée pour les Grecs en général[29].

Cependant, en ces dernières années, la situation s'est modifiée. Mais tout d'abord, il convient de rappeler, pour les écarter, les hypothèses qui portent sur une forme hiéroglyphique K-R-R. Il s'agit d'un hapax figurant dans le texte hiéroglyphique d'un bronze de Saïs (VIIe siècle), comme patronyme d'un personnage à nom égyptien; on a voulu plusieurs fois, depuis Sayce en 1905, y voir simplement la forme égyptienne d'un ethnique *Karr* «Carien»[30]. Cette explication a été écartée en 1956 par J. Yoyotte[31]; bien qu'elle ait été remise en circulation récemment par K. Th. Zauzich[32], elle ne nous paraît pas encore démontrée[33].

En fait, un dossier plus substantiel existe aujourd'hui, à propos d'un nom de peuples *Krs* ou *Grs*. De manière indépendante, en 1971,

[28] Ce détail a été communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par M. André Dupont-Sommer, dans le premier exposé relatif au texte araméen de la stèle trilingue découverte par M. Henri Metzger; cf. *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, comptes rendus des séances* 1974, séance du 1er mars.

[29] J. Vercoutter, *L'Égypte et le monde égéen préhellénique*, Le Caire, 1956, 29-30.

[30] A. H. Sayce, *PSBA* 27 (1905), p. 125.

[31] O. Masson et J. Yoyotte, *Objets pharaoniques*, p. 59.

[32] Zauzich, *Einige karische Inschriften aus Aegypten und Kleinasien...*, Wiesbaden, 1972, p. 12.

[33] Le contexte «Petenit fils de K-R-R» indique plutôt un anthroponyme étranger en notation consonantique (J. Yoyotte).

deux érudits ont proposé d'y reconnaître une dénomination hiéroglyphique des Cariens, à savoir J. Yoyotte[34] et E. Edel[35].

Un peuple des *Krs* ou *Grs* est mentionné, avec de nombreuses autres peuplades étrangères, dans les listes d'époque gréco-romaine qui ornent les parois des temples d'Esna (Esne), avec *Krs*[36], ou de Kom Ombo, avec la variante *Grs*[37]. Le flottement entre *k* et *g* étant banal à cette époque[38], il est loisible de retrouver ici un radical consonantique *Kr-* correspondant au nom des Cariens; comme l'indique E. Edel, le *-s* final pourrait traduire simplement le pluriel grec, si bien que *Krs/Grs* serait la transcription égyptienne de *Κᾶρες*[39]. Malgré la date tardive de ces textes, il est clair que cette transcription a dû être faite à une époque où la nation carienne avait conservé son individualité en Égypte, avant de se fondre au milieu de tous les autres éléments d'origine étrangère.

En outre, une confirmation encore inédite de cette interprétation me paraît être fournie par un autre nom de peuple longtemps considéré comme obscur, celui des *Grmnfi*, grâce à une hypothèse que J. Yoyotte me permet de publier ici.

On sait qu'un trait typique de la liste de peuples qui a été gravée à Kom Ombo, c'est le voisinage de noms sans rapport entre eux et dont certains sont très rares ou même uniques: tel est le cas des *Grmnfi*[40]. Ce nom ne semble guère avoir attiré l'attention; seul, Gauthier en avait proposé une explication peu compromettante, «*grmenfi(t)* — contrée d'Asie non identifiée»[41]. Mais, il y a quelques années, J. Yoyotte m'avait indiqué une explication fort séduisante pour ces *Grmnfi*: on pourrait reconnaître ici sans difficulté le nom des Cariens de Memphis ou «Caromemphites» dont il a déjà été question plus haut, **1.** Maintenant que le nom des Cariens a été

[34] Notes utilisées et publiées par R. Giveon, *Les Bédouins Shosou des documents égyptiens*, Leyde, 1971, 187-188.

[35] E. Edel et M. Mayrhofer, *Orientalia* 40 (1971), 9-10.

[36] S. Sauneron, *ASAE* 52 (1952), p. 34; ce texte sera republié dans le volume *Esna*, IV. 3.

[37] De Morgan, Bouriant et autres, *Catalogue mon. et inscr.*, II. 1, *Kom Ombos*, 1895, planche n° 174 (sans transcription).

[38] Par exemple *Kom Ombos*, n° 176, graphie *Tgr* pour *Tkr*, cf. Gardiner, *Onomastica*, I, n° 269 (J. Yoyotte).

[39] *Orientalia*, 1971, p. 10. Comme parallèle plausible, on a le nom des *Dryks* où l'on retrouve (depuis Champollion) les Thraces ou *Θρᾶικες*. De son côté, M. W. Eilers repousse cette explication: il préférerait comme modèle l'akkado-babylonien *Karsa*, plus haut, §2 (lettre d'avril 1973).

[40] *Kom Ombos*, n° 174 (rangée du haut).

[41] *Dictionnaire géographique*, 5, p. 217.

retrouvé sous le radical *Kr/Gr-*, l'identification paraît assurée pour le premier élément; ensuite, la notation *mnfi* correspond exactement à celle du nom de la ville de Memphis en hiéroglyphique, à savoir *Mnf*[42].

Cette transcription remonte donc à une époque où le nom des Caromemphites était encore usuel en Égypte; comme on l'a vu plus haut, les attestations dans les sources grecques remontent au IIIe siècle avant notre ère.

5. EN HITTITE: LE PROBLÈME DE KARKIYA-KARKIŠA

Les documents hittites cunéiformes font connaître deux noms de pays situés en Asie Mineure occidentale, dont les formes sont très proches, Karkiya et Karkiša[43]. Les érudits sont aujourd'hui d'accord pour considérer qu'il s'agit de variantes d'un même nom géographique[44]. Mais pour la localisation précise, la plus grande incertitude règne encore. Le rapprochement avec le nom de la Carie et des Cariens est uniquement inspiré par des considérations d'assonance le radical *Kark-* faisant bien vite penser à la forme *Karkā* du vieux-perse[45]. Cependant, aucune autre preuve n'a pu être apportée jusqu'ici[46]; l'on avait aussi songé à la région où se trouve la ville antique de Korakesion, c'est-à-dire l'extrême ouest de la Cilicie[47].

En définitive, il convient d'enregistrer le rapprochement possible entre Karkiya-Karkiša et le pays des Cariens, en attendant un renouvellement éventuel de la documentation.

Si cette identification était confirmée un jour, elle nous aiderait certainement à voir plus clair entre les différentes formes du nom des

[42] Gardiner, *Onomastica*, 2, n° 394 (J. Yoyotte).

[43] Principales références chez H. Bossert, *Asia*, Istanbul, 1946, p. 30; J. Garstang et O. R. Gurney, *The Geography of the Hittite Empire*, Londres, 1959, p. 82 sq., 106 sq.; Carruba, p. 291.

[44] Notamment F. Sommer, *Ahhijava-Urkunden*, Munich, 1932, p. 157, n. 2 (après Forrer); Carruba, *l. c.*

[45] Les principaux partisans du rapprochement avec la Carie sont: L. Delaporte, *Les Hittites*, 1936, carte 1; A. Goetze, *Kizzuwatna*, 1940, carte après la p. 86, et *Kleinasien*[2], 1957, carte finale; Sidney Smith, apud Garstang-Gurney, *op. cit.*, p. 108; O. Carruba (voir note suivante). Bossert, *Asia*, 29-30, ne semble pas trancher; incertitude chez Garstang-Gurney, *l.c.* En revanche, des orientalistes moins compétents en ce domaine particulier se sont décidés pour la Carie: W. F. Albright, *AJA* 54 (1950), p. 168 et n. 22 (très affirmatif); R. Dussaud, *Prélydiens, Hittites et Achéens*, Paris, 1953, p. 75.

[46] O. Carruba, p. 291, insiste sur ce point, tout en acceptant la Carie pour des raisons d'étymologie.

[47] Ainsi E. Cavaignac, *Subbiluliuma et son temps*, Paris, 1932, p. 40.

Cariens qui ont été rassemblées ici. Cette voie a déjà été tentée par O. Carruba, à l'aide d'une série de suppositions ingénieuses mais souvent fragiles. Suivant cet érudit, deux formes auraient joué un rôle. D'une part, le radical *Kark-* aurait été transmis par le *hittite* cunéiforme, et expliquerait v. p. *Karkā*, etc. De l'autre, une forme *louvite* correspondante (non attestée, mais supposée pour les besoins de la cause), expliquerait les formes en *Kar-*: «E' quindi senz'altro comprensibile come da un *Karkija*, tramite eventualmente **Karḫija* e **Karija*, si sia pervenuti al greco *Καρία*, mentre d'altra parte da un *Karkiša*, tramite eventualmente **Karḫisa* e **Karisa*, si è giunti a *Karsa*»[48]. Mais il ne faut pas se dissimuler qu'il y a là une accumulation d'hypothèses.

17, rue Emile-Dubois
75014 Paris

Olivier MASSON

[48] O. Carruba, 291-293; pour le passage de *k* à *ḫ*, il invoque une tendance à la spirantisation qui est attestée en louvite seulement.

Manfred MAYRHOFER

NAMEN AUS PERSEPOLIS UND SUSA

Eines der jüngsten Bücher Émile Benvenistes hat sich als erstes monographisch mit dem Zuwachs an Kenntnis altiranischer Namen auseinandergesetzt, den die elamischen Buchungstäfelchen von Persepolis erbracht haben[1]; in diesem Buch findet sich auch die schon mehrfach zitierte Formulierung der Einmaligkeit dieses Materialzuflusses[2]. Die ganze Fülle vermehrten Wissens ist aber erst bekannt, seit Hallocks Edition der »Hofkammertäfelchen«[3] erschienen ist; die bisher vorliegenden Namen habe ich nunmehr in einem Buch behandelt[4]. Obgleich es während dieser Niederschrift erscheint, sind doch wieder zwei kleine Notizen dazu nötig geworden. Die eine betrifft eine Erklärung, die in OnP schon angedeutet worden ist (1); im anderen Falle handelt es sich um einen Beleg, der sich in das Ensemble von Namentypen in OnP gut gefügt hätte, mir aber während der Niederschrift des Buches noch nicht bekannt war (2). Dies diem docet.

1. *Rimadadda* und *Scheherazade*

Ein Name aus den Hofkammertäfelchen, *Rimadadda* (*Ri-ma-da-ud-da*, Hallock a.a.O. 749a), ist von Benveniste (a.a.O. 92) als **Raiva-dāta-* gedeutet worden. Obwohl Benveniste die Bedeutung des Hintergliedes nicht angibt, dachte er offenbar an das in Namen häufige **-dāta-* »gegeben«. Ich denke, daß sich eine diesem Ansatz nahestehende Konstruktion, **Raivādāta-*, halten läßt, freilich mit der Auffassung, daß **-ādāta-* im Hinterglied die altpersische Ausprägung von awest. *āzāta-* »vornehm« ist.

[1] É. Benveniste, *Titres et noms propres en iranien ancien*, Paris, 1966. (Travaux de l'Institut d'études iraniennes de l'Université de Paris, 1). — Darin Teil 2, Kapitel 1, «Onomastique perse dans les tablettes élamites», 75-99.

[2] Benveniste, a.a.O. 76 («C'est la première fois ...»).

[3] R. T. Hallock, *Persepolis Fortification Tablets*, Chicago, 1969. — Zum deutschen Terminus «Hofkammertäfelchen» s. W. Hinz, *Zeitschrift für Assyriologie* 61 (1972), 260f., 279 und bei R. Schmitt, *KZ* 86 (1972), 82 und Anm. 1, *BNF* N.F. 7 (1972), 73 und Anm. 4.

[4] M. Mayrhofer, *Onomastica Persepolitana* [hinfort abgekürzt: *OnP*]. Österr. Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Kl., *Sitzungsberichte*, Bd. 286 = Veröffentlichungen der Iranischen Kommision, Bd. 1, Wien, 1973.

Wir haben hier einen Fall vor uns, der den Zusammenhang von Dichtersprache und Namengebung[5] besonders augenfällig zeigt. In Yašt 5, 64 ist von Anāhitā als einem Mädchen *raēvaṭ čiθrəm āzātayå*, »reich die Herkunft, einem vornehmen«, die Rede[6]. In der »jüngeren Parallelstelle H. 2.9 findet sich jedoch *kainīnō…āzātayå raēvasčiθrayå…* mit Kompositum…«[7]. Dieses Kompositum aber, so deutlich der dichtersprachlichen Parenthese entwachsen, hat in Persepolis eine klare Widerspiegelung im Personennamengut: als medisch **Raiva(t)-čiθra-* (elam. *Ra-a-ma-zi-is-ra*) und altpersisch **Raiva(t)-čiça-* (elam. *Ra-a-ma-zi-ša, Ri-ma-zi-iš-ša*)[8]. Andererseits ist früh erkannt worden, daß eine Textnachbarschaft wie hier *čiθrəm āzātā-* auch die Bildung des Namens neup. *Čihr-āzād* »Scheherazade« usw. bewirkt haben muß[9]. Als eine dritte Möglichkeit, die dichtersprachliche Nachbarschaft von **raiva(nt)-*, **čiθra-* und **āzāta-* für eine Namensprägung zu nützen, bietet sich **Raiva-āzāta-* an — wohl als kopulatives «reich (aw. *raēva-*) und vornehm«, vielleicht auch als Ellipse einer Dreierfolge wie in Yašt 5, 64. Die altpersische Ausprägung dieser Bildung liegt in *Rimadadda* vor[10].

2. *Tigraios*

Der Name eines Regenten von Susa (ca. 138/7—133/2), Τιγραῖος, ist in Le Riders monumentaler Monographie über Susa unter Seleukiden und Parthern[11] als iranischer Name angesprochen worden[12]; Le Rider hat auch bereits auf Τιγράνης und Τιγραπάτης hingewiesen, ebenso auf das suffixale -αῖος in Τιραῖος[13], Βαγαῖος, Μαζαῖος. Le Riders vorsichtige und zurückhaltende Deutung kann jedoch durch Hinweise auf vergleichbare Namensippen, die wir erst durch das neue Persepolis-Material in solcher Entfaltung kennen, wesentlich

[5] Vgl. zuletzt R. Schmitt, *Indogermanische Dichtersprache und Namenkunde*, IBS-Vorträge Nr. 10, Innsbruck, 1973, mit reicher Lit.

[6] Vgl. C. Bartholomae, *Air.Wb.* 587, 1485; H. Humbach, *MSS* 5 (1954), 93 (zur Parenthese).

[7] H. Humbach, a.a.O.

[8] Vgl. *OnP* 223 (8.1399), mit Lit., 277 (10.6), 299 (11.2.2.1.1).

[9] F. Justi, *Iran. Namenbuch* 163a; s. H. W. Bailey, *BSOAS* 23 (1960) 18f.

[10] So schon knapp in *OnP* 226 (8.1435).

[11] G. Le Rider, *Suse sous les Séleucides et les Parthes*. Les trouvailles monétaires et l'histoire de la ville, Paris, 1965, bes. 378f., 385f. (Mémoires de la Mission Archéologique en Iran, 38).

[12] Le Rider, a.a.O. 385.

[13] Mit diesem *Tir*-Namen dürfen *Τιγρα*-Namen — angesichts außergriechischer Zeugnisse für **Tigra*- (s.u.) — nicht als Fälle eines anomalen «Greek spelling» vermengt werden, wie dies A. D. H. Bivar, *JRAS*, 1972, 121 zu versuchen scheint.

abgestützt werden. Kennen wir von dem Namenselement **tigra-*[14] heute einen Kompositionsnamen **Tigra-pāta-*[15], einen Kurznamen[16] **Tigra-*[17], dessen (Pro)Patronymikon **Tigrāna-*[18], sowie die Kosenamen[19] **Tigraka-*[20], **Tigruka-*[21] und — mit Τιγραῖος — **Tigraya-*, so entspricht diesem Ensemble

**Tigrapāta-*	**Tigra-*	**Tigrāna-*	**Tigraka-*	**Tigruka-*	**Tigraya-*

im Falle von Namen mit **Miθra-* (ap. **Miça-*) »Mithra«:

**Miθrapāta-*[22]	**Miθra-*[23]	**Miθrāna-*[24]	**Miθraka-*[25]	**Miθruka-*[26]	**Miθraya-*[7]

oder in Namen mit **baga-* »Gott«:

**Bagapāta-*[28]	**Baga-*[29]		**Bagaka-*[30]	**Baguka-*[31]	**Bagaya-*[32]

[14] Die wahrscheinlichste Verbindung mit einem Appellativum ist die mit aw. *tiγra-* «spitz, scharf»; vgl. *OnP*, 240 (8.1652), 298 (11.1.8.8.7), s. die folgende Anmerkung.

[15] So wohl die Ausgangsform von Τιγραπάτης; sie hängt von der semantischen Auffassung des Elements **tigra-* ab. Möglicherweise geht **Tigra-pāta-* schon von dem Kurznamen **Tigra-* aus, der selbst auf komponierten Namen wie **Tigra-jya-* (*OnP*, 240 [8.1652]) beruhen kann. — Anders zu Τιγραπάτης Justi, *Namenbuch* 325a.

[16] «Kurzname» nach der Definition in *OnP*, 281, Anm. 58.

[17] Elam. *Ti-ik-ra-*; *OnP*, 239 (8.1632, 1634). — Akkad. *Ti-gi-ra-*', s. R. Schmitt in *OnP*, 298 und Anm. 105.

[18] Τιγράνης, armen. *Tigran* usw., s. Justi, *Namenbuch* 324a f.; zuletzt habe ich (wegen Τιγράνης in der griechischen Urkunde I von Awrōmān) über **Tigrāna-* in meinem Beitrag zur *Festschrift für J. de Menasce* gehandelt. — Zu den (Pro)Patronymika auf *-āna-* s. die Lit. in *OnP*, 282 Anm. 66, 283 (11.1.6.1.1).

[19] «Kosename» im Sinne der in *OnP*, 281 Anm. 58 vorgeschlagenen Unterscheidung.

[20] Elam. *Ti-ik-rak-ka*; *OnP*, 239 (8. 1633).

[21] Elam. *Ti-ik-ru-uk-ka*; *OnP*, 239 (8.1634), sowie R. Schmitt in *OnP*, 298 (11.1.8.8.7).

[22] Gr. Μιτροβάρης, elam. *Mi-ut-ra-ba-da*, *Mi-tur-ra*[-]*ba-da*, aram. *Mtrpt*, dazu ap. **Miça-pāta-* in elam. *Mi-iš-ša-ba-ad-da* u.a.; vgl. *OnP*, 204 (8.1138), 207 (8.1168).

[23] Elam. *Mi-ut-ra*, neup. *Mihr* N.pr., usw. (Justi, *Namenbuch* 207b f., *OnP*, 206 [8.1167], 207 [8.1172]).

[24] Μιτράνης usw.; s. Justi, *Namenbuch*, 214a f.

[25] Gr. Μιθράκης, parth. *Mtrk* usw.; *OnP*, 204 (8.1141).

[26] Syr. *Mihrūq*; s. R. Schmitt in *OnP*, 290, mit Verweisen.

[27] Gr. Μιτραῖος; viell. auch im Elam., s. *OnP*, 206 (8.1160).

[28] Gr. Βαγαπάτης, Μεγαβάτης, akk. *Ba-ga-'-pa-tu*, elam. *Ba-ka-ba-da* usw.; *OnP*, 134 (8.185).

[29] **Baga-* wohl durch ein Patronymikon vorausgesetzt, s. *OnP*, 138 (8.225), 282 (11.1.5.2), 283 (11.1.6.1.2); ferner wahrscheinlich in sarmato-skyth. Βαγης, s. L. Zgusta, *Die Personennamen griechischer Städte der nördlichen Schwarzmeerküste*, Prag, 1955, 80.

[30] Elam. *Bakakka*, s. *OnP*, 136 (8.199).

[31] Elam. *Ba-ku-uk-ka*; R. Schmitt in *OnP*, 293 (11.1.8.5.1).

[32] Gr. Βαγαῖος, akkad. *Bagaja*, elam. *Ba-ke-ya*. R. Schmitt, *BNF* N.F. 7 (1972), 74, mit Lit.; dazu *OnP*, 138 (8.227).

Die Einbettung des Namens *Τγραῖος* in die gesamtiranische Onomastik ist also viel stärker, als Le Rider noch vor einem knappen Jahrzehnt wahrnehmen konnte.

Dr. Karl Lueger-Ring 1
A-1010 Vienne (Autriche)

Manfred MAYRHOFER

Xavier MIGNOT

ORIGINE DE L'APOPHONIE EN LATIN

1. En latin, l'histoire du vocalisme intérieur est dominée par les faits de syncope et d'apophonie. Pour les expliquer, on a depuis bien longtemps invoqué le contraste avec la syllabe initiale, qui ne les connaît pas. Mais ici commencent les divergences. Pour l'école allemande, c'est l'accent historique qui s'est trouvé antérieurement situé sur la syllabe initiale et qui l'a renforcée au détriment des syllabes suivantes. Au contraire l'école française pense que ces phénomènes sont indépendants de l'accent historique : à l'époque où ils se produisaient, cet accent occupait déjà, selon elle, la place qu'on lui constate en latin classique. Il y a là une vieille controverse, dont Manu Leumann a rappelé les éléments dans sa *Lateinische Laut- und Formenlehre* [1]. Depuis lors, l'école allemande a reçu en particulier le renfort de Jerzy Kuryłowicz : «Tandis qu'on n'est pas en état d'établir une filiation directe entre l'accent (ton) libre et mobile de l'indo-européen, à valeur diacritique, et l'accentuation initiale ayant une fonction délimitative, il n'est point douteux que l'accent historique est le successeur direct de l'accentuation initiale» [2].

2. Notre propos sera d'examiner les thèses et l'argumentation de l'école française, pour voir dans quelle mesure elles peuvent encore être tenues.

Réduite à l'essentiel, sa position consiste en deux assertions, l'une positive, l'autre négative. L'assertion négative a été rappelée plus haut : l'accent de mot dont témoigne le latin historique n'a joué antérieurement aucun rôle appréciable dans l'évolution du vocalisme. En fait le refus d'en admettre l'influence se fonde sur des considérations touchant sa place et surtout sa nature. L'accent ne se situe pas constamment sur la syllabe initiale dans les états de langue sur lesquels nous sommes directement renseignés. D'autre part on admet traditionnellement que seul un accent d'intensité peut renforcer un segment

[1] M. Leumann - J.B. Hofmann, *Lateinische Grammatik*, München, 1926-1928, 183-189. Sur la suite de la controverse, on dispose d'une bibliographie commentée due à Ph. W. Harsh, *Lustrum* III (1958), «Early Latin Meter and Prosody 1935-1955», aux pages 226-233.

[2] *L'accentuation des langues indo-européennes*, Kraków, 1952, p. 452.

du mot au point d'entraîner l'altération des autres segments. Or le témoignage des Latins eux-mêmes et la métrique quantitative dont ils usent, peu compatible avec un accent d'intensité, sont en faveur d'un accent caractérisé par l'élévation mélodique de la voix [3]. Pour qu'un tel accent ait pu être responsable du vocalisme intérieur, il faudrait supposer, avant l'époque littéraire, un stade où il aurait consisté en un accroissement d'intensité et aurait été localisé constamment sur la syllabe initiale. Une telle hypothèse ne concorde ni avec les données comparatives, qui pour l'époque indo-européenne impliquent un accent de nature mélodique et de place «libre», ni avec les données historiques, qui comportent un accent également mélodique, mais de place «fixe», cette place n'étant pas liée à l'initiale du mot. Explicitement ou non, les tenants de l'école française se refusent aux complications qui permettraient de combiner tout cela; il faudrait admettre, par exemple, que l'accent, mélodique au départ, est devenu expiratoire à époque prélittéraire avant de redevenir mélodique (puis, à date tardive, de nouveau expiratoire) et que, de libre qu'il était, il s'est immobilisé sur l'initiale à époque prélittéraire avant de déterminer sa place par rapport à la finale.

Rappelons que pour l'école allemande l'accent classique est expiratoire, de sorte qu'en cessant d'être fixé sur l'initiale, il a changé de place, non de nature. D'après elle, il suffit de reporter à l'époque prélittéraire l'instauration de cet accent d'intensité, qu'il soit héritier ou non de l'accent indo-européen [4].

3. Après avoir nié le rôle de l'accent classique ou plutôt de son prédécesseur, l'école française s'accorde avec l'école allemande pour reconnaître une action déterminante à la syllabe initiale. Pendant longtemps, en particulier grâce aux travaux de Vendryes [5], elle a soutenu la thèse dite de l'intensité initiale : en latin littéraire, c'est la hauteur mélodique qui caractérisait l'accent de mot, mais en latin prélittéraire il existait parallèlement un accent d'intensité toujours situé sur la syllabe initiale, même dans les mots où elle ne portait pas l'accent mélodique. Les syllabes suivantes, qu'elles fussent ou non

[3] On devrait renoncer à l'usage traditionnel qui dénomme «ton» un accent réalisé grâce à une élévation de la fréquence. La linguistique contemporaine réserve en effet ce terme aux langues qui connaissent plusieurs façons commutables (= à fonction distinctive) de caractériser la même syllabe par des faits d'ordre mélodique.

[4] Dans les deux écoles, le renforcement prélittéraire de la syllabe initiale est souvent rapporté à une influence étrusque.

[5] J. Vendryes, *Recherches sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale en latin*, Paris, 1902.

frappées par cet accent mélodique, auraient été prononcées avec une intensité bien moindre, d'où un obscurcissement des timbres vocaliques (c'est-à-dire une neutralisation plus ou moins étendue du sous-système vocalique) pouvant aller jusqu'à la syncope. Le mécanisme est décrit comme suit : les voyelles des syllabes affectées auraient subi un abrégement entraînant une fermeture; quand cet abrégement était trop intense, elles disparaissaient. La quantité longue, qui s'accompagnait d'une réalisation plus tendue, et dans une moindre mesure la présence d'une consonne en finale de syllabe protégeaient au contraire les articulations vocaliques contre cette réduction.

4. Depuis un demi-siècle, la thèse de l'intensité initiale est en recul. Les auteurs répugnent sans cesse davantage à admettre la coexistence de deux accents qui selon les mots frappent la même syllabe ou deux syllabes différentes. Distinguer le «ton» de l'«accent» n'est qu'une solution verbale, à laquelle on ne peut sérieusement recourir. L'embarras est manifeste chez Niedermann [6], qui, après avoir caractérisé l'accent latin de la période littéraire comme «un accent de hauteur ou accent musical» (p. 11), en vient à l'intensité initiale par la transition suivante : «... si au temps de Plaute et d'Ennius déjà l'accent latin consistait essentiellement en une élévation de la voix, il doit y avoir eu, dans l'histoire du latin prélittéraire, une période, pendant laquelle la syllabe initiale de tout mot possédant un accent propre portait un accent d'intensité» (p. 13). On dirait qu'il hésite à se prononcer et se contente de juxtaposer les données historiques avec une hypothèse rendue nécessaire, selon lui, par l'évolution prélittéraire du vocalisme latin; cette présentation ambiguë est facilitée par le parti adopté dans l'ouvrage, où il se borne à peu près à la reconstruction interne et renonce à faire usage des données comparatives : une évocation de l'accent indo-européen l'aurait contraint à en dire davantage. Quant au *Traité* de Meillet et Vendryes [7] (le même Vendryes qui a tant plaidé en faveur de l'intensité initiale), il se contente d'attribuer «aux syllabes initiales un caractère spécial» (p. 115) sans autre précision tout en affirmant avec vigueur que «le ton n'a rien de commun avec la valeur spéciale de la syllabe initiale» (p. 125).

Le manuel récent de Pierre Monteil [8] renonce explicitement à la

[6] M. Niedermann, *Précis de phonétique historique du latin*, 3e éd., Paris, 1953. Niedermann se rattache donc à l'école française (voir du reste Leumann, *loc. cit.*).

[7] *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, 2e éd. (par Vendryes), Paris, 1953.

[8] *Éléments de phonétique et de morphologie du latin*, Paris, 1970, 91-92.

thèse de l'intensité initiale au profit d'une «dynamique du mot» favorisant elle aussi la syllabe initiale. Le principe de l'explication remonte à Juret [9], qui, après avoir combattu la théorie de Vendryes, définit ainsi sa propre hypothèse : «l'accent étant une élévation de la voix, la syllabe initiale ne se distinguait des autres que par une certaine lenteur ou netteté du débit» (p. 307). Il faudra apprécier si une telle vision des faits présente des avantages sensibles sur la position précédemment admise.

5. En fait on ne peut qu'approuver les scrupules qui saisissent ainsi les défenseurs de l'école française. La science phonétique du XIXe siècle opposant fortement l'accent expiratoire et l'accent mélodique [10], les descripteurs du latin ont cru avoir à choisir entre les deux types d'accent. Ils ont donc choisi soit l'un des deux, soit, comme l'a fait l'école française, les deux à la fois; mais dans ce dernier cas, ils les considéraient comme indépendants l'un de l'autre. Or le progrès des connaissances a fait apparaître que le choix lui-même ne s'imposait pas. Si en physique acoustique il est commode de traiter l'intensité et la fréquence comme des paramètres distincts, linguistiquement il s'agit de traits de substance. Non seulement ils peuvent se combiner pour caractériser l'accent de mot, mais c'est sans doute le cas le plus fréquent : «Les observations phonétiques précises tendent sans cesse à nuancer les affirmations trop tranchées sur la prédominance de tel ou tel élément dans l'accent de telle langue» [11]. Ceci admis, une partie des difficultés qu'on travaillait à résoudre s'évanouissent. Entre un accent à prédominance mélodique et un accent à prédominance expiratoire, la transition s'effectue par degrés et n'a plus le caractère d'événement majeur qu'on lui attribuait. Sur ce point, l'opposition des thèses française et allemande perd beaucoup de son importance.

6. Une fois remise en cause la nécessité d'opposer intensité à hauteur, il n'est pas assuré qu'on gagne quelque chose à remplacer l'intensité initiale par une dynamique du mot s'exerçant au profit

[9] A.-C. Juret, *Manuel de phonétique latine*, Paris, 1921, 299-307. Il est à noter que dans sa thèse de doctorat *Dominance et résistance dans la phonétique latine* (Heidelberg, 1913), il accepte encore l'explication de Vendryes par l'intensité initiale. Dans l'enseignement universitaire français, alors que les manuels de Niedermann et de Meillet-Vendryes jouent un grand rôle, celui de Juret a été, à tort ou à raison, l'objet d'un certain ostracisme.

[10] Vendryes, dans son livre sur l'intensité initiale (p. 11), renvoie aux travaux de Roudet, qui n'est plus guère cité après la guerre de 1914.

[11] P. Garde, *L'accent*, Paris, 1968, p. 53.

de la syllabe initiale. La netteté ou la relative lenteur du débit au commencement d'un mot doivent-elles être considérées comme radicalement différentes de l'intensité? Sur le plan de la substance, on pourrait en débattre, mais les distinctions qu'on introduit à ce niveau ne sont linguistiquement pertinentes que si elles se révèlent fonctionnelles. Ici la preuve est encore à donner. Les deux notions auraient peut-être un statut différent si, contrairement à l'intensité initiale, la «dynamique du mot» était un fait universel. Mais dans de nombreuses langues à accent de mot non initial, la syllabe initiale est affectée par l'atonie de la même façon que les autres, seule comptant la position par rapport à l'accent. Intensité initiale et dynamique privilégiant le début du mot ne sont au mieux, semble-t-il, que des variantes grâce auxquelles, sur le plan de la substance, l'accent initial peut se réaliser de diverses manières, sans que cette diversité donne lieu à des faits d'opposition. Que l'on admette l'une ou l'autre variante, le point délicat des thèses françaises subsiste, à savoir la coexistence de deux renforcements qui selon les mots frappent la même syllabe ou deux syllabes différentes. De ces renforcements, la nature n'importe pas, mais seulement la place, et puisqu'ils ne coïncident pas toujours, ils obligent à poser que l'unité accentuelle, le mot, a reçu en latin prélittéraire deux accents distincts.

7. Pour apprécier cette hypothèse, il est de bonne méthode d'aller du connu à l'inconnu, c'est-à-dire de chercher des situations comparables dans les langues directement attestées et même, autant que possible, dans les langues contemporaines. Bien qu'il soit risqué d'affirmer qu'un fait ne se produit pas — l'information dont on dispose est toujours incomplète —, on peut à tout le moins avancer que la situation reconstituée par l'école française n'a guère de répondant : on manque d'exemples établissant dans la même unité accentuelle la mise en relief de deux syllabes par des caractéristiques *positives*, surtout lorsque ces syllabes ne sont pas liées par un rapport constant.

8. Cela dit, il faut tout de même évoquer un autre cas. Dans une description synchronique, les neutralisations portant sur le vocalisme de certaines syllabes peuvent être regardées comme des procédés *négatifs* [12] : elles soulignent *a contrario* la syllabe qui les ignore. Une situation de ce genre est très commune. Si le plus souvent la syllabe

[12] P. Garde, *L'accent*, p. 57 sq.

ainsi caractérisée négativement comporte aussi une ou plusieurs propriétés positives (intensité, hauteur, allongement, etc.), il arrive pourtant que dans la même unité accentuelle la mise en relief positive et la mise en relief négative concernent des syllabes indépendantes : Paul Garde [13] cite en exemple certaines langues à harmonie vocalique, tel le turc, où l'accent de mot, libre, ne frappe jamais la syllabe initiale, tandis que seule la voyelle de cette syllabe échappe aux neutralisations et détermine partiellement le choix des réalisations vocaliques dans tout le reste du mot [14]. De tels faits ne sont pas sans analogie avec la reconstruction proposée par l'école française, surtout quand elle renonce à parler d'intensité initiale.

Il y a toutefois une différence importante : la situation reconstituée pour le latin vise à expliquer l'origine des neutralisations, elle ne se borne pas à les enregistrer. Elle a sa raison d'être en diachronie, tandis que les descriptions évoquées plus haut valaient uniquement en synchronie. Dans ces conditions, il demeure plus indiqué d'attribuer les neutralisations à un effet de contraste, impliquant pour la syllabe initiale une caractérisation positive.

9. Aujourd'hui un examen des vraisemblances n'est donc pas en faveur des thèses de l'école française. Les propositions qu'elle soutient soulèvent des objections qui, sans être absolument décisives, ne comportent pas non plus de réponse satisfaisante. Et surtout les difficultés qu'elle prétend éviter sont bien moins graves qu'elle ne l'a cru.

La principale tient à la nature de l'accent, c'est-à-dire aux traits de substance grâce auxquels il se réalise. On a vu que, contrairement à l'opinion répandue autrefois, il n'y a pas d'incompatibilité entre intensité et hauteur, si bien qu'un renforcement de la première, par exemple sous une influence étrangère (bilinguisme), puis son affaiblissement, par exemple au moment où l'accent change de place, sont des

[13] *L'accent*, p. 62 sq.

[14] Il y a du reste une autre manière de traiter les faits d'harmonie vocalique : au lieu d'attribuer la position de pertinence à la seule voyelle initiale et des neutralisations aux autres, on peut considérer que le trait «antérieur» ou «postérieur» (par exemple) appartient au mot dans son ensemble ; en d'autres termes, le mot serait considéré comme un macro-segment, plus vaste que le phonème, mais possédant lui aussi des traits distinctifs. Dès lors la voyelle initiale perdrait son caractère privilégié, même du point de vue accentuel.

Seulement, cette façon d'envisager les faits, légitime sur le plan phonologique, ne s'accorde pas avec les données morphologiques (et surtout morphophonologiques) : en effet les morphèmes apparaissant à l'initiale de mot (les radicaux) n'ont qu'une forme, les autres en ont plusieurs, dont le choix est conditionné par la forme du morphème initial. La présentation donnée par Paul Garde reste donc préférable.

hypothèses parfaitement recevables : pour le latin, tout le monde [15] admet du reste que l'accent a été expiratoire à partir d'une certaine époque (sur laquelle on discute), puis qu'au moins en français il a perdu tout ou partie de son intensité. De plus il n'y a pas de lien automatique entre l'intensité de l'accent et la réduction partielle du système vocalique : si généralement [16] l'accent (quelle que soit sa nature) est le lieu de différenciation maximale des voyelles, un accent d'intensité peut exister dans une langue sans que se produisent des neutralisations parmi les voyelles inaccentuées ; à l'inverse on constate des neutralisations dans des langues dont on ne sait si elles ont jamais possédé un tel accent. En fait le conditionnement d'un changement phonétique est toujours complexe : les facteurs qui peuvent entrer en jeu sont nombreux et variés, nous devons avouer que nous n'en saisissons jamais qu'une partie [17] et d'autant moins que l'état de langue en question ne nous est pas directement accessible. Tout au plus dira-t-on ici qu'étant donné les neutralisations dont le latin littéraire porte la trace pour les syllabes non-initiales, on peut créditer d'une probabilité élevée, mais non d'une certitude, l'hypothèse d'un conditionnement incluant un accent initial d'assez forte intensité.

10. Quant au problème concernant la place de l'accent, il n'offre pas non plus de difficultés insurmontables, à part celles qui tiennent au caractère lacunaire des données. L'immobilisation de l'accent sur l'initiale de mot se constate dans de nombreuses langues indo-européennes, en germanique, où elle est ancienne (mais ne concerne pas les préfixés), en irlandais, en tchèque ; seulement l'enchaînement des faits qui mène de la situation reconstruite pour l'indo-européen à chacune des situations particulières est dans les meilleurs cas difficile à reconstituer, dans les autres à peu près impossible à saisir. De même on relève un accent constamment récessif, lié à une loi de limitation par rapport à la finale, non seulement en grec éolien, mais aussi dans certaines langues slaves et celtiques, par exemple en polonais, en gallois, en cornique, dans une partie du breton, tous systèmes où l'accent frappe toujours la syllabe pénultième. Pour le latin, il est raisonnable d'admettre, avec l'école allemande, que

[15] Dans le cadre de son hypothèse, Juret (*Manuel*, p. 367) préfère poser que dans les derniers siècles de l'Empire l'accent, sans devenir intensif, donne à la voyelle qu'il frappe la netteté articulatoire précédemment caractéristique de la voyelle initiale. Mais ici encore, à notre avis, il n'y a pas lieu d'opposer netteté à intensité.

[16] Mais pas toujours : voir le cas du turc évoqué ci-dessus.

[17] Cf. A. Martinet, *Économie des changements phonétiques*, Berne, 1955, 34-36.

l'immobilisation sur l'initiale a précédé la limitation par rapport à la finale. Il conviendrait que dans les manuels français destinés à l'enseignement la doctrine relative à l'accent et à l'apophonie fût modifiée en ce sens.

546, avenue de Saint-Maur
34000 Montpellier

Xavier MIGNOT

Mohammad Djafar MOÏNFAR

L'ACCENTUATION DANS LES PARLERS ARABES DU TCHAD

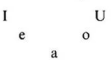
Les différents parlers arabes du Tchad situés dans les préfectures du Chari-Baguirmi et du Kanem ainsi que dans la ville d'Abéché, où nous avons enquêté ces derniers temps, sont homogènes sur de nombreux points au delà de leurs caractères spécifiques.

Un des faits remarquables communs à tous est que l'accentuation joue un rôle très important, et qu'elle est indispensable à la compréhension. De sorte que, à première vue, un chercheur non arabisant mais habitué aux langues africaines à tons, se demande s'il n'est pas en présence d'une langue de ce genre. Il arrive qu'on soit compris même en confondant les voyelles brèves (non stables), à condition de respecter la place de l'accent, mais l'inverse n'est pas possible.

L'objet de cet article est de définir la règle de l'accentuation à laquelle l'ensemble de ces parlers obéit. Étant donné qu'il s'agit ici d'un exposé général, nous reprenons les exemples qui sont, d'après nos relevés, communs à tous ces parlers. Le système consonantique n'est pas le même pour tous, mais dans le cas qui nous occupe ce fait est sans importance. Quant aux voyelles, le système donné ci-après est commun, même si certains timbres changent, l'équilibre est respecté. C'est ainsi que nous distinguons dix voyelles :

De timbres différents, elles se répartissent cependant en deux catégories :

— VOYELLES BRÈVES (ou non stables) :



— VOYELLES LONGUES (ou stables) :

i u
ɛ ɔ
ɑ

Ces voyelles, brèves ou longues, deviennent plus longues dans une syllabe accentuée que dans une syllabe non accentuée.

Les structures syllabiques sont :

C.V̂ C.V̄
C.V̂.C C.V̄.C

Ainsi on ne trouve pas de voyelle à l'initiale : elle est toujours précédée d'une consonne quelconque ou du coup de glotte. La structure C.C.V̂ est absente et la structure C.V̂.C.C est quasi-inexistante. Il semble que la structure C.V̂.C est la plus fréquente, vient ensuite la structure C.V̂.

Les mots sont constitués en général de 1 à 3 syllabes. Au dessus de 3 syllabes, on ne trouve pratiquement que des mots composés.

Mis à part les mots monosyllabiques, où forcément l'accent tombe sur leur seule syllabe, les principales formes de mots sont :

1 C.V̂ – C.V̄
2 C.V̂ – C.V̂ – C.V̂
3 C.V̄ – C.V̄
4 C.V̂ – C.V̄
5 C.V̄ – C.V̂
6 C.V̂ – C.V̂.C
7 C.V̂ – C.V̄.C
8 C.V̄ – C.V̂.C
9 C.V̂.C – C.V̂
10 C.V̂.C – C.V̄ – C.V̂
11 C.V̂.C – C.V̂.C
12 C.V̂.C – C.V̄.C

Chaque mot a son accent dont la place est déterminée ainsi :

— Dans un mot où il n'y a que des C.V̂, c'est la première C.V̂ qui porte l'accent (formations 1 et 2).

— Dans un mot où il n'y a que des C.V̄, c'est la première C.V̄ qui porte l'accent (formation 3).

— Dans un mot où il y a des C.V̂ et C.V̄, c'est la C.V̄ qui porte l'accent (formations 4 et 5).

— Dans un mot où il y a, entre autres, une seule C.V̂.C, c'est celle-ci qui porte l'accent, quelle que soit sa place (formations 6, 7, 8, 9 et 10).

— Dans un mot où il y a plus d'une C.V̂.C, c'est la dernière C.V̂.C qui porte l'accent (formation 11 et 12).

EXEMPLES :

FORMATION 1 : C.V́ – C.V̂

mÍsa, soir ; *sána*, année ; *fára*, souris ; *góra*, kola ; *náda*, rosée ; *šÍte*, saison froide ; *mára*, femme ; *wára*, derrière.

FORMATION 2 : C.V́ – C.V̂ – C.V̂

rágaba, cou ; *dálaza*, fesse ; *záhara*, Venus ; *bágara*, vache ; *šádara*, arbre.

FORMATION 3 : C.V́ – C.V̄

lúlu, singe ; *gúha*, toux ; *máfi*, rien ; *dábi*, serpent.

FORMATION 4 : C.V̂ – C.V́

dawá, médicamment ; *samá*, ciel ; *hayá*, vie ; *matá*, quand ? *šUnú*, quoi ?.

FORMATION 5 : C.V̄ – C.V̂

tíne, boue ; *hába*, forêt ; *hála*, disque de la lune ; *šÍka*, épine ; *mála*, pourquoi ? ; *díme*, toujours ; *zíne*, droite ; *míye*, cent ; *xála*, tente maternelle.

FORMATION 6 : C.V̂ – C.V́.C

wUjÍh, visage ; *maṭár*, pluie ; *marád*, maladie ; *lahám*, viande ; *bIrÍš*, natte ; *galÍb*, cœur ; *rajÚl*, homme ; *kUtÚb*, livres ; *rIséx*, poignet ; *dIgÍn*, barbe, menton ; *gamár*, lune.

FORMATION 7 : C.V̂ – C.V́.C

xašúm, bouche ; *lIsán*, langue ; *sUlúb*, reins, lombe ; *šUhúr*, mois (pl.) ; *dUxán*, fumée ; *nUjúm*, étoiles ; *saxír*, enfant ; *kUtúf*, épaules ; *jUlúd*, paux ; *rafig*, ami ; *kItáb*, livre.

FORMATION 8 : C.V̄ – C.V́.C

barÍd, frais ; *sakÍt*, silencieux ; *wahíd*, un ; *nadÚm*, personne ; *rajÍl*, homme ; *šayÍb*, vieil-homme.

FORMATION 9 : C.V́.C – C.V̂

kÍbde, foie ; *kÍlwe*. rein, rognon ; *rÚkba*, genou.

FORMATION 10 : C.V́.C – C.V̄ – C.V̂

šálluſa, lèvre ; *šármuta*, prostituée ; *márara*, bile.

FORMATION 11 : C.V̆.C – C.V́.C

mUnxár, nez; *xUnfár*, ongle; *fašfáš*, poumon.

FORMATION 12 : C.V̆.C – C.V́.C

nUsrám, intestins; *halgúm*, gorge; *massás*, sorcier; *ganrás*, chasseur; *baggár*, éleveur; *sarrág*, voleur.

42, rue de Fécamp
75012 Paris

Mohammad Djafar MOÏNFAR

Georg MORGENSTIERNE

ANCIENT CONTACTS BETWEEN N. E. IRANIAN AND INDO-ARYAN?

It is now generally accepted that the Avestan language, in both its dialects, belongs rather to an eastern than to a western branch of Iranian [1].

East of the triangle Herat-Balkh-Khwarizm, within or in the neighbourhood of which I believe most scholars would now place the homeland of Avestan, in the first millenium of the Christian era languages such as Sogdian, Khotanese and Bactrian were spoken.

But the image we make us of Old Ir. is still based essentially upon O.Prs. and Av., and I believe it may be useful to remind ourselves that these two languages do by no means represent the whole of the original Ir. area, but that we must be prepared to admit the possibility of other features having been characteristic in other more peripheric eastern dialects, even when they cannot be traced in the M.Ir. languages known from the regions beyond the Av.

In this brief sketch I shall only be able to draw attention to the possible retention of a few such apparently archaic features in modern E.Ir. dialects, especially in Wakhi, but in some cases also elsewhere.

Kuryłowicz [2] has made a strong case for upholding that in O.Ir., i.e. Av. and O.Prs., final *-a* and *-ā* have merged into one phoneme. But in an article in *Irano-Dardica* [3] I have tried to show that at any rate in the Shgh. group an original distinction between the two phonemes can still be traced. If I am right, this would show that some extreme N. E. dialects had remained on a more archaic stage in this respect. It is even possible that the same phenomenon was also characteristic in pre-Wakhi, and that the vocalic interchanges in Wkh., which I.M. Steblin-Kamenskij [4], basing himself upon very few examples,

[1] But East Eran in the linguistic sense of the word covers a wide area and did still more so in early times when it covered large parts of Central Asia, now mainly turcophone.

[2] *Indo-Iranica*, Mélanges Morgenstierne, 1964, p. 103 sq.

[3] Dr. Reichelts Verlag, Wiesbaden, 1974.

[4] "Refleksy indoevropejskogo udarenija v vachanskom", Konferencija po sravitel'no-istoričeskoj grammatike indoevropejskich jazykov (12-14 dekabrja), Ak.Nauk SSSR, Moskva, 1972, p. 75-6. — But in a letter received 10-2-1974 St.-K. and A. Grünberg

ascribes to the effect of ancient IE stress, can better be explained by a kind of 'umlaut' before ancient, now dropped *-ā*. Thus *pāδ* 'tendon', Psht. *p(ə)iá* < **padā*, but *pud/δ* 'footstep' < Av. *paδa*. Similarly *vīr* 'burden', but *yupk-/ǰuz-vor* 'water/wood-carrier' < **âpaka-/*gaza-bārā* are originally feminines, because denoting typically female duties. There would in any case be no reason for an original stress **bấra-*, but **-bārá-*.

Wkh. shares with Khotanese, and Khot. alone, the development of IE *k'w* (Av., etc. *sp*) into *š* (Khot. written *śś*), e.g. in Khot. *aśśa-*, Wkh. *yaš* 'horse'. This would point to an extremely early development, probably of proto-Ir. **c'y* > **šw* > **š(š)*.

The most characteristic morphological feature of Wkh. (and in a single case of the neighbouring Sgl.-Ishk.) is the retention of past participles in *n*, well known from IA, but not from any other Ir. language [5].

It is also most surprising that Wkh. should have an obl. sg. of the 1st pers. pron. sg. in *maẓ*, which it is very tempting to derive from **mazya-*, cf. Skt. *mahyam*, but Av. *maibya*. I feel convinced that Skt. *h* in this word goes back to IE **g'h* and not to *bh* (as in *tubhyam*).

It is also very striking that Wkh. *puv-* (: *pāt*), Sgl. *pīv-* (: *pīδ*, secondarily *pəvδ*) 'to drink' should have retained the same present base as in Skt. *piba-* (: *pītá-*) [6].

Other Wkh. words to be remarked are:

neẓdīn (Lor.) 'weeding', cf. IA **niḍāna-*, *nirdāna* < **niz-dāna* (v. T 7543). If it is not an original, genuine Ir. word, it must have been borrowed from a proto-IA form, or, at any rate, from an IA form at a very ancient date, when it could still be interpreted as **niẓ-d-* by the Ir. neighbours of the Indo-Aryans. *pərčóδ* 'girl, maid'. No explanation can be found for **-čoδ*. But if we assume a quite possible dissimilation **r – r* > *r – δ*, it may go back to **paričarā* [7], cf. Skt. *paricara-* m. 'attendant, servant', *paricārikā* 'waiting maid'. *rəwór* 'day', poss. **fra-wahrā-*, cf. Skt. (Lex.) *vasra-* 'day', while no **wahra-* is known from Ir.

write that "your considerations (communicated to them by letter) concerning the traces of umlaut in Wakhi are of great importance, and we find them most convincing".

[5] Cf. *IIFL*, II, p. 505. — Wkh. *n*, *ǰn*, *in* < **dn*, *xn*, *ān* = Skt. *nn*, *kn*, *ān*.

[6] Shgh. have *berēz-*; Mj.-Yd. *šam-* and Par. *ter-* 'to drink'.

[7] The *o* could, I believe, be explained as *ā*-umlaut of *-a-*.

While *petmi-* (*:petmɛt*) 'to measure grain' is certainly of Ir. origin, *pītmīy-* (*:potmoid*) Lor. 'to imitate' closely recalls Skt. (Ved. etc.) *prati-mā-* id., and must at any rate be a very ancient loan-word.

Wkh. *mīš-* 'to hide, conceal, steal', cf. Skt. *muṣ-*, but not known to me from Ir.

It would also fit well in with the theories set forth by Burrow [8] about Proto-Indoaryans having been settled in parts of n. Iran before the advent of the Iranians and giving there rise to 'a bilingual situation ... with two languages current which were to a considerable extent mutually intelligible' [9].

It may also be remarked that Wkh. *ðay-* 'man', Khot. *daha-* would agree with Burrow's [10] hypothesis that the Iranians from their original home in *Airyana Vaējah*, gradually extended territories in NE Iran previously held by Proto-Indoaryans, and that they there acquired, among others, the tribal name *Dāhian*.

Wkh. *naǰd* 'night' may, of course, be an original Ir. word although it is known only from the Av. adj. *upa-naxtar* 'adjoining the night' [11].

Also outside Wkh. we find in the N.Ir. languages words recalling IA.

Thus the root *dīp-* in Yd. *veliwo* 'lightning' **wi|abi-dīpā*. Bartangi *weδebǰ* < **wi-dīpaka-*. Psht. *peləbo* < **pati-dīpawā-*. Khow. *bilp(h)ak* has prob. been borr. < Ir. **wi-dīpakā*.

Psht. *suṇ* 'sniff, snort' < **sušna-* has no relation in Ir., but corresponds to Skt. *śuṣma-*. Cf. also Shgh. group *sāǰ*, *sāwn* f. < **sušnā-*, the name of a supernatural dragon, unknown from Ir. mythology, but evidently akin to Ved. *Śuṣṇa-*, 'the Hisser', n. of a dragon, enemy of Indra [12].

A curious case is Ir. **fra-gāmaka-* 'kid', in Psht. *waryu'may*, Mj. *fraɣomīy*, Sgl. *fəryam* "kid"; Shgh. *faryēmc* etc. 'heifer', Wkh. *rēγūm* 'calf two years old, heifer'. Here we find corresponding words in Kaf., e.g. Kati *přome* 'kid', borrowed early from E.Ir. into Kaf, or belonging to the number of common Ir.-Kaf. vocabulary.

The contact between Wkh. and IA, especially with Khow., has been

[8] "The Proto-Indoaryans", *JRAS*, 1973, 123-140.

[9] Burrow, p. 133.

[10] Burrow p. 137.

[11] It is also of interest to note, although I can give no explanation, that Wkh. is the only Indo-Ir. language which has retained, beside *naxt-*, also ordinary Ir. *xšap-*, in *šup* (usually, probably a dative *šup(ə)r* 'a night's halt'). Cf. Ved. *kṣap-*, Av. *xšap-* about the night as a measure of time.

[12] "An ancient Indo-Iranian word for *dragon*", *J.M. Unvala Memorial Volume*, Bombay, 1964, 95-98.

going on continously with borrowings both ways, and it is often difficult to distinguish between very ancient contacts (such as in Wkh. *maẓ*) and more recent ones (such as in Wkh. *spo* 'our' < Khow. **spa* < **aspa* < *asma-*).

In the same manner Par. has certainly received both ancient and more recent loans from the neighbouring Pashai. Thus *śi* 'it is' might phonetically go back to Av. *saēte*, but the fact that this semantic development of the root *say-* is unknown in Ir., but very well known from the Dardic languages adjoining Par. (Pash. *śi*, Khow. *śer*, etc.) renders it more likely that there has taken place a very early borrowing from, or semantic influencing by IA.

We shall probably never be able to decide if all the isoglotts separating Ir from IA have always been running along one single line. It seems to me that there is a possibility that the aspirated strops in Par. (*kh*, etc.) may perhaps in some cases be original and not due to borrowing from IA, or to a secondary regression < *x*, etc.

Burrow's article, however, which I did not see till I had written the drauft of this sketch strengthens my belief in the possibility that some Ir. dialects of the extreme N.E. may either never have lost completely contact with IA, or may have regained it at a very early date in some regions where 'Proto-Indoaryan' elements had held on till much later than generally assumed.

Charlotte Andersens vei 19
Oslo 3 (Norvège)

Georg MORGENSTIERNE

I. M. ORANSKIJ

INDO-IRANICA IV

TADJIK (RÉGIONAL) *BURUǰ* «BOULEAU»*

Dans les parlers tadjiks de Kulab et du Badakhchan, situés dans les régions montagneuses de l'extrême Sud du Tadjikistan, on note une forme kul. *bəruǰ* (Nem. *Kul.*, 155), bad. *buruǰ* (Roz., *Bad.*, 85) «bouleau». Cf. par exemple kul. *bəruǰ sən-i dara-da astaj* «Le bouleau se trouve dans les défilés de montagne» (Nem., *Kul.*, 112, phrase 919). Le même mot est attesté, sous différentes variantes phonétiques, dans les nombreuses langues iraniennes orientales de cette aire — langues du Pamir et afghan (paštū) : šug. *birúǰ* (Zar., TD*Ch.*, 113), rōš. *b(ę)rǰ̃*, oroš. *b(ę)rǰ̃*, bart. *b(ę)rǰ̃*, *b(ę)rǰ̃č* (Zar., *TDBR*, 42; Zar., *TDO*, 26), yaz. *bərúǰ*, *bərúž* (Edel'man, *DJaR*, s.v.) «bouleau», išk. *bəraž* (Pax.), *b(ə)ruǰ*, *b(ə)riǰ* (Zar.), *bruǰ* (Sk., Gr.), *bʾruǰ* (Morg.), sang. *bʾrež*, *bʾrež*, *bʾrīž*, zeb. *bruǰ*, *bʾrež* (Morg.) «bouleau» (Pax., *Ichk.*, 189; Morg., *Report* I, 79; Morg., *IIFL* II, 386) afg. *barǰ* «ecorce de bouleau, bouleau» (Asl., *DAR*, s.v.).

En ce qui concerne les autres langues iraniennes, c'est en ossète que s'est le mieux conservé le mot indo-européen signifiant «bouleau» (i.e. **bherəǧ-*, **bhrēǧ-* [1]) : *bærzæ* (dig.)/ *bærz* (iron), (Abaev, *LFO* I, 48; Abaev, *DHEO* I, s.v.). C'est sur cette base qu'a été reconstruit v.ir. **barza-*. Et l'on peut penser, à première vue, que *baruǰ*, *buruǰ*, sont les représentants dialectaux tadjiks de ce mot vieil-iranien, conservé dans des régions montagneuses et lointaines d'Asie Centrale. Cette hypothèse ne peut être cependant acceptée, et cela pour deux raisons : 1) le *-ǰ* final est inexplicable; 2) ce mot n'est attesté ni dans les dictionnaires du persan et du tadjik contemporains, ni dans les farhangs du moyen-âge, ni dans les matériaux relatifs aux autres dialectes persans et tadjiks qui me sont connus [2], toute chose qui ne serait

* Traduit du russe par René L'Hermitte.

[1] J. Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch* I, Bern-München, 1959, S. 139 ff. Cf. également A. Meillet, «Sanskrit *bhūrjah*», MSL 21 (1918), fasc. 1, p. 48; O. Szemerényi, «Etyma Latina», *Glotta*, Bd. 38, H. 3/4, 1960, S. 225 ff.

[2] *birk* «bouleau» donné par A. A. Semenov (A. Semenov, *Materialy alja izučenija narečija gornyx Tadžikov Centralnoi Azii*, 1, Moscou, 1901, p. 46). Ce mot est cité sans annotations, ce qui, selon les indications préliminaires de A. A. Semenov, correspond aux vocables «employés par tous les Tadjiks des montagnes aussi bien que

guère possible si ce mot continuait directement en persan tadjik, vieil-iranien **barza-* : dans toutes les langues iraniennes orientales de cette aire vieil-iranien *b-* donne régulièrement *v-* [3]. Cf. šug. *vēỹʒ(n)* (Zar., *TDCh*, 252), rōš, *vāyzn*, oroš. *vōyz*, bart. *vōyz* (Zar. *TDBR*, 68) [4], yaz. *vawz* (Edel'man, *DJaR*, s.v.) «bouleau», mun. *vēzvulgá* «écorce de bouleau», *vēzvulgá-daraxt* «bouleau» (Zar., *LM*, 172), *vízvirya* (Morg., *IIFL* II, 276; Grjunberg *LM*, 371), *yidga vizvirya*, *vezvulga*, *zevirγo* [5]. On peut apparemment y rattacher vaxī *fərz*, *furz* «bouleau», bien que l'explication du *f-* initial suscite un certain nombre de difficultés [6].

Le *b-* initial dans afg. *barj* gênait déjà W. Geiger («Doch stimmt der Anlaut nicht. Man erwartet *v* für *b*. Die Fälle, wo nach D(armesteter) §24 anl. *b* erhalten bleibt, sind mir nicht zweifellos» [7]) et en 1926 G. Morgenstierne (Morg., *Report* I, 79) supposait que afg. *barj* de même que zeb. *bruj* avaient été empruntés aux langues dardes. L'année suivante, revenant sur cette question dans son dictionnaire étymologique de l'afghan, G. Morgenstierne (Morg., *EVP*, 15), émettait l'opinion que afg. *barj (bərj)*, comme šug. *brūj* avaient été empruntés à un dialecte archaïque de l'Inde, peut-être avec une métathèse (<**brəj*<Ind. **bhrujja-*) (cf. Morg., *IIFL* II, 386).

Depuis cette date les matériaux recueillis ont atteint des dimensions considérables et l'on peut dire aujourd'hui que les mots signifiant «bouleau, écorce de bouleau», dans les langues iraniennes, reflètent deux lignes différentes d'évolution linguistique — une ligne iranienne et une ligne indo-aryenne :

par ceux de Samarkand et de Boukhara». L'existence de ce mot n'a été confirmée par aucun des matériaux publiés par la suite et son enregistrement (ainsi que celui de quelques autres) dans les *Matériaux* de A. A. Semenov s'explique apparemment par un malentendu. Ce mot a été cité ultérieurement, avec référence à Semenov, par G. Morgenstierne (Morg., *IIFL* I, p. 240; II, p. 276). C'est également sur un malentendu que repose la référence à persan tadjik *burz* «bouleau», cité par I.I. Zaroubine (Zar., *LM*, p. 172) et reproduit également par G. Morgenstierne (Morg. *op. cit.*).

[3] Cf. G. Morgenstierne, «Neuiranische Sprachen», in *Handbuch der Orientalistik*, Abt. I, Bd. IV., Iranistik, I. Linguistik, Leiden-Köln, 1958, p. 158; I. M. Oranskij, *Vvedenie v iranskuju filologiju*, Moscou, 1960, p. 347 sq.

[4] V. S. Sokolova (Sok., *RGLJa*, 59) donne šug. *vēỹʒn*, rōš. *vāwzn*, bart. *vōwzn*.

[5] Mun. -vidga *vizvirya* < **varz-vurgo*; yaz. *zev'* < *vazv*ᵇ avec dissimilation à partir de *varz-vurgo* (Morg., *IIFL* II, p. 276).

[6] Vieil-iran. *b-* se retrouve régulièrement sous la forme de *v-* en vaxī : *vrūt* «frère», etc. Un autre mot vaxī signifiant «bouleau» (*bulīl*) a été emprunté à la langue khowar (Cf. Fussman, *Atlas* II, 95-96).

[7] W. Geiger, *Etymologie und Lautlehre des Afghanischen*, München, 1893, p. 29 (Aus den Abhandlungen der K. Bayer. Akademie der Wiss. I Cl. XX Bd. 1 Abth.).

vieil-iranien **barza-*		vieil-indien **bhujra-* **bhaujra-*
oss. *bærzæ* šug. *vēỹʒn*, *vēỹʒn* rōš. *vāyzn*, *vāwzn* bart. *vōyz*, *vōwzn* oroš. *vōyz* yaz. *vawz*	<**bṛzn(y)a-* [8] ou *bārzni-* [9]	sako-khot. *brāṃjä* [12] afg. *barj*, *bhuj* šug. *birūj* rōš. *b(ę)rūj* oroš. *b(ę)rūj* bart. *b(ę)rūj*, *b(ę)rūč* yaz. *bərúj*, *bərúž* išk. *bərəž*, *b(ə)ruj*, etc. sang. *bʰrež*, etc. zeb. *bruj*, *bʰrež* kul. *bəruj* bad. *buruj* [13]
mun. *vízvirya*, etc. yidga *vizvirya*, etc.	<**bṛza-wārakā-* ou **pāθrakā-* [10]	
par. *bhīn*	<**bṛzn(y)a* [11]	
vaxī *fərz*, *furz* (?)		

Pourquoi donc les langues iraniennes de l'Est, qui avaient un mot propre pour désigner le «bouleau» ont-elles emprunté des formes indo-aryennes de ce mot? L'explication peut en être la suivante, semble-t-il : v.-ind. *bhūjra-*, **bhaujra-* ne désignait pas seulement une espèce de bouleau (*Betula Bhojpattra*), mais également l'écorce de bouleau et différents objets fabriqués avec ce matériau, en particulier l'écorce de bouleau utilisée comme support de l'écriture, d'où le sens de «document», «manuscrit», «engagement, créance», etc... [14]. L'écorce de bouleau, depuis longtemps, est utilisée dans ces régions, non seulement pour les actes écrits mais aussi comme matériau pour fabriquer divers objets artisanaux, des objets tressés, des pipes, des amulettes (les amulettes en écroce de bouleau sont encore très répandues de nos jours dans le Pamir), etc. Ces objets en écorce de

[8] Morg., *IIFL* I, p. 240.

[9] Sok., *RGLJa*, p. 59.

[10] Morg., *IIFL* II, p. 276.

[11] Morg., *IIFL* I, p. 240.

[12] H. W. Bailey, «Iranian Studies», *BSOS* 8 (1935-37), p. 120.

[13] Je ne suis pas convaincu qu'on puisse rattacher à cette série taj. *burs* «arča» (genévrier), comme le fait V. I. Abaev (Abaev, *DHEO*, I, s.v. *bərz*/*bərzæ*). Taj. *burs*, persan *bors* «genièvre» (Wacholderbeeren) (Junker-Alavi, *PDW*, s.v.), bal. *apūrs*, afg. *abəxta*, etc., remontent à v.ir. (av.) *hapərəsi-* (cf. Morgenstierne, *Indo-Iranica*, Wiesbaden, 1973, p. 84, 94, 102, 105) et doivent être séparés de v.ind. *bhūjra-*, v.ir. **barza-* «bouleau».

[14] Cf. M. Mayrhofer, *Kurzgefasstes ètymologisches Wörterbuch des Altindischen*, Lief. 15, Heidelberg, 1961, s.v.; R. L. Turner, *A Comparative Dictionary of the Indo-Aryan Languages*, London, 1966, N 9570.

bouleau furent importés dans les régions qui nous intéressent et, avec eux, le mot qui désignait «l'écorce de bouleau» entra dans les langues iraniennes orientales de ces régions et également dans certains dialectes tadjiks du Sud comme emprunt de culture. Le sens de «écorce, écorce de bouleau» est attesté en sakakhot. *bruṁja-*[15]. Il est d'ailleurs significatif que dans les dictionnaires on donne comme première signification au mot afg. *barǰ*, celle «d'écorce fine utilisée comme matériau pour les documents écrits», «d'écorce de bouleau», et seulement comme signification seconde celle de «bouleau». Mais ce qui est plus significatif encore, c'est que dans les langues iraniennes orientales du Pamir qui ont des mots différents pour désigner «le bouleau» et «l'écorce de bouleau», ceux qui signifient «bouleau» ont un *v-* initial, ceux qui désignent «l'écorce de bouleau» ont un *b-*. Cf. :

bouleau		écorce de bouleau
šug.	*vêɣ̌ʒn*	*birū́ǰ*
rōš.	*vāu̯zn*	*b(ẹ)rū̆ǰ*
oroš.	*vōu̯z*	*b(ẹ)rū̆ǰ*
bart.	*vōu̯z*	*b(ẹ)rū̆ǰ, b(ẹ)rū̆č*
yaz.	*vawz*	*bərúǰ, bərúž*

En d'autres termes les mots qui désignent l'arbre ont conservé la forme proprement iranienne et ceux qui en désignent l'écorce reflètent un emprunt de l'indo-arien[16].

On pourrait s'arrêter là-dessus. Néanmoins on est amené à s'interroger : pourquoi les dérivés de v.ir. **barza* ne sont-ils pas représentés en persan et en tadjik ? Il convient de chercher la réponse, apparemment, dans les conditions naturelles : le bouleau est largement répandu

[15] Cf. M. Mayrhofer, *op. cit.*, avec renvoi à H. W. Bailey,, *TPhS*, 1955, p. 77.

[16] Grâce au travail de Fussman (*Atlas* II, 95-96) nous disposons maintenant de l'ensemble des formes de ce mot dans les nombreuses langues dardes et kafires et presque toutes représentent des dérivés de v.-ind. *bhūjra-*. On distingue un type sans métathèse (paš. *b'uṛu*, etc...) et un type avec métathèse (*vaīg. brūǰ*, etc...). C'est la forme avec métathèse qui est représentée dans les langues du Pamir et Fussman trouve cela étonnant car «aucune de ces langues ne se trouve en contact direct avec un langue darde ayant connu cette métathèse» (p. 96). Toutefois les voies de pénétration du lexique indo-aryen dans les langues iraniennes d'Afghanistan et d'Asie Centrale (y compris jusqu'aux dialectes tadjiks du Sud) ont pu être des plus variées et, comme nous espérons le montrer, les exemples de tels contacts lexicaux sont loin d'être isolés.

dans les latitudes moyennes de l'Eurasie (y compris dans les régions de steppe) mais il ne pousse pas dans les plaines d'Iran, d'Asie Centrale, d'Afghanistan et de l'Inde ; dans ces contrées il n'apparaît que dans les montagnes, à une altitude allant de 1200 à 4200 mètres[17]. Ce qui suscite une autre question (bien sûr avec toutes les réserves possibles), liée à l'aire de diffusion primitive des tribus de langues iraniennes. On a été conduit à admettre, dans les derniers temps, que la communauté linguistique indo-européenne a dû se constituer quelque part dans les régions de forêts et de steppes de l'Europe orientale[18]. S'il en est vraiment ainsi et si les porteurs des dialectes iraniens, indo-iraniens sont réellement venus des régions de forêts et de steppes d'Europe et, se dirigeant vers l'Est, ont, après avoir traversé des déserts et des steppes sans forêts, néanmoins conservé le nom i.e. du «bouleau» et l'ont utilisé pour désigner, dans le Caucase et dans les montagnes d'Asie Centrale, le même arbre, cela doit signifier, apparemment, que les tribus de langues iraniennes, n'ont pas eu le temps de perdre, au cours de leur migration, la connaissance physique, visuelle, qu'elles avaient de cet arbre. Et ceci n'a pu selon toute apparence se produire que si ces tribus ont effectué cette migration, qui les a conduites dans des régions montagneuses, dans un laps de temps réduit, vraisemblablement, en une seule génération.

Institut d'Orientalisme
Dvortsovia Nab. 18
D 41 Leningrad (URSS)

I. N. ORANSKIJ

BIBLIOGRAPHIE

Abaev, *DHEO* I — V. I. Abaev, *Istoriko-étimologičeskij slovar' osetinskogo jazyka*, 1, Moscou-Leningrad, 1958.

Abaev, *LFO* I — V. I. Abaev, *Osetinskij jazyk i fol'klor*, I, Moscou-Leningrad, 1949.

Asl., *DAR* — M. G. Aslanov, *Afgansko-russkij slovar' (paštu)*, Moscou, 1966.

Edel'man, *DJaR* — D. I. Edel'man, *Jazguljamsko-russkij slovar'*, Moscou, 1971.

[17] Je profite de l'occasion pour exprimer ma reconnaissance à S. E. Agakhanianets pour l'aide qu'il m'a apportée dans le domaine de la géo-botanique et les informations qu'il m'a données sur la littérature de cette question.

[18] Cf. p. ex., V. I. Georgiev, *Issledovanija po sravnitel'no-istoričeskomu jazykoznaniju (rodstvennye otnošenija indoevropeĭskix jazykov)*, Moscou, 1958, p. 274.

Fussman, *Atlas* — G. Fussman, *Atlas linguistique des parlers dardes et kafirs*, 1-2, Paris, 1972.
Gr. — Notes de G. A. Grierson.
Grjunberg, *LM* — A. L. Grjunberg, *Jazyki Vostočnogo Gindukuša. Mundžanskij jazyk*, Leningrad, 1972.
Junker-Alavi, *PDW* — H. F. J. Junker und B. Alavi, *Persisch-deutsches Wörterbuch*, Leipzig, 1965.
Morg. — Notes de G. Morgenstierne.
Morg., *EVP* — G. Morgenstierne, *An Etymological Vocabulary of Pashto*, Oslo, 1927.
Morg., *IIFL* 1-2 — G. Morgenstierne, *Indo-Iranian Frontier Languages*, 1-2, Oslo, 1929-1938.
Morg., *Report* I — G. Morgenstierne, *Report on a Linguistic Mission to Afghanistan*, Oslo, 1926.
Nem., *Kul.* — R. L. Nemenova, *Kuljabskie govory tadžikskogo jazyka (severnaja gruppa)*, Stalinabad, 1956.
Pax. — Notes de T. N. Paxalina.
Pax., *Ichk.* — T. N. Paxalina, *Iškašimskij jazyk*, Moscou, 1959.
Roz., *Bad.* — A. Z. Rozenfel'd, *Badaxšanskie govory tadžikskogo jazyka*, Leningrad, 1971.
Sk. — Notes de H. Sköld.
Sok., *RGLJa* — V. S. Sokolova, *Genetičeskie otnošenija jazguljamskogo jazyka i šugnanskoj jazykovoj gruppy*, Leningrad, 1967.
Zar. — Notes de I. I. Zaroubine.
Zar., *TDBR* — I. I. Zarubin, *Bartangskie i rušanskie teksty i slovar*, Moscou-Leningrad, 1937.
Zar., *LM* — I. I. Zarubin, *K xarakteristike mundžanskogo jazyka*, dans le recueil, *Iran*, 1, Leningrad, 1927.
Zar., *TDO* — I. I. Zarubin, *Orošorskie teksty i slovar'*, Leningrad, 1930, dans *« Pamirskaja ėkspedicija 1928 g... Trudy ėkspedicii, vyp. VI. Lingvistika »*.
Zar., *TDCh.* — I. I. Zarubin, *Šugnanskie teksty i slovar'*, Moscou-Leningrad, 1960.

T. N. PAKHALINA

ÉLÉMENTS INDO-ARYENS DANS LES LANGUES IRANIENNES ORIENTALES *

Le système des pronoms personnels fait apparaître, dans un certain nombre de langues iraniennes orientales (langues du Pamir et paštū), plusieurs thèmes dont l'origine n'est pas iranienne. Ces thèmes se trouvent dans les formes pronominales suivantes : 1) en waxī dans les pronoms de 1re pers. pl. *sak* (forme objective directe) «nous, de nous, a nous» et *spo* (forme possessive) «notre»; 2) en waxī dans les pronoms de 2e pers. pl. *sá(y)išt* (forme directe) «vous» et *sav* (forme objective possessive) «de vous, à vous, votre»; 3) en afghan (paštū) dans le pronom de 2e pers. pl. *tāsi* (forme objective directe) «vous, de vous, à vous»; 4) probablement aussi dans les pronoms de 2e pers. pl. du šugnī (*tamaš*), du yazgulāmī (*təmox*), de l'iškāšimī (*tьmьx*) et du munjī (*mōf*). Il est vraisemblable que l'on doit attribuer également une origine non iranienne au pronom de 1re pers. sg. du waxī *maž* (forme objective) «moi» et *ž́ə/ы* (forme possessive) «mon». Examinons chacun de ces pronoms en particulier.

Le pronom waxī de 1re pers. pl. *sak* «nous, de nous, à nous», selon l'analogie des pronoms de 1re pers. pl. des autres langues du Pamir (šug. *māš*, yaz. *mox*, išk. *mьx*) dont on sait qu'ils continuent un pronom vieil-iranien de 1re pers. pl. au cas génitif **ahmākam* (cf. av. *ahmākəm*, v.p. *amāxam*), doit être probablement mis en regard du pronom correspondant du vieil-indien *asmākam* (les formes du Pamir permettant aussi de supposer l'existence en v.ind. d'une variante **asmākham*). Plusieurs réflexes de cet ancien thème v.ind. *asma-* apparaissent également dans les langues indo-aryennes contemporaines : cf. le pronom de 1re pers. pl. en šina (*aso*), en lahnda (*asā*), en khowar (*ispa*), etc. En ce qui concerne spécialement le pronom de 1re pers. pl. en waxī, si l'on essayait de le restituer dans sa forme originale, on obtiendrait sans doute **max*.

La seconde forme casuelle du pronom waxī de 1re pers. pl. est *spo* «notre» (ou, en emploi non adnominal, *spo-s-* «notre, à nous»). Comme l'a déjà observé le professeur Morgenstierne (*Indo-iranian*

* Traduit du russe par Jacques Veyrenc.

frontier languages, II, Oslo, 1938, 491), cette forme est liée au khowar *ispa* «nous, de nous, notre». Mais le pronom khowar *ispa* correspond historiquement, comme nous l'avons indiqué plus haut, au pronom v.ind. de 1re pers. pl. à la forme du génitif : *asma-*. Ainsi non seulement les thèmes des deux pronoms waxī de 1re pers. pl. *sak* «nous, de nous, à nous» et *spo* «notre» se présentent comme des formes indo-aryennes, mais encore ils s'interprètent historiquement comme deux représentants différents d'une seule et même base pronominale, qui est le v.ind. *asma-*, thème pronominal de 1re pers. pl. au cas génitif.

Les pronoms waxī de 2e pers. pl. *sá(y)išt* «vous» et *sav* «de vous, à vous, votre» sont constitués d'un thème *sa-* et d'un indice nominal de pluriel : *-iš(t)* pour la forme du cas direct (cf. p. ex. *zá(y)išt* «les enfants», *xúništ* «les maisons») et *-v* pour la forme du cas oblique (cf. *zav* de *za* «enfant», *xúnəv* de *xun* «maison»). La comparaison du thème pronominal *sa-* avec les pronoms correspondants des langues indo-aryennes contemporaines (cf. mayyān *sā*, *tus*, šina *tso*, *tsa*) permet de restituer une variante pleine **tsa-*, qui résulte à son tour de **təsa-* < **tusa-* (ou *tasa-*). Or cette forme, comme les formes indo-aryennes du pronom de 2e pers. pl. qui viennent d'être énumérées, n'est rien d'autre que le représentant du pronom correspondant en moyen-indien (*tusma*, de v.ind. *tuṣma-*), formé lui-même à partir de l'élément radical de 2e pers. sg. *tu-* ; cf. Vorob'ev-Desjatovskij, *Razvitie ličnyx mestoimenij v indoarijskix jazykax*, Moscou-Leningrad, 1956, 25-27, 81). Par conséquent l'élément *-sa* qui est à la base des pronoms waxī *sa(y)iš(t)* et *sav* remonte à une origine indo-aryenne.

Il faut sans doute rapprocher de ces pronoms le pronom afghan (paštū) de 2e pers. pl. *tāsi* «vous, de vous, à vous». L'af. *tāsi* est formé de **tasa* + *i*, cet élément *i* étant l'indice de pluriel des noms en *-a* non accentué (cf. af. *stə́rga* «œil» — *stə́rgi* «les yeux») : le type af. *tāsi* est donc analogue au type waxī *sá(y)iš(t)* et *sav*, où *sa-* représente le thème, augmenté des éléments *-iš(t)* et *-v*, qui sont des indices nominaux de pluriel. En ce qui concerne la qualité de la voyelle présente dans la première syllabe de l'af. *tāsi*, on comparera en nouvel-indien les variantes du pronom correspondant *tame*, *tamo*. Vorob'ev-Desjatovskij écrit à propos de la forme *tame* : «... on peut supposer que la forme *tame* remonte à une forme de m.ind. **tamhe*, où l'élément radical de singulier se présenterait sous une variante *ta-*, au lieu de *tu-*, que l'on rencontre le plus souvent en m.ind. Cette variante radicale est attestée dans un certain nombre de formes en v.ind.» (p. 116). Ainsi le thème sur lequel est bâti le pronom af. *tāsi* pourrait correspondre historiquement à m.ind. **tasma-* (< v.ind. **taṣma-*).

En résumé, les thèmes des pronoms waxī de 2e pers. pl. *sa(y)iš(t)* et *sav*, ainsi que l'af. *tāsi*, remontent à une origine indo-aryenne, et ils représentent les produits différents d'une seule et même base pronominale, qui est le thème du pronom de 2e pers. pl. au cas génitif en indo-aryen : **taṣma-* (*tuṣma-* étant également possible pour les formes du waxī).

Particulièrement intéressantes sont les formes pronominales de 2e pers. pl. du šug. (*tamāš*), du yaz. (*təmox*), de l'išk. (*tьmьx*) et du munjī (*mof* de **təmōf*). Il est évident que toutes ces formes (à l'exception du munjī *mōf*) contiennent, comme l'af. *tāsi*, l'élément radical de 2e pers. sg., que l'on peut rétablir sous sa variante **ta-*. Il n'est pas moins évident que l'élément suffixal indo-aryen *-sma-* se reflète ici sous la forme **-ma-*. Quant aux consonnes finales *-š* (dans la forme šug.) et *-x* (dans les formes yaz. et išk.), elles représentent le produit régulier du suffixe v.ir. **-ka-* (ou **-aka-*) caractéristique des formes pronominales de pluriel au cas génitif : cf. les pronoms de 1re pers. pl. en šug. (*māš*), en yaz. (*mox*), en išk. (*mьx* < v.ir. **ahmākam*). A ce suffixe correspondait en v.ind. un élément analogue *-ka-* (ou *-aka-*). Pour ce qui est de la consonne finale du munjī *mōf*, elle continue elle aussi régulièrement une flexion casuelle : v.ir. **-hyā*, avec correspondance dans v.ind. *-bhyā*. Ainsi, sur les trois éléments qui constituent ces formes pronominales, seul le dernier se caractérise clairement comme iranien, les deux premiers pouvant être rapportés chacun séparément soit à l'indo-aryen (cf. les pronoms de 2e pers. pl. en n.ind. *tame*, *tamo* ou en m.ind. *tusmahu*, *tumahu*), soit à l'iranien (cf. l'élément radical de 2e pers. sg. de l'av. *ta-*, ainsi que les pronoms de 1re pers. pl. du šug. *māš*, du yaz. *mox*, de l'išk. *mьx* < v.ir. **ahmākam*). Mais la combinaison de ces deux éléments en **tama-* doit être considérée vraisemblablement comme remontant à une origine indo-aryenne, même si l'on peut supposer en principe l'existence d'un prototype vieil-iranien de forme **tahma-*, en regard des thèmes pronominaux de 2e pers. pl. *yušma-* et *xšma-*, bien connus du vieil-iranien.

En somme, de même que les formes pronominales de 2e pers. pl. du waxī *sa(y)iš(t)*, *sav* et de l'af. *tāsi*, de même les formes pronominales de 2e pers. pl. du šug. (*tamāš*), du yaz. (*təmox*), de l'išk. (*tьmьx*) et du munjī (*mōf*) s'expliquent d'une manière évidente à partir d'une base indo-aryenne. En dernière analyse, les thèmes sur lesquels sont

bâties toutes ces formes reposent sur une seule et même base pronominale, qui est celle de 2e pers. pl. au cas génitif de l'indo-aryen **taṣma-* (*tuṣma-* étant également possible pour les formes du waxī).

Cette même origine indo-aryenne doit être aussi attribuée probablement aux pronoms waxī de 1re pers. sg. *maž* (forme objective) «moi» et *ž̮ə/ы* (forme possessive) «mon». Remarquons d'abord que ces deux pronoms sont liés entre eux. Le pronom *ž̮ə/ы*, d'une manière analogue à ce qui s'est produit en waxī pour le thème pronominal de 2e pers. pl. *sa-*, issu de **tasa-* (*cf. sup.*), repose sur une forme plus complète **maž̮a* (> **məž̮a* > **mə̆ž̮a* > **ž̮a* > *ž̮ə/ы*). On observe un phénomène analogue dans d'autres mots waxī : *goxak / xak* «faire», *Wuš* «Wakhi (nom propre)», mais *šik* (de **wušik*) «wakhi (comme adjectif)», etc. Les deux formes *maž̮* et **maž̮a* peuvent être comparées avec les formes pronominales correspondantes telles qu'elles sont attestées dans un certain nombre de langues appartenant au nouvel-indien : cf. p. ex. hindi et urdu *muj* (cas oblique) et *mujа* (cas objectif), marathe *maʒ*. D'après Vorob'ev-Desjatovskij, ces formes pronominales du n.ind. remontent à des formes de m.ind. *majjhu, mujjha* (cf. aussi en m.ind. les autres variantes de la forme pronominale de 1re pers. sg. *majjha* et *majjhaṃ*). Quant aux formes de m.ind. *majjhu* et *mujjha*, Vorob'ev-Desjatovskij (76, 126) pense qu'elles continuent le v.ind. *mahyam*, datif de 1re pers. sg. Or on sait que v.ind. *mahyam* doit être rapproché d'i.e. *me-ĝhi* «à moi» (cf. Pokorny, *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch*, Berne, 1951, p. 702). Telle paraît être l'histoire des pronoms waxī de 1re pers. sg. *maž̮* et *ž̮ə/ы*.

Néanmoins le pronom **maž̮a* (et par conséquent aussi *maž̮*) pourrait être interprété également à partir d'une origine iranienne. Le développement historique serait probablement le suivant : le waxī **maž̮a* supposerait en v.ir. une forme **maja-*, à laquelle correspondrait v.ind. **majha-*, et i.eu. **me-ghe* (pour cette forme, cf. la restitution hypothétique du pronom de 2e pers. sg. **tu-ge*, d'où proviendrait, selon Pokorny, la forme gotique *þuk* «dich»).

On peut dire en résumé que, dans le système des pronoms personnels des langues du Pamir et de l'afghan (paštū), se trouvent représentées des formes pronominales qui remontent, soit dans leur entier, soit seulement dans leur thème, à une origine indo-aryenne. Ce phénomène atteste que les langues iraniennes et les langues indo-aryennes ont été unies entre elles par des relations étroites et durables. Certaines des formes pronominales considérées ici, celles notamment où un élément suffixal iranien s'est combiné avec un thème indo-aryen, permettent

de supposer que des relations entre l'iranien et l'indo-aryen remontent à un passé lointain. On peut estimer que les liens les plus étroits et peut-être les plus durables ont existé entre le waxī et les langues indo-aryennes. Si dans les autres langues du Pamir et en paštū on ne relève qu'une seule forme pronominale contenant un thème d'origine indo-aryenne (paštū *tāsi*, šug. *tamaš*, yaz. *təmox*, išk. *тымых*, munjī *mōf*), leur nombre en revanche est de six en waxī (*sak, spo, sáyišt, sav, maž̮, ž̮ə/ы*), soit la majorité des formes de pronoms personnels existant dans cette langue. De ce point de vue, le waxī occupe une position particulière non seulement parmi les langues iraniennes orientales, mais aussi vraisemblablement parmi toutes les langues iraniennes modernes.

T. N. PAKHALINA

Institut des Langues Orientales
Académie des Sciences d'URSS
Rue Marx-Engels Maison 1/44
Moscou G 19 (URSS)

Jean PERROT

LES AUXILIAIRES D'ÉNONCÉ

E. Benveniste a consacré une importante étude à l'analyse du phénomène d'auxiliation dans le système verbal français [1], où il en a identifié trois variétés, exploitées respectivement pour l'expression d'oppositions de temporalité (*il frappe/il a frappé*), de diathèse (*il frappe/il est frappé*) et de modalité (*il frappe/il peut frapper*). Son analyse tendait à définir chacune de ces variétés dans ses caractéristiques propres et à dégager la structure des relations entre les éléments donnés conjointement dans la jonction auxiliant-auxilié. A cet égard, il s'est attaché à montrer l'insuffisance des descriptions qui assignent une fonction sémantique à l'auxilié, représentant une unité lexicale, et une fonction grammaticale à l'auxiliant, porteur des catégories verbales de personne, de temps, etc. Dans l'étude de l'auxiliation de temporalité, il a bien mis en évidence le rôle joué par la jonction elle-même, qui produit la valeur de parfait pour les formes composées, et indiqué que si telle est la valeur qui se détermine dans la jonction, cette valeur résulte d'une complémentarité apparemment inverse de celle qui est en général relevée : « c'est en réalité par son sens que l'auxiliant » (*avoir* en général) « et par sa forme » (de participe passé) « que l'auxilié se complètent pour réaliser la valeur propre de parfait » (p. 7).

Le phénomène peut être envisagé d'un autre point de vue : la fonction d'auxiliant assumée dans cette jonction par *avoir* implique un changement de niveau dont le signe manifeste est l'auxiliation de *avoir* par lui-même dans *il a eu* : *avoir* verbe libre est auxilié par *avoir* verbe auxiliant ; la langue possède deux verbes *avoir* dont le comportement morphologique est identique, mais dont la fonction se situe à deux niveaux différents, l'auxiliant résultant d'une grammaticalisation du lexème. Ce passage à une fonction grammaticale est évidemment lié à la nature propre du verbe qu'il affecte : un tel changement de fonction est dans les langues le fait de verbes entrant dans des types sémantiques limités ; le recours en français à *avoir* et à *être* dans les types d'auxiliation où le deuxième élément est un participe passé est manifestement lié à la position particulière de ces deux verbes dans la

[1] É. Benveniste, « Structure des relations d'auxiliarité », *Acta Linguistica Halfniensia*, 9, 1 (1965), 1-15 (= *PLG* 2, 177-193).

langue, position étudiée ailleurs par É. Benveniste[2] et qui permet de comprendre comment ils ont été aptes à fournir l'expression grammaticale de l'«acquis d'opération» (*avoir*) et de l'«acquis de situation» (*être*).

L'auxiliation apparaît ainsi comme le résultat d'un changement de niveau et, du même coup, de fonction, pour l'élément qui fournit l'auxiliaire : de verbe libre, fonctionnant comme «mot» autonome dans le cadre de l'énoncé, il passe dans l'auxiliation au statut de morphème intégré au mot verbal. Or un glissement comparable semble bien propre à rendre compte de ce qui s'observe en français à un autre niveau de la hiérarchie syntaxique : au niveau de l'énoncé; et ici le glissement met en cause de nouveau, mais autrement, les verbes *être* et *avoir*. Il s'agit de l'usage qui est fait de «tours» comme *c'est... qui(que)* ... dans *c'est mon père qui est malade*, ou comme *j'ai... qui...* dans *j'ai mon père qui est malade*, ou encore *il y a... qui...* dans *il y a mon père qui est malade*. Dans de telles constructions, le verbe *être* ou le verbe *avoir* fournit un support prédicatif dont il ne semble pas possible de rendre compte autrement qu'en l'intégrant à l'ensemble plus vaste constitué par l'énoncé global, ensemble dont le noyau prédicatif est représenté par le verbe qui suit le relatif. Les grammairiens ont été embarrassés par le divorce apparent entre les fonctions syntaxiques et le sens attaché à la phrase : le verbe de la relative est syntaxiquement subordonné, mais pour le sens reconnu comme le vrai prédicat verbal de la phrase, tandis que le verbe qui semble syntaxiquement principal est considéré, du point de vue du sens, comme ayant pour fonction non de fournir le prédicat de la phrase, mais de mettre en vedette un constituant nominal, sujet ou autre, de cette phrase. Ils ont alors résolu terminologiquement la difficulté en parlant par exemple d'un «tour présentatif» *c'est... qui...* (les autres, limités à certains niveaux de langue, étant souvent omis).

Il apparaît que pour l'essentiel la situation créée par un tel «tour» est du même ordre que celle dont rend compte, à un autre niveau, la notion d'auxiliation : un élément morphologiquement identifiable comme susceptible de fonctionner à un certain niveau (ici, celui de la prédication dans un énoncé, prédication assertant l'identité : *c'est mon père*) subit un décalage fonctionnel qui en fait un «auxiliaire», c'est-à-dire un adjuvant dans un syntagme commandé par un autre élément prédicatif : (*il*) *est malade*. Le verbe *avoir* donnerait lieu à la même analyse dans *j'ai... qui...*, comme dans le «tour impersonnel» *il y a... qui...* : un support de prédication s'auxiliarise dans le cadre de l'énoncé, dont le noyau prédicatif est ailleurs.

[2] É. Benveniste, «*Être* et *avoir* dans leurs fonctions linguistiques», *BSL* 55 (1960), 1, 113-124 (= *PLG* 1, 187-207).

On ne peut ici chercher à définir les conditions qui déterminent le phénomène en français, alors que dans d'autres langues interviennent, pour des mises en vedette analogues, d'autres procédés, notamment tactiques (ordre des constituants) ou prosodiques (variations du schème intonatif). Ce qu'on se propose de mettre ici en lumière, c'est le parallélisme entre ce phénomène et celui que recouvre le concept d'auxiliation dans son application ordinaire. Un aspect de ce parallélisme vient d'être dégagé : le procédé consiste dans les deux cas à déplacer la fonction de l'élément considéré, qui change de niveau. Il reste à montrer le parallélisme des effets obtenus par ce procédé.

Dans le cas de l'auxiliation verbale, des catégories verbales sont en cause : *avoir* fournit à un verbe français un accompli, comme *fog* «prendre» fournit à un verbe hongrois un certain type sémantique de futur. Dans le cas considéré ici, le procédé est généralement décrit comme ayant pour objet la «mise en vedette» d'un élément de l'énoncé. Il affecte donc un des aspects fondamentaux de la communication, la structuration de l'information présentée dans le cadre syntaxique de l'énoncé. Les réflexions exposées ici entrent dans le champ d'investigation d'une recherche dont les bases ont été jetées dans des publications antérieures, notamment dans une contribution aux *Mélanges Aurélien Sauvageot*[3], et qui a déjà suscité quelques travaux de caractère instrumental[4]. Cette recherche a pour but l'édification d'une méthode permettant d'appliquer à l'analyse du «message» en tant qu'unité de communication une procédure de portée générale analogue à celles qui commandent l'analyse syntaxique de l'«énoncé» : en face de l'énoncé réseau de relations syntaxiques, le message est une structure qui ordonne et construit l'information véhiculée, et le linguiste, ayant dégagé les éléments constitutifs de cette structure (quelque sort qu'il fasse à des propositions comme les dichotomies thème/rhème ou topic/comment), doit en analyser les modalités d'insertion dans les structures syntaxiques. A quelque résultat que cette recherche puisse conduire, il apparaît bien que le recours aux tours du type *c'est... qui...* fournit au niveau

[3] J. Perrot, «Problèmes de structure appliqués au message», *Mélanges offerts à Aurélien Sauvageot pour son 75e anniversaire*, Budapest, 1972 (= *Études finno-ougriennes*, 8), 223-229.

[4] J. Perrot et M. Louzoun, «Message et apport d'information : à la recherche des structures», *Langue française*, 21 (fév. 1974), 122-135.

syntaxique supérieur de l'énoncé le principe d'une catégorisation affectant l'information coulée dans le moule de cet énoncé, comme l'auxiliation fournit le moyen d'expression de certaines catégories dans le cadre du mot ou du syntagme verbal.

On observera en outre que, comme l'auxiliaire verbal apporte autre chose qu'un support grammatical et l'auxilié autre chose qu'un «sémantème», de même l'auxiliaire d'énoncé — si on accepte cette terminologie — apporte autre chose qu'un appui prédicatif pur et simple, et le reste de l'énoncé, introduit par la relative, apporte autre chose que le contenu attaché aux termes qui le constituent : *c'est* apporte sa valeur d'identificateur, et le reste de l'énoncé apporte la construction relative, c'est-à-dire une sorte de nominalisation qui donne un statut attributif à ce qui serait l'énoncé lui-même en l'absence de mise en vedette ([*il*] *est malade*).

Il resterait à analyser dans le détail le fonctionnement de ces tours comportant un présentatif et une relative. L'apport sémantique de

L'auxiliant *c'est* (...*qui*...) est un identificateur : il s'interprète alors sont en concurrence, même s'il faut reconnaître des différences dans les registres de langue où ils se situent, *c'est ... qui ...* appartenant à tous les niveaux, tandis que *j'ai... qui...* et *il y a... qui* appartiennent seulement au registre familier.

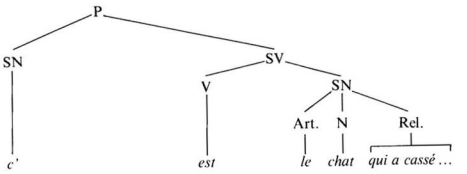
L'auxiliant *c'est* (... *qui* ...) est un identificateur : il s'interprète alors comme faisant porter l'information sur l'identification du terme qui suit *c'est* comme étant le terme relativement auquel est asserté ce qu'apporte la partie de l'énoncé qui suit le relatif. Ce schème a été identifié depuis longtemps : ainsi chez Damourette et Pichon [5], qui opposent (§1554) à la «construction plane» une construction où un «élément phrastique» est mis en vedette; ils appellent «vedette» cet élément et «glose» la proposition qui complète la phrase. Leur analyse s'accompagne d'une indication prosodique : dans ces phrases à vedette, «la mélodie s'élève sur l'élément phrastique mis en vedette et la relative qui constitue le reste de la phrase est toute entière dite sur le ton uniforme d'une glose». Du point de vue de l'information, la «glose» correspondrait à un «représenté» (équivalent d'un présupposé), tandis que l'élément qui suit *c'est* constituerait seul le «présenté» (ou le «posé») du message [6].

[5] J. Damourette et E. Pichon, *Des mots à la pensée*, IV, principalement chapitre XIX («*C'est*. Les tours attributifs»), §1553-1560, et XVIII («L'ostension, les unipersonnels»), §1524-1526 (pour *il y a ... qui ...* et *j'ai ... qui ...*).

[6] J. Damourette et É. Pichon, ouvrage cité, §1553 : «Le phénomène est connu, mais

Il faut à ce point observer que la même construction avec *c'est* et la relative apparaît aussi dans d'autres fonctions, correspondant à des valeurs dont on peut se demander si elles entrent ou non dans le cadre de cette étude, si elles s'interprètent comme comportant elles aussi une auxiliation d'énoncé.

M. Rossi [7], posant le problème du rôle de désambiguisation que peut jouer l'intonation dans le cas de structures syntaxiques ambiguës, a précisément pris comme objet d'enquête instrumentale et psycho-linguistique des couples d'énoncés syntaxiquement identiques en surface, mais de valeur ambiguë, constitués avec *c'est ... qui ...* : *c'est l'œuvre qui m'intéresse* signifie soit «c'est l'œuvre qui m'intéresse et non l'auteur» (cas envisagé ici), soit «c'est cette œuvre, et non une autre, qui m'intéresse». Dans le deuxième cas, il est clair que *c'est ... qui ...* ne fonctionne pas comme auxiliaire d'énoncé, la construction ne s'interprétant pas là à partir d'un énoncé «en construction plane» *l'œuvre m'intéresse* dans lequel le constituant *œuvre* aurait été marqué d'emphase. C'est bien la position adoptée par M.-L. Moreau [8] dans son esquisse d'analyse transformationnelle appliquée au tour *c'est ... qui ...* : au sens «c'est ce chat-là (et non un autre) qui a cassé le vase», la structure en arbre de la phrase *c'est le chat qui a cassé le vase* serait la suivante :



il y a doute sur l'attribution de ce phénomène à telle ou telle substance, et le rôle propre de la phrase est précisément d'effectuer cette attribution. 'C'est Charles qui se marie', c'est-à-dire que tu sais que quelqu'un se marie et que je t'informe que ce quelqu'un est Charles».

[7] M. Rossi, «L'intonation prédicative dans les phrases transformées par permutation», *Linguistics*, 103 (mai 1973), 64-94.

[8] M.-L. Moreau, «Notes pour une analyse transformationnelle des phrases *c'est ... qui, c'est ... que*, etc.», *Actes du XIe Congrès international de linguistique et de philologie romanes* (1968), I, Bucarest, 1970, 469-473.

L'identification introduite par *c'est* porte sur l'ensemble du SN *le chat qui a cassé le vase*, et il n'y a pas mise en vedette du constituant *chat*.

Mais le tour offre encore d'autres possibilités sémantiques. L'une peut être considérée comme une simple variante de la première, qui comporte emphase et auxiliation ; elle se présente dans un type exclamatif relevé en particulier par M. Rothenberg[9] : *c'est ton père qui sera content*! Ici le terme vedette est objet d'information non plus exclusive (« ton père et non quelqu'un d'autre »), mais seulement sélective (« il est particulièrement vrai de ton père qu'il va être content »), le contentement restant hors information, comme attaché à la situation qui a motivé le message, c'est-à-dire comme un présupposé.

Un quatrième type déplace encore l'identification comme le faisait le second, mais d'une autre manière. Ce type est signalé par M. Rossi, qui relève des exemples mentionnés dans les grammaires, mais qui le confond avec le second type alors qu'il faut manifestement l'en distinguer. C'est le type illustré chez Wagner et Pinchon[10] par un exemple comme *c'est Trotte-chemin qui rentre* (H. Bosco) et interprété comme identifiant un terme ou un syntagme prédicat, soit *Trotte-chemin rentre* dans l'exemple considéré, identification suscitée par telle ou telle donnée situationnelle (un bruit qu'on entend, etc.) et répondant à une question « qu'est-ce qui se passe? ». La différence apparaît bien avec les autres types si on considère la triple interprétation possible d'un énoncé comme *c'est le tuyau qui est cassé* : il informe soit sur l'identité de l'objet cassé (c'est le tuyau et non autre chose) — notre premier type, avec mise en vedette et valeur exclusive —, soit la propriété du tuyau considéré parmi les autres tuyaux (c'est celui qui est cassé) — notre second type — soit enfin sur l'événement qui explique la situation constatée (par exemple une fuite d'eau : la cause est que le tuyau est cassé). S'agit-il dans ce dernier cas d'une auxiliation d'énoncé? On pourrait être tenté de répondre négativement en arguant que *c'est* n'est pas autre chose qu'un identificateur, la seule différence avec le second type consistant en ce que l'identification porte sur un énoncé complet (*le tuyau est cassé*) comme expliquant le phénomène constaté, tandis que dans le second type elle tient à la détermination du substantif (article défini + relative). Mais ici il y a bien un énoncé sous-jacent *le tuyau est cassé* qui fait défaut dans le second type, et ce fait

[9] M. Rothenberg, « Les propositions relatives à antécédent explicite introduites par des présentatifs », *Études de linguistique appliquée*, nouvelle série, n° 2 (1971), 102-117.

[10] R.-L. Wagner et J. Pinchon, *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, 1962, §600, p. 508.

dénonce l'intervention du phénomène d'auxiliation ; seulement l'identification, même si elle porte sur un énoncé, prend une forme attributive et de ce fait requiert une nominalisation qui est obtenue par la subordination du prédicat sous forme de proposition relative, ce qui entraîne l'homonymie superficielle avec le second type. Et les tests indiquent qu'effectivement la distinction des deux types se fait mal hors contexte.

Les valeurs attachées aux autres types présentatifs (*il y a mon père qui est malade*, *j'ai mon père qui est malade* — et il faudrait étudier aussi le fonctionnement de *voilà* engagé dans une construction de même type : *voilà... qui...*) — s'interprètent bien à partir de l'apport propre de l'auxiliant : *il y a* (... *qui*...) pose une existence et fournit un procédé de mise en vedette qui consiste précisément à disjoindre l'élément impliqué dans l'assertion qui suit pour le poser comme l'existant responsable de l'assertion, et *j'ai* (... *qui*...) pose une relation personnelle, c'est-à-dire une existence affectant la personne du sujet, cette relation prenant le pas sur l'objet même de l'assertion qui suit. Dans les deux cas, selon la formule de Damourette et Pichon[11], « la présence d'une substance dans le monde réel en tant qu'elle est à portée de l'esprit est conçue comme une possession » ; pour *j'ai qui*..., « celui qui s'attache la possession, c'est le locuteur lui-même », ... « le tour *il y a* exprime en somme une possession générale sans possesseur déterminé ».

Comme pour *c'est... qui*..., il y a phénomène d'auxiliation dans la mesure où l'énoncé sous-jacent est toujours *mon père est malade*, l'intervention de *il y a... qui*... et de *j'ai... qui*... ayant pour fonction de structurer l'information véhiculée par cette assertion en créant une prédication auxiliaire. On observera d'ailleurs qu'avec ces auxiliaires d'énoncé tirés de *avoir* l'intégration par nominalisation notée pour *c'est... qui*... (et obligatoire en tout cas dans l'emploi à valeur exclusive) peut n'être pas pratiquée : dans un registre d'expression relâché, la relative n'apparaît pas, et l'intégration n'est réalisée que par l'intonation, qui dénonce le caractère thématique de la prédication auxiliaire *j'ai, il y a* ; ainsi dans cet exemple relevé par Damourette et Pichon[12] : *j'ai mon gosse, il va me faire rater le train*.

23, rue Pierre Brossolette
78350 Jouy-en-Josas

Jean PERROT

[11] Ouvrage cité, §1526.

[12] Ouvrage cité, §1526.

Bernard POTTIER

LA NOTION DE «CLASSIFICATEUR» DANS LES LANGUES ROMANES

1. Les classificateurs sont des morphèmes grammaticaux qui se combinent avec certaines classes de morphèmes lexicaux, selon des critères qui ont dû être sémantiques, à la suite de diverses expériences socioculturelles. Cette motivation initiale n'est plus toujours perceptible. On ne sera pas étonné que le morphème *gen* «racine», en chinois, se combine avec des éléments signifiant «bâton, tige, cheveu, aiguille, banane, fusil, flûte...» [1]. Mais une telle cohérence souffre de nombreuses exceptions.

2. Les langues romanes sont-elles sensibles à cette vision classificatrice? Nous en donnerons deux exemples.

a) L'espagnol a deux suffixes pour indiquer le coup donné avec un instrument. Dans la majorité des cas, *-ada* s'applique aux instruments tranchants, et *-azo* aux instruments contondants.

Ceci implique que le trait sémique distinctif est :

«tranchant /v/ contondant»

-ada	*-azo*
estocada (épée)	*martillazo* (marteau)
puñalada (poignard)	*codazo* (coude)
cuchillada (couteau)	*pistoletazo* (pistolet)
cornada (corne)	*cañonazo* (canon)

Cependant, certains cas échappent à cette correspondance, sans qu'on puisse en rendre compte :

patada (pied)	*sablazo* (sabre)
porrada (gourdin)	*floretazo* (fleuret)
(à côté de *porrazo*)	

b) Le français présente un degré moindre d'intégration morphologique, dans les exemples où une matière est présentée en fonction d'une de ses caractéristiques :

[1] Cf., par exemple, *La classification nominale dans les langues négro-africaines*, Paris, C.N.R.S., 1967. (Colloques Internationaux du C.N.R.S., Aix-en-Provence, 3-7 juillet, 1967); M. Coyaud, *Classification nominale en chinois*, Mouton, 1973.

I.— La partie d'un tout :

un BOUT de *craie*, de *pain*, de *chemin*
un MORCEAU de *fromage*, *pain*, *viande*
une PART de *tarte*
un ROND de *saucisson*
une TRANCHE de *viande*, *cake*, *jambon*
un ZESTE de *citron*
un QUARTIER d'*orange*

II.— L'accumulation d'éléments :

une PILE de *livres*, *assiettes*
une RANGÉE de *soldats*, *arbres*
un TAS de *sable*, *cailloux*
un MONCEAU de *détritus*
un AMAS de *coquilles*
une COLONNE de *soldats*

III.— Un groupement d'éléments :

une BOTTE de *radis*
un BOUQUET de *fleurs*
une LIASSE de *billets*
une POIGNÉE d'*herbe*

IV.— Une petite quantité d'éléments :

une GOUTTE de *vin*
un SOUPCON de *rhum*, *vinaigre*
une LARME d'*alcool*
un DOIGT de *cognac*
un NUAGE de *lait*
une FRACTION de *seconde*
un GRAIN de *folie*
un POUCE de *courage*

On remarquera que, de même qu'en chinois, on peut rencontrer un même élément compatible avec plusieurs classificateurs, en fonction de la vision que l'on en prend :

un bout de craie (partie d'un morceau)
un morceau de craie (l'entier, le bâtonnet)
un soupçon de craie (poussière que l'on peut avoir sur son costume)

3. Nous pensons donc qu'une grammaire de langues romanes pourrait à juste titre comporter un chapitre sur les «classificateurs». L'histoire de ces langues en fournirait de nombreux exemples. Que l'on se reporte aux formules négatives du type :

je n'y vois *goutte*
je n'en veux *mie*

dans lesquelles les mêmes expressions se retrouvent.

Institut Hispanique
31, rue Gay-Lussac
75005 Paris

Bernard POTTIER

Georges REDARD

SUR LA FONCTION DU SUFFIXE VERBAL *-ē-*

Le suffixe *-ē-* a servi, dans nombre de langues indo-européennes, à constituer divers thèmes verbaux [1]. On le rencontre notamment : en grec dans les aoristes dits passifs-intransitifs en *-η-* et *-θη-*, dans certains parfaits en *-η-*, de même que dans les futurs passifs en *-(θ)ησ* qui apparaissent dès le Ve siècle en ionien-attique [2] ; en latin dans la «deuxième» conjugaison (*delēre*, *habēre*, *sedēre*) [3] ; en germanique dans la troisième classe des verbes faibles (vha. *dagēn*, *habēn*, *werēn*) [4] ; en slave dans les infinitifs en *-ěti* (*bīděti* < **bŭ-* 'être éveillé', *gorěti* 'brûler' instransitif) et dans les formes qui s'y rattachent, à savoir l'aoriste et le participe passé, cf. *mĭnĕti* 'penser', aor. *mĭnĕxu*, p.p. *mĭnĕvŭ*, en face de prés. *mĭnitŭ* 'il pense' ; en baltique dans les verbes correspondants en *-ėti* (lit. *budėti* 'être éveillé', *smirdėti* 'puer', *tekėti* 'courir') [5] ; en tokharien dans la troisième classe des intransitifs en B *-e-*, A *-a-* [6]. L'évolution de *ē*, *ō* en *ā* rend difficile la discrimination des faits indo-iraniens ; de même en celtique où *ē* ancien, devenu *ī*, est cependant encore reconnaissable [7] ; en hittite enfin, le parallélisme n'est pas assuré [8].

Notre propos n'est pas d'étudier ici, sinon par incidence, les origines et la distribution de ces formes. Nous voudrions seulement essayer de définir la fonction du suffixe en cause qui est affecté principalement à des verbes d'état, de perception et de sentiment. Tenu de choisir parmi les nombreux matériaux rassemblés, nous considérerons surtout

[1] Cf. Brugmann ; Meillet 1905 et 1937 ; Wagner 1950 et 1956 ; Schmid.

[2] Cf. Chantraine 1928 ; Prévot ; Buck 284sq. (§401) ; Schwyzer ; Meillet-Vendryes 227-230 (§§338-340) ; Risch.

[3] Cf. Sommer ; Stolz-Schmalz ; Meillet-Vendryes 285sq. (§426) ; Ernout.

[4] Cf. Wagner 1950 (avec bibliogr., not. Aumann et Flasdieck) ; Schmid 94-97 ; Polomé. [Notre texte était à l'impression quand nous avons pris connaissance de l'article de Jay H. Jasanoff, «The Germanic third weak class» *Language* 49 (1973), 850-870.]

[5] Cf. Leskien ; Diels ; Meillet 1934 ; Schmid 60-93 ; Senn ; Stang.

[6] Cf. Watkins 1962 et 1971, 51 (avec bibliogr.) ; Schmid 99sq.

[7] Cf. Vendryes ; Wagner 1956, 163-166 ; Schmid 98.

[8] Cf. Watkins 1969 et 1971.

les faits grecs, aussi remarquables qu'abondants, et encore sans pouvoir prétendre à l'exhaustivité [9].

De l'avis général, le suffixe *-ē-* exprime l'*état* [10], et le caractère intransitif du verbe est souvent regardé comme secondaire [11]. Sans nier, on le verra, l'importance de la notion d'état, on doit constater qu'elle ne suffit pas à rendre compte seule de la diversité des formes en *-ē-*; elle est d'autant moins spécifique qu'elle sert à caractériser d'autres éléments de la flexion verbale — ainsi J. Humbert dit de l'infinitif parfait grec qu'il «exprime... soit l'état définitif, soit le résultat d'une action antérieure». Quel que soit le rôle de l'«aspect» — qu'on ne saurait méconnaître, il faut se garder d'y tout rapporter, comme on a trop penché à le faire à la suite de Meillet, naturellement influencé par ses études sur le slave.

Empruntant une autre voie, nous poserons d'emblée comme principe fondamental que *-ē-* caractérise la version *objective*, donnant donc à la forme verbale le sens de réalisation objective.

Examinons d'abord quelques-uns des futurs avec et sans *-ē-* [12]. *Ἕχω* a pour futurs *ἕξω* et *σχήσω*, le premier exprimant, selon P. Chantraine (1928, 13), «le procès dans sa durée», le second «un état atteint». En réalité *ἕξει* signifie proprement «il tiendra (subjectivement)», c'est-à-dire «il est au centre de sa possession > il possédera», mais *σχήσει* «il tiendra (objectivement)», c'est-à-dire «il tiendra *contre* quelque chose à l'extérieur de quoi il se trouve > il résistera». On a ainsi, chez Homère, d'une part :

ζ 281 le dieu de son attente (l'hôte de Nausicaa), venu du haut du ciel, *ἕξει δέ μιν ἥματα πάντα* «la conservera toujours»

I 609 ce destin (*αἶσα*) *ἥ μ'ἕξει παρὰ νηυσὶ κορωνίσιν* «me restera fidèle près de nos nefs recourbées» (Mazon)

Ψ 833 le vainqueur au lancer du disque *ἕξει μιν καὶ πέντε περιπλομένους ἐνιαυτοὺς/χρεώμενος* «pourra de ce fer user [en toute possession] cinq années pleines» (Mazon)

[9] C'est ainsi, par ex., que nous avons négligé les formes, relativement rares, qui présentent l'alternance *-ō-*; cf. Chantraine 1948, 399, etc.

[10] Chantraine 1928, 9; Meillet-Vendryes 228; Meillet 1937, 209, etc.; cf. Stang 311 «zustandsbezeichnende Funktion»; Diels 263 «das Sichbefinden in einem bestimmten Zustand oder (wenn mit Präfix verbunden) das Geraten in einen Zustand»; de même encore Kurylowicz «the state resulting from a preceding action», et Watkins 1971, 51 et al. «stative function».

[11] «Ich möchte ... die Funktion als medial-zuständlich umschreiben und die Intransivität als rein akzessorisch ansehen» Wagner 1950, 1 (cf. aussi 1956, 161).

[12] La plupart des exemples sont empruntés à P. Chantraine 1928, 13-15 — que nous remercions ici d'avoir bien voulu, comme toujours, nous faire profiter de ses conseils.

et d'autre part :

χ 70 (cf. aussi 248) *οὐ γὰρ σχήσει ἀνὴρ ὅδε χεῖρας ἀάπτους* «rien ne peut arrêter ses mains infatigables» (Bérard)

M 4 *οὐδ'ἄρ'ἔμελλε/τάφρος ἔτι σχήσειν Δαναῶν* «et ce n'est pas le fossé ouvert par les Danéens qui doit encore retenir l'ennemi» (Mazon)

M 166 *οὐ γὰρ ἔγωγ'ἐφάμην ἥρωας Ἀχαιοὺς/σχήσειν ἡμέτερόν γε μένος* «ce n'est pas moi qui affirmais que les héros achéens résisteraient à notre fougue»

Ω 670 Achille à Priam : *σχήσω γὰρ πόλεμον τόσσον χρόνον ὅσσον ἄνωγας* «je suspendrai la bataille aussi longtemps que tu m'en pries» (Mazon).

Employés avec *καλῶς*, *ἔχειν* signifie «se trouver bien, aller bien» et *σχήσειν* «se comporter (objectivement) bien». Cp.

Eschyle, *Sept* 799 *καλῶς ἔχει τὰ πλεῖστ'ἐν ἕξ πυλώμασιν* «dans l'ensemble, tout va bien à six portes» (Mazon)

Aristophane, *Acharn.* 946 *ἤδη καλῶς ἔχει σοι* «tout va bien pour toi»

Sophocle, *Electre* 816 *ἆρα μοι καλῶς ἔχει ;* (ironiquement) «comme je m'en trouve bien!»

en regard de :

Démosthène 1.9 négligeant toujours le présent *τὰ δὲ μέλλοντ'αὐτόματ' οἰόμενοι σχήσειν καλῶς* «et pensant que l'avenir s'arrangera de lui-même»; cf. 18.45 les gens étaient d'avis que leur situation *ἀσφαλῶς σχήσειν* «conserverait sa pleine sécurité», et Sophocle, *Ajax* 684 *ἀλλ'ἀμφὶ μὲν τούτοισιν εὖ σχήσει* «oui, tout ce à quoi je pense se terminera bien» (Masqueray).

La même distinction oppose *φανοῦμαι* (seul futur de *φαίνομαι* attesté chez Homère) et *φανήσομαι* :

Démosthène 20.37 *αἷς* [= *ταῖς συνθήκαις*] *ὁ μὲν Λεύκων ἐμμένων φανεῖται* «Leucon apparaîtra toujours fidèle au pacte» (entendez : fidèle à ses engagements, il manifestera sa constance); en revanche, en 20.20 *φανήσεται γάρ, οὐδὲ πολλοῦ δεῖ, ἄξιον αἰσχύνης* «(l'avantage) ne compensera pas, à beaucoup près, on le verra bien [car ce sera manifeste], le déshonneur qui en résultera», la constatation est objective; le point de vision est hors du sujet sur qui se dirigera le regard, alors que dans *φανεῖται*, c'est du sujet lui-même qu'émane l'apparence — il la produit [13].

[13] Cf. encore 20.128 *αὐτὸς γὰρ οὑτωσὶ τἀναντία τῇ στήλῃ γεγραφώς, ἂν τοῦτο λέγῃ φανήσεται* que P. Chantraine traduit parfaitement «on se rendra bien compte, s'il dit cela, qu'il...» (met sa propre loi en contradiction évidente avec la stèle).

En nouvel attique apparaissent des formes concurrentes. Ainsi Aristophane emploie deux futurs de *βάλλω* : *βαλῶ* et *βαλήσω* qui ne sont pas équivalents :

Acharn. 283 le coryphée : *οὐ βαλεῖς, οὐ βαλεῖς* «lance donc, lance donc» (des pierres à Dicéopolis), mais

Guêpes 222 le second serviteur à Bdélycléon : tu verras qu'*ἤδη ποτ' αὐτοὺς τοῖς λίθοις βαλλήσομεν* «à l'instant même nous leur jetterons des pierres» (van Daele)[14].

Le cas de *παίω* est parallèle :

Euripide, *Electre* 688 *παίσω γὰρ ἦτορ τοὐμὸν ἀμφήκει ξίφει* «je me frapperai le foie d'un glaive à deux tranchants»

Xénophon, *Anab.* 3.2.19 *πολὺ μὲν ἰσχυρότερον παίσομεν ἤν τις προσίῃ* «nous les frapperons bien plus fort si l'un d'eux s'avance», mais

Aristophane, *Nuées* 1125 les vignes et les oliviers seront hachés *τοιαύταις σφενδόναις παιήσομεν* «tellement nous les frapperons avec nos frondes (i.e. par des grêlons)»

Id., *Lysistr.* 459 femmes, accourez de l'intérieur *οὐ παιήσετ(ε)* «frappez!».

L'exemple de *τύπτω* est également instructif, bien que *τύψω* n'apparaisse qu'au IVe-Ve siècle ap. J.-C. (Nonnus, *Dionys.* 44.160; Hiéroclès, *Facetiae* 200) :

Aristophane, *Nuées* 1443 Phidippide à Strepsiade : *τὴν μητέρ' ὥσπερ καὶ σὲ τυπτήσω* «(tu verras que) ta mère, je la battrai tout comme toi»

Id., *Ploutos* 21 Carion — couronné, car il est allé consulter l'oracle de Delphes et sa personne est donc sacrée jusqu'à ce qu'il soit rentré chez lui — à Chrémyle : *οὐ γάρ με τυπτήσεις στέφανον ἔχοντά γε* «car tu ne me battras pas quand je porte une couronne»[15].

A. Meillet (1924) a attiré l'attention sur un passage du *Parménide* (141 d-e) où Platon emploie tour à tour *γίγνεται, ἐγίγνετο, γέγονε* et les deux futurs *γενήσεται* et *γενηθήσεται*, dont le premier indiquerait «le procès révolu dans l'avenir» et le second (seul exemple connu dans le grec tout entier) «le devenir dans l'avenir». Cette exégèse emporte des subtilités métaphysiques qui échappent à ma compétence, et je dois renoncer à la discuter. Mais nous retiendrons le texte de

[14] Cf. aussi *ibid.* 1491, avec le sens passif, *τάχα βαλλήσει* «tu vas te faire lapider».

[15] Cf. aussi *Nuées* 1379 *τυπτήσομαι* avec le sens passif, et *σε ... τυπτήσει* Platon, *Gorgias* 527a, etc.

Démosthène que Meillet cite à l'appui de sa démonstration : 16.4-5 à en juger par ce qui se dit (*τοῖς εἰρημένοις*), si Lacédémone soumet l'Arcadie, et détruit Mégalopolis, *πάλιν ἰσχυροὺς γενήσεσθαι* «elle retrouvera ses forces» et a chance ainsi de se relever plus vite *ἢ 'κεῖνοι μικροί γενήσονται* «que ceux-là (les Thébains) ne s'affaibliront». Plutôt qu'un «procès révolu dans l'avenir», le futur marque ici une réalisation objective.

L'exemple de *γίγνομαι* conduit à un autre problème encore, celui que soulève son double parfait *γέγονα*/ *γεγένημαι*. Comme le note pertinemment P. Chantraine (1928, 16sq.), «du point de vue du grec, le suffixe *-ē-* ne se distingue pas de l'*-ē-* second élément de racine dissyllabique, *γεγέν-η-μαι* ne doit pas se séparer de *μεμέν-η-κα*», lequel a de même pour pendant *μέμονα*[16]. Pour *γέγονα*/*γεγένημαι*, il conclut ailleurs qu'«originairement les deux parfaits... étaient rigoureusement équivalents»; cependant «comme les deux formes ont subsisté côte à côte, elles ont tendu à se différencier», mais «le choix reste libre, il s'agit seulement d'une tendance de la langue, d'une nuance que règlent le souci du style et le sentiment de l'écrivain»; tout au plus reste en évidence, dans *γεγένημαι*, «l'idée de 'devenir' et de 'naissance'» (1926, 116sq.). Ces assertions, parfois étayées par des statistiques (Sophocle ni Euripide ne connaissent *γεγένημαι* qu'Eschyle n'emploie que deux fois, tandis que Thucydide y recourt exclusivement) ne sauraient être niées d'un trait. Pourtant, à considérer les textes produits, on aperçoit une différence essentielle : *γεγένημαι* se distingue de *γέγονα* en ce que le premier souligne la constatation objective de la naissance ou de l'être, alors que le second marque seulement le fait acquis; ainsi *γεγένημαι* «on constate que je suis» s'oppose à *γέγονα* «je suis». Il est remarquable que dans presque tous les exemples cités, la forme moyenne révèle clairement son emploi, dépendant qu'elle est d'un «verbum dicendi» ou «sentiendi» ou d'apparence. Cp.

Platon, *Théétète* 153e *φανεῖται γεγενημένον*, de la couleur engendrée qui est dite, 154a, *ἑκάστῳ ἴδιον γεγονός* «un produit original pour chaque individu»[17]

ibid. 210b en toute cette géniture *ἡ μαιευτικὴ ἡμῖν τέχνη ἀνεμαῖά*

[16] Sur l'identité originelle de *men-* 'rester' et *men-* 'penser', cf. Walde-Pokorny, *Vgl. Wtb.* II 267.

[17] Selon P. Chantraine (113), *γεγονός* indique le «produit comme donné» et *γεγενημένον*, «forme plus rare et plus expressive», exprime «l'idée de devenir et de naissance»; on voit l'intention «aspectuelle» qui sous-tend cette interprétation.

φησι γεγενῆσθαι «notre art maïeutique affirme ne trouver que du vent» (Diès)

Id., *Phèdre* 232b *οἴονται ἢ γεγενημένης ἢ μελλούσης ἔσεσθαι τῆς ἐπιθυμίας* «on estime que la passion est formée déjà ou qu'elle va apparaître».

ibid. 242b *οἶμαι γὰρ ἐγὼ τῶν ἐπὶ τοῦ σοῦ βίου γεγονότων λόγων μηδένα πλείους ἢ σε πεποιηκέναι γεγενῆσθαι* «je crois qu'il s'est fait de ton temps beaucoup de discours, mais que personne n'en a produit autant que toi», où l'opposition est nette entre les *λόγοι* qui sont et ceux dont Socrate constate la création.

Id., *Timée* 23c la Déesse *ἐκλεξαμένη τὸν τόπον ἐν ᾧ γεγένησθε* «ayant décidé de l'endroit où vous êtes né»

Id., *Philèbe* 276 *λέγω ... ἐκ τούτων τρίτον μεικτὴν καὶ γεγενημένην οὐσίαν* «j'affirme que la troisième chose est l'existence née du mélange des deux autres»

Démosthène 2.4 *ἐνθένδ' ἂν αὐτὸν ἴδοι μέγαν γεγενημένον* «on reconnaîtrait que c'est à nous qu'il doit d'être puissant»

Id. 18.22 Eschine *ἐτόλμα λέγειν ὡς ἅρα ἐγὼ πρὸς τῷ τῆς εἰρήνης αἴτιος γεγενῆσθαι* «a osé prétendre que c'était moi qui étais responsable de la paix»

Id. 18.205 *ἡγεῖτο γὰρ αὐτῶν ἕκαστος ... μόνον γεγενῆσθαι* «chacun d'eux pensait qu'il n'était pas né seulement pour...»

Id. 18.270 si tu peux, Eschine, citer un homme qui n'ait pas souffert de la tyrannie... (*ὅστις ... γέγονεν !*), *συγχωρῶ σοι τὴν ἐμὴν εἴτε τύχην εἴτε δυστυχίαν ... αἰτίαν γεγενῆσθαι* «je t'accorde que ma chance ou ma malchance... a été responsable...»

Isocrate 15.30 *ἐκ δὲ τῶν ἄλλων λόγων ποιεῖ με τηλικοῦτον ὄσος οὐδεὶς πώποτε γέγονεν* «d'après ses autres discours il fait de moi un homme tel qu'il n'y en a jamais eu..., *οὐ γὰρ μόνον ἰδίωτας φησί μου γεγενῆσθαι μαθητάς* il affirme que ce ne sont pas seulement des particuliers qui ont été mes disciples»

Lysias 7.6 *πάντες γὰρ ἐπίστασθε ὅτι ὁ πόλεμος καὶ ἄλλων πολλῶν αἴτιος κακῶν γεγένηται* «vous savez tous que la guerre a été responsable de beaucoup d'autres maux» (cf. même tournure 7.7 et 12.77)

Id. 12.63 *οὐ γὰρ μοι δοκοῦσιν ἴσου ἄξιοι γεγενῆσθαι* «ainsi ces deux personnes ne me paraissent pas comparables»

Antiphon 5.72 (je vous rappelle), juges, (que) les jours qui s'ajoutent aux jours ont un grand pouvoir *τὴν ἀλήθειαν εὑρεῖν τῶν γεγενημένων* «pour faire découvrir la vérité de ce qui s'est passé».

Ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, suffisent à montrer clairement la différence qui oppose l'actif au moyen. Il faudrait certes en éprouver l'explication à l'aide des témoignages épigraphiques. Les quelques sondages que nous avons faits semblent en tout cas montrer que la «difficulté surprenante» que soulève l'emploi quasi exclusif de *γεγένημαι* dans les inscriptions ioniennes (Chantraine 1926, 196) devient soluble.

Le suffixe *-ē-* joue un large rôle dans la formation des aoristes passifs-intransitifs du type *ἐχάρην* (prés. *χαίρω*, pft. *κεχαρήοτα*)[18], qui ne peut être séparé de celui en *-θην* — *ἐμίχθη* se rencontre dès Homère à côté de *ἐμίγην*. On a beaucoup débattu de ce problème que nous ne reprendrons pas ici sur nouveaux frais, nous contentant de quelques remarques susceptibles d'aiguiller vers une solution satisfaisante.

Voyons tout d'abord la situation respective des deux formes en *-ην* et *-θην*. A. Prévot, qui a procuré l'histoire du développement de cette innovation ancienne du grec, affirme que l'aoriste passif en *-θην* caractérisait un «aspect déterminé», tandis que celui en *-ην* aurait une «valeur indéterminée» (13 et al.). Nous reprendrons, afin de juger sur pièces, l'exemple auquel il a réservé une grande attention : *ἑκάην* (seul attesté chez Homère, mais ignoré de l'attique) en face de *ἑκαύθην*. Le premier insisterait «non pas sur le fait de brûler, mais sur l'état qui suit le procès révolu»; *ἑκαύθην* «par contre indique le fait de 'prendre feu'», il «exprime le fait qui se produit, l'événement» (25 et 28, cf. aussi 95). Ainsi :

A 464 = B 427 = *γ* 461[19] = *μ* 364 *αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ μῆρ' ἑκάη καὶ σπλάγχν' ἐπάσαντο* «quand les cuisseaux furent brûlés et qu'on mangea la fressure» (*ἑκάη* indiquerait «l'état des cuisses consumées»)

Ψ 198 *ὄφρα ... ὕλη τε σεύαιτο καήμεναι* «afin que le bois se hâte de brûler (brûle vite)»; cf. aussi I 212, *μ* 210,*Ψ*13.

De même chez Hérodote qui, lui, oppose les deux aoristes :

2.107 *ταῦτα ποιῆσαι τὸν Σέσωστριν, καὶ δύο μὲν τῶν παίδων κατακαῆναι τρόπῳ τοιούτῳ* «ce que Sésostris aurait fait, et deux de ses enfants furent brûlés de cette façon», à propos de quoi Prévot remarque que «le sens de 'prendre feu' est inacceptable; seul le résultat importe» (27)

2.180 (à propos du temple de Delphes) *ὁ γὰρ πρότερον ἐὼν αὐτόθι*

[18] Cf. notamment Chantraine 1948.

[19] Et non 401, Prévot 26 (coquille!).

αὐτόματος κατεκάη «car celui qui existait auparavant avait brûlé pour une cause fortuite», en regard de :

1.19 ἀφθεὶς δὲ ὁ νηὸς κατεκαύθη «touché (par le feu que chassait le vent), le temple tomba dans les flammes»[20], c'est-à-dire, écrit Prévot, «le temple est à peine touché par les flammes qu'il s'embrase» (28)

1.86 Cyrus fit monter Crésus sur un bûcher, βουλόμενος εἰδέναι εἴ τίς μιν δαιμόνων ῥύσεται τοῦ μὴ ζώοντα κατακαυθῆναι «voulant savoir si une divinité le préserverait d'être brûlé vif»; ici non plus ce ne serait pas «l'état résultant du procès», car «l'aspect est déterminé» (27).

A. Prévot signale enfin quelques références à des textes «non décisifs» (28), que nous pouvons cependant utilement considérer :

1.51 ὑπὸ τὸν νηὸν κατακαέντα «vers le temps où brûla le temple»

4.79 sur ce palais, le dieu lança la foudre καὶ ἡ μὲν κατεκάη πᾶσα «et le tout fut brûlé»

et d'autre part :

5.92η τῶν ... ἱματίων οὐ κατακαυθέντων «les vêtements n'ayant pas été brûlés»

6.101 les Perses mettent le feu aux temples d'Erétrie ἀποτινύμενοι τῶν ἐν Σάρδισι κατακαυθέντων «en représailles de l'incendie des sanctuaires de Sardes» (Legrand).

De fait, l'«aspect déterminé» n'a rien à voir ici (et encore faudrait-il tenir compte de κατα-). Le sens est clairement : ἐκάην «j'ai brûlé» (intransitif), ἐκαύθην «j'ai été pris par les flammes». Dans le premier, l'action est vécue du dedans; dans le deuxième, elle est décrite du dehors. L'opposition sera donc définie comme *subjectif* (intransitif-moyen, se référant à un état historique) : *objectif* (passif, décrivant un acte). Il suffit de se reporter aux passages cités pour s'apercevoir que les commentaires d'A. Prévot n'atteignent pas au cœur du problème.

Mais si cette caractéristique fondamentale rejoint celle que nous assignons à *-ē-*, elle est aussi celle de *-θ-*, qu'il s'agisse des formes d'aoriste ou des verbes en *-θω* que P. Chantraine a aussi étudiés (1925). Or, dans le chapitre de ses *Origines* consacré à la «valeur de l'affixe **-dh-*» (188-210), É. Benveniste montre que lesdits présents sont

[20] La traduction de Ph.-E. Legrand «le temple prit feu et fut consumé» implique un sens de ἅπτω qui ne convient pas ici.

— fait essentiel — «tous intransitifs et de valeur nettement moyenne» (194). Le sens «déterminé», indiquant que le terme de l'action est considéré, que leur confère P. Chantraine n'est donc qu'un «aspect relativement accessoire de leur valeur» (193), une conséquence, ajouterons-nous, de ce que l'action est vue du dehors[21]. Tous les exemples produits par P. Chantraine entrent dans cette définition : ils s'emploient dans une description et se rendent au mieux par «on voit, on constate que...». Dès lors se pose une autre question : si le sens de *-θ-* (dans les aoristes en *-θην* et les présents en *-θω*) apparaît si proche de celui qui a été attribué plus haut à *-ē-*[22], comment déterminer ce qui revient à *-θ-* et ce qui revient à *-η-*? La réponse est dans les faits qu'il y aurait lieu, ici encore, d'expliciter en détail : on a, au départ, un présent en *-θω* et un aoriste en *-θην* dénotant tous les deux l'acte objectif-passif. Puis, secondairement, sous l'influence formelle de l'ancien aoriste en *-ην*, s'est développé un futur en *-ήσομαι* qui, par opposition avec le futur ordinaire, se détermine comme futur de l'état objectif.

Il faut évoquer enfin le rapport fréquent des présents en *-ye/o-* et *-sk-*[23] avec les aoristes en *-ē-*. Ces suffixes servent à les convertir en formes dénotant l'actuel duratif-transitif; étant donné qu'on part de verbes d'«état» et d'un objectif-duratif intransitif, le «présent» a, au point de vue de l'aspect, fréquemment valeur itérative (un état intransitif converti en actuel transitif devient morcelé en opérations successives) et, au point de vue de la diathèse, les désinences moyennes quand persiste la valeur intransitive. Qu'on ait donc le type «je vois = il se manifeste que j'ai vision» intransitif, ou le type «je frappe = il se manifeste que je suis frappant» transitif, le sens fondamental demeure inchangé : il s'agit toujours de la réalisation objective d'un état.

Eigerweg 18 Georges REDARD
CH-3038 Kirchlindach (Suisse)

[21] En termes d'«aspect», on pourrait illustrer ici l'équivalence subjectif = duratif et objectif = ponctuel.

[22] «Similitude plus profonde que celle de l'aspect», note avec sa pénétration coutumière É. Benveniste en expliquant, d'un point de vue différent, «la sphère où *-θ-* et **-ē-* se touchent et arrivent à s'unir» (196).

[23] Cf. en dernier lieu Watkins 1971 et notre contribution aux *Mélanges P. Chantraine*, Paris, 1972, 183-189 (avec la note 18 qui vaut ici également).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Benveniste, É., *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris, 1935.

Brugmann, K., *Grdr. der vgl. Gramm. der idg. Spr.* II²3, Strasbourg, 1916, 170-177 (§§112-119) et 200sq. (§139).

Buck, C. D., *Comparative grammar of Greek and Latin*², Chicago, 1937.

Chantraine, P., «Les verbes grecs en *-θω», *Mélanges J. Vendryes*, Paris, 1925, 93-108.

Chantraine, P., *Histoire du parfait grec*, Paris, 1926, 110-117 et 195-197.

Chantraine, P., «Le rôle de l'élargissement *ē/o* dans la conjugaison grecque», *BSL* 28/2, 1928, 9-39.

Chantraine, P., *Grammaire homérique* I², Paris, 1948, 399-407 (§§ 191-193).

Diels, P., *Altkirchenslavische Grammatik* I, Heidelberg, 1932, 261-264 (§§126sq.).

Ernout, A., *Morphologie historique du latin*³, Paris, 1953, 144sq. (§222).

Humbert, J., *Syntaxe grecque*, Paris, 1945, 144 (§208).

Kuryłowicz, J., *The inflectional categories of Indo-European*, Heidelberg, 1964, 79 (§24).

Leskien, A., *Handbuch des Altbulgarischen*⁶, Heidelberg, 1922, 130.

Meillet, A., «Observations sur le verbe latin, IV. Présents en *-ō* et en *-eō*», *MSL* 13, 1905, 363-373.

Meillet, A., «Le sens de γενήσομαι. A propos de *Parménide* 141», *RPh* 48, 1924, 44-49.

Meillet, A., (et A. Vaillant), *Le slave commun*², Paris, 1934, 243sq. (§257).

Meillet, A., *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*⁸, Paris, 1937, 209sq.

Meillet-Vendryes, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*², Paris, 1948.

Polomé, E., «On the origin of Germanic class III of weak verbs», *Beiträge zur Indogermanistik und Keltologie* (Festschr. J. Pokorny), Innsbruck, 1967, 83-92.

Prévot, A., *L'aoriste grec en -θην*, Paris, 1935.

Risch, E., *Wortbildung der homerischen Sprache*², Berlin-New York, 1974, 250-254 (§§90-91).

Schmid, W. P., *Studien zum baltischen und indogermanischen Verbum*, Wiesbaden 1963.

Schwyzer, E., *Griechische Grammatik* I, Munich, 1939, 756-763.

Senn, A., *Handbuch der litauischen Sprache* I, Heidelberg, 1966, 261-263.

Sommer, E., *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*², Heidelberg, 1914, 497sq. (§318).

Stang, Chr. S., *Vergleichende Grammatik der baltischen Sprachen*, Oslo-Bergen-Tromsö, (1966), 33sq.

Stolz-Schmalz, *Lateinische Grammatik*, 5ᵉ éd. par M. Leumann et J. B. Hofmann, Munich, 1928, 315 (§224b) et al.

Vendryes, J., «Restes en celtique du thème verbal en *-ē-*», *Mélanges H. Pedersen*, Copenhague, 1937, 287-292.

Wagner, H., *Zur Herkunft der ē-Verba in den indogermanischen Sprachen*, Zurich, 1950.

Wagner, H., «Zu den indogermanischen *ē*-Verben», *Ztschr. f. celt. Phil.* 25. 1956, 161-173.

Watkins, C., *Indo-European origins of the Celtic verb* I. The sigmatic aorist, Dublin, 1962, 70-71.

Watkins, C. (J. Kuryłowicz éd.), *Indogermanische Grammatik* III 1 : «Geschichte der indogermanischen Verbalflexion», Heidelberg, 1969, 57.

Watkins, C., «Hittite and Indo-European studies. The denominative statives in *-ē*», *TPhS*, 1971, 51-93.

Ernst RISCH *

REMARQUES SUR L'ACCENT DU GREC ANCIEN

I.

Grâce aux informations que nous donnent les grammairiens anciens et grâce aussi à l'accentuation dans les papyrus littéraires et surtout dans les manuscrits, nous possédons des connaissances assez complètes sur l'accent du grec ancien. Bien que dans quelques mots l'accent soit ambigu ou controversé, et bien qu'il soit douteux si les règles traditionnelles correspondent dans tous les détails à l'accentuation réelle, on peut dire que nous sommes assez bien informés sur l'accent grec, ou plus exactement sur l'accent attique. Les règles d'accentuation sont d'ailleurs indiquées dans les grammaires, et les plus grands linguistes ont apporté des contributions importantes sur ce sujet [1]. Il reste cependant quelques points qui — me semble-t-il — demandent une interprétation nouvelle.

Je récapitulerai les traits essentiels: Le grec a hérité de l'i.-e. le principe de l'accent «libre», c.-à-d. l'accent a, comme les phonèmes, une valeur distinctive. En grec, cela se manifeste dans la place du ton et dans l'intonation. Si la syllabe finale est brève, n'importe laquelle des trois dernières syllabes peut être accentuée, c.-à-d. marquée par une hauteur musicale, cf. p.ex. *ἐρχόμενος* part.prés. — *δεδομένος* part.parf. — *Ἔρχομενός* toponyme, *θηρότροφος* «nourri par une bête sauvage» — *θηροτρόφος* «nourrissant les bêtes sauvages», des adjectifs *εὐμενής*, *γλαυκός*, mais des anthroponymes *Εὐμένης*, *Γλαῦκος*, etc. Il est vrai que de telles oppositions sont rares — les plus importantes sont probablement celles entre l'adjectif et le nom

* J'exprime ma vive gratitude à Mlle Y. Marchev qui a bien voulu m'aider dans la rédaction du texte français.

[1] Cf. en dernier lieu M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris, 1972, p. 293sq. (avec bibliographie). En outre, je nomme: B. L. Wheeler, *Der griechische Nominalaccent*, Strasbourg, 1885; J. Wackernagel, «Der griechische Verbalakzent», *KZ* 23 (1877), p. 457 sq. = *Kleine Schriften*, p. 1058sq.; —, *Beiträge zur Lehre vom griechischen Akzent*, Bâle, 1893 = *Kl. Schr.*, p. 1072 sq.; —, *Akzentstudien* I, II, III, GN 1909, 1914 = *Kl. Schr.*, p. 1108 sq.; J. Vendryes, *Traité d'accentuation grecque*, Paris, 1929; Ch. Bally, *Manuel d'accentuation grecque*, Berne, 1945; J. Kuryłowicz, *L'accentuation des langues indo-européennes*, Kraków, 1952, ²1958 (pour le grec p. 106sq.); —, *Indogermanische Grammatik* II, Heidelberg, 1968, p. 83sq.

propre —, mais elles sont caractéristiques pour le système grec de l'accentuation. D'après ce que nous savons, cette limitation du ton aux trois dernières syllabes est commune à tous les parlers grecs. Elle est une innovation remarquable du grec commun (*loi de limitation*).

Pour les mots qui ont une voyelle longue dans la syllabe finale, l'accent est limité aux deux dernières syllabes. En revanche, la voyelle longue de la syllabe finale est susceptible de deux intonations diverses, l'une, normale ou «non marquée», avec l'acuité sur la partie finale, est notée par l'accent aigu (◌́ = ◌́), l'autre, spéciale ou «marquée», avec acuité sur la première partie ou «more» est notée par l'accent circonflexe (◌̓◌ = ◌̃). Cf. l'opposition entre *φυγῶν* gén. plur. de *φυγή* et *φυγών* part. aor. de *φεύγω* *ἔφυγον*, *κῆρ* et *κήρ*, *πᾶν* et *Πάν*, voc. *Ζεῦ* et nom. *Ζεύς*, etc.

La distinction entre l'accent aigu et l'accent circonflexe se trouve aussi dans les syllabes pénultièmes. Mais là, leur distribution dépend automatiquement de la quantité de la voyelle finale, p.ex. *κελεύων* masc., mais *κελεῦον* neutre. C'est la loi dite *σωτῆρα*, qui est évidemment plus récente que les règles concernant la limitation aux trois ou deux dernières syllabes.

Par conséquent, l'intonation (à savoir la distinction de l'accent aigu et de l'accent circonflexe) appartient au plan du signifiant dans la syllabe finale; dans la pénultième elle est conditionnée par les signifiants et n'a aucune valeur significative [2].

Si l'on se borne au plan du signifiant, on a trois possibilités d'accentuation pour les mots à voyelle brève dans la finale

x x́ x ◡ x x ◌́ ◡ x x x ◌́ (x = syllabe quelconque)
(x x ◌̃ –)

et trois possibilités pour les mots à voyelle longue :

x x́ – x x ◌̃ x x ◌̂ .

De ces deux séries on peut tirer une seule règle : *Un mot porte le ton sur une des trois dernières syllabes, une voyelle longue de la syllabe finale étant traitée comme si elle comptait deux syllabes* [3] :

x x́ x x x x́ x x x x́
x x́ xx (xx = –) x x x́x (x́x = ◌̂) x x xx́ (xx́ = ◌̂).

[2] La différence entre l'optatif *κελεύσαι* et l'infinitif *κελεῦσαι* s'explique par la différence quantité de la diphtongue finale *αι*, cf. plus bas.

[3] Cette règle est valable pour toutes les voyelles longues, pour celles qui remontent à des voyelles longues i.e. (p.ex. *ἡγήτωρ* < i.e. **-tōr*) de même que pour les voyelles longues issues d'une contraction (p.ex. *ἐτίμων* < *ἐτίμεον*) ou dues à un allongement compensatoire (p.ex. *ἀνθρώπους* < *-ονς*).

Il y a quelques problèmes concernant les diphtongues et les syllabes longues par position.

a) En général, les diphtongues sont traitées en grec comme les voyelles longues. Mais *αι* et *οι* finales (dans la fin absolue du mot) sont normalement considérées comme brèves, p.ex. *γέφῡραι*, *ἄνθρωποι*, *ἔρχεται*, *κελεῦσαι*, etc. Les exceptions sont dues à des paradigmes morphologiques : 3e sing. à l'optatif *κελεύσαι* comme *κελεύσαις* (2e sing.), *κελεύοι* comme *κελεύοις* (cf. *κελεύει-κελεύεις*) et les locatifs en *-οι* : *οἴκοι*, *Ἰσθμοῖ* comme les datifs *οἴκωι*, *Ἰσθμῶι* (vis-à-vis du nom. plur. *οἶκοι*, *θεοί*), les datifs et les vocatifs en *-οῖ* : *Σαφφοῖ*.

b) Contrairement à la règle d'accentuation valable pour le latin, en grec ce n'est pas la longueur de la syllabe qui compte, mais la longueur de la voyelle. Par exemple, la syllabe finale de *ἔφερον* *ἔφερες* peut être longue par position; pour l'accentuation elle est toujours brève. Seul dans les cas assez rares avec deux consonnes à la fin du mot, notamment *-ξ* et *-ψ*, certains problèmes se posent. D'après ce qu'on a pu constater, dans ces cas l'antépénultième ne porte jamais l'accent, p.ex. *Ἀστυάναξ*, *ναυφύλαξ*. Par contre, une voyelle longue à la pénultième reçoit l'accent circonflexe d'après la loi *σωτῆρα* (sans doute de beaucoup plus récente) : *ἐριβῶλαξ*, *φοῖνιξ*, *λαῖλαψ*, mais *σκώληψ* [4].

II.

Outre les mots normaux portant leur accent propre, il y a en grec, comme en sanskrit, des mots atones en position enclitique, qui, au point de vue de l'accent, forment une unité avec le mot précédent. Ces mots enclitiques posent des problèmes, notamment là où l'accent du mot précédent se trouve éloigné de plus de deux syllabes de la finale de l'enclitique. Dans ce cas, le groupe «mot normal + enclitique» prend un accent supplémentaire, qui se conforme, grosso-modo, à la loi de limitation. Ainsi dans *ἄνθρωποί τινες*, le premier accent est l'accent normal de *ἄνθρωποι*, le second celui du groupe de mots *ἀνθρωποί-τινες*. De même dans *δῆμός ἐστι*. Il importe cependant de faire remarquer qu'entre les deux accents il doit y avoir au moins une «more». Au lieu de *λόγός ἐστι* on aura donc *λόγος ἐστί*. Je m'abstiendrai d'entrer ici dans le détail, autant plus qu'il n'est pas sûr que toutes les particularités concernant les règles d'accentuation pour les enclitiques soient transmises correctement [5].

[4] Cf. Kurylowicz, *Indogermanische Grammatik* II, p. 86.

[5] Il est très peu probable que dans une série d'enclitiques il y ait vraiment eu plusieurs syllabes consécutives accentuées, p. ex. *εἴ πώς τίς ποί ποθεν ἔλθοι*, voir Bally, p. 115.

D'après ce que nous enseigne le védique, les enclitiques n'avaient pas d'accent et ne produisaient aucun changement de l'accentuation du mot précédent. Le règlement assez compliqué de l'accent des enclitiques est une innovation du grec. Il est évident qu'il s'agit là d'une conséquence immédiate du fait que l'accent se borne aux trois dernières syllabes. Une autre conséquence au fond toute normale de cette règle de limitation, c'est que tous les enclitiques de trois syllabes ou davantage, qui sont très fréquents en védique, prirent un accent propre reculé le plus possible et cessèrent alors d'être des enclitiques.

III.

Les règles d'accentuation transmises sont valables pour l'ionien-attique, ainsi que pour Homère. On sait que, dans quelques cas, elles ont été altérées en raison de changements phonétiques. Par la métathèse de quantité, qui est plus récente que le changement de $\bar{a} > \eta$, des formes telles que ἵλεως (< ἵληος) et πόλεως (< πόληος) apparurent en ionien-attique. Quoique la voyelle de la finale devienne longue, l'accent reste sur l'antépénultième. Par analogie, cet accent fut reporté aussi à d'autres formes du paradigme qui, originairement, avaient une finale longue, p.ex. gén. plur. πόλεων, gén. et dat. sing. ἵλεω, ἵλεωι, etc. Dans une mesure très restreinte, cette accentuation influença aussi quelques autres mots : ὑψίκερων κ 158, ἄκερων Pl. Plt. 265 b, δύσερως chez des poètes alexandrins (Call. Epigr. 41, 6 Pf., Théocr. 1, 85)[6]. Il faut cependant retenir que de telles déviations de la règle générale sont assez rares[7].

Quant aux autres dialectes, nous ne sommes que très peu orientés. La loi de limitation semble en principe être valable pour tous les dialectes. Pour le dorien, les grammairiens anciens donnent différentes déviations de l'accent usuel, d'une part pour certains mots (p.ex. γλαύξ) et d'autre part pour des formes flexionnelles (p.ex. ἀγγέλοι, γυναίκες) Ils pensaient sans doute à la poésie chorale dorienne et il est à supposer que leurs observations étaient exactes. Il est cependant douteux que les règles générales tirées des formes observées soient correctes. Les accents que nous trouvons dans les papyrus ne prouvent ces règles qu'en partie. Ainsi, on accentuait γεράϊτάτοι (Alcmane, Parthéneion), ἐρογλε-

[6] Les autres classiques n'ont que des formes comme δυσέρωτες, etc.

[7] Ce qui est plus fréquent, ce sont les déplacements de l'accent sans que les règles générales ne soient altérées, p. ex. ἐρῆμος > ἔρημος (*loi de Vendryes*).

φάρὸι, μῆσὰμένοι, mais la loi σωτῆρα est en général respectée, p.ex. ἐνθοισα (vis-à-vis φερόισαις), ἄισα, ἄμιν etc., mais εδέιξαν, ἐιμεν ou ἦμεν. Il est plus commode de supposer que les terminaisons -αι et -οι du nom. plur., -ον, -αν, -εν de la 3e plur. et -εν, -μεν de l'infinitif sont considérées comme longues. Toutefois bien des questions restent dans l'obscurité[8]. Mais il y a une chose certaine, c'est que la loi de limitation existait aussi en dorien.

Le seul dialecte dont nous savons que le système de l'accentuation dévie considérablement du grec commun, c'est le lesbien (éolien chez les grammairiens). Là aussi nous avons la loi de limitation. On notera que la voyelle longue de la finale a la valeur de deux syllabes et que la loi σωτῆρα est valable. Mais, et c'est là une innovation importante, l'accent n'est plus libre, mais doit être reculé aussi loin que possible de la finale, p. ex. θῦμος, ἄγαθος et Ζεῦς (au lieu de Ζεύς). Donc, comme en latin, l'accent dépend uniquement de la forme du mot. Des oppositions telles que τόμος-τομός, Γλαῦκος-γλαυκός sont exclues. Comme nous le montre le gén. plur. en -αν<-άων (p.ex. ξάνθαν, πολλιάταν), il faut considérer cette barytonèse éolienne comme un phénomène tardif.

IV.

Ce qui, en lesbien, est valable pour tous les mots, se borne au verbe par ailleurs. C'est qu'en ionien-attique (et en dorien) l'accent du verbe remonte le plus possible, sauf aux formes nominales[9]. Il est vrai que cette règle est obscurcie en grec classique par de nombreuses contractions. Si l'on reconstitue les formes non contractées (qui sont en partie directement attestées), il ne reste que quelques exceptions, à savoir :

a) quelques impératifs de 2e sing. tels que λαβέ, εὑρέ, ἐλθέ, εἰπέ, ἰδέ, peut-être πιέ, φαγέ, en outre φαθί (φάθι?), tous les impératifs moyens de l'aoriste thématique, p. ex. ἑλοῦ, γενοῦ, etc., puis ἐνθοῦ, etc.

b) les formes dissyllabiques du prés. ind. de εἰμί et φημί, normalement enclitiques. Dans quelques cas (p. ex. en position initiale),

[8] Cf. M. Nöthiger, *Die Sprache des Stesichorus und des Ibycus*, Thèse, Zurich, 1971, p. 83sq.

[9] Là, on a la règle générale que l'accent (dans le cadre de la loi de limitation) se trouve directement devant ou directement après la limite entre le lexème et le morphème. Pour l'infinitif, on a deux règles supplémentaires : (a) La diphtongue finale αι ne peut jamais être accentuée. (b) L'accent de l'infinitif moyen du présent athématique correspond à celui de la 2e plur. en -σθε (p. ex. ἵστασθαι, ὄρνυσθαι).

ces formes sont accentuées, p. ex. ἔστι, par contre oxytone φημί, etc.

c) dans les verbes composés, l'accent ne doit en aucun cas remonter au-delà de l'augment (p. ex. ἀπέσχον) ou de la finale d'un préverbe (p. ex. ἀπόσχες, de même dans les composés avec deux préverbes συνέκδος)[10].

C'est J. Wackernagel qui a montré comment il faut interpréter ces règles. Comme le prouve le védique, le verbe i.-e. pouvait être soit tonique soit atone, c.-à-d. enclitique. Il n'avait d'accent propre qu'en position initiale ou dans des phrases subordonnées. Normalement il était donc enclitique. Cet emploi enclitique a été généralisé en grec[11]. Dans toutes les formes personnelles à trois syllabes ou davantage, la loi de limitation fit automatiquement reculer l'accent aussi loin que possible. Les rares formes plus brèves, p. ex. ἴμεν ont par analogie l'accent reculé. Seuls les verbes εἰμί et φημί gardèrent leur caractère enclitique (v. plus haut point b). La règle (c) s'explique également par l'enclise. Là, le verbe se trouvait en position enclitique après un adverbe portant l'accent, p. ex. ἀπό σχες[12]. Ce qui est intéressant, c'est que l'augment, lui aussi, est traité de la même manière: συνέσχον, c.-à-d. σὺν ἔ σχον. On peut donc conclure que, du temps où en grec s'établit la loi de limitation, l'augment n'était pas encore un préfixe, mais bien un mot autonome au point de vue phonétique. Par conséquent, il est très peu probable que l'on ait eu en i.-e. un augment-préfixe.

Il ne reste que quelques vestiges de l'accentuation des verbes en position initiale: outre ἔστι, les impératifs cités sous le point (a). Les impératifs étaient de toute façon souvent employés en position initiale. Ils pouvaient maintenir leur accentuation propre d'autant plus qu'ils occupent (notamment ceux de la 2e sing.) une place particulière à l'intérieur du paradigme verbal, prenant presque le caractère d'interjections.

V.

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les transformations à l'intérieur du paradigme verbal dues à la contraction. Les formes des verbes

[10] Une accentuation analogique se trouve au parfait ἀφίκται, etc., voir Wackernagel, *Kl. Schr.*, p. 1071. On remarquera, en outre, le futur ἀπέσται, etc.

[11] Le témoignage du mycénien est pour nous très précieux: presque tous les verbes attestés sont employés en position enclitique, p.ex. *o-wi-de, o-do-ke, jo-i-je-si*, etc., aussi *o-u-di-do-si*, PY Ep 704, 5 *da-mo-de-mi pa-si ... e-ke-e /dâmos de (dē?) min phâsi ... ekheen/*.

[12] Lorsqu'il y avait plusieurs adverbes, les premiers étaient proclitiques. Cf. la proclise des prépositions devant le nom.

contractes telles que ποιῶ, ποιοῦμεν, ποιεῖτε, etc., τιμῶ, τιμῶμεν, τιμᾶτε, etc. ne posent aucun problème. On a la preuve qu'en ionien-attique, leur contraction a eu lieu au cours du premier millénaire: des formes non contractées sont attestées chez Homère et dans des dialectes; le ᾱ de τιμᾶν n'est pas changé en η. On peut dire la même chose pour les subjonctifs du type attique τιθῶ, τιθῆις, etc., cf. chez Homère les formes non contractées θείω, θήηις, θείομεν, etc.

Les optatifs sont accentués de la même manière que les subjonctifs correspondants, p.ex. τιθεῖμεν, διδοῖμεν, ἱσταῖμεν, etc. de même συνθεῖμεν (et non pas *σύνθειμεν)[13]. A en juger d'après l'accent, il s'agit sans doute, là aussi, de formes contractées. En effet, il faut supposer une contraction aussi au point de vue i.-e.: *$did\partial_3$-$i\partial_1$-me > διδάϊμεν > διδοῖμεν. Ce qui brouille les faits, c'est que, selon les grammairiens anciens, les verbes déponents ἐπίστασθαι, δύνασθαι, πρίασθαι, en outre ὄνασθαι (aoriste athématique de ὀνίνημι) ne forment pas leur optatif et subjonctif comme ἵστασθαι (ἱσταῖτο, ἱστῆται), mais font reculer l'accent. Cependant, la tradition des manuscrits n'est pas unanime. Ainsi la forme attestée pour Xen. Cyr. 2, 3, 22 est ἐπιστῶνται (et ἐπίστανται) et non pas ἐπίστωνται. Chez Hérodote on trouve ἐπιστέωνται 3, 134, 2 et les variantes δυνεώμεθα 4, 97, 4 et δυνέωνται 7, 163, 1[14]. Si l'accent des formes telles que ἐπίστωμαι est correct, il ne s'applique qu'au dialecte attique. Il faut alors supposer en tout cas une analogie avec le subjonctif de l'aoriste sigmatique où les désinences viennent s'ajouter à σ et non pas à σα. Pour l'optatif, il me semble que ceci est également plus probable que l'hypothèse contraire qui dit que l'optatif ἱσταῖμεν etc. aurait reçu son accent par analogie avec le subjonctif[15]. On remarquera, en outre, que la structure phonétique de πρίαιτο diffère de celle de ἱσταῖτο: en i.-e., l'optatif était probablement *$k^wri\partial_2i\partial_1to$, une forme qui s'opposerait à *$stisto_2$-$i\partial_1to$. Mais, ce qui importait en grec, c'était le fait que la voyelle α, ε, ο (ᾱ, η, ω) faisait évidemment partie du lexème ἱστα-, τιθε-, διδο-, alors que dans ἐπίστασθαι etc., la voyelle α ne jouait qu'un rôle secondaire: le lexème était plutôt ἐπιστ-, δυν-, πρι- que ἐπιστα-, δυνα-, πρια-.

[13] Cette accentuation, enseignée par Hérodien, n'était pas incontestée, voir Kühner-Blass, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*, Erster Teil, II, p. 190sq.

[14] On trouve ἐπιστέωνται aussi dans un ψήφισμα Βυζαντίων, Démosth. 18, 91. Cette forme qui, au point de vue phonétique frappe au premier abord pour le dorien, rappelle certains phénomènes dans le dorien méridional: παρβεῶντα, -ας, ἐπαρεώμενος dans le serment des οἰκιστῆρες de Cyrène, *Suppl. Epigr. Gr.* 9, 3, 42sq. On a donc εω < αο!

[15] Cf. Chantraine, *Morphologie*, p. 316.

Nous pouvons donc supposer qu'à l'époque où la loi de limitation commençait à s'établir, on prononçait encore *σταϊμεν, θεῖμεν, δοῖμεν, ἱσταϊμεν, θιθεῖμεν, διδοῖμεν*,etc., c.-à-d. que ces formes n'étaient pas encore contractées. De même *φανεῖμεν* (ou *φανῆῖμεν*). Les optatifs thématiques, par contre, avaient peut-être dès le début — ou en tout cas très tôt — un *oi* monosyllabique, d'où *φέροιμεν*. A l'exemple des optatifs thématiques se formèrent ceux de l'aoriste sigmatique et, en attique sans doute aussi, les optatifs des déponents du type de *ἐπίστασθαι*. Les optatifs en *-σαι-* ne doivent pas être considérés comme très anciens, car à l'actif, les formes d'origine obscure en *-σει-* (*-σειας -σειε -σειαν*, le dit optatif éolien) se maintinrent dans différents dialectes [16]. Encore à l'époque historique, le crétois central possédait des optatifs du type ancien 3e plur. *Fέρκσιεν* (Collitz-Bechtel nr. 4982), 3e sing. *κοσμησίε, δικακσίε* (Buck p. 121 et 313). Donc, si l'on admet que *διδοῖμεν*, etc. est une forme contractée provenant de ** διδόϊμεν*, les particularités dans l'accentuation de l'optatif s'expliquent par de minimes changements analogiques : *ἐπίσταιτο* d'après *δέξαιτο, δέξαιτο* d'après *δέχοιτο* (*δέκοιτο*).

Un dernier problème, c'est la 3e plur. act. du présent des verbes athématiques. Contrairement à l'attique dont les formes *ἴασι, τιθέασι, διδέασι* (Xen. Anab. 5, 8, 24), *διδόασι, δεικνύασι* et les formes contractées *ἰᾶσι, ἱστᾶσι* ont l'accentuation attendue, on ne trouve chez Homère que *ἔασι* et *ἴασι*, mais autrement toujours des formes à accent circonflexe : donc non seulement *πιμπλᾶσι* et *διασκιδνᾶσι*, mais aussi *διδοῦσι, τιθεῖσι, ῥηγνῦσι*. Cette dernière forme est certainement récente. Par contre, les formes *διδοῦσι* < *διδονσι* et *τιθεῖσι* < **θιθενσι* semblent être anciennes, cf. myc. *ka-ke-we o-u-di-do-si /khalkēwes ou-didonsi/ jo-i-je-si /jo hijensi/* [17].

L'accentuation traditionnelle correspond sans doute au modèle de l'attique *ἱστᾶσι* (< **ἱστάασι*) ; quant à *διδοῦσι*, cette forme peut être influencée par les verbes contractes du type *δουλοῦσι*. Si malgré tout cette accentuation est authentique, c.-à-d. ionienne, elle pourrait à la rigueur s'expliquer par la limite entre le lexème et le morphème. Il s'agirait alors de la plus grave exception aux règles générales de l'accentuation du verbe.

[16] Cf. Chantraine, *Morphologie*, p. 266.

[17] Toutefois, ceci ne prouve prouve guère que le type attique *τιθέασι* doit être récent, comme on admet souvent ; cf. Chantraine, *Morphologie*, p. 302.

VI.

Tout le reste entre aisément dans le cadre des règles générales. En concluant, on dira que, à part quelques impératifs et *ἔστι* en position initiale, toutes les formes verbales personnelles sont à l'origine enclitiques. C'est la loi de limitation qui causa l'accentuation reculée du verbe. Cette accentuation, il est vrai, a été en partie dérangée par des contractions ultérieures. Les déplacements d'accent analogues ne se manifestent que dans un cadre très restreint (p. ex. att. *ἐπίστωμαι*).

En résumé, on peut dire que l'innovation primordiale, c'est qu'en grec commun la place de l'accent libre se limite aux trois dernières syllabes. Le reste des particularités (p. ex. la règle de l'enclise, l'accentuation du verbe) ne sont que des conséquences de ce fait.

Böndlerstrasse 61 Ernst RISCH
CH-8802 Kilchberg (Suisse)

Alexandre ROSETTI

REMARQUES SUR LA LANGUE DES FORMULES MAGIQUES DU ROUMAIN

Il existe en roumain un type de formules d'incantation designé par le nom *descîntec*; le verbe *descînta* signifie «conjurer, détourner par des enchantements, guérir par des enchantements». Nous nous proposons d'examiner ici quelques termes de ces formules magiques. Car seul le vocabulaire caractérise ces productions, les autres particularités linguistiques de ces formules n'étant pas différentes de celles de la langue parlée.

La langue des formules magiques est caractérisée par l'entière liberté dont jouissent leurs usagers de plier la langue aux nécessités de l'expression, et d'employer des dérivés et des expressions inconnues à la langue commune.

Ce moyen d'expression linguistique est pareil dans toutes les provinces roumaines, ce qui parle en faveur d'une grande ancienneté des formules, confirmée par la présence d'archaïsmes dans ces textes. Car l'émission de la formule magique doit être exempte de toute déviation, qui pourrait la rendre inopérante. C'est pourquoi l'on y rencontre des termes dénués de sens, visiblement altérés par l'usage oral et rendus méconnaissables, qui sont répétés tels quels au cours des générations successives, et devenus incompréhensibles pour les non-initiés.

Dérivation

Le procédé de la dérivation, à l'aide de suffixes, pour former des mots nouveaux, ou le passage d'une catégorie grammaticale à une autre, est fréquent.

En voici quelques exemples:

— *esc* (m.) — *ească* (f.):

Bubă ţigănească, *căiască*, *oiască*
(Drăgăneşti, Teleorman. Tocilescu, 600)

Ces dérivés de *cal* «cheval» et *oaie* «brebis» (*căiască* «de cheval», *oiască* «de brebis») sont inusités, dans la langue commune.

bubă *căprească*

(Saşa, Gorj. *Şez.*, VIII, 112)
căpreascâ «de chèvre»
— *eş* (Pascu, 285) :
Pieleş bea din carne
(Huşi. Păsculescu, 149)
piele s.f. «peau», *Pieleş* n.pr. «nu».
— *inâ* (Pascu, 206) :
O *ciutulinâ* Fără splină
(Romanaţi. D. Ionescu, II, 176)
ciutâ s.f. «biche», *ciutulinâ*, diminutif.
— *iţâ* : *ediţâ* s.f. *ied* (m.) — *iadâ* (f.) «chevreau».

Fréquent, par ex. :
ediţâ pestriţă
(Luceni, com. Stânca. Iaşi, *Şez.*, VII, 19; Moldavie. Lupaşcu, 33, 34).

Diverses déformations : *esdriţâ*, *estriţâ*, *ederâ*, *elogiţâ*, *hestriţâ*, *ghiţâ*, *idiţâ*, *ingliţâ*, *leptiţâ*, *lestriţâ*.
Ochii mei de *merloşiţâ*
(Moldavie. Lupaşcu, *25*, 23)
mierlâ s.f. «femelle du merle», *mierloşiţâ*, dérivé affectif.
— *os* (Pascu, 70) :
De ochi *miţoşi*
(Bucovine. Marian, *Naşt.*, 55)
miţâ s.f. «chatte», *miţos* «(œil) de chat»

Nom > verbe

Cu buciumu buciumai,
Cu căvalu *căvălai*
(Dejeşti, Olt. *Şez.*, VIII, 69)
caval s.n. «sorte de flûte», *căvăli* vb. «jouer de la flûte».
Acolo să *cinueşti*
(Mogoşoaia, Ilfov. Grig.-Rigo, 9)
nu putea să *cineascâ* (sic!)
(Romanaţi. D. Ionescu, I, 175)
cinâ s.f. «souper, dîner», *cina* vb. «prendre le repas», *cinui*, *cini*, refait par analogie.
Cine-l lua
Ciungea
(Dideşti, Teleorman. Tocilescu 641)

ciung s.m. «manchot», *ciungi* vb. «rendre quelqu'un manchot; mutiler».
Unde mereţi, fete multe,
Conciolate
(Socodor, Arad. *Alexici*, 211)
conciu s.n. «coiffure des paysannes en forme de couronne», *conciola*, vb., *conciolatâ* adj. «coiffée du *conciu*».
De nas te-oi *descîrni*
(Pătrăuţ, Bucovine. Pârvescu, 75)
cîrn adj. «camus», *descîrni* vb. «éliminer cette particularité».
nu *focui*
nu fierbînta
(Parţa, Timiş.-Torontal. Bosica, p. 43)
foc s.n. «feu», *focui* vb. «chauffer».

Verbe > nom

Şi să mă speli pre mine
De crişcare
De *făcare*
(Stupca, Bucovine. Pârvescu, 73)
De toată darea,
de toată *făcarea*
(Stulpicani, Humor. Marian, *Înmorm.*, 15).
face vb. «faire», *făcare* s.f. «élaboration d'une formule d'incantation».

Archaïsmes. Mots régionaux

borzâ s.f. «fantôme, mauvais esprit»
Borzâ înborzată
(Vicovul de sus, Rădăuţi. Marian, *Naşt.*, 35).
boldei s.m. «chien de chasse, fr. basset»
Pleacă
Silea Samodiva,
Cu cotei,
Cu *boldei*
(Romanaţi. D. Ionescu, I, 113)
buhos adj. «avec les cheveux longs et mal peignés»
S-au întîlnit cu cios *buhos*
(Vîrful Cîmpului, Dorohoi. *I. Cr.*, VIII, 212/287)

cătur s.m. «sorte de hallier, de forêt jeune» (Şăineanu, *Iele*, 14)
din toţi *cături*
(Sîngiorgiu, Năsăud.Şăineanu, Iele, 14)
cătuşă s.f. «chatte; plante médicinale mangée par les chats» (Bucovine. Marian *D.*, 229; Scriban; DA, 219 s.v.)
Şi cu lapte de *cătuşă*
(Bucovine. Marian, *D.*, 229)
chirăi vb. «gémir, se lamenter»:
Şi l-a lăsat
Ţipînd şi *chirăind*
(Coveni, Dolj. Grig.-Rigo, 89)
chistaş adj. «propre». (De fait, *tistaş*, avec *t-* palatalisé < hong. *tiszta*, Tamás, 288, s.v. *tistaş*); *chistov* adj. «id.»
Să rămîie Ion
Chistaş şi curat
(Monts Apuseni. Pavelescu, 147/19)
Să fie cu 9 părţi
Mai *chistov*
(*Id., l.c.*, 148/24)
coace vb. «faire cuire». Emploi de la forme du parfait de l'indicatif:
O pîine mare neagră
O *coapserăm*
(Turceşti, Vîlcea. Tocilescu, 1585)
covrag, avec métathèse: *crovag* s.n. «terrier, tannière»
Ca porumba în *covrag*
(Ciineni, Vîlcea. *Şez.*, XI, 38/XXIII)
fapt s.n. «éruption sur tout le corps, due à une infection»
Si să-l curăţeşti
De fapt închinat
(Bucovine. Marian, *D.*, 118, 121, 122)
gaci s.m. pl. «pantalons de toile» (< hong. *gatya*, Tamás, 369).
Şi-n *gaci*
gîndaci
(Cărmăzana, Ţ. Oaşului. Muşlea, 211/287).
găgească adj. «de tzigane» (de *gağo* «homme», Bogrea, Pag., 436)
brîncă *găgească*
(Găgeşti, Putna. Gorovei, *D.*, 245).
hîrşoc «peau de mouton» (< hong., Tamás, 434, s.v. *hîrşie*).
De faceţi cu *hîrşoc* părăsit
(Ieud, Maramureş. Bârlea, *C.*, 337)

iboste s.f. «amour» (cf. v.sl. *ljubŭ* «lieb»; *iuboste*, attesté au XVIe siècle, Rosetti, *ILR*, 576):
Cu brîu de *iboste* te-oi încinge
(Bucovine. Marian, *V.*, 94).
împutăciune s.f. «réprimande, remontrance»:
am venit să mă spăl,
de lut şi de urăciune,
şi de *împutăciune*
(Cicăneşti, Argeş. *Şez.*, XI, 70/IX)
topsicat adj. «empoisonné»:
Brîncă *fosicată*
(Valenii-de-Munte, Prahova. Tocilescu, 614).

Archaïsmes, Morphologie

Article préposé. L'article fèminin placé avant le nom propre est un archaïsme qui est rare, même dans les textes du XVIe siècle (v. Rosetti, *ILR*, 538-539). Dans l'exemple suivant:
Din poala *i* sîntă Mărie (deux fois)
(Scărişoara, Turda-Arieş. *An. Arh. de folcl.*, V, 156, nr. 190)
Le texte a été recueilli par E. Petrovici, qui transcrit:
Din *poala-i* Sîntă Mărie
Vocatif masculin. Emploi de la forme sans article:
Desfă, *lupe*, ce-ai făcut
(Ţepu, Tecuci. Pamfile, *Boli*, 70, 420).
Pluriel des noms. *Mînă*, s.f., pl. *mî(i)ni*.
L'ancien pluriel neutre *mînuri* (sg. *mîn*) est conservé dans le nord du territoire:
mînuri
(Bucovine. Marian, *Nunta*, 22. Maramureş, *Arh. Inst. folcl.*, 4048 II b. Ţ. Oaşului.Muşlea, 210/283).
Verbe. Emploi de la forme archaïque de l'impératif négatif (v. Rosetti, *l.c.*, 550):
nu-*nţepare*
nu *săgetare*
(Răchitova, Hunedoara. Vasiliu *H.*, 63, XXIV)
au pluriel: nu *cuţîtareţi*
nu *junghiareţi*
(Stroeşti, Vîlcea. Tocilescu, 1592)

Mots déformés et incompréhensibles

Les formules d'incantation contiennent des suites de mots, déformés par la transmission orale, et par conséquent incompréhensibles (cf. Candrea, *Flcl. Med.* p. 331-334).

En voici quelques exemples :

Primel primici Solomon hacana *dresîna*.

De-a *prii prifti*, de-a *mano manolea*, de-a *codi codaşnic*, etc. (Gorovei, *D.* 173).

Remarques finales

Les formules d'incantation contiennent de riches matériaux, où les archaïsmes et les mots rares se rencontrent fréquemment.

Une fois posée l'étude de ces formules, il reste à entreprendre des recherches d'ensemble, comparées, sur le folklore balkanique, et d'y intégrer les matériaux du roumain, afin de contribuer à l'édification de ce secteur de la balkanologie.

56, str. Dionisie Lupu
Bucarest 22 (Roumanie)

Alexandre ROSETTI

ABRÉVIATIONS

Alexici = G. Alexici, *Texte din literatura poporană română*, I, Budapest, 1899.
An.Arh. de folcl. = *Anuarul Arhivei de folclor*, I, Cluj, 1932 et s.
Arh. Inst. de folcl. = *Arhiva Institutului de folclor*, Bucureşti.
Bârlea *C.* = I. Bârlea, *Cîntece poporane din Maramureş. Descîntece, farmece şi desfaceri*, Bucureşti, 1924.
Bogrea, *Pag.* = Vasile Bogrea, *Pagini istorico-filologice*, Cluj, 1971.
Bosica = Bosica Ion, *Descîntece. Vlăstarul Cîmpiei*, II, 1933-34.
Candrea, *Flcl. Med.* = I.-Aurel Candrea, *Folklorul medical român comparat*, Bucureşti, 1944.
DA = *Dicţionarul limbii române*, publicat de Academia Română, Bucureşti, 1904 et s.
D. Ionescu = *Culegere de descîntece din judeţul Romanaţi*, adunată şi întocmită de Dr. Daniil Ionescu şi Alexandru I. Daniil, I, Bucureşti, 1907, II, Vălenii-de-Munte, 1908.
dr. = dacoroumain (parlers roumains du nord du Danube).
Gorovei = Artur Gorovei, *Descîntecele Românilor*, Bucureşti, 1931.
Grig.-Rigo = Gr. Grigorescu-Rigo, *Medicina poporului*, I, Bucureşti, 1907

I.Cr. = *Ion Creangă, Revistă de limbă, literatură şi artă populară*, I,. Bârlad, 1908 et s.
Lupaşcu = D.P. Lupaşcu, *Medicina babelor*, Bucureşti, 1890.
Marian, *D.* = S.Fl. Marian, *Descîntece poporane române*, Suceava, 1886.
Marian, *Înmorm.* = Id., *Înmormîntarea la Români*, Bucureşti, 1892.
Marian, *Naşt.* = Id., *Naşterea la Români*, Bucureşti, 1892.
Marian, *Nunta* = Id., *Nunta la Români*, Bucureşti, 1890.
Marian, *V.* = Id., *Vrăji, farmece şi desfaceri*, Bucureşti, 1893.
Muşlea = Ion Muşlea, *Cercetări folclorice în Ţara Oaşului, Anuarul Arhivei de folclor*, I, Cluj, 1932, 197-206.
Păsculescu = Nicolae Păsculescu, *Literatura populară românească*, Bucureşti, 1910.
Pamfile, *Boli* = T. Pamfile, *Boli şi leacuri la oameni, vite şi păsări ...*, adunate din com. Ţepu(Tecuci), Bucureşti, 1911.
Pârvescu = Pompiliu Pârvescu, *Hora din Cartal*, Bucureşti, 1908.
Pascu = G. Pascu, *Sufixele româneşti*, Bucureşti, 1916.
Pavelescu = Gh. Pavelescu, *Cercetări asupra magiei la Românii din Munţii Apuseni*, Bucureşti, 1945.
Rosetti, *ILR* = Al. Rosetti, *Istoria limbii române*, Bucureşti, 1968.
Scriban = August Scriban, *Dicţionaru limbii româneşti*, Iaşi, 1939.
Şăineanu, *Iele* = Lazăr Şăineanu, *Ielele*, Bucureşti, 1886.
Şez. = *Şezătoarea, Revistă pentru literatură şi tradiţiuni populare*, Fălticeni, 1892 et s.
Tamás = Lajos Tamás, *Etymologisch-historisches Wörterbuch der ungarischen Elemente im Rumänischen*, Budapest, 1966.
Tocilescu = Gr.C. Tocilescu, *Materialuri folcloristice*, I-II, Bucureşti, 1900.
Vasiliu *H.* = Al. Vasiliu, *Descîntece din Hunedoara, Grai şi suflet*, V, Bucureşti, 1931-1932, 50-63.

Jean SAFAREWICZ

NOTE SUR LA DÉCLINAISON DES THÈMES EN *-I-* EN LATIN

C'est Émile Benveniste qui a mis en évidence l'opposition, en indo-européen, des thèmes en *-i-* à génitif en *-yos* et de ceux à génitif en *-eis* : le grec ὄσσε (duel) provient de **ók^{w}y-e*, mais le lituanien *akiẽs* (gén. sing.) de **ok^{w}éi-s* etc. ; voir ses *Origines de la formation des noms*, p. 61 sq. De même, les thèmes en *-u-*, gén. *-wos* (gr. homér. δόρυ : δουρός, γόνυ : γουνός) s'opposent à des adjectifs en *-eu-*, au génitif en **-eus* (avec réfection en *-ew-os*, gr. ταχύς : ταχέϝος etc.). On sait qu'en latin, dans la IVe déclinaison, les deux types de flexion sont bien représentés : il y a le génitif *senatuos* (*CIL* I^{2} 581, 8 etc.) à côté de *senatous* (*CIL* I^{2} 2197), classique *senātūs* (Mon. Ancyr. 1, 27 : *senátús*).

Or, il est surprenant que dans la déclinaison des thèmes en *-i-*, au génitif, aucun de ces deux types ne soit visible en latin : il n'y a qu'une formation uniforme en *-īs* (< *-ēs*) qui est celle des thèmes en consonne, cf. *Veneris*, archaïque *Veneres* (*CIL* I^{2} 451) etc. Il y a donc gén. *ouīs* (Verg. *Ecl.* 2, 42), comme *mentīs* (Propert. 3, 9, 14). C'est évidemment l'effet de la confusion de la déclinaison des thèmes en consonne avec celle des thèmes en *-i-*. Mais l'introduction d'une forme analogique qui était particulièrement incommode, puisque elle était identique avec la forme du nominatif, exige une explication spéciale. Émile Benveniste l'a vu et il a fait une remarque sur la question, p. 61 : «c'est la contamination de **ówy* et de **ow-éi-* qui a engendré la flexion complexe de *ouis*». C'est cette remarque qui sera développée dans la présente note.

Dans les langues italiques autres que le latin, l'ancien génitif en *-eis* s'est conservé : on a l'osque Lúvkanateís, l'ombrien *ocrer* etc. (vPlanta II 150 etc.). Il faut par conséquent s'attendre à une formation pareille également en latin. S'il n'en est pas ainsi, la cause doit en être recherchée. Or, il semble que ce soit le développement phonétique de la formation en *-y-ēs*, attendue au génitif, qui éclaire le développement latin.

On sait que la sonante *-u̯-* disparaît en latin devant une voyelle arrondie : *quom* devient *cum* et *deiuos* devient *deus*. Il est envisageable

que *-i̯-* ait pu, de manière semblable, disparaître devant voyelle antérieure. Sa disparition devant *i* est bien assurée (*āis, āit*, à côté de *aiiunt*, Verg. *Aen.* 4, 598, cf. Sommer, *Hb.*² 155); de même, *i̯* disparaît devant *ī* provenant de la diphtongue *ei* (*Mais*, abl. plur., *CIL*² I, p. 66; cf. Sommer, *Hb.*² 155) : il est, par conséquent, possible que l'amuissement devant *e* ait été également régulier. Les exemples de *iecur, iēci* etc. ne peuvent pas le contredire, car à l'initiale la consonne est toujours renforcée en latin. Au vocatif du type *filī* (cf. *Publi, Corneli, CIL* I² 10) il y avait finale disyllabique *-i-e*, et non pas *-i̯-e*, cf. *Lātiō* Verg. *Aen.* 1, 6; *moeniā* ib. 1, 7 etc.; les exemples sont banals. Il faut rappeler que postérieurement, lorsqu'un *i̯* apparut en latin parlé par consonantisation de *i* devant voyelle, ce *i̯* disparut devant *e* : *parietem* est devenu *parete* etc.; cf. Väänänen *Introduction* 35 §50; Grandgent-De B. Moll 150 §225; cf. aussi S. Kiss, *Les transformations de la structure syllabique en latin tardif* (Debrecen, 1972) p. 53 sq.

Il est par conséquent possible que dans le génitif du type **oui̯es* la consonne *-i̯-* disparût phonétiquement. Ainsi, la forme du génitif devenait **ouēs* et elle devait se changer plus tard en *ouīs*. De cette manière l'identité du nominatif *ouīs* et du génitif **oui̯es > ouīs* serait l'aboutissement fortuit du développement phonétique, et non pas le résultat d'un processus morphologique.

Il va de soi que le développement phonétique n'explique pas tous les détails des changements qui sont intervenus en latin. Car à côté de noms du type de *ouis* il y en avait plusieurs autres dont la forme du génitif devait se terminer en *-eis* : ils correspondaient aux noms sanskrits du type *ahiḥ*, gén. *aheḥ*. Ce type de déclinaison n'a pas laissé de traces en latin (car *parenteis*, gén. sg., *CIL* I² 1214, est trop isolé pour servir de preuve de l'existence de formes en *-eis*; cf. Sommer, *Hb.*² p. 74). Ces formes ont été remplacées par celles en *-ēs > -īs*, propres au génitif du type *ouis*, ce qui veut dire que la formation en *-ēs* a été généralisée par l'analogie dans le système flexionnel des thèmes en *-i-*. Mais le point de départ de l'action analogique n'était pas seulement le modèle des thèmes en consonne (**rēgēs > rēgīs*), mais aussi celui des thèmes en *-i-* du type *ouis*.

D'autre part, la forme épigraphique du génitif sg. *partus*, *CIL* I² 582, 12 (Leumann, *Lat. Gr.*, p. 267; Ernout, *MSL* 13, 347) ne peut être expliquée que comme d'origine analogique, car devant la désinence *-os* la disparition phonétique d'une sonante *i̯* ne paraît pas possible à l'époque archaïque. Ce doit être une création latine analogique.

Un développement comparable à celui que nous avons proposé pour le génitif devait se produire aussi dans les formes du datif singulier. Dans le type *ouis* la forme que l'on attend doit être **oui̯ei*, d'où **oui̯ei* par le changement phonétique régulier. Dans le type en *-ei-*, la forme reconstruite du datif se termine par **-ei-ei*, ce qui conduit finalement à *-ei*. De part et d'autre on arrive à la forme en *-ei* qui est identique à celle du datif des noms à thème consonantique (*regei, CIL* I² 1). Ainsi, au datif, l'analogie n'a joué probablement aucun rôle dans la création du datif *ouī* etc.

La forme du nominatif pluriel pose quelques problèmes de détail qu'il est difficile de résoudre. Dans le type en *-y-* on attendrait les formes terminées en **-y-ēs*, d'où **-ēs* : ces formes ont été remplacées par *-ēs* du type en *-ei-* (c'est-à-dire, **-ei-es > ēs*). Pourquoi l'action analogique ne s'est-elle pas opérée dans la direction opposée? Pourquoi n'y avait-il pas de syncope dans **-ei-es*, d'où **-eis > -īs*? Les formes du nom. pl. *finis* (*CIL* I² 584, 13, 117 av.n.è.), *ceiueis* (*CIL* I² 583, 77, 123 av.n.è.), *pelleis* (*CIL* I² 756, 16, 58 av.n.è.), citées par Sommer, *Hb.*², p. 382, sont-elles analogiques ou continueraient-elles les formes en *-īs* attendues? Car dans la déclinaison des thèmes en *-u-* une telle syncope est supposée par Sommer, *Hb.*², p. 392 : **-ou̯-es > -ous > -ūs*. Il est à rappeler qu'en lituanien il y a les formes du nom. pl. en *-ys* (c'est-à-dire en *-īs*) et, respectivement, en *-ūs* qui ne peuvent pas refléter une diphtongue. Les formes lituaniennes en *-ys* sont probablement des innovations de cette langue (cf. Stang, *Vergl. Gramm.*, p. 211).

Il semble que la supposition d'une forme indo-européenne en **-i-ēs* (comme en grec *ὄι‹ες, Δ* 433 etc.; Chantraine, *Grammaire hom.* I³ p. 219) est vraisemblable pour plusieurs raisons. Elle est peut-être directement attestée en lituanien, où l'on trouve en effet, dans le parler oriental de Tverečius, les formes du nom. pl. *úńćies* (= ántys), *ākies* etc. (Cf. Otrębski, *Narzecze Twereckie*, I p. 240 et s.; Stang, *Vergl. Gramm.*, p. 241). D'autre part, en latin même, la forme du nom. pl. en **-iēs > *-ēs*, qui entrait en concurrence avec **-ei̯es > *-ees > -ēs*, n'était pas de force à résister à cette dernière formation (en *-ēs*) : car la forme en *-ēs* devait être beaucoup plus fréquente que celle en **-iēs > *-ēs*. Mais la fréquence seule, supposée ici comme cause de l'action analogique, c'est-à-dire de la généralisation de la formation en *-ēs*, ne semble point être un agent suffisant pour expliquer le développement. Ainsi la forme du nominatif pluriel reste toujours peu claire.

Une chose paraît pourtant certaine : c'est que le syncrétisme de la flexion consonantique avec celle des thèmes en *-i-* a été provoqué par la double flexion des noms à thème en *-i-*. Cette flexion devait, dans certains cas, produire, par changements phonétiques, des formes identiques à celles des thèmes en consonne. Ainsi, il y avait plusieurs formes casuelles qui pouvaient entraîner le syncrétisme de la déclinaison consonantique et celle en *-i-*. Les formes du datif et de l'accusatif sg. qui était le point de départ du changement, comme l'a montré A. Meillet (*De quelques innovations de la déclinaison latine*, 1906, 30-37), n'étaient pas les seules qui y entraient en jeu.

ul. Łokietka 1 m. 1 Jean SAFAREWICZ
Cracovie (Pologne)

Serge SAUVAGEOT

DE LA PHRASE RELATIVE EN WOLOF ET EN BAÏNOUK [1]

En wolof, la phrase relative est introduite non par une marque unique mais par toute une série de marques. L'examen des faits révèle que ces marques sont formellement complexes, minimalement constituées de deux morphèmes : l'un de forme consonantique ou asyllabique, l'autre de forme vocalique. Les premiers ne sont rien d'autres que les classificateurs ou morphèmes de classe (pour le sg. *k-*, *b-*, *j-*, *g-*, *u-*, *m-*, *s-*, *l-* ; pour le pluriel *ɲ-*, *i-*), les seconds les marques de détermination spatiale (*-i-* «proximité», *-a* «éloignement», *-u* «indétermination spatiale ou degré zéro de détermination spatiale») ou des déictiques d'insistance (*-ī* «proximité et insistance», *-ē* «éloignement et insistance») ou encore la combinaison de déterminatifs et de *-le*, morphème de la deixis, etc.

Un double constat s'impose : d'une part le wolof n'atteste pas à proprement parler de morphèmes «relatifs», d'autre part la phrase relative paraît liée à l'expression de la détermination.

Or, un nom indéterminé devient déterminé par la présence, le plus souvent postposée, de sa marque de classe nécessairement associée à l'un des déterminatifs ou déictiques cités. Ainsi : *gõr* «homme(mâle), un homme», *gõr g-i* «l'homme (proche, à proximité)», *gõr g-a* «l'homme (là-bas, éloigné)», *gõr g-i-le* «cet homme-ci», *gor g-a-le* «cet homme-là (là-bas)», *gõr g-ī* «cet homme-ci, que voici (insistance)», *gõr g-ē* «cet homme-là, là-bas (insistance)», etc. ; *xaj* «chien, un chien», *xaj b-i* «le chien (proche)», *xaj b-a* «le chien (éloigné)», *xaj b-i-le* «ce chien-ci», etc. ; *malan* «pagne, un pagne», *malan m-a* «le pagne (éloigné)», *malan m-a-le* «ce pagne-là (éloigné)», *malan m-ī* «ce pagne, que voici (insistance)», etc.

Quant au morphème *-u*, il apparaît dans un type de conditionnement qui le distingue des précédents déterminatifs. En effet, *-u* n'est attesté qu'à l'état construit dans la relation syntaxique qualifié-qualifiant. Ainsi dans : *xaj b-u rafet* «un beau chien», *malan m-u uɛ̃x* «un pagne blanc», *malan i-u rafet* «de jolis pagnes», etc. La fonction assumée

[1] Dénommé également *bajun* ou *bainunk*.

par *-u* associé au classificateur du substantif qualifié est double : d'une part, elle témoigne de la dépendance syntaxique des termes *rafet* et *uɛ̃x* par rapport à *xaj* et *malan*, d'autre part, elle exprime le «degré zéro de détermination spatiale» ou si l'on préfère «l'absence de toute détermination dans l'espace». Cette dernière interprétation est confirmée de la manière la plus nette par deux séries de faits : d'une part, une construction telle que *xaj b-u rafet* est susceptible d'être déterminée spatialement par adjonction en fin de syntagme de la marque de classe du substantif associée à l'un des déterminatifs ou déictiques précités. Ex. : *xaj b-u rafɛt b-i* «le beau chien (proche)», *xale b-u rafet b-a* «le bel enfant (éloigné)», *malan m-u uɛ̃x m-i* «ce pagne blanc que voici», etc. ; d'autre part, la marque *-u* est relevée combinée à certains morphèmes locatifs dans *f-i* «ici», *f-a* «là-bas», *f-u* «indétermination spatiale». C'est ainsi que l'on note son emploi dans un énoncé tel que : *f-u mu jɔ̃m* «où va-t-il?».

Or, il apparaît qu'au terme en fonction de qualifiant peut être substituée une succession, une combinaison de termes laquelle a même comportement syntaxique. Cette succession ou combinaison de termes peut être constituée par un verbal et son objet : Ex. : *gõr g-u xam addina* «un homme qui a l'expérience du monde» (*xam* «connaître, savoir», *addina (j-)* «monde(le)»), *xale b-u am xurɛd* «un enfant qui a la coqueluche» *(xale(b-)* «enfant(l')», *am* «avoir», *xurɛd(j-)* «coqueluche (la)»), *gõr g-u xam addina g-i* «l'homme qui a l'expérience du monde», *gõr g-u xam addina g-i-le* «cet homme-ci qui a l'expérience du monde» ; ou par un syntagme prédicatif comme dans cet exemple extrait d'un conte : *dafa amɔn bɛn bũr b-u ɲu uax Baxlus* «il était une fois un roi que l'on appelait Bakhlous» (*dafa* «il», *am-ɔn* «avait», *b-ɛn* «un», *bũr(b-)* «roi (le)», *ɲu* «ils», *uax* «dire, parler»).

Lorsque le syntagme comporte une succession de termes en fonction de qualifiant du type verbal + objet, sa détermination peut s'effectuer selon deux modes concurrentiels : ou bien la détermination est marquée en fin de syntagme comme dans les exemples cités (*gõr g-u xam addina g-i*, *gõr g-u xam addina g-i-le*) ou bien elle est exprimée immédiatement après le terme qualifié. On a alors : *gor g-i xam addina*, *gõr g-i-le xam addina*, ce dernier mode d'expression étant actuellement le plus couramment utilisé.

Lorsque le syntagme comprend en fonction de qualifiant un syntagme prédicatif, la détermination est marquée immédiatement après le terme qualifié et ce, d'une manière régulière. C'est ainsi que l'on relève : *uã ji genn*, *fomp ɲaq m-i dɔn sit fep ci iaramam* «l'homme

sort, essuie la sueur qui ruisselait de par tout son corps» (*uã(j-)* «homme, bonhomme, individu (le)», *genn* «sortir», *fomp* «essuyer», *ɲaq(m-)* «sueur (la)», *d-ɔn = di* «être; en train de...» + *-ɔn* «marque de passé», *sit* «tomber goutte à goutte», *fep = f-* «locatif» + *-ep* «tout», *ci = c-* «ici avec le sens de 'sur'» + *-i* «dét. proximité», *iaram(m-)* «corps (le)», *-am* «poss. 3e pers.»; *nit k-i ɲu sacɔn pĩsu mailus* «l'homme à qui on avait volé une pièce de tissu de percale» (*nit(k-)* «homme (homo) (l')», *ɲu* «ils», *sac* «voler», *pĩs(b-)* «pièce de tissu (la)», *-u* «morph. sg. de la relation complétive», *mailus* «sorte de percale»); *ibbu lɛn uãi j-i sac pĩsu mailus* «amenez cet individu qui a volé une pièce de percale» (*ibbu* «amener, apporter», *lɛn* «ici, marque impératif 2e pl.», *uãi(j-)* «individu, type (le)»; *nit ɲ-a dəmɔn dẽmba Ndar dɛllusi naɲu ci suba* «les gens qui étaient partis hier à Saint-Louis, sont revenus ce matin» (*dɔm* «partir», *dẽmba* «hier», *Ndar* «St. Louis», *dɛllusi* «revenir», *naɲu* «ils (accompli)», *c-i suba* «ce matin»), etc.

Lorsqu'il n'y a pas d'antécédent substantif, la phrase relative est marquée initialement par le morphème de classe, alors en fonction pronominale, associé à un déterminatif ou un déictique. Ex. : *k-u bögga lɛm ɲemeɲ iemba* «celui qui veut du miel ne doit pas craindre les abeilles», ce qui équivaut à «qui veut la fin veut les moyens» (*k-* «class. 'être humain'», *-u* «dét. degré zéro», *bögga* «vouloir», *ɲemeɲ* «courageux», *lɛm(g-)* «miel(le)», *iemba(u-)* «abeille(la)»), *l-i nga uax*, *dögga la* «ce que tu dis, est vrai» (*l-* «class. réservé dans son emploi à ce qui n'est pas dénombrable», *nga* «tu», *dögga* «vrai», *la* «c'est»), *l-a mu ma uaxɔn*, *dögga la* «ce qu'il m'avait dit, était vrai» (la présence du déterminatif *-a* «éloignement» se justifie par l'évocation d'un fait «passé» et partant considéré comme «éloigné»). Il est à noter qu'au niveau du système pronominal (non personnel) s'effectue une redistribution des morphèmes de classe selon une distinction du type «genre humain» (*k-* pour le sg. et *ɲ-* pour le pl.)/ «genre non humain» (*b-* et *l-* pour le sg., *i-* pour le pl.).

Ainsi, il apparaît que ce que l'on appelle dans la terminologie usuelle la proposition relative ou la phrase relative est à interpréter en wolof comme un syntagme qualificatif ce dont témoignent d'une part l'organisation même des termes, d'autre part la présence des divers déterminants nominaux.

Les auteurs de grammaires ou de manuels (Boilat, Kobès, Speisser [2])

[2] Boilat (l'Abbé), *Grammaire de la langue woloffe*, Paris, 1858; Kobes (Mgr.),

ont interprété des agencements tels que *xaj b-u rafɛt*, *malan m-u uɛ̃x*, etc. comme des constructions relatives; les traductions jointes aux commentaires en font foi, rendues par «un chien qui est beau», «un pagne qui est blanc», etc. (le verbe *di* «être» étant considéré, on ne sait pourquoi, comme sous-entendu) bien que les termes *rafɛt*, *uɛ̃x*, etc. aient été perçus comme des adjectifs. L'embarras de ces auteurs provenait du fait qu'ils ne pouvaient admettre que ce qu'ils concevaient comme une proposition ou une phrase relative n'était qu'une construction qualificative.

Le baïnouk présente une situation quelque peu différente. L'étude de la phrase relative exige en préliminaire l'évocation de certains traits concernant la structure du nom [3]. C'est ainsi que le stock nominal se répartit en deux catégories: l'une soumise au phénomène de la classification nominale, l'autre (un lot important du lexique) y échappant. Cette dichotomie se manifeste, entre autres, au niveau de l'expression du nombre. Les substantifs soumis à la classification sont marqués — comme c'est la cas dans les langues de ce type — par la présence de classificateurs préfixés (préfixes du sg. et préfixes du pluriel: *u-dikam* / *in-dikam* «femme/pl.», *si-dēn* / *mũ-dēn* «arbre (fromager); pirogue/pl.», *gu-men* / *ha-men* «main/pl.», etc.). Les substantifs non soumis à la classification marquent le pluriel au moyen d'un suffixe de la forme -*V̄* (la nature et le degré d'aperture de la voyelle étant conditionnés par harmonisation: *ahay* / *ahay-ã* «vache/pl.», *jakɛt* / *jakɛt-ɛ̃* «nuit/pl.», *tuhun* / *tuhun-õ* «tortue/pl.», etc.). Cette différence dans la structure du nom ne manque pas d'avoir des incidences au niveau de l'expression de la relation syntaxique.

La phrase relative en baïnouk se présente, pour reprendre l'expression d'É. Benveniste, comme une «phrase libre et complète» [4]. Là encore, elle est introduite par une série de marques. Celles-ci se laissent décomposer en deux éléments: l'un consonantique, un démonstratif, l'autre vocalique, le pronom personnel de la relative. La forme de l'élément consonantique varie selon la classe du nom jouant le rôle d'antécédent (accord en classe). Lorsque l'antécédent est un substantif non soumis à la classification nominale, l'élément

Grammaire de la langue wolofe, St. Joseph de Ngazobil, 1866; Speisser (R. P. F. L.), *Grammaire élémentaire de la langue volofe*, St. Joseph de Ngazobil, 1888.

[3] S. Sauvageot, «Note sur la classification nominale en baïnouk», *La classification nominale dans les langues négro-africaines*, Paris, C.N.R.S., Paris, 1967, 225-236.

[4] É. Benveniste, «La phrase relative, problème de syntaxe générale», *BSL* 53 (1957-58), p. 40.

consonantique du «relatif» est *n-*. Ex.: *u-digen m-a pəjul dunia* «un homme qui a l'expérience du monde» (*u-digen* «homme», *pəjul* «connaître», *dunia* «monde d'ici bas»), *i nĕr-ner ahay n-a bɔs ko-cir ko-digen* «je t'ai donné une vache qui a mis bas un veau mâle» (*ner* «donner», *-ĕ-* «pers. 2e sg. objet, ici, indirect», *ahay* «vache», *bɔs* «mettre bas», *ko-cir* «veau», *ko-* «préf. dim.»), *si-dēn-o s-i fegire a gim-gim* «la pirogue que j'ai vue, elle a coulé» (*feg* «voir», *gim* «couler»), *si-dēn-o s-a fegire...* «la pirogue qu'il a vue...», *mũ-dēn-o m-ã fegire ã gim-gim* «les pirogues qu'ils ont vues, elles ont coulé», *u-dikam-ɔ m-u fegire...* «la femme que tu as vue...», etc. Il ressort de l'examen des faits que la phrase relative n'est pas liée à la détermination, celle-ci s'exprimant par un procédé distinct (*si-dēn* «pirogue, une pirogue» / *si-dēn-o* «la pirogue»), ni à interpréter comme l'un des termes d'un syntagme qualificatif. C'est ce que laissent apparaître les exemples *u-dikam u-jōni* «une belle femme», *in-dikam-ɔ in-jōni-no* «les belles femmes», *si-dēn-o si-jōni-no* «la belle pirogue», *jifɛk a-jōni* «un beau cochon», *jifɛk-ɔ a-jōni-no* «le beau cochon» / *jifɛk-ɛ̃-ŋɔ a-jōni-nɛ̃-ŋɔ* |«les beaux cochons», dans lesquels force est de constater d'une part que les morphèmes «relatifs» (éléments consonantiques) ne sont pas toujours identiques formellement aux préfixes de classe (à un substantif antécédent ayant pour préfixes sg./pl. *u-*/*in-* correspondent les formes de «relatifs» *m-*/*m-*; de même, à *ahay* ou *jifɛk* substantifs non soumis à la classification nominale, correspondent les «relatifs» *n-*/*n-*, etc.), d'autre part que chacun des termes en fonction de qualifiant, lorsque les nécessités de la communication l'exigent, est pourvu nécessairement de la marque de détermination (*-o*, *~ɔ*, *~no~nɔ*, *~ŋɔ*). Or, une émission moins spontanée, mais licite, des «relatifs» (*u-digen mu a pəjul dunia*, *i ner-ĕ-ner ahay nɔ a bɔs ko-cir ko-digen*, *si-dēn-o si i fegire a gim-gim*, *mũ-dēn-o mu ã fegire ã gim-gim*, etc.) révèle que l'élément consonantique dans sa forme intégrale présente une identité remarquable avec certains éléments constitutifs des déictiques. Ceci est particulièrement net pour les déictiques exprimant la proximité. Que l'on compare *u-dikam-ɔ ummu* «cette femme-ci» / *in-dikam-ɔ immi* «pl.», *si-dēn-o insi* «cette pirogue-ci» / *mũ-dēn-o ummu* «pl.», *jifɛk-ɔ innɔ* «ce cochon-ci» / *jifɛk-ɛ̃-ŋɔ innɔ̃* «pl.» avec les formes des «relatifs» correspondants *mu*/*mi*, *si*/*mu*, *nɔ*/*nɔ̃*, etc. Ainsi, sur le plan syntaxique, la phrase relative ne peut être identifiée à une construction qualificative.

L'interprétation qui doit être accordée est tout autre. Et la solution est procurée par l'étude du syntagme complétif. Le baïnouk atteste,

à première vue, pour l'expression de la relation complétive deux types d'organisation en mutuelle exclusivité : le premier dans lequel les termes mis en relation sont constitués uniquement par des substantifs, est marqué par le morphème *-u* (et ses variantes *~hu*, *~ku*, etc.) suffixé au terme complété (ex. : *gu-sal-u saha* «une côte, cotelette de mouton» / *ha-sal-u saha* «pl.», *aŋiram-u u-dikam-ɔ* «la faucille de la femme», *u-dikam-ku u-lāmɛr-ɔ* «la femme du chef» / *in-dikam-ku u-lāmɛr-ɔ* «pl.», etc.); le second type d'organisation est relevé lorsque le terme en fonction de complété est constitué par un syntagme qualificatif, le terme en fonction de complétant pouvant être indifféremment un substantif ou un syntagme qualificatif : ex. : *si-dēn-o si-kɛn-ɔ si u-ŋan-kam* «la pirogue rouge de son ami» (*kɛn* «rouge», *u-ŋan* «ami»), *jibon-o a-fɛr-ɔ nɔ u-lāmɛr-ɔ* «le cheval blanc du chef» (*fɛr* «blanc») ou lorsque le terme complété est combiné à un déictique : ex. : *gu-koj-o uŋgu gu mind-o* «cette calebasse de lait» (*uŋgu* «cette, celle-ci *mind* «lait»), *ahay-ɔ innɔ nɔ u-lāmɛr-ɔ*) «cette vache du chef, appartenant au chef», etc. La traduction qui est donnée de ces exemples ne doit pas induire en erreur. La relation syntaxique exprimée par *-u* et ses variantes est d'une nature autre que celle marquée par *si*, *mu*, *gu*, *ha*, etc. et *nɔ*. Bien des faits semblent le suggérer : *-u* est insensible au nombre et à l'accord en classe ce à quoi ne sont pas *si*/*mu*, *gu*/*ha*, etc. et même *nɔ*/*nɔ̄*, réservés dans leur emploi aux substantifs sans préfixes de classe. Il existe en fait une différence de fonction entre ces deux types de morphèmes : *-u* porte l'indication d'un rapport complété-complétant, la présence de *si*, *mu*, *nɔ*, etc. signale l'existence d'une relation de coordination entre les termes qui précèdent et ceux immédiatement postposés. La similitude des formes avec les déictiques «proches» et «éloignés» et plus particulièrement avec les premiers, invite à interpréter ces morphèmes comme des démonstratifs indifférents aux notions de proximité ou d'éloignement. Or, les constructions «relatives» sont à rapprocher et sur le plan de l'organisation et par l'emploi des «relatifs», formellement identiques, aux constructions nominales du type *si-dēn-o si-kɛn-ɔ si u-ŋan-kam*, etc. Que l'on compare avec *si-dēn-o s-a(= si a) fegire a gim-gim*, etc. Ainsi, il apparaît qu'une phrase verbale telle que *a fegire* acquiert le statut de construction nominale par suite de la présence de ces démonstratifs.

Lorsqu'il y a absence d'antécédent substantif, la phrase relative est marquée en son début par le démonstratif, alors en fonction pronominale, régi selon les règles d'accord déjà énoncées. Ex. : *m-a* (= *mu-a*) *neraherne si-dēn* «celui à qui on avait fait don d'une pirogue» (*ner* «donner», s.ent. *u-digen-o*), *n-a(= nɔ a) gilaherne dēgen a niro-niro gub* «celui qu'il avait acheté (s.ent. *jifɛk-ɔ*) hier, il est mort aujourd'hui» (*gila* «acheter», *dēgen* «hier», *niro* «mourir», *gub* «aujourd'hui»), etc.

Au terme de cette brève analyse, il peut être dit que la phrase relative en wolof et en baïnouk, langues présentant des structures très différentes quoique classées dans le même groupe linguistique (Sénégaloguinéen ou Ouest-atlantique selon les auteurs) est à interpréter comme une construction nominale, plus précisément comme une construction «nominalisée» au moyen de déterminants nominaux, en l'occurrence des déterminatifs et démonstratifs.

12, rue Émile Faguet
75014 Paris

Serge SAUVAGEOT

Hansjakob SEILER

TYPOLOGICAL CONVERGENCES

1. *Introduction*

In his article entitled "Convergences typologiques" É. Benveniste (Benveniste 1966: 5-12) has pointed out a striking parallelism of word formation between French and some of the languages belonging to the Uto-Aztecan family of North and Middle America, particularly Southern Paiute and Milpa Alta Aztec [1]. The following remarks which have grown out of my preoccupation with writing the grammar of Cahuilla [2], another Uto-Aztecan language, spoken in Southern California, are meant to serve mainly two purposes:

1. Additional material will be made available for comparison.

2. Some of the lines of Benveniste's thinking as shown in his article will be further pursued. A hypothesis regarding an underlying structural principle in common to the respective languages will be formulated and tested, mostly be describing the Cahuilla situation.

The starting point in Benveniste's remarks is represented by the French type of compound verbs as in maintenir which he interprets as "tenir avec la main", colporter "porter (suspendu) au cou", etc. The first member is a noun, sometimes appearing in a phonetically reduced shape and approaching the status of a prefix; it includes such general notions as body parts, substances, and instruments. The second term is a finite verb with complete inflection. The syntactic relationship between the two members is, according to Benveniste, that of an instrument relating to the action or process as indicated in the verb element. A complete list of the members of this unproductive and, from the indoeuropean point of view, aberrant type is given.

The Southern Paiute type also shows compound verbs, with a verb stem as second member and noun stems as first. The respective nouns are among the most frequently used and admit of contextual variants of great diversity. Just as in French, the noun stems may appear in phonetically reduced shape, and presumably for that

[1] The Southern Paiute data are those found in E. Sapir (1930), and Aztec is cited from B. L. Whorf (1946).

[2] A first installment is Seiler (1971).

reason they are analysed as "instrumental prefixes" by Sapir (*op. cit.* p. 101). The syntactic relationship between the members of the compound seems to be instrumental. Examples are:

(1) *ma-xwivu-* "presser avec la main" (*ma* + *qwivi-*)

(2) *ta-qwivu-* "presser avec le pied".

This type is very productive in Southern Paiute.

2. *The Hypothesis*

The hypothesis organizing our further discussions is as follows:

In each of the languages where it is encountered, the syntacto-semantic category called "instrumental" must be viewed in its proper structural context. It seems that the "instrumental" shares significant structural properties with some such other categories as the "comitative" and the "collective", and that the common denominator at the basis is what I have called the Principle of Concomitance [3]. The Principle of Concomitance states that a concomitant predication may accompany a main predication (represented by the main verb). What I call concomitant predication is distinct from Case: It does not function in the same way as a case, because it is a predicate and not an argument. Concomitant predication is also distinct from subordination in spite of the latter's being a predication too, because the subject and the predicate are concomitant, which means that they are not chosen freely.

For German and most of the Western European languages it was found that this Principle appears in a marked and an unmarked subtype. To take the category "instrumental", the concomitant predication in the marked subtype of this category would be represented by a special verb, a "pro-verb" as it has been called [4], which is chosen from among a smal group of verbs indicating usage. The main predication would appear as a sentence subordinated to this concomitant verb. This is the principle underlying the relationship between G. Lakoff's [5] two sentences

(3) Seymour sliced the salami with a knife

and

(4) Seymour used a knife to slice the salami

where *used* is the concomitant verb, and where the semantic relationship between the two predications is precisely that of 'usage'. The

[3] A detailed study of the situation in Modern Standard German is given in Seiler (1973b).

[4] John B. Walmsley (1971) and Hugh W. Buckingham (1973).

[5] G. Lakoff (1968).

unmarked subtype would not use any special or pro-verb, but a verb—and a subject belonging to it—could be "extracted" as it were from the particular noun—mostly a verbal noun—being construed with *with*. This is the principle underlying the relationship between the sentences of

(5) He will come with pleasure

and

(6) He will be pleased to come.

In this unmarked subtype, as opposed to the marked, the semantic relationship between the two predications is not confined to 'instrumentality' but may include such contextual variants as 'condition', 'cause' and others. For the other categories mentioned, i.e., the "comitative" and the "collective", there would be different pro-verbs, but the Principle of Concomitance would be the same, and the relationship between a marked and an unmarked subtype would be exactly parallel.

The hypothesis, as far as it concerns us here, would be that for the Uto-Aztecan languages compared a similar principle is at work and that the phenomena of compounded verbs and instrumental prefixes are to be viewed as manifestations of this very principle and will have to be judged upon accordingly. This will now be substantiated by a brief outline of the situation in Cahuilla.

3. *Concomitance in Cahuilla*

The descriptive grammarian feels compelled to correlate with each other phenomena which at first sight seem to have little in common. The phenomena are:

1. Instrumental terms morphologically derived as nominalisations of subordinated clauses where the superordinated verb is omitted but can be easily supplied, because it is a pro-verb.

2. Compounds with finite verb forms as second members and stems of color words as first members. The compounds indicate the concomitant color impression ("shade of color", as some informants like to put it) under which a process takes place.

3. Compounds as above, but with noun stems as first members referring to the 'self' and indicating the domain involved in a certain process or state.

4. Verb forms with "instrumental prefixes". These fossilized examples are the direct correspondences to the Southern Paiute and Aztec types as studied by Benveniste, Sapir, and Whorf.

The reasons for correlating 1-4 are both semantic and structural. Semantically, concomitance is involved in all four phenomena. Either the instrument that is used, or the circumstances or domains involved in an action, process or state are expressed. Structurally, we find a correlation between a marked and unmarked sybtype in the expression of concomitance: Marked, when we have a complex sentence with main and subordinated clause where the "instrument" figures in the main and the "purpose" in the subordinated clause, and where the main verb can be automatically supplied (pro-verb) and thus freely be omitted. Unmarked, when no complex sentence and no pro-verb are involved, and the syntactic relationship between main and concomitant predication is reduced to the relationship between members of a compound and allows of a number of contextual variants.

3.1. *Instrument terms*

A productive way of signifying instruments in the language is to state "what they are used for" where this paraphrase points to a complex sentence with a subordinated clause indicating the purpose, and a main verb (pro-verb) indicating 'it is in some way', often omissible.

An example of such a complex sentence outside the domain of instruments would be

(7) (i) *míyaxwe piš ʔáminpi* 'he must throw (it) away' (*míyaxwe* = main verb 'it is somehow such that...'; *piš* = conjunction '*for-to*'; *ʔámin-pi* = subordinated verb form 3rd person sing. indicating that an action or process may take place, which includes either potentiality or obligation as contextual variants).

(ii) *ʔáminpi* 'he must throw it away' (with deletion of both the pro-verb and the conjunction)

(iii) *ʔáminpi-š* 'the thing to be thrown away' (*-š* is the absolutive suffix which functions as a nominaliser for the subordinated clause).

Now, compare the following instrument terms:

(8) (i) *wíʔru-pi-š* 'the thing to whistle', 'the flute' (verb root *wíʔru-* to'to whistle')
and
(ii) *wíʔru-pi* 'for him to whistle'

and, with the conjunction retained and another subordinated suffix involved

(9) *piš wékvaʔal* 'the thing used for cutting' (*piš* = conjunction; *wek-* = verb root 'to cut';; *-vaʔ-* = local-instrumental subordinating suffix, *-(a)l* = absolutive suffix, nominaliser)

where the more specific instrument term would be

(10) *túkvaš* 'knife'

Any instrument involved in any action or process can be expressed by word formation processes as in (9). In fact, one informant stated that a particular instrument had an "actual name" (as, e.g., in (10)), but that she had forgotten it and would therefore use an expression as in (9). This touches on the fundamental question of the interrelation between naming and predication as presented in this language and as a general problem which, however, is beyond the scope of this paper.

3.2. *Compounds: Concomitant Color Impressions*

The verb forms are either intransitive-non-stative or stative or causative derivations thereof ('to cause X to become/be such and such'). They indicate processes or states that can be perceived with the eye. The first members are connected with color terms.

(11) (i) *selkʷété qa* 'it's sticking out from the ground in a red appearance' (*sel-* as in *sél-nek-iš* 'red'; *kʷété qa* v.itr. 'is sticking out from the ground')

(ii) *teskʷété qa* '(same) in yellowish appearance' (*tés-nek-iš* 'yellow')

(iii) *teviškʷété qa* '(same) in whitish appearance' (*téviš-nek-iš* 'white') etc. for the five basic color terms.

Note that the first members of the compounds are shortened in comparison with the actual color words which, in themselves, are morphemically complex. The first members do not necessarily refer to a precise color but rather to some vague general impression accompanying the process or state. The type is quite productive in the language.

3.3. *Compounds: Domains of 'Self'*

(12) *-sen-múqa* 'is getting tired of', v.tr. (*-sen-* seems to be connected with, and shortened from *-sun* 'heart'; there is also a variant with *-sel-* as the first member; *múqa* 'is sick')

(13) *-si-čúminqa* 'is thinking of somebody or something' v.tr. (*-si-* connected again with *-sun-* 'heart'; *-čúminqa* 'is finishing')

The first members of these compounds seem to be phonetically weakened forms of the word for 'heart', referring not so much to the

specific body part as to a general domain of 'self' involved in the process. The type is irregular and hence unproductive.

3.4. *Instrumental Prefixes*

The only clear example is

(14) *-máʔune-qa* 'is pointing at' v. tr. (cf. *-ʔúne-qa* v. tr. 'is showing').

The first element suggests itself to be *-maʔ-* which is the noun stem for 'hand', thus actually 'pointing with one's hand'. The compound —if such it is—is accentuated on the first member, not on the second, as is the case in the compounds above. That the formation is no loger felt to be a real compound is evidenced by the distributive form reduplicating the first syllabe as well as by such constructions as

(15) *neyúlukay piš penmáʔuneqa* 'I am pointing at it with my head'.

A possible further example is

(16) *kína-qa* 'is on fire', as compared with

(17) *ná-qa* 'burns', as in

(18) *kút náqa* 'the fire burns'

(17) could thus originally have meant 'is burning with fire'. *ki-* might be a phonetically weakened form of *ku-* 'fire'. Support comes from Southern Paiute, where an instrumental prefix *ku-* 'with fire' exists.

4. *Further Comparative Evidence*

About seventeen instrumental prefixes have been identified for Southern Paiute and Shoshone-Comanche. Other related languages showing smaller sets of instrumental prefixes are Northern Paiute and Papago [6]. The prefixes that show up as cognates in all the languages concerned are: *ma-* 'hand', *mu-* 'nose, face', and *s-* 'mental action, heart'. In Cahuilla the latter two are found in the Domain-of-Self class (3.3.), which indicates a certain amount of overlapping between the various subtypes of compound.

A. L. Kroeber and G. W. Grace (*op. cit.*, p. 243) state that they searched in vain for traces of instrumental prefixes in Luiseño, one of the languages closely related to Cahuilla. However, in W. Bright's Luiseño Dictionary (Bright 1968), I find the following entries which, I think, should be compared and which might present evidence for a possible prefix *ma-/mi-* 'with hand' in Luiseño:

[6] A convenient overview with references to the respective grammatical treatments may be found in Kroeber-Grace (1960 : 243-46).

(18) *miséʔi-* 'to point at' (originally: 'to point with hand'?)

(19) *ṣéʔi-* 'to shoot with a bow; to pierce one's body, speaking of pain; to guess, as in the game of peón'.

The independent noun form for 'hand' is *má-t*.

5. *Conclusion*

By the foregoing discussion, especially of the Cahuilla materials, I hope to have shown that at first sight unrelated syntactic and morphological facts must be connected with each other because they are manifestations of one and the same underlying principle. The common underlying principle is that of concomitant predication. Semantically speaking, concomitant predication indicates facts that are neither arguments of the main predication nor subordinated to it, but that constitute the circumstances, domains, or instruments involved in the main predication. Syntactically speaking, we find an interrelation between a marked and an unmarked type of Concomitance, with many cross-connections between the various subtypes. The principle of such an interrelation is basically the same for the Uto-Aztecan languages studied as for the Western Indoeuropean languages, although quite different morpho-syntactic categories are involved: Subordination, deletion of the pro-verb, nominalisation, and extensive composition in Uto-Aztecan; prepositional phrases ('with'), pro-verbs, verbal nouns in the Western languages with, as a uniting link, a few instances of composition in French.

Subsequent research will have to show how the Principle of Concomitance is manifested in other languages and language groups and how it can be integrated into a still more abstract and generalizing principle [7].

Institut für Sprachwissenschaft
Universität
5 Köln 41 (RFA)

Hansjakob SEILER

REFERENCES

Benveniste, Émile. 1966. "Convergences typologiques". *L'Homme* 6.2, 5-12.

Bright, William. 1968. *A Luiseño Dictionary Compiled by W. Bright*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press.

[7] On the theoretical framework of these considerations see Seiler (1973a : 1-18).

Buckingham, Hugh W. 1973. "The Comitative and Case Grammar", *Foundations of Languages* 10, 1-39.
Kroeber, Alfred L., and George William Grace, 1960. *The Sparkman Grammar of Luiseño*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press.
Lakoff, George, 1968. "*Instrumental Adverbs and the Concept of Deep Structures*", *Foundations of Language* 4, 2029.
Sapir, Edward. 1930. "Southern Paiute, a Shoshonean Language", *The Southern Paiute Language*, Boston, American Academy of Arts and Sciences.
Seiler, Hansjakob. 1971. *Grammar of the Cahuilla Language*. Part I: Semantics (Preliminary Draft), Stanford, Center for Advanced Study in the Behavioral Sciences.
Seiler, Hansjakob. 1973a. "Das Universalienkonzept", H. Seiler (ed.), *Linguistic Workshop* I, 1-18. München, Fink.
Seiler, Hansjakob. 1973b. "The Principle of Concomitance: Instrumental, Comitative, and Collective", L.A.U.T. (Linguistic Agency University at Trier), Dec. 1973.
Walmsley, John B. 1971. "The English Comitative Case and the Concept of Deep Structure", *Foundations of Language* 7, 493-507.
Whorf, Benjamin Lee. 1946. "The Milpa Alta Dialect of Aztec", Harry Hijer (ed.), *Linguistic Structures of Native America*, New York, Viking Fund Publications in Anthropology, no. 6.

Tzvetan TODOROV

SIGNIFIANCE ET SENS

Le poète anglais Pope dit quelque part : «I concede that a lexicographer may perhaps know the meaning of a word by itself, but not the meaning of two connected words». Si l'on admet que l'intuition du poète est juste, il faut en conclure qu'il y a deux phénomènes bien distincts, la signification du mot pris isolément, tel qu'il peut figurer dans le dictionnaire; et sa signification dans la chaîne du discours, à l'intérieur d'un énoncé particulier. On pourrait aller plus loin et dire que ces deux phénomènes sont si différents qu'ils méritent, chacun, une appellation particulière. C'est ce qu'a fait Émile Benveniste en introduisant les notions de signifiance (signification dans la langue) et de sens (signification dans le discours).

La remarque de Pope reflète un sentiment assez répandu, mais jamais auparavant un linguiste n'avait cherché à introduire cette distinction dans les fondements mêmes de la théorie linguistique. C'est bien ce qu'a fait Benveniste dans quelques-uns de ses derniers articles. Selon lui, en effet, les mêmes éléments du langage acquièrent des statuts radicalement différents selon qu'on *compare* le signe à d'autres signes, ou qu'on *combine* des mots à l'intérieur d'une phrase. «La langue comporte deux domaines distincts, dont chacun demande son propre appareil conceptuel» [1]. «Le signe et la phrase sont deux mondes distincts et ils appellent des descriptions distinctes» [2].

L'opposition entre sémiotique et sémantique et, corrélativement, langue et discours, signifiance et sens, trouve son origine dans la dichotomie la plus originale mise en avant par la linguistique structurale, celle du paradigmatique et du syntagmatique. C'est ce qu'affirme explicitement Benveniste : si le discours (la phrase, le «sémantique») procède par «syntagmation», le «signe» (le «sémiotique») ne se définit que dans un paradigme : «les signes se disposent toujours et seulement en relation dite paradigmatique» (*ibid.*, p. 35). Cette origine séparée explique les propriétés variées de la signifiance et du sens. «Le 'sens'

[1] «Sémiologie de la langue», *Semiotica*, 1 (1969), 2, p. 134 (= *PLG* 2, p. 65).
[2] «La forme et le sens dans le langage», *Le langage II*, Actes du XIIIe congrès des sociétés de philosophie de langue française, Neuchâtel, La Baconnière, 1969, 35-36 (= *PLG* 2, p. 224).

(dans l'acception sémantique qui vient d'être caractérisée) s'accomplit dans et par une forme spécifique, celle du syntagme, à la différence du sémiotique qui se définit par une rélation de paradigme». Du côté du sémiotique, où l'unité de base est le signe, celui-ci «a toujours et seulement valeur générique et conceptuelle. Il n'admet donc pas de signifié particulier ou occasionnel; tout ce qui est individuel est exclu; les situations de circonstance sont à tenir pour non avenues». Du côté sémantique en revanche, où les unités de base sont le mot et la phrase, «le locuteur assemble des mots qui dans *cet* emploi ont un 'sens' particulier». Le sens des mots (et non plus des signes) «résulte précisément de la manière dont ils sont combinés» (*ibid.*, 35-38 = *PLG* 2, 223-226).

En adoptant l'opposition entre syntagmatique et paradigmatique on ne doit pas se dissimuler les difficultés que soulève sa définition et que ne résolvent pas les remarques lapidaires de Benveniste. On connaît l'histoire de cette dichotomie en linguistique structurale: empruntée par Kruszewski à la classification contemporaine des associations psychologiques [3], elle a été intégrée par Saussure à sa doctrine et reprise ensuite sous des formes différentes par tous les classiques du structuralisme linguistique.

Kruszewski partait de l'observation, encore enracinée dans la théorie des associations, que les unités linguistiques sont susceptibles de deux types de rapports entre elles, de similitude et de contiguité. Une telle affirmation implique que ces deux catégories découpent l'ensemble des rapports possibles entre unités de manière exclusive et sans chevauchement, ce qui est un postulat extérieur à la linguistique. Pour remédier à cet arbitraire, Jakobson a établi deux séries de termes solidaires: similitude-substitution-sélection, d'une part; contiguïté-contexture-combinaison, de l'autre; or, nous dit-il, «parler implique la *sélection* de certaines unités linguistiques et leur *combinaison* en unités linguistiques d'un plus haut degré de complexité» [4]. Il n'y a que deux types de relations linguistiques parce qu'il n'existe que deux processus linguistiques fondamentaux.

Autant cette hypothèse paraît, intuitivement, acceptable, autant il est difficile de la cerner à l'aide de critères formels. C'est le contenu même des termes «sélection» et «combinaison» qui demande à être explicité. Car de deux choses l'une: ou bien on leur donne un sens

[3] Cf. R. Jakobson, «L'importance de Kruszewski dans le développement de la linguistique générale», *Essais de linguistique générale II*, Paris, Ed. de Minuit, 1973, en particulier p. 244 sq., 254 sq.

[4] *Essais de linguistique générale*, Paris, Ed. de Minuit, 1963, 45-46.

grammatical, restreint et précis; mais alors les deux processus n'expliquent plus les deux types de rapports qu'entretiennent les unités linguistiques. Par exemple, si l'on entend la sélection-substitution au sens étroit de la grammaire distributionnelle, on obtiendra des classes syntaxiquement homogènes mais sans pertinence sémantique. Ainsi Jakobson se trouve amené à rejeter dans la «contiguité» la proximité sémantique non accompagnée de parenté grammaticale: «Un paradigme (en particulier la série des cas grammaticaux tels que, en anglais, *he, his, him* ou des temps tels que *il vote - il vota*) offre le même contenu sémantique de différents points de vue associés entre eux par contiguité. (...) De même, en règle générale, les mots dérivés de la même racine, tels que *grand, grandeur, grandiose* etc. sont sémantiquement reliés par contiguïté» (*ibid.*, p. 58). Ou encore, si par combinaison on entend les relations syntaxiques propres à la phrase, on doit écarter tout rapport sémantique pouvant s'établir entre deux phrases à l'intérieur d'un paragraphe ou, pourquoi pas, entre deux mots à l'intérieur d'un roman. — Ou bien, ces deux notions, sélection et combinaison, sont comprises dans un sens différent, plus large; mais à ce moment il faut se donner les moyens de les identifier.

C'est un tel moyen que suggère Saussure (repris sur ce point par Hjelmslev et Jakobson) en interprétant la combinaison comme un rapport *in praesentia*, la sélection, *in absentia*. Mais cette identification elle-même reste problématique. Il est bien entendu possible de distinguer avec rigueur entre rapports *in praesentia* et *in absentia*; encore faut-il que chacun des groupes ainsi obtenus soit perçu par les usagers d'une langue comme étant homogène — et radicalement distinct de l'autre. Or ce n'est malheureusement pas le cas: des rapports dont on s'accorderait à reconnaître la parenté intime se trouveront séparés; seront réunis en revanche des rapports dont la différence est incontestable. On sait par exemple qu'il existe des métaphores *in absentia* (*étincelle emmurée* pour «commutateur») et *in praesentia* (*les flaques des vitres*); faut-il se refuser pour autant de voir l'identité du rapport? Réciproquement, un texte peut en évoquer un autre soit en l'imitant (stylisation, parodie) soit en polémiquant contre lui: tous deux rapports *in absentia*, dont pourtant l'un ressemble étrangement au «syntagmatique», et l'autre, au «paradigmatique».

Sans cacher donc la difficulté qu'il y a à donner à ces termes une définition qui serait à la fois éclairante et opératoire, on doit admettre l'existence même de l'opposition. Le mérite de Benveniste est d'avoir insisté sur sa pertinence sémantique (au sens large). C'est

l'analyse du discours, plus particulièrement, qui aura à en tirer des conséquences décisives : jusque là, on a identifié signification et «signifiance», en laissant dans l'ombre le «sens»; or c'est ce dernier, précisément, qui opère à l'intérieur du discours.

Je voudrais illustrer par quelques exemples la nécessité qu'il y a pour l'analyse du discours d'admettre une notion de «sens» comme distincte de celle de «signifiance». On trouvera ces exemples dans un des ouvrages les plus riches, consacrés à l'analyse des formes discursives (bien qu'il ne se présente pas comme tel) : c'est *Le mot d'esprit* de Freud [5].

Le premier exemple concerne la place accordée traditionnellement au calembour. On sait qu'un dédain «pèse en général sur ce genre de bons mots» (p. 64). Ce dédain est patent, même parmi ceux, rares, qui s'intéressent au jeu de mots. «Le calembour est un mauvais jeu de mots, car il joue avec le mot, non point en tant que mot mais en tant que son», écrit K. Fischer cité par Freud (p. 66); et, pour ne donner qu'un autre exemple, un Louis Renou, sensibilisé pourtant par la tradition sanscrite, parle également du «procédé barbare du calembour ou de l'allitération» [6]. Freud lui-même, conscient de cette tradition, n'en participe pas moins. «La technique de leur expression est des plus simples, tandis que le jeu de mots proprement dit fait appel aux plus élevées d'entre elles» (p. 64). «Le calembour n'est qu'une sous-variété du groupe dont le jeu de mots proprement dit demeure le type le plus élevé» (67-68). Le jeu de mots est élevé, le calembour, bas... Pourquoi? Voici comment Freud identifie la technique des calembours : «Il suffit que les deux mots vecteurs se suggèrent l'un l'autre par une ressemblance quelconque : ressemblance générale dans leur structure, assonance ou allitération, etc.» (p. 64). Mais la même description s'applique aux «jeux de mots»! Voici d'abord un exemple de calembour, représentatif de tous ceux qui sont cités dans la section en question du livre de Freud :

1) «Hevesi applique à un poète italien qui, malgré ses opinions anti-impérialistes, se vit contraint de célébrer en hexamètres un empereur allemand, les mots suivants : 'Ne pouvant chasser les Césars, il fit tout au moins sauter les césures'» (65-66).

La technique consiste ici à rapprocher dans la chaîne syntagmatique deux mots dont les signifiants se ressemblent, mais dont les signifiés sont indépendants; on en tire un certain effet sémantique.

[5] Je cite l'édition en poche publiée chez Gallimard (Paris, 1971).

[6] «L'énigme dans la littérature ancienne de l'Inde», *Diogène*, 29, 1960, p. 39.

Confrontons maintenant à cette description quelques mots d'esprit d'un type «élevé» — classés par Freud dans le groupe «utilisation multiple du même matériel, avec une légère modification» :

2) «Monsieur le Conseiller, dit-il, je connaissais votre antisémitisme, j'ignorais votre antisémitisme» (p. 47).
3) «Traduttore — Traditore!» (p. 47)
4) «Amantes amentes [amants, déments]» (p. 47).

Aucun rapport de parenté ne lie les signifiés *anté-anti*, *traduttore-traditore*, etc., mais les signifiants se ressemblent et leur rapprochement dans la chaîne crée un effet sémantique (de ressemblance ou d'opposition).

Pourquoi ce refus du calembour, pourquoi cette dépréciation de la «ressemblance quelconque» entre deux mots, qui conduit aux erreurs évidentes de description? La distinction entre «calembour» et «jeu de mots» qui ressort de la phrase de Fischer est la suivante : on rejette dans le calembour les phrases où seul est présent un rapport (de ressemblance) entre signifiants; on admet dans les jeux de mots celles où le rapport des signifiants est doublé d'un rapport entre signifiés. Ainsi formulée la distinction pourrait se défendre : la «gratuité» du rapprochement phonique dans un cas s'opposerait à sa «charge» sémantique dans l'autre. Il reste que cette opposition est factice : le rapport des signifiants provoque toujours un rapport entre signifiés. Les mots «César» et «césure» n'on aucun sème commun si on les observe dans le dictionnaire. Mais la «signifiance» dont les signes sont pourvus dans le dictionnaire n'est pas identique au «sens» à l'œuvre dans le discours. Pris dans cette phrase, les deux mots deviennent des antonymes, l'essentiel (chasser les Césars) s'oppose à l'insignifiant (faire sauter les césures). La structure sémique d'un mot, envisagée dans la perspective du discours, n'est plus l'intersection d'un nombre fini de catégories élémentaires; tout rapprochement peut faire surgir un sème nouveau à l'intérieur du mot : la liste des sèmes qui en constituent le sens n'est jamais close. La pratique poètique nous a d'ailleurs bien habitué à ce fait : il suffit que deux mots soient à la rime, ou même simplement voisins, pour qu'en surgisse un effet sémantique. Il n'y a donc pas, dans le discours, de rapport entre signifiants sans rapport entre signifiés; et il n'y a pas de différence, en ce sens, entre «calembours» et «jeux de mots»; tout ce qu'on peut observer est la plus ou moins grande richesse du rapport sémantique, la plus ou moins grande motivation du rapport entre signifiants.

Le second exemple concerne la hiérarchie des significations d'un mot. L'idée de hiérarchie des sens n'est pas explicitement affirmée par Freud mais elle n'est pas non plus totalement absente de son texte. Discutant les exemples de «double sens avec allusion», Freud note en passant que «les deux significations du double sens ne nous sont pas également familières» (p. 58), et à propos d'un exemple il remarque : «Le sens banal ... s'impose tout d'abord, le sens sexuel se cache et se dissimule au point d'échapper à un lecteur sans malice» (p. 58). La portée de cette remarque est, pour Freud comme pour son lecteur, limitée : d'abord elle ne s'applique qu'à un des sous-groupes d'une des classes; et même à l'intérieur de celui-ci, pas à tous les exemples : à propos d'un autre mot d'esprit, Freud affirme que «les deux sens sont également compréhensibles, on ne saurait distinguer si c'est la signification sexuelle ou la non sexuelle qui est la plus usitée et la plus familière» (57-58). D'ailleurs, de toute évidence, cette différence qualitative des deux sens est peu élaborée : peut-on, sinon, opposer sérieusement le «sens banal» au «sens sexuel»?

Si les sens d'un même mot sont également accentués dans le discours, on n'aura plus affaire à une polysémie (phénomène de langue) mais à une ambiguité. Or l'ambiguité est infiniment plus rare que la polysémie, qui est la règle, et non l'exception, sur le plan lexical. Dans le discours, l'un des sens du mot polysémique *s'impose* habituellement sur l'autre; les mots d'esprit gardent souvent les deux sens, mais cela ne veut pas dire qu'ils n'établissent pas de hiérarchie entre ce sens imposé et un autre, qui n'est qu'«exposé». On doit donc encore vérifier si la remarque précitée de Freud a trait à la «signifiance» où au «sens». Observons de plus près l'exemple où «les deux sens sont également compréhensibles». C'est le suivant :

5) «Cette jeune fille me rappelle Dreyfus. L'armée ne croit pas à son *innocence*» (p. 57).

Les deux sens du mot «innocence» ne sont évidemment pas sur le même plan. L'innocence juridique à laquelle se réfèrent les termes voisins d'«armée» et «Dreyfus» est le sens exposé (ou banal); l'innocence sexuelle (la virginité) est le sens réellement visé par le mot d'esprit : c'est le sens «imposé». Lorsque Freud affirme que les deux sens du mot «innocence» sont également courants, il prend le mot en dehors de tout contexte, tel qu'il se trouve dans le dictionnaire; mais l'anecdote forme un contexte pour ce mot et impose l'un de ses sens sur l'autre. De nouveau, l'opposition dont Freud ne s'aperçoit pas est celle entre le mot pris dans le lexique ou à l'intérieur d'un syntagme : il confond le sémiotique avec le sémantique.

Ces exemples — on pourrait en trouver mille autres — illustrent bien la nécessité de distinguer, comme le fait Benveniste, entre «signifiance» et «sens». Le «sens» ainsi entendu deviendra le point de départ d'une analyse du discours — qui reste toute entière à construire.

2, square Adanson
75005 Paris

Tzvetan TODOROV

André VAILLANT

VIEUX-SLAVE *LAINO* «TERRE À BRIQUE»

Ce mot traduit πλίνθος «brique», et également κόπρος «fumier», βόλβιτον «bouse»; on le retrouve dans différentes langues slaves: pol. *lajno* «excrément, bouse», tch. *lejno*, slov. *lájno*, s-cr. čak. *lâjno*. Le sens «brique» du mot en vieux slave est donc à préciser: il désigne la terre à brique, la terre glaise pétrie qui est une boue à aspect de bouse, et qui, séchée aux soleil, devient la brique crue. Il s'accompagne de l'adjectif *ilovŭ* de *ilŭ* «boue» (Sreznevskij): Isaïe, XXIV, 23, *i istajutŭ laina ilovaja και τακήσεται ἡ πλίνθος* «et la brique fondra»; Gen., XI, 3, *da sŭtvorimŭ ilova laina πλινθεύσαιμεν πλίνθους* (*καὶ ὀπτήσωμεν αὐτὰς πυρί*) «faisons des briques (et cuisons-les au feu)».

Dans la traduction des *Commentaires des Psaumes* de Théodoret [1], on trouve une autre épithète: *Ps.* XXI, 16, *isŭše (l)aina črepnaja krĕpostĭ moja ἐξηράνθη ὡς ὄστρακον ἡ ἰσχύς μου* «ma force s'est desséchée comme de la terre de brique», avec *laina črĕpĭnaja* variante de *skǫdelŭ* du texte traditionnel du Psautier vieux-slave. Le mot *črĕpŭ* dans l'adjectif *črĕpĭnaja* est «tesson, test» et «brique» ou «tuile»; *skǫdelŭ* est un emprunt à lat. *scandula* «bardeau» passé au sens de «tuile».

On a *laino* ordinairement sous la forme du pluriel *laina*: c'est un pluriel de nom de matière, comme v.sl. *pěny* «écume», *sliny* «bave», etc. Les substantifs en *-īno*, **-jīno* (*-ino*), sont des adjectifs en *-ĭnŭ* substantivés, et *laino* suppose donc un thème **laj-*. On pense naturellement à un rattachement à la racine i.e. **lei-*, qui apparaît à la base de mots assez divers, lat. *linō* «j'enduis», v.h.a. *leimo* «limon», etc., et sl. *lěje-*, *lĭjati* «verser» et subst. **lojĭ* «graisse». Mais il faudrait rendre compte du vocalisme long *laj-* de **lōy-*. Václav Machek [2] suppose que **lajīno* aurait pris secondairement sa finale à *govīno* «excrément» et serait un dérivé de **lajĭ*, postverbal comme **lojĭ*, mais sur le présent *lěje-* de *lijati*, avec l'alternance longue *ē : ō*. Comme le présent *lěje-* paraît devoir s'expliquer par **lej-je*, présent en *-ye-*, avec le

[1] Jacques Lépissier, thèse polycopiée, Paris, 1968, *Psaumes* I-XX, édition complète en préparation.

[2] *Etymologický slovník*, p. 262.

traitement phonétique de *-e-* devant la géminée *-jj-*[3], **lajï* serait parallèle à **krajï* « bord », sur **krej-je-*. Mais ce n'est qu'une hypothèse.

37, rue Pierre Nicole
75005 Paris

André VAILLANT

[3] Voir ma *Grammaire comparée des langues slaves*, I § 42, III § 527.

Jacques VEYRENC

FONCTION DATIF ET FACTITIF

En plusieurs endroits, É. Benveniste a mis l'accent sur la notion de fonction comme opposée à la notion de forme [1]. Si l'on parle ici de « fonction datif », c'est donc pour rejoindre l'un des aspects de sa pensée, tout en disposant dans l'illustration du problème de plus de latitude : la fonction datif ne coïncidant pas nécessairement avec la forme fléchie du datif, on peut considérer qu'en français par exemple la plupart des compléments introduits par « à » représentent des fonctions de datif [2]. L'analyse sera limitée à des exemples russes et à leurs traductions françaises. Rigoureusement synchronique, elle ne fera pas double emploi avec d'autres études, d'inspiration diachronique et comparative, récemment consacrées au problème du datif. On admet au départ la théorie de la signification générale du cas [3], au moins pour les emplois non prépositionnels, qui seront seuls considérés. Enfin cette signification générale doit être, de notre point de vue, définie selon la relation qui l'unit au nominatif et à lui seul, ce qui exclut la distinction commune établie entre les significations « subjectives » et « objectives » de tel ou tel cas [4].

Les emplois du datif accompagnant une forme verbale se ramènent, dans la théorie des actants [5], aux quatre types suivants :

1) Datif en position d'actant unique : *emu bylo stydno* « il avait honte » ; *emu ne vernut'sja nikogda* « jamais il ne reviendra » ; *emu ne rabotaetsja* « il n'a pas le cœur à travailler ».

2) Datif en position de second actant : *oni služili rodine* « ils servaient la patrie » ; *ja radovalsja ego priezdu* « je me réjouissais de son arrivée ».

3) Datif en position de tiers actant « fort » : *učitel' dal knigu učeniku* « le maître a donné le livre à l'élève ».

[1] É. Benveniste, « Pour l'analyse des fonctions casuelles : le génitif latin », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, 1966, 140-148 ; « La phrase nominale », *ibid.*, 151-167 ; et autres.

[2] Voir plus largement : J. Kuryłowicz, *The Inflectional Categories of Indo-european*, Heidelberg, 1964 ; A. V. Isačenko, *Grammatičeskij stroj russkogo jazyka*, 1, Bratislava, 1965, 96-97.

[3] R. Jakobson, « Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre », *Selected Writings*, II, p. 27, et *passim*.

[4] J. Veyrenc, « Existe-t-il un génitif de l'objet ? », *BSL* 67 (1972), 215-238.

[5] L. Tesnière, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, 1959, 105-115.

4) Datif en position de tiers actant «faible»: *Romka slomal nogu Tomke* «Romka a cassé la jambe à Tomka».

On considérera tour à tour les emplois du type 3 (sous A), puis les emplois du type 4 (sous B), et enfin les emplois du type 1 (sous C). Résultant de figements syntaxiques, les emplois du type 2 ne seront pas traités ici.

A. *Le datif en position de tiers actant fort*

Selon la *Grammaire de l'Académie*[6], la rection verbale est dite forte, dans le cas d'un verbe à trois actants, lorsque le second et le tiers actant offrent au regard du verbe régissant un même statut de dépendance. Il s'agit donc de ce que l'on appelle couramment le «datif d'attribution», désignation commode, mais abusive dans la mesure où elle incline à rapporter à la forme du datif une propriété qui revient à l'énoncé entier, et d'abord au verbe qui sert à prédiquer cet énoncé.

Il importe donc de préciser l'invariant sémantique présent dans des verbes comme *otdavat'* «remettre», *prodavat'* «vendre», *otpravljat'* «adresser», *zaveščat'* «léguer», etc., dont on constate l'aptitude à régir ensemble un complément d'objet et un complément d'attribution. Sans doute est-ce le rapport exprimé par *davat'* «donner» qui permet de serrer au plus près la signification propre à la classe entière. Or «donner quelque chose à quelqu'un», c'est «faire que ce quelqu'un reçoive quelque chose». Le DONNER s'analyse ainsi en un premier trait qui est celui du FACTITIF, et en deux autres réunis dans le RECEVOIR, et qui sont l'INCEPTIF et l'AVOIR («recevoir» = «commencer à avoir»). Si l'on néglige le trait d'INCEPTIF, ici non pertinent, on tiendra que le DONNER est une composition des deux sèmes élémentaires du FACTITIF et de l'AVOIR ordonnés selon la relation qui vient d'être définie, et que tout verbe d'attribution ne se définit comme tel qu'en tant qu'il contient dans sa base sémantique une composition de ces deux sèmes ainsi ordonnés.

Voici, à partir de cette analyse, le schéma du mécanisme syntaxique sous-jacent à l'énoncé *učitel' dal knigu učeniku*:

učitel' (= SN^1 nom) + FACTITIF aux
učenik (= SN^2 nom) + AVOIR aux + *knigu* (SN^3 acc)

Comme on le voit, le SN dat de l'énoncé dérivé (soit *učeniku* «à l'élève») ne peut recevoir dans la base reconstruite d'autre forme que celle d'un nominatif assumant la fonction de sujet de l'AVOIR.

[6] *Grammatika sovremennogo russkogo literaturnogo jazyka*, Moscou, 1970, p. 490, et *passim*.

Et cette relation définie entre le datif de la dérivation et le nominatif de la base est commandée d'une manière univoque par le jeu du FACTITIF isolé dans la base. Ou encore et réciproquement, la synthèse du FACTITIF et de l'AVOIR, constituants sémiques du DONNER, entraîne corrélativement le changement du SN^2 nom de la base (sujet de l'AVOIR) dans le SN dat de la dérivation («complément d'attribution»).

Le datif se définit alors comme la translation d'un nominatif, le vecteur spécifique de cette translation correspondant à l'opération syntaxique de factitivation, caractérisée à la fois dans son origine (SN^1 nom) et dans son application (proposition prédiquée par un AVOIR lexicalement plein).

D'où cette formule centrale:

SN dat = T (factitif) SN nom

«Le syntagme nominal au datif est la translation de vecteur factitif d'un syntagme nominal au nominatif».

Les *verba dicendi* ne constituent qu'une variante des verbes d'attribution: ils s'en distinguent par la qualité du DON, qui relève alors de l'intellect. Cette propriété se traduit grammaticalement par le fait qu'une proposition peut assumer la fonction d'objet (= second actant).

Quant aux verbes impliquant un vouloir (*velet'* «ordonner», *vospreščat'* «interdire», *razrešat'* «permettre», etc.), ils peuvent être analysés eux-mêmes sur la base: DIRE + MODALITÉ (devoir, pouvoir, vouloir). Ce caractère s'exprime au plan grammatical dans le fait que la position d'objet (second actant) peut alors être occupée par un groupe infinitif ou par une proposition au subjonctif.

Plus remarquable est le comportement des verbes antonymes (*brat'* «prendre», *otnimat'* «enlever», *otbirat'* «retirer», etc.), que l'on pourrait appeler «verbes d'aliénation». En français la construction de ces verbes est identique à celle des verbes d'attribution: «le maître a pris (retiré, enlevé) le livre à l'élève». Mais en russe la position qui correspond à celle du tiers actant ne peut alors en aucun cas être occupée par une forme de datif: il faut ici un complément introduit par une préposition tenant compte du rapport spatial.

Quelle qu'en soit de part et d'autre la justification historique, on observe qu'en synchronie l'opposition des deux constructions peut s'interpréter comme le résultat de deux ordres différents dans l'application de la transformation négative. En français la négation opère

au premier niveau, précédant celui où se réalise la synthèse des traits du FACTITIF et de l'AVOIR, et l'on a schématiquement :

SN^1 nom + FACTITIF aux
SN^2 nom + NON-AVOIR aux + SN^3 acc.

La formule centrale définissant la fonction datif se vérifie donc chez les verbes d'aliénation comme chez les verbes d'attribution. En russe au contraire le régime prépositionnel (par *u* + SN gén ou par *ot* + SN gén)[7] ne s'établit qu'une fois la dérivation constituée, et il tient compte de la sémantique entière de cette dérivation, renvoyant à la signification globale d'aliénation, et non pas au sème de l'AVOIR isolé dans la base.

B. *Le datif en position de tiers actant faible*

Un énoncé comme *Romka slomal nogu Tomke* «Romka a cassé la jambe à Tomka» offre la même structure de surface que les énoncés de type *učitel' dal knigu učeniku*. Mais les relations qui ordonnent ces deux énoncés ont une configuration différente. Contrairement à ce qui a été reconnu en A, on ne peut pas dire qu'en B le second et le tiers actant offrent au regard du verbe régissant un même statut de dépendance. Car c'est ici de l'ensemble *slomal nogu* que dépend dans un second temps le datif *Tomke*. Ce datif ressortit alors à ce que la *Grammaire de l'Académie* caractérise comme une rection de type faible[8].

Au niveau des mécanismes de transformation, la différence entre A et B apparaît dans sa nature essentielle. En A s'applique en toute rigueur le *principe de la conservation des valences*[9] entre le tour actif et sa transformation passive, puis entre cette construction passive et sa transformation nominale :

Actif :	*učitel'* «le maître	*otdal* a remis	*učeniku* à l'élève	*knigu* le livre»
Passif :	*kniga* «le livre	*byla otdana* a été remis	*učeniku* à l'élève	*učitelem* par le maître»
Nominal :	*otdavanie* «la remise	*knigi* du livre	*učeniku* à l'élève	*učitelem* par le maître»

Mais la situation est différente en B, où il apparaît que le principe de conservation des valences joue difficilement, pour le français comme pour le russe :

[7] *Ibid.*, p. 502.
[8] *Ibid.*, p. 538, et *passim*.
[9] J. Veyrenc, «Glagol'naja valentnost' i nominalizacija», *Russian Linguistics* 1 (1974), 37-45.

Actif :	*Romka*	*slomal*	*nogu*	*Tomke*
	«Romka a cassé	la jambe	à Tomka»	
Passif :	*noga*	*byla slomana*	*Tomke*	*Romkoj*
	«la jambe a été cassée	à Tomka	par Romka» (?)	
Nominal :	*slomka*	*nogi*	*Tomke*	*Romkoj*
	«la fracture de la jambe	à Tomka	par Romka»(*)	

A ces transformations établies mécaniquement sur le modèle de A, la spécificité des relations présentes en B conduit à substituer :

Passif :	*u Tomki*	*noga byla slomana*		*Romkoj*
	«Tomka	a eu la jambe cassée		par Romka»
Nominal :	*slomka*	*nogi*	*Tomki*	*Romkoj*
	«la fracture	de la jambe	de Tomka	par Romka»

Les trois formes du complément de «possession», exprimé successivement en russe par le datif (tour actif), puis par *u* + génitif (tour passif), puis par le génitif seul (tour nominal), sont conditionnées par la différence des structures syntaxiques. Leur trait commun tient à la présence d'une relation d'AVOIR au niveau de la base, relation manifeste dans la transformation passive du français («Tomka a eu...»), répondant au russe *u Tomki... byla...* Et c'est de cette relation toujours essentielle de l'AVOIR qu'il faut partir ici encore pour restituer la somme des relations sous-jacentes à l'énoncé dérivé *Romka slomal nogu Tomke :*

SN^1 nom + FACTITIF aux
SN^2 nom + AVOIR aux + SN^3 acc (complexe)

La relation symbolisée par FACTITIF assigne au référent de SN^1 nom (ici *Romka*) sa fonction d'agent du procès exprimé dans la deuxième proposition de base : on peut parler d'un FACTITIF «faible» en face du FACTITIF «fort» représenté dans la base des énoncés de type A. Quant à la relation symbolisée par AVOIR, elle ne retient de cet AVOIR que la signification grammaticale et «auxiliaire», propriété qui se relie à la nature du terme SN^3 acc, obligatoirement marqué comme «complexe», et constitué dans tous les cas de deux pôles, l'un nominal, l'autre participial («la jambe... cassée»).

C'est précisément le caractère de cet AVOIR, auxiliaire ou «faible», qui caractérise les énoncés de type B, en regard des énoncés de type A, où l'AVOIR restitué dans la base était dans tous les cas un AVOIR «fort», lexicalement plein. Ces emplois de types A et B recouvrent les deux secteurs opposés d'une syntaxe dont la réalité est nuancée. On ne peut ici qu'indiquer quelques types intermédiaires :

(1) *Mama vypekla emu pirožki*
«maman lui a fait cuire des pâtés»

(2) *Oni počistili nam dorogu*
«ils nous ont nettoyé la route»
(3) *On počinit tebe mašinu*
«il te réparera ta voiture»
(4) «Tu me fermeras cette porte!» (= datif éthique)

La classe sémantique à laquelle appartiennent d'un part le verbe et d'autre part l'objet, les capacités combinatoires ici et là différentes, la nature des transformations admises ou non pour chaque cas forment un faisceau de propriétés qui permettent de rapprocher d'une part (1) de A, de l'autre (3) et (4) de B, tandis que l'appartenance de (2) reste indécise.

C. *Le datif en position d'actant unique*

Les tours où le datif figure en position de premier et unique actant se caractérisent comme «impersonnels». Ils n'ont pas dans la traduction française de correspondance littérale et se signalent ainsi comme plus idiomatiques que les types A et B. On retiendra trois sous-types.

C.1. *Emu (bylo) stydno* «il a (avait) honte».

La définition la plus couramment proposée est la suivante : *O čuvstve (styda), ispytyvaemom kem-libo* «(se dit) d'un sentiment (de honte) éprouvé par quelqu'un». Ainsi est nettement dégagé un premier rapport reliant la personne (*kem-libo* «par quelqu'un») au sentiment que cette personne «éprouve» (*ispytyvaemom*), et qui n'est qu'une variante spécialisée de l'AVOIR. Le second rapport, inhérent au caractère impersonnel, se traduit dans l'allure volontairement indéfinie de la formule : *o čuvstve...* «(se dit) d'un sentiment...».

Or, si l'on tient compte des résultats obtenus au cours des précédentes analyses, on peut établir dans la base ce caractère d'impersonnel en introduisant un signe de non-définition (soit ∞) comme sujet du FACTITIF :

∞ + FACTITIF aux
On (= SN nom) + AVOIR aux + *styd* (SN acc)

La fonction datif relève donc en C.1. de la même formule de translation vérifiée en A et en B, la spécificité du présent emploi tenant au caractère non défini de l'origine attribuée au FACTITIF de la base.

C.2. *Emu ne vernut'sja nikogda* «jamais il ne reviendra».

Ce type de proposition impersonnelle est représenté en russe sous un grand nombre de variantes. On se contentera de renvoyer à une

analyse récente[10], tout en rappelant la forme des deux bases reconstituées pour expliquer la sémantique de la dérivation :

∞ + FACTITIF aux
SN nom + NON-POUVOIR aux + SN inf

où SN inf = «syntagme infinitif». Cette structure permet de préciser la traduction : «il ne lui sera jamais donné de revenir».

C.3. *Emu ne rabotaetsja* «il n'a pas le cœur à travailler».

En face de la proposition infinitive de type C.2., qui serait *emu ne rabotat'*, le tour *emu ne rabotaetsja* se signale par l'inversion de diathèse que suppose le passage du non pronominal (*ne rabotat'*) au pronominal (*ne rabotaetsja*). Cette opposition de diathèse se manifeste au plan sémantique dans l'opposition des traductions : «il ne lui est (sera) pas donné de travailler» d'une part (avec conditionnement non marqué de la non-possibilité) // «il n'a pas le cœur à travailler» d'autre part (avec conditionnement obligatoirement interne de la non-possibilité).

Si cette présentation est admise, alors les tours classés sous C.3. relèvent, après inversion de leur diathèse, du même type que les emplois étudiés sous C.2.[11].

Conclusion

Le datif non prépositionnel se définit comme le produit d'une translation issue d'un nominatif sujet tantôt de l'AVOIR (en A, en B et en C.1.), tantôt du NON POUVOIR (en C.2. et en C.3.), cette translation étant orientée dans tous les cas par un FACTITIF d'origine soit définie (en A et en B), soit non définie (en C).

De l'AVOIR au NON POUVOIR la disparité n'est qu'apparente, car ces deux auxiliaires conjoignent leur sémantique dans l'unité fondamentale de l'ÊTRE et du NON ÊTRE. L'AVOIR n'est en effet que le conversif de l'ÊTRE[12], et pareillement le NON POUVOIR s'interprète fondamentalement comme le conversif du NON ÊTRE (*ἐμοὶ οὐχ ἔστιν* + inf. / *(ἐγὼ) οὐχ ἔχω* + inf.).

D'où l'on peut inférer à l'existence possible d'une autre espèce de datif, dont la fonction serait établie sur la base plus profonde de l'ÊTRE. Or ce datif de l'ÊTRE reproduit la sémantique du vieux datif

[10] J. Veyrenc, «Structure de la proposition infinitive impersonnelle», *Communications de la délégation française au Congrès de Varsovie*, Paris, 1973, 356-358.
[11] *Ibid.*, p. 355.
[12] É. Benveniste, «*Être* et *avoir* dans leurs fonctions linguistiques», dans *op. cit.*, p. 195.

de destination. De là une redéfinition du double datif[13], comme conjonction de deux tours syntaxiques superficiellement identiques, mais reposant complémentairement sur les deux bases converses de l'ÊTRE (datif de destination) et de l'AVOIR (datif d'intérêt).

138, rue Houdan
92330 Sceaux

Jacques VEYRENC

[13] Voir l'étude détaillée de J. Haudry: «Les emplois doubles du datif et la fonction du datif indo-européen», *BSL* 63 (1968), 141-159.

Calvert WATKINS

LATIN *IOUISTE* ET LE VOCABULAIRE RELIGIEUX INDO-EUROPÉEN

Dans l'épitomé de Festus par Paulus, 93, 12 Lindsay, nous trouvons l'article énigmatique *iouiste compositum a Ioue et iuste*. La forme *iouiste*[1] reçut peu d'attention jusqu'à la découverte, en 1899, de la fameuse inscription du Forum *CIL* I[2] 1, qui fournit le mot *iouestod*, immédiatement et sans doute correctement interprété par Hülsen et Skutsch comme le précurseur du classique *iūstō*. Ce fut M. Warren en 1900 dans *Harv. Stud. Class. Phil.* 11.163 qui le premier compara *iouiste* à la forme *iouestod* récemment découverte. O. Lagercrantz, qui ne connaissait évidemment pas les travaux de Warren, fit la même comparaison en 1907 dans *Eranos* 7.79-80. Ce point de vue est devenu dès lors l'opinion commune: M. Leumann, *Lat. Gramm.* 1.114 pense que *iouiste* remplace l'adverbe *iouestēd* (*iūstē*), ce que pensent aussi Leumann-Hofmann, *Lat. etym. Wb.*[3] et Ernout-Meillet, *Dict. étym. lat.*[4], tous les deux s.v. *iūs*.

Dans son étude originale M. Warren avait reconnu que le *-i-* interne de *iouiste* présentait une difficulté à côté du *-e-* de *iouestod*. Dans son apparat Lindsay proposa laconiquement comme simple expédient de le corriger en *ioueste*, suggestion que l'on retrouve dans Ernout-Meillet. Aucun changement phonologique régulier en latin ne produira *iouiste* de **ioueste*; mais par ailleurs, une étymologie présumée est une bien faible excuse pour altérer arbitrairement le texte conservé.

Cependant on peut donner une interprétation entièrement différente de *iouiste*, interprétation qui est en parfait accord avec la forme telle que nous l'avons, et qui a des implications intéressantes en ce qui concerne et le vocabulaire religieux du latin et la morphologie indo-européenne.

Il est évident que la définition *iouiste compositum a Ioue et iuste* est une glose étymologique. Et tout comme ailleurs dans Festus, dans

[1] Le *-e* final de *iouiste* est adopté par Lindsay d'après les manuscrits E I ex. corr. R. Wirceb., celui de *iuste* d'après E L I R; les autres ont *iouistae*, *iustae*, comme dans les éditions précédentes et encore dans TLL (s.v. *iustus*). Toutes les autres autorités du vingtième siècle acceptent *-e*, qui s'accorde parfaitement aux faits de la comparaison, comme on le verra ci-dessous.

ces gloses étymologiques bipartites (*Ioue-iuste*) le premier mot donne le contenu sémantique général et le second y ajoute la matière phonétique nécessaire pour rendre l'étymologie plausible. Comparer P.F. 112, 13 *mactus magis auctus*, ou 61, 1 *dirus dei ira natus*. Ce qui implique que, pour définir le domaine sémantique de *iouiste*, il vaut mieux se tourner vers le premier mot *Ioue* que vers le second *iuste*, qui n'est là qu'à cause du *-ste* final. La forme *iouiste* pourrait bien être alors un nom divin ou une épithète divine; le domaine sémantique de cette forme serait donc le vocabulaire religieux plutôt que légal.

Or l'adjectif indo-européen pour «jeune», conservé par exemple dans le latin *iuuenis*, a comme sens premier «en possession de force vitale, de vie». C'est un dérivé du nom archaïque reconnaissable dans le védique *áyu-*, élargi par *-s-* dans la formule courante *dirghám áyuḥ* «longue vie», gâthique (*darəgəm*) *āiiu*«longue) vie» Y.31.20, génitif (*darəgahiiā*) *yaoš* Y.43.13, apparenté au latin *aeuom*, *ae(ui)tas*, *aeternus*. Voir surtout É. Benveniste, «Expression indo-européenne de l'*éternité*», *BSL* 38, 1937, 103-112. La forme positive de l'adjectif, lat. *iuuenis* (avec *-is* secondaire, cf. abl. *iuuene*, gén. pl. *iuuenum*), sanskrit *yuvan-*, reflète une base **i̯iu-i̯en-*, avec degré zéro du nom (**i̯oi̯u-* > *āyu-*) et suffixe possessif **-i̯en-* tel que l'a proposé d'une façon convaincante K. Hoffmann, *MSS* 6, 1955, 35-40, et tel qu'il reparaît dans des formes comme le grec *Μαραθών* «champ de fenouil», de *μάραθον* «fenouil».

Le comparatif et le superlatif d'adjectifs archaïques comme **iuuen-* (<**i̯iu-i̯en-*) ne présentent pas, en règle générale, le suffixe adjectival du positif, s'il en existe un, et sont bâtis directement sur la racine. Comparer sanskrit *śuk-rá-* «brillant», comparatif *śóc-īyas-*, superlatif *śóc-iṣṭha-*, grec ταχύς «rapide», comparatif *θάσσων*, ou le vieil irlandais *oëc* «jeune»(* *i̯ou̯-nko-*, cf. lat. *iuuencus*), comparatif *óa* (originellement de **i̯eu̯-ios-*/**i̯ou̯-ios-*), superlatif *óam* (originellement de **i̯eu̯-isamo-*/**i̯ou̯-isamo-*) [2].

[2] W. Cowgill dans *Indo-European and Indo-Europeans* 136 (éd. G. Cardona et al., Philadelphia 1970) à qui l'on doit l'étude la plus sérieuse et la plus minutieuse du comparatif et du superlatif italiques et celtiques, préfère dériver v. ir. *óa* d'une forme set **i̯ou̯a-ios-*, que l'on pourrait mettre en équation avec le comparatif sanskrit *yavīyas-* attesté depuis les Sutras. Mais l'inflexion du nom de base gâthique *āiiu-*, génitif *yaoš* < **ə̄iəu-s*, comparable au génitif védique *véḥ* «oiseau» < **i̯uei-s* (à côté du nom. latin *auis*), plaide d'une façon convaincante contre l'établissement d'une telle racine, en dépit du fait que Cowgill affirme (p. 134) que «neither **plet(H)-* nor **yew(H)-* has an indubitable reflex that would not admit a PIE laryngeal». Si la racine était établie comme set, on s'attendrait plutôt à un paradigme semblable à celui du mot indo-européen pour «sourcil, front»; j'en conclus que le comparatif sanskrit (post-

En sanskrit védique, le superlatif attendu de *yúvan-* est *yáviṣṭha-* (**i̯eu̯-isto-*/**i̯ou̯-isto-*) : en avestique le superlatif de *yuuan-* est *yōišta-*, reflétant probablement le même indo-iranien commun **yavišta-*. Et c'est précisément le superlatif indo-européen **i̯eu̯-isto-*/**i̯ou̯-isto-* «le plus jeune, le plus doué de force vitale» que je propose de voir dans le latin *iouiste*, au vocatif singulier. Il est peut-être significatif que lat. *iuuenis* n'a pas de superlatif.

Dans le Rig-Veda *yáviṣṭha-* apparaît 41 fois. A une exception près *yáviṣṭha-* est toujours spécifiquement une épithète divine, uniquement du dieu Agni. Et dans 29 des 40 exemples de cette épithète, la forme est précisément le vocatif *yáviṣṭha* : «o Jüngster», Geldner, «ô (dieu) très jeune», Renou. Le latin *iouiste* correspond donc d'une façon exacte avec le védique *yáviṣṭha*, pour ce qui est de la forme, de la fonction, et du cas grammatical.

Du point de vue formel, *iouiste*, avec le superlatif indo-européen en **-is-to-*, doit bien sûr dater d'avant la formation des superlatifs italiques en *-(t)amo-*, *-is-amo-*, si ce dernier en est bien la reconstruction correcte pour l'italique comme il l'est pour le celtique [3]. Le suffixe le plus ancien du superlatif **-is-to-* avait déjà été reconnu il y a longtemps par Osthoff, *Morph. Untersuch.* 6.142 ff., comme une survivance en latin

védique) *yavīyas-* a simplement la forme suffixale set *-īyas-*, et ne peut justifier un indo-européen **i̯eu̯a-ios-* pour expliquer v. irl. *óa*. Par ailleurs on pourrait penser que le celtique et l'indien ont développé indépendamment l'un de l'autre une forme suffixale set du comparatif que l'on peut reconstruire — seulement à titre de dénominateur commun — comme **-i̯os-* (skt. *-īyas-*, celt. **-i̯os-*), de la même façon qu'ils ont tous les deux développé un suffixe d'agent set **-i̯mon-* (skt. *-iman-*, celt. **-amon-*). C'est la seule façon de soutenir l'explication que Cowgill donne du comparatif vieil irlandais irrégulier qui se termine en *-a* (anciennement et hapax *-o* dans *nesso assa nesso* «de plus en plus près» *Wb.* 12[b] 34a), à savoir **-ai̯ōs* > **-ai̯ās* > **-aūs* > **-aus* > *-o* > *-a*. Mais étant donné que pour soutenir cette explication plutôt laborieuse on a besoin justement d'établir un grand nombre de racines set parmi les quelques adjectifs primaires en celtique (qui sont les seuls à montrer le suffixe *-a*, à la différence de *-īyas-* très répandu en sanskrit) pour justifier un suffixe **-i̯os-*, et que de plus, de telles racines ne sont représentées, autant que je sache, que par *letha* «plus large» (i.-eur. **pleta-*), je demeure plutôt sceptique devant la construction proposée par Cowgill.

[3] W. Cowgill (dans la forme **-is-mmo-*), *op. cit.* 124 ff. J'hésite encore à abandonner la notion d'un morphème italique (et non pas celtique) **-samo-*, étant donné surtout que le superlatif productif *-issimus*, facilement analysable en **-is-samo-* en dépit de l'avis de Cowgill, semble clairement indiquer vers où l'innovation se dirigeait et par là-même d'où elle venait. Pour ce qui est de son origine, nous pouvons attribuer **-samo-* (**-sm̥mo-*) à **-somo-* (angl. *same*), qui aurait la même force individualisante que Cowgill suggéra pour l'i.-eur. **-to-*; comparer des quasi-superlatifs comme le français *l'innocence même*, ou de vrais superlatifs comme le russe *samyj lučšij*, littéralement «(le) meilleur même».

dans les adverbes *iuxta*, *iuxtim* «à côté de»; voir en particulier Wackernagel-Debrunner 2.2.448 [4]. Cette analyse semble relativement plausible si l'on présume un prototype au degré plein **ieug-isto-* donnant lat. **iūxtā*. A ma connaissance aucune évidence ne nous empêche de postuler un *ū* long. C'est le type de *-*isto-* directement suffixé à la racine verbale, comme dans le grec *φέριστος*, av. *bairišta-*; la racine est régulièrement au degré plein comme dans le védique *védiṣṭha-*, av. *vaēdišta-*, d'une racine de structure semblable (**ueid-* ~ **ieug-*). C'est justement dans une forme adverbiale comme *iūxtā* (que nous pouvons nous attendre à la conservation d'un ancien suffixe dont le contenu sémantique s'est perdu. Dans le même domaine sémantique, la plupart de ceux dont l'anglais est la langue maternelle ne se rendent pas du tout compte que *next* est, du point de vue historique, un superlatif.

Une autre forme pertinente en latin, discutée par Sommer, *Handbuch* 457 et Cowgill, *op. cit.* 116, est le terme augural *tripudium sol(l)istimum*, qui se réfère à l'omen particulièrement favorable, de graines tombant du bec des poulets sacrés (Cicéron, *De div.* I 15, II 34). Ici la base *sollus* est l'adjectif italique archaïque pour «tout» [5]. Sommer, suivi par Cowgill, y voit une formation secondaire modelée sur *sinistimus* «plus loin sur la gauche», qui est aussi un terme de la langue augurale. Mais si tel était le cas, on se demande si la forme remodelée sur *sinistimus* ne serait pas plutôt un superlatif plus ancien **sol(l)istos*. On trouve peu de justification à une segmentation *sin-istimus*, nécessaire pour produire un *soll-istimus*; on verrait plutôt *sinist-imus* (positif *sinister*), qui pourrait facilement produire *sollist-imus*, double superlatif du point de vue historique.

Un superlatif archaïque en **-isto-* est donc plausible en latin pour des raisons indépendantes dans ces formes isolées. Mais la forme védique *yáviṣṭha*, que nous avons mise en équation avec latin *iouiste*, est elle-même une forme isolée et figée.

Le caractère unique du superlatif *yáviṣṭha-* dans le Rig-Veda ressort dans son dérivé *yáviṣṭhia-*, qui garde le même sens, et qui est aussi utilisé uniquement comme épithète de Agni. Ce dernier apparaît 14 fois dans le Rig-Veda, 13 fois au vocatif, et toujours en fin de vers à

[4] Cowgill met en question l'analyse d'Osthoff. Il suggère provisoirement un composé de **stā-*; mais un composé «join-stand» à l'air si peu indo-européen ne peut être qu'un pis aller.

[5] On pourrait suggérer que ce **sol-* est aussi la source étymologique du hittite *šall-iš* (v. hitt. gén. *šall-aš*, nom. pl. neut. *šall-a*) «grand».

cadence iambique ⏑ – ⏑ ×. La morphologie de la forme *yáviṣṭhia-* est complètement isolée en védique; il n'existe pas d'autres superlatifs plus suffixe *-ya-*. Mais c'est bien là un archaïsme, car des formes semblables existent en iranien : gâth. et av. récent *zəuuištiia-* «le plus vif», à côté du védique *jáviṣṭha-*, et dans le nom vieux perse *Μασίστιος* à côté de *Μασίστης* = v. pers. *maθišta-* «du plus haut rang». Voir Wackernagel-Debrunner, *Altind. Gramm.* 2.2.367. Du point de vue métrique, av. *zəuuištiia-* comme véd. *yáviṣṭhia-* compte pour quatre syllabes (Y. 46.9, 28.9, 50.7). On notera aussi que le vocatif *yáviṣṭha* lui-même apparaît 15 fois sur 29 en fin de vers, dans la cadence trochaïque – ⏑ – ×. On pourrait donc considérer *yáviṣṭha* et *yáviṣṭhia* comme des variantes métriques, distribuées entre les cadences trochaïques à 11 syllabes et les cadences iambiques à 8/12 syllabes respectivement. Le fait que *yáviṣṭhia* soit métriquement plus rigide et qu'il soit morphologiquement isolé suggère que le lien sémantique et formel entre les deux épithètes en tant que superlatifs du positif *yúvan-* «jeune» est assez faible. Le comparatif (*yáviyas-*) n'est pas attesté dans le Rig- ou Atharva-Veda, et n'apparaît pour la première fois que dans les Sutras.

Du point de vue sémantique *yáviṣṭha-* en tant qu'épithète de Agni ne veut pas simplement dire «le plus jeune» : Agni n'a ni frères ni sœurs. De fait pour ce sens le comparatif et le superlatif de *yúvan-* dans le Rig-Veda sont les formes supplétives *kánīyas-* et *kaniṣṭhá-*, comme l'ont noté Wackernagel-Debrunner 2.2.453, suivant Pāṇinī 5.3.64. Comparer RV 4.33.5, un hymne aux trois Ṛbhus : *jyéṣṭa āha camasā́ dvá karéti | kánīyān trín kṛ́navāméti āha | kaniṣṭhá āha catúras karéti* «L'ainé dit 'je vais faire deux coupes'; le cadet dit 'nous allons (en) faire trois'; le plus jeune dit 'je vais (en) faire quatre'» (Renou). Même dans le seul cas où il n'est pas une épithète divine, 10.143.2 *átrim yáviṣṭham* «Atri le plus jeune» (nom du poète), la référence n'est pas à l'âge mais au vieux poète rajeuni, dont la vigueur a été renouvelée par les Aśvins : 10.143.1 *púnā rátham ná kṛ́nuthó návam* «vous le remettez à neuf comme un char» [6]. Ici *yáviṣṭha-* est comparable à l'expression du mythe de régénérescence dans 5.74.5 *yúvā yádī kṛ́thāḥ púnar/á kā́mam ṛ́ṇve vadhúaḥ* «quand vous le rendez jeune à nouveau, il va au désir de son épouse», où la référence est expressément à l'activité sexuelle. Nous pouvons en conclure que le sens de

[6] Même métaphore trois mille ans plus tard dans une chanson de Bessie Smith : «you've been a good ole wagon, honey, but you done broke down».

l'épithète *yávišṭha-* est «le plus (très) vigoureux, le plus (grandement) doué de force vitale», et préserve en tant que tel, le sens le plus ancien du thème indo-européen **ǯeiu-/ǯieu-* du védique *āyu-*, gâth. *āiiū*.

L'usage des superlatifs en *-isto-* comme épithète divine est, chose peu surprenante, un trait caractéristique de la langue religieuse indo-européenne; on peut le découvrir dans au moins trois traditions: védique, iranienne et grecque. En védique, comparer RV 1.161.1 *kím u śréṣṭhaḥ kím yávišṭho na ājagan* «Pourquoi donc le très beau (Agni), pourquoi le très jeune est-il venu vers nous?» (Renou), 2.6.6 *yávišṭha dūta no girā́ yájišṭha hotar á gahi* «ô (Agni) très jeune, ô messager, arrive grâce à notre chant, ô meilleur (des) sacrifiant(s), ô oblateur!» (Renou). De telles formes apparaissent souvent au vocatif, comme dans le dernier exemple, et avec *śociṣṭha* «le plus brillant», *tapiṣṭha* «le plus chaud» (de Agni), *ṣaciṣṭha* «le plus puissant», *ojiṣṭha* «le plus fort», *cetiṣṭha* «le plus brillant», *ṣaviṣṭha* «le tout puissant» (de Indra), et sans doute dans d'autres encore.

Dans le védique *ṣáviṣṭha-*, qui n'apparaît pas moins de 24 fois au vocatif, nous avons une épithète divine qui remonte à la période de communauté indo-iranienne: cf. dans les Gâthas Y.28.5 *ahurāi səuuistāi...mazdāi* «pour Ahuramazda le tout-puissant», 33.11 *yə̄ səuuištō ahurō* «Ahura le tout-puissant». C'est aussi le cas de véd. *ójiṣṭha-* à côté de Y.28.3 *huuō aojištō* «il est le tout-puissant» (de Ahuramazda). Pour des superlatifs en concaténation cf. N. 84 *aēša zaoθranąm mazištaca vahištaca sraēštaca* «c'est la plus magnifique, la meilleure, la plus splendide des libations».

Le védique *vásiṣṭha-* «meilleur», en sa qualité d'épithète de Agni et de Indra, et aussi au vocatif, est identique au gâth. *vahišta* (voc. Y. 28.8, de Ahuramazda). Bien que l'av. réc. *yōišta-* «le plus jeune» ne soit pas attesté comme épithète divine, on notera le nom de personne *Yōišta-*, un croyant qui répond aux 99 questions du méchant sorcier Axiia (Yt. 5.82): le nom pourrait être d'origine théophroe. Les noms vieux perses *Μασίστης* et *Μασίστιος* cités ci-dessus montrent que de tels superlatifs pourraient apparaître comme noms de personnes en iranien, comme c'est le cas du nom *Vásiṣṭha-* («le meilleur») dans le Rig-Veda, nom qui est beaucoup plus courant que l'adjectif *vásiṣṭha-*.

Pour le grec, il nous suffit de signaler la formule asyndétique *Ζεῦ πάτερ Ἰδηθεν μεδέων κύδιστε μέγιστε* qui se retrouve 4 fois dans l'*Iliade* (Γ 276, 230, H 202, Ω 308) et *Ζεῦ κύδιστε μέγιστε* qui apparaît 2 fois dans l'*Iliade* (B 412, Γ 298). Son absence dans l'*Odyssée* est à relever. L'antiquité de la formule dans Γ 276 ressort de

son association avec le syntagme très archaïque *Ζεῦ πάτερ ... Ἥλιός θ'*, vocatif coordonné avec un nominatif, qui a son pendant exact dans véd. *Vāyav Indraśca*. Avec *μέγιστος* à côté du gâth. (Y.45.6) *vīspanąm mazištəm* «le plus grand de tous» (Ahuramazda), nous avons probablement une épithète divine au superlatif **meǧə-isto-* qui date de l'indo-européen [7]. A l'encontre de *κύδιστος*, le superlatif *μέγιστος* en grec archaïque semble se rapporter uniquement à des dieux, non à des hommes. Noter aussi *μεγιστοάνασσα κέλευσε/χρυσόπεπλος Ἥρα* Bacchyl. 19.21-2 Snell.

Ces mêmes superlatifs solennels d'épithètes divines se retrouvent enfin, avec un suffixe renouvelé, dans le titre *Iuppiter Optimus Maximus* en vieux latin. Pour la préservation au vocatif seulement (*iouiste*) d'un terme ou d'une épithète religieuse archaïque en latin, comparer *macte* (*...esto*), sans parler de *Iuppiter* = *Ζεῦ πάτερ* lui-même.

On devrait rappeler le tour archaïque *ollam úas rigaib rí Muman* en vieil irlandais, tel que D. A. Binchy l'élucida dans sa morphologie et syntaxe, *Ériu* 18.1958, 48-9: «Supreme (or most transcendent) over kings is the king of Munster». D'apparence séculière, le texte reflète encore le caractère sacral de la royauté indo-européenne et irlandaise archaïque; *ollam* peut être pris d'une façon tout à fait légitime pour un héritage du vocabulaire religieux celte. Dans sa morphologie, Binchy compare *ollam* à la suffixation des superlatifs *nessam*, *messam*, et le prend pour superlatif de la préposition *al* (*ol-*) «au delà»: comparable par le sens au grec *ὕπατος* et par le suffixe superlatif au lat. *ultimus*.

Ainsi donc le latin *iouiste*, si nous avons raison de le mettre en équation avec le vocatif *yávišṭha* du védique, entre dans une tradition bien définie du vocabulaire religieux indo-européen, de par sa sémantique, sa morphologie, et sa poétique. La forme latine ne peut être qu'un héritage direct de l'indo-européen. Datant clairement d'avant la création des superlatifs particuliers à l'italique et au celtique, *iouiste* doit probablement sa préservation au fait qu'il a été figé sous forme d'épithète divine, dans laquelle tout lien sémantique avec *iuuenis*, peut-être même tout contenu sémantique originel, a été complètement effacé. C'est précisément dans le domaine de la langue religieuse et des formules de prière que nous nous attendons à de telles survivances, particulièrement en latin. En témoigne le Chant des Frères Arvales,

[7] Sur la racine **meǧə-* au positif en tant qu'épithète divine dans la langue poétique indo-européenne, voir R. Schmitt, *Dichtung und Dichtersprache in idg. Zeit* 155-156 (Wiesbaden, 1967), qui du reste ne remarque pas la signification du superlatif.

préservé pour nous dans un texte épigraphique du troisième siècle après J.C., et qui conserve d'une façon remarquablement fidèle une langue parlée sept ou huit cents ans auparavant. Une prière pareille et probablement encore plus ancienne, préservée peut-être dans les Annales Pontificales, pourrait bien avoir été la source immédiate dans laquelle Festus ou Verrius Flaccus puisèrent la forme *iouiste*. Le mot latin et l'épithète divine véd. *yáviṣṭha* représentent tous les deux encore un phénomène de conservation marginale du vocabulaire religieux indo-européen, du type qui fut brillamment élucidé par Vendryes, *MSL* 20, 1918, 265-285. Mais cette fois nous avons affaire à un fait de conservation dans le vocabulaire indo-européen non sur le plan de la langue, mais sur le plan de la parole [8].

Department of Linguistics
Harvard University
1350 Massachusetts Avenue
Cambridge, Mass. 02138 (USA)

Calvert WATKINS

[8] Je tiens à remercier mon élève mayaniste Colette G. Craig. qui a eu l'obligeance de traduire cet article.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos V
Bibliographie des travaux d'Émile Benveniste, par Mohammad Djafar MOÏNFAR VII
ABAEV Vassilij Ivanovitch, Contribution à l'histoire des mots . 1
ANDRÉ Jacques, Procès et temps dans les substantifs en latin . 13
BADER Françoise, La loi de Caland et Wackernagel en grec . 19
BAILEY Harold Walter, Saka candarno and Surkh Kotal krarlrangga 33
BAZIN Louis, Turcs et Sogdiens : les enseignements de l'inscription de Bugut (Mongolie) 37
BONFANTE Giuliano, Un capitolo di fonologia dell'indo-europeo : il problema dell'*ŏ breve 47
BOYCE Mary, On Varuna's part in Zoroastrianism 55
CAILLAT Colette, À propos de sanskrit candrimā- « clair de lune » 65
†CHANTRAINE Pierre, Sur quelques composés sigmatiques en -ής (νεαλής, composés en -πετής, ἐμμενές) 75
COHEN David, Phrase nominale et verbalisation en sémitique . 87
DECAUX Etienne, Genre et archigenre, cas et archicas (sur l'exemple du polonais) 99
†DEVOTO Giacomo, Unità e varietà nella storia dell'indoeuropeismo 107
DRENOVAC Borislav, Omniprésence de l'Ego 117
DRESSLER Wolfgang, Phonologische Spiegelbildprozesse in den indogermanischen Sprachen 129
DUCHESNE-GUILLEMIN Jacques, Encore vieu-perse *yāumaniš* . 137
DUMÉZIL Georges, Analyse et comparaison en linguistique caucasique. (Notes d'étymologie et de vocabulaire sur les langues caucasiques du Nord-Ouest, 7) 141
EDEL'MAN D. I., Les verbes « être » et « avoir » dans les langues iraniennes 151
FOURQUET Jean, L'évolution du consonantisme en arménien et en germanique 159
GALAND Lionel, « Représentation syntaxique » et redondance en berbère 171
GAUTHIER Michel, Étude de l'acquisition et théorie linguistique : actions en retour 179

GERSHEVITCH Ilya, Sogdians on a Frogplain 195
GIGNOUX Philippe, Notes d'épigraphie et d'histoire sassanides 213
GODEL Robert, De quelques particularités du verbe arménien . 225
GOUFFÉ Claude, Réflexion sur la nomenclature en histoire naturelle 233
GRAUR Alexandre, Le sort des imparisyllabiques latins . . . 243
HAGÈGE Claude, La ponctuation dans certaines langues de l'oralité 251
HAUDRICOURT André-Georges, Les mutations consonantiques (occlusives) en indo-européen 267
HAUDRY Jean, Yasna XI, 1.2.3 273
IORDAN Iorgu, Quelques cas de tabou phonétique 277
IVANOV V. V., Aryen du Mitanni *aika(-)vartanna* et védique *ekavṛt-* 283
JAKOBSON Roman, Glosses on the Medieval Insight into the Science of Language 289
KANGA Maneck F., Vičītakīhā ī Zātsparam Ch. 27 – A Critical Study 305
KIEFFER Charles, Les formules de lamentation funèbre des femmes à Caboul : *awāz andāxtan-e zanā*. Note de dialectologie et d'ethnographie afghanes 313
KURUŁOWICZ Jerzy, De σοφώτερος à δύσερως 325
† LAFON René, Indices personnels n'exprimant rien de déterminé dans les verbes basques 331
LAROCHE Emmanuel, Noms d'action en indo-européen d'Anatolie 339
LAZARD Gilbert, La catégorie de l'éventuel 347
LEJEUNE Michel, Les étapes d'une syncope vocalique observées dans une langue morte 359
LEROY Maurice, Les composés arméniens à premier terme *apa-* 367
LEUMANN Manu, Lateinische Perfektstämme ohne Merkmal . 375
L'HERMITTE René, « Sujet », « copule » et « prédicat » . . . 383
MACKENZIE David Neil, Khwarezmian Imperfect stems . . 389
MALAMOUD Charles, Remarques sur les dérivés indo-iraniens en *-man* 397
MASSON Olivier, Le nom des Cariens dans quelques langues de l'antiquité 407
MAYRHOFER Manfred, Namen aus Persepolis und Susa . . . 415
MIGNOT Xavier, Origine de l'apophonie en latin 419
MOÏNFAR Mohammad Djafar, L'accentuation dans les parlers arabes du Tchad 427

MORGENSTIERNE Georg, Ancient contacts between N. E. Iranian and Indo-Aryan? 431
ORANSKIJ I. N., Indo-Iranica IV. Tadjik (régional) *burj* « bouleau » 435
PAKHALINA T. H., Éléments indo-aryens dans les langues iraniennes orientales 441
PERROT Jean, Les auxiliaires d'énoncé 447
POTTIER Bernard, La notion de « classificateur » dans les langues romanes 455
REDARD Georges, Sur la fonction du suffixe verbal *-ē-* . . . 459
RISCH Ernest, Remarques sur l'accent du grec ancien . . . 471
ROSETTI Alexandre, Remarques sur la langue des formules magiques du roumain 481
SAFAREWICZ Jean, Note sur la déclinaison des thèmes en *-i-* en latin 489
SAUVAGEOT Serge, De la phrase relative en wolof et en baïnouk 493
SEILER Hansjakob, Typological Convergences 501
TODOROV Tzvetan, Signifiance et sens 509
VAILLANT André, Vieux-slave *laino* « terre à brique » . . . 517
VEYRENC Jacques, Fonction datif et factitif 519
WATKINS Calvert, Latin *iouiste* et le vocabulaire religieux indo-européen 527
Table des matières 535